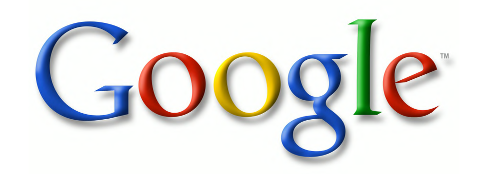
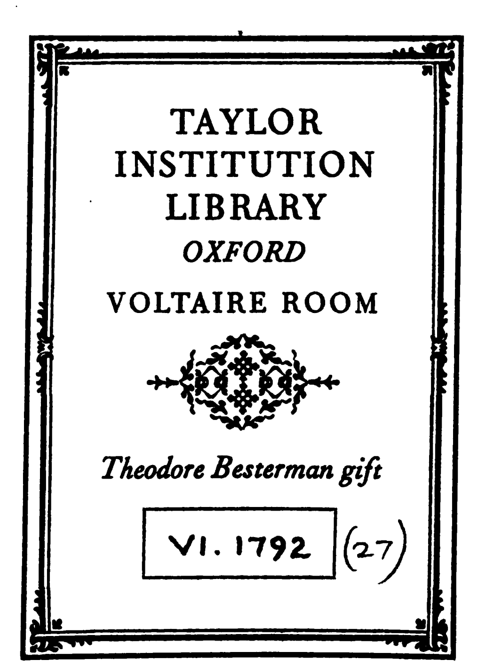







TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM
Theodore Besterman gift
VI. 1792
(27)

ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

ŒUVRES DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

ANNALES DE L'EMPIRE, DEPUIS CHARLEMAGNE.

A PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR.
SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

ANNALES
DE L'EMPIRE,
DEPUIS
CHARLEMAGNE.

Regum, Pontificum, Populorum, continet æstus.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

CE qui n'eût été en d'autres mains qu'un ouvrage ſec & aride, prend quelquefois une couleur brillante ſous le pinceau de Voltaire. Il compoſa ces Annales ſur le modèle de l'Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France, du préſident Hénault : ainſi ce grand-homme ſavait s'abaiſſer pour ſe rendre utile. Si l'ouvrage du préſident eſt encore recherché, non-ſeulement en France, mais en Europe, où cependant ſa réputation commence à décliner, parce qu'en qualité d'homme de robe & de courtiſan, l'auteur s'eſt permis d'y conſacrer beaucoup de faux principes, l'ouvrage de Voltaire, où l'on reconnaît toujours le cachet de la philoſophie & de la liberté, ne doit pas avoir moins de ſuccès.

Ces Annales ſont à peine comptées, & diſparaiſſent, pour ainſi dire, dans la foule immenſe de ſes ouvrages, d'autant plus qu'elles ne préſentent qu'un livre d'inſtruction élémentaire, preſque dénué de coloris : mais quelle paſſion avide de gloire ces travaux continuels de Voltaire ne ſuppoſaient-ils pas ! Peut-on ne point admirer ce beſoin de penſer qui le tourmentait ſans ceſſe, & cette inépuiſable fécondité ! Qui jamais eût imaginé qu'un homme de génie pût allier à des talens auſſi rares que les ſiens, les veilles obſtinées & la patience d'un compilateur ?

Sa grande fortune, il eſt vrai, pouvait lui permettre de ſe faire ſeconder, & d'avoir à ſes ordres quelques mains ſubalternes qu'il chargeait de lui raſſembler des matériaux : mais ce travail eſt preſque compté pour rien par ceux qui ſavent combien il en coûte pour mettre ces matériaux en œuvre, & combien le talent d'exécuter l'emporte ſur ces recherches laborieuſes. Phidias n'allait point chercher le marbre informe & brut dans les carrières ; mais le ſeul Phidias ſavait donner de la vie à ces blocs inanimés, & en faire le Jupiter Olympien.

AVERTISSEMENT.

CES courtes Annales renferment tous les évènemens principaux, depuis le renouvellement de l'Empire d'occident. On y voit cinq ou six royaumes vassaux de cet Empire; cette longue querelle des papes avec les empereurs; celle de Rome avec les uns & les autres, & cette lutte opiniâtre du droit féodal contre le pouvoir suprême : on y voit comment Rome, si souvent près d'être subjuguée, a échappé à un joug étranger, & comment le gouvernement qui subsiste en Allemagne s'est établi. C'est à la fois l'histoire de l'Empire & du sacerdoce, de l'Allemagne & de l'Italie. C'est en Allemagne que s'est formée cette religion qui a ôté tant d'états à l'église romaine. Ce même pays est devenu le rempart de la chrétienté contre les Ottomans. Ainsi ce qu'on appelle l'Empire est, depuis Charlemagne, le plus grand théâtre de l'Europe. On a mis au commencement du volume le catalogue des empereurs avec l'année de leur naissance, de leur avènement, & de leur mort, les noms & de leurs femmes & de leurs enfans. Vis-à-vis est la liste des papes, presque tous caractérisés par leurs actions principales; on y trouve l'année de leur exaltation : de sorte que le lecteur peut consulter d'un coup-d'œil ce tableau, sans aller chercher des fragmens de cette liste à la tête du règne de chaque empereur.

On a placé à la fin du volume une autre liste con-

tenant tous les électeurs. Le catalogue des rois de l'Europe & des empereurs ottomans, qu'on trouve si facilement par-tout ailleurs, eût trop grossi cet ouvrage, qu'on a voulu rendre court autant que plein.

Pour le rendre plus utile aux jeunes gens, & pour les aider à retenir tant de noms & de dates qui échappent presque toujours à la mémoire, on a resserré dans une centaine de vers techniques, l'ordre de succession de tous les empereurs depuis Charlemagne, les dates de leur couronnement & de leur mort, & leurs principales actions, autant que la briéveté & le genre de ces vers l'ont pu permettre. Quiconque aura appris ces cent vers, aura toujours dans l'esprit, sans hésiter, tout le fond de l'histoire de l'Empire. Les dates & les noms rappellent aisément dans la mémoire les évènemens qu'on a lus; c'est la méthode la plus sûre & la plus facile.

EMPEREURS.	PAPES.
I.	
CHARLEMAGNE, né, dit-on, le 10 avril 742, empereur en 800, mort en 814. Ses femmes : *Hildegarde*, fille de Childebrand, comte de Suabe; *Irmengarde*, qu'on croit la même que *Déſiderate*, fille de Didier, roi des Lombards; *Faſtrade* de Franconie; *Luitgarde* de Suabe. Concubines ou femmes du ſecond rang : *Ilmetrude*, *Galienne*, *Matalgarde*, *Gerſinde*, *Regina*, *Adelaïde*, & pluſieurs autres. Ses enfans : *Charles*, roi d'Allemagne, mort en 771; *Pepin*, roi d'Italie, mort en 810, père de Bernard, roi d'Italie, tige de la maiſon de Vermandois, dépoſſédé, aveuglé, & mort en 818; *Louis-le-pieux*, *le débonnaire* ou *le faible*, empereur; *Rotrude*, fiancée à Conſtantin V, empereur d'orient; *Berthe*, mariée à un chancelier de Charlemagne; *Giſelde*, *Tétrarde*, *Hiltrude*, encloîtrée par Louis-le-débonnaire. Il eut, des femmes du ſecond rang : *Drogon*, évêque de Metz; *Hugo* ou *Hugues* l'abbé, *Thierri* l'abbé, *Pepin-le-boſſu*, *Rothilde*, *Gertrude*. Les romanciers ajoutent la belle *Emma*, dont ils diſent que le ſecrétaire Eginhard, & même Charlemagne, furent amoureux.	ZACHARIE, exalté en 741; c'eſt lui qu'on prétend avoir décidé « que celui-là ſeul » était roi qui en avait le » pouvoir ». Il anathématiſa ceux qui démontraient qu'il y a des antipodes : l'ignorance de cet homme infaillible était au point qu'il affirmait que pour qu'il y eût des antipodes, il fallait néceſſairement deux ſoleils & deux lunes. ÉTIENNE II ou III, 752; le premier qui ſe fit porter ſur les épaules des hommes. PAUL I, 757; de ſon temps la grande querelle des images diviſait l'égliſe. ÉTIENNE III ou IV, 768; il diſputa le ſiége à Conſtantin, qui était ſéculier, & à Philippe. Il y eut beaucoup de ſang répandu. Ce n'était pas le premier ſchiſme; on en a vu plus de quarante : il faut remarquer ici que cet Etienne IV dépoſa, dégrada Conſtantin ſon prédéceſſeur, & lui fit crever les yeux. ADRIEN I, 772; ſes légats eurent la première place au ſecond concile de Nicée. LÉON III, 795; il nomma Charlemagne empereur, le jour de Noël en 800. Il ne voulut point ajouter *filioque* au ſymbole. On prétend que ce fut lui qui introduiſit l'uſage de baiſer les pieds des papes. La cour romaine dit

qu'il donna l'empire à Charlemagne ; la vérité dit qu'il fut l'organe du peuple, gagné par l'or, & intimidé par le fer.

2.

LOUIS-LE-FAIBLE, né en 778, empereur en 814, mort en 840, le 20 juin. Ses femmes : *Irmengarde*, fille d'un comte de Habsbanie ; *Judith*, fille d'un comte de Suabe. Ses enfans : *Lothaire*, empereur ; *Pepin*, roi d'Aquitaine, mort en 838 ; *Giselle*, femme d'un comte de Bourgogne ; *Louis*, roi de Germanie, mort en 876 ; *Adélaïde*, femme d'un comte de Bourgogne ; *Alpaïde*, femme d'un comte de Paris ; *Charles-le-chauve*, roi de France & empereur.

ÉTIENNE IV OU V, 816.

PASCAL I, 817, accusé d'avoir fait assassiner le primicier Théodore, & obligé de se purger par serment devant les commissaires de l'empereur Louis. Il forgea ou laissa forger le faux acte par lequel l'empereur Louis-le-débonnaire lui donnait la Sicile & à tous ses successeurs.

EUGÈNE II, 824, surnommé le père des pauvres.

VALENTIN, 827.

GRÉGOIRE IV, 828, qui trompa Louis-le-faible dans un champ entre Basle & Colmar, qu'on appela depuis *le champ du mensonge*, & qu'on va voir par curiosité.

3.

LOTHAIRE I, né en 796, empereur en 840, mort en 855. Sa femme : *Hermengarde*, fille d'un comte de Thionville. Ses enfans : *Louis second*, empereur ; *Lothaire*, roi de Lorraine, mort en 868 ; *Charles*, roi Bourgogne ; *Hermengarde*, femme d'un duc sur la Moselle.

SERGIUS II, 844, qui se fit sacrer sans attendre la permission de l'empereur, pour établir la grandeur de l'église romaine.

LÉON IV, 847 ; il sauva Rome des mahométans par son courage & sa vigilance.

4.

LOUIS II, né en 825, empereur en 855, mort en 875, le 13 auguste. Sa femme :

BENOIT III, 855, à l'aide des Francs, malgré le peuple romain. Sous lui le de-

Ingelberthe, fille de Louis, roi de Germanie. Sa fille : *Hermengarde*, mariée à Bozon, roi de Bourgogne.

5.

CHARLES-LE-CHAUVE, né en 823, empereur en 875, mort en 877, le 6 octobre. Ses femmes : *Hirmentrude*, fille d'Odon, duc d'Orléans ; *Richilde*, fille d'un comte de Bouvines. Ses enfans : *Louis-le-bègue* ; *Charles*, tué en 866 ; *Carloman*, aveuglé en 873 ; *Judith*, femme en premières noces d'Ethelred, roi d'Angleterre, & en secondes noces de Baudouin I, comte de Flandre.

6.

LOUIS-LE-BÈGUE, né en 843, le premier novembre,

nier de saint Pierre s'établit en Angleterre.

NICOLAS I, 858 ; de son temps commence le grand schisme entre Constantinople & Rome.

ADRIEN II, 867 ; il fit le premier porter la croix devant lui. Le patriarche Photius l'excommunia par représailles.

JEAN VIII, 872 ; il reconnut le patriarche Photius. On dit qu'il fut assassiné à coups de marteau. Cela n'est pas plus vrai que l'histoire de la papesse Jeanne. On lui attribua le rôle de cette papesse, parce que les Romains disaient qu'il n'avait pas montré plus de courage qu'une femme contre Photius.

empereur en 878, mort en 879, le 10 avril. Ses femmes : *Anſgarde*, *Adélaïde*. Ses enfans : *Louis*, *Carloman*, & *Charles-le-ſimple*, rois de France ; *Egiſelle*, mariée à Rolon ou Raoul, premier duc de Normandie.

7.

CHARLES-LE-GROS, empereur en 880, dépoſſédé en 887, mort en 888, le 13 janvier, ſans enfans.

MARIN I, OU MARTIN II ſuivant un uſage qui a prévalu, 882.

ADRIEN III, 884.

ÉTIENNE VI, 884 ; il défendit les épreuves par l'eau & par le feu.

8.

ARNOLPHE OU ARNOULD, né en 863, empereur en 887, mort en 899. Il eut de ſa maîtreſſe *Elengarde*, *Louis l'enfant*, ou *Louis IV* ; empereur ; *Swentibolde*, roi de Lorraine ; *Rapolde*, tige des comtes d'Andeck & de Tirol.

FORMOSE, 891.

ÉTIENNE VII, 896, fils d'un prêtre ; il fit déterrer le corps de ſon prédéceſſeur Formoſe, lui trancha la tête, & le jeta dans le Tibre ; il fut enſuite mis en priſon & étranglé.

JEAN IX, 897 ; de ſon temps les mahométans vinrent dans la Calabre.

9.

LOUIS IV OU LOUIS L'ENFANT, né en 893, empereur vers 900, mort en 912, ſans poſtérité.

BENOIT IV, 900.

LÉON V, 904.

SERGIUS III, 905 ; homme cruel, amant de *Maroſie*, fille de la première *Théodora*, dont il eut le pape *Jean XI*.

10.

CONRAD I, empereur en 911 ou 912, mort en 918, le 23 décembre. Sa femme : *Cunégonde* de Bavière, dont

ANASTASE III, 913.

LANDON, 914.

JEAN X, 915 ; amant de la jeune *Théodora*, qui lui

il eut *Arnolphe-le-mauvais*, tige de la maison de Bavière.

procura le saint siége, & dont il eut *Crescence*, premier consul de ce nom. Il mourut étranglé dans son lit.

11.

HENRI L'OISELEUR, duc de Saxe, né en 876, empereur en 919, mort en 936. Ses femmes : *Hatbourge*, fille d'un comte de Mersbourg; *Mechtilde*, fille d'un comte de Ringelheim. Ses enfans : *Tancard*, tué à Mersbourg en 939; l'empereur *Othon-le-grand*; *Gerberge*, mariée à Giselberg, duc de Lorraine; *Aduide*, mariée à Hugues, comte de Paris; *Henri*, duc de Bavière; *Brunon*, évêque de Cologne.

LÉON VI, 928.

ÉTIENNE VIII, 929, qu'on croit encore fils de *Marosie*, enfermé au château qu'on nomme aujourd'hui Saint-Ange.

JEAN XI, 931; fils du pape *Sergius* & de *Marosie*, sous qui sa mère gouverna despotiquement.

12.

OTHON I OU LE GRAND, né le 22 novembre 916, empereur en 936, mort en 973, le 7 mai. Ses femmes : *Edithe*, fille d'Edouard, roi d'Angleterre; *Adélaïde*, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne. Ses enfans : *Lutholf*, duc de Suabe; *Luitgarde*, femme d'un duc de Lorraine & de Franconie; *Othon second*, dit *le roux*, empereur; *Mathilde*, abbesse de Quedlimbourg; *Adélaïde*, mariée à un marquis de Montferrat; *Rickilde*, à un comte d'Enninguen; *Guillaume*, archevêque de Maïence.

LÉON VII, 936.

ÉTIENNE IX, 939, Allemand de naissance, sabré au visage par les Romains.

MARIN II OU MARTIN III, 943.

AGAPET II, 946.

JEAN XII, 956, fils de *Marosie* & du patrice *Albéric*; patrice lui-même. Fait pape à l'âge de dix-huit ans. Il s'opposa à l'empereur Othon I. Il fut assassiné en allant chez sa maîtresse.

LÉON VIII, 963, nommé par un petit concile à Rome, par les ordres d'Othon.

BENOIT V, 964, chassé immédiatement après par-

l'empereur Othon I, & mort en exil à Hambourg,

JEAN XIII, 965, chassé de Rome, & puis rétabli.

BENOIT VI, 972, étranglé par le consul Crescence, fils du pape Jean X.

13.

OTHON II OU LE ROUX, né en 955, empereur en 973, mort en 983. sa femme: *Théophanie*, belle-fille de l'empereur Nicéphore. Ses enfans: *Othon*, depuis empereur; *Sophie*, abbesse de Gannecheim; *Mathilde*, femme d'un comte palatin; *Vithilde*, fille naturelle, femme d'un comte de Hollande.

BONIFACE VII, 974; il voulut rendre Rome aux empereurs d'orient.

DOMUS, 974.

BENOIT VII, 975.

14.

OTHON III, né en 973, empereur en 983, mort en 1002: on prétend qu'il épousa *Marie* d'Arragon. Mort sans postérité.

JEAN XIV, 984; du temps de Boniface VII, mort en prison au château Saint-Ange.

BONIFACE VII, rétabli; assassiné à coups de poignard.

JEAN XV ou XVI; 986, chassé de Rome par le consul Crescence, & rétabli.

GRÉGOIRE V, 996, à la nomination de l'empereur Othon III.

SILVESTRE II, 999; c'est le fameux Gerbert, Auvergnac, archevêque de Reims, prodige d'érudition pour son temps.

15.

HENRI II, surnommé *le saint*, *le chaste*, & *le boiteux*,

JEAN XVII, 1003.

JEAN XVIII, 1004.

duc

duc de Bavière, petit-fils d'*Othon-le-grand*, empereur en 1002, mort en 1024. Sa femme : *Cunégonde*, fille de Sigefroi, comte de Luxembourg. Sans postérité.

SERGIUS IV, 1009, regardé comme un ornement de l'église.

BENOIT VIII, 1012 ; il repoussa les Sarrazins.

16.

CONRAD II, *le salique*, de la maison de Franconie, empereur en 1024, mort en 1039, le 4 juin. Sa femme : *Giselle* de Suabe. Ses enfans : *Henri*, depuis empereur ; *Béatrix*, abbesse de Gandersheim ; *Judith*, mariée, à ce qu'on prétend, à Azon d'Est en Italie.

JEAN XIX ou XX, 1024 ; chassé & rétabli.

BENOIT IX, 1033, qui acheta le pontificat, lui troisième, & qui revendit sa part.

17.

HENRI III, dit *le noir*, né le 28 octobre 1017, empereur en 1039, mort en 1056. Ses femmes : *Cunégonde*, fille de Canut, roi d'Angleterre ; *Agnès*, fille de Guillaume, duc d'Aquitaine. Ses enfans de la seconde femme : *Mathilde*, mariée à Rodolphe, duc de Suabe ; l'empereur *Henri IV* ; *Conrad*, duc de Bavière ; *Sophie*, mariée à Salomon, roi de Hongrie, & depuis à Uladislas, roi de Pologne ; *Itha*, femme de Léopold, marquis d'Autriche ; *Adélaïde*, abbesse de Gandersheim.

GRÉGOIRE VI, 1045, déposé.

CLÉMENT II, évêque de Bamberg, en 1046 ; nommé par l'empereur Henri III.

DAMASE II, 1048, nommé encore par l'empereur.

LÉON IX, 1048, pape vertueux.

VICTOR II, 1055, grand réformateur, inspiré & gouverné par Hildebrand, depuis Grégoire VII.

18.

HENRI IV, né le 11 novembre en 1050, empereur en 1056, mort en 1106. Ses femmes : *Berthe*, fille d'Othon de Savoie, qu'on ap-

ÉTIENNE X, 1057, frère de Godefroi, duc de Lorraine.

NICOLAS II, exalté à main armée en 1058, chassa son

pelait marquis d'Italie; *Adélaïde* de Russie, veuve d'un margrave de Brandebourg. Ses enfans de Berthe: *Conrad*, duc de Lorraine; l'empereur *Henri V*; *Agnès*, femme de Frédéric de Suabe; *Berthe*, mariée à un duc de Carinthie; *Adélaïde*, à Boleslas III, roi de Pologne; *Sophie*, à Godefroi, duc de Brabant.

compétiteur Benoit. Il soumit le premier la Pouille & la Calabre au saint-siége.

ALEXANDRE II, élu par le parti d'Hildebrand, sans consentement de la cour impériale, en 1061; de son temps est l'étonnante aventure de l'épreuve de Pierre Igneus, vraie ou fausse, ou exagérée.

GRÉGOIRE VII, 1073; c'est le fameux Hildebrand, qui le premier rendit l'église romaine redoutable; il fut la victime de son zèle.

VICTOR III, 1086; Grégoire VII l'avait recommandée à sa mort.

URBAIN II, de Châtillon-sur-Marne, 1087; il publia les croisades imaginées par Grégoire VII.

PASCAL II, 1099; il marcha sur les traces de Grégoire VII.

19.

HENRI V, né en 1081, empereur en 1106, mort en 1125, le 23 mai. Sa femme: *Mathilde*, fille de Henri I, roi d'Angleterre. Sa fille: *Christine*, femme de Ladislas, duc de Silésie.

GELASE II, 1118, traîné immédiatement après en prison par la faction opposée.

CALIXTE II, 1119, finit le grand procès des investitures.

HONORIUS II, 1124.

20.

LOTHAIRE II, duc de Saxe, empereur en 1125, mort en 1137. Sa femme: *Richèze*, fille de Henri-le-gros, duc de Saxe.

INNOCENT II, 1130: presque toutes les élections étaient doubles dans ce siècle; tout était schisme dans l'église; tout s'obtenait par brigue, par simonie, ou par violence; & les papes n'é-

taient point maîtres dans Rome.

21.

CONRAD III, né en 1092, empereur en 1138, mort en 1152, le 15 février. Sa femme : *Gertrude*, fille d'un comte de Sultzbach. Ses enfans : *Henri*, mort en bas âge ; *Frédéric*, comte de Rothembourg.

CÉLESTIN II, 1143.

LUCIUS II, 1144, tué d'un coup de pierre en combattant contre les Romains.

EUGÈNE III, 1145, maltraité par les Romains, & réfugié en France.

22.

FRÉDÉRIC I, surnommé *Barberousse*, duc de Suabe, né en 1121, empereur en 1152, mort en 1190. Ses femmes : *Adélaïde*, fille du marquis de Vohenbourg, répudiée ; *Béatrix*, fille de Renaud, comte de Bourgogne. Ses enfans : *Henri*, depuis empereur ; *Fréderic*, duc de Suabe ; *Conrad*, duc de Spolète ; *Philippe*, depuis empereur ; *Othon*, comte de Bourgogne ; *Sophie*, mariée au marquis de Montferrat ; *Béatrix*, abbesse de Quedlimbourg.

ANASTASE IV, 1153.

ADRIEN IV, 1154, Anglais, fils d'un mendiant, mendiant lui-même, & devenu un grand-homme.

ALEXANDRE III, 1159, qui humilia l'empereur Fréderic Barberousse, & le roi d'Angleterre, Henri II.

LUCIUS III, 1181, chassé encore & poursuivi par les Romains qui, en reconnaissant l'évêque, ne voulaient pas reconnaître le prince.

URBAIN III, 1185.

GRÉGOIRE VIII, 1187; passe pour savant, éloquent, & honnête homme.

CLÉMENT III, 1188, voulut réformer le clergé.

23.

HENRI VI, né en 1165, empereur en 1190, mort en 1197. Sa femme : *Constance*, fille de Roger, roi de Sicile. Ses enfans : *Fréderic*, depuis empereur ; *Marie*, femme de Conrad, marquis de Mâhren.

CÉLESTIN III, 1191, qui défendit qu'on enterrât l'empereur Henri VI.

24.

PHILIPPE, duc de Suabe, fils puîné de *Fréderic Barberousse*, tuteur de Fréderic II, né en 1181, empereur en 1198, mort en 1208, le 21 juin. Sa femme : *Irène*, fille d'Isaac, empereur de Constantinople. Ses enfans : *Béatrix*, épouse de Ferdinand III, roi de Castille; *Cunégonde*, épouse de Venceslas III, roi de Bohême; *Marie*, épouse de Henri, duc de Brabant; *Béatrix*, morte immédiatement après son mariage avec Othon IV, duc de Brunswick, depuis empereur.

INNOCENT III, 1198, qui jeta un interdit sur la France; sous lui la croisade contre les Albigeois.

25.

OTHON IV, duc de Brunswick, empereur en 1198, mort en 1218. Sa seconde femme : *Marie*, fille de Henri-le-vertueux, duc de Brabant. Mort sans postérité.

26.

FRÉDERIC II, duc de Suabe, roi des deux Siciles, né le 26 décembre 1139, empereur en 1212, mort en 1250, le 13 décembre. Ses femmes : *Constance*, fille d'Alfonse II, roi d'Arragon; *Violente*, fille de Jean de Brienne, roi de Jérusalem; *Isabelle*, fille de Jean, roi d'Angleterre. Ses enfans : *Henri*, roi des Romains, mort en prison en 1236; *Conrad*, depuis empereur,

HONORIUS III, 1216, commença à s'élever contre Fréderic II.

GRÉGOIRE IX, 1227, chassé encore par les Romains, excommunia & crut déposer Frédéric II.

CÉLESTIN IV, 1241.

INNOCENT IV, 1243, excommunia encore Frédéric II, & crut le déposer au concile de Lyon.

père de *Conradin*, en qui finit la maison de Suabe; *Henri*, gouverneur de Sicile; *Marguerite*, épouse d'Albert-le-dépravé, landgrave de Thuringe & marquis de Misnie. De ses maîtresses, il eut *Enzio*, roi de Sardaigne; *Manfredo*, roi de Sicile; *Fréderic*, prince d'Antioche.

27.

CONRAD IV, empereur en 1250, mort en 1254. Sa femme : *Elisabeth*, fille d'Othon, comte palatin. Son fils : *Conradin*, duc de Suabe, héritier du royaume de Sicile, à qui Charles d'Anjou fit couper la tête à l'âge de dix-sept ans, le 29 octobre 1268.

ALEXANDRE IV, 1254, qui protégea les moines mendians contre l'université de Paris.

URBAIN IV, 1261; il fut d'abord savetier à Troies en Champagne; il appela le premier Charles d'Anjou à Naples.

(ALFONSE X, roi d'Espagne, & RICHARD, duc de Cornouaille, fils de *Jean-sans-terre*, tous deux élus en 1257; mais ils ne sont pas comptés parmi les empereurs).

CLÉMENT IV, 1264; on prétend qu'il conseilla l'assassinat de Conradin & du duc d'Autriche par la main d'un bourreau.

28.

RODOLPHE, comte de Habsbourg en Suisse, tige de la maison d'Autriche, né en 1218, empereur en 1273, mort en 1291. Ses femmes : *Anne Gertrude* de Bohenberg; *Agnès*, fille d'Othon, comte de Bourgogne. Ses enfans : *Albert*, duc d'Autriche, depuis empereur; *Rodolphe*, qu'on a cru duc de Suabe; *Hermann*, qui se

GRÉGOIRE X, 1271; il donna des règles sévères pour la tenue des conclaves.

INNOCENT V, 1276.

ADRIEN V, 1276.

JEAN XXI, 1276; on dit qu'il était assez bon médecin.

NICOLAS III, 1277, de la maison des Ursins : on dit qu'avant de mourir il conseilla les vêpres siciliennes.

noya dans le Rhin à l'âge de dix-huit ans ; *Fréderic*, mort sans lignée ; *Charles*, mort en bas-âge ; *Rodolphe*, mort aussi dans l'enfance ; *Mechtilde*, mariée à Louis-le-sévère, duc de Bavière ; *Agnès*, qui épousa Albert II, duc de Saxe ; *Hedvige*, femme d'Othon, marquis de Brandebourg ; *Gutha*, mariée à Venceslas, roi de Bohême, fils d'Ottocare ; *Clémence*, épouse de Charles Martel, roi de Hongrie, petit-fils de Charles I, roi de Naples & de Sicile ; *Marguerite*, femme de Théodoric, comte de Clèves ; *Catherine*, mariée à Othon, duc de la Bavière inférieure, fils de Henri, frère de Louis-le-sévère ; *Euphémie*, religieuse.

MARIN III ou MARTIN IV, 1281 ; dès qu'il fut pape, il se fit élire sénateur de Rome pour y avoir plus d'autorité.

HONORIUS IV, 1285, de la maison de Savelli, prit le parti des Français en Sicile.

NICOLAS IV, 1288 ; sous lui les chrétiens entièrement chassés de la Syrie.

29.

ADOLPHE DE NASSAU, empereur en 1292, mort en 1298, le 2 juillet. Sa femme : *Imagine*, fille de Gerlach, comte de Limbourg. Ses enfans : *Henri*, mort jeune ; *Robert* de Nassau ; *Gerlach* de Nassau ; *Valdrame ; Adolphe ; Adélaïde ; Imagine ; Mathilde ; Philippe.*

CÉLESTIN V, 1292, Benoit Caïetan lui persuada d'abdiquer.

BONIFACE VIII (Benoît Caïetan), 1294 ; il enferma son prédécesseur, excommunia Philippe-le-bel, s'intitula maître de tous les rois, fit porter deux épées devant lui, mit deux couronnes sur sa tête, & institua le jubilé.

30.

ALBERT I, d'Autriche ; empereur en 1298, mort en 1308. Sa femme : *Elisabeth*, fille de Menard, duc de Carinthie & comte de Tirol.

CLÉMENT V (Bertrand de Gott), Bordelais, 1308, poursuivit les templiers. Il est dit qu'on vendait à sa cour tous les bénéfices.

Ses enfans : *Fréderic-le-beau*, depuis empereur ; *Albert-le-sage*, duc d'Autriche.

31.

HENRI VII, de la maison de Luxembourg, empereur en 1308, mort en 1313. Ses femmes : *Marguerite*, fille d'un duc de Brabant ; *Catherine*, fille d'Albert d'Autriche, fiancée seulement avant sa mort. Son fils : *Jean*, roi de Bohême.

32.

LOUIS V, de Bavière, empereur en 1314, mort en 1347. Ses femmes : *Béatrix* de Glaugau ; *Marguerite*, comtesse de Hollande. Ses enfans : *Louis-l'ancien*, margrave de Brandebourg ; *Etienne-le-bouclé*, duc de Bavière ; *Mechtilde*, femme de Fréderic-le-févère, marquis de Misnie ; *Elisabeth*, mariée à Jean, duc de la Basse-Bavière ; *Guillaume*, comte de Hollande par sa mère, devenu furieux ; *Albert*, comte de Hollande ; *Louis-le-Romain*, marquis de Brandebourg ; *Othon*, marquis de Brandebourg.

JEAN XXII, 1316, fils d'un savetier de Cahors, nommé d'Euse, qui passa pour avoir vendu encore plus de bénéfices que son prédécesseur ; & qui eut un grand crédit dans l'Europe, sans pouvoir en avoir dans Rome. Il résida toujours vers le Rhône. Il écrivit sur la pierre philosophale, mais il l'avait véritablement en argent comptant. Ce fut lui qui ajouta une troisième couronne à la tiare. On l'accusa d'hérésie. Ce fut lui qui taxa la rémission des péchés : cette taxe fut imprimée depuis.

BENOIT XII (Jacques Fournier), 1334, réside à Avignon.

CLÉMENT VI (Pierre Roger), 1342, réside à Avignon, qu'il acheta de la reine Jeanne.

33.

CHARLES IV, de la maison de Luxembourg, né en 1316, empereur en 1347, mort en 1378. Ses femmes: *Blanche* de Valois; *Anne* palatine; *Anne* de Siléfie; *Elisabeth* de Poméranie. Ses enfans: *Venceslas*, depuis empereur; *Sigismond*, depuis empereur; *Jean*, marquis de Brandebourg.

INNOCENT VI (Etienne Aubert), 1352, réside à Avignon.

URBAIN V (Guillaume Grimoar), 1362, réside à Avignon. Il fit un voyage à Rome, mais il n'osa s'y établir.

GRÉGOIRE XI (Roger de Momon), 1370, remit le Saint-Siége à Rome, où il fut reçu comme seigneur de la ville.

34.

VENCESLAS, né en 1361, empereur en 1378, déposé en 1400, mort en 1419. Ses femmes: *Jeanne* & *Sophie*, de la maison de Bavière. Sans postérité.

Grand schisme qui commence en 1378, entre Prignano, URBAIN VI, & Robert de Genève, CLÉMENT VII. Ce schisme continue de compétiteur en compétiteur jusqu'à 1417. Jamais on ne vit plus de troubles & plus de crimes dans l'église chrétienne.

35.

ROBERT, comte palatin du Rhin, empereur en 1400, mort en 1410. Sa femme: *Elisabeth*, fille d'un burgrave de Nuremberg. Ses enfans: *Robert*, mort avant lui; *Louis-le-barbu* & *l'aveugle*, électeur; *Frédéric*, comte de Hamberg; *Elisabeth*, mariée à un duc d'Autriche; *Agnès*, à un comte de Clèves; *Marguerite*, à un duc de Lorraine; *Jean*, comte palatin Zimmeren.

36.

JOSSE, marquis de Brandebourg & de Moravie, empereur en 1410, mort trois mois après.

37.

SIGISMOND, frère de Venceslas, né en 1368, empereur en 1411, mort en 1437. Ses femmes : *Marie*, héritière de Hongrie & de Bohême ; *Barba*, comtesse de Sillé. Sa fille : *Elisabeth*, fille de *Marie*, héritière de Hongrie & de Bohême, mariée à l'empereur Albert second d'Autriche.

MARTIN V (Colonna), 1417, élu par le concile de Constance Il pacifia Rome, & recouvra beaucoup de domaines du saint-siége.

EUGÈNE IV (Gondelmère), 1431. On l'a cru fils de Grégoire XII, l'un des papes du grand schisme. Il triompha du concile de Basle qui le déposa vainement.

38.

ALBERT II, d'Autriche, né en 1399, empereur en 1438, mort en 1439. Sa femme : *Elisabeth*, fille de Sigismond, héritière de Bohême & de Hongrie. Ses enfans : *George*, mort jeune ; *Anne*, mariée à un duc de Saxe ; *Elisabeth*, à un prince de Pologne ; *Ladislas posthume*, roi de Bohême & de Hongrie.

39.

FRÉDÉRIC d'Autriche, né en 1415, empereur en 1440, mort en 1493. Sa femme : *Eléonore*, fille du roi de Portugal. Ses enfans : *Maximilien*, depuis empereur ; *Cunégonde*, mariée à un duc de Bavière.

NICOLAS V (Sarzane), 1447 ; c'est lui qui fit le concordat avec l'Empire.

CALIXTE III (Borgia), 1455 ; il envoya le premier des galères contre les Ottomans.

PIE II (Enéas Silvius Picolomini), 1458 ; il écrivit dans le temps du concile de

Basle contre le pouvoir du saint-siége, & se rétracta étant pape.

PAUL II (Barbo), Vénitien, 1464; il augmenta le nombre & les honneurs des cardinaux, institua des jeux publics & des frères minimes.

SIXTE IV (de la Rovère), 1471; il encouragea la conjuration des Pazzi contre les Médicis; il fit réparer le pont Antonin, & mit un impôt sur les courtisanes.

INNOCENT VIII (Cibo), 1484, marié avant d'être prêtre, & ayant beaucoup d'enfans.

40.

MAXIMILIEN I, d'Autriche, né en 1459, roi des Romains en 1486, empereur en 1493, mort en 1519, le 12 janvier. Ses femmes : *Marie*, héritière de Bourgogne & des Pays-Bas; *Blanche-Marie Sforze*. Ses enfans : *Philippe-le-beau* d'Autriche, roi d'Espagne par sa femme; *François*, mort au berceau; *Marguerite*, promise à Charles VIII, roi de France, gouvernante des Pays-Bas, mariée à Jean, fils de Ferdinand, roi d'Espagne, & depuis à Philibert, duc de Savoie : il n'eut point d'enfans de *Blanche Sforze*, mais il eut six bâtards de ses maîtresses.

ALEXANDRE VI (Borgia), 1492; on connaît assez sa maîtresse *Vanosia*, sa fille *Lucrèce*, son fils le duc de *Valentinois*, & les voies dont il se servit pour l'agrandissement de ce fils, dont le saint-siége profita. On l'a mal-à-propos comparé à Néron; il est vrai qu'il en eut la cruauté; mais il ne fut point parricide, & il eut une politique aussi adroite que la conduite de Néron fut insensée.

PIE III (Picolomini) 1503; on trompa, pour l'élire, le cardinal d'Amboise, premier ministre de France, qui se croyait assuré de la tiare.

JULES II (de la Rovère), 1503; il augmenta l'état ec-

41.

CHARLES-QUINT, né le 24 février 1500, roi d'Espagne en 1516, empereur en 1519; abdique le 2 juin 1556, mort le 21 septembre 1558. Sa femme : *Isabelle*, fille d'Emmanuel, roi de Portugal. Ses enfans : *Philippe II*, roi d'Espagne, Naples & Sicile, duc de Milan, souverain des Pays-Bas; *Jeanne*, mariée à Jean, infant de Portugal; *Marie*, épouse de l'empereur Maximilien II, son cousin-germain. Ses bâtards reconnus sont : dom *Juan* d'Autriche, célèbre dans la guerre, & *Marguerite* d'Autriche, mariée à Alexandre, duc de Florence, & ensuite à Octave, duc de Parme. On a soupçonné ces deux enfans d'être nés d'une princesse qui tenait de près à Charles-Quint.

clésiastique; guerrier auquel il ne manqua qu'une grande armée.

LÉON X (Médicis), 1513, amateur des arts, magnifique, voluptueux. Sous lui la religion chrétienne est partagée en plusieurs sectes.

ADRIEN VI (Florent Boyens), d'Utrecht, 1521, précepteur de Charles-Quint; haï des Romains comme étranger. A sa mort on écrivit sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie.*

CLÉMENT VII (Médicis), 1523; de son temps Rome est saccagée, & l'Angleterre se détache de l'église romaine. On lui reprocha d'être bâtard, & d'avoir acheté le pontificat; ces deux reproches étaient très-fondés.

PAUL III (Farnèse), 1534; il donna Parme & Plaisance, & ce fut un sujet de troubles; il croyait à l'astrologie judiciaire plus que tous les princes de son temps.

JULES III (Ghiocchi), 1550; c'est lui qui fit cardinal son porte-singe, qu'on appela le cardinal *Simia* : il passait pour fort voluptueux.

MARCEL II (Cervin), 1555, ne siége que douze jours.

PAUL IV (Caraffa), 1555, élu à près de quatre-vingts ans; ses neveux gouvernè-

rent. L'inquisition fut violente à Rome, & le peuple, après sa mort, brûla les prisons de ce tribunal.

42.

FERDINAND I, frère de Charles-Quint, né le 10 mars 1503, roi des Romains en 1531, empereur en 1556, mort le 25 juillet 1564. Sa femme : *Anne*, sœur de Louis, roi de Hongrie & de Bohême; il en eut quinze enfans : *Maximilien*, depuis empereur; *Elisabeth*, mariée à Sigismond-Auguste, roi de Pologne; *Anne*, au duc de Bavière, Albert V; *Marie*, à Guillaume, duc de Juliers; *Magdelène*, religieuse; *Catherine*, qui épousa en premières noces François, duc de Mantoue, & en secondes Sigismond-Auguste, roi de Pologne, après la mort de sa sœur; *Éléonore*, mariée à Guillaume, duc de Mantoue; *Marguerite*, religieuse; *Barbe*, épouse d'Alfonse II, duc de Ferrare; *Hélène*, religieuse; *Jeanne*, épouse de François, duc de Florence; *Ferdinand*, duc de Tirol; Charles, duc de Stirie; *Jeanne* & *Ursule*, mortes dans l'enfance.

PIE IV (Medequino), 1559; il fit étrangler le cardinal Caraffa, neveu de Paul IV, & le népotisme sous lui domina comme sous son prédécesseur.

43.

MAXIMILIEN II, d'Autriche, né le premier auguste 1527, empereur en 1564, mort le 12 octobre

PIE V (Ghisleri), dominicain, 1566; il fit brûler Zoannetti Carnefeccli, & Palearius; il eut de grands

1576. Sa femme : *Marie*, fille de Charles-Quint ; il en eut quinze enfans : *Rodolphe*, depuis empereur ; l'archiduc *Ernest* ; *Mathias*, depuis empereur ; l'archiduc *Maximilien* ; *Albert*, mari de l'infante Claire-Eugénie ; *Venceslas*, mort à dix-sept ans ; *Anne*, épouse de Philippe II, roi d'Espagne ; *Elisabeth*, épouse de Charles IX, roi de France ; *Marguerite*, religieuse ; & six enfans morts au berceau.

44.

RODOLPHE II, né le 18 juillet 1552, empereur en 1576, mort en 1612, le 10 janvier, sans femmes ; mais il eut cinq enfans naturels.

démêlés avec la reine Elisabeth.

GRÉGOIRE XIII (Buoncompagno), 1572 ; la première année de son pontificat est fameuse par le massacre de la Saint-Barthelemi ; on en fit à Rome des feux de joie. Il donna à Jacques Buoncompagno, son bâtard, beaucoup de biens & de dignités, mais il ne démembra pas l'état ecclésiastique en sa faveur.

SIXTE V, fils d'un pauvre vigneron nommé Peretti, 1585, acheva l'église de Saint-Pierre, embellit Rome, laissa cinq millions d'écus dans le château Saint-Ange en cinq années de gouvernement.

URBAIN VII (Castagna), 1590.

GRÉGOIRE XIV (Sfondrate), 1590, envoya du secours à la Ligue en France.

INNOCENT IX (Santiquatro), 1591.

CLÉMENT VIII (Aldobrandin), 1592 ; il donna l'absolution & la discipline au roi de France Henri IV, sur le dos des cardinaux du Perron & d'Ossat ; il s'empara du duché de Ferrare.

PAUL V (Borghèse), 1605 ; il excommunia Venise, & s'en repentit. Il éleva le palais Borghèse, & embellit Rome.

45.

MATHIAS, frère de Rodolphe, né en 1557, le 24 février, empereur en 1612, mort en 1619, le 20 mars. Sa femme : *Anne*, fille de Ferdinand du Tirol ; sans postérité.

46.

FERDINAND II, fils de Charles, archiduc de Stirie & de Carinthie, & petit-fils de l'empereur Ferdinand I, né en 1578, le 9 juillet, empereur en 1619, mort en 1637, le 15 février. Ses femmes : *Marie-Anne*, fille de Guillaume, duc de Bavière ; *Eléonore*, fille de Vincent, duc de Mantoue. Ses enfans d'Anne : *Jean-Charles*, mort à quatorze ans ; *Ferdinand*, depuis empereur ; *Marie-Anne*, épouse de Maximilien, duc de Bavière ; *Cécile Renée*, mariée à Uladislas, roi de Pologne ; *Léopold-Guillaume*, qui eut plusieurs évêchés ; *Christine*, morte jeune.

GRÉGOIRE XV (Ludovisio), 1621 ; il aida à pacifier les troubles de la Valteline.

URBAIN VIII (Barberino), Florentin, 1623 ; il passa pour un bon poète latin ; tant qu'il régna, ses neveux gouvernèrent, & firent la guerre au duc de Parme.

47.

FERDINAND III, né en 1608, le 13 juillet, empereur en 1637, mort en 1657. Ses femmes : *Marie-Anne*, fille de Philippe III, roi d'Espagne ; *Marie-Léopoldine*, fille de Léopold, archiduc du Tirol ; *Eléonore*, fille de Charles II, duc de Mantoue. Ses enfans : *Ferdinand*, roi des Romains ;

INNOCENT X (Pamphili), 1644 ; son pontificat fut longtemps gouverné par Dona Olimpia, sa belle-sœur.

ALEXANDRE VII (Chigi), 1655 ; il fit de nouveaux embellissemens à Rome.

mort à vingt & un ans; *Marie-Anne*, épouse de Philippe VI, roi d'Espagne; *Philippe-Augustin*, & *Maximilien-Thomas*, morts dans l'enfance; *Léopold*, depuis empereur; *Marie*, morte au berceau; *Charles-Joseph*, évêque de Passau; *Thérèse-Marie*, morte jeune; *Eléonore-Marie*, qui, étant veuve de Michel, roi de Pologne, épousa Charles, duc de Lorraine; *Marie-Anne*, femme de l'électeur Palatin; *Ferdinand-Joseph*, mort dans l'enfance.

48.

LÉOPOLD, né en 1640, le 9 juin, empereur en 1658, mort en 1705, le 5 mai. Ses femmes: *Marguerite-Thérèse*, fille de Philippe IV, roi d'Espagne; *Claude-Félicité*, fille de Ferdinand-Charles, duc de Tirol; *Eléonore-Magdelène*, fille de Philippe-Guillaume, comte Palatin, duc de Neubourg. Ses enfans de Marguerite-Thérèse: *Ferdinand-Venceslas*, mort au berceau; *Marie-Antoinette*, épouse de Maximilien-Marie, électeur de Bavière; trois autres filles mortes dans l'enfance. Enfans d'Eléonore-Magdelène de Neubourg: *Joseph*, depuis empereur; *Marie-Elisabeth*, gouvernante des Pays-Bas; *Léopold-Joseph*, mort dans l'enfance; *Marie-Anne*,

CLÉMENT IX (Rospigliosi), 1667; il voulut rétablir à Rome l'ordre dans les finances.

CLÉMENT X (Altieri), 1670; de son temps commença la querelle de la régale en France.

INNOCENT XI (Odescalchi), 1676; il fut toujours l'ennemi de Louis XIV, & prit le parti de l'empereur Léopold.

ALEXANDRE VIII (Ottoboni), 1689.

INNOCENT XII (Pignatelli), 1691; il conseilla au roi d'Espagne Charles II, son testament en faveur de la maison de France.

CLÉMENT XI (Albano), 1700; il reconnut malgré lui Charles VI, roi d'Espagne; c'est lui qui fulmina,

épouse de Jean V, roi de Portugal; *Marie-Thérèse*, morte à douze ans; *Charles*, depuis empereur; & trois filles mortes jeunes.

49.

JOSEPH I, né en 1678, le 26 juillet, roi des Romains en 1690, à l'âge de douze ans, empereur en 1705, mort en 1711, le 17 avril. Sa femme : *Amélie*, fille du duc Jean-Fréderic de Hanovre. Ses enfans : *Marie-Josephine*, mariée à Frédéric-Auguste, roi de Pologne, électeur de Saxe; *Léopold-Joseph*, mort au berceau; *Marie-Amélie*, mariée au prince électoral de Bavière.

50.

CHARLES VI, né en 1685, le premier octobre, empereur en 1711, mort en 1740. Sa femme : *Elisabeth-Christine*, fille de Louis-Rodolphe, duc de Brunsvick. Ses enfans : *Léopold*, mort dans l'enfance; *Marie-Thérèse*, qui épousa François de Lorraine le 12 février 1736; *Marie-Anne*, mariée à Charles de Lorraine; *Marie-Amélie*, morte dans l'enfance. CHARLES VI fut le dernier prince de la maison d'Autriche.

Fin de la liste des Empereurs.

selon l'expression italienne, cette fameuse bulle *Unigenitus*, qui a couvert le saint-siége d'opprobre & de ridicule, suivant l'opinion d'une grande partie de l'Europe.

Fin de la liste des Papes.

VERS TECHNIQUES,

QUI CONTIENNENT LA SUITE CHRONOLOGIQUE DES EMPEREURS, ET LES PRINCIPAUX ÉVÈNEMENS DEPUIS CHARLEMAGNE.

Neuvième ſiècle.

CHARLEMAGNE en huit cent renouvelle l'Empire,
Fait couronner ſon fils, en quatorze il expire.
Louis en trente-trois par des prêtres jugé,
D'un ſac de pénitent dans Soiſſons eſt chargé :
Rétabli, toujours faible, il expire en quarante.
Lothaire eſt moine à Prum cinq ans après cinquante.
On perd après vingt ans le ſecond des Louis.
Le Chauve lui ſuccède, & meurt au mont Cénis.
Le Bègue, fils du Chauve, a l'Empire une année.
Le Gros ſoumis au pape ; ô dure deſtinée !
En l'an quatre-vingt-ſept dans Tribur dépoſé,
Cède au bâtard Arnould ſon trône mépriſé.
Arnould ſacré dans Rome, ainſi qu'en Lombardie,
Finit avec le ſiècle en quittant l'Italie.

Dixième ſiècle.

LOUIS, le fils d'Arnould, quatrième du nom,
Du ſang de Charlemagne avorté rejeton,
Termine en neuf cent douze une inutile vie.
On élit en plein champ Conrad de Franconie.
On voit en neuf cent vingt le Saxon l'oiſeleur,
Henri, roi des Germains bien plutôt qu'empereur.
Othon, que ſes ſuccès font grand prince & grand-homme,
En l'an ſoixante-deux ſe rend maître de Rome.
Rome, au dixième ſiècle en proie à trois Othons,
Gémit dans le ſcandale & dans les factions.

Onzième ſiècle.

SAINT Henri de Bavière, en l'an trois après mille.
Puis Conrad le ſalique. Henri trois dit le noir.

Henri quatre, pieds nus, ſans ſceptre, ſans pouvoir,
Demande au fier Grégoire un pardon inutile;
Meurt en l'an mil cent ſix à Liége ſon aſile,
Détrôné par ſon fils & par lui déterré.

Douzième ſiècle.

Le cinquième Henri, ce fils dénaturé,
Sur le trône ſoutient la cauſe de ſon père :
Le pape en l'an vingt-deux ſoumet cet adverſaire.
Lothaire le Saxon, en vingt-cinq couronné,
Baiſe les pieds du pape, à genoux proſterné,
Tient l'étrier ſacré, conduit la ſainte mule.
L'empereur Conrad trois, par un autre ſcrupule,
Va combattre en Syrie, & s'en revient battu;
Et l'Empire romain pour ſon fils eſt perdu.
C'eſt en cinquante-deux que Barberouſſe règne :
Il veut que l'Italie, & le ſerve, & le craigne;
Détruit Milan, prend Rome, & cède au pape enfin :
Il court dans les ſaints lieux combattre Saladin;
Meurt en quatre-vingt-dix : ſa tombe eſt ignorée.
Par Henri ſix, ſon fils, Naple au meurtre eſt livrée :
Il fait périr le ſang de ſes illuſtres rois,
Et huit ans à l'Empire il impoſe des lois.

Treizième ſiècle.

PHILIPPE le régent ſe fait bientôt élire,
Mais en douze cent huit il meurt aſſaſſiné.
Othon quatre à Bouvine eſt vaincu, détrôné :
C'eſt en douze cent quinze : il fuit & perd l'Empire.
De Frédéric ſecond les jours trop agités,
Par deux papes hardis long-temps perſécutés,
Finiſſent au milieu de ce ſiècle treizième.
Après lui Conrad quatre a la grandeur ſuprême.
C'eſt en ſoixante-huit que la main d'un bourreau
Dans Conradin ſon fils éteint un ſang ſi beau.
Après les dix-huit ans qu'on nomme d'anarchie,

Dans l'an soixante & treize, Habsbourg plein de vertu,
Du bandeau des Césars a le front révêtu :
Il défait Ottocare, il venge la patrie,
Et de sa race auguste il fonde la grandeur.
Adolphe de Nassau devient son successeur :
En quatre-vingt-dix-huit une main ennemie
Finit dans un combat son empire & sa vie.

Quatorzième siècle.

ALBERT, fils de Habsbourg, est cet heureux vainqueur :
Il meurt en trois cent huit, & par un parricide.
On dit qu'en trois cent treize une main plus perfide,
Au vin de Jésus-Christ mêlant des sucs mortels,
Fit périr Henri sept aux pieds des saints autels.
Déposant, déposé, Louis cinq de Bavière,
Fait contre Jean vingt-deux l'anti-pape Corbière ;
Meurt en quarante-sept. Charles quatre après lui
Fait cette bulle d'or qu'on observe aujourd'hui :
De l'an cinquante-six elle est l'époque heureuse.
De ce père si sage héritier insensé,
Venceslas est connu par une vie affreuse ;
Mais en quatorze cent il se voit déposé.

Quinzième siècle.

ROBERT règne dix ans ; Josse moins d'une année.
Venceslas traîne encor sa vie infortunée.
Son frère Sigismond, moins guerrier que prudent,
Dans l'an quinze finit le schisme d'occident.
Son gendre Albert second, sage, puissant & riche,
Fixe le trône enfin dans la maison d'Autriche.
Fréderic, son parent, en quarante est élu ;
Mort en quatre-vingt-treize, & jamais absolu.

Seizième siècle.

DE Maximilien le riche mariage,
Et de Jeanne à la fin l'Espagne en héritage,

Font du grand Charles-Quint un empereur puiſſant :
Vainqueur heureux des Lis, de Rome, & du Croiſſant ;
Il meurt en cinquante-huit, las des grandeurs ſuprêmes.
Son frère Ferdinand porte trois diadêmes :
Et l'an ſoixante-quatre il les laiſſe à ſon fils.
Rodolphe en quitta deux.

Dix-ſeptième ſiècle.

MATHIAS fut aſſis
En l'an mil ſix cent douze au trône de l'Empire.
Guſtave, Richelieu, la fortune, conſpire
Contre le puiſſant roi ſecond des Ferdinands,
Qui laiſſe en trente-ſept ſes états chancelans.
Munſter donne la paix à Ferdinand troiſième.
Léopold, délivré du fer des Ottomans,
Expire en ſept cent cinq ; & Joſeph l'an onzième ;
Charles ſix en quarante : & le ſang des Lorrains
S'unit au ſang d'Autriche, au trône des Germains.

A MADAME

LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

MADAME,

JE n'ai fait qu'obéir aux ordres de votre alteſſe ſéréniſſime, en écrivant cet abrégé de l'hiſtoire de l'Empire. Il aurait un grand avantage, ſi j'étais reſté plus long-temps dans votre cour. J'aurais mieux peint la vertu, ſur-tout cette vertu humaine & ſociable, à qui l'eſprit & les grâces donnent un nouveau prix; mais elle eſt peu du reſſort de l'hiſtoire. L'ambition qu'on maſque du grand nom de l'intérêt des états, & qui ne fait que le malheur des états; les paſſions féroces, qui ont conduit preſque toujours la politique, laiſſent peu de place à ces vertus douces qu'on ne cultive guère que dans la tranquillité. Par-tout où il y a des troubles, il y a des crimes; & l'hiſtoire n'eſt que le tableau des troubles du monde.

Il eſt important pour toutes les nations de l'Europe, de s'inſtruire des révolutions de l'Empire. Les hiſtoires de France, d'Angleterre, d'Eſpagne, de Pologne, ſe renferment dans leurs bornes. L'Empire eſt un théâtre plus vaſte; ſes prééminences, ſes droits ſur Rome & ſur l'Italie; tant de rois, tant de ſouverains qu'il a créés, tant de dignités qu'il a conférées

dans d'autres états ; ces assemblées presque continuelles de tant de princes ; tout cela forme une scène auguste, même dans les siècles les moins policés. Mais le détail en est immense ; & il reste aux hommes occupés trop peu de temps pour lire ce prodigieux amas de faits qui se précipitent les uns sur les autres, & ces recueils de lois presque toujours contredites à force d'être expliquées. La justesse de votre esprit vous a fait desirer des annales qui ne fussent ni sèches ni prolixes, & qui donnassent une idée générale de l'Empire dans une langue que parlent toutes les nations, & qui est embellie dans votre bouche. On aurait pu sans doute obéir aux ordres de votre altesse sérénissime avec plus de succès, mais non avec plus de zèle & plus de respect.

ANNALES DE L'EMPIRE,

DEPUIS CHARLEMAGNE.

INTRODUCTION.

De toutes les révolutions qui ont changé la face de la terre, celle qui transféra l'empire des Romains à Charlemagne, pourrait paraître la ſeule juſte, ſi le mot de *juſte* peut être prononcé dans les choſes où la force a tant de part, & ſi les Romains furent en droit de donner ce qu'ils ne poſſédaient pas.

Charlemagne fut en effet appelé à l'Empire par la voix du peuple romain même, qu'il avait ſauvé à la fois de la tyrannie des Lombards, & de la négligence des empereurs d'occident.

C'eſt la grande époque des nations occidentales. C'eſt à ces temps que commence un nouvel ordre de gouvernement. C'eſt le fondement de la puiſſance temporelle eccléſiaſtique ; car aucun évêque dans l'orient n'avait jamais été prince, & n'avait eu aucun des droits qu'on nomme régaliens. Ce nouvel empire romain ne reſſemble en rien à celui des premiers Céſars.

On verra dans ces Annales ce que fut en effet cet empire ; comment les pontifes romains acquirent leur puiſſance temporelle qu'on leur a tant reprochée, pendant que tant d'évêques occidentaux, & ſur-[illegible] ceux d'Allemagne, ſe faiſaient ſouverains ; & [illegible] ment le peuple romain voulut long-temps co[illegible] ſa liberté entre les empereurs & les papes qu[illegible] diſputé la domination de Rome.

Tout l'occident, depuis le cinquième ſiècle, était ou déſolé, ou barbare. Tant de nations, ſubjuguées autrefois par les anciens Romains, avaient du moins vécu juſqu'à ce cinquième ſiècle dans une ſujétion heureuſe. C'eſt un exemple unique dans tous les âges, que des vainqueurs aient bâti pour des vaincus ces vaſtes thermes, ces amphithéâtres; aient conſtruit ces grands chemins, qu'aucune nation n'a oſé depuis tenter même d'imiter. Il n'y avait qu'un peuple. La langue latine, du temps de Théodoſe, ſe parlait de Cadix à l'Euphrate. On commerçait de Rome à Trèves & à Alexandrie, avec plus de facilité que beaucoup de provinces ne trafiquent aujourd'hui avec leurs voiſins. Les tributs même, quoique onéreux, l'étaient bien moins que quand il fallut payer depuis le luxe & la violence de tant de ſeigneurs particuliers. Que l'on compare ſeulement l'état de Paris, quand Julien-le-philoſophe le gouvernait, à l'état où il fut cent cinquante ans après. Qu'on voie ce qu'était Trèves, la plus grande ville des Gaules, appelée du temps de Théodoſe une ſeconde Rome, & ce qu'elle devint après l'inondation des barbares. Autun, ſous Conſtantin, avait dans ſa banlieue vingt-cinq mille chefs de famille. Arles était encore plus peuplée. Les barbares apportèrent avec eux la dévaſtation, la pauvreté & l'ignorance. Les Francs étaient au nombre de ces peuples affamés & féroces qui couraient au pillage de l'Empire. Ils ſubſiſtaient de brigandage, quoique la contrée où ils s'étaient établis fût très-belle & très-fertile. Ils ne ſavaient pas la cultiver. Ce pays eſt marqué dans l'ancienne carte conſervée à Vienne. On y voit les Francs établis depuis l'embouchure du Mein juſqu'à la Friſe, & dans une partie de la Veſtphalie; *Franci ceu Chamavi*. Ce n'eſt que par les anciens Ro-

mains même, que les Français, quand ils surent lire, connurent un peu leur origine.

Les Francs étaient donc une partie de ces peuples nommés Saxons qui habitaient la Vestphalie ; & quand Charlemagne leur fit la guerre trois cents ans après, il extermina les descendans de ses pères.

Ces tribus de Francs, dont les Saliens étaient les plus illustres, s'étaient peu-à-peu établies dans les Gaules, non pas en alliés du peuple romain, comme on l'a prétendu, mais après avoir pillé les colonies romaines, Trèves, Cologne, Maïence, Tongres, Tournai, Cambrai : battus à la vérité par le célèbre Aétius, un des derniers soutiens de la grandeur romaine, mais unis depuis avec lui par nécessité contre Attila ; profitant ensuite de l'anarchie où ces irruptions des Huns, des Goths & des Vandales, des Lombards & des Bourguignons, réduisaient l'Empire, & se servant contre les empereurs même des droits & des titres de maîtres de la milice & de patrice, qu'ils obtenaient d'eux. Cet empire fut déchiré en lambeaux, chaque horde de ces fiers sauvages saisit sa proie. Une preuve incontestable que ces peuples furent long-temps barbares, c'est qu'ils détruisirent beaucoup de villes, & qu'ils n'en fondèrent aucune.

Toutes ces dominations furent peu de chose, jusqu'à la fin du huitième siècle, devant la puissance des califes, qui menaçait toute la terre.

Plus l'empire de Mahomet florissait, plus Constantinople & Rome étaient avilies. Rome ne s'était jamais relevée du coup fatal que lui porta Constantin, en transférant le siége de l'Empire. La gloire, l'amour de la patrie, n'animèrent plus les Romains : il n'y eut plus de fortune à espérer pour les habitans de l'ancienne capitale. Le courage s'énerva ; les arts tom-

bèrent ; on ne vit plus dans le séjour des Scipions & des Césars que des contestations entre les juges séculiers & l'évêque. Prise, reprise, saccagée tant de fois par les barbares, elle obéissait encore aux empereurs ; depuis Justinien, un vice-roi sous le nom d'exarque la gouvernait, mais ne daignait plus la regarder comme la capitale de l'Italie. Il demeurait à Ravenne, & de là il envoyait ses ordres au préfet de Rome. Il ne restait aux empereurs, en Italie, que le pays qui s'étend des bornes de la Toscane jusqu'aux extrémités de la Calabre. Les Lombards possédaient le Piémont, le Milanais, Mantoue, Gênes, Parme, Modène, la Toscane, Bologne. Ces états composaient le royaume de Lombardie. Ces Lombards étaient venus, à ce qu'on dit, de la Pannonie, & ils y avaient embrassé l'espèce de christianisme qui avait prévalu avant Constantin, & qui fut la religion dominante sous la plupart de ses successeurs ; c'est ce qu'on nomme l'arianisme. Les barbares lombards avaient pénétré en Italie par le Tirol. Leurs chefs se firent alors catholiques romains, pour affermir leur domination à l'aide du clergé, ainsi que Clovis en usa dans la Gaule celtique. Rome, dont les murailles étaient abattues, & qui n'était défendue que par des troupes de l'exarque, était souvent menacée de tomber au pouvoir des Lombards. Elle était alors si pauvre, que l'exarque n'en retirait pour toute imposition annuelle qu'un sou d'or par chaque homme domicilié ; & ce tribut paraissait un fardeau pesant. Elle était au rang de ces terres stériles & éloignées qui sont à charge à leurs maîtres.

Le diurnal romain des septième & huitième siècles, monument précieux dont une partie est imprimée, fait voir d'une manière authentique ce que le souverain pontife était alors. On l'appelait le *vicaire de Pierre*,

évêque de la ville de Rome, quoiqu'il ſoit démontré que Simon Barjone (Pierre) ne vint jamais dans cette capitale. Dès que l'évêque était élu par les citoyens, le clergé en corps en donnait avis à l'exarque, & la formule était : « Nous vous ſupplions, vous chargé » du miniſtère impérial, d'ordonner la conſécration » de notre père & paſteur ». Ils donnaient part auſſi de la nouvelle élection au métropolitain de Ravenne, & ils lui écrivaient : « Saint-Père, nous ſupplions » votre béatitude d'obtenir du ſeigneur exarque l'or- » dination dont il s'agit ». Ils devaient auſſi en écrire aux juges de Ravenne, qu'ils appelaient *vos éminences*.

Le nouveau pontife alors était obligé, avant d'être ordonné, de prononcer deux profeſſions de foi ; & dans la ſeconde il condamnait parmi les hérétiques le pape Honorius I, parce qu'à Conſtantinople cet évêque de Rome paſſait pour n'avoir reconnu qu'une volonté dans Jéſus-Chriſt.

Il y a loin de-là à la tiare ; mais il y a loin auſſi du premier moine qui prêcha ſur les bords du Rhin, au bonnet électoral, & du premier chef des Saliens errans, à un empereur romain : toute grandeur s'eſt formée peu-à-peu, & toute origine eſt petite.

Le pontife de Rome, dans l'aviliſſement de la ville, établiſſait inſenſiblement ſa grandeur. Les Romains étaient pauvres, mais l'égliſe ne l'était pas. Conſtantin avait donné à la ſeule baſilique de Latran plus de mille marcs d'or, & environ trente mille d'argent, & lui avait aſſigné quatorze mille ſous de rente. Les papes qui nourriſſaient les pauvres, & qui envoyaient des miſſions dans tout l'occident, ayant eu beſoin de ſecours plus conſidérables, les avaient obtenus ſans peine. Les empereurs & les rois lombards même leur avaient accordé des terres. Ils poſſédaient auprès de

Rome des revenus & des châteaux qu'on appelait *les justices de saint Pierre*. Plusieurs citoyens s'étaient empressés d'enrichir par donation ou par testament une église dont l'évêque était regardé comme le père de la patrie. Le crédit des papes était très-supérieur à leurs richesses : il était impossible de ne pas révérer une suite presque non interrompue de pontifes qui avaient consolé l'église, étendu la religion, adouci les mœurs des Hérules, des Goths, des Vandales, des Lombards & des Francs.

Quoique les pontifes romains n'étendissent, du temps des exarques, leur droit métropolitain que sur les villes suburbicaires, c'est-à-dire, sur les villes soumises au gouvernement du préfet de Rome, cependant on leur donnait souvent le nom de *pape universel*, à cause de la primauté & de la dignité de leur siége. Grégoire, surnommé *le grand*, refusa ce titre, mais le mérita par ses vertus ; & ses successeurs étendirent leur crédit dans l'occident. On ne doit donc pas s'étonner de voir au huitième siècle Boniface, archevêque de Maïence, le même qui sacra Pepin, s'exprimer ainsi dans la formule de son serment : « Je » promets à saint Pierre & à son vicaire le bienheu» reux Grégoire », &c.

Enfin le temps vint où les papes conçurent le dessein de délivrer à la fois Rome, & des Lombards qui la menaçaient sans cesse, & des empereurs grecs qui la défendaient mal. Les papes virent donc alors que ce qui, dans d'autres temps, n'eût été qu'une révolte & une sédition impuissante & punissable, pouvait devenir une révolution excusable par la nécessité, & respectable par le succès. C'est cette révolution qui fut commencée sous le second Pepin, usurpateur du royaume de France, & consommée par Charle-

magne, son fils, dans un temps où tout était en confusion, & où il fallait nécessairement que la face de l'Europe changeât.

Le royaume de France s'étendait alors des Pyrénées & des Alpes au Rhin, au Mein, & à la Sâle. La Bavière dépendait de ce vaste royaume : c'était le roi des Francs qui donnait ce duché quand il était assez fort pour le donner. Ce royaume des Francs, presque toujours partagé depuis Clovis, déchiré par des guerres intestines, n'était qu'une vaste province barbare de l'ancien Empire romain, laquelle n'était regardée par les empereurs de Constantinople que comme une province rebelle, mais avec qui elle traitait comme avec un royaume puissant.

CHARLEMAGNE,

PREMIER EMPEREUR.

NAISSANCE de Charlemagne près d'Aix-la-Chapelle, le 10 avril. Il était fils de Pepin, maire du palais, duc des Francs, & petit-fils de Charles-Martel. Tout ce qu'on connaît de sa mère, c'est qu'elle s'appelait Berthe. On ne sait pas même précisément le lieu de sa naissance. Il naquit pendant la tenue du concile de Germanie ; & grace à l'ignorance de ces siècles, on ne sait pas où ce fameux concile s'est tenu. 742.

La moitié du pays qu'on nomme aujourd'hui Allemagne était idolâtre ; des bords du Véser, & même du Mein & du Rhin, jusqu'à la mer Baltique ; l'autre demi-chrétienne.

Il y avait déjà des évêques à Trèves, à Cologne, à Maïence, villes frontières fondées par les Romains

& instruites par les papes. Mais ce pays s'appelait alors l'Austrasie, & était du royaume des Francs.

Un Anglais nommé Villebrod, du temps du père de Charles-Martel, était allé prêcher aux idolâtres de la Frise le peu de christianisme qu'il savait. Il y eut, vers la fin du septième siècle, un évêque titulaire de Vestphalie qui ressuscitait les petits enfans morts. Villebrod prit le vain titre d'évêque d'Utrecht. Il y bâtit une petite église que les Frisons païens détruisirent. Enfin, au commencement du huitième siècle, un autre Anglais, qu'on appela depuis Boniface, alla prêcher en Allemagne: on l'en regarde comme l'apôtre. Les Anglais étaient alors les précepteurs des Allemands; & c'était aux papes que tous ces peuples, ainsi que les Gaulois, devaient le peu de lettres & de christianisme qu'ils connaissaient.

743. Un synode à Lestine en Hainaut sert à faire connaître les mœurs du temps; on y règle que ceux qui ont pris les biens de l'église pour soutenir la guerre, donneront un écu à l'église par métairie: ce réglement regardait les officiers de Charles-Martel & de Pepin, son fils, qui jouirent jusqu'à leur mort des abbayes dont ils s'étaient emparés. Il était alors également ordinaire de donner aux moines & de leur ôter.

Boniface, cet apôtre de l'Allemagne, fonde l'abbaye de Fulde dans le pays de Hesse. Ce ne fut d'abord qu'une église couverte de chaume, environnée de cabanes habitées par quelques moines qui défrichaient une terre ingrate; c'est aujourd'hui une principauté; il faut être gentilhomme pour être moine; l'abbé est souverain depuis long-temps, & évêque depuis 1753.

744. Carloman, oncle de Charlemagne, duc d'Austrasie, réduit les Bavarois, vassaux rebelles du roi de France, & bat les Saxons dont il veut faire aussi des vassaux.

On voit par-là évidemment qu'il y avait déjà de grands vassaux; & il est constant que le royaume des Lombards en Italie était composé de fiefs, & même de fiefs héréditaires.

En ce temps, Boniface était évêque de Maïence. 745.
La dignité de métropole, attachée jusques-là au siége de Vorms, passe à Maïence.

Carloman, frère de Pepin, abdique le duché de l'Austrasie; c'était un puissant royaume qu'il gouvernait sous le nom de maire du palais, tandis que son frère Pepin dominait dans la France occidentale, & que Childeric, roi de toute la France, pouvait à peine commander aux domestiques de sa maison. Carloman renonce à sa souveraineté pour aller se faire moine au Mont-Cassin. Les historiens disent encore que Pepin l'aimait tendrement, mais il est vraisemblable que Pepin aimait encore davantage à dominer seul. Le cloître était l'asyle de ceux qui avaient des concurrens trop puissans dans le monde.

On renouvelle dans la plupart des villes de France 747.
l'usage des anciens Romains, connu sous le nom de 748.
patronage ou de *clientelle*. Les bourgeois se choisissaient des patrons parmi les seigneurs, & cela seul prouve que les peuples n'étaient point partagés dans les Gaules, comme on l'a prétendu, en maîtres & en esclaves.

Pepin entreprend enfin ce que Charles-Martel, son 749.
père, n'avait pu faire. Il veut ôter la couronne à la race de Mérovée. Il mit d'abord l'apôtre Boniface dans son parti, avec plusieurs évêques, & enfin le pape Zacharie.

Pepin fait déposer son roi Hilderic ou Childeric III; 750.
il le fait moine à Saint-Bertin, & se met sur le trône des Francs.

Comme cette usurpation atroce irritait plusieurs

ſeigneurs, il attire le clergé dans ſon parti, il fonde le riche évêché de Vurtzbourg, dont le prélat ſe prétend duc de Franconie : il appelle aux états-généraux, nommés *parliamens*, les évêques & les abbés qui auparavant n'y venaient que très-rarement, & quand on les conſultait.

751. Pepin veut ſubjuguer les peuples nommés alors Saxons, qui s'étendaient depuis les environs du Mein juſqu'à la Cherſonèſe cimbrique, & qui avaient conquis l'Angleterre. Le pape Etienne III demande la protection de Pepin contre Luitprand, roi de Lombardie, qui voulait ſe rendre maître de Rome. L'empereur de Conſtantinople était trop éloigné & trop faible pour le ſecourir ; & le premier domeſtique du roi de France, devenu uſurpateur, pouvait ſeul le protéger.

754. La première action connue de Charlemagne, eſt d'aller, de la part de Pepin ſon père, au-devant du pape Etienne à Saint-Maurice en Valais, & de ſe proſterner devant lui. C'était un uſage d'orient : on s'y mettait ſouvent à genoux devant les évêques, & ces évêques fléchiſſaient les genoux non-ſeulement devant les empereurs, mais devant les gouverneurs de province, quand ceux-ci venaient prendre poſſeſſion.

Pour la coutume de baiſer les pieds, elle n'était point encore introduite dans l'occident. Dioclétien avait le premier exigé, dit-on, cette marque de reſpect ; en quoi il ne fut que trop imité par Conſtantin. Les papes Adrien I & Léon III furent ceux qui attirèrent au pontificat cet honneur que Dioclétien avait arrogé à l'Empire ; après quoi les rois & les empereurs ſe ſoumirent comme les autres à cette cérémonie, qu'ils ne regardèrent que comme un acte de piété indifférent,

indifférent, quoique ridicule, & que les papes voulurent faire passer comme un acte de sujétion.

Pepin se fait sacrer roi de France par le pape, au mois d'auguste, dans l'abbaye de Saint-Denis ; il l'avait été déjà par Boniface ; mais la main d'un pape rendait aux yeux des peuples son usurpation plus respectable. Eginhard, secrétaire de Charlemagne, dit en termes exprès « qu'Hilderic fut déposé par ordre » du pape Etienne ». Pepin n'est pas le premier roi de l'Europe qui se soit fait sacrer avec de l'huile, à la manière juive : les rois lombards avaient pris cette coutume des empereurs grecs ; les ducs de Bénévent même se faisaient sacrer : ces cérémonies imposaient à la populace. Pepin eut soin de faire sacrer en même temps ses deux fils, Charles & Carloman. Le pape, avant de le sacrer roi, l'absout de son parjure envers Hilderic son souverain, & après le sacre, il fulmine une excommunication contre quiconque voudrait un jour entreprendre d'ôter la couronne à la famille de Pepin. C'est ainsi que les princes & les prêtres se sont souvent joués de Dieu & des hommes. Ni Hugues Capet, ni Conrad, n'ont pas eu un grand respect pour cette excommunication. Le nouveau roi, pour prix de la complaisance du pape, passe les Alpes avec Tassillon, duc de Bavière, son vassal. Il assiége Astolphe dans Pavie, & s'en retourne la même année, sans avoir bien fait ni la guerre ni la paix.

A peine Pepin a-t-il repassé les Alpes, qu'Astolphe 755.
assiége Rome. Le pape Etienne conjure le nouveau roi de France de venir le délivrer. Rien ne marque mieux la simplicité de ces temps grossiers, qu'une lettre que le pape fait écrire au roi de France par saint Pierre, comme si elle était descendue du ciel ; sim-

plicité pourtant qui n'excluait jamais ni les fraudes de la politique, ni les attentats de l'ambition.

Pepin délivre Rome, aſſiége encore Pavie, ſe rend maître de l'exarchat, & le donne, dit-on, au pape. C'eſt le premier titre de la puiſſance temporelle du ſaint-ſiége. Par-là Pepin affaibliſſait également les rois lombards & les empereurs d'orient. Cette donation eſt bien douteuſe, car les archevêques de Ravenne prirent alors le titre d'exarques. Il réſulte que les évêques de Rome & de Ravenne voulaient s'agrandir. Il eſt très-probable que Pepin donna quelques terres aux papes, & qu'il favoriſait en Italie ceux qui affermiſſaient en France ſa domination. S'il eſt vrai qu'il ait fait ce préſent aux papes, il eſt clair qu'il donna ce qui ne lui appartenait pas; mais auſſi il avait pris ce qui ne lui appartenait pas. On ne trouve guère d'autre ſource des premiers droits : le temps les rend légitimes. Il faut avouer qu'en fait de donations comme de décrétales, la cour de Rome eſt un peu décriée; témoin la fameuſe donation de Conſtantin, rapportée dans l'Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des Nations.

756. Boniface, archevêque de Maïence, fait une miſſion chez les Friſons idolâtres. Il y reçoit le martyre. Mais comme les hiſtoriens diſent qu'il fut martyriſé dans ſon camp, & qu'il y eut beaucoup de Friſons tués, il eſt à croire que les miſſionnaires étaient des ſoldats. Taſſillon, duc de Bavière, fait un hommage de ſon duché au roi de France, dans la forme des hommages qu'on a depuis appelés *liges*. Il y avait déjà de grands fiefs héréditaires, & la Bavière en était un.

Pepin défait encore les Saxons. Il paraît que toutes les guerres de ces peuples contre les Francs, n'étaient guère que des incurſions de barbares qui venaient tour-à-tour enlever des troupeaux & ravager des moiſſons.

Point de place forte, point de politique, point de dessein formé ; cette partie du monde était encore sauvage.

Pepin, après ses victoires, ne gagna que le paiement d'un ancien tribut de 300 chevaux, auquel on ajouta 500 vaches : ce n'était pas la peine d'égorger tant de milliers d'hommes.

Didier, successeur du roi Astolphe, reprend les 758.
villes données par Pepin à saint Pierre ; mais Pepin 759.
était si redoutable que Didier les rendit, à ce qu'on 760.
prétend, sur ses seules menaces. Le vasselage héréditaire commençait si bien à s'introduire, que les rois de France prétendaient être seigneurs suzerains du duché d'Aquitaine. Pepin force, les armes à la main, Gaïfre, duc d'Aquitaine, à lui prêter serment de fidélité en présence du duc de Bavière ; de sorte qu'il eut deux grands souverains à ses genoux. On sent bien que ces hommages n'étaient que ceux de la faiblesse à la force.

Le duc de Bavière, qui se croit assez puissant & qui 762.
voit Pepin loin de lui, révoque son hommage. On est 763.
prêt à lui faire la guerre, & il renouvelle son serment de fidélité.

Erection de l'évêché de Saltzbourg. Le pape Paul I 766.
envoie au roi des livres, des chantres, & une horloge 767.
à roues. Constantin Copronyme lui envoie aussi un orgue & quelques musiciens. Ce ne serait pas un fait digne de l'histoire, s'il ne faisait voir combien les arts étaient étrangers dans cette partie du monde. Les Francs ne connaissaient alors que la guerre, la chasse & la table.

Les années précédentes sont stériles en évènemens, 768.
& par conséquent heureuses pour les peuples ; car presque tous les grands traits de l'histoire sont des

malheurs publics. Le duc d'Aquitaine révoque son hommage, à l'exemple du duc de Bavière. Pepin vole à lui, & réunit l'Aquitaine à la couronne.

Pepin, surnommé *le bref*, meurt à Saintes le 24 septembre, âgé de cinquante-quatre ans. Avant sa mort il fait son testament de bouche, & non par écrit, en présence des grands officiers de sa maison, de ses généraux, & des possesseurs à vie des grandes terres. Il partage tous ses états entre ses deux enfans, Charles & Carloman. Après la mort de Pepin, les seigneurs modifient ses volontés. On donne à Carl, que nous avons depuis appelé Charlemagne, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence, avec la Neustrie, qui s'étendait alors depuis la Meuse jusqu'à la Loire & à l'Océan. Carloman eut l'Austrasie, depuis Reims jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Il est évident que le royaume de France comprenait alors près de la moitié de la Germanie.

770. Didier, roi des Lombards, offre en mariage sa fille Désiderate à Charles : il était déjà marié. Il épouse Désiderate; ainsi il paraît qu'il eut deux femmes à la fois. La chose n'était pas rare : Grégoire de Tours dit que les rois Gontran, Caribert, Sigebert, Chilperic, avaient plusieurs femmes.

771. Son frère Carloman meurt soudainement à l'âge de vingt ans. Sa veuve s'enfuit en Italie avec deux princes ses enfans. Cette mort & cette fuite ne prouvent pas absolument que Charlemagne ait voulu régner seul, & ait eu de mauvais desseins contre ses neveux; mais elles ne prouvent pas aussi qu'il méritât qu'on célébrât sa fête, comme on a fait en Allemagne.

772. Charles se fait couronner roi d'Austrasie, & réunit tout le vaste royaume des Francs sans rien laisser à ses neveux. La postérité, éblouie par l'éclat de sa gloire,

ſemble avoir oublié cette injuſtice. Il répudie ſa femme, fille de Didier, pour ſe venger de l'aſyle que le roi lombard donnait à la veuve de Carloman ſon frère.

Il va attaquer les Saxons, & trouve à leur tête un homme digne de le combattre; c'était Vitikind, le plus grand défenſeur de la liberté germanique après Herman, que nous nommons Arminius.

Le roi de France l'attaque dans le pays qu'on nomme aujourd'hui le comté de la Lippe. Ces peuples étaient très-mal armés; car dans les capitulaires de Charlemagne on voit une défenſe rigoureuſe de vendre des cuiraſſes & des caſques aux Saxons. Les armes & la diſcipline des Francs devaient donc être victorieuſes d'un courage féroce. Charles taille l'armée de Vitikind en pièces, il prend la capitale nommée Erresbourgh. Cette capitale était un aſſemblage de cabanes entourées d'un foſſé. On égorgea les habitans; mais comme on força le peu qui reſtait à recevoir le baptême, ce fut un grand gain pour ce malheureux pays de ſauvages, à ce que les prêtres de ce temps ont aſſuré.

Tandis que le roi des Francs contient les Saxons ſur le bord du Veſer, l'Italie le rappelle. Les querelles 773.
des Lombards & du pape ſubſiſtaient toujours; & le roi, en ſecourant l'égliſe, pouvait envahir l'Italie qui valait mieux que les pays de Brême, d'Hanovre & de Brunſvick. Il marche donc contre ſon beau-père Didier, qui était devant Rome. Il ne s'agiſſait pas de venger Rome, mais il s'agiſſait d'empêcher Didier de s'accommoder avec le pape, pour rendre aux deux fils de Carloman le royaume qui leur appartenait. Il court attaquer ſon beau-père, & ſe ſert de la piété pour ſon uſurpation. Il eſt ſuivi de ſoixante & dix mille hommes de troupes réglées; choſe inouïe dans ces temps-là. On aſſemblait auparavant des

armées de cent & de deux cent mille hommes ; mais c'étaient des payſans qui allaient faire leurs moiſſons après une bataille perdue ou gagnée. Charlemagne les retenait plus long-temps ſous le drapeau, & c'eſt ce qui contribua à ſes victoires.

774. L'armée françaiſe aſſiége Pavie. Le roi va à Rome, renouvelle, à ce qu'on dit, la donation de Pepin, & l'augmente : il en met lui-même une copie ſur le tombeau qu'on prétend renfermer les cendres de ſaint Pierre. Le pape Adrien le remercie par des vers qu'il fait pour lui.

La tradition de Rome eſt que Charles donna la Corſe, la Sardaigne & la Sicile. Il ne donna ſans doute aucun de ces pays qu'il ne poſſédait pas ; mais il exiſte une lettre d'Adrien à l'impératrice Irène, qui prouve que Charles donna des terres que cette lettre ne ſpécifie pas. « Charles, duc des Francs & patrice, nous » a, dit-il, donné des provinces & reſtitué les villes » que les perfides Lombards retenaient à l'égliſe », &c.

On ſent qu'Adrien ménage encore l'Empire en ne donnant que le titre de duc & de patrice à Charles, & qu'il veut fortifier ſa poſſeſſion du nom de reſtitution.

Le roi retourne devant Pavie. Didier ſe rend à lui. Le roi le fait moine, & l'envoie en France dans l'abbaye de Corbie. Ainſi finit ce royaume des Lombards, qui avaient en Italie détruit la puiſſance romaine, & ſubſtitué leurs lois à celles des empereurs. Tout roi détrôné devient moine dans ces temps-là, ou eſt aſſaſſiné.

Charlemagne ſe fait couronner roi d'Italie à Pavie, d'une couronne où il y avait un cercle de fer, qu'on garde encore dans la petite ville de Monza.

La juſtice était adminiſtrée toujours dans Rome au nom de l'empereur grec. Les papes même recevaient

de lui la confirmation de leur élection. On avait ôté à l'empereur le vrai pouvoir; on lui laissait quelques apparences. Charlemagne prenait seulement, ainsi que Pepin, le titre de *patrice*.

Cependant on frappait alors de la monnaie à Rome au nom d'Adrien. Que peut-on en conclure, sinon que le pape, délivré des Lombards, & n'obéissant plus aux empereurs, était le maître dans Rome? Il est indubitable que les pontifes romains se saisirent des droits régaliens dès qu'ils le purent, comme ont fait les évêques francs & germains; toute autorité veut toujours croître: & par cette raison-là même on ne mit plus que le nom de Charlemagne sur les nouvelles monnaies de Rome, lorsqu'en 800 le pape & le peuple romain l'eurent nommé empereur. Quelques critiques prétendent que les monnaies frappées au nom d'Adrien I, n'étaient que des médailles en l'honneur de cet évêque! cette remarque est d'une très-grande vraisemblance, puisqu'Adrien n'était pas certainement souverain de Rome.

Second effort des Saxons contre Charlemagne, pour leur liberté, qu'on appelle révolte. Ils sont encore vaincus dans la Vestphalie: & après beaucoup de sang répandu, ils donnent des bœufs & des ôtages, n'ayant autre chose à donner. 775.

Tentative du fils de Didier, nommé Adalgise, pour recouvrer le royaume de Lombardie. Le pape Adrien la qualifie horrible conspiration. Charles court la punir. Il revole d'Allemagne en Italie, fait couper la tête à un duc de Frioul assez courageux pour s'opposer aux invasions du conquérant, & trop faible pour ne pas succomber. 776.

Pendant ce temps-là même les Saxons reviennent encore en Vestphalie; il revient les battre. Ils se sou-

mettent, & promettent encore de se faire chrétiens. Charles bâtit des forts dans leur pays avant d'y bâtir des églises.

777. Il donne des lois aux Saxons, & leur fait jurer qu'ils seront esclaves, s'ils cessent d'être chrétiens & soumis. Dans une grande diète tenue à Paderborn sous des tentes, un émir musulman, qui commandait à Sarragosse, vint conjurer Charles d'appuyer sa rébellion contre Abdérame, roi d'Espagne.

778. Charles marche de Paderborn en Espagne, prend le parti de cet émir, assiége Pampelune, & s'en rend maître. Il est à remarquer que les dépouilles des Sarrazins furent partagées entre le roi, les officiers & les soldats, selon l'ancienne coutume de ne faire la guerre que pour du butin, & de le partager également entre tous ceux qui avaient une égale part au danger. Mais tout ce butin est perdu en repassant les Pyrénées. L'arrière-garde de Charlemagne est taillée en pièces à Roncevaux par les Arabes & par les Gascons. C'est là que périt, dit-on, Roland son neveu, si célèbre par son courage & par sa force incroyable.

Comme les Saxons avaient repris les armes pendant que Charles était en Italie, ils les reprennent tandis qu'il est en Espagne. Vitikind, retiré chez le duc de Danemarck, son beau-père, revient ranimer ses compatriotes. Il les rassemble, il trouve dans Brême, capitale du pays qui porte ce nom, un évêque, une église, & ses Saxons désespérés qu'on traîne à des autels nouveaux; il chasse l'évêque qui a le temps de fuir & de s'embarquer. Charlemagne accourt, & bat encore Vitikind.

780. Vainqueur de tous côtés, il part pour Rome avec une de ses femmes, nommée Hildegarde, & deux enfans puînés, Pepin & Louis. Le pape Adrien,

baptise ces deux enfans, sacre Pepin roi de Lombardie, & Louis roi d'Aquitaine; ainsi l'Aquitaine fut érigée en royaume pour quelque temps.

Le roi de France tient sa cour à Vorms, à Ratis- 781.
bonne, à Cuierci. Alcuin, archevêque d'Yorck, vient 782.
l'y trouver. Le roi, qui à peine savait signer son nom, voulait faire fleurir les sciences, parce qu'il voulait être grand en tout. Pierre de Pise lui enseignait un peu de grammaire. Il n'était pas étonnant que des Italiens instruisissent des Gaulois & des Germains, mais il l'était qu'on eût toujours besoin des Anglais pour apprendre ce qui n'est pas même honoré aujourd'hui du nom de science.

On tient devant le roi des conférences qui peuvent être l'origine des académies, & sur-tout de celles d'Italie, dans lesquelles chaque académicien prend un nouveau nom. Charlemagne se nommait *David;* Alcuin, *Albinus;* & un jeune homme nommé Ilgebert, qui faisait des vers en langue romance, prenait hardiment le nom d'*Homère*.

Cependant Vitikind, qui n'apprenait point la 783.
grammaire, soulève encore les Saxons. Il bat les généraux de Charles sur le bord du Véser. Charles vient réparer cette défaite. Il est encore vainqueur des Saxons; ils mettent bas les armes devant lui. Il leur ordonne de livrer Vitikind. Les Saxons lui répondent qu'il s'est sauvé en Danemarck. « Ses complices sont encore » ici, » répondit Charlemagne: & il en fit massacrer quatre mille cinq cents à ses yeux. C'est ainsi qu'il disposait la Saxe au christianisme. Cette action ressemble à celle de Sylla; les Romains n'ont pas du moins été assez lâches pour louer Sylla. Les barbares qui ont écrit les faits & gestes de Charlemagne ont eu la bassesse de le louer, & même d'en faire un homme juste:

ils ont servi de modèles à presque tous les compilateurs de l'histoire de France.

784. Ce massacre fit le même effet que fit long-temps après la Saint-Barthelemi en France. Tous les Saxons reprennent les armes avec une fureur désespérée. Les Danois & les peuples voisins se joignent à eux.

785. Charles marche avec son fils, du même nom que lui, contre cette multitude. Il remporte une victoire nouvelle, & donne encore des lois inutiles. Il établit des marquis, c'est-à-dire, des commandans des milices sur les frontières de ses royaumes.

786. Vitikind cède enfin. Il vient avec un duc de Frise se soumettre à Charlemagne dans Attigni sur l'Aine. Alors le royaume de France s'étend jusqu'au Holstein. Le roi de France repasse en Italie, & rebâtit Florence. C'est une chose singulière que dès qu'il est à un bout de ses royaumes, il y a toujours des révoltes à l'autre bout; c'est une preuve que le roi n'avait pas sur toutes les frontières de puissans corps d'armée. Les anciens Saxons se joignent aux Bavarois: le roi repasse les Alpes.

787. L'impératrice Irène qui gouvernait encore l'empire grec, alors le seul empire, avait formé une puissante ligue contre le roi des Francs. Elle était composée de ces mêmes Saxons & de ces Bavarois, des Huns, si fameux autrefois sous Attila, & qui occupaient, comme aujourd'hui, les bords du Danube & de la Drave; une partie même de l'Italie y était entrée. Charles vainquit les Huns vers le Danube, & tout fut dissipé.

Depuis 788 jusqu'à 792. Pendant ces quatre années paisibles, il institue des écoles chez les évêques & dans les monastères. Le chant romain s'établit dans les églises de France. Il fait, dans la diète d'Aix-la-chapelle des lois qu'on

nomme *Capitulaires*. Ces lois tenaient beaucoup de la barbarie dont on voulait ſortir, & dans laquelle on fut long-temps plongé. La plus barbare de toutes fut cette loi de Veſtphalie, cet établiſſement de la cour vémique, dont il eſt bien étrange qu'il ne ſoit pas dit un ſeul mot dans l'Eſprit des Lois ni dans la Chronologie raiſonnée du préſident Hénault. L'inquiſition, le conſeil des dix n'égalèrent pas la cruauté de ce tribunal ſecret établi par Charlemagne en 803 : il fut d'abord inſtitué principalement pour retenir les Saxons dans le chriſtianiſme & dans l'obéiſſance ; bientôt après, cette inquiſition militaire s'étendit dans toute l'Allemagne. Les juges étaient nommés ſecrètement par l'empereur, enſuite ils choiſirent eux-mêmes leurs aſſociés ſous le ſerment d'un ſecret inviolable : on ne les connaiſſait point ; des eſpions liés auſſi par le ſerment faiſaient les informations. Les juges prononçaient ſans jamais confronter l'accuſé & les témoins, ſouvent ſans les interroger ; le plus jeune des juges faiſait l'office de bourreau. Qui croirait que ce tribunal d'aſſaſſins ait duré juſqu'à la fin du règne de Frédéric III ! cependant rien n'eſt plus vrai ; & nous regardons Tibère comme un méchant homme ! & nous prodiguons des éloges à Charlemagne !

Si l'on veut ſavoir les coutumes du temps de Charlemagne dans le civil, le militaire, & l'eccléſiaſtique, on les trouve dans l'Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des Nations.

Charles, devenu voiſin des Huns, devient par conſéquent leur ennemi naturel. Il lève des troupes contre 793.
eux, & ceint l'épée à ſon fils Louis qui n'avait que quatorze ans. Il le fait ce qu'on appelait alors *miles*, c'eſt-à-dire, il lui fait apprendre la guerre ; mais ce n'eſt pas le créer chevalier, comme quelques auteurs

l'ont cru. La chevalerie ne s'établit que long-temps après. Il défait encore les Huns sur le Danube & sur le Raab.

Charles assemble des évêques pour juger la doctrine d'Elipand, que les historiens disent archevêque de Tolède : il n'y avait point d'archevêque encore : ce titre n'est que du dixième siècle. Mais il faut savoir que les musulmans vainqueurs laissèrent leur religion aux vaincus ; qu'ils ne croyaient pas les chrétiens dignes d'être musulmans, & qu'ils se contentaient de leur imposer un léger tribut.

Cet évêque Elipand imaginait, avec un Félix d'Urgel, que Jésus-Christ, en tant qu'homme, était fils adoptif de Dieu, & en tant que Dieu, fils naturel. Il est difficile de savoir par soi-même ce qui en est : il faut s'en rapporter aux juges, & les juges le condamnèrent.

Pendant que Charles remporte des victoires, fait des lois, assemble des évêques, on conspire contre lui. Il avait un fils d'une de ses femmes ou concubines, qu'on nommait Pepin-le-bossu, pour le distinguer de son autre fils Pepin, roi d'Italie. Les enfans qu'on nomme aujourd'hui bâtards, & qui n'héritent point, pouvaient hériter alors, & n'étaient point réputés bâtards. Le bossu, qui était l'aîné de tous, n'avait point d'apanage ; & voilà l'origine de la conspiration. Il est arrêté à Ratisbonne avec ses complices, jugé par un parlement, tondu, & mis dans le monastère de Prum dans les Ardennes. On crève les yeux à quelques-uns de ses adhérens, & on coupe la tête à d'autres.

794. Les Saxons se révoltent encore, & sont encore facilement battus. Vitikind n'était plus à leur tête.

Célèbre concile de Francfort. On y condamne le

ſecond concile de Nicée, dans lequel l'impératrice Irène venait de rétablir le culte des images.

Charlemagne fait écrire les livres carolins contre ce culte des images. Rome ne penſait pas comme le royaume des Francs; & cette différence d'opinion ne brouilla point Charlemagne avec le pape, qui avait beſoin de lui. Obſervez que les livres carolins & le concile de Francfort traitent les pères du concile de Nicée d'*impies*, d'*inſolens*, & d'*impertinens :* les Gaulois, les Francs, les Germains, encore barbares, n'ayant ni peintres ni ſculpteurs, ne pouvaient aimer le culte des images.

Obſervez encore que la religion de preſque tous les chrétiens occidentaux, différait beaucoup de celle des orientaux.

Claude, évêque de Turin, conſerva ſur-tout dans les montagnes & dans les vallées de ſon diocèſe, la croyance & les rites de ſon égliſe : c'eſt l'origine des réformes prêchées & ſoutenues preſque de ſiècle en ſiècle par ceux qu'on appela vaudois, albigeois, lollards, luthériens, calviniſtes, dans la ſuite des temps.

Le duc de Frioul, vaſſal de Charles, eſt envoyé 795.
contre les Huns, & s'empare de leurs tréſors, ſuppoſé qu'ils en euſſent. Mort du pape Adrien, le 25 décembre. On prétend que Charlemagne lui fit une épitaphe en vers latins. Il n'eſt guère croyable que ce roi franc, qui ne ſavait pas écrire couramment, sût faire des vers latins.

Léon III ſuccède à Adrien. Charles lui écrit : « Nous 796.
» nous réjouiſſons de votre élection, & de ce qu'on » nous rend l'obéiſſance & la fidélité qui nous eſt due ». Il parlait ainſi en patrice de Rome, comme ſon père avait parlé aux Francs en maire du palais.

Pepin, roi d'Italie, eſt envoyé par ſon père contre 797.

798. les Huns; preuve qu'on n'avait remporté que de faibles victoires. Il en remporte une nouvelle. La célèbre impératrice Irène est mise dans un cloître par son fils Constantin V. Elle remonte sur le trône, fait crever les yeux à son fils; il en meurt; elle pleure sa mort. C'est cette Irène, l'ennemie naturelle de Charlemagne, & qui avait voulu s'allier avec lui.

799. Dans ce temps-là les Normands, c'est-à-dire les hommes du nord, les habitans des côtes de la mer Baltique étaient des pirates. Charles équipe une flotte contre eux, & en purge les mers.

Le nouveau pape Léon III irrite contre lui les Romains. Ses chanoines veulent lui crever les yeux, & lui couper la langue. On le met en sang, mais il guérit. Il vient à Paderborn demander justice à Charles, qui le renvoie à Rome avec une escorte. Charles le suit bientôt. Il envoie son fils Pepin se saisir du duché de Bénévent, qui relevait encore de l'empereur de Constantinople.

800. Il arrive à Rome. Il déclare le pape innocent des crimes qu'on lui imputait, & le pape le déclare empereur aux acclamations de tout le peuple. Charlemagne affecta de cacher la joie sous la modestie, & de paraître étonné de sa gloire. Il agit en souverain de Rome, & renouvelle l'empire des Césars. Mais pour rendre cet empire durable, il fallait rester à Rome. On demande quelle autorité il y fit exercer en son nom: celle d'un juge suprême qui laissait à l'église tous ses priviléges, & au peuple tous ses droits. Les historiens ne nous marquent pas s'il entretenait un préfet, un gouverneur à Rome, s'il y avait des troupes, s'il donnait les emplois: ce silence pourrait presque faire soupçonner qu'il fut plutôt le protecteur que le souverain effectif de la ville dans laquelle il ne revint jamais.

Les historiens disent que dès qu'il fut empereur, 801.
Irène voulut l'épouser. Le mariage eût été entre les deux empires plutôt qu'entre Charlemagne & la vieille Irène.

Charlemagne exerce toute l'autorité des anciens em- 802.
pereurs par-tout ailleurs que dans Rome même. Nul pays depuis Bénévent jusqu'à Baïonne, & de Baïonne jusqu'en Bavière, exempt de sa puissance législative. Le duc de Venise, Jean, ayant assassiné un évêque, est accusé devant Charles, & ne le récuse pas pour juge.

Nicéphore, successeur d'Irène, reconnaît Charles pour empereur, sans convenir expressément des limites des deux empires.

L'empereur s'applique à policer ses états, autant 803.
qu'on le pouvait alors. Il dissipe encore des factions 804.
de Saxons, & transporte enfin une partie de ce peuple dans la Flandre, dans la Provence, en Italie, à Rome même.

Il dicte son testament qui commence ainsi : « Char- 805.
» les empereur César, roi très-invincible des Francs, » &c. » Il donne à Louis tout le pays depuis l'Espagne jusqu'au Rhin. Il laisse à Pepin l'Italie & la Bavière, à Charles la France depuis la Loire jusqu'à Ingolstadt & toute l'Austrasie depuis l'Escaut jusqu'aux confins du Brandebourg. Il y avait dans ces trois lots de quoi exciter des divisions éternelles. Charlemagne crut y pourvoir en ordonnant que s'il arrivait un différend sur les limites des royaumes, qui ne pût être décidé par témoins, le jugement de la croix en déciderait. Ce jugement de la croix consistait à faire tenir aux avocats les bras étendus, & le plutôt las perdait sa cause. Le bon sens naturel d'un si grand conquérant ne pouvait prévaloir sur les coutumes de son siècle.

Charlemagne retint toujours l'empire & la souveraineté; & il était le roi des rois ses enfans. C'est à Thionville que se fit ce fameux testament avec l'approbation d'un parlement. Ce parlement était composé d'évêques, d'abbés, d'officiers du palais & de l'armée, qui n'étaient là que pour attester ce que voulait un maître absolu. Les diètes n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui; & cette vaste république de princes, de seigneurs, & de villes libres, sous un chef, n'était pas établie.

806. Le fameux Aaron, calife de Bagdad, nouvelle Babylonne, envoie des ambassadeurs & des présens à Charlemagne. Les nations donnèrent à cet Aaron un titre supérieur à celui de Charlemagne. L'empereur d'Occident était surnommé le grand, mais le calife était surnommé le juste.

Il n'est pas étonnant qu'Aaron-al-Raschild envoyât des embassadeurs à l'empereur français; ils étaient tous deux ennemis de l'empereur d'Orient: mais ce qui serait étonnant, c'est qu'un calife eût, comme disent nos historiens, proposé de céder Jérusalem à Charlemagne. C'eût été dans le calife une profanation, de céder à des chrétiens une ville remplie de mosquées, & cette profanation lui aurait coûté le trône & la vie. De plus, l'enthousiasme n'appelait point alors les chrétiens d'occident à Jérusalem.

Charles convoque un concile à Aix-la-chapelle. Ce concile ajoute au symbole que « le Saint-Esprit » procède du Père & du Fils ». Cette addition n'était point encore reçue à Rome; elle le fut bientôt après: ainsi plusieurs dogmes se sont établis peu-à-peu. C'est ainsi qu'on avait donné deux natures & une personne à Jésus; ainsi on avait donné à Marie le titre de *theotocos;* ainsi le terme de transsubstantiation ne s'établit que vers le douzième siècle.

Dans

Dans ce temps les peuples appelés Normands, Danois & Scandinaves, fortifiés d'anciens Saxons retirés chez eux, osaient menacer les côtes du nouvel Empire. Charles traverse l'Elbe; & Godefroi le chef de tous ces barbares, pour se mettre à couvert, tire un large fossé entre l'Océan & la mer Baltique, aux confins du Holstein, l'ancienne Chersonèse cimbrique. Il révêtit ce fossé d'une forte pallissade. C'est ainsi que les Romains avaient tiré un retranchement entre l'Angleterre & l'Ecosse: faibles imitations de la fameuse muraille de la Chine.

Traités avec les Danois. Lois pour les Saxons. 807.
Police dans l'Empire. Petites flottes établies à l'em- 708.
bouchure des fleuves. 809.

Pepin ce fils de Charlemagne, à qui son père avait 810.
donné le royaume d'Italie, meurt de maladie au mois de juillet: il laisse un bâtard nommé Bernard. L'empereur donne sans difficulté l'Italie à ce bâtard, comme à l'héritier naturel, selon l'usage de ce temps-là.

Flotte établie à Boulogne sur la Manche. Fare de Boulogne relevé. Virtzbourg bâti. Mort du prince Charles destiné à l'Empire.

L'empereur associe à l'Empire son fils Louis au mois 811.
de mars, à Aix-la-chapelle. Il fait donner à tous les assistans leurs voix pour cette association. Il donne la ville d'Ulm à des moines qui traitent les habitans en esclaves. Il donne des terres à Eginhard qu'on a dit l'amant de sa fille Emma. Les légendes sont pleines de fables dignes de l'archevêque Turpin, sur cet Eginhard & cette prétendue fille de l'empereur; mais par malheur jamais Charlemagne n'eut de fille qui s'appelât Emma.

Il meurt d'une pleurésie après sept jours de fièvre, 813.
le 28 janvier à trois heures du matin. Il n'avait point

de médecin auprès de lui qui sût ce que c'était qu'une pleuréſie. La médecine, ainſi que la plupart des arts, n'était connue alors que des Arabes & des Grecs de Conſtantinople. Cette année 814 eſt en effet l'année 813; car alors elle commençait à Paque.

Ce monarque, par lequel commença le nouvel empire, eſt revendiqué par les Allemands, parce qu'il naquit près d'Aix-la-chapelle. Golſtad cite une conſtitution de Fréderic Barberouſſe, dans laquelle eſt rapporté un édit de Charlemagne en faveur de cette ville : voici un paſſage de cet édit. « Vous ſaurez que » paſſant un jour auprès de cette cité, je trouvai les » thermes & le palais que Granus, frère de Néron & » d'Agrippa, avait autrefois bâtis ». Il faut croire que ſi Charlemagne ne ſavait pas bien ſigner ſon nom, ſon chancelier était bien ſavant.

Ce monarque, au fond, était, comme tous les autres conquérans, un uſurpateur : ſon père n'avait été qu'un rebelle, & tous les hiſtoriens appellent rebelles ceux qui ne veulent pas plier ſous le nouveau joug. Il uſurpa la moitié de la France ſur ſon frère Carloman, qui mourut trop ſubitement pour ne pas laiſſer des ſoupçons d'une mort violente : il uſurpa l'héritage de ſes neveux & la ſubſiſtance de leur mère : il uſurpa le royaume de Lombardie ſur ſon beau-père. On connaît ſes bâtards, ſa bigamie, ſes divorces, ſes concubines : on ſait qu'il fit aſſaſſiner des milliers de Saxons; & on en a fait un ſaint.

LOUIS-LE-DÉBONNAIRE OU LE FAIBLE,

SECOND EMPEREUR.

LOUIS accourt de l'Aquitaine à Aix-la-chapelle, & se met de plein droit en possession de l'Empire. Il était né en 778 de Charlemagne & d'une de ses femmes nommée Hildegarde, fille d'un duc allemand. On dit qu'il avait de la beauté, de la force, de la santé, de l'adresse à tous les exercices, qu'il savait le latin & le grec; mais il était faible, & il fut malheureux. Son Empire avait pour bornes, au septentrion la mer Baltique & le Danemarck; l'Océan au couchant; les Pyrenées, la Méditerranée & la mer Adriatique au midi; à l'orient la Vistule & la Taisse. Le duc de Bénévent était son feudataire, & lui payait sept mille écus d'or tous les ans pour son duché: c'était une somme très-considérable alors. Le territoire de Bénévent s'étendait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui, & il faisait les bornes des deux Empires. 814.

La première chose que fit Louis fut de mettre au couvent toutes ses sœurs, & en prison tous leurs amans; ce qui ne le fit aimer ni dans sa famille ni dans l'état; la seconde, d'augmenter les priviléges de toutes les églises; & la troisième, d'irriter Bernard roi d'Italie, son neveu, qui vint lui prêter serment de fidélité, & dont il exila les amis. 815.

Etienne IV est élu évêque de Rome & pape par le peuple romain, sans consulter l'empereur: mais il fait jurer obéissance & fidélité par le peuple à Louis, & apporte lui-même ce serment à Reims. Il y couronne l'empereur & sa femme Irmengarde. Il retourne à Rome au mois d'octobre, avec un décret que doré- 816.

navant les élections des papes ſe feraient en préſence des ambaſſadeurs de l'empereur.

817. Louis aſſocie à l'Empire ſon fils aîné Lothaire. C'était bien ſe preſſer. Il fait ſon ſecond fils Pepin roi d'Aquitaine, & érige la Bavière avec quelques pays voiſins en royaume, pour ſon dernier fils Louis. Tous trois ſont mécontens; Lothaire d'être empereur ſans pouvoir; les deux autres d'avoir de ſi petits états; & Bernard roi d'Italie, neveu de l'empereur, plus mécontent qu'eux tous.

818. L'empereur Louis ſe croyait empereur de Rome, & Bernard petit-fils de Charlemagne ne voulait point de maître en Italie. Il eſt évident que Charlemagne dans tant de partages avait agi en père plus qu'en homme d'état, & qu'il avait préparé des guerres civiles à ſa famille. L'empereur & Bernard lèvent des armées l'un contre l'autre. Ils ſe rencontrent à Châlons-ſur-Saône. Bernard, plus ambitieux apparemment que guerrier, perd une partie de ſon armée ſans combattre. Il ſe remet à la clémence de Louis ſon oncle. Ce prince fait crever les yeux à Bernard ſon neveu, & à ſes partiſans. L'opération fut mal faite ſur Bernard; il en mourut au bout de trois jours. Cet uſage de crever les yeux aux princes était fort pratiqué par les empereurs grecs, ignoré chez les califes, & défendu par Charlemagne. Louis était faible & dur; & on l'a nommé débonnaire.

819. L'empereur perd ſa femme Irmengarde. Il ne ſait s'il ſe fera moine ou s'il ſe remariera. Il épouſe la fille d'un comte bavarois, nommée Judith; il apaiſe quelques troubles en Pannonie, & tient des diètes à Aix-la-chapelle.

820. Ses généraux reprennent la Carniole & la Carinthie ſur des barbares qui s'en étaient emparés.

Plusieurs ecclésiastiques donnent des remords à 821.
l'empereur Louis sur le supplice du roi Bernard son neveu, & sur la captivité monacale où il avait réduit trois de ses propres frères nommés Drogon, Thierri, & Hugues, malgré la parole donnée à Charlemagne d'avoir soin d'eux. Ces ecclésiastiques avaient raison. C'est une consolation pour le genre-humain qu'il y ait par-tout des hommes qui puissent au nom de la divinité inspirer des remords aux princes : mais il faudrait s'en tenir là, & ne les poursuivre ni les avilir, parce qu'une guerre civile produit cent fois plus de crimes qu'un prince n'en peut commettre.

Les évêques, les abbés imposent une pénitence 822.
publique à l'empereur. Il paraît dans l'assemblée d'Attigni couvert d'un cilice. Il donne des évêchés & des abbayes à ses frères, qu'il avait fait moines malgré eux. Il demande pardon à Dieu de la mort de Bernard : cela pouvait se faire sans le cilice, & sans la pénitence publique qui rendait l'empereur ridicule.

Ce qui était plus dangereux, c'est que Lothaire 823.
était associé à l'Empire, qu'il se faisait couronner à Rome par le pape Pascal, que l'impératrice Judith sa belle-mère lui donnait un frère, & que les Romains n'aimaient ni n'estimaient l'empereur. Une des grandes fautes de Louis était de ne point établir le siége de son empire à Rome. Le pape Pascal faisait crever les yeux sans rémission à ceux qui prêchaient l'obéissance aux empereurs ; ensuite il jurait devant Dieu qu'il n'avait point de part à ces exécutions, & l'empereur ne disait mot.

L'impératrice Judith accouche à Compiègne d'un fils qu'on nomme Charles. Lothaire était revenu alors de Rome : l'empereur Louis son père exige de lui un serment, qu'il consentira à laisser donner quelque

royaume à cet enfant ; espèce de serment dont on devait prévoir la violation.

824. Le pape Pascal meurt ; les Romains ne veulent pas l'enterrer. Lothaire de retour à Rome fait informer contre sa mémoire. Le procès n'est pas poursuivi. Lothaire, comme empereur souverain de Rome, fait des ordonnances pour protéger les papes ; mais dans ces ordonnances même il nomme le pape avant lui, inattention bien dangereuse.

Le pape Étienne II fait serment de fidélité aux deux empereurs, mais il y est dit que c'est de son plein gré. Le clergé & le peuple romain jurent de ne jamais souffrir qu'un pape soit élu sans le consentement de l'empereur. Ils jurent fidélité aux seigneurs Louis et Lothaire : mais ils y ajoutent, « sauf la foi promise au » seigneur pape ».

Il semble que dans tous les sermens de ce temps-là il y ait toujours des clauses qui les annullent. Tout annonce la guerre éternelle de l'empire & du sacerdoce.

L'Armorique ou la Bretagne ne voulait pas alors reconnaître l'Empire. Ce peuple n'avait d'autre droit, comme tous les hommes, que celui d'être libre ; mais en moins de quarante jours il fallut céder au plus fort.

825. Un Heriolt duc des Danois vient à la cour de Louis embrasser la religion chrétienne ; mais c'est qu'il était chassé de ses états. L'empereur envoie Anschaire, moine de Corbie, prêcher le christianisme dans les déserts où Stockholm est actuellement bâti. Il fonde l'évêché de Hambourg pour cet Anschaire ; & c'est de Hambourg que doivent partir des missionnaires pour aller convertir le nord.

La nouvelle Corbie est fondée en Vestphalie pour

le même uſage. Son abbé au lieu d'être miſſionnaire, eſt aujourd'hui prince de l'Empire.

Pendant que Louis s'occupait à Aix-la-chapelle des 826.
miſſions du nord, les rois maures d'Eſpagne envoient des troupes en Aquitaine, & la guerre ſe fait vers les Pyrénées entre les muſulmans & les chrétiens: mais elle eſt bientôt terminée par un accord.

L'empereur Louis fait tenir des conciles à Maïence, 827.
à Paris, & à Toulouſe. Il s'en trouve mal. Le concile de Paris lui écrit à lui & à ſon fils Lothaire: « Nous » prions vos excellences de vous ſouvenir, à l'exemple » de Conſtantin, que les évêques ont droit de vous » juger, & que les évêques ne peuvent être jugés par » les hommes ». Ils avaient tort de citer l'exemple de Conſtantin qui fut toujours le maître abſolu des évêques, & qui en châtia un grand nombre.

Louis donne à ſon jeune fils Charles au berceau ce qu'on appelait alors l'Allemagne; c'eſt-à-dire ce qui eſt ſitué entre le Mein, le Rhin, le Necker, & le Danube. Il y ajoute la Bourgogne transjurane; c'eſt le pays de Genève, de Suiſſe, & de Savoie.

Les trois autres enfans de Louis ſont indignés de ce partage, & excitent d'abord les cris de tout l'Empire.

Judith mère de Charles, cet enfant nouveau roi 828.
d'Allemagne, gouvernait l'empereur ſon mari, & était gouvernée par un comte de Barcelone ſon amant, nommé Bernard, qu'elle avait mis à la tête des affaires.

Tant de faibleſſe forment des factions. Un abbé 829.
nommé Vala, parent de Louis, commence la conjuration contre l'empereur. Les trois enfans de Louis, Lothaire aſſocié par lui à l'Empire, Pepin à qui il a donné l'Aquitaine, Louis qui lui doit la Bavière, ſe déclarent tous contre leur père.

Un abbé de Saint-Denis, qui avait à la fois Saint-

Médard de Soiſſons & Saint-Germain, promet de lever des troupes pour eux. Les évêques de Vienne, d'Amiens & de Lyon, déclarent « rebelles à eux & » à l'égliſe ceux qui ne ſe joindront pas à eux ». Ce n'était pas la première fois qu'on avait vu la guerre civile ordonnée au nom de Dieu; mais c'était la première fois qu'un père avait vu trois enfans ſoulevés à la fois & dénaturés au nom de Dieu.

830. Chacun des enfans rebelles a une armée; & le père n'a que peu de troupes, avec leſquelles il fuit d'Aix-la-chapelle à Boulogne en Picardie. Il part le mercredi des cendres; circonſtance inutile par elle-même, devenue éternellement mémorable, parce qu'on lui en fit un crime, comme ſi c'eût été un ſacrilège.

D'abord un reſte de reſpect pour l'autorité paternelle impériale, mêlé avec la révolte, fait qu'on écoute Louis-le-faible dans une aſſemblée à Compiègne. Il y promet au roi Pepin ſon fils de ſe conduire par ſon conſeil & par celui des prêtres, & de faire ſa femme religieuſe. En attendant qu'on prenne une réſolution déciſive, Pepin fait crever les yeux, ſelon la méthode ordinaire, à Bernard cet amant de Judith, laquelle ſe croyait en ſûreté, & au frère de cet amant.

Les amateurs des recherches de l'antiquité croient que Bernard conſerva ſes yeux, que ſon frère paya pour lui, & qu'il fut condamné à mort ſous Charles-le-chauve. La vraie ſcience ne conſiſte pas à ſavoir ces choſes, mais à ſavoir quels uſages barbares régnaient alors, combien le gouvernement était faible, les nations malheureuſes, le clergé puiſſant.

Lothaire arrive d'Italie. Il met l'empereur ſon père en priſon entre les mains des moines. Un moine plus adroit que les autres, nommé Gombaud, ſert adroitement l'empereur; il le fait délivrer. Lothaire de-

mande enfin pardon à ſon père, à Nimègue. Les trois frères ſont diviſés; & l'empereur, à la merci de ceux qui le gouvernent, laiſſe tout l'Empire dans la confuſion.

On aſſemble des diètes, & on lève de toutes parts des armées. L'Empire devient une anarchie. Louis de Bavière entre dans le pays nommé Allemagne, & fait ſa paix à main armée. 831.

Pepin eſt fait priſonnier. Lothaire rentre en grace, & dans chaque traité on médite une révolte nouvelle.

L'impératrice Judith profite d'un moment de bonheur pour faire dépouiller Pepin du royaume d'Aquitaine, & le donner à ſon fils Charles, c'eſt-à-dire, à elle-même ſous le nom de ſon fils. Si l'empereur Louis-le-faible n'eût pas donné tant de royaumes, il eût gardé le ſien. 832.

Lothaire prend le prétexte du détrônement de Pepin ſon frère pour arriver d'Italie avec une armée; & avec cette armée il amène le pape Grégoire IV, pour inſpirer plus de reſpect & plus de trouble.

Quelques évêques attachés à l'empereur Louis, & ſur-tout les évêques de Germanie, écrivent au pape: « Si tu es venu pour excommunier, tu t'en retourneras excommunié ». Mais le parti de Lothaire, des autres enfans rebelles, & du pape, prévaut. L'armée rebelle & papale s'avance auprès de Baſle contre l'armée impériale. Le pape écrit aux évêques: « Sachez » que l'autorité de ma chaire eſt au-deſſus de celle du » trône de Louis ». Pour le prouver, il négocie avec cet empereur, & le trompe. Le champ où il négocia s'appela le *champ du menſonge*. Il ſéduit les officiers & les ſoldats de l'empereur. Ce malheureux père ſe rend à Lothaire & à Louis de Bavière, ſes enfans rebelles, à cette ſeule condition qu'on ne crévera pas l 833.

yeux à sa femme, & à son fils Charles, qui était avec lui.

Il faut remarquer que ce champ du mensonge où le pape usa de tant de perfidie envers l'empereur, est auprès de Rouffac dans la haute Alsace, à quelques lieues de Basle : il a conservé le nom de *champ du mensonge*. Si nos campagnes avaient été désignées par les crimes qui s'y sont commis, la terre entière serait un monument de scélératesse.

Le rebelle Lothaire envoie sa belle-mère Judith prisonnière à Tortonne, son père dans l'abbaye de Saint-Médard, & son frère Charles dans le monastère de Prum. Il assemble une diète à Compiègne, & de là à Soissons.

Un archevêque de Reims, nommé Ebbon, tiré de la condition servile malgré les lois, élevé à cette dignité par Louis même, dépose son souverain & son bienfaiteur. On fait comparaître le monarque devant ce prélat, entouré de trente évêques, de chanoines, de moines, dans l'église de Notre-Dame de Soissons. Lothaire son fils est présent à l'humiliation de son père. On fait étendre un cilice devant l'autel. L'archevêque ordonne à l'empereur d'ôter son baudrier, son épée, son habit, & de se prosterner sur ce cilice. Louis, le visage contre terre, demande lui-même la pénitence publique, qu'il ne méritait que trop en s'y soumettant. L'archevêque le force de lire à haute voix la liste de ses crimes, parmi lesquels il est spécifié qu'il avait fait marcher ses troupes le mercredi des cendres & indiqué un parlement un jeudi saint. On dresse un procès-verbal de toute cette action, monument encore subsistant d'insolence & de bassesse. Dans ce procès-verbal on ne daigne pas seulement nommer Louis du nom d'empereur.

Louis-le-faible reste enfermé un an dans une cellule

du couvent de Saint-Médard de Soiſſons, vêtu d'un ſac de pénitent, ſans domeſtiques. Si des prêtres appelés *évêques* (ſe diſant ſucceſſeurs de Jéſus, qui n'inſtitua jamais d'évêques) traitaient ainſi leur empereur, leur maître, le fils de Charlemagne, dans quel horrible eſclavage n'avaient-ils pas plongé les citoyens! à quel excès la nature humaine n'était-elle pas dégradée! mais, & empereurs & peuples méritaient des fers ſi honteux, puiſqu'ils s'y ſoumettaient.

Dans ce temps d'anarchie, les Normands, c'eſt-à-dire, ce ramas de Norvégiens, de Suédois, de Danois, de Poméraniens, de Livoniens, infeſtaient les côtes de l'Empire. Ils brûlaient le nouvel évêché de Hambourg; ils ſaccageaient la Friſe; ils faiſaient prévoir les malheurs qu'ils devaient cauſer un jour: & on ne put les chaſſer qu'avec de l'argent, ce qui les invitait à revenir encore.

Louis, roi de Bavière, Pepin, roi d'Aquitaine, 834.
veulent délivrer leur père, parce qu'ils ſont mécontens de Lothaire leur frère. Lothaire eſt forcé d'y conſentir. On réhabilite l'empereur dans Saint-Denis auprès de Paris; mais il n'oſe reprendre la couronne qu'après avoir été abſous par les évêques.

Dès qu'il eſt abſous, il peut lever des armées. 835.
Lothaire lui rend ſa femme Judith & ſon fils Charles. Une aſſemblée à Thionville anathématiſe celle de Soiſſons. Il n'en coûte à l'archevêque Ebbon que la perte de ſon ſiége; encore ne fut-il dépoſé que dans la ſacriſtie. L'empereur l'avait été au pied de l'autel.

Toute cette année ſe paſſe en vaines négociations, 836.
& eſt marquée par des calamités publiques.

Louis-le-faible eſt malade. Une comète paraît: « Ne 837.
» manquez pas, dit l'empereur à ſon aſtrologue, de
» me dire ce que cette comète ſignifie ». L'aſtrologue

répondit qu'elle annonçait la mort d'un grand prince. L'empereur ne douta pas que ce ne fût la sienne. Il se prépara à la mort, & guérit. Dans la même année la comète eut son effet sur le roi Pepin, son fils : ce fut un nouveau sujet de trouble.

838. L'empereur Louis n'a plus que deux enfans à craindre au lieu de trois. Louis de Bavière se révolte encore, & lui demande encore pardon.

839. Lothaire demande aussi pardon, afin d'avoir l'Aquitaine. L'empereur fait un nouveau partage de ses états. Il ôte tout aux enfans de Pepin dernier mort. Il ajoute à l'Italie, que possédait le rebelle Lothaire, la Bourgogne, Lyon, la Franche-Comté, une partie de la Lorraine, du Palatinat, Trèves, Cologne, l'Alsace, la Franconie, Nuremberg, la Thuringe, la Saxe, & la Frise. Il donne à son bien-aimé Charles, le fils de Judith, tout ce qui est entre la Loire, le Rhône, la Meuse & l'Océan. Il trouve encore par ce partage le secret de mécontenter ses enfans & ses petits-enfans. Louis de Bavière arme contre lui.

840. L'empereur Louis meurt enfin de chagrin. Il fait avant sa mort des présens à ses enfans. Quelques partisans de Louis de Bavière lui faisant un scrupule de ce qu'il ne donnait rien à ce fils dénaturé : « Je lui » pardonne, dit-il, mais qu'il sache qu'il me fait » mourir ».

Son testament vrai ou faux confirme la donation de Pepin & de Charlemagne à l'église de Rome, laquelle doit tout aux rois des Francs. On est étonné, en lisant la charte appelée *Carta divisionis*, qu'il ajoute à ces présens, la Corse, la Sardaigne & la Sicile. La Sardaigne & la Corse étaient disputées entre les Musulmans & quelques aventuriers chrétiens. Ces aventuriers avaient recours aux papes qui leur donnaient des

bulles & des aumônes. Ils consentaient à relever des papes; mais alors, pour acquérir ce droit de mouvance, il fallait que les papes le demandassent aux empereurs. Reste à savoir si Louis-le-faible leur céda en effet le domaine suprême de la Sardaigne & de la Corse. Pour la Sicile, elle appartenait aux empereurs d'orient.

Louis expire le 20 juin 840.

LOTHAIRE,

TROISIÈME EMPEREUR.

BIENTÔT après la mort du fils de Charlemagne, 841.
son empire éprouva la destinée de celui d'Alexandre, & de la grandeur des califes. Fondé avec précipitation, il s'écroula de même, & les guerres intestines le divisèrent.

Il n'est pas surprenant que des princes qui avaient détrôné leur père se voulussent exterminer l'un l'autre. C'était à qui dépouillerait son frère. L'empereur Lothaire voulait tout. Louis de Bavière & Charles, fils de Judith, s'unissent contre lui. Ils désolent l'Empire, ils l'épuisent de soldats. Les deux rois livrent à Fontenay dans l'Auxerrois une bataille sanglante à leur frère. On a écrit qu'il y périt cent mille hommes. Lothaire fut vaincu. Il donne alors au monde l'exemple d'une politique toute contraire à celle de Charlemagne. Le vainqueur des Saxons & des Frisons les avait assujettis au christianisme, comme à un frein nécessaire. Lothaire, pour les attacher à son parti, leur donne une liberté entière de conscience, & la moitié du pays redevient idolâtre.

Les deux frères, Louis de Bavière & Charles d'Aqui- 842.

taine, s'unissent par ce fameux serment, qui est presque le seul monument que nous ayions de la langue romance.

Pro Deo amur & pro christian poblo, & nostro commun salvament dinst di in avant, in quant Deos savir & podir me dunat, &c...... On parle encore cette langue chez les Grisons dans la vallée d'Engadina.

843. On s'assemble à Verdun pour un traité de partage
844. entre les trois frères. On se bat & on négocie depuis le Rhin jusqu'aux Alpes. L'Italie tranquille attend que le sort des armes lui donne un maître.

845. Pendant que les trois frères déchirent le sein de l'Empire, les Normands continuent à désoler ses frontières impunément. Les trois frères signent enfin le fameux traité de partage, terminé à Coblentz par cent vingt députés. Lothaire reste empereur: il possède l'Italie, une partie de la Bourgogne, le cours du Rhin, de l'Escaut & de la Meuse. Louis de Bavière a tout le reste de la Germanie. Charles, surnommé depuis *le chauve*, est roi de France. L'empereur renonce à toute autorité sur ses deux frères. Ainsi il n'est plus qu'empereur d'Italie, sans être le maître de Rome. Tous les grands officiers & seigneurs des trois royaumes reconnaissent par un acte authentique le partage des trois frères, & l'hérédité assurée à leurs enfans.

Le pape Sergius II est élu par le peuple romain, & prend possession sans attendre la confirmation de l'empereur Lothaire. Ce prince n'est pas assez puissant pour se venger, mais il l'est assez pour envoyer son fils Louis confirmer à Rome l'élection du pape, afin de conserver son droit, & pour le couronner roi des Lombards ou d'Italie. Il fait encore régler à Rome dans une assemblée d'évêques, que jamais les papes ne pourront être consacrés sans la confirmation des empereurs.

Cependant Louis en Germanie eſt obligé de combattre tantôt les Huns, tantôt les Normands, tantôt les Bohèmes. Ces Bohèmes avec les Siléſiens & les Moraves étaient des idolâtres barbares, qui couraient ſur des chrétiens barbares avec des ſuccès divers.

L'empereur Lothaire & Charles le chauve ont encore plus à ſouffrir dans leurs états. Les provinces depuis les Alpes juſqu'au Rhin ne ſavent plus à qui elles doivent obéir.

Il s'élève un parti en faveur d'un fils de ce malheureux Pepin, roi d'Aquitaine, que Louis le faible ſon père avait dépouillé. Pluſieurs tyrans s'emparent de pluſieurs villes. On donne par-tout des petits combats, dans leſquels il y a toujours des moines, des abbés, des évêques, tués les armes à la main. Hugues l'un des bâtards de Charlemagne, forcé à être moine, & depuis abbé de Saint-Quentin, eſt tué devant Toulouſe avec l'abbé de Ferrière. Deux évêques y ſont priſonniers. Les Normands ravagent les côtes de France. Charles le chauve ne s'oppoſe à eux qu'en s'obligeant à leur payer quatorze mille marcs d'argent, ce qui était encore les inviter à revenir.

L'empereur Lothaire, non moins malheureux, 847.
cède la Friſe aux Normands, à condition d'hommage. Cette funeſte coutume d'avoir ſes ennemis pour vaſſaux prépare l'établiſſement de ces pirates dans la Normandie.

Pendant que les Normands ravagent les côtes de la 848.
France, les Sarrazins entraient en Italie. Ils s'étaient emparés de la Sicile. Ils s'avancent vers Rome par l'embouchure du Tibre. Ils pillent la riche égliſe de Saint-Pierre hors des murs.

Le pape Léon IV, prenant dans ces dangers une autorité que les généraux de l'empereur Lothaire pa-

raissaient abandonner, se montra digne, en défendant Rome, d'y commander en souverain. Il avait employé les richesses de l'église à réparer les murailles, à élever des tours, à tendre des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses dépens, engagea les habitans de Naples & de Gaïette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux des otages; sachant bien que ceux qui sont assez puissans pour nous secourir, le sont assez pour nous nuire. Il visita lui-même tous les postes, & reçut les Sarrazins à leur descente, non pas en équipage de guerrier, ainsi qu'en usa Goslin, évêque de Paris, dans une occasion encore plus pressante, mais comme un pontife qui exhortait un peuple chrétien, & comme un roi qui veillait à la sûreté de ses sujets. Il était né romain : on doit répéter ici les paroles qui se trouvent dans l'Essai sur les mœurs & l'esprit des nations : « Le courage des premiers âges de la répu-
» blique revivait en lui dans un temps de lâcheté &
» de corruption; tel qu'un beau monument de l'an-
» cienne Rome, qu'on trouve quelquefois dans les
» ruines de la nouvelle ».

Les Arabes sont défaits, & les prisonniers, employés à bâtir la nouvelle enceinte autour de Saint-Pierre, & à agrandir la ville qu'ils venaient détruire.

Lothaire fait associer son fils Louis à son faible Empire. Les musulmans sont chassés de Bénévent; mais ils restent dans le Garillan & dans la Calabre.

849. Nouvelles discordes entre les trois frères, entre les évêques & les seigneurs. Les peuples n'en sont que plus malheureux. Quelques évêques francs & germains déclarent l'empereur Lothaire déchu de l'Empire. Ils n'en avaient le droit, ni comme évêques, ni comme Germains & Francs, puisque l'empereur n'était qu'em-

pereur

pereur d'Italie. Ce ne fut qu'un attentat inutile: Lothaire fut plus heureux que ſon père.

Raccommodement des trois frères. Nouvelles incurſions de tous les barbares voiſins de la Germanie. 850. 851. 852.

Au milieu de ces horreurs, le miſſionnaire Anſchaire, évêque de Hambourg, perſuade un Eric, chef ou duc ou roi du Danemarck, de ſouffrir la religion chrétienne dans ſes états. Il obtient la même permiſſion en Suède. Les Suédois & les Danois n'en vont pas moins en courſe contre les chrétiens.

Dans ces déſolations de la France & de la Germanie, dans la faibleſſe de l'Italie menacée par les muſulmans, dans le mauvais gouvernement de Louis d'Italie, fils de Lothaire, livré aux débauches à Pavie, & mépriſé dans Rome, l'empereur de Conſtantinople négocie avec le pape pour recouvrer Rome: mais cet empereur était Michel, plus débauché encore, & plus mépriſé que Louis d'Italie, & tout cela ne contribue qu'à rendre le pape plus puiſſant. 853. 854.

L'empereur Lothaire, qui avait fait moine l'empereur Louis-le-faible ſon père, ſe fait moine à ſon tour, par laſſitude des troubles de ſon empire, par crainte de la mort, & par ſuperſtition. Il prend le froc dans l'abbaye de Prum, & meurt imbécille le 28 ſeptembre, après avoir vécu en tyran, comme il eſt dit dans l'Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des Nations. 855.

LOUIS II,

QUATRIÈME EMPEREUR.

Après la mort de ce troiſième empereur d'occident, il s'élève de nouveaux royaumes en Europe. Louis-l'italique, ſon fils aîné, reſte à Pavie avec le 856.

vain titre d'empereur d'occident. Le ſecond fils, nommé Lothaire, comme ſon père, a le royaume de Lotharinge appelé enſuite Lorraine : ce royaume s'étendait depuis Genève juſqu'à Strasbourg & juſqu'à Utrecht. Le troiſième, nommé Charles, eut la Savoie, le Dauphiné, une partie du Lyonnais, de la Provence, & du Languedoc. Cet état compoſa le royaume d'Arles, du nom de la capitale, ville autrefois opulente & embellie par les Romains, mais alors petite & pauvre, ainſi que toutes les villes en-deçà des Alpes. Dans les temps floriſſans de la république et des Céſars, les Romains avaient agrandi & décoré les villes qu'ils avaient ſoumiſes ; mais rendues à elles-mêmes ou aux barbares, elles dépérirent toutes, atteſtant par leurs ruines la ſupériorité du génie des Romains.

Un barbare, nommé Salomon, ſe fit bientôt après roi de la Bretagne, dont une partie était encore païenne ; mais tous ces royaumes tombèrent preſqu'auſſi promptement qu'ils furent élevés.

857. Louis-le-germanique commence par enlever l'Alſace au nouveau roi de Lorraine. Il donne des privilèges à Strasbourg, ville déjà puiſſante, lorſqu'il n'y avait que des bourgades dans cette partie du monde au-dela du Rhin. Les Normands déſolent la France. Louis-le-germanique prend ce temps pour venir accabler ſon frère au lieu de le ſecourir contre les barbares. Il le défait vers Orléans. Les évêques de France ont beau l'excommunier, il veut s'emparer de la France. Des reſtes des Saxons & d'autres barbares, qui ſe jettent ſur la Germanie, le contraignent de venir défendre ſes propres états.

Depuis 858 juſqu'à 865. Louis II, fantôme d'empereur en Italie, ne prend point de part à tous ces troubles, laiſſe les papes s'affermir, & n'oſe réſider à Rome.

Charles-le-chauve de France, & Louis-le-germanique, font la paix, parce qu'ils ne peuvent se faire la guerre. L'évènement de ces temps-là, qui est le plus demeuré dans la mémoire des hommes, concerne les amours du roi de Lorraine, Lothaire : ce prince voulut imiter Charlemagne, qui répudiait ses femmes & épousait ses maîtresses. Il fait divorce avec sa femme nommée Teutberge, fille d'un seigneur de Bourgogne. Il l'accuse d'adultère. Elle s'avoue coupable. Il épouse sa maîtresse nommée Valrade, qui lui avait été auparavant promise pour femme. Il obtient qu'on assemble un concile à Aix-la-chapelle, dans lequel on approuve son divorce avec Teutberge. Le décret de ce concile est confirmé dans un autre à Metz, en présence des légats du pape. Le pape Nicolas I casse les conciles de Metz & d'Aix-la-chapelle, & exerce une autorité jusqu'alors inouïe. Il excommunie & dépose quelques évêques, qui ont pris le parti du roi de Lorraine. Et enfin ce roi fut obligé de quitter la femme qu'il aimait & de reprendre celle qu'il n'aimait pas.

Il est à souhaiter sans doute qu'il y ait un tribunal sacré qui avertisse les souverains de leurs devoirs, & les fasse rougir de leurs violences : mais il paraît que le secret du lit d'un monarque pouvait n'être pas soumis à un évêque étranger, & que les Orientaux ont toujours eu des usages plus conformes à la nature, & plus favorables au repos intérieur des familles, en regardant tous les fruits de l'amour comme légitimes, & en rendant ces amours impénétrables aux yeux du public.

Pendant ce temps les descendans de Charlemagne sont toujours aux prises les uns contre les autres ; leurs royaumes toujours attaqués par les barbares.

Le jeune Pepin, arrière-petit-fils de Charlemagne,

fils de ce Pepin roi d'Aquitaine, dépoſé & mort ſans états, ayant quelque temps traîné une vie errante & malheureuſe, ſe joignit aux Normands, & renonça à la religion chrétienne; il finit par être pris & enfermé dans un couvent où il mourut.

866. C'eſt principalement à cette année qu'on peut fixer le ſchiſme qui dure encore entre les égliſes grecque & romaine. La Germanie ni la France n'y prirent aucun intérêt. Les peuples étaient trop malheureux pour s'occuper de ces diſputes, qui ſont ſi intéreſſantes dans le loiſir de la paix.

Charles roi d'Arles meurt ſans enfans. L'empereur Louis, & Lothaire partagent ſes états.

C'eſt la deſtinée de la maiſon de Charlemagne que les enfans s'arment contre leurs pères. Louis-le-germanique avait deux enfans. Louis le plus jeune, mécontent de ſon apanage, veut le détrôner : ſa révolte n'aboutit qu'à demander grace.

867. Louis roi de Germanie bat les Moraves & les
868. Bohêmes par les mains de ſes enfans. Ce ne ſont pas là des victoires qui augmentent un état & qui le faſſent fleurir. Ce n'était que repouſſer des ſauvages dans leurs montagnes & dans leurs forêts.

869. L'excommunié roi de Lorraine va voir le nouveau pape Adrien à Rome, dîne avec lui, lui promet de ne plus vivre avec ſa maîtreſſe; il meurt à Plaiſance à ſon retour.

Charles-le-chauve s'empare de la Lorraine & même de l'Alſace, au mépris des droits d'un bâtard de Lothaire, à qui ſon père l'avait donnée. Louis-le-germanique avait pris l'Alſace à Lothaire, mais il la rendit; Charles-le-chauve la prit, & ne la rendit point.

870. Louis de Germanie veut avoir la Lorraine. Louis d'Italie empereur veut l'avoir auſſi, & met le pape

Adrien dans ses intérêts. On n'a égard ni à l'empereur ni au pape. Louis de Germanie, & Charles-le-chauve partagent tous les états compris sous le nom de Lorraine en deux parts égales. L'occident est pour le roi de France, l'orient pour le roi de Germanie. Le pape Adrien menace d'excommunication. On commençait déjà à se servir de ces armes, mais elles furent méprisées. L'empereur d'Italie n'était pas assez puissant pour les rendre terribles.

Cet empereur d'Italie pouvait à peine prévaloir 871.
contre un duc de Bénévent, qui, étant à la fois vassal des Empires d'orient & d'occident, ne l'était en effet ni de l'un ni de l'autre, & tenait entre eux la balance égale.

L'empereur Louis se hasarde d'aller à Bénévent, & le duc le fait mettre en prison. C'est précisément l'aventure de Louis XI avec le duc de Bourgogne.

Le pape Jean VIII, successeur d'Adrien II, voyant 872.
la santé de l'empereur Louis II chancelante, promet 873.
en secret la couronne impériale à Charles-le-chauve roi de France, & lui vend cette promesse. C'est ce même Jean VIII qui ménagea tant le patriarche Photius, & qui souffrit qu'on nommât Photius avant lui, dans un concile à Constantinople.

Les Moraves, les Huns, les Danois, continuent d'inquiéter la Germanie; & ce vaste état ne peut encore avoir de bonnes lois.

La France n'était pas plus heureuse. Charles-le- 874.
chauve avait un fils nommé Carloman, qu'il avait fait tonsurer dans son enfance, et qu'on avait ordonné diacre malgré lui. Il se réfugia enfin à Metz dans les états de Louis de Germanie son oncle. Il lève des troupes, mais ayant été pris, son père lui fit crever les yeux, suivant la nouvelle coutume.

875. L'empereur Louis II meurt à Milan. Le roi de France, Charles-le-chauve, ſon frère, paſſe les Alpes, ferme les paſſages à ſon frère Louis de Germanie, court à Rome, répand de l'argent, ſe fait proclamer par le peuple roi des Romains, & couronner par le pape.

Si la loi ſalique avait été en vigueur dans la maiſon de Charlemagne, c'était à l'aîné de la maiſon, à Louis-le-germanique qu'appartenait l'Empire; mais quelques troupes, de la célérité, de la condeſcendance, & de l'argent, firent les droits de Charles-le-chauve. Il avilit ſa dignité pour en jouir. Le pape Jean VIII donna la couronne en ſouverain, le Chauve la reçut en vaſſal, confeſſant qu'il tenait tout du pape, laiſſant aux ſucceſſeurs de ce pontife le pouvoir de conférer l'Empire, & promettant d'avoir toujours près de lui un vicaire du ſaint-ſiége pour juger toutes les grandes affaires eccléſiaſtiques. L'archevêque de Sens fut en cette qualité primat de Gaule & de Germanie : titre devenu inutile.

Certes les papes eurent raiſon de ſe croire en droit de donner l'Empire, & même de le vendre, puiſqu'on le leur demandait & qu'on l'achetait, & puiſque Charlemagne lui-même avait reçu le titre d'empereur du pape Léon III. Mais auſſi on avait raiſon de dire que Léon III, en déclarant Charlemagne empereur, l'avait déclaré ſon maître; que ce prince avait pris les droits attachés à ſa dignité; que c'était à ſes ſucceſſeurs à confirmer les papes, & non à être choiſis par eux. Le temps, l'occaſion, l'uſage, la preſcription, la force, font tous les droits.

On a conſervé, & on garde peut-être encore à Rome un diplôme de Charles-le-chauve, dans lequel il confirme les donations de Pepin : mais Othon III déclara que toutes ces donations étaient auſſi fauſſes que celles de Conſtantin.

CHARLES-LE-CHAUVE,

CINQUIÈME EMPEREUR.

CHARLES ſe fait couronner à Pavie roi de Lombardie par les évêques, les comtes & les abbés de ce pays. « Nous vous éliſons, eſt il dit dans cet acte, » d'un commun conſentement, puiſque vous avez » été élevé au trône impérial par l'interceſſion des » apôtres ſaint Pierre & ſaint Paul, & par leur vicaire » Jean, ſouverain pontife », &c.

Louis de Germanie ſe jette ſur la France, pour ſe venger d'avoir été prévenu par ſon frère dans l'achat de l'Empire. La mort le ſurprend dans ſa vengeance. 876.

La coutume, qui gouverne les hommes, était alors d'affaiblir ſes états en les partageant entre ſes enfans. Trois fils de Louis-le-germanique partagent ſes états. Carloman a la Bavière, la Carinthie, la Pannonie; Louis, la Friſe, la Saxe, la Thuringe, la Franconie; Charles-le-gros, depuis empereur, la moitié de la Lorraine, avec la Suabe & les pays circonvoiſins, qu'on appelait alors l'Allemagne.

Ce partage rend l'empereur Charles-le-chauve plus puiſſant. Il veut ſaiſir la moitié de la Lorraine qui lui manque. Voici un grand exemple de l'extrême ſuperſtition qu'on joignait alors à la rapacité & à la fourberie. Louis de Germanie & de Lorraine envoie trente hommes au camp de Charles-le-chauve, pour lui prouver au nom de Dieu que ſa partie de la Lorraine lui appartient. Dix de ces trente confeſſeurs ramaſſent dix bagues & dix cailloux dans une chaudière d'eau bouillante ſans s'échauder; dix autres portent chacun un fer rouge l'eſpace de neuf pieds ſans ſe brûler; dix 877.

autres, liés avec des cordes, ſont jetés dans de l'eau froide & tombent au fond, ce qui marquait la bonne cauſe, car l'eau repouſſait en haut les parjures.

L'hiſtoire eſt ſi pleine de ces épreuves, qu'on ne peut guère les nier toutes. L'uſage qui les rendait communes, rendait auſſi communs les ſecrets à l'aide deſquels la peau devient inſenſible pour quelque temps à l'action du feu, comme l'huile de vitriol & d'autres corroſifs. A l'égard du miracle d'aller au fond de l'eau quand on y eſt jeté, ce ſerait un plus grand miracle de ſurnager.

Louis ne s'en tint pas à cette cérémonie. Il battit auprès de Cologne l'empereur ſon oncle. L'empereur battu repaſſe en Italie, pourſuivi par les vainqueurs.

Rome alors était menacée par les Muſulmans toujours cantonnés dans la Calabre. Carloman, ce roi de Bavière, ligué avec ſon frère le Lorrain, pourſuit en Italie ſon oncle le Chauve, qui ſe trouve preſſé à la fois par ſon neveu, par les mahométans, par les intrigues du pape, & qui meurt au mois d'octobre dans un village près du mont Cénis.

Les hiſtoriens diſent qu'il fut empoiſonné par ſon médecin, un juif nommé Sédécias. Il eſt ſeulement conſtant que l'Europe chrétienne était alors ſi ignorante, que les rois étaient obligés de prendre pour leurs médecins des Juifs ou des Arabes.

C'eſt à l'empire de Charles-le-chauve que commence le grand gouvernement féodal, & la décadence de toutes choſes. C'eſt ſous lui que pluſieurs poſſeſſeurs des grands offices militaires, des duchés, des marquiſats, des comtés, veulent les rendre héréditaires : ils faiſaient très-bien. L'Empire romain avait été fondé par d'illuſtres brigands d'Italie ; des brigands du nord en avaient élevé un autre ſur ſes débris. Pourquoi les

ſous-brigands ne ſe ſeraient-ils pas procuré des domaines ? le genre-humain en ſouffrait, mais il a toujours été traité ainſi.

LOUIS III OU LE BÈGUE,

SIXIÈME EMPEREUR.

Le pape Jean VIII, qui ſe croit en droit de nommer un empereur, ſe ſoutient à peine dans Rome. Il promet l'Empire à Louis-le-bègue, roi de France, fils du Chauve. Il le promet à Carloman de Bavière. Il s'engage avec un Lambert, duc de Spolète, vaſſal de l'Empire. 878.

Ce Lambert de Spolète, joué par le pape, ſe joint à un marquis de Toſcane, entre dans Rome, & ſe ſaiſit du pape; mais il eſt enſuite obligé de le relâcher. Un Bozon, duc d'Arles, prétend auſſi à l'Empire.

Les mahométans étaient plus près de ſubjuguer Rome que tous ces compétiteurs. Le pape ſe ſoumet à leur payer un tribut annuel de vingt-cinq mille marcs d'argent. L'anarchie eſt extrême dans la Germanie, dans la France & dans l'Italie.

Louis-le-bègue meurt à Compiègne le 10 avril. On ne l'a mis au rang des empereurs que parce qu'il était fils d'un prince qui l'était.

CHARLES III OU LE GROS,

SEPTIÈME EMPEREUR.

Il s'agit alors de faire un empereur & un roi de France. Louis-le-bègue laiſſa deux enfans de quatorze à quinze ans. Il n'était pas alors décidé ſi un enfant 879.

épousa sa sœur. Il appelle d'autres Normands. L'empereur étouffa cette conspiration. Un comte de Saxe, nommé Henri, & un archevêque de Cologne se chargèrent d'assassiner ce Normand duc de Frise dans une conférence. On se saisit de l'abbé Hugues, sous le même pretexte, en Lorraine; & l'usage de crever les yeux se renouvela pour lui.

Il eût mieux valu combattre les Normands avec de bonnes armées. Ceux-ci, voyant qu'on ne les attaquait que par des trahisons, pénètrent de la Hollande en Flandre; ils passent la Somme & l'Oise sans résistance, prennent & brûlent Pontoise, & arrivent par eau & par terre à Paris. Cette ville, aujourd'hui immense, n'était ni forte, ni grande, ni peuplée. La tour du grand châtelet n'était pas encore entièrement élevée quand les Normands parurent. Il fallut se hâter de l'achever avec du bois; de sorte que le bas de la tour était de pierre & le haut de charpente.

Les Parisiens, qui s'attendaient alors à l'irruption des barbares, n'abandonnèrent point la ville, comme autrefois. Le comte de Paris, Odon ou Eudes, que sa valeur éleva depuis sur le trône de France, mit dans la ville un ordre qui anima les courages, & qui leur tint lieu de tours & de remparts. Sigefroi, chef des Normands, pressa le siége avec une fureur opiniâtre, mais non destituée d'art. Les Normands se servirent du bélier pour battre les murs. Ils firent brèche, & donnèrent trois assauts. Les Parisiens les soutinrent avec un courage inébranlable. Ils avaient à leur tête le comte Eudes, & leur évêque Goslin, qui fit à la fois les fonctions de prêtre & de guerrier dans cette petite ville: il bénissait le peuple & combattait avec lui; il mourut de ses fatigues au milieu du siége: le véritable martyr est celui qui meurt pour sa patrie.

Les Normands tinrent la petite ville de Paris bloquée un an & demi, après quoi ils allèrent piller la Bourgogne & les frontières de l'Allemagne, tandis que Charles-le gros assemblait des diètes.

Il ne manquait à Charles le-gros que d'être malheureux dans sa maison : méprisé dans l'Empire, il passa pour l'être de sa femme l'impératrice Richarde. Elle fut accusée d'infidélité. Il la répudia quoiqu'elle offrit de se justifier par le jugement de Dieu. Il l'envoya dans l'abbaye d'Andelau qu'elle avait fondée en Alsace. 887.

On fit ensuite adopter à Charles pour son fils (ce qui était alors absolument hors d'usage) le fils de Bozon, ce roi d'Arles son ennemi. On dit qu'alors son cerveau était affaibli. Il l'était sans doute, puisque possédant autant d'états que Charlemagne il se mit au point de tout perdre sans résistance. Il est détrône dans une diète auprès de Maïence.

La déposition de Charles le gros est un spectacle qui mérite une grande attention. Fut-il déposé par ceux qui l'avaient élu ? quelques seigneurs thuringiens, saxons, bavarois, pouvaient-ils dans un village appelé Tribur, disposer de l'Empire Romain & du royaume de France ? non ; mais ils pouvaient renoncer à reconnaître un chef indigne de l'être. Ils abandonnent donc le petit-fils de Charlemagne pour un bâtard de Carloman, fils de Louis-le-germanique : ils déclarent ce bâtard nommé Arnould, roi de Germanie. Charles-le-gros meurt sans secours, auprès de Constance, le 8 janvier 888. 888.

Le sort de l'Italie, de la France, & de tant d'états, était alors incertain.

Le droit de la succession était par-tout très-peu reconnu. Charles-le-gros lui-même avait été couronné

roi de France au préjudice d'un fils posthume de Louis-le-bégue : & au mépris des droits de ce même enfant, les seigneurs français élisent pour roi Eudes comte de Paris.

Un Rodolphe, fils d'un autre comte de Paris, se fait roi de la Bourgogne transjurane.

Ce fils de Bozon roi d'Arles, adopté par Charles-le-gros, devient roi d'Arles par les intrigues de sa mère.

L'Empire n'était plus qu'un fantôme, mais on ne voulait pas moins saisir ce fantôme, que le nom de Charlemagne rendait encore vénérable. Ce prétendu Empire qui s'appelait romain devait être donné à Rome. Un Gui duc de Spolète, un Bérenger duc de Frioul, se disputaient le nom & le rang des Césars. Gui de Spolète se fait couronner à Rome. Bérenger prend le vain titre de roi d'Italie; & par une singularité digne de la confusion de ces temps-là, il vient à Langres, en Champagne, se faire couronner roi d'Italie.

C'est dans ces troubles que tous les seigneurs se cantonnent, que chacun se fortifie dans son château, que la plupart des villes sont sans police, que des troupes de brigands courent d'un bout de l'Europe à l'autre; & que la chevalerie s'établit pour réprimer ces brigands, & pour défendre les dames, ou pour les enlever.

889. Plusieurs évêques de France, & surtout l'archevêque de Reims, offrent le royaume de France au bâtard Arnould, parce qu'il descendait de Charlemagne, & qu'ils haïssaient Eudes, qui n'était du sang de Charlemagne que par les femmes.

Le roi de France Eudes va trouver Arnould à Vorms, lui cède une partie de la Lorraine dont Arnould était déjà en possession, lui promet de le recon-

naître empereur, & lui remet dans les mains le ſceptre & la couronne de France, qu'il avait apportés avec lui. Arnould les lui rend & le reconnaît roi de France. Cette ſoumiſſion prouve que les rois ſe regardaient encore comme vaſſaux de l'Empire Romain. Elle prouve encore plus combien Eudes craignait le parti qu'Arnould avait en France.

Le règne d'Arnould en Germanie eſt marqué par des évènemens ſiniſtres. Des reſtes de Saxons mêlés aux Slaves nommés Abodrites, cantonnés vers la mer Baltique, entre l'Elbe & l'Oder, ravagent le nord de la Germanie; les Bohèmes, les Moraves, d'autres Slaves, déſolent le midi & battent les troupes d'Arnould; les Huns font des incurſions; les Normands recommencent leurs ravages: tant d'invaſions n'établiſſent pourtant aucune conquête. Ce ſont des dévaſtations paſſagères, mais qui laiſſent la Germanie dans un état très-pauvre & très-malheureux. 890. 891.

A la fin Arnould défait en perſonne les Normands auprès de Louvain; & l'Allemagne reſpire.

La décadence de l'Empire de Charlemagne enhardit le faible Empire d'orient. Un patrice de Conſtantinople reprend le duché de Bénévent avec quelques troupes, & menace Rome: mais comme les Grecs ont à ſe défendre des Sarrazins, le vainqueur de Bénévent ne peut aller juſqu'à l'ancienne capitale de l'Empire. 892.

On voit combien Eudes roi de France avait eu raiſon de mettre ſa couronne aux pieds d'Arnould. Il avait beſoin de ménager tout le monde. Les ſeigneurs & les évêques de France rendent la couronne à Charles-le-ſimple, ce fils poſthume de Louis-le-bégue, qu'on fit alors revenir d'Angleterre où il était réfugié.

893. Comme dans ces divisions le roi Eudes avait imploré la protection d'Arnould, Charles-le-simple vient l'implorer à son tour à la diète de Vorms. Arnould ne fait rien pour lui; il le laisse disputer le royaume de France, & marche en Italie, pour y disputer le nom d'empereur à Gui de Spolète, la Lombardie à Bérenger, & Rome au pape.

894. Il assiège Pavie où était cet empereur de Spolète, qui fuit. Il s'assure de la Lombardie. Bérenger se cache; mais on voit dès-lors combien il est difficile aux empereurs de se rendre maîtres de Rome. Arnould au lieu de marcher vers Rome, va tenir un concile
895. auprès de Maïence.

Arnould après son concile, tenu pour s'attacher les évêques, tient une diète à Vorms pour avoir de nouvelles troupes & de l'argent, & pour faire couronner
896. son fils Zventilbold roi de Lorraine.

Alors il retourne vers Rome. Les Romains ne voulaient plus d'empereur : mais ils ne savaient pas se défendre. Arnould attaque la partie de la ville appelée Léonine, du nom du célèbre pontife Léon IV qui l'avait fait entourer de murailles. Il la force. Le reste de la ville au-delà du Tibre se rend; & le pape Formose sacre Arnould empereur dans l'église de Saint-Pierre. Les sénateurs (car il y avait encore un sénat) lui font le lendemain serment de fidélité dans l'église de Saint-Paul. C'est l'ancien serment équivoque : « Je jure que je serai fidelle à l'empereur, sauf ma » fidélité pour le pape ».

ARNOULD,

ARNOULD,

HUITIÈME EMPEREUR.

UNE femme d'un grand courage, nommée Agiltrude, mère de ce prétendu empereur Guï de Spolète, laquelle avait en vain armé Rome contre Arnould, se défend encore contre lui. Arnould l'assiége dans la ville de Fermo. Les auteurs prétendent que cette héroïne lui envoya un breuvage empoisonné, pour adoucir son esprit, & disent que l'empereur fut assez imbécille pour le prendre. Ce qui est incontestable, c'est qu'il leva le siége, qu'il était malade, qu'il repassa les Alpes avec une armée délabrée, qu'il laissa l'Italie dans une plus grande confusion que jamais, & qu'il retourna dans la Germanie où il avait perdu toute son autorité pendant son absence. 896.

La Germanie est alors dans la même anarchie que 897.
la France. Les seigneurs s'étaient cantonnés dans la 898.
Lorraine, dans l'Alsace, dans le pays appelé aujour- 899.
d'hui la Saxe, dans la Bavière, dans la Franconie. Les évêques & les abbés s'emparent des droits régaliens : ils ont des avoués, c'est-à-dire des capitaines, qui leur prêtent serment, auxquels ils donnent des terres, & qui tantôt combattent pour eux, & tantôt les pillent. Ces avoués étaient auparavant les avocats des monastères ; & les couvens étant devenus des principautés, les avoués devinrent des seigneurs.

Les évêques & les abbés d'Italie ne furent jamais sur le même pied : premièrement, parce que les seigneurs italiens étaient plus habiles ; les villes plus puissantes & plus riches que les bourgades de Germanie & de France ; & enfin parce que l'église de

Rome, quoique très-mal conduite, ne souffrait pas que les autres églises d'Italie fussent puissantes.

La chevalerie & l'esprit de chevalerie s'étendent dans tout l'occident. On ne décide presque plus de procès que par des champions. Les prêtres bénissent leurs armes, & on leur fait toujours jurer avant le combat que leurs armes ne sont point enchantées, & qu'ils n'ont point fait de pacte avec le diable.

Arnould, empereur sans pouvoir, meurt en Bavière en 899. Des auteurs le font mourir de poison, d'autres d'une maladie pédiculaire, mais la maladie pédiculaire est une chimère, & le poison en est souvent une autre.

900. La confusion augmente. Bérenger règne en Lombardie, mais au milieu des factions. Ce fils de Bozon, roi d'Arles par les intrigues de sa mère, est par les mêmes intrigues reconnu empereur à Rome. Les femmes alors disposaient de tout; elles faisaient des empereurs & des papes, mais qui n'en avaient que le nom.

Louis IV est reconnu roi de Germanie. Il y joint la Lorraine après la mort de Zventilbold son frère, & n'en est guère plus puissant.

Depuis 901 jusqu'à 907. Les Huns & les Hongrois réunis viennent ravager la Bavière, la Suabe, & la Franconie, où il semblait qu'il n'y eût plus rien à prendre.

Un Moimir, qui s'était fait duc de Moravie & chrétien, va à Rome demander des évêques.

Un marquis de Toscane, Adelbert, célèbre par sa femme Théodora, est despotique dans Rome. Bérenger s'affermit dans la Lombardie, fait alliance avec les Huns, afin d'empêcher le nouveau roi germain de venir en Italie; fait la guerre au prétendu empereur d'Arles; le prend prisonnier & lui fait crever les yeux;

entre dans Rome, & force le pape Jean IX à le couronner empereur. Le pape après l'avoir ſacré s'enfuit à Ravenne, & ſacre un autre empereur nommé Lambert, fils du duc de Spolète errant & pauvre, qui prend le titre d'invincible & toujours auguſte.

Cependant Louis IV, roi de Germánie, s'intitule 908.
auſſi empereur; pluſieurs auteurs lui donnent ce 909.
titre; mais Sigebert dit qu'à cauſe des maux qui de 910.
ſon temps déſolèrent l'Italie, il ne mérita pas la béné- 911.
diction impériale: la véritable raiſon eſt qu'il ne fut pas aſſez puiſſant pour ſe faire reconnaître empereur. Il n'eut aucune part aux troubles qui agitèrent l'Italie de ſon temps.

LOUIS IV,

NEUVIÈME EMPEREUR.

SOUS cet étrange empereur, l'Allemagne eſt dans 912.
la dernière déſolation. Les Huns, payés par Bérenger pour venir ravager la Germanie, ſont enſuite payés par Louis IV pour s'en retourner. Deux factions, celle d'un duc de Saxe & d'un duc de Franconie, s'élèvent, & font plus de mal que les Huns. On pille toutes les égliſes; les Hongrois reviennent pour y avoir part. L'empereur Louis IV s'enfuit à Ratisbonne où il meurt à l'âge de vingt ans. C'eſt ainſi que finit la race de Charlemagne en Germanie.

CONRAD PREMIER,

DIXIÈME EMPEREUR.

LES ſeigneurs germains s'aſſemblent à Vorms pour élire un roi. Ces ſeigneurs étaient tous ceux qui,

ayant le plus d'intérêt à choisir un prince selon leur goût, avaient assez de pouvoir & assez de crédit pour se mettre au rang des électeurs. On ne reconnaissait guère dans ce siècle le droit d'hérédité en Europe. Les élections ou libres ou forcées prévalaient presque par-tout ; témoin celles d'Arnould en Germanie, de Gui de Spolète & de Bérenger en Italie, de dom Sanche en Arragon, d'Eudes, de Robert, de Raoul, de Hugues-Capet, en France, & des empereurs de Constantinople : car tant de vassaux, tant de princes voulaient avoir le droit de choisir un chef, & l'espérance de pouvoir l'être.

On prétend qu'Othon, duc de la nouvelle Saxe, fut choisi par la diète, mais que se voyant trop vieux, il proposa lui même Conrad duc de Franconie son ennemi, parce qu'il le croyait digne du trône. Cette action n'est guère dans l'esprit de ces temps presque sauvages. On y voit de l'ambition, de la fourberie, du courage, comme dans tous les autres siècles : mais à commencer par Clovis, on ne voit pas une action de magnanimité.

Conrad ne fut jamais reconnu empereur ni en Italie ni en France. Les Germains seuls, accoutumés à voir des empereurs dans leurs rois depuis Charlemagne, lui donnèrent, dit-on, ce titre.

Depuis 913 jusqu'à 919.

Le règne de Conrad ne change rien à l'état où il a trouvé l'Allemagne. Il a des guerres contre ses vassaux, & particulièrement contre le fils de ce duc de Saxe, auquel on a dit qu'il devait la couronne.

Les Hongrois font toujours la guerre à l'Allemagne, & on n'est occupé qu'à les repousser. Les Français pendant ce temps s'emparent de la Lorraine. Si Charles-le-simple avait fait cette conquête, il ne méritait pas le nom de simple ; mais il avait des

ministres & des généraux qui ne l'étaient pas. Il crée un duc de Lorraine.

Les évêques d'Allemagne s'affermissent dans la possession de leurs fiefs. Conrad meurt en 919 dans la petite ville de Veilbourg. On prétend qu'avant sa mort il désigna Henri duc de Saxe, pour son successeur, au préjudice de son propre frère. Il n'est guère vraisemblable qu'il eût cru être en droit de se choisir un successeur, ni qu'il eût choisi son ennemi.

Le nom de ce prétendu empereur fut ignoré en Italie pendant son règne. La Lombardie était en proie aux divisions, Rome aux plus horribles scandales, & Naples & Sicile aux dévastations des Sarrazins.

C'est dans ce temps que la prostituée Théodora plaçait à Rome sur le trône de l'église Jean X, non moins prostitué qu'elle.

HENRI L'OISELEUR,

ONZIÈME EMPEREUR.

Il est important d'observer que dans ces temps d'anarchie plusieurs bourgades d'Allemagne commencèrent à jouir des droits de la liberte naturelle, à l'exemple des villes d'Italie. Les unes achetèrent ces droits de leurs seigneurs; les autres les avaient soutenus les armes à la main. Les députés de ces villes concoururent, dit-on, avec les évêques & les seigneurs, pour choisir un empereur, & sont, cette fois, au rang des électeurs. Ainsi Henri I dit l'oiseleur, duc de Saxe, est élu par une assemblée qui ressemble aux trois états établis long-temps après en France. Rien n'est plus conforme à la nature, que tous ceux qui ont intérêt d'être bien gouvernés concourent à établir le gouvernement. 920.

Ce n'eſt pas qu'il y eût alors en Allemagne trois états diſtincts, trois ordres diſtinctement reconnus. Ces trois ordres, nobleſſe, clergé, communes, n'exiſtent qu'en France : jamais dans aucun autre pays le clergé n'a fait une nation à part. Les évêques & les abbés comme grands terriens, comme barons, comtes, princes, eurent de la puiſſance, & prévalurent ſouvent dans les élections des empereurs, juſqu'à ce qu'enfin les ſept principaux officiers & chapelains de l'Empire s'emparèrent du droit excluſif d'élire l'empereur. Il ne faut pas croire qu'il y ait aucune vérité fondamentale dans la ſcience de l'hiſtoire, comme il en eſt dans les mathématiques.

Depuis 921 juſqu'à 930. Un des droits des rois de Germanie, comme des rois de France, fut toujours de nommer à tous les évêchés vacans.

L'empereur Henri a une courte guerre avec le duc de Bavière, & la termine en lui cédant ce droit de nommer les évêques dans la Bavière.

Il y a dans ces années peu d'évènemens qui intéreſſent le ſort de la Germanie. Le plus important eſt l'affaire de la Lorraine. Il était toujours indécis ſi elle reſterait à l'Allemagne ou à la France.

Henri-l'oiſeleur ſoumet toute la haute & baſſe Lorraine en 925, & l'enlève au duc Giſelbert, à qui les rois de France l'avaient donnée. Il la rend enſuite à ce duc, pour le mettre dans la dépendance de la Germanie. Cette Lorraine n'était plus qu'un démembrement du royaume de Lotharinge. C'était le Brabant, c'était une partie du pays de Liège, diſputée enſuite par l'évêque de Liège ; c'était les terres entre Metz & la Franche-Comté, diſputées auſſi par l'évêque de Metz. Ce pays revint après à la France ; il en fut enſuite ſéparé.

Henri fait des lois plus intéreſſantes que les évè-

nemens & les révolutions dont se surcharge l'histoire. Il tire de l'anarchie féodale ce qu'on peut en tirer. Les vassaux, les arrière-vassaux, se soumettent à fournir des milices & des grains pour les faire subsister. Il change en villes les bourgs dépeuplés que les Huns, les Bohêmes, les Moraves, les Normands, avaient dévastés. Il bâtit Brandebourg, Misnie, Sleswick. Il y établit des marquis pour garder les marches de l'Allemagne. Il rétablit les abbayes d'Herfort & de Corbie ruinées. Il construit quelques villes, comme Gotha, Herfort, Goslar.

Les anciens Saxons, les Slaves-Abrodites, les Vandales leurs voisins, sont repoussés. Son prédécesseur Conrad s'était soumis à payer un tribut aux Hongrois, & Henri-l'oiseleur le payait encore. Il affranchit l'Allemagne de cette honte.

On dit que les députés des Hongrois étant venus demander leur tribut, Henri leur donna un chien galeux. C'était une punition des chevaliers allemands, quand ils avaient commis des crimes, de porter un chien l'espace d'une lieue. Cette grossièreté digne de ces temps-là, n'ôte rien à la grandeur du courage. Il est vrai que les Hongrois viennent faire plus de dégât que le tribut n'eût coûté : mais enfin ils sont repoussés & vaincus. Depuis 930 jusqu'à 936.

Alors il fait fortifier des villes pour tenir en bride les barbares. Il lève le neuvième homme dans quelques provinces, & les met en garnison dans ces villes. Il exerce la noblesse par des joûtes & des espèces de tournois : il en fait un, à ce qu'on dit, où près de mille gentilshommes entrent en lice.

Ces tournois avaient été inventés en Italie par les rois lombards, & s'appelaient battagliole.

Ayant pourvu à la défense de l'Allemagne, il veut

enfin passer en Italie à l'exemple de ses prédécesseurs, pour avoir la couronne impériale.

Les troubles & les scandales de Rome étaient augmentés. Marozie, fille de Théodora, avait placé sur la chaire de Saint-Pierre le jeune Jean XI, né de son adultère avec Sergius III, & gouvernait l'église sous le nom de son fils. Les vicaires de Jésus étaient alors les plus scandaleux & les plus impies de tous les hommes : mais l'ignorance des peuples était si profonde, leur imbécillité si grande, leur superstition si enracinée, qu'on respectait toujours la place quand la personne était en horreur. Quelques tyrans qui accablassent l'Italie, les Allemands étaient ce que Rome haïssait le plus.

Henri-l'oiseleur, comptant sur ses forces, crut profiter de ces troubles; mais il mourut en chemin dans la Thuringe en 936. On ne l'a appelé empereur que parce qu'il avait eu envie de l'être, & l'usage de le nommer ainsi a prévalu.

OTHON PREMIER, SURNOMMÉ LE GRAND,

DOUZIÈME EMPEREUR.

936. VOICI enfin un empereur véritable. Les ducs & les comtes, les évêques, les abbés, & tous les seigneurs puissans qui se trouvent à Aix-la-chapelle, élisent Othon, fils de Henri-l'oiseleur. Il n'est pas dit que les députés des bourgs aient donné leurs voix. Il se peut faire que les grands seigneurs, devenus plus puissans sous Henri-l'oiseleur, leur eussent ravi ce droit naturel : il se peut encore que les communes, à l'élection de Henri l'oiseleur, eussent donné leurs acclamations & non pas leurs suffrages; & c'est ce qui est plus vraisemblable.

L'archevêque de Maïence annonce au peuple cette élection, le sacre, & lui met la couronne sur la tête. Ce qu'on peut remarquer, c'est que les prélats dînèrent à la table de l'empereur, & que les ducs de Franconie, de Suabe, de Bavière & de Lorraine servirent à table : le duc de Franconie, par exemple, en qualité de maître-d'hôtel, & le duc de Suabe en qualité d'échanson. Cette cérémonie se fit dans une galerie de bois, au milieu des ruines d'Aix-la-chapelle brûlée par les Huns, & non encore rebâtie.

Les Huns & les Hongrois viennent encore troubler la fête. Ils s'avancent jusqu'en Vestphalie, mais on les repousse.

La Bohême était alors entièrement barbare, & à 937.
moitié chrétienne. Heureusement pour Othon, elle est troublée par des guerres civiles. Il en profite aussitôt. Il rend la Bohême tributaire de la Germanie, & y rétablit le christianisme.

Othon tâche de se rendre despotique, & les seigneurs 938.
des grands fiefs, de se rendre indépendans. Cette grande 939.
querelle, tantôt ouverte, tantôt cachée, subsiste dans 940.
les esprits depuis plus de huit cents années, ainsi que la querelle de Rome & de l'Empire.

Cette lutte du pouvoir royal qui veut toujours croître, & de la liberté qui ne veut point céder, a long-temps agité toute l'Europe chrétienne. Elle subsista en Espagne tant que les chrétiens y eurent les Maures à combattre ; après quoi l'autorité souveraine prit le dessus. C'est ce qui troubla la France jusqu'au milieu du règne de Louis XI ; ce qui a enfin établi en Angleterre le gouvernement mixte auquel elle doit sa grandeur ; ce qui a cimenté en Pologne la liberté du noble & l'esclavage du peuple. Ce même esprit a troublé la Suède & le Danemarck, a fondé les répu-

bliques de Suiſſe & de Hollande. La même cauſe a produit par-tout différens effets. Mais dans les plus grands états la nation a preſque toujours été ſacrifiée aux intérêts d'un ſeul homme ou de quelques hommes; la raiſon en eſt que la multitude, obligée de travailler pour gagner ſa vie, n'a ni le temps ni le pouvoir d'être ambitieuſe.

Le duc de Bavière refuſe de faire hommage. Othon entre en Bavière avec une armée. Il réduit le duc à quelques terres allodiales. Il crée un des frères du duc comte palatin en Bavière, & un autre, comte palatin vers le Rhin. Cette dignité de comte palatin eſt renouvelée des comtes du palais des empereurs romains, & des comtes du palais des rois francs.

Il donne la même dignité à un duc de Franconie. Ces palatins ſont d'abord des juges ſuprêmes. Ils jugent en dernier reſſort au nom de l'empereur. Ce reſſort ſuprême de juſtice eſt, après une armée, le plus grand appui de la ſouveraineté.

Othon diſpoſe à ſon gré des dignités & des terres. Le premier marquis de Brandebourg étant mort ſans enfans, il donne le marquiſat à un comte Gerard, qui n'était point parent du mort.

Plus Othon affecte le pouvoir abſolu, plus les ſeigneurs des grands fiefs s'y oppoſent : & dès-lors s'établit la coutume d'avoir recours à la France pour ſoutenir le gouvernement féodal en Germanie contre l'autorité des rois allemands.

Les ducs de Franconie, de Lorraine, le prince de Brunſvick s'adreſſent à Louis-d'outremer, roi de France. Louis-d'outremer entre dans la Lorraine & dans l'Alſace, & ſe joint aux alliés. Othon prévient le roi de France, il défait vers le Rhin, auprès de Briſach, les ducs de Franconie & de Lorraine qui ſont tués.

Il ôte le titre de palatin à la maiſon de Franconie. Il en pourvoit la maiſon de Bavière : il attache à ce titre des terres & des châteaux. C'eſt de-là que ſe forme le palatinat du Rhin d'aujourd'hui. C'était d'abord un juge, à préſent c'eſt un prince électeur, un ſouverain. Le contraire eſt arrivé en France.

Comme les ſeigneurs des grands fiefs germains 941
avaient appelé le roi de France à leur ſecours, les ſeigneurs de France appellent pareillement Othon. Il pouſuit Louis-d'outremer dans toute la Champagne : mais des conſpirations le rappellent en Allemagne.

Le deſpotiſme d'Othon aliénait tellement les eſprits, 942.
que ſon propre frère Henri, duc dans une partie de 943.
la Lorraine, s'était uni avec pluſieurs ſeigneurs pour 944.
lui ôter le trône & la vie. Il repaſſe donc en Allemagne, étouffe la conſpiration, & pardonne à ſon frère qui apparemment était aſſez puiſſant pour ſe faire pardonner.

Il augmente les privilèges des évêques & des abbés, pour les oppoſer aux ſeigneurs. Il donne à l'évêque de Trèves le titre de prince, & tous les droits régaliens. Il donne le duché de Bavière à ſon frère Henri qui avait conſpiré contre lui, & l'ôte aux héritiers naturels. C'eſt la plus grande preuve de ſon autorité abſolue.

En ce temps la race de Charlemagne, qui régnait 945.
encore en France, était dans le dernier aviliſſement. 946.
On avait cédé en 912 la Neuſtrie proprement dite aux Normands, & même la Bretagne, devenue alors arrière-fief de la France.

Hugues duc de l'île de France, du ſang de Charlemagne par les femmes, père de Hugues-Capet, gendre en premières noces d'Edouard I, roi d'Angleterre, beau-frère d'Othon par un ſecond mariage, était un

des plus puiſſans ſeigneurs de l'Europe; & le roi de France alors un des plus petits. Ce Hugues avait rappelé Louis-d'outremer pour le couronner & pour l'aſſervir, & on l'appelait Hugues-le-grand, parce qu'il s'était rendu puiſſant aux dépens de ſon maître.

Il s'était lié avec les Normands qui avaient fait le malheureux Louis-d'outremer priſonnier. Ce roi, délivré de priſon, reſtait preſque ſans villes & ſans domaine. Il était auſſi beau-frère d'Othon, dont il avait épouſé la ſœur. Il lui demande ſa protection, en cédant tous ſes droits ſur la Lorraine.

Othon marche juſqu'auprès de Paris. Il aſſiége Rouen; mais étant abandonné par le comte de Flandre, il s'en retourne dans ſes états, après une expédition inutile.

947. Othon n'ayant pu battre Hugues le-grand, le fait
948. excommunier. Il convoque un concile à Trèves, où un légat du pape prononce la ſentence, à la réquiſition de l'aumônier d'Othon. Hugues n'en eſt pas moins le maître en France.

Il y avait, comme on a vu, un margrave à Sleſwick dans la Cherſonèſe cimbrique, pour arrêter les courſes des Danois. Ils tuent le margrave. Othon y court en perſonne, reprend la ville, aſſure les frontières. Il fait la paix avec le Danemarck, à condition qu'on y prêchera le chriſtianiſme.

949. De-là Othon va tenir un concile auprès de Maïence, à Ingelheim. Louis-d'outremer, qui n'avait point d'armée, avait demandé au pape Agapet ce concile, faible reſſource contre Hugues-le-grand.

Des évêques germains, & Marin, le légat du pape, y parurent comme juges; Othon comme protecteur, & Louis, roi de France, en ſuppliant. Le roi Louis y demanda juſtice, & dit: « J'ai été reconnu roi par

» les suffrages de tous les seigneurs. Si on prétend » que j'aie commis quelque crime qui mérite les trai» temens que je souffre, je suis prêt à m'en purger au » jugement du concile, suivant l'ordre d'Othon, ou » par un combat singulier ».

Ce triste discours prouve l'usage des duels, l'état déplorable du roi de France, la puissance d'Othon & les élections des rois. Le droit du sang semblait n'être alors qu'une recommandation pour obtenir des suffrages. Hugues le-grand est cité à ce vain concile: on se doute bien qu'il n'y comparut point.

Ce qui n'est pas moins prouvé, c'est que l'empereur regardait tous les rois de l'Europe comme dépendans de sa couronne impériale; c'est l'ancienne prétention de sa chancellerie, & on faisait valoir cette chimère, quand il se trouvait quelque malheureux roi assez faible pour s'y soumettre.

Othon donne l'investiture de la Suabe, d'Augs- 950.
bourg, de Constance, du Virtemberg, à son fils Ludolphe, *sauf les droits des évêques.*

Othon retourne en Bohême, bat le duc Bol, qu'on 951.
appelle Boleslas. Le mot de *slas* chez ces peuples, désignait un chef. C'est de-là qu'on leur donna d'abord le nom de *Slaves*, & qu'ensuite on appela esclaves ceux qui furent conquis par eux. L'empereur confirme le vasselage de la Bohême, & y établit la religion chrétienne. Tout ce qui était au-delà était encore païen, excepté quelques marches de la Germanie. La religion chrétienne, exterminée en Syrie où elle était née, & en Afrique où elle s'était transplantée, s'établit encore dans le nord de l'Europe. Othon pensait dès-lors à renouveler l'empire de Charlemagne: une femme lui en fraya les chemins.

Adélaïde, sœur d'un petit roi de la Bourgogne

transjurane, veuve d'un roi ou d'un usurpateur du royaume d'Italie, opprimée par un autre usurpateur, Bérenger II, assiégee dans Canosse, appelle Othon à son secours. Il y marche, la délivre; & étant veuf alors, il l'épouse. Il entre dans Pavie en triomphe avec Adélaïde. Mais il fallait du temps & des soins pour assujettir le reste du royaume, & sur-tout Rome qui ne voulait point de lui.

952. Il laisse son armée à un prince nommé Conrad, qu'il a fait duc de Lorraine & son gendre : & ce qui est assez commun dans ces temps-là, il va tenir un concile à Augsbourg, au lieu de poursuivre ses conquêtes. Il y avait des évêques italiens à ce concile : il est vraisemblable qu'il ne le tint que pour disposer les esprits à le recevoir en Italie.

953. Son mariage avec Adélaïde, qui semblait devoir lui assurer l'Italie, semble bientôt la lui faire perdre.

Son fils Ludolphe auquel il avait donné tant d'états, mais qui craignait qu'Adélaïde sa belle-mère ne lui donnât un maître; son gendre Conrad à qui il avait donné la Lorraine, mais à qui il ôte le commandement d'Italie, conspirent contre lui; un archevêque de Maïence, un évêque d'Augsbourg, se joignent à son fils & à son gendre: il marche contre son fils; & au lieu de se faire empereur à Rome, il soutient une guerre civile en Allemagne.

954. Son fils dénaturé appelle les Hongrois à son secours, & on a bien de la peine à les repousser des bords du Rhin & des environs de Cologne, où ils s'avancent.

Othon avait un frère ecclésiastique nommé Brunon; il le fait élire archevêque de Cologne, & lui donne la Lorraine.

955. Les armes d'Othon prévalent. Ses enfans & les conjurés viennent demander pardon; l'archevêque de

Maïence rentre dans le devoir. Le fils du roi en ſort encore. Il vient enfin pieds nus ſe jeter aux genoux de ſon père.

Les Hongrois appelés par lui ne demandent point grace comme lui; ils déſolent l'Allemagne. Othon leur livre bataille dans Augsbourg, & les défait. Il paraît qu'il était aſſez fort pour les battre, non pas aſſez pour les pourſuivre & les détruire, quoique ſon armée fût compoſée de légions à-peu-près ſelon le modèle des anciennes légions romaines.

Ce que craignait le fils d'Othon arrive. Adélaïde accouche d'un prince, c'eſt Othon II.

Les deſſeins ſur Rome ſe mûriſſent, mais les affaires d'Allemagne les empêchent encore d'éclorre. Les Slaves & d'autres barbares inondent le nord de l'Allemagne, encore très mal aſſurée, malgré tous les ſoins d'Othon. De petites guerres, vers le Luxembourg & le Hainaut, qui étaient de la baſſe Lorraine, ne laiſſent pas de l'occuper encore. Depuis 956 juſqu'à 960.

Ludolphe, ce fils d'Othon, envoyé en Italie contre Bérenger, y meurt ou de maladie, ou de débauche, ou de poiſon.

Bérenger alors eſt maître abſolu de l'ancien royaume de Lombardie, & non de Rome; mais il y avait néceſſairement mille différends avec elle, comme les anciens rois lombards.

Un petit-fils de Marozie, nommé Octavien Sporco, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans, par le crédit de ſa famille. Il prit le nom de Jean XII, en mémoire de Jean XI ſon oncle. C'eſt le premier pape qui ait changé ſon nom à ſon avénement au pontificat. Il n'était point dans les ordres quand ſa famille le fit pontiſe. C'était un jeune homme, qui vivait en prince, aimant les armes & les plaiſirs.

On s'étonne que ſous tant de papes ſcandaleux, l'égliſe romaine ne perdit ni ſes prérogatives ni ſes prétentions; mais alors preſque toutes les autres égliſes étaient ainſi gouvernées; les évêques, ayant toujours à demander à Rome ou des ordres ou des graces, n'abandonnaient pas leurs intérêts pour quelques ſcandales de plus; & leur intérêt était d'être toujours unis à l'égliſe romaine, parce que cette union les rendait plus reſpectables aux peuples, & plus conſidérables aux yeux des ſouverains. Le clergé d'Italie pouvait alors mépriſer les papes; mais il révérait la papauté, d'autant plus qu'il y aſpirait : enfin dans l'opinion des hommes, la place était toujous ſacrée quoique ſouillée.

Les Italiens appellent enfin Othon à leur ſecours. Ils voulaient, comme dit Luitprand contemporain, avoir deux maîtres pour n'en avoir réellement aucun. C'eſt-là une des principales cauſes des longs malheurs de l'Italie.

960. Othon, avant de partir pour l'Italie, a ſoin de faire élire ſon fils Othon, né d'Adélaïde, roi de Germanie, à l'âge de ſept ans : nouvelle preuve que le droit de ſucceſſion n'exiſtait pas. Il prend la précaution de le faire couronner à Aix-la-chapelle, par les archevêques de Cologné, de Maïence & de Trèves, à la fois. L'archevêque de Cologne fait la première fonction : c'était Brunon, frère d'Othon.

961. Il paſſe les Alpes du Tirol, entre dans Pavie, qui eſt toujours au premier occupant. Il reçoit à Monza la couronne de Lombardie.

962. Pendant que Bérenger fuit avec ſa famille, Othon marche à Rome; on lui ouvre les portes. Il ſe fait couronner empereur par le jeune Jean XII, auquel il confirme quelques prétendues donations, qu'on diſait

diſait faites au pontificat par Pepin-le-bref, par Charlemagne & par Louis-le-faible. Mais il ſe fait prêter ſerment de fidelité par le pape ſur le corps de Saint-Pierre, qui n'a pas été plus enterré à Rome que Pepin, Charles & Louis, n'ont donné des royaumes aux papes. Il ordonne qu'il y ait toujours des commiſſaires impériaux à Rome.

Cet inſtrument écrit en lettres d'or, ſouſcrit par ſept évêques d'Allemagne, cinq comtes, deux abbés & pluſieurs prélats italiens, eſt gardé encore au château Saint-Ange. La date eſt du 13 février 962. On dit que Lothaire, roi de France, & Hugues-Capet, depuis roi, aſſiſtèrent à ce couronnement. Les rois de France étaient en effet ſi faibles qu'ils pouvaient ſervir d'ornement au ſacre d'un empereur : mais les noms de Lothaire & de Hugues-Capet ne ſe trouvent pas dans les ſignatures de cet acte, ſi on en croit ceux qui en ont tant parlé ſans l'avoir vu.

Tout ce qu'on fait alors à Rome concernant les égliſes d'Allemagne, c'eſt d'ériger Magdebourg en archevêché, Merſebourg en évêché, pour convertir, dit-on, les Slaves, c'eſt-à-dire ces peuples Scythes & Sarmates qui habitaient la Moravie, une partie du Brandebourg, de la Siléſie, &c.

A peine le pape s'était donné un maître qu'il s'en repentit. Il ſe ligue avec ce même Bérenger, réfugié chez des mahométans cantonnés ſur les côtes de Provence. Il ſollicite les Hongrois d'entrer en Allemagne ; c'eſt ce qu'il fallait faire auparavant.

L'empereur Othon, qui a achevé de ſoumettre la Lombardie, retourne à Rome. Il aſſemble un concile. Le pape Jean XII ſe cache. On l'accuſe en plein concile, dans l'égliſe de Saint-Pierre, d'avoir joui de pluſieurs femmes, & ſur-tout d'une nommée Etien- 963.

nette, concubine de ſon père; d'avoir fait évêque de Lodi un enfant de dix ans, d'avoir vendu les ordinations & les bénefices, d'avoir crevé les yeux à ſon parrain, d'avoir châtré un cardinal, & enſuite de l'avoir fait mourir, enfin de ne pas croire en Jéſus-Chriſt, & d'avoir invoqué le diable : deux choſes qui ſemblent ſe contredire.

Ce jeune pontife, qui avait alors vingt-ſept ans, parut être dépoſé pour ſes inceſtes & pour ſes ſcandales, & le fut en effet pour avoir voulu, ainſi que tous les Romains, détruire la puiſſance allemande dans Rome.

On élit à ſa place un nouveau pape nommé Léon VIII. Othon ne peut ſe rendre maître de la perſonne de Jean XII, ou s'il le put, il fit une grande faute.

964. Le nouveau pape, Léon VIII, ſi l'on en croit le diſcours d'Arnould, évêque d'Orléans, n'était ni eccléſiaſtique ni même chrétien.

Jean XII, pape débauché, mais prince entreprenant, ſoulève les Romains, du fond de ſa retraite; & tandis qu'Othon va faire le ſiége de Camerino, le pontife, aidé de ſa maîtreſſe, rentre dans Rome. Il dépoſe ſon compétiteur, fait couper la main droite au cardinal Jean, qui avait écrit la dépoſition contre lui, oppoſe concile à concile, & fait ſtatuer « que » jamais l'inférieur ne pourra ôter le rang au ſupé» rieur » : cela veut dire que jamais empereur ne pourra dépoſer un pape. Il ſe promet de chaſſer les Allemands d'Italie; mais au milieu de ce grand deſſein il eſt aſſaſſiné dans les bras d'une de ſes maîtreſſes.

Il avait tellement animé les Romains & relevé leur courage, qu'ils osèrent, même après ſa mort, ſoutenir un ſiége, & ne ſe rendirent à Othon qu'à l'extrémité.

Othon deux fois vainqueur de Rome, fait déclarer

dans un concile « qu'à l'exemple du bienheureux
» Adrien qui donna à Charlemagne le droit d'élire
» les papes & d'investir tous les évêques, on donne
» les mêmes droits à l'empereur Othon ». Ce titre, qui existe dans le recueil de Gratien, est suspect; mais ce qui ne l'est pas, c'est le soin qu'eut l'empereur victorieux de se faire assurer tous ses droits.

Après tant de sermens, il fallait que les empereurs résidassent à Rome pour les faire garder.

Il retourne en Allemagne. Il trouve toute la Lorraine soulevée contre son frère Brunon, archevêque de Cologne, qui gouvernait la Lorraine alors. Il est obligé d'abandonner Trèves, Metz, Toul, Verdun, à leurs évêques. La haute Lorraine passe dans la main d'un comte de Bar, & c'est ce seul pays qu'on appelle aujourd'hui toujours Lorraine. Brunon ne se réserve que les provinces du Rhin, de la Meuse & de l'Escaut. Ce Brunon était, dit-on, un savant aussi détaché de la grandeur que l'empereur Othon son frère était ambitieux. 965.

La maison de Luxembourg prend ce nom du château de Luxembourg, dont un abbé de Saint-Maximin de Trèves fait un échange avec elle.

Les Polonais commencent à devenir chrétiens.

A peine l'empereur Othon était-il en Allemagne que les Romains voulurent être libres. Ils chassent le pape Jean XIII attaché à l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat, pensent faire revivre l'ancienne république. Mais ce qui dans un temps est une entreprise de héros, devient dans d'autres une révolte de séditieux. Othon revole en Italie, fait pendre une partie du sénat. Le préfet de Rome, qui avait voulu être un Brutus, fut fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, & jeté dans un cachot où il 966.

mourut de misère. Ces exécutions ne rendent pas la domination allemande chère aux Italiens.

967. L'empereur fait venir son jeune fils Othon à Rome, & l'associe à l'Empire.

968. Il négocie avec Nicéphore-Phocas, empereur des Grecs, le mariage de son fils avec la fille de cet empereur. Le Grec le trompe. Othon lui prend la Pouille & la Calabre pour dot de la jeune princesse Théophanie qu'il n'a point.

969. C'est à cette année que presque tous les chronologistes placent l'aventure d'Othon, archevêque de Maïence, assiégé dans une tour au milieu du Rhin par une armée de souris, qui passent le Rhin à la nage, & viennent le dévorer. Apparemment que ceux qui chargent encore l'histoire de ces inepties, veulent seulement laisser subsister ces anciens monumens d'une superstition imbécille, pour montrer de quelles ténèbres l'Europe est à peine sortie.

970. Jean Zimiscès, qui détrône l'empereur Nicéphore, envoie enfin la princesse Théophanie à Othon pour son fils; tous les auteurs ont écrit qu'Othon, avec cette princesse, eut la Pouille & la Calabre. Le savant & exact Giannone a prouvé que cette riche dot ne fut point donnée.

971. 972. Othon retourne victorieux dans la Saxe sa patrie.

973. Le duc de Bohême, vassal de l'Empire, envahit la Moravie, qui devient une annexe de la Bohême.

On établit un évêque de Prague. C'est le duc de Bohême qui le nomme, & l'archevêque de Maïence qui le sacre.

Othon déclare l'archevêque de Maïence archichancelier de l'Empire. Il fait de ce prélat un prince. Il en fait autant de plusieurs évêques d'Allemagne, & même de quelques moines. Par-là il affaiblit l'autorité

impériale chez lui, après l'avoir établie à Rome.

Ce n'eſt que ſous Henri IV que l'archevêque de Cologne fut chancelier d'Italie.

C'eſt après la mort de Fréderic II que la dignité de chancelier des Gaules fut attachée à l'évêché de Trèves. Il ne s'agit que d'avoir des forces ſuffiſantes pour exercer cette charge.

Du temps d'Othon I, les archevêques de Magdebourg fondaient leur puiſſance. Le titre de métropolitains du nord, avec de grandes terres, en devait faire un jour de grands princes.

Othon meurt à Minleben, le 7 mai 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de Charlemagne en Italie : mais Charles fut le vengeur de Rome ; Othon en fut le vainqueur & l'oppreſſeur ; & ſon empire n'eut pas des fondemens auſſi vaſtes & auſſi fermes que celui de Charlemagne.

OTHON II,

TREIZIÈME EMPEREUR.

Il eſt clair que les empereurs & les rois l'étaient alors par élection. Othon II ayant été déjà élu empereur & roi de Germanie, ſe contente de ſe faire proclamer à Magdebourg par le clergé & la nobleſſe du pays ; ce qui compoſait une médiocre aſſemblée. 974.

Le deſpotiſme du père, la crainte du pouvoir abſolu perpétué dans une famille, mais ſur-tout l'ambition du duc de Bavière Henri, couſin d'Othon, ſoulèvent le tiers de l'Allemagne.

Henri de Bavière ſe fait couronner empereur par l'évêque de Freiſingen. La Pologne, le Danemarck, entrent dans ſon parti, non comme membres de l'Al-

lemagne & de l'Empire, mais comme voiſins qui ont intérêt à le troubler.

975. Le parti d'Othon II arme le premier, & c'eſt ce qui lui conſerve l'Empire. Ses troupes franchiſſent ces retranchemens qui ſéparaient le Danemarck de l'Allemagne, & qui ne ſervaient qu'à montrer que le Danemarck était devenu faible.

On entre dans la Bohême, qui s'était déclarée pour Henri de Bavière. On marche au duc de Pologne. On prétend qu'il fit ſerment de fidélité à Othon comme vaſſal.

Il eſt à remarquer que tous ces ſermens ſe faiſaient à genoux, les mains jointes, & que c'eſt ainſi que les évêques prêtaient ſerment aux rois.

976. Henri de Bavière, abandonné, eſt mis en priſon à Quedlimbourg, de là envoyé en exil à Elrick, avec un évêque d'Augsbourg ſon partiſan.

977. Les limites de l'Allemagne & de la France étaient alors fort incertaines. Il n'était plus queſtion de France orientale & occidentale. Les rois d'Allemagne étendaient leur ſupériorité territoriale juſqu'aux confins de la Champagne & de la Picardie. On doit entendre par ſupériorite territoriale, non le domaine direct, non la poſſeſſion des terres, mais la ſupériorité des terres, droit de paramont, droit de ſuzeraineté, droit de relief. On a enſuite, uniquement par ignorance des termes, appliqué cette expreſſion de ſupériorité territoriale à la poſſeſſion des domaines même qui relèvent de l'Empire, ce qui eſt au contraire une infériorité territoriale.

Les ducs de Lorraine, de Brabant, de Hainaut, avaient fait hommage de leurs terres aux derniers rois d'Allemagne. Lothaire, roi de France, fait revivre ſes prétentions ſur ces pays. L'autorité royale prenait alors

un peu de vigueur en France : & Lothaire profitait de ces momens pour attaquer à la fois la haute & la basse Lorraine.

Othon assemble près de soixante mille hommes, désole toute la Champagne, & va jusqu'à Paris. On ne savait alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays. Les expéditions militaires n'étaient que des ravages. 978.

Othon est battu à son retour, au passage de la rivière d'Aine. Geoffroi, comte d'Anjou, surnommé Grisegonelle, le poursuit sans relâche dans la forêt des Ardennes, & lui propose, selon les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. L'empereur refusa le défi, soit qu'il crût sa dignité au-dessus d'un combat avec Grisegonelle, soit qu'étant cruel il ne fût point courageux.

L'empereur & le roi de France font la paix, & par cette paix, Charles, frère de Lothaire, reçoit la basse Lorraine de l'empereur, avec quelque partie de la haute. Il lui fait hommage à genoux ; & c'est, dit-on, ce qui a coûté le royaume de France à sa race ; du moins Hugues-Capet se servit de ce prétexte pour le rendre odieux. 979.

Pendant qu'Othon II s'affermissait en Allemagne, les Romains avaient voulu soustraire l'Italie au joug allemand. Un nommé Cencius s'était fait déclarer consul. Lui & son parti avaient fait un pape qui s'appelait Boniface VII. Un comte de Toscanelle, ennemi de sa faction, avait fait un autre pape ; & Boniface VII était allé à Constantinople inviter les empereurs grecs, Basile & Constantin, à venir reprendre Rome. Les empereurs grecs n'étoient pas assez puissans. Le pape leur joignit les Arabes d'Afrique, aimant mieux rendre Rome mahométane qu'allemande. Les chrétiens grecs 980.

& les musulmans africains unissent leurs flottes, & s'emparent ensemble du pays de Naples.

Othon II passe en Italie, & marche à Rome.

981. Comme Rome était divisée, il y fut reçu. Il se loge dans le palais du pape; il invite à dîner plusieurs sénateurs & des partisans de Cencius. Des soldats entrent pendant le repas, & massacrent les convives. C'était renouveler les temps de Marius, & c'était tout ce qui restait de l'ancienne Rome. Mais le fait est-il bien vrai? Geoffroi de Viterbe le rapporte deux cents ans après.

982. Au sortir de ce repas sanglant, il faut aller combattre dans la Pouille les Grecs & les Sarrazins, qui venaient venger Rome & l'asservir. Il avait beaucoup de troupes italiennes dans son armée, elles ne savaient alors que trahir.

Les Allemands sont entièrement défaits. L'évêque d'Augsbourg & l'abbé de Fulde sont tués les armes à la main. L'empereur s'enfuit déguisé; il se fait recevoir comme un passager dans un vaisseau grec. Ce vaisseau passe près de Capoue. L'empereur se jette à la nage, gagne le bord, & se réfugie dans Capoue.

983. On touchait au moment d'une grande révolution. Les Allemands étaient près de perdre l'Italie. Les Grecs & les musulmans allaient se disputer Rome: mais Capoue est toujours fatale aux vainqueurs des Romains. Les Grecs & les Arabes ne pouvaient être unis; leur armée était peu nombreuse; ils donnent le temps à Othon de rassembler les débris de la sienne, de faire déclarer empereur à Véronne son fils Othon qui n'avait pas dix ans.

Un Othon, duc de Bavière, avait été tué dans la bataille. On donne la Bavière à son fils. L'empereur repasse par Rome avec sa nouvelle armée.

Après avoir saccagé Bénévent infidelle, il fait élire

pape ſon chancelier d'Italie. On croirait qu'il va marcher contre les Arabes & contre les Grecs ; mais point. Il tient un concile. Tout cela fait voir évidemment que ſon armée était faible, que les vainqueurs l'étaient auſſi, & les Romains davantage. Au lieu donc d'aller combattre, il fait confirmer l'érection de Hambourg & de Brême en archevêché. Il fait des réglemens pour la Saxe, & il meurt dans Rome, le 7 décembre, ſans gloire ; mais il laiſſe ſon fils empereur. Les Grecs & les Sarrazins s'en retournent après avoir ruiné la Pouille & la Calabre, ayant auſſi mal fait la guerre qu'Othon, & ayant ſoulevé contre eux tout le pays.

OTHON III,

QUATORZIÈME EMPEREUR.

COMMENT reconnaître en Allemagne un empereur & un roi de Germanie âgé de dix ans, qui n'avait été reconnu qu'à Véronne, & dont le père venait d'être vaincu par les Sarrazins ? Ce même Henri de Bavière qui avait diſputé la couronne au père, ſort de la priſon de Maſtricht où il était renfermé ; & ſous prétexte de ſervir de tuteur au jeune empereur Othon III ſon petit neveu, qu'on avait ramené en Allemagne, il ſe ſaiſit de ſa perſonne, & il le conduit à Magdebourg. 983.

L'Allemagne ſe diviſe en deux factions. Henri de Bavière a dans ſon parti la Bohême & la Pologne ; mais la plupart des ſeigneurs de grands fiefs & des évêques, eſpérant être plus maîtres ſous un prince de dix ans, obligent Henri à mettre le jeune Othon en liberté & à le reconnaître, moyennant quoi on lui rend enfin la Bavière. 984.

Othon III eſt donc ſolennellement proclamé à Veiſſemſtadt.

Il eſt ſervi à dîné par les grands officiers de l'Empire. Henri de Bavière fait les fonctions de maître d'hôtel, le comte palatin de grand échanſon, le duc de Saxe de grand écuyer, le duc de Franconie de grand chambellan. Les ducs de Bohême & de Pologne y aſſiſtent comme grands vaſſaux.

L'éducation de l'empereur eſt confiée à l'archevêque de Mayence & à l'évêque d'Ildesheim.

Pendant ces troubles, le roi de France Lothaire eſſaie de reprendre la haute Lorraine. Il ſe rend maître de Verdun.

986. Après la mort de Lothaire, Verdun eſt rendu à l'Allemagne.

987. Louis V, dernier roi en France, de la race de Charlemagne, étant mort après un an de règne, Charles, duc de Lorraine, ſon oncle & ſon héritier naturel, prétend en vain à la couronne de France. Hugues-capet prouve par l'adreſſe & par la force que le droit d'élire était alors en vigueur.

988. L'abbé de Verdun obtient à Cologne la permiſſion de ne point porter l'épée, & de ne point commander en perſonne les ſoldats qu'il doit quand l'empereur lève des troupes.

Othon III confirme tous les privilèges des évêques & des abbés. Leur privilège & leur devoir étaient donc de porter l'épée, puiſqu'il fallut une diſpenſe particulière à cet abbé de Verdun.

989. Les Danois prennent ce temps pour entrer par l'Elbe & par le Veſer. On commence alors à ſentir en Allemagne qu'il faut négocier avec la Suède contre le Danemarck; & l'évêque de Sleſwick eſt chargé de cette négociation.

Les Suédois battent les Danois ſur mer. Le nord de l'Allemagne reſpire.

Le reſte de l'Allemagne, ainſi que la France, eſt

en proie aux guerres particulières des seigneurs ; & 990.
ces guerres, que les souverains ne peuvent appaiser ; montrent qu'ils avaient plus de droits que de puissance. C'était bien pis en Italie.

Le pape Jean XV, fils d'un prêtre, tenait alors le Saint-Siége, & était favorable à l'empereur. Crescence, nouveau consul, fils du consul Crescence dont Jean X fut le père, voulait maintenir l'ombre de l'ancienne république ; il avait chassé le pape de Rome. L'impératrice Théophanie, mère d'Othon III, était venue avec des troupes commandées par le marquis de Brandebourg soutenir dans l'Italie l'autorité impériale.

Pendant que le marquis de Brandebourg est à Rome, les Slaves s'emparent de son marquisat.

Les Slaves, avec un ramas d'autres barbares, Depuis
assiégent Magdebourg. On les repousse avec peine. Ils 991
se retirent dans la Poméranie, & cèdent quelques jusqu'à
villages du Brandebourg qui arrondissent le marquisat. 996.

L'Autriche était alors un marquisat aussi, & non moins malheureux que le Brandebourg, étant frontière des Hongrois.

La mère de l'empereur était revenue d'Italie sans avoir beaucoup remédié aux troubles de ce pays, & était morte à Nimegue. Les villes de Lombardie ne reconnaissaient point l'empereur.

Othon III lève des troupes, fait le siége de Milan, s'y fait couronner, fait élire pape Grégoire V son parent, comme il aurait fait un évêque de Spire, & est sacré dans Rome par son parent avec sa femme l'impératrice Marie, fille de dom Garcie, roi d'Arragon & de Navarre.

Il est étrange que des auteurs de nos jours, & 997.
Maimbourg, & tant d'autres, rapportent encore la fable des amours de cette impératrice avec un comte

de Modène, & du ſupplice de l'amant & de la maîtreſſe. On prétend que l'empereur, plus irrité contre la maîtreſſe que contre l'amant, fit brûler ſa femme toute vive, & condamna ſeulement ſon rival à perdre la tête; que la veuve du comte ayant prouvé l'innocence de ſon mari, eut quatre beaux châteaux en dédommagement. Cette fable avait déjà été imaginée ſur une Andaberte, femme de l'empereur Louis II. Ce ſont des romans dont le ſage & ſavant Muratori prouve la fauſſeté.

L'empereur reconnu à Rome retourne en Allemagne, il trouve les Slaves maîtres de Bernbourg; & on ôte à l'archevêque de Magdebourg le gouvernement de ce pays, pour s'être laiſſé battre par les Slaves.

998. Tandis qu'Othon III eſt occupé contre les barbares du nord, le conſul Creſcence chaſſe de Rome Gregoire V, qui va l'excommunier à Pavie; & Othon repaſſe en Italie pour le punir.

Creſcence ſoutient un ſiége dans Rome; & il rend la ville au bout de quelques jours, & ſe retire dans le môle d'Adrien, appelé alors le môle de Creſcence, & depuis le château Saint-Ange. Il y meurt en combattant, ſans qu'on ſache le genre de ſa mort; mais il ſemblait mériter le nom de conſul qu'il portait. L'empereur prend ſa veuve pour maîtreſſe, & fait couper la langue & arracher les yeux au pape de la nomination de Creſcence. Mais auſſi on dit qu'Othon & ſa maîtreſſe firent pénitence, qu'ils allèrent en pélerinage à un monaſtère, qu'ils couchèrent même ſur une natte de jonc.

999. Il fait un décret par lequel les Allemands ſeuls auront le droit d'élire l'empereur romain, & les papes ſeront obligés de le couronner. Grégoire V ſon parent

ne manqua pas de ſigner le décret ; & les papes ſuivans de le réprouver.

Othon retourne en Saxe, & paſſe en Pologne. Il donne au duc le titre de roi, mais non à ſes deſcendans. On verra dans la ſuite que les empereurs créaient des ducs & des rois à brevet. Boleſlas reçoit de lui la couronne, fait hommage à l'Empire, & s'oblige à une légère redevance annuelle. 1000.

Le pape Silveſtre II, quelques années après, lui conféra auſſi le titre de roi, prétendant qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner. Il eſt étrange que des ſouverains demandent des titres à d'autres ſouverains ; mais l'uſage eſt le maître de tout. Les hiſtoriens diſent qu'Othon, allant enſuite à Aix-la-chapelle, fit ouvrir le tombeau de Charlemagne, & qu'on trouva cet empereur encore tout frais, aſſis ſur un trône d'or, une couronne de pierreries ſur la tête, & un grand ſceptre d'or à la main. Si l'on avait enterré ainſi Charlemagne, les Normands qui détruiſirent Aix-la-chapelle ne l'auraient pas laiſſé ſur ſon trône d'or.

Les Grecs alors abandonnaient le pays de Naples, mais les Sarrazins y revenaient ſouvent. L'empereur repaſſe les Alpes pour arrêter leurs progrès, & ceux des défenſeurs de la liberté italique, plus dangereux que les Sarrazins. 1001.

Les Romains aſſiégent ſon palais dans Rome, & tout ce qu'il peut faire, c'eſt de s'enfuir avec le pape & avec ſa maîtreſſe la veuve de Creſcence. Il meurt à Paterno, petite ville de la campagne de Rome, à l'âge de près de trente ans. Pluſieurs auteurs diſent que ſa maîtreſſe l'empoiſonna, parce qu'il n'avait pas voulu la faire impératrice ; d'autres qu'il fut empoiſonné par les Romains, qui ne voulaient point d'empereur. Ce fait eſt peut-être vraiſemblable, mais n'eſt 1002.

nullement prouvé. Sa mort laissa plus indécis que jamais ce long combat de la papauté contre l'Empire, des Romains contre l'un & l'autre, & de la liberté italienne contre la puissance allemande. C'est ce qui tient l'Europe toujours attentive; c'est-là le fil qui conduit dans le labyrinthe de l'histoire de l'Allemagne.

Ces trois Othons, qui ont rétabli l'Empire, ont tous trois assiégé Rome, & y ont fait couler le sang: & Arnould avant eux l'avait saccagée.

1003. Othon III ne laissait point d'enfans. Vingt seigneurs prétendirent à l'Empire; un des plus puissans était Henri, duc de Bavière: le plus opiniâtre de ses rivaux était Ekard, marquis de Thuringe. On assassine le marquis pour faciliter l'élection du Bavarois, qui, à la tête d'une armée, se fait sacrer à Maïence, le 19 juillet.

HENRI II,

QUINZIÈME EMPEREUR.

1003. A peine Henri de Bavière est-il couronné, qu'il fait déclarer Hermann, duc de Suabe & d'Alsace, son compétiteur, ennemi de l'Empire. Il met Strasbourg dans ses intérêts: c'était déjà une ville puissante. Il ravage la Suabe. Il marche en Saxe; il se fait prêter serment par le duc de Saxe, par les archevêques de Magdebourg & de Brème, par les comtes palatins, & même par Boleslas, roi de Pologne. Les Slaves, habitans de la Poméranie, le reconnurent

Il épouse Cunégonde, fille du premier comte de Luxembourg. Il parcourt des provinces; il reçoit les hommages des évêques de Liége & de Cambrai, qui lui font serment à genoux. Enfin le duc de Saxe le reconnaît, & lui prête serment comme les autres.

Les efforts de la faibleſſe italienne contre la domination allemande ſe renouvellent ſans ceſſe. Un marquis d'Ivrée, nommé Ardouin, entreprend de ſe faire roi d'Italie. Il ſe fait élire par les ſeigneurs, & prend le titre de Céſar. Alors les archevêques de Milan commençaient à prétendre qu'on ne pouvait faire un roi de Lombardie ſans leur conſentement, comme les papes prétendaient qu'on ne pouvait faire un empereur ſans eux. Arnolphe, archevêque de Milan, s'adreſſe au roi Henri; car ce ſont toujours les Italiens qui appellent les Allemands dont ils ne peuvent ſe paſſer, & qu'ils ne peuvent ſouffrir.

Henri envoie des troupes en Italie ſous un Othon, duc de Carinthie. Le roi Ardouin bat ces troupes vers le Tirol. L'empereur Henri ne pouvait quitter l'Allemagne, où d'autres troubles l'arrêtaient.

Le nouveau roi de Pologne chrétien profite de la 1004.
faibleſſe d'un Boleſlas, duc de Bohême, ſe rend maître de ſes états, & lui fait crever les yeux, en ſe conformant à la méthode des empereurs chrétiens d'orient & d'occident. Il prend toute la Bohême, la Miſnie & la Luſace. Henri II ſe contente de le prier de lui faire hommage des états qu'il a envahis. Le roi de Pologne rit de la demande, & ſe ligue contre Henri avec pluſieurs princes de l'Allemagne. Henri II ſonge donc à conſerver l'Allemagne, avant d'aller s'oppoſer au nouveau Céſar d'Italie.

Il regagne des évêques; il négocie avec des ſeigneurs; 1005.
il lève des milices; il déconcerte la ligue.

Les Hongrois commencent à embraſſer le chriſtianiſme par les ſoins des miſſionnaires, qui ne cherchent qu'à étendre leur religion, pendant que les princes ne veulent étendre que leurs états.

Etienne, chef des Hongrois, qui avait épouſé la

ſœur de l'empereur Henri, ſe fait chrétien en ce temps-là ; & heureuſement pour l'Allemagne, il fait la guerre avec ſes Hongrois chrétiens contre les Hongrois idolâtres.

L'égliſe de Rome, qui s'était laiſſé prévenir par les empereurs dans la nomination d'un roi de Pologne, prend les devants pour la Hongrie. Le pape Jean XVIII donne à Etienne de Hongrie le titre de roi & d'apôtre, avec le droit de faire porter la croix devant lui comme les archevêques. D'autres hiſtoriens placent ce fait quelques années plutôt, ſous le pontificat de Silveſtre II. La Hongrie eſt diviſée en dix évêchés, beaucoup plus remplis alors d'idolâtres que de chrétiens.

L'archevêque de Milan preſſe Henri II de venir en Italie contre ſon roi Ardouin. Henri part pour l'Italie, il paſſe par la Bavière. Les états ou le parlement de Bavière y éliſent un duc : Henri de Luxembourg, beau-frère de l'empereur, a tous les ſuffrages; fait important qui montre que les droits des peuples étaient comptés pour quelque choſe.

Henri, avant de paſſer les Alpes, laiſſe Cunégonde ſon épouſe entre les mains de l'archevêque de Magdebourg. On prétend qu'il avait fait vœu de chaſteté avec elle ; vœu d'imbécillité dans un empereur.

A peine eſt-il vers Véronne que le céſar Ardouin s'enfuit. On voit toujours des rois d'Italie, quand les Allemands n'y ſont pas ; & dès qu'ils y mettent les pieds, on n'en voit plus.

Henri eſt couronné à Pavie. On y conſpire contre ſa vie. Il étouffe la conſpiration ; & après beaucoup de ſang répandu, il pardonne.

Il ne va point à Rome, & ſelon l'uſage de ſes prédéceſſeurs, il quitte l'Italie le plutôt qu'il peut.

1006. C'eſt toujours le ſort des princes allemands, que des

des troubles les rappellent chez eux, quand ils pourraient affermir en Italie leur domination. Il va défendre les Bohêmiens contre les Polonais. Reçu dans Prague, il donne l'investiture du duché de Bohême à Jaromire. Il passe l'Oder, poursuit les Polonais jusques dans leur pays, & fait la paix avec eux.

Il bâtit Bamberg, & y fonde un évêché; mais il donne au pape la seigneurie féodale : on dit qu'il se réserva seulement le droit d'habiter dans le château.

Il assemble un concile à Francfort sur le Mein, uniquement à l'occasion de ce nouvel évêché de Bamberg, auquel s'opposait l'évêque de Vurtzbourg, comme à un démembrement de son évêché. L'empereur se prosterne devant les évêques. On discute les droits de Bamberg & de Vurtzbourg sans s'accorder.

On commence à entendre parler des Prussiens ou des Borussiens. C'étaient des barbares qui se nourrissaient de sang de cheval. Ils habitaient depuis peu des déserts entre la Pologne & la mer Baltique. On dit qu'ils adoraient des serpens. Ils pillaient souvent les terres de la Pologne. Il faut bien qu'il y eût enfin quelque chose à gagner chez eux, puisque les Polonais y allaient aussi faire des incursions : mais dans ces pays sauvages, on envahissait des terres stériles avec la même fureur qu'on usurpait alors des terres fécondes. 1007.

Othon, duc de la basse Lorraine, le dernier qu'on connaisse de la race de Charlemagne, étant mort, Henri II donne ce duché à Godefroi, comte des Ardennes. Cette donation cause des troubles. Le duc de Bavière en profite pour inquiéter Henri, mais il est chassé de la Bavière. 1008. 1009.

Hermann, fils d'Ekard de Thuringe, reçoit de Henri II le marquisat de Misnie. 1010.

Encore des guerres contre la Pologne. Ce n'est que 1011.

depuis qu'elle eſt feudataire de l'Allemagne, que l'Allemagne a des guerres avec elle.

Glogau exiſtait déjà en Siléſie. On l'aſſiége. Les Siléſiens étaient joints aux Polonais.

1012. Henri, fatigué de tous ces troubles, veut ſe faire chanoine de Strasbourg. Il en fait vœu; & pour accomplir ce vœu il fonde un canonicat, dont le poſſeſſeur eſt appelé le roi du chœur. Ayant renoncé à être chanoine, il va combattre les Polonais, & calmer des troubles en Bohême.

On place dans ce temps-là l'aventure de Cunégonde, qui, accuſée d'adultère après avoir fait vœu de chaſteté, montre ſon innocence en maniant un fer ardent. Il faut mettre ce conte avec le bûcher de l'impératrice Marie d'Arragon.

1013. Depuis que l'empereur avait quitté l'Italie, Ardouin s'en était reſaiſi, & l'archevêque de Milan ne ceſſait de prier Henri II de venir régner.

Henri repaſſe les Alpes du Tirol une ſeconde fois; & les Slaves prennent juſtement ce temps-là pour renoncer au peu de chriſtianiſme qu'ils connaiſſaient, & pour ravager tout le territoire de Hambourg.

1014. Dès que l'empereur eſt dans le Véronais, Ardouin prend la fuite. Les Romains ſont prêts à recevoir Henri. Il vient à Rome ſe faire couronner avec Cunégonde. Le pape Benoit VIII change la formule. Il lui demande d'abord ſur les degrés de Saint-Pierre: « Voulez-vous garder à moi & à mes ſucceſſeurs la » fidélité en toutes choſes »? C'était une eſpèce d'hommage que l'adreſſe du pape extorquait de la ſimplicité de l'empereur.

L'empereur va ſoumettre la Lombardie. Il paſſe par la Bourgogne, va voir l'abbaye de Cluni & ſe fait aſſocier à la communauté. Il paſſe enſuite à Verdun,

& veut se faire moine dans l'abbaye de Saint-Vall. On prétend que l'abbé, plus sage que Henri, lui dit : « Les moines doivent obéissance à leur abbé : je vous » ordonne de rester empereur ».

Ces années ne sont remplies que de petites guerres 1015.
en Bohême & sur les frontières de la Pologne. Toute 1016.
cette partie de l'Allemagne depuis l'Elbe est plus bar- 1017.
bare & plus malheureuse que jamais. Tout seigneur 1018.
qui pouvait armer quelques paysans serfs faisait la guerre à son voisin ; & quand les possesseurs des grands fiefs avaient eux-mêmes des guerres à soutenir, ils obligeaient leurs vassaux de laisser là leur querelle, pour revenir les servir ; cela s'appelait le droit de trève.

Comment les empereurs restaient-ils au milieu de cette barbarie, au lieu d'aller résider à Rome ? c'est qu'ils avaient besoin d'être puissans chez les Allemands, pour être reconnus des Romains.

L'autorité de l'empereur était affermie dans la Lom- 1019.
bardie par ses lieutenans : mais les Sarrazins venaient 1020.
toujours dans la Sicile, dans la Pouille, dans la Ca- 1021.
labre, & se jetèrent cette année sur la Toscane ; mais leurs incursions en Italie étaient semblables à celles des Slaves & des Hongrois en Allemagne. Ils ne pouvaient plus faire de grandes conquêtes, parce qu'en Espagne ils étaient divisés & affaiblis. Les Grecs possédaient toujours une grande partie de la Pouille & de la Calabre, gouvernées par un catapan. Un Mello prince de Bari & un prince de Salerne s'élevèrent contre ce catapan.

C'est alors que parurent, pour la première fois, ces aventuriers de Normandie, qui fondèrent depuis le royaume de Naples. Ils servirent Mello contre les Grecs. Le pape Benoit VIII & Mello craignant éga-

lement les Grecs & les Sarrazins, vont à Bamberg demander du secours à l'empereur.

Henri II confirme les donations de ses prédécesseurs au siége de Rome, se réservant le pouvoir souverain. Il confirme un décret fait à Pavie, par lequel les clercs ne doivent avoir ni femmes ni concubines.

1022. Il fallait en Italie s'opposer aux Grecs & aux mahométans : il y va au printemps. Son armée est principalement composée d'évêques qui sont à la tête de leurs troupes. Ce saint empereur qui ne permettait pas qu'un sous-diacre eût une femme, permettait que les évêques versassent le sang humain : contradictions trop ordinaires chez les hommes.

Il envoie des troupes vers Capoue & vers la Pouille, mais il ne se rend point maître du pays ; & c'est une médiocre conquête que de se saisir d'un abbé du Mont-Cassin déclaré contre lui, & d'en faire élire un autre.

1023. Il repasse bien vîte les Alpes, selon la maxime de ses prédécesseurs, de ne se pas éloigner long-temps de l'Allemagne. Il convient avec Robert, roi de France, d'avoir une entrevue avec lui dans un bateau sur la Meuse, entre Sédan & Mousson. L'empereur prévient le roi de France, & va le trouver dans son camp avec franchise. C'était plutôt une visite d'amis qu'une conférence de rois ; exemple peu imité.

1024. L'empereur fait ensuite le tour d'une grande partie de l'Allemagne dans une profonde paix, laissant partout des marques de générosité & de justice.

Il sentait que sa fin approchait, quoiqu'il n'eût que cinquante-deux ans. On a écrit qu'avant sa mort il dit aux parens de sa femme : « Vous me l'avez donnée » vierge, je vous la rends vierge » ; discours étrange dans un mari, encore plus dans un mari couronné. C'était se déclarer impuissant ou fanatique. Il

meurt le 14 juillet; son corps est porté à Bamberg, sa ville favorite. Les chanoines de Bamberg le firent canoniser cent ans après. On ne sait s'il a mieux figuré sur un autel que sur le trône.

CONRAD II, DIT LE SALIQUE,

SEIZIÈME EMPEREUR.

On ne peut assez s'étonner du nombre prodigieux de dissertations sur les prétendus sept électeurs qu'on a cru institués dans ce temps là. Jamais pourtant il n'y eut de plus grande assemblée que celle où Conrad II fut élu. On fut obligé de la tenir en plein champ, entre Vorms & Maïence. Les ducs de Saxe, de Bohême, de Bavière, de Carinthie, de la Suabe, de la Franconie, de la haute, de la basse Lorraine; un nombre prodigieux de comtes, d'évêques, d'abbés; tous donnèrent leurs voix. Il faut remarquer que les magistrats des villes y assistèrent, mais qu'ils ne donnèrent point leurs suffrages. On fut campé six semaines dans le champ d'élection avant de se déterminer. 1024.

Enfin le choix tomba sur Conrad, surnommé le salique, parce qu'il était né sur la rivière de la Sâle. C'était un seigneur de Franconie, qu'on fait descendre d'Othon-le-grand par les femmes. Il y a grande apparence qu'il fut choisi comme le moins dangereux de tous les prétendans : en effet on ne voit point de grandes villes qui lui appartiennent; & il n'est que le chef de puissans vassaux, dont chacun est aussi fort que lui.

L'Allemagne se regardait toujours comme le centre 1025.
de l'Empire; & le nom d'empereur paraissait con- 1026.
fondu avec celui de roi de Germanie. Les Italiens

ſaiſiſſaient toutes les occaſions de ſéparer ces deux titres.

Les députés des grands fiefs d'Italie vont offrir l'Empire à Robert, roi de France ; c'était offrir alors un titre fort vain, & des guerres réelles. Robert le refuſe ſagement. On s'adreſſe à un duc de Guienne, pair de France : il l'accepte, ayant moins à riſquer. Mais le pape Jean XX & l'archevêque de Milan font venir Conrad-le-ſalique en Italie. Il fait auparavant élire & couronner ſon fils Henri roi de Germanie ; c'était la coutume alors en France, & par-tout ailleurs.

Il eſt obligé d'aſſiéger Pavie. Il eſſuie des ſéditions à Ravenne. Tout empereur allemand appelé en Italie y eſt toujours mal reçu.

1027. A peine Conrad eſt couronné à Rome qu'il n'y eſt plus en ſûreté. Il repaſſe en Allemagne, & il y trouve un parti contre lui. Ce ſont là les cauſes de ces fréquens voyages des empereurs.

1028. Henri duc de Bavière étant mort, le roi de Hongrie,
1029. Etienne, parent par ſa mère, demande la Bavière,
1030. au préjudice du fils du dernier duc ; preuve que les droits du ſang n'étaient pas encore bien établis : & en effet, rien ne l'était. L'empereur donne la Bavière au fils. Le Hongrois veut l'avoir les armes à la main. On ſe bat, & on l'appaiſe. Et après la mort de cet Etienne, l'empereur a le crédit de faire placer ſur le trône de Hongrie un parent d'Etienne, nommé Pierre : il a de plus le pouvoir de ſe faire rendre hommage & de ſe faire payer un tribut par ce roi Pierre, que les Hongrois irrités appelèrent Pierre-l'allemand. Les papes, qui croyaient toujours avoir érigé la Hongrie en royaume, auraient voulu qu'on l'appelât Pierre-le-romain.

Erneſt, duc de Suabe, qui avait armé contre l'em-

pereur, eſt mis au ban de l'Empire. Ban ſignifiait d'abord bannière; enſuite édit, publication; il ſignifia auſſi depuis banniſſement. C'eſt un des premiers exemples de cette proſcription. La formule était: « Nous déclarons ta femme veuve, tes enfans orphelins, & nous t'envoyons au nom du diable aux quatre coins du monde ».

On commence alors à connaître des ſouverains de 1031.
Siléſie, qui ne ſont ſous le joug ni de la Bohême, 1032.
ni de la Pologne: la Pologne ſe détache inſenſiblement de l'Empire, & ne veut plus le reconnaître.

Si l'Empire perd un vaſſal dans la Pologne, il en 1032.
acquiert cent dans le royaume de Bourgogne. 1033.

Le dernier roi, Rodolphe, qui n'avait point d'en- 1034.
fans, laiſſe en mourant ſes états à Conrad-le-ſalique. C'était très-peu de domaine, avec la ſupériorité territoriale, ou du moins des prétentions de ſupériorité, c'eſt-à-dire de ſuzeraineté, de domaine ſuprême, ſur les Suiſſes, les Griſons, la Provence, la Franche-Comté, la Savoie, Genève, le Dauphiné. C'eſt delà que les terres au-delà du Rhône ſont encore appelées terres d'Empire. Tous les ſeigneurs de ces cantons, qui relevaient auparavant de Rodolphe, relèvent de l'empereur.

Quelques évêques s'étaient érigés auſſi en princes feudataires. Conrad leur donna à tous les mêmes droits. Les empereurs élevèrent toujours les évêques pour les oppoſer aux ſeigneurs; ils s'en trouvèrent bien quand ces deux corps étaient diviſés, & mal quand ils s'uniſſaient.

Les ſiéges de Lyon, de Beſançon, d'Embrun, de Vienne, de Lauſanne, de Genève, de Baſle, de Grenoble, de Valence, de Gap, de Die, furent des fiefs impériaux.

De tous les feudataires de la Bourgogne, un seul jette les fondemens d'une puissance durable. C'est Humbert-aux-blanches-mains, tige des ducs de Savoie. Il n'avait que la Maurienne, l'empereur lui donne le Chablais, le Valais & Saint-Maurice; ainsi de la Pologne jusqu'à l'Escaut, & de la Saône au Garillan, les empereurs faisaient par-tout des princes, & se regardaient comme les seigneurs suzerains de presque toute l'Europe.

Depuis 1035 jusqu'à 1036. L'Italie encore troublée rappelle encore Conrad. Ce même archevêque de Milan qui avait couronné l'empereur, était par cette raison-là même contre lui. Ses droits & ses prétentions en avaient augmenté. Conrad le fait arrêter avec trois autres évêques. Il est ensuite obligé d'assiéger Milan, & il ne peut le prendre. Il y perd une partie de son armée, & il perd par conséquent tout son crédit dans Rome.

Il va faire des lois à Bénévent & à Capoue; mais pendant ce temps les aventuriers normands y font des conquêtes.

Enfin il rentre dans Milan par des négociations, & il s'en retourne selon l'usage ordinaire.

Une maladie le fait mourir à Utrecht le 4 juin 1039.

HENRI III,

DIX-SEPTIÈME EMPEREUR.

Depuis 1039 jusqu'à 1042. HENRI III, surnommé le noir, fils de Conrad, déjà couronné du vivant de son père, est reconnu sans difficulté. Il est couronné & sacré une seconde fois par l'archevêque de Cologne. Les premières années de son règne sont signalées par des guerres contre

la Bohème, la Pologne, la Hongrie, mais qui n'opèrent aucun grand évènement.

Il donne l'archevêché de Lyon, & investit l'archevêque, par la crosse & par l'anneau, sans aucune contradiction ; deux choses très-remarquables. Elles prouvent que Lyon était ville impériale, & que les rois étaient en possession d'investir les évêques.

La confusion ordinaire bouleversait Rome & l'Italie. Depuis 1042 jusqu'à 1046.

La maison de Toscanelle avait toujours dans Rome la principale autorité. Elle avait acheté le pontificat pour un enfant de douze ans de cette maison. Deux autres l'ayant acheté aussi, ces trois pontifes partagèrent en trois les revenus, & s'accordèrent à vivre paisiblement, abandonnant les affaires politiques au chef de la maison de Toscanelle.

Ce triumvirat singulier dura tant qu'ils eurent de l'argent pour fournir à leurs plaisirs ; & quand ils n'en eurent plus, chacun vendit sa part de la papauté au diacre Gratien, que le père Maimbourg appelle un saint prêtre, homme de qualité, fort riche : mais comme le jeune Benoit IX avait été élu long-temps avant les deux autres, on lui laissa par un accord solennel la jouissance du tribut que l'Angleterre payait alors à Rome, & qu'on appellait le denier de Saint-Pierre ; à quoi les rois d'Angleterre s'étaient soumis depuis long-temps.

Ce Gratien, qui prit le nom de Grégoire VI, & qui passe pour s'être conduit sagement, jouissait paisiblement du pontificat ; lorsque l'empereur Henri III vint à Rome.

Jamais empereur n'y exerça plus d'autorité. Il déposa Grégoire VI comme simoniaque, & nomma pape Suidger son chancelier, évêque de Bamberg, sans qu'on osât murmurer.

Le chancelier devenu pape sacre l'empereur & sa femme, & promet tout ce que les papes ont promis aux empereurs, quand ceux-ci ont été les plus forts.

1047. Henri III donne l'investiture de la Pouille, de la Calabre, & de presque tout le Bénéventin, excepté la ville de Bénévent & son territoire, aux princes normands qui avaient conquis ces pays sur les Grecs & sur les Sarrazins. Les papes ne prétendaient pas alors donner ces Etats. La ville de Bénévent appartenait encore aux Pandolfes de Toscanelle.

L'empereur repasse en Allemagne, & confère tous les évêchés vacans.

1048. Le duché de la Lorraine mosellanique est donné à Gérard d'Alsace, & la basse Lorraine à la maison de Luxembourg. La maison d'Alsace depuis ce temps n'est connue que sous le titre de marquis & ducs de Lorraine.

Le pape étant mort, on voit encore l'empereur donner un pape à Rome, comme on donnait un autre bénéfice. Henri III envoie un Bavarois nommé Popon, qui, sur le champ, est reconnu pape sous le nom de Damase II.

1049. Damase mort, l'empereur dans l'assemblée de Vorms nomme l'évêque de Toul, Brunon, pape; & l'envoie prendre possession : c'est le pape Léon IX. Il est le premier pape qui ait gardé son évêché avec celui de Rome. Il n'est pas surprenant que les empereurs disposent ainsi du Saint-Siége. Théodora & Marozie y avaient accoutumé les Romains; & sans Nicolas II & Grégoire VII, le pontificat eût toujours été indépendant. On leur eût baisé les pieds, & ils eussent été esclaves.

1050. Les Hongrois tuent leur roi Pierre, renoncent à la
151. religion chrétienne, & à l'hommage qu'ils avaient

fait à l'Empire. Henri III leur fait une guerre malheureuse : il ne peut la finir qu'en donnant sa fille au nouveau roi de Hongrie André, qui était chrétien, quoique ses peuples ne le fussent pas. 1052.

Le pape Léon IX vient dans Vorms se plaindre à l'empereur que les princes normands deviennent trop puissans. 1053.

Henri III reprend les droits féodaux de Bamberg, & donne au pape la ville de Bénévent en échange. On ne pouvait donner au pape que la ville, les princes normands ayant fait hommage à l'Empire pour le reste du duché : mais l'empereur donna au pape une armée, avec laquelle il pourrait chasser ces nouveaux conquérans devenus trop voisins de Rome.

Léon IX mène contre eux cette armée, dont la moitié est commandée par des ecclésiastiques.

Humfroi, Richard, & Robert Guiscard ou Guichard, ces normands si fameux dans l'histoire, taillent en pièce l'armée du pape, trois fois plus forte que la leur. Ils prennent le pape prisonnier, se jettent à ses pieds, lui demandent sa bénédiction, & le mènent prisonnier dans la ville de Bénévent.

L'empereur affecte la puissance absolue. Le duc de Bavière ayant la guerre avec l'évêque de Ratisbonne, Henri III prend le parti de l'évêque, cite le duc de Bavière devant son conseil privé, dépouille le duc, & donne la Bavière à son propre fils Henri, âgé de trois ans : c'est le célèbre empereur Henri IV. 1054.

Le duc de Bavière se réfugie chez les Hongrois, & veut en vain les intéresser à sa vengeance.

L'empereur propose aux seigneurs qui lui sont attachés d'assurer l'empire à son fils presque au berceau. Il le fait déclarer roi des Romains dans le château de Tribur, près de Maïence. Ce titre n'était pas nou-

veau; il avait été pris par Ludolphe, fils d'Othon I.

1055. Il fait un traité d'alliance avec Contarini, duc de Venise. Cette république était déjà puissante & riche; quoiqu'elle ne battît monnaie que depuis l'an 950, & qu'elle ne fût affranchie que depuis 998 d'une redevance d'un manteau de drap d'or, seul tribut qu'elle avait payé aux empereurs d'occident.

Gênes était la rivale de sa puissance & de son commerce. Elle avait déjà la Corse, qu'elle avait prise sur les Arabes; mais son négoce valait plus que la Corse, que les Pisans lui disputèrent.

Il n'y avait point de telles villes en Allemagne; & tout ce qui était au-delà du Rhin était pauvre & grossier. Les peuples du nord & de l'est, plus pauvres encore, ravageaient toujours ces pays.

1056. Les Slaves font encore une irruption, & désolent le duché de Saxe.

Henri III meurt auprès de Paderborn, entre les bras du pape Victor II qui, avant sa mort, sacre l'empereur son fils Henri IV, âgé de près de six ans.

HENRI IV,

DIX-HUITIÈME EMPEREUR.

1056. Une femme gouverne l'Empire : c'était une Française, fille d'un duc de Guienne, pair de France, nommée Agnès, mère du jeune Henri IV; & Agnès, qui avait de droit la tutelle des biens patrimoniaux de son fils, n'eut celle de l'Empire que parce qu'elle fut habile & courageuse.

Depuis 1057 jusqu'à 1069. Les premières années du règne de Henri IV sont des temps de troubles obscurs.

Des seigneurs particuliers se font la guerre en Al-

lemagne. Le duc de Bohême, toujours vassal de l'Empire, est attaqué par la Pologne, qui ne veut plus en être membre.

Les Hongrois, si long-temps redoutables à l'Allemagne, sont obligés de demander enfin du secours aux Allemands contre les Polonais, devenus dangereux; & malgré ce secours, ils sont battus. Le roi André & sa femme se réfugient à Ratisbonne.

Il paraît qu'aucune politique, aucun grand dessein n'entrent dans ces guerres. Les sujets les plus légers les produisent: quelquefois elles ont leur source dans l'esprit de chevalerie, introduit alors en Allemagne. Un comte de Hollande, par exemple, fait la guerre contre les évêques de Cologne & de Liége pour une querelle dans un tournois.

Le reste de l'Europe ne prend nulle part aux affaires de l'Allemagne. Point de guerre avec la France, nulle influence en Angleterre ni dans le nord, & alors même très-peu en Italie, quoique Henri IV en fût roi & empereur.

L'impératrice Agnès maintient sa régence avec beaucoup de peine.

Enfin, en 1061, les ducs de Saxe & de Bavière, oncles de Henri IV, un archevêque de Cologne & d'autres princes enlèvent l'empereur à sa mère, qu'on accusait de tout sacrifier à l'évêque d'Augsbourg, son ministre & son amant. Elle fuit à Rome, & y prend le voile. Les seigneurs restent maîtres de l'empereur & de l'Allemagne jusqu'à sa majorité.

Cependant en Italie, après bien des troubles toujours excités au sujet du pontificat, le pape Nicolas II, en 1059, avait statué dans un concile de cent treize évêques, que désormais les cardinaux seuls éliraient le pape, qu'il serait ensuite présenté au peuple pour

faire confirmer l'élection, « ſauf, ajoute-t-il, l'hon-
» neur & le reſpect dus à notre cher fils Henri, main-
» tenant roi, qui, s'il plaît à Dieu, ſera empereur,
» ſelon le droit que nous lui en avons déjà donné ».

On ſe prévalait ainſi de la minorité de Henri IV pour accréditer des droits & des prétentions que les pontifes de Rome ſoutinrent toujours quand ils le purent.

Il s'établiſſait alors une coutume que la crainte des rapacités de mille petits tyrans d'Italie avait introduite. On donnait ſes biens à l'égliſe ſous le titre d'*oblata*; & on en reſtait poſſeſſeur feudataire avec une légère redevance. Voilà l'origine de la ſuzeraineté de Rome ſur le royaume de Naples.

Ce même pape Nicolas II, après avoir inutilement excommunié les conquérans normands, s'en fait des protecteurs & des vaſſaux; & ceux-ci, qui étaient feudataires de l'Empire, & qui craignaient bien moins les papes que les empereurs, font hommage de leurs terres au pape Nicolas, dans le concile de Melphi, en 1059. Les papes, dans ces commencemens de leur puiſſance, étaient comme les califes dans la décadence de la leur; ils donnaient l'inveſtiture au plus fort qui la demandait.

Robert reçoit du pape la couronne ducale de la Pouille & de la Calabre, & eſt inveſti par l'étendard. Richard eſt confirmé prince de Capoue, & le pape leur donne encore la Sicile, « en cas qu'ils en chaſſent
» les Sarrazins ».

En effet, Robert & ſes frères s'emparèrent de la Sicile en 1061, & par-là rendirent le plus grand ſervice à l'Italie.

Les papes n'eurent que long-temps après Bénévent, laiſſé par les princes normands aux Pandolfes de la maiſon de Toſcanelle.

Henri IV, devenu majeur, sort de la captivité où le retenaient les ducs de Saxe & de Bavière. 1069.

Tout était alors dans la plus horrible confusion. Qu'on en juge par le droit de rançonner les voyageurs, droit que tous les seigneurs, depuis le Mein & le Véser jusqu'au pays des Slaves, comptaient parmi les prérogatives féodales.

Le droit de dépouiller l'empereur, paraissait aussi fort naturel aux ducs de Bavière, de Saxe, au marquis de Thuringe. Ils forment une ligue contre lui.

Henri IV, aidé du reste de l'Empire, dissipe la ligue. 1070.

Othon de Bavière est mis au ban de l'Empire. C'est le second souverain de ce duché qui essuie cette disgrace. L'empereur donne la Bavière à Guelphe, fils d'Azon, marquis d'Italie.

L'empereur, quoique jeune, & livré aux plaisirs, parcourt l'Allemagne pour y mettre quelque ordre. 1071.

L'année 1072 est la première époque des fameuses querelles pour les investitures. 1072.

Alexandre II avait été élu pape sans consulter la cour impériale, & était resté pape malgré elle. Hildebrand, né à Soane en Toscane, de parens inconnus, moine de Cluni sous l'abbé Odilon, & depuis cardinal, gouvernait le pontificat. Il est assez connu sous le nom de Grégoire VII; esprit vaste, inquiet, ardent, mais artificieux jusque dans l'impétuosité: le plus fier des hommes, le plus zélé des prêtres. Alexandre avait déjà, par ses conseils, raffermi l'autorité du sacerdoce.

Il engage le pape Alexandre à citer l'empereur à son tribunal. Cette témérité parait ridicule; mais si l'on songe à l'état où se trouvait alors l'empereur, elle ne l'est point. La Saxe, la Thuringe, une

partie de l'Allemagne, étaient alors déclarées contre Henri IV.

1073. Alexandre II étant mort, Hildebrand a le crédit de se faire élire par le peuple sans demander les voix des cardinaux, & sans attendre le consentement de l'empereur. Il écrit à ce prince qu'il a été élu malgré lui, & qu'il est prêt à se démettre. Henri IV envoie son chancelier confirmer l'élection du pape qui alors, n'ayant plus rien à craindre, lève le masque.

Henri continue à faire la guerre aux Saxons, & à la ligue établie contre lui. Henri IV est vainqueur.

1075. Les Russes commençaient alors à être chrétiens, & connus dans l'occident.

Un Démétrius (car les noms grecs étaient parvenus jusque dans cette partie du monde), chassé de ses états par son frère, vient à Mayence implorer l'assistance de l'empereur; &, ce qui est plus remarquable, il envoie son fils à Rome aux pieds de Grégoire VII comme au juge des chrétiens. L'empereur passait pour le chef temporel, & le pape pour le chef spirituel de l'Europe.

Henri achève de dissiper la ligue, & rend la paix à l'Empire.

Il paraît qu'il redoutait de nouvelles révolutions; car il écrivit une lettre très-soumise au pape, dans laquelle il s'accuse de débauche & de simonie: il faut l'en croire sur sa parole. Son aveu donnait à Grégoire VII le droit de le reprendre; c'est le plus beau des droits; mais il ne donne pas celui de disposer des couronnes.

Grégoire VII écrit aux évêques de Brême, de Constance, à l'archevêque de Maïence, & à d'autres, & leur ordonne de venir à Rome. « Vous avez permis

» aux

» aux clercs, dit-il, de garder leurs concubines,
» même d'en prendre de nouvelles; nous vous ordonnons de venir à Rome au premier concile ».

Il s'agissait aussi de dixmes ecclésiastiques, que les évêques & les abbés d'Allemagne se disputaient.

Grégoire VII propose le premier une croisade; il en écrit à Henri IV. Il prétend qu'il ira délivrer le saint sépulcre à la tête de cinquante mille hommes, & veut que l'empereur vienne servir sous lui. L'esprit qui régnait alors ôte à cette idée du pape l'air de la démence, & n'y laisse que celui de la grandeur.

Le dessein de commander à l'empereur & à tous les rois ne paraissait pas moins chimérique; c'est cependant ce qu'il entreprit, & non sans quelques succès.

Salomon roi de Hongrie, chassé d'une partie de ses états, & n'étant plus maître que de Presbourg jusqu'à l'Autriche, vient à Vorms renouveler l'hommage de la Hongrie à l'empire.

Grégoire VII lui écrit: « Vous devez savoir que le
» royaume de Hongrie appartient à l'église romaine.
» Apprenez que vous éprouverez l'indignation du
» saint-siége, si vous ne reconnaissez que vous tenez
» vos états de lui & non du roi de Germanie ».

Le pape exige du duc de Bohème cent marcs d'argent en tribut annuel, & lui donne en récompense le droit de porter la mitre.

Henri IV jouissait toujours du droit de nommer les évêques & les abbés, & de donner l'investiture par la crosse & par l'anneau; ce droit lui était commun avec presque tous les princes. Il appartient naturellement aux peuples de choisir ses pontifes & ses magistrats. Il est juste que l'autorité royale y concoure: 1076.

mais cette autorité avait tout envahi. Les empereurs nommaient aux évêchés, & Henri IV les vendait. Grégoire, en s'opposant à l'abus, soutenait la liberté naturelle des hommes; mais en s'opposant au concours de l'autorité impériale, il introduisait un abus plus grand encore. C'est alors qu'éclatèrent les divisions entre l'empire & le sacerdoce.

Les prédécesseurs de Grégoire VII n'avaient envoyé des légats aux empereurs, que pour les prier de venir les secourir & de se faire couronner dans Rome. Grégoire envoie deux légats à Henri, pour le citer à venir comparaître devant lui comme un accusé.

Les légats arrivés à Goslar sont abandonnés aux insultes des valets. On assemble pour réponse une diète dans Vorms, où se trouvent presque tous les seigneurs, les évêques, & les abbés d'Allemagne.

Un cardinal, nommé Hugues, y demande justice de tous les crimes qu'il impute au pape. Grégoire y est déposé à la pluralité des voix; mais il fallait avoir une armée pour aller à Rome soutenir ce jugement.

Le pape, de son côté, dépose l'empereur par une bulle: « Je lui défends, dit-il, de gouverner le » royaume teutonique & l'Italie; & je délivre ses » sujets du serment de fidélité ».

Grégoire, plus habile que l'empereur, savait bien que ces excommunications seraient secondées par des guerres civiles. Il met les évêques allemands dans son parti. Ces évêques gagnent des seigneurs. Les Saxons, anciens ennemis de Henri, se joignent à eux. L'excommunication de Henri IV leur sert de prétexte.

Ce même Guelphe à qui l'empereur avait donné la

Bavière, s'arme contre lui de ses bienfaits, & soutient les mécontens.

Enfin la plupart des mêmes évêques & des mêmes princes qui avoient déposé Gregoire VII, soumettent leur empereur au jugement de ce pape. Ils décrètent que le pape viendra juger definitivement l'empereur dans Augsbourg.

L'empereur veut prévenir ce jugement fatal d'Augsbourg; & par une résolution inouie, il va, suivi de peu de domestiques, demander au pape l'absolution. 1077.

Le pape était alors dans la forteresse de Canosse sur l'Apennin avec la comtesse Mathilde, propre cousine de l'empereur.

Cette comtesse Mathilde est la véritable cause de toutes les guerres entre les empereurs & les papes, qui ont si long-temps désolé l'Italie. Elle possédait de son chef une grande partie de la Toscane, Mantoue, Parme, Reggio, Plaisance, Ferrare, Modène, Vérone, presque tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de Saint-Pierre de Viterbe jusqu'à Orviette, une partie de l'Ombrie, de Spolète, de la marche d'Ancone. On l'appelait la grande comtesse, quelquefois duchesse; il n'y avoit alors aucune formule de titres usitée en Europe; on disait aux rois votre excellence, votre sérénité, votre grandeur, votre grâce, indifféremment. Le titre de majesté était rarement donné aux empereurs; & c'était plutôt une épithète qu'un nom d'honneur affecté à la dignité impériale. Il y a encore un diplome d'une donation de Mathilde à l'évêque de Modène, qui commence ainsi: «En présence de Mathilde, par la grace de Dieu, » duchesse & comtesse». Sa mère, sœur de Henri III, & très-maltraitée par son frère, avait nourri cette puissante princesse dans une haine implacable contre

la maison de Henri. Elle était soumise au pape, qui était son directeur, & que ses ennemis accusaient d'être son amant. Son attachement à Grégoire & sa haine contre les Allemands allèrent au point qu'elle fit une donation de toutes ses terres au pape ; du moins à ce qu'on prétend.

C'est en présence de cette comtesse Mathilde qu'au mois de janvier 1077, l'empereur, pieds nus & couvert d'un cilice, se prosterne aux pieds du pape, en lui jurant qu'il lui sera en tout parfaitement soumis, & qu'il ira attendre son arrêt à Augsbourg.

Tous les seigneurs lombards commençaient alors à être beaucoup plus mécontens du pape que de l'empereur. La donation de Mathilde leur donnait des alarmes. Ils promettent à Henri IV de le secourir, s'il casse le traité honteux qu'il vient de faire. Alors on voit ce qu'on n'avait point vu encore ; un empereur allemand secouru par l'Italie, & abandonné par l'Allemagne.

Les seigneurs & les évêques assemblés à Forchheim en Franconie, animés par les légats du pape, déposent l'empereur, & réunissent leurs suffrages en faveur de Rodolphe de Reinfeld, duc de Suabe.

1078. Grégoire se conduit alors en juge suprême des rois. Il a déposé Henri IV, mais il peut lui pardonner. Il trouve mauvais qu'on n'ait pas attendu son ordre précis pour sacrer le nouvel élu à Maïence. Il déclare, de la forteresse de Canosse, où les seigneurs lombards le tiennent bloqué, qu'il reconnaîtra pour empereur & pour roi d'Allemagne, celui des concurrens qui lui obéira le mieux.

Henri IV repasse en Allemagne, ranime son parti, lève une armée. Presque toute l'Allemagne est mise par les deux partis à feu & à sang.

On voit tous les évêques en arme dans cette guerre. 1079.
Un évêque de Strasbourg, partisan de Henri, va piller tous les couvens déclarés pour le pape.

Pendant qu'on se bat en Allemagne, Grégoire VII 1080.
échappé aux Lombards excommunie de nouveau Henri; & par sa bulle du 7 mars, « Nous donnons, » dit-il, le royaume teutonique à Rodolphe, & nous » condamnons Henri à être vaincu ».

Il envoie à Rodolphe une couronne d'or avec ce mauvais vers si connu :

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

Henri IV, de son côté, assemble trente évêques & quelques seigneurs allemands & lombards à Brixen, & dépose le pape pour la seconde fois aussi inutilement que la première.

Bertrand, comte de Provence, se soustrait à l'obéissance des deux empereurs, & fait hommage au pape. La ville d'Arles reste fidelle à Henri.

Grégoire VII se fortifie de la protection des princes normands, & leur donne une nouvelle investiture, à condition qu'ils défendront toujours les papes.

Grégoire encourage Rodolphe & son parti, & leur promet que Henri mourra cette année. Mais dans la fameuse bataille de Mersbourg, Henri IV, assisté de Godefroi de Bouillon, fait retomber la prédiction du pape sur Rodolphe son compétiteur, blessé à mort par Godefroi même.

Henri se venge sur la Saxe, qui devient alors le 1081.
pays le plus malheureux.

Avant de partir pour l'Italie, il donne sa fille Agnès au baron Fréderic de Stauffen, qui l'avait aidé, ainsi que Godefroi de Bouillon, à gagner la bataille décisive de Mersbourg. Le duché de Suabe est sa dot. C'est

l'origine de l'illuſtre & malheureuſe maiſon de Suabe.

Henri vainqueur paſſe en Italie. Les places de la comteſſe Mathilde lui réſiſtent. Il amenait avec lui un pape de ſa façon, nommé Guibert : mais cela même l'empêche d'abord d'être reçu à Rome.

1082. Les Saxons ſe font un fantôme d'empereur : c'eſt un comte Hermann, à peine connu.

1083. Henri aſſiége Rome. Gregoire lui propoſe de venir encore lui demander l'abſolution, & lui promet de le couronner à ce prix. Henri pour réponſe prend la ville ; le pape s'enferme dans le château Saint-Ange.

Robert-Guiſcard vient à ſon ſecours, quoiqu'il eût eu auſſi quelques années auparavant ſa part des excommunications que Gregoire avait prodiguées. On négocie : on fait promettre au pape de couronner Henri.

Grégoire, pour tenir ſa promeſſe, propoſe de deſcendre la couronne du haut du château Saint-Ange avec une corde, & de couronner ainſi l'empereur.

1084. Henri ne s'accomode point de cette plaiſante cérémonie ; il fait introniſer ſon anti-pape Guibert, & eſt couronné ſolennellement par lui.

Cependant Robert-Guiſcard ayant reçu de nouvelles troupes, cet aventurier normand force l'empereur à s'éloigner, tire le pape du château Saint-Ange, devient à la fois ſon protecteur & ſon maître, & l'emmène à Salerne, où Gregoire demeura juſqu'à ſa mort priſonnier de ſes libérateurs, mais toujours parlant en maître des rois, & en martyr de l'égliſe.

1085. L'empereur retourne à Rome, s'y fait reconnaître lui & ſon pape, & ſe hâte de retourner en Allemagne, comme tous ſes prédéceſſeurs, qui paraiſſaient n'être venus prendre Rome que par cérémonie. Les diviſions de l'Allemagne le rappelaient : il fallait écraſer l'anti-

empereur, & dompter les Saxons; mais il ne peut jamais avoir de grandes armées, ni par conséquent de succès entiers.

Il soumet la Thuringe; mais la Bavière soulevée par l'ingratitude de Guelfe, la moitié de la Suabe, qui ne veut point reconnaître son gendre, se déclarent contre lui, & la guerre civile est dans toute l'Allemagne. 1086.

Grégoire VII étant mort, Didier, abbé du Mont-Cassin, est pape sous le nom de Victor III. La comtesse Mathilde, fidelle à sa haine contre Henri IV, fournit des troupes à ce Victor, pour chasser de Rome la garnison de l'empereur & son pape Guibert. Victor meurt, & Rome n'est pas moins soustraite à l'autorité impériale. 1087.

L'anti-empereur Hermann n'ayant plus ni argent ni troupes, vient se jeter aux genoux de Henri IV, & meurt ensuite ignoré. 1088.

Henri IV épouse une princesse russe, veuve d'un marquis de Brandebourg de la maison de Stade; ce n'était pas un mariage de politique. 1089.

Il donne le marquisat de Misnie au comte de Lanzberg, l'un des plus anciens seigneurs saxons. C'est de ce marquis de Misnie que descend toute la maison de Saxe.

Ayant pacifié l'Allemagne, il repasse en Italie: le plus grand obstacle qu'il y trouve est toujours cette comtesse Mathilde, remariée depuis peu avec le jeune Guelfe, fils de cet ingrat Guelfe à qui Henri IV avait donné la Bavière.

La comtesse soutient la guerre dans ses états contre l'empereur, qui retourne en Allemagne sans avoir presque rien fait.

Ce Guelfe, mari de la comtesse Mathilde, est,

dit-on, la première origine de la faction des Guelfes; par laquelle on désigna depuis en Italie le parti des papes. Le mot de Gibelin fut long-temps depuis appliqué à la faction des empereurs, parce que Henri, fils de Conrad III, naquit à Ghibeling. Cette origine de ces deux mots de guerre est aussi probable & aussi incertaine que les autres.

1090. Le nouveau pape Urbain II, auteur des croisades, poursuit Henri IV avec non moins de vivacité que Grégoire VII.

Les évêques de Constance & de Passau soulèvent le peuple. Sa nouvelle femme Adélaïde de Russie, & son fils Conrad, né de Berthe, se révoltent contre lui; jamais empereur, ni mari, ni père, ne fut plus malheureux que Henri IV.

1091. L'impératrice Adélaïde & Conrad son beau-fils, passent en Italie. La comtesse Mathilde leur donne des troupes & de l'argent. Roger, duc de Calabre, marie sa fille à Conrad.

Le pape Urbain, ayant fait cette puissante ligue contre l'empereur, ne manque pas de l'excommunier.

1092. L'empereur en partant d'Italie avait laissé une garnison dans Rome; il était encore maître du palais de Latran, qui était assez fort, & où son pape Guibert était revenu.

Le commandant de la garnison vend au pape la garnison & le palais. Géofroi, abbé de Vendôme, qui était alors à Rome, prête à Urbain II l'argent qu'il faut pour ce marché; & Urbain II le rembourse par le titre de cardinal qu'il lui donne, à lui & à ses successeurs. Ainsi dans tous les gouvernemens monarchiques, la vanité a toujours fait ses marchés avec l'avarice. Le pape Guibert s'enfuit.

1093. Les esprits s'occupent pendant ces années en Europe

de l'idée des croisades, que le fameux hermite Pierre 1094.
prêchait par-tout avec un enthousiasme qu'il com- 1095.
muniquait de ville en ville.

Grand concile, ou plutôt assemblée prodigieuse à Plaisance en 1095. Il y avait plus de quarante mille hommes ; & le concile se tenait en plein champ. Le pape y propose la croisade.

L'impératrice Adélaïde & la comtesse Mathilde y demandent solennellement justice de l'empereur Henri IV.

Conrad vient baiser les pieds d'Urbain II, lui prête serment de fidélité, & conduit son cheval par la bride. Urbain lui promet de le couronner empereur, à condition qu'il renoncera aux investitures. Ensuite il le baise à la bouche, & mange avec lui dans Crémone.

La croisade ayant été prêchée en France avec plus 1096.
de succès qu'à Plaisance, Gauthier sans avoir, l'hermite Pierre, & un moine allemand nommé Godescald, prennent leur chemin par l'Allemagne, suivis d'une armée de vagabonds.

Comme ces vagabonds portaient la croix & n'a- 1097.
vaient point d'argent, & que les Juifs qui faisaient tout le commerce d'Allemagne en avaient beaucoup, les croisés commencèrent leurs expéditions par eux à Vorms, à Cologne, à Maïence, à Trèves, & dans plusieurs autres villes ; on les égorge, on les brûle : presque toute la ville de Maïence est réduite en cendres par ces désordres.

L'empereur Henri réprime ces excès autant qu'il le peut, & laisse les croisés prendre leur chemin par la Hongrie, où ils sont presque tous massacrés.

Le jeune Guelfe se brouille avec sa femme Mathilde ; il se sépare d'elle, & cette brouillerie rétablit un peu les affaires de l'empereur.

1098. Henri tient une diète à Aix-la-chapelle, où il fait déclarer son fils Conrad indigne de jamais régner.

1099. Il fait élire & couronner son second fils Henri, ne se doutant pas qu'il aurait plus à se plaindre du cadet que de l'aîné.

1100. L'autorité de l'empereur est absolument détruite en Italie, mais rétablie en Allemagne.

1101. Conrad le rebelle meurt subitement à Florence. Le pape Pascal II, auquel les faibles lieutenans de l'empereur en Italie opposaient en vain des anti-papes, excommunie Henri IV, à l'exemple de ses prédécesseurs.

1102. La comtesse Mathilde, brouillée avec son mari, renouvelle sa donation à l'église romaine.

Brunon, archevêque de Trèves, primat des Gaules de Germanie, investi par l'empereur, va à Rome, où il est obligé de demander pardon d'avoir reçu l'investiture.

1104. Henri IV promet d'aller à la Terre-sainte; c'était le seul moyen alors de gagner tous les esprits.

1105. Mais dans ce même temps, l'archevêque de Maïence & l'évêque de Constance, légats du pape, voyant que la croisade de l'empereur n'est qu'une feinte, excitent son fils Henri contre lui; ils le relèvent de l'excommunication qu'il a, disent-ils, encourue « pour avoir » été fidelle à son père ». Le pape l'encourage; on gagne plusieurs seigneurs saxons & bavarois.

Les partisans du jeune Henri assemblent un concile & une armée. On ne laisse pas de faire dans ce concile des lois sages; on y confirme ce qu'on appelle la trève de Dieu; monument de l'horrible barbarie de ces temps-là. Cette trève était une défense aux seigneurs & aux barons, tous en guerre les uns contre les autres, de se tuer les dimanches & les fêtes.

Le jeune Henri proteste dans le concile qu'il est prêt de se soumettre à son père, si son père se soumet au pape. Tout le concile cria *Kyrie eleyson*; c'était la prière des armées & des conciles.

Cependant ce fils révolté, met dans son parti le marquis d'Autriche & le duc de Bohême. Les ducs de Bohême prenaient alors quelquefois le titre de roi, depuis que le pape leur avait donné la mitre.

Son parti se fortifie; l'empereur écrit en vain au pape Pascal, qui ne l'écoute pas. On indique une diète à Maïence pour appaiser tant de troubles.

Le jeune Henri feint de se réconcilier avec son père; il lui demande pardon les larmes aux yeux; & l'ayant attiré près de Maïence dans le château de Bingenheim, il l'y fait arrêter & le retient en prison.

La diète de Maïence se déclare pour le fils perfide 1106.
contre le père malheureux. On signifie à l'empereur qu'il faut qu'il envoie les ornemens impériaux au jeune Henri; on les lui prend de force, on les porte à Maïence. L'usurpateur dénaturé y est couronné; mais il assure en soupirant que c'est malgré lui, & qu'il rendra la couronne à son père, dès que Henri IV sera obéissant au pape.

On trouve dans les constitutions de Goldast une lettre de l'empereur à son fils, par laquelle il le conjure de souffrir au moins que l'évêque de Liége lui donne un asile. « Laissez-moi, dit-il, rester à Liége, » si non en empereur, du moins en réfugié; qu'il ne » soit pas dit à ma honte, ou plutôt à la vôtre, que » je sois forcé de mendier de nouveaux asiles dans le » temps de pâques. Si vous m'accordez ce que je vous » demande, je vous en aurai une grande obligation: » si vous me refusez, j'irai plutôt vivre en villageois » dans les pays étrangers que de marcher ainsi d'op-

» probre en opprobre dans un empire qui autrefois
» fut le mien ».

Quelle lettre d'un empereur à son fils ! L'hypocrite & l'inflexible dureté de ce jeune prince rendit quelques partisans à Henri IV. Le nouvel élu voulant violer à Liége l'asile de son père fut repoussé. Il alla demander en Alsace le serment de fidélité, & les Alsaciens, pour tout hommage, battirent les troupes qui l'accompagnaient, & le contraignirent de prendre la fuite ; mais ce léger échec ne fit que l'irriter & qu'aggraver les malheurs du père.

L'évêque de Liége, le duc de Limbourg, le duc de la basse Lorraine, protégeaient l'empereur. Le comte de Hainaut était contre lui. Le pape Pascal écrit au comte de Hainaut : « Poursuivez par-tout Henri,
» chef des hérétiques & ses fauteurs ; vous ne pouvez
» offrir à Dieu de sacrifices plus agréables ».

Henri IV enfin, presque sans secours, près d'être forcé dans Liége, écrit à l'abbé de Cluni ; il semble qu'il méditât une retraite dans ce couvent. Il meurt à Liége le 7 août, accablé de douleur, & en s'écriant : « Dieu des vengeances, vous vengerez ce parricide » ; c'était une opinion aussi ancienne que vaine, que Dieu exauçait les malédictions des mourans, & surtout des pères ; erreur utile si elle eût pu effrayer ceux qui méritaient ces malédictions.

Le fils dénaturé de Henri IV vient à Liége, fait déterrer de l'église le corps de son père, comme celui d'un excommunié, & le fait porter à Spire dans une cave.

HENRI V,

DIX-NEUVIÈME EMPEREUR.

Les ſeigneurs des grands fiefs commençaient alors à s'affermir dans le droit de ſouveraineté. Ils s'appelaient *coimperantes*, ſe regardant comme des ſouverains dans leurs fiefs, & vaſſaux de l'Empire, non de l'empereur. Ils recevaient à la vérité de lui les fiefs vacans; mais la même autorité qui les leur donnait ne pouvait les leur ôter. C'eſt ainſi qu'en Pologne le roi confère les palatinats, & la république ſeule a le droit de deſtitution. En effet, on peut recevoir par grace, mais on ne doit être dépoſſédé que par juſtice. Pluſieurs vaſſaux de l'Empire s'intitulaient déjà ducs & comtes *par la grace de Dieu.*

Cette indépendance que les ſeigneurs s'aſſuraient, & que les empereurs voulaient réduire, contribua, pour le moins autant que les papes, au trouble de l'Empire & à la révolte des enfans contre leurs pères.

La force des grands s'accroiſſait de la faibleſſe du trône. Ce gouvernement féodal était à-peu-près le même en France & en Arragon. Il n'y avait plus de royaume en Italie; tous les ſeigneurs s'y cantonnaient; l'Europe était toute hériſſée de châteaux, & couverte de brigands; la barbarie & l'ignorance régnaient. Les habitans des campagnes étaient dans la ſervitude, les bourgeois des villes mépriſés & rançonnés; & à quelques villes commerçantes près en Italie, l'Europe n'était d'un bout à l'autre qu'un théâtre de misères.

La première choſe que fait Henri V, dès qu'il s'eſt fait couronner, eſt de maintenir ce même droit des inveſtitures, contre lequel il s'était élevé pour détrôner ſon père.

Le pape Paſcal étant venu en France, va juſqu'à Châlons en Champagne pour conférer avec les princes & les évêques allemands, qui y viennent au nom de l'empereur.

Cette nombreuſe ambaſſade refuſe d'abord de faire la première viſite au pape. Ils ſe rendent pourtant chez lui à la fin. Brunon, archevêque de Treves, ſoutient le droit de l'empereur. Il était bien plus naturel qu'un archevêque reclamât contre ces inveſtitures & ces hommages, dont les évêques ſe plaignaient tant; mais l'intérêt particulier combat dans toutes les occaſions l'intérêt général.

1107. 1108. 1109. 1110. Ces quatre années ne ſont guères employées qu'à des guerres contre la Hongrie & contre une partie de la Pologne; guerres ſans ſujet, ſans grand ſuccès de part ni d'autre, qui finiſſent par la laſſitude de tous les partis, & qui laiſſent les choſes comme elles étaient.

1111. 1112. L'empereur, à la fin de cette guerre, épouſe la fille de Henri I roi d'Angleterre, fils & ſecond ſucceſſeur de Guillaume le conquérant. On prétend que ſa femme eut pour dot une ſomme qui revient à environ neuf cent mille livres ſterling. Cela compoſerait plus de cinq millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui, & de vingt millions de France. Les hiſtoriens manquent tous d'exactitude ſur ces faits; & l'hiſtoire de ces temps-là n'eſt que trop ſouvent un ramas d'exagérations.

Enfin, l'empereur penſe à l'Italie & à la couronne impériale; & le pape Paſcal II, pour l'inquiéter, renouvelle la querelle des inveſtitures.

Henri V envoie à Rome des ambaſſadeurs, ſuivis d'une armée. Cependant il promet, par un écrit conſervé encore au Vatican, de renoncer aux inveſtitures, de laiſſer aux papes tout ce que les empereurs leur

ont donné ; &, ce qui est assez étrange, après de telles soumissions, il promet de ne tuer ni de mutiler le souverain pontife.

Pascal II, par le même acte, promet d'ordonner aux évêques d'abandonner à l'empereur tous leurs fiefs relevans de l'Empire : par cet accord les évêques perdaient beaucoup, le pape & l'empereur gagnaient.

Tous les évêques d'Italie & d'Allemagne qui étaient à Rome protestent contre cet accord ; Henri V, pour les appaiser, leur propose d'être fermiers des terres dont ils étaient auparavant en possession. Les évêques ne veulent point du tout être fermiers.

Henri V, lassé de toutes ces contestations, dit qu'il veut être couronné & sacré sans aucune condition. Tout cela se passait dans l'église de Saint-Pierre pendant la messe ; & à la fin de la messe, l'empereur fait arrêter le pape par ses gardes.

Il se fait un soulèvement dans Rome en faveur du pape. L'empereur est obligé de se sauver ; il revient sur le champ avec des troupes ; donne dans Rome un sanglant combat, tue beaucoup de Romains, & surtout de prêtres, & emmène le pape prisonnier avec quelques cardinaux.

Pascal fut plus doux en prison qu'à l'autel. Il fit tout ce que l'empereur voulut. Henri V, au bout de deux mois, reconduit à Rome le saint père à la tête de ses troupes. Le pape le couronne empereur le 13 avril, & lui donne en même temps la bulle par laquelle il lui confirme le droit des investitures. Il est remarquable qu'il ne lui donne dans cette bulle que le titre de *dilection*. Il l'est encore plus que l'empereur & le pape communièrent de la même hostie, & que le pape dit en donnant la moitié de l'hostie à l'empereur : « Comme cette partie du sacrement est divisée

» de l'autre, que le premier de nous deux qui rompra » la paix soit séparé du royaume de Jésus-Christ ».

Henri V achève cette comédie en demandant au pape la permission de faire enterrer son père en terre sainte, lui assurant qu'il est mort pénitent ; & il retourne en Allemagne faire les obsèques de Henri IV sans avoir affermi son pouvoir en Italie.

Pascal II ne trouva pas mauvais que les cardinaux & ses légats, dans tous les royaumes, désavouassent sa condescendance pour Henri V.

Il assemble un concile dans la basilique de Saint-Jean de Latran. Là, en présence de trois cents prélats, il demande pardon de sa faiblesse, offre de se démettre du pontificat, casse, annulle tout ce qu'il a fait, & s'avilit lui-même pour relever l'Eglise.

1013. Il se peut que Pascal II & son concile n'eussent pas fait cette démarche, s'ils n'eussent compté sur quelqu'une de ces révolutions qui ont toujours suivi le sacre des empereurs. En effet, il y avait des troubles en Allemagne au sujet du fisc impérial ; autre source de guerres civiles.

1114. Lothaire, duc de Saxe, depuis empereur, est à la tête de la faction contre Henri V. Cet empereur ayant à combattre les Saxons, comme son père, est défendu comme lui par la maison de Suabe. Frédéric de Stauffen, duc de Suabe, père de l'empereur Barberousse, empêche Henri V de succomber.

1115. Les ennemis les plus dangereux de Henri V sont trois prêtres ; le pape en Italie, l'archevêque de Maïence, qui bat quelquefois ses troupes, & l'évêque de Vürtzbourg Erlang, qui, envoyé par lui aux ligueurs, le trahit & se range de leur côté.

1116. Henri V vainqueur, met l'évêque de Vürtzbourg Erlang au ban de l'Empire. Les évêques de Vürtzbourg se

ſe prétendaient ſeigneurs directs de toute la Franconie, quoiqu'il y eût des ducs, & que ce duché même appartînt à la maiſon impériale.

Le duché de Franconie eſt donné à Conrad, neveu de Henri V. Il n'y a plus aujourd'hui de duc de cette grande province, non plus que de Suabe.

L'évêque Erlang ſe défend long-temps dans Vürtzbourg, diſpute les remparts l'épée à la main, & s'échappe quand la ville eſt priſe.

La fameuſe comteſſe Mathilde meurt, après avoir renouvelé la donation de tous ſes biens à l'Egliſe romaine.

L'empereur Henri V, déshérité par ſa couſine & excommunié par le pape, va en Italie ſe mettre en poſſeſſion des terres de Mathilde, & ſe venger du pape. Il entre dans Rome, & le pape s'enfuit chez les nouveaux vaſſaux & les nouveaux protecteurs de l'égliſe, les princes normands. 1117.

Le premier couronnement de l'empereur paraiſſant équivoque, on en fait un ſecond qui l'eſt bien davantage. Un archevêque de Prague en Portugal, limouſin de naiſſance, nommé Bourdin, s'aviſe de ſacrer l'empereur.

Henri, après cette cérémonie, va s'aſſurer de la Toſcane. Paſcal II revient à Rome avec une petite armée des princes normands. Il meurt, & l'armée s'en retourne après s'être fait payer. 1118.

Les cardinaux ſeuls éliſent Goietan, Gelaſe II. Cincio, conſul de Rome, marquis de Frangipani, dévoué à l'empereur, entre dans le conclave l'épée à la main, ſaiſit le pape à la gorge, l'accable de coups, le fait priſonnier. Cette férocité brutale met Rome en combuſtion. Henri V va à Rome; Gelaſe ſe retire

en France; l'empereur donne le pontificat à son limousin Bourdin.

1119. Gelase étant mort au concile de Vienne en Dauphiné, les cardinaux qui étaient à ce concile, élisent, conjointement avec les évêques, & même avec des laïques romains qui s'y trouvaient, Gui de Bourgogne, archevêque de Vienne, fils d'un duc de Bourgogne, & du sang royal de France. Ce n'est pas le premier prince élu pape. Il prend le nom de Calixte II.

Louis-le-gros, roi de France, se rend médiateur dans cette grande affaire des investitures entre l'empire & l'église. On assemble un concile à Reims. L'archevêque de Maïence y arrive avec cinq cents gens d'armes à cheval, & le comte de Troies va le recevoir à une demi-lieue avec un pareil nombre.

L'empereur & le pape se rendent à Mouzon. On est près de s'accommoder; & sur une dispute de mots, tout est plus brouillé que jamais. L'empereur quitte Mouzon, & le concile l'excommunie.

1120. Comme il y avait dans ce concile plusieurs évêques
1121. allemands qui avoient excommunié l'empereur, les autres évêques d'Allemagne ne veulent plus que l'empereur donne les investitures.

1122. Enfin, dans une diète de Vorms, la paix de l'Empire & de l'église est faite. Il se trouve que dans cette longue querelle on ne s'était jamais entendu. Il ne s'agissait pas de savoir si les empereurs conféraient l'épiscopat, mais s'ils pouvaient investir de leurs fiefs impériaux des évêques canoniquement élus à leur recommandation. Il fut décidé que les investitures seraient dorénavant données par le sceptre, & non par un bâton recourbé & par un anneau. Mais ce qui fut bien plus important, l'empereur renonça en termes exprès à nommer aux bénéfices ceux qu'il de-

vait inveſtir. *Ego Henricus, Dei gratiâ Romanorum imperator, concedo in omnibus eccleſiis fieri electionem & liberam conſecrationem.* Ce fut une brêche irrépa-rable à l'autorité impériale.

Troubles civils en Bohême, en Hongrie, en Alſace, 1123.
en Hollande. Il n'y a dans ce temps malheureux que de la diſcorde dans l'égliſe, des guerres particulières entre tous les grands, & de la ſervitude dans les peuples.

Voici la première fois que les affaires d'Angleterre 1124.
ſe trouvent mêlées avec celles de l'Empire. Le roi d'Angleterre Henri I, frère du duc de Normandie, a déjà des guerres avec la France au ſujet de ce duché.

L'empereur lève des troupes, & s'avance vers le Rhin. On voit auſſi que dès ces temps-là même tous les ſeigneurs allemands ne ſecondaient pas l'empereur dans de telles guerres. Pluſieurs refuſent de l'aſ-ſiſter contre une puiſſance qui, par ſa poſition, devait être naturellement la protectrice des ſeigneurs des grands fiefs allemands contre le dominateur ſuze-rain; ainſi que les rois d'Angleterre s'unirent depuis avec les grands vaſſaux de la France.



Les malheurs de l'Europe étaient au comble par 1125.
une maladie contagieuſe. Henri V en eſt attaqué, & meurt à Utrecht le 22 mai, avec la réputation d'un fils dénaturé, d'un hypocrite ſans religion, d'un voi-ſin inquiet, & d'un mauvais maître.

LOTHAIRE II,

VINGTIÈME EMPEREUR.

Voici une époque ſingulière. La France, pour la 1125.
première fois, depuis la décadence de la maiſon de 1126.

1127. Charlemagne, ſe mêle en Allemagne de l'élection d'un empereur. Le célébre moine Suger, abbé de Saint-Denis, & miniſtre d'état ſous Louis-le-gros, va à la diète de Maïence avec le cortége d'un ſouverain, pour s'oppoſer au moins à l'élection de Frédéric, duc de Suabe. Il y réuſſit, ſoit par bonheur, ſoit par intrigues. La diète partagée choiſit dix électeurs. On ne nomme point ces dix princes. Ils éliſent le duc de Saxe, Lothaire; & les ſeigneurs qui étaient préſens l'élevèrent ſur leurs épaules.

Conrad, duc de Franconie, de la maiſon de Stauffen-Suabe, & Frédéric duc de Suabe, proteſtent contre l'élection. L'abbé Suger fut parmi les miniſtres de France le premier qui excita des guerres civiles en Allemagne. Conrad ſe fait proclamer roi à Spire; mais au lieu de ſoutenir ſa faction, il va ſe faire roi de Lombardie à Milan. On lui prend ſes villes en Allemagne; mais il en gagne en Lombardie.

1128. Sept ou huit guerres à la fois dans le Danemarck
1129. & dans le Holſtein, dans l'Allemagne & dans la Flandre.

1130. A Rome le peuple prétendait toujours élire les papes malgré les cardinaux, qui s'étaient réſervé ce droit, & perſiſtait à ne reconnaître l'élu que comme ſon évêque, & non comme ſon ſouverain. Rome entière ſe partage en deux factions. L'une élit Innocent II; l'autre élit le fils ou petit-fils d'un juif, nommé Léon, qui prend le nom d'Anaclet. Le fils du juif, comme plus riche, chaſſe ſon compétiteur de Rome. Innocent II ſe réfugie en France, devenue l'aſile des papes opprimés. Ce pape va à Liége, met Lothaire II dans ſes intérêts, le couronne empereur avec ſon épouſe, & excommunie ſes compétiteurs.

1131. L'anti-empereur Conrad de Franconie, & l'anti-

pape Anaclet ont un grand parti en Italie. L'empereur Lothaire & le pape Innocent vont à Rome. Les deux papes se soumettent au jugement de Lothaire : il décide pour Innocent. L'anti-pape se retire dans le château Saint-Ange, dont il était encore maître. Lothaire se fait sacrer par Innocent II, selon les usages alors établis. L'un de ces usages était que l'empereur faisait d'abord serment de conserver au pape la vie & les membres : mais on en promettait autant à l'empereur. 1132. 1133.

La pape cède l'usufruit des terres de la comtesse Mathilde à Lothaire & à son gendre le duc de Bavière, seulement leur vie durant, moyennant une redevance annuelle au saint-siége. C'était une semence de guerres pour leurs successeurs.

Pour faciliter la donation de cet usufruit, Lothaire II baisa les pieds du pape, & conduisit sa mule quelques pas. On croit que Lothaire est le premier empereur qui ait fait cette double cérémonie.

Les deux rivaux de Lothaire, Conrad de Franconie & Frédéric de Suabe, abandonnés de leurs partis, se reconcilient avec l'empereur & le reconnaissent. 1134. 1135.

On tient à Magdebourg une diète célèbre. L'empereur grec, les Vénitiens y envoient des ambassadeurs pour demander justice contre Roger, roi de Sicile; des ambassadeurs du duc de Pologne y prêtent à l'Empire serment de fidélité, pour conserver apparemment la Poméranie, dont ils s'étaient emparés.

Police établie en Allemagne. Hérédités & coutumes des fiefs & des arrière-fiefs confirmées. Magistratures des bourgmestres, des maires, des prévôts, soumises aux seigneurs féodaux. Privilèges des églises, des évêchés, & des abbayes, confirmés. 1136.

1137. Voyage de l'empereur en Italie. Roger, duc de la Pouille, & nouveau roi de Sicile, tenait le parti de l'anti-pape Anaclet, & menaçait Rome. On fait la guerre à Roger.

La ville de Pise avait alors une grande considération dans l'Europe, & l'emportait même sur Venise & sur Gênes. Ces trois villes commerçantes fournissaient à presque tout l'occident toutes les délicatesses de l'Asie. Elles s'étaient sourdement enrichies par le commerce & par la liberté, tandis que les désolations du gouvernement féodal répandaient presque par-tout ailleurs la servitude & la misère. Les Pisans seuls arment une flotte de quarante galères au secours de l'empereur, & sans eux l'empereur n'aurait pu résister. On dit qu'alors on trouva dans la Pouille le premier exemplaire du Digeste, & que l'empereur en fit présent à la ville de Pise.

Lothaire II meurt en passant les Alpes du Tirol vers Trente.

CONRAD III,

VINGT-UNIÈME EMPEREUR.

1138. HENRI, duc de Bavière, surnommé le Superbe, qui possédait la Saxe, la Misnie, la Thuringe, en Italie Vérone & Spolète, & presque tous les biens de la comtesse Mathilde, se saisit des ornemens impériaux, & crut que sa grande puissance le ferait reconnaître empereur ; mais ce fut précisément ce qui lui ôta la couronne.

Tous les seigneurs se réunissent en faveur de Conrad, le même qui avait disputé l'Empire à Lothaire II. Henri de Bavière, qui paraissait si puissant, est le

troisième de ce nom qui est mis au ban de l'Empire. Il faut qu'il ait été plus imprudent encore que superbe, puisqu'étant si puissant, il put à peine se défendre.

Comme le nom de la maison de ce prince était Guelfe, ceux qui tinrent son parti furent appelés les Guelfes, & on s'accoutuma à nommer ainsi les ennemis des empereurs.

On donne à Albert d'Anhalt, surnommé l'Ours, 1139.
marquis de Brandebourg, la Saxe qui appartenait aux Guelfes; on donne la Bavière au marquis d'Autriche. Mais enfin, Albert l'Ours ne pouvant se mettre en possession de la Saxe, on s'accommode. La Saxe reste à la maison des Guelfes, la Bavière à celle d'Autriche: tout a changé depuis.

Henri-le-superbe meurt, & laisse au berceau 1140.
Henri-le-lion. Son frère Guelfe soutient la guerre. Roger, roi de Sicile, lui donnait mille marcs d'argent pour la faire. On voit qu'à peine les princes normands sont puissans en Italie, qu'ils songent à fermer le chemin de Rome aux empereurs par toutes sortes de moyens. Frédéric Barberousse, neveu de Conrad, & si célèbre depuis, se signale déjà dans cette guerre.

Jamais temps ne parut plus favorable aux empe- Depuis 1140. jusqu'à 1146.
reurs pour venir établir dans Rome cette puissance qu'ils ambitionnèrent toujours, & qui fut toujours contestée.

Arnaud de Brescia, disciple d'Abélard, homme d'enthousiasme, prêchait dans toute l'Italie contre la puissance temporelle des papes & du clergé. Il persuadait tous ceux qui avaient intérêt d'être persuadés, & sur-tout les Romains.

En 1144, sous le court pontificat de Lucius II,

les Romains veulent encore établir l'ancienne république ; ils augmentent le sénat : ils élisent Patrice, un fils de l'anti-pape, Pierre de Léon, nommé Jourdain, & donnent au Patrice le pouvoir tribunitial. Le pape Lucius marche contre eux, & est tué au pied du Capitole.

Cependant Conrad III ne va point en Italie, soit qu'une guerre des Hongrois contre le marquis d'Autriche le retienne, soit que la passion épidémique des croisades ait déjà passé jusqu'à lui.

1146. St. Bernard, abbé de Clervaux, ayant prêché la croisade en France, la prêche en Allemagne. Mais en quelle langue prêchait-il donc ? Il n'entendait point le tudesque, il ne pouvait parler latin au peuple. Il y fit beaucoup de miracles ; cela peut être : mais il ne joignit pas à ces miracles le don de prophétie ; car il annonça de la part de Dieu les plus grands succès.

L'empereur se croise à Spire avec beaucoup de seigneurs.

1147. Conrad III fait les préparatifs de sa croisade dans la diète de Francfort. Il fait, avant son départ, couronner son fils Henri roi des Romains. On établit le conseil impérial de Rotvell, pour juger les causes en dernier ressort. Ce conseil était composé de douze barons. La présidence fut donnée comme un fief à la maison de Schults, c'est-à-dire, à condition de foi & hommage, & d'une redevance. Ces espèces de fiefs commençaient à s'introduire.

L'empereur s'embarque sur le Danube avec le célèbre évêque de Freisingen, qui a écrit l'histoire de ce temps, avec ceux de Ratisbonne, de Passau, de Basle, de Metz, de Toul. Fréderic Barberousse, le marquis d'Autriche, Henri, duc de Bavière, le mar-

quis de Montferrat, sont les principaux princes qui l'accompagnent.

Les Allemands étaient les derniers qui venaient à ces expéditions d'abord si brillantes, & bientôt après si malheureuses. Déjà était érigé le petit royaume de Jérusalem : les états d'Antioche, d'Edesse, de Tripoli, de Syrie, s'étaient formés. Il s'était élevé des comtes de Joppé, des marquis de Galilée & de Sidon; mais la plupart de ces conquêtes étaient perdues.

L'intempérance fait périr une partie de l'armée al- 1148.
lemande. De-là tous ces bruits que l'empereur grec a empoisonné les fontaines pour faire périr les croisés.

Conrad & Louis-le-jeune, roi de France, joignent leurs armées affaiblies vers Laodicée. Après quelques combats contre les musulmans, il va en pélerinage à Jérusalem, au lieu de se rendre maître de Damas, qu'il assiége ensuite inutilement. Il s'en retourne presque sans armée sur les vaisseaux de son beau-frère Manuel Comnène ; il aborde dans le golfe de Venise, n'osant aller en Italie, encore moins se présenter à Rome pour y être couronné.

La perte de toutes ces prodigieuses armées de croi- 1148.
sés, dans les pays où Alexandre avait subjugué avec 1149.
quarante mille hommes un empire beaucoup plus puissant que celui des Arabes & des Turcs, démontre que dans ces entreprises des chrétiens il y avait un vice radical qui devait nécessairement les détruire : c'était le gouvernement féodal, l'indépendance des chefs : & par conséquent la désunion, le désordre & l'imprudence.

La seule croisade raisonnable qu'on fit alors fut celle de quelques seigneurs flamands & anglais, mais principalement de plusieurs allemands des bords du Rhin, du Mein & du Veser, qui s'embarquèrent

pour aller secourir l'Espagne toujours envahie par les Maures. C'était-là un danger véritable qui demandait des secours : & il valait mieux assister l'Espagne contre les usurpateurs, que d'aller à Jérusalem, sur laquelle on n'avait aucun droit à prétendre, & où il n'y avait rien à gagner. Les croisés prirent Lisbonne, & la donnèrent au roi Alfonse.

On en faisait une autre contre les païens du nord ; car l'esprit du temps chez les chrétiens était d'aller combattre ceux qui n'étaient pas de leur religion. Les évêques de Magdebourg, de Halberstad, de Munster, de Mersbourg, de Brandebourg, plusieurs abbés animent cette croisade. On marche avec une armée de soixante mille hommes pour aller convertir les Slaves, les habitans de la Pométanie, de la Prusse & des bords de la mer Baltique. Cette croisade se fait sans consulter l'empereur, & elle tourne même contre lui.

Henri-le-lion, duc de Saxe, à qui Conrad avait ôté la Bavière, était à la tête de la croisade contre les païens : il les laissa bientôt en repos, pour attaquer les chrétiens, & pour reprendre la Bavière.

1150. L'empereur, pour tout fruit de son voyage en Pa-
1151. lestine, ne retrouve donc en Allemagne qu'une guerre civile sous le nom de guerre sainte. Il a bien de la peine, avec le secours des Bavarois & du reste de l'Allemagne, à contenir Henri-le-lion & les Guelfes.

1152. Conrad III meurt à Bamberg le 15 février, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils.

FRÉDERIC PREMIER, DIT BARBEROUSSE,

VINGT-DEUXIÈME EMPEREUR.

FRÉDERIC I est élu à Francfort par le consentement de tous les princes. Son secrétaire Amandus rapporte dans ses annales, dont on a conservé des extraits, que plusieurs seigneurs de la Lombardie y donnèrent leur suffrage en ces termes : « O vous » officiez, *officiati*, si vous y consentez, Fréderic » aura la force de son Empire. 1152.

Ces *officiati* étaient alors au nombre de six, les archevêques de Maïence, de Trèves, de Cologne, le grand-écuyer, le grand-maître d'hôtel, le grand-chambellan : on y ajouta depuis le grand-échanson. Il paraît indubitable que ces *officiati* étaient les premiers qui reconnaissaient l'empereur élu, qui l'annonçaient au peuple, qui se chargeaient de la cérémonie.

Les seigneurs italiens assistèrent à cette élection de Fréderic : rien n'est plus naturel. On croyait à Francfort donner l'Empire romain en donnant la couronne d'Allemagne ; quoique le roi ne fût nommé empereur qu'après avoir été couronné à Rome. Le prédécesseur de Fréderic-Barberousse n'avait eu aucune autorité ni à Rome ni dans l'Italie ; & il était de l'intérêt de l'élu que les grands vassaux de l'Empire romain joignissent leur suffrage aux voix des Allemands.

L'archevêque de Cologne le couronne à Aix-la-chapelle ; & tous les évêques l'avertissent qu'il n'a point l'Empire par droit d'hérédité. L'avertissement était inutile ; le fils du dernier empereur, abandonné, en était une assez bonne preuve.

Son règne commence par l'action la plus imposante.

Deux concurrens, Svenon & Canut, disputaient depuis long-temps le Danemarck : Fréderic se fait arbitre ; il force Canut à céder ses droits. Svenon soumet le Danemarck à l'Empire dans la ville de Mersbourg. Il prête serment de fidélité, il est investi par l'épée. Ainsi au milieu de tant de troubles, on voit des rois de Pologne, de Hongrie, de Danemarck, au pied du trône impérial.

1153. Le marquisat d'Autriche est érigé en duché, en faveur de Henri Jasamergott, qu'on ne connaît guère, & dont la postérité s'éteignit environ un siècle après.

Henri-le-lion, ce duc de Saxe de la maison Guelfe, obtient l'investiture de la Bavière, parce qu'il l'avait presque toute reconquise ; & il devient partisan de Fréderic-Barberousse, autant qu'il avait été ennemi de Conrad I.

Le pape Eugène III envoie deux légats faire le procès à l'archevêque de Maïence, accusé d'avoir dissipé les biens de son église ; & l'empereur le permet.

1154. En récompense Fréderic-Barberousse répudie sa femme, Marie de Vocbourg ou Vohenbourg, sans que le pape Adrien IV, alors siégeant à Rome, le trouve mauvais.

1155. Fréderic reprend sur l'Italie les desseins de ses prédécesseurs. Il réduit plusieurs villes de Lombardie qui voulaient se mettre en république ; mais Milan lui résiste.

Il se saisit au nom de Henri, son pupille, fils de Conrad III, des terres de la comtesse Mathilde, est couronné à Pavie & députe vers Adrien IV, pour le prier de le couronner empereur à Rome.

Ce pape est un des grands exemples de ce que peuvent le mérite personnel & la fortune. Né anglais, fils d'un mendiant, long-temps mendiant lui-même,

errant de pays en pays avant de pouvoir être reçu valet chez dés moines en Dauphiné, enfin porté au comble de la grandeur, il avait d'autant plus d'élévation dans l'esprit qu'il était parvenu d'un état plus abject. Il voulait couronner un vassal, & craignait de se donner un maître. Les troubles précédens avaient introduit la coutume que, quand l'empereur venait se faire sacrer, le pape se fortifiait, le peuple se cantonnait; & l'empereur commençait par jurer que le pape ne serait ni tué, ni mutilé, ni dépouillé.

Le Saint-Siége était protégé, comme on l'a vu, par le roi de Sicile & de Naples, devenu voisin & vassal dangereux.

L'empereur & le pape se ménagent l'un l'autre. Adrien, enfermé dans la forteresse de Citta-di Castello, s'accorde pour le couronnement, comme on capitule avec son ennemi. Un chevalier, armé de toutes pièces, vient lui jurer sur l'évangile que ses membres & sa vie seront en sûreté; & l'empereur lui livre ce fameux Arnaud de Brescia qui avait soulevé le peuple romain contre le pontificat, & qui avait été sur le point de rétablir la république romaine. Arnaud est brûlé à Rome comme un hérétique, & comme un républicain que deux souverains prétendans au despotisme s'immolaient.

Le pape va au-devant de l'empereur, qui devait, selon le nouveau cérémonial, lui baiser les pieds, lui tenir l'étrier, & conduire sa haquenée blanche l'espace de neuf pas romains. L'empereur ne faisait point de difficulté de baiser les pieds, mais il ne voulait point de la bride. Alors les cardinaux s'enfuient dans Citta-di-Castello, comme si Frédéric Barberousse avait donné le signal d'une guerre civile. On lui fit voir que Lothaire II avait accepté ce cérémonial d'humilité

chrétienne, il s'y ſoumit enfin; & comme il ſe trompait d'étrier, il dit qu'il n'avait point appris le métier de palefrenier. C'était en effet un grand triomphe pour l'Egliſe, de voir un empereur ſervir de palefrenier à un mendiant, fils d'un mendiant, devenu évêque de cette Rome, où cet empereur devait commander.

Les députés du peuple romain, devenus auſſi plus hardis depuis que tant de villes d'Italie avaient ſonné le tocſin de la liberté, viennent dire à Frédéric : « Nous vous avons fait notre concitoyen & notre » prince, d'étranger que vous étiez, &c. » Frédéric leur impoſe le ſilence, & leur dit : « Charlemagne & » Othon vous ont conquis; je ſuis votre maître, &c. »

Frédéric eſt ſacré empereur le 18 juin dans Saint-Pierre.

On ſavait ſi peu ce que c'était que l'Empire, toutes les prétentions étaient ſi contradictoires, que d'un côté le peuple romain ſe ſouleva, & il y eut beaucoup de ſang verſé, parce que le pape avait couronné l'empereur ſans l'ordre du ſénat & du peuple, & de l'autre côté le pape Adrien écrivait dans toutes ſes lettres, qu'il avait conféré à Frédéric le bénéfice de l'empire romain, *Beneficium imperii romani.* Ce mot de *beneficium* ſignifiait un fief alors.

Il fit de plus expoſer en public un tableau qui repréſentait Lothaire II aux genoux du pape Alexandre II, tenant les mains jointes entre celles du pontife; ce qui était la marque diſtinctive de la vaſſalité. L'inſcription du tableau était :

Rex venit ante fores jurans prius urbis honores;
Poſt homo fit papæ, ſumit quo dante coronam.

« Le roi jure à la porte le maintien des honneurs » de Rome, devient vaſſal du pape, qui lui donne la » couronne ».

On voit déjà Frédéric fort puissant en Allemagne ; 1156.
car il fait condamner le comte palatin du Rhin à son retour dans une diète, pour des malversations. La peine était, selon l'ancienne loi de Suabe, de porter un chien sur les épaules un mille d'Allemagne. L'archevêque de Maïence est condamné à la même peine ridicule. On la leur épargne. L'empereur fait détruire plusieurs petits châteaux de brigands. Il épouse à Vürtzbourg la fille d'un comte de Bourgogne, c'est-à-dire de la Franche-Comté, & devient par-là seigneur direct de cette comté relevant de l'Empire.

Le comte son beau père, nommé Renaud, ayant obtenu de grandes immunités en faveur de ce mariage, s'intitula le comte-franc ; & c'est de-là qu'est venu le nom de Franche-Comté.

Les Polonais refusent de payer leur tribut, qui était alors fixé à cinq cents marcs d'argent. Frédéric marche vers la Pologne. Le duc de Pologne donne son frère en ôtage, & se soumet au tribut, dont il paie les arrérages.

Frédéric passe à Besançon, devenu son domaine ; il y reçoit des légats du pape avec les ambassadeurs de presque tous les princes. Il se plaint avec hauteur à ces légats, du terme de *bénéfice* dont la cour de Rome usait en parlant de l'Empire, & du tableau où Lothaire II était représenté comme vassal du saint-siége. Sa gloire & sa puissance, ainsi que son droit, justifient cette hauteur. Un légat ayant dit : « Si l'empereur ne » tient pas l'Empire du pape, de qui le tient-il donc » ? le comte palatin, pour réponse, veut tuer les légats. L'empereur les renvoie à Rome.

Les droits régaliens sont confirmés à l'archevêque de Lyon, reconnu par l'empereur pour primat des Gaules. La juridiction de l'archevêque est, par cet

sacte mémorable, étendue sur tous les fiefs de la Savoie. L'original de ce diplome subsiste encore. Le sceau est dans une petite bulle ou boîte d'or. C'est de cette manière de sceller que le nom de bulle a été donné aux constitutions.

1158. L'empereur accorde le titre de roi au duc de Bohême Uladislas sa vie durant. Les empereurs donnaient alors des titres à vie, même celui de monarque; & on était roi par la grace de l'empereur, sans que la province dont on devenait roi fût un royaume : de sorte que l'on voit dans les commencemens, tantôt des rois, tantôt des ducs, de Hongrie, de Pologne, de Bohême.

Il passe en Italie : d'abord le comte palatin & le chancelier de l'empereur, qu'il ne faut pas confondre avec le chancelier de l'Empire, vont recevoir le serment de plusieurs villes; ces sermens étaient conçus en ces termes : « Je jure d'être toujours fidelle à mon- » seigneur l'empereur Frédéric contre tous ses enne- » mis, &c. » Comme il était brouillé alors avec le pape, à cause de l'aventure des légats à Besançon, il semblait que ces sermens fussent exigés contre le Saint-Siége.

Il ne paraît pas que les papes fussent alors souverains des terres données par Pepin, par Charlemagne, & par Othon I. Les commissaires de l'empereur exercent tous les droits de la souveraineté dans la Marche d'Ancone.

Adrien IV envoie de nouveaux légats à l'empereur dans Augsbourg où il assemble son armée. Frédéric marche à Milan. Cette ville était déjà la plus puissante de la Lombardie; & Pavie & Ravenne étaient peu de chose en comparaison : elle s'était rendu libre dès le temps de l'empereur Henri V; la fertilité de son territoire, & sur-tout sa liberté l'avaient enrichie.

A l'approche de l'empereur elle envoie offrir de l'argent pour garder sa liberté ; mais Frédéric veut l'argent & la sujétion. La ville est assiégée & se défend ; bientôt ses consuls capitulent : on leur ôte le droit de battre monnaie & tous les droits régaliens. On condamne les Milanais à bâtir un palais pour l'empereur, à payer neuf mille marcs d'argent. Tous les habitans font serment de fidélité. Milan, sans ducs & sans comte, fut gouvernée en ville sujette.

Frédéric fait commencer à bâtir le nouveau Lodi sur la rivière d'Adda ; il donne de nouvelles lois en Italie, & commence par ordonner que toute ville qui transgressera ces lois paiera cent marcs d'or ; un marquis, cinquante ; un comte, quarante ; & un seigneur châtelain, vingt. Il ordonne qu'aucun fief ne pourra se partager ; & comme les vassaux, en prêtant hommage aux seigneurs des grands fiefs, leur juraient de les servir indistinctement envers & contre tous, il ordonne que dans ces sermens on excepte toujours l'empereur ; loi sagement contraire aux coutumes féodales de France, par lesquelles un vassal était obligé de servir son seigneur en guerre contre le roi ; ce qui était, comme nous l'avons dit ailleurs, une jurisprudence de guerres civiles.

Les Génois & les Pisans avaient depuis long-temps enlevé la Corse & la Sardaigne aux Sarrazins, & s'en disputaient encore la possession : c'est une preuve qu'ils étaient très-puissans ; mais Frédéric, plus puissant qu'eux, envoie des commissaires dans ces deux villes ; & parce que les Génois le traversent, il leur fait payer une amende de mille marcs d'argent, & les empèche de continuer à fortifier Gênes.

Il remet l'ordre dans les fiefs de la comtesse Mathilde, dont les papes ne possédaient rien ; il les donne à un

Guelfe, cousin du duc de Saxe & de Bavière. On oublie le neveu de cette comtesse, fils de l'empereur Conrad, lequel avait des droits sur ces fiefs. En ce temps l'université de Bologne, la première de toutes les universités de l'Europe, commençait à s'établir, & l'empereur lui donne des privilèges.

1159. Frédéric I commençait à être plus maître en Italie que Charlemagne & Othon ne l'avaient été : il affaiblit le pape en soutenant les prérogatives des sénateurs de Rome, & encore plus en mettant des troupes en quartier d'hiver dans ses terres.

Adrien IV, pour mieux conserver le temporel, attaque Frédéric Barberousse sur le spirituel. Il ne s'agit plus des investitures par un bâton courbé ou droit, mais du serment que les évêques prêtent à l'empereur : il traite cette cérémonie de sacrilége, & cependant sous main il excite les peuples.

Les Milanais prennent cette occasion de recouvrer un peu de liberté. Frédéric les fait déclarer *déserteurs & ennemis de l'Empire*; & par l'arrêt leurs biens sont livrés au pillage, & leurs personnes à l'esclavage; arrêt qui ressemble plutôt à un ordre d'Attila qu'à une constitution d'un empereur chrétien.

Adrien IV saisit ce temps de troubles pour redemander tous les fiefs de la comtesse Mathilde, le duché de Spolète, la Sardaigne & la Corse. L'empereur ne lui donne rien; il assiége Crême qui avait pris le parti de Milan, prend Crême, & la pille. Milan respira, & jouit quelque temps du bonheur de devoir sa liberté à son courage.

1160. Après la mort du pape Adrien IV, les cardinaux se partagent, la moitié élit le cardinal Roland, qui prend le nom d'Alexandre III, ennemi déclaré de l'empereur : l'autre choisit Octavien son partisan, qui s'appelle

Victor. Frédéric Barberousse, usant de ses droits d'empereur, indique un concile à Pavie pour juger entre les deux compétiteurs. Alexandre refuse de reconnaître ce concile; Victor s'y présente; le concile juge en sa faveur; l'empereur lui baise les pieds, & conduit son cheval comme celui d'Adrien. Il se soumettait à cette étrange cérémonie pour être réellement le maître.

Alexandre III, retiré dans Anagnie, excommunie l'empereur, & absout ses sujets du serment de fidélité. On voit bien que le pape comptait sur le secours des rois de Naples & de Sicile. Jamais un pape n'excommunia un roi sans avoir un prince tout prêt à soutenir par les armes cette hardiesse ecclésiastique : le pape comptait sur le roi de Naples, & sur les plus grandes villes d'Italie.

Les Milanais profitent de ces divisions ; ils osent attaquer l'armée impériale à Carentia, à quelques milles de Lodi ; & remportent une grande victoire. Si les autres villes d'Italie avaient secondé Milan, c'était le moment pour délivrer à jamais ce beau pays du joug étranger. 1161.

L'empereur rétablit son armée & ses affaires : les Milanais bloqués manquent de vivres ; ils capitulent. Les consuls & huit chevaliers, chacun l'épée nue à la main, viennent mettre leurs épées aux pieds de l'empereur à Lodi. L'empereur révoque l'arrêt qui condamnait les citoyens à la servitude, & qui livrait leur ville au pillage ; mais à peine y est-il entré qu'il fait démolir les portes, les remparts, tous les édifices publics, & on sème du sel sur leurs ruines, selon l'ancien préjugé, très-faux, que le sel est l'emblême de la stérilité. Les Huns, les Goths, les Lombards n'avaient pas ainsi traité l'Italie. 1162. Le 27 mars.

Les Génois qui se prétendaient libres viennent prêter serment de fidélité ; & en protestant qu'ils ne donneront point de tribut annuel, ils donnent mille deux cents marcs d'argent ; ils promettent d'équiper une flotte pour aider l'empereur à conquérir la Sicile & la Pouille ; & Fréderic leur donne en fief ce qu'on appelle la rivière de Gênes, depuis Monaco jusqu'à Porto-Venère.

Il marche à Boulogne qui était confédérée avec Milan ; il y protége les colléges, & fait démanteler les murailles : tout se soumet à sa puissance.

Pendant ce temps l'Empire fait des conquêtes dans le nord ; le duc de Saxe s'empare du Meklenbourg, pays des Vandales, & y transplante des colonies d'Allemands.

Pour rendre le triomphe de Fréderic-Barberousse complet, le pape Alexandre III, son ennemi, fuit de l'Italie, & se retire en France. Fréderic va à Besançon pour intimider le roi de France, & le détacher du parti d'Alexandre.

C'est dans ce temps de sa puissance qu'il somme les rois de Danemarck, de Bohême & de Hongrie de venir à ses ordres donner leurs voix dans une diète contre un pape. Le roi de Danemarck Valdemar I obéit ; il se rendit à Besançon. On dit qu'il n'y fit serment de fidélité que pour le reste de la Vandalie qu'on abandonnait à ses conquêtes : d'autres disent qu'il renouvela l'hommage pour le Danemarck : s'il est ainsi, c'est le dernier roi de Danemarck qui ait fait hommage de son royaume à l'Empire ; & cette année 1162 devient par-là une grande époque.

1163. L'empereur va à Maïence, dont le peuple excité par des moines, avait massacré l'archevêque. Il fit raser les murailles de la ville, elles ne furent rétablies que long-temps après.

Erfort, capitale de la Thuringe, ville dont les archevêques de Maïence ont prétendu la seigneurie depuis Othon IV, est ceinte de murailles, dans le temps qu'on détruit celles de Maïence. 1164.

Etablissement de la société des villes anséatiques. Cette union avait commencé par Hambourg & Lubeck, qui faisaient quelque négoce, à l'exemple des villes maritimes de l'Italie. Elles se rendirent bientôt utiles & puissantes, en fournissant du moins le nécessaire au nord de l'Allemagne; & depuis, lorsque Lubeck qui appartenait au fameux Henri-le-lion, & qu'il fortifia, fut déclarée ville impériale par Fréderic-Barberousse, & fut la première des villes maritimes. Lorsqu'elle eut le droit de battre monnaie, cette monnaie fut la meilleure de toutes, dans ces pays où l'on n'en avait frappé jusqu'alors qu'à un très-bas titre. De-là vient, à ce qu'on a cru, l'argent esterling; de-là vient que Londres compta par livres esterling, quand elle se fut associée aux villes anséatiques.

Il arrive à l'empereur ce qui était arrivé à tous ses prédécesseurs: on fait contre lui des ligues en Italie tandis qu'il est en Allemagne. Rome se ligue avec Venise par les soins du pape Alexandre III. Venise, imprenable par sa situation, était redoutable par son opulence; elle avait acquis de grandes richesses dans les croisades, auxquelles les Vénitiens n'avaient jusqu'alors pris part qu'en négocians habiles.

Fréderic retourne en Italie, & ravage le Véronais qui était de la ligue. Son pape Victor meurt. Il en fait sacrer un autre, au mépris de toutes les lois, par un évêque de Liége. Cet usurpateur pend le nom de Pascal.

La Sardaigne était alors gouvernée par quatre baillis. Un d'eux qui s'était enrichi vient demander à Fréderic le titre de roi, & l'empereur le lui donne. Il triple

par-tout les impôts, & retourne en Allemagne avec assez d'argent pour se faire craindre.

1165. Diète de Vürtzbourg contre le pape Alexandre III. L'empereur exige un serment de tous les princes & de tous les évêques, de ne point reconnaître Alexandre. Cette diète est célébre par les députés d'Angleterre qui viennent rendre compte des droits du roi & du peuple, contre les prétentions de l'église de Rome.

Fréderic, pour donner de la considération à son pape Pascal, lui fait canoniser Charlemagne. Quel saint, & quel faiseur de saints ! Aix-la-chapelle prend le titre de la capitale de l'Empire, quoiqu'il n'y ait point en effet de capitale. Elle obtient le droit de battre monnaie.

1166. Henri-le-lion, duc de Saxe & de Bavière, ayant augmenté prodigieusement ses domaines, l'empereur n'est pas fâché de voir une ligue en Allemagne contre ce prince. Un archevêque de Cologne, hardi & entreprenant, s'unit avec plusieurs autres évêques, avec le comte palatin, le comte de Thuringe & le marquis de Brandebourg. On fait à Henri-le-lion une guerre sanglante. L'empereur les laisse se battre, & passe en Italie.

1167. Les Pisans & les Génois plaident à Lodi devant l'empereur pour la possession de la Sardaigne, & ne l'obtiennent ni les uns ni les autres.

Fréderic va mettre à contribution la Pentapole si solennellement cédée aux papes par tant d'empereurs, & patrimoine incontestable de l'église.

La ligue de Venise & de Rome, & la haine que le pouvoir despotique de Fréderic inspire, engagent Crémone, Bergame, Brescia, Mantoue, Ferrare & d'autres villes à s'unir avec les Milanais. Toutes ces villes & les Romains prennent en même temps les armes.

Les Romains attaquent vers Tuſculum une partie de l'armée impériale. Elle était commandée par un archevêque de Maïence, très-célébre alors, nommé Chriſtiern ; & par un archevêque de Cologne. C'était un ſpectacle rare de voir ces deux prêtres entonner une chanſon allemande pour animer leurs troupes au combat.

Mais ce qui marquait bien la décadence de Rome, c'eſt que les Allemands, dix fois moins nombreux, défirent entièrement les Romains. Fréderic marche alors d'Ancone à Rome; il l'attaque; il brûle la ville Léonine; & l'égliſe de Saint-Pierre eſt preſque conſumée.

Le pape Alexandre s'enfuit à Bénévent. L'empereur ſe fait couronner avec l'impératrice Béatrix par ſon anti-pape Paſcal dans les ruines de Saint-Pierre.

De là Fréderic revole contre les villes confédérées. La contagion qui déſole ſon armée, les met pour quelque temps en ſûreté. Les troupes allemandes, victorieuſes des Romains, étaient ſouvent vaincues par l'intempérance & par la chaleur du climat.

Alexandre III trouve le ſecret de mettre à la fois dans ſon parti Emmanuel, empereur des Grecs, & Guillaume, roi de Sicile, ennemi naturel des Grecs; tant on croyait l'intérêt commun de ſe réunir contre Barberouſſe. 1168.

En effet ces deux puiſſances envoïent au pape de l'argent & quelques troupes. L'empereur, à la tête d'une armée très-diminuée, voit les Milanais relever leurs murailles ſous ſes yeux, & preſque toute la Lombardie conjurée contre lui. Il ſe retire vers le comté de Maurienne. Les Milanais enhardis le pourſuivent dans les montagnes. Il échappe à grande peine, & ſe retire en Alſace, tandis que le pape l'excommunie.

L'Italie respire par sa retraite. Les Milanais se fortifient. Ils bâtissent au pied des Alpes la ville d'Alexandrie, à l'honneur du pape. C'est Alexandrie de la paille, ainsi nommée à cause de ses maisonnettes couvertes de chaume, qui la distinguent d'Alexandrie fondée par le véritable Alexandre.

En cette année Lunebourg commence à devenir une ville.

L'évêque de Vürtzbourg obtient la juridiction civile dans le duché de Franconie. C'est ce qui fait que ses successeurs ont eu la direction du cercle de ce nom.

Guelfe, cousin germain du fameux Henri-le-lion, duc de Saxe & de Bavière, lègue en mourant à l'empereur le duché de Spolète, le marquisat de Toscane, avec ses droits sur la Sardaigne, pays réclamé par tant de compétiteurs, abandonné à lui-même & à ses baillis, dont l'un se disait roi.

1169. Fréderic fait élire Henri, son fils aîné, roi des Romains; tandis qu'il est prêt à perdre pour jamais Rome & l'Italie.

Quelques mois après il fait élire son second fils Fréderic duc d'Allemagne, & lui assure le duché de Suabe: les auteurs étrangers ont cru que Fréderic avait donné l'Allemagne entière à son fils, mais ce n'était que l'ancienne Allemagne proprement dite. Il n'y avait d'autre roi de la Germanie, nommée Allemagne, que l'empereur.

1170. Fréderic n'est plus reconnaissable. Il négocie avec le pape au lieu d'aller combattre. Ses armées & son trésor étaient donc diminués.

Les Danois prennent Stettin. Henri-le-lion, au lieu d'aider l'empereur à recouvrer l'Italie, se croise avec ses chevaliers saxons pour aller se battre dans la Palestine.

Henri-le-lion, trouvant une trève établie en Aſie, 1171.
s'en retourne par l'Egypte. Le ſoudan voulut étonner l'Europe par ſa magnificence & par ſa généroſité : il accabla de préſens le duc de Saxe & de Bavière : &, entre autres, il lui donne quinze cents chevaux arabes.

L'empereur aſſemble enfin une diète à Vorms, & 1172.
demande du ſecours à l'Allemagne, pour ranger l'Italie ſous ſa puiſſance.

Il commence par envoyer une petite armée, commandée par ce même archevêque de Maïence qui avait battu les Romains.

Les villes de Lombardie étaient confédérées, mais jalouſes les unes des autres. Lucques était ennemie mortelle de Piſe ; Gênes l'était de Piſe & de Florence ; & ce ſont ces diviſions qui ont perdu à la fin l'Italie.

L'archevêque de Maïence Chriſtiern réuſſit habi- 1173.
lement à détacher les Vénitiens de la ligue : mais Milan, Pavie, Florence, Crémone, Parme, Bologne, ſont inébranlables, & Rome les ſoutient.

Pendant ce temps Fréderic eſt obligé d'aller appaiſer des troubles dans la Bohême. Il y dépoſsède le roi Ladiſlas, & donne la régence au fils de ce roi. On ne peut être plus abſolu qu'il l'était en Allemagne, & plus faible alors au-delà des Alpes.

Il paſſe enfin le mont Cenis. Il aſſiége cette Alexan- 1174.
drie bâtie pendant ſon abſence, & dont le nom lui était odieux, & commence par faire dire aux habitans que s'ils oſent ſe défendre, on ne pardonnera ni au ſexe ni à l'enfance.

Les Alexandrins ſecourus par les villes confédérées, 1175.
ſortent ſur les impériaux, & les battent, à l'exemple des Milanais. L'empereur, pour comble de diſgrace, eſt abandonné par Henri-le-lion, qui ſe retire avec ſes

Saxons, très indisposé contre Barberousse, qui gardait pour lui les terres de Mathilde.

Il semblait que l'Italie allait être libre pour jamais.

1176. Fréderic reçoit des renforts d'Allemagne. L'archevêque de Maïence est à l'autre bout de l'Italie, dans la Marche d'Ancone, avec ses troupes.

La guerre est poussée vivement des deux côtés. L'infanterie milanaise, toute armée de piques, défait toute la gendarmerie impériale. Fréderic échappe à peine, poursuivi par les vainqueurs. Il se cache, & se sauve enfin dans Pavie.

Cette victoire fut le signal de la liberté des Italiens pendant plusieurs années : eux seuls alors purent se nuire.

Le superbe Fréderic prévient enfin & sollicite le pape Alexandre, retiré dès long-temps dans Anagnia, craignant également les Romains qui ne voulaient point de maître, & l'empereur qui voulait l'être.

Fréderic lui offre de l'aider à dominer dans Rome, de lui restituer le patrimoine de Saint-Pierre, & de lui donner une partie des terres de la comtesse Mathilde. On assemble un congrès à Bologne.

1177. Le pape fait transférer le congrès à Venise, où il se rend sur les vaisseaux du roi de Sicile. Les ambassadeurs des villes de Sicile & les députés des villes lombardes y arrivent les premiers. L'archevêque de Maïence Christiern y vient conclure la paix.

Il est difficile de démêler comment cette paix qui devait assurer le repos des papes & la liberté des Italiens, ne fut qu'une trève de six ans avec les villes lombardes, & de quinze ans avec la Sicile. Il n'y fut pas question des terres de la comtesse Mathilde, qui avaient été la base du traité.

Tout étant conclu, l'empereur se rend à Venise.

Le duc le conduit dans sa gondole à Saint-Marc. Le pape l'attendait à la porte, la tiare sur la tête. L'empereur sans manteau le conduit au chœur, une baguette de bedeau à la main. Le pape prêcha en latin que Fréderic n'entendait pas. Après le sermon, l'empereur vient baiser les pieds du pape, communie de sa main, conduit sa mule dans la place Saint-Marc, au sortir de l'église; & Alexandre III s'écriait : « Dieu a » voulu qu'un vieillard & un prêtre triomphât d'un » empereur puissant & terrible ». Toute l'Italie regarda Alexandre III comme son libérateur & son père.

La paix fut jurée sur les évangiles par douze princes de l'Empire. On n'écrivait guère alors ces traités. Il y avait peu de clauses; les sermens suffisaient. Peu de princes allemands savaient lire & signer, & on ne se servait de la plume qu'à Rome. Cela ressemble aux temps sauvages qu'on appelle héroïques.

Cependant on exigea de l'empereur un acte particulier scellé de son sceau, par lequel il promit de n'inquiéter de six ans les villes d'Italie.

Comment Fréderic-Barberousse osait-il, après cela, 1178.
passer par Milan, dont le peuple traité par lui en esclave l'avait vaincu? Il y alla pourtant en retournant en Allemagne.

D'autres troubles agitaient ce vaste pays, guerrier, puissant & malheureux, dans lequel il n'y avait pas encore une seule ville comparable aux médiocres de l'Italie.

Henri-le-lion, maître de la Saxe & de la Bavière, faisait toujours la guerre à plusieurs évêques, comme l'empereur l'avait faite au pape. Il succomba comme lui, & par l'empereur même.

L'archevêque de Cologne, aidé de la moitié de la Vestphalie, l'archevêque de Magdebourg, un évêque

d'Halberſtadt, étaient opprimés par Henri-le-lion; & lui faiſaient tout le mal qu'ils pouvaient. Preſque toute l'Allemagne embraſſe leur parti.

1179. Henri-le-lion eſt le quatrième duc de Bavière mis au ban de l'Empire dans la diète de Goſlar. Il fallait une puiſſante armée pour mettre l'arrêt à exécution. Ce prince était plus puiſſant que l'empereur. Il commandait alors depuis Lubeck juſqu'au milieu de la Veſtphalie. Il avait, outre la Bavière, la Stirie & la Carinthie. L'archevêque de Cologne, ſon ennemi, eſt chargé de l'exécution du ban.

Parmi les vaſſaux de l'Empire qui amènent des troupes à l'archevêque de Cologne, on voit un Philippe, comte de Flandre, ainſi qu'un comte de Hainaut, & un duc du Brabant, &c. Cela pourrait faire croire que la Flandre proprement dite ſe regardait toujours comme membre de l'Empire, quoique pairie de la France; tant le droit féodal traînait après lui d'incertitudes.

Le duc Henri ſe défend dans la Saxe; il prend la Thuringe; il prend la Heſſe; il bat l'armée de l'archevêque de Cologne.

La plus grande partie de l'Allemagne eſt ravagée par cette guerre civile, effet naturel du gouvernement féodal. Il eſt même étrange que cet effet n'arrivât pas plus ſouvent.

1180. Après quelques ſuccès divers, l'empereur tient une diète dans le château de Gelnhauſen vers le Rhin. On y renouvelle, on y confirme la proſcription de Henri-le-lion. Frédéric y donne la Saxe à Bernard d'Anhalt, fils d'Albert l'ours, marquis de Brandebourg. On lui donne auſſi une partie de la Veſtphalie. La maiſon d'Anhalt parut alors devoir être la plus puiſſante de l'Allemagne.

La Bavière est accordée au comte Othon de Vitelsbach, chef de la cour de justice de l'empereur. C'est de cet Othon Vitelsbach que descendent les deux maisons électorales de Bavière qui règnent de nos jours après tant de malheurs. Elles doivent leur grandeur à Frédéric Barberousse.

Dès que ces seigneurs furent investis, chacun tombe sur Henri-le-lion; & l'empereur se met lui-même à la tête de l'armée.

On prend au duc Henri Lunebourg dont il était 1181.
maître; on attaque Lubeck dont il était le protecteur; & le roi de Danemarck Valdemar aide l'empereur dans ce siége de Lubeck.

Lubeck déjà riche, & qui craignait de tomber au pouvoir du Danemarck, se donne à l'empereur, qui la déclare ville impériale, capitale des villes de la mer Baltique, avec la permission de battre monnaie.

Le duc Henri, ne pouvant plus résister, va se jeter aux pieds de l'empereur, qui lui promet de lui conserver Brunsvick & Lunebourg, reste de tant d'états qu'on lui enlève.

Henri-le-lion passe à Londres avec sa femme, chez le roi Henri II son beau-père. Elle lui donne un fils nommé Othon; c'est le même qui fut depuis empereur sous le nom d'Othon IV; & c'est d'un frère de cet Othon IV que descendent les princes qui règnent aujourd'hui en Angleterre: de sorte que les ducs de Brunsvick, les rois d'Angleterre, les ducs de Modène ont tous une origine commune: & cette origine est italienne.

L'Allemagne est alors tranquille. Frédéric y abolit 1182.
plusieurs coutumes barbares, entre autres, celle de piller le mobilier des morts; droit horrible que tous

lès bourgeois des villes exerçaient au décès d'un bourgeois, aux dépens des héritiers, & qui causait toujours des querelles sanglantes, quoique le mobilier fût alors bien peu de chose.

Toutes les villes de la Lombardie jouissent d'une profonde paix, & reprennent la vie.

Les Romains persistent toujours dans l'idée de se soustraire au pouvoir des papes, comme à celui des empereurs. Ils chassent de Rome le pape Lucius III, successeur d'Alexandre.

Le sénat est le maître dans Rome. Quelques clercs qu'on prend pour des espions du pape Lucius III, lui sont renvoyés avec les yeux crevés ; inhumanité trop indigne du nom romain.

1183. Frédéric I déclare Ratisbonne ville impériale. Il détache le Tirol de la Bavière ; il en détache aussi la Stirie, qu'il érige en duché.

Célèbre congrès à Plaisance le 30 avril entre les commissaires de l'empereur & les députés de toutes les villes de Lombardie. Ceux de Venise même s'y trouvent. Ils conviennent que l'empereur peut exiger de ses vassaux d'Italie le serment de fidélité ; & qu'ils sont obligés de marcher à son secours, en cas qu'on l'attaque dans son voyage à Rome, qu'on appelle l'expédition romaine.

Ils stipulent que les villes & les vassaux ne fourniront à l'empereur dans son passage que le fourrage ordinaire, & les provisions de bouche pout tout subside.

L'empereur leur accorde le droit d'avoir des troupes, des fortifications, des tribunaux qui jugent en dernier ressort, jusqu'à concurrence de cinquante marcs d'argent ; & nulle cause ne doit être jamais évoquée en Allemagne.

Si dans ces villes l'évêque a le titre de comte, il y conservera le droit de créer les consuls de sa ville épiscopale; & si l'évêque n'est pas en possession de ce droit, il est réservé à l'empereur.

Ce traité, qui rendait l'Italie libre sous un chef, a été regardé long-temps par les Italiens comme le fondement de leur droit public.

Les marquis de Malaspina & les comtes de Crême y sont spécialement nommés; & l'empereur transige avec eux comme avec les autres villes. Tous les seigneurs des fiefs y sont compris en général.

Les députés de Venise ne signèrent à ce traité que pour les fiefs qu'ils avaient dans le continent; car pour la ville de Venise, elle ne mettait pas sa liberté & son indépendance en compromis.

Grande diète à Maïence. L'empereur y fait encore reconnaître son fils Henri roi des Romains. 1184.

Il arme chevaliers ses deux fils Henri & Frédéric. C'est le premier empereur qui ait fait ainsi ses fils chevaliers avec les cérémonies alors en usage. Le nouveau chevalier faisait la veille des armes, ensuite on le mettait au bain; il venait recevoir l'accolade & le baiser en tunique; des chevaliers lui attachaient ses éperons; il offrait son épée à Dieu & aux saints; on le revêtait d'une épitoge: mais ce qu'il y avait de plus bizarre, c'est qu'on lui servait à dîner, sans qu'il lui fût permis de manger & de boire. Il lui était aussi défendu de rire.

L'empereur va à Vérone, où le pape Lucius III, toujours chassé de Rome, était retiré. On y tenait un petit concile. Il ne fut pas question de rétablir Lucius à Rome. On y traita la grande querelle des terres de la comtesse Mathilde, & on ne convint de rien: aussi le pape refusa-t-il de couronner empereur Henri, fils de Frédéric.

L'empereur alla le faire couronner roi d'Italie à Milan, & on y apporta la couronne de fer de Monza.

1185. Le pape, brouillé avec les Romains, est assez imprudent pour se brouiller avec l'empereur au sujet de ce dangereux héritage de Mathilde.

Un roi de Sardaigne commande les troupes de Frédéric. Ce roi de Sardaigne est le fils de ce bailli qui avait acheté le titre de roi. Il se saisit de quelques villes dont les papes étaient encore en possession. Lucius III, presque dépouillé de tout, meurt à Vérone; & Frédéric, vainqueur du pape, ne peut pourtant être souverain dans Rome.

1186. L'empereur marie à Milan, le 6 février, son fils le roi Henri avec Constance de Sicile, fille de Roger II, roi de Sicile & de Naples, & petite-fille de Roger I du nom. Elle était héritière présomptive de ce beau royaume: ce mariage fut la source des plus grands & des plus longs malheurs.

Cette année doit être célèbre en Allemagne par l'usage qu'introduisit un évêque de Metz, nommé Bertrand, d'avoir des archives dans les villes, & d'y conserver les actes dont dépendent les fortunes des particuliers. Avant ce temps-là tout se faisait par témoins seulement, & presque toutes les contestations se décidaient par des combats.

1187. La Poméranie qui, après avoir appartenu aux Polonais, était vassale de l'Empire, & qui lui payait un léger tribut, est subjuguée par Canut, roi de Danemarck, & devient vassale des Danois. Slesvick, auparavant relevant de l'Empire, devient un duché du Danemarck. Ainsi ce royaume, qui auparavant relevait lui-même de l'Allemagne, lui ôte tout d'un coup deux provinces.

Frédéric Barberousse, auparavant si grand & si puissant

puiſſant, n'avait plus qu'une ombre d'autorité en Italie, & voyait la puiſſance de l'Allemagne diminuée.

Il rétablit ſa réputation, en conſervant la couronne de Bohême à un duc ou à un roi que ſes ſujets venaient de dépoſer.

Les Génois bâtiſſent un fort à Monaco, & font l'acquiſition de Gavi.

Grands troubles dans la Savoie. L'empereur Frédéric ſe déclare contre le comte de Savoie, & détache pluſieurs fiefs de ce comté, entre autres, les évêchés de Turin & de Genève. Les évêques de ces villes deviennent ſeigneurs de l'Empire : de-là les querelles perpétuelles entre les évêques & les comtes de Genève.

Saladin, le plus grand homme de ſon temps, ayant 1188.
repris Jéruſalem ſur les chrétiens, le pape Clément III fait prêcher une nouvelle croiſade dans toute l'Europe.

Le zèle des Allemands s'alluma; on a peine à concevoir les motifs qui déterminèrent l'empereur Fréderic à marcher vers la Paleſtine, & à renouveler, à l'âge de ſoixante-huit ans, des entrepriſes dont un prince ſage devait être déſabuſé. Ce qui caractériſe ces temps-là, c'eſt qu'il envoie un comte de l'Empire à Saladin, pour lui demander en cérémonie Jéruſalem & la vraie croix. Cette vraie croix était inconteſtablement une très fauſſe relique; & cette Jéruſalem était une très-miſérable ville : mais il fallait flatter le fanatiſme abſurde des peuples.

On voit ici un ſingulier exemple de l'eſprit du temps. Il était à craindre que Henri-le-lion, pendant l'abſence de l'empereur, ne tentât de rentrer dans les grands états dont il était dépouillé. On lui fit jurer qu'il ne ferait aucune tentative pendant la guerre ſainte. Il jura, & on ſe fia à ſon ſerment.

1189. Frédéric Barberousse, avec son fils Frédéric duc de Suabe, passe par l'Autriche & par la Hongrie avec plus de cent mille croisés. S'il eût pu conduire à Rome cette armée de volontaires, il était empereur en effet. Les premiers ennemis qu'il trouve, sont les chrétiens grecs de l'empire de Constantinople. Les empereurs grecs & les croisés avaient eu à se plaindre en tout temps les uns des autres.

L'empereur de Constantinople était Isaac l'Ange. Il refuse de donner le titre d'empereur à Fréderic, qu'il ne regarde que comme un roi d'Allemagne; il lui fait dire que, s'il veut obtenir le passage, il faut qu'il donne des otages. On voit dans les constitutions de Goldast les lettres de ces empereurs. Isaac l'Ange n'y donne d'autre titre à Fréderic que celui d'avocat de l'église romaine. Fréderic répond à l'Ange qu'il est un chien. Et après cela on s'étonne des épithètes que se donnent les héros d'Homère dans des temps encore plus héroïques!

Fréderic s'étant frayé le passage à main armée, bat
1190. le sultan d'Iconium; il prend sa ville; il passe le mont Taurus, & meurt de maladie après sa victoire, laissant une réputation célèbre d'inégalité & de grandeur, & une mémoire chère à l'Allemagne plus qu'à l'Italie.

On dit qu'il fut enterré à Tyr. On ignore où est la cendre d'un empereur qui fit tant de bruit pendant sa vie. Il faut que ses succès dans l'Asie aient été moins solides qu'éclatans; car il ne restait à son fils Fréderic de Suabe qu'une armée d'environ sept à huit mille combattans, de cent mille qu'elle était en arrivant.

Le fils mourut bientôt de maladie comme le père; & il ne demeura en Asie que Léopold, duc d'Autriche, avec quelques chevaliers. C'est ainsi que se terminait chaque croisade.

HENRI VI,

VINGT-TROISIÈME EMPEREUR.

HENRI VI déjà deux fois reconu & couronné du vivant de son père, ne renouvelle point cet appareil, & règne de plein droit. 1190.

Cet ancien duc de Saxe & de Bavière, ce possesseur de tant de villes, Henri le-lion, avait peu respecté son serment de ne pas chercher à reprendre son bien. Il était déjà entré dans le Holstein; il avait des évêques, & sur-tout celui de Brème dans son parti.

Henri VI lui livre bataille auprès de Verden, & est vainqueur. Enfin on fait la paix avec ce prince toujours proscrit & toujours armé. On lui laisse Brunsvick démantelé. Il partage avec le comte de Holstein le titre de seigneur de Lubeck, qui demeure toujours ville libre sous ses seigneurs.

L'empereur Henri VI, par cette victoire & par cette paix étant affermi en Allemagne, tourne ses pensées vers l'Italie. Il pouvait y être plus puissant que Charlemagne & les Othons; possesseur direct des terres de Mathilde, roi de Naples & de Sicile par sa femme, & suzerain de tout le reste.

Il fallait recueillir cet héritage de Naples & Sicile. 1191. Les seigneurs du pays ne voulaient pas que ce royaume, devenu florissant en si peu de temps, fût une province soumise à l'Allemagne. Le sang de ces gentilshommes français, devenus par leur courage leurs rois & leurs compatriotes, leur était cher. Ils élisent Tancrède, fils du prince Roger & petit-fils de leur bon roi Roger. Ce prince Tancrède n'était pas né d'un mariage reconnu pour légitime: mais combien de bâtards avaient hérité avant lui de plus grands

royaumes ! la volonté des peuples & l'élection paraiſſaient d'ailleurs le premier de tous les droits.

L'empereur traite avec les Génois pour avoir une flotte avec laquelle il aille diſputer la Pouille & la Sicile. Des marchands pouvaient ce que l'empereur ne pouvait pas par lui-même. Il confirme les priviléges des villes de Lombardie pour les mettre dans ſon parti. Il ménage le pape Céleſtin III ; c'était un vieillard de quatre-vingt-cinq ans, qui n'était pas prêtre. Il venait d'être élu.

Les cérémonies de l'introniſation des papes étaient alors de les revêtir d'une chappe rouge dès qu'ils étaient nommés. On les conduiſait dans une chaire de pierre qui était percée, & qu'on appelait *ſtercorarium;* enſuite dans une chaire de porphyre, ſur laquelle on leur donnait deux clefs, celle de l'égliſe de Latran, & celle du palais, origine des armes du pape : de-là dans une troiſième chaire, où on lui donnait une ceinture de ſoie, & une bourſe dans laquelle il y avait douze pierres ſemblables à celles de l'éphod du grand-prêtre des Juifs. On ne ſait pas quand tous ces uſages ont commencé. Ce fut ainſi que Céleſtin fut intronisé avant d'être prêtre.

L'empereur étant venu à Rome, le pape ſe fait ordonner prêtre la veille de pâques, le lendemain ſe fait ſacrer évêque, le ſurlendemain ſacre l'empereur Henri VI avec l'impératrice Conſtance.

Roger Hoved, anglais, eſt le ſeul qui rapporte que le pape pouſſa d'un coup de pied la couronne dont on devait orner l'empereur, & que les cardinaux la relevèrent. Il prend cet accident pour une cérémonie. On a cru auſſi que c'était une marque d'un orgueil auſſi brutal que ridicule. Ou le pape était en enfance, ou l'aventure n'eſt pas vraie.

L'empereur, pour ſe rendre le pape favorable dans ſon expédition de Naples & de Sicile, lui rend l'ancienne ville de Tuſculum. Le pape la rend au peuple romain, dont le gouvernement municipal ſubſiſtait toujours. Les Romains la détruiſent de fond en comble. Il ſemble qu'en cela les Romains euſſent pris le génie deſtructeur des Goths & des Hérules habitués chez eux.

Cependant le vieux Céleſtin III, comme ſuzerain de Naples & de Sicile, craignant un vaſſal puiſſant qui ne voudrait pas être vaſſal, défend à l'empereur cette conquête; défenſe non moins ridicule que le coup de pied à la couronne, puiſqu'il ne pouvait empêcher l'empereur de marcher à Naples.

Les maladies détruiſent toujours les troupes allemandes dans les pays chauds & abondans. La moitié de l'armée impériale périt ſur le chemin de Naples.

Conſtance, femme de l'empereur, eſt livrée dans Salerne au roi Tancrède, qui la renvoie généreuſement à ſon époux.

L'empereur diffère ſon entrepriſe ſur Naples & 1192.
Sicile, & va à Vorms. Il fait un de ſes frères, Conrad, duc de Suabe. Il donne à Philippe ſon autre frère, depuis empereur, le duché de Spolète, qu'il ôte à la maiſon des Guelfes.

Etabliſſemens des chevaliers de l'ordre teutonique, deſtinés auparavant à ſervir les malades dans la Paleſtine, devenus depuis conquérans. La première maiſon qu'ils ont en Allemagne eſt bâtie à Coblentz.

Henri-le-lion renouvelle ſes prétentions & ſes guerres. Il ne pourſuit rien ſur la Saxe, rien ſur la Bavière; il ſe jette encore ſur le Holſtein, & perd tout ce qui lui reſtait d'ailleurs.

En ce temps le grand Saladin chaſſait tous les chré- 1193.

tiens de la Syrie. Richard-cœur-de-lion, roi d'Angleterre, après des exploits admirables & inutiles, s'en retourne comme les autres. Il était mal avec l'empereur; il était plus mal avec Leopold, duc d'Autriche, pour une vaine querelle sur un prétendu point d'honneur qu'il avait eu avec Léopold dans les malheureuses guerres d'Orient. Il passe par les terres du duc d'Autriche. Ce prince le fait mettre aux fers contre les sermens de tous les croisés; contre les égards dus à un roi, contre les lois de l'honneur & des nations.

Le duc d'Autriche livre son prisonnier à l'empereur. La reine Eléonore, femme de Richard-cœur-de-lion, ne pouvant venger son mari, offre sa rançon. On prétend que cette rançon fut de cent cinquante mille marcs d'argent. Cela ferait environ deux millions d'écus d'Allemagne; &, attendu la rareté de l'argent & le prix des denrées, cette somme équivaudrait à quarante millions d'écus de ce temps-ci. Les historiens peut-être ont pris cent cinquante mille marques, *marcas*, pour cent cinquante mille marcs, demi-livres; ces méprises sont trop ordinaires. Quelle que fût la rançon, l'empereur Henri VI, qui n'avait sur Richard que le droit des brigands, la reçut avec autant de lâcheté qu'il retenait Richard avec injustice. On dit encore qu'il le força à lui faire hommage du royaume d'Angleterre; hommage très-vain. Richard eut été bien loin de mériter son surnom de cœur-de-lion, s'il eût consenti à cette bassesse.

Un évêque de Prague est fait duc ou roi de Bohême; il achète son investiture de Henri VI à prix d'argent.

Henri-le-lion, âgé de soixante & dix ans, marie son fils, qui porte le titre de comte de Brunsvick, avec Agnès, fille de Conrad, comte palatin, oncle de l'empereur. Agnès aimait le comte de Brunsvick;

ce mariage auquel l'empereur consent, le réconcilie avec le vieux duc qui meurt bientôt après, en laissant du moins le Brunsvick à ses descendans.

Il est à croire que l'empereur Henri VI ne rançonnait le roi Richard & l'évêque de Bohême que pour avoir de quoi conquérir Naples & Sicile. Tancrède, son compétiteur, meurt. Les peuples mettent à sa place son fils Guillaume, quoiqu'enfant : marque évidente que c'était moins Tancrède que la nation qui disputait le trône de Naples à l'empereur. 1194.

Les Génois fournissent à Henri la flotte qu'ils lui ont promise ; les Pisans y ajoutent douze galères ; eux qui ne pourraient pas aujourd'hui fournir douze bateaux de pêcheurs. L'empereur, avec ces forces fournies par des Italiens pour asservir l'Italie, se montre devant Naples, qui se rend ; &, tandis qu'il fait assiéger en Sicile, Palerme & Catane, la veuve de Tancrède, enfermée dans Salerne, capitule & cède les deux royaumes, à condition que son fils Guillaume aura du moins la principauté de Tarente. Ainsi, après cent ans que Robert & Roger avaient conquis la Sicile, ce fruit de tant de travaux des chevaliers français tombe dans les mains de la maison de Suabe.

Les Génois demandent à l'empereur l'exécution du traité qu'ils ont fait avec lui, la restitution stipulée de quelques terres, la confirmation de leurs priviléges en Sicile, accordés par leur roi Roger. Henri VI leur répond : « Quand vous m'aurez fait voir que vous » êtes libres, & que vous ne me deviez pas une flotte » en qualité de vassaux, je vous tiendrai ce que je vous » ai promis ». Alors, joignant l'atrocité de la cruauté à l'ingratitude & à la perfidie, il fait exhumer le corps de Tancrède, & lui fait couper la tête par le bourreau.

Il fait eunuque le jeune Guillaume, fils de Tancrède, l'envoie prisonnier à Coire, où il lui fait crever les yeux. La reine sa mère & ses filles sont conduites en Allemagne, & enfermées dans un couvent en Alsace. Henri fait emporter une partie des trésors amassés par les rois. Et les hommes souffrent à leur tête de tels hommes ! & on les appelle les oints du seigneur !

1195. Henri de Brunsvick, fils du Lion, obtient le Palatinat après la mort de son beau-père le palatin Conrad.

On publie une nouvelle croisade à Vorms; Henri VI promet d'aller combattre pour Jésus-Christ.

1196. Le zèle des voyages d'outremer croissait par les malheurs, comme les religions s'affermissent par les martyrs. Une sœur du roi de France, Philippe-Auguste, veuve de Bela, roi de Hongrie, se met à la tête d'une partie de l'armée croisée allemande, & va en Palestine essuyer le sort de tous ceux qui l'ont précédée. Henri VI fait marcher une autre partie des croisés en Italie, où elle lui devait être plus utile qu'à Jerusalem.

1197. C'est un des points les plus curieux & les plus intéressans de l'histoire. La grande chronique belgique rapporte que non-seulement Henri fit élire son fils (Frédéric II encore au berceau) par cinquante-deux seigneurs ou évêques; mais qu'il fit déclarer l'Empire héréditaire, & qu'il statua que Naples & Sicile seraient incorporées pour jamais à l'Empire. Si Henri VI put faire ces loix, il les fit sans doute, & était assez redouté pour ne pas trouver de contradiction. Il est certain que son épitaphe à Palerme, porte qu'il réunit la Sicile à l'Empire : mais les papes rendirent bientôt cette réunion inutile; & à sa mort il parut bien que le droit d'élection était toujours cher aux seigneurs d'Allemagne.

Cependant Henri VI passe à Naples par terre; tous les seigneurs y étaient animés contre lui; un soulèvement général était à craindre : il les dépouille de leurs fiefs, & les donne aux Allemands ou aux Italiens de son parti. Le désespoir forme la conjuration que l'empereur voulait prévenir. Un comte Jourdan, de la maison des princes normands, se met à la tête des peuples. Il est livré à l'empereur, qui le fait périr par un supplice qu'on croirait imité des tyrans fabuleux de l'antiquité : on l'attache nu sur une chaise de fer brûlante; on le couronne d'un cercle de fer enflammé, qu'on lui attache avec des clous.

Alors l'empereur laisse partir le reste de ses Allemands croisés; ils abordent en Chypre. L'évêque de Vurtzbourg, qui les conduit, donne la couronne de Chypre à Emeri de Lusignan, qui aimait mieux être vassal de l'Empire allemand que de l'Empire grec. 1198.

Ce même Emeri de Lusignan, roi de Chypre, épouse Isabelle, fille du dernier roi de Jérusalem; & de-là vient le vain titre de roi de Chypre & de Jérusalem, que plusieurs souverains se sont disputés en Europe.

Les Allemands croisés éprouvèrent des fortunes diverses en Asie. Pendant ce temps, Henri VI reste en Sicile avec peu de troupes. Sa sécurité le perd; on conspire à Naples & en Sicile contre le tyran. Sa propre femme Constance est l'ame de la conjuration. On prend les armes de tous côtés; Constance abandonne son cruel mari, & se met à la tête des conjurés. On tue tout ce qu'on trouve d'Allemands en Sicile. C'est le premier coup des vêpres siciliennes qui sonnèrent depuis sous Charles de France. Henri est obligé de capituler avec sa femme; il meurt, & l'on prétend que c'est d'un poison que cette princesse lui donna :

crime peut être excusable dans une femme qui vengeait sa famille & sa patrie, si l'empoisonnement, & sur-tout l'empoisonnement d'un mari, pouvait jamais être justifié.

PHILIPPE PREMIER,

VINGT-QUATRIÈME EMPEREUR.

1198. D'ABORD les seigneurs & les évêques assemblés dans Arnsberg en Thuringe, accordent l'administration de l'Allemagne à Philippe, duc de Suabe, oncle de Frédéric II, mineur, reconnu déjà roi des Romains. Ainsi, le véritable empereur était Frédéric II : mais d'autres seigneurs, indignés de voir un Empire électif devenu héréditaire, choisissent à Cologne un autre roi; & ils élisent le moins puissant pour être plus puissans sous son nom. Ce prétendu roi ou empereur, nommé Bertold, duc d'une petite partie de la Suisse, renonce bientôt à un vain honneur qu'il ne peut soutenir. Alors l'assemblée de Cologne élit le duc de Brunsvick, Othon, fils de Henri-le-lion. Les électeurs étaient le duc de Lorraine, un comte de Kuke, l'archevêque de Cologne, les évêques de Minden, de Paderborn, l'abbé de Corbie, & deux autres abbés moines bénédictins.

Philippe veut être aussi nommé empereur; il est élu à Erfort : voilà quatre empereurs en une année, & aucun ne l'est véritablement.

Othon de Brunsvick était en Angleterre : & le roi d'Angleterre, Richard, si indignement traité par Henri VI, & juste ennemi de la maison de Suabe, prenait le parti de Brunsvick. Par conséquent le roi de France Philippe-Auguste est pour l'autre empereur Philippe.

C'était encore une occasion pour les villes d'Italie de secouer le joug allemand. Elles devenaient tous les jours plus puissantes : mais cette puissance même les divisait. Les unes tenaient pour Othon de Brunsvick; les autres pour Philippe de Suabe. Le pape Innocent III restait neutre entre les compétiteurs. L'Allemagne souffre tous les fléaux d'une guerre civile.

Dans ces troubles intestins de l'Allemagne, on ne 1199.
voit que changemens de parti, accords faits & rompus, 1200.
faiblesse de tous les côtés. Et cependant l'Allemagne s'appele toujours l'Empire romain.

L'impératrice Constance restait en Sicile avec le prince Frédéric son fils : elle y était paisible, elle y était régente : & rien ne prouvait mieux que c'était elle qui avait conspiré contre son mari Henri VI. Elle retenait sous l'obéissance du fils ceux qu'elle avait soulevés contre le père. Naples & Sicile aimaient dans le jeune Frédéric le fils de Constance & le sang de leurs rois. Ils ne regardaient pas même ce Frédéric II comme le fils de Henri VI; & il y a très-grande apparence qu'il ne l'était pas, puisque sa mère, en demandant pour lui l'investiture de Naples & de Sicile au pape Célestin III, avait été obligée de jurer que Henri VI était son père.

Le fameux pape Innocent III, fils d'un comte de Segni, étant monté sur le siége de Rome, il faut une nouvelle investiture. Ici commence une querelle singulière qui dure encore depuis plus de cinq cents années.

On a vu ces chevaliers de Normandie, devenus princes & rois dans Naples & Sicile, relevant d'abord des empereurs, faire ensuite hommage aux papes. Lorsque Roger, encore comte de Sicile, donnait de nouvelles loix à cette île qu'il enlevait à la fois aux Mahométans & aux Grecs; lorsqu'il rendait tant

d'églifes à la communion romaine, le pape Urbain II lui accorda folennellement le pouvoir des légats *à latere* & des légats nés du faint-fiége. Ces légats jugeaient en dernier reffort toutes les caufes eccléfiaftiques, conféraient les bénéfices; levaient des décimes. Depuis ce temps, les rois de Sicile étaient en effet légats, vicaires du faint-fiége dans ce royaume, & vraiment papes chez eux. Ils avaient véritablement les deux glaives. Ce privilége unique, que tant de rois auraient pu s'arroger, n'était connu qu'en Sicile. Les fucceffeurs du pape Urbain II avaient confirmé cette prérogative, foit de gré, foit de force. Céleftin III ne l'avait pas conteftée. Innocent III s'y oppofa, traita la legation des rois en Sicile de fubreptice, exigea que Conftance y renonçât pour fon fils, & qu'elle fit un hommage-lige pur & fimple de la Sicile.

Conftance meurt avant d'obéir, & laiffe au pape la tutelle du roi & du royaume.

1201. Innocent III ne reconnaît point l'empereur Philippe; il reconnaît Othon, & lui écrit: « Par l'autorité de Dieu à nous donnée, nous vous recevons » roi des Romains, & nous ordonnons qu'on vous » obéiffe; » &, après les préliminaires ordinaires, « nous vous donnerons la couronne impériale ».

Le roi de France, Philippe-Augufte, partifan de Philippe de Suabe, & ennemi d'Othon, écrit au pape en faveur de Philippe. Innocent III lui répond: « Il » faut que Philippe perde l'Empire, ou que je perde » le pontificat ».

1202. Innocent III publie une nouvelle croifade. Les Allemands n'y ont point de part. C'eft dans cette croifade que les chrétiens d'occident prennent Conftantinople au lieu de fecourir la Terre-fainte. C'eft elle qui étend le pouvoir & les domaines de Venife.

L'Allemagne s'affaiblit du côté du nord dans ces troubles. Les Danois s'emparent de la Vandalie; c'est une partie de la Prusse & de la Poméranie. Il est difficile d'en marquer les limites. Y en avait-il alors dans ces pays barbares? le Holstein, annexé au Danemarck, ne reconnaît plus alors l'Empire. 1203.

Le duc de Brabant reconnaît Philippe pour empereur, & fait hommage. 1204.

Plusieurs seigneurs suivent cet exemple. Philippe est sacré à Aix par l'archevêque de Cologne. La guerre civile continue en Allemagne. 1205.

Othon, battu par Philippe auprès de Cologne, se réfugie en Angleterre. Alors le pape consent à l'abandonner: il promet à Philippe de lever l'excommunication encourue par tout prince qui se dit empereur sans la permission du Saint-Siége. Il le reconnaîtra pour empereur légitime, s'il veut marier sa sœur à un neveu de sa sainteté, en donnant pour dot le duché de Spolète, la Toscane, la Marche d'Ancone. Voilà des propositions bien étranges; la Marche d'Ancone appartenait de droit au Saint-Siége. Philippe refuse le pape, & aime mieux être excommunié que de donner une telle dot. Cependant en rendant un archevêque de Cologne qu'il retenait prisonnier, il a son absolution, & ne fait point le mariage. 1206.

Othon revient d'Angleterre en Allemagne. Il y paraît sans partisans. Il faut bien pourtant qu'il en eût de secrets, puisqu'il revenait. 1207.

Le comte Othon, qui était palatin dans la Bavière, assassine l'empereur Philippe à Bamberg, & se sauve aisément. 1208.

OTHON IV,

VINGT-CINQUIÈME EMPEREUR.

OTHON, pour s'affermir & pour réunir les partis, épouse Béatrix, fille de l'empereur assassiné.

Béatrix demande à Francfort vengeance de la mort de son père. La diète met l'assassin au ban de l'Empire. Le comte Papenheim fit plus, il assassina quelque temps après l'assassin de l'empereur.

1209. Othon IV, pour s'affermir mieux, confirme aux villes d'Italie tous leurs droits, & reconnaît ceux que les papes s'attribuent. Il écrit à Innocent III : « Nous » vous rendrons l'obéissance que nos prédécesseurs » ont rendue aux vôtres ». Il le laisse en possession des terres que le pontife a déjà recouvrées, comme Viterbe, Orviète, Pérouse. Il lui abandonne la supériorité territoriale, c'est-à dire, le domaine suprême, le droit de mouvance sur Naples & Sicile.

1210. On ne peut paraître plus d'accord; mais à peine est-il couronné à Rome, qu'il fait la guerre au pape pour ces mêmes villes.

Il avait laissé au pape la suzeraineté & la garde de Naples & Sicile; il va s'emparer de la Pouille, héritage du jeune Fréderic, roi des Romains, qu'on dépouillait à la fois de l'Empire & de l'héritage de sa mère.

1211. Innocent III ne peut qu'excommunier Othon. Une excommunication n'est rien contre un prince affermi : c'est beaucoup contre un prince qui a des ennemis.

Les ducs de Bavière, celui d'Autriche, le landgrave de Thuringe, veulent le détrôner. L'archevêque de

Maïence l'excommunie, & tout le parti reconnaît le jeune Fréderic II.

L'Allemagne est encore divisée. Othon, près de perdre l'Allemagne pour avoir voulu ravir la Pouille, repasse les Alpes.

L'empereur Othon assemble ses partisans à Nu- 1212.
remberg. Le jeune Fréderic passe les Alpes après lui : il s'empare de l'Alsace, dont les seigneurs se déclarent en sa faveur. Il met dans son parti Ferri, duc de Lorraine. L'Allemagne est d'un bout à l'autre le théâtre de la guerre civile.

Fréderic II reçoit enfin de l'archevêque de Maïence 1213.
la couronne à Aix-la-chapelle.

Cependant Othon se soutient, & il regagne presque tout, lorsqu'il était près de tout perdre.

Il était toujours protégé par l'Angleterre. Son concurrent, Frédéric II, l'était par la France. Othon fortifie son parti en épousant la fille du duc de Brabant, après la mort de sa femme Béatrix. Le roi d'Angleterre, Jean, lui donne de l'argent pour attaquer le roi de France. Ce Jean n'était pas encore Jean-sans-terre ; mais il était destiné à l'être & à devenir, comme Othon, très-malheureux.

Il paraît singulier qu'Othon qui, un an auparavant, 1214.
avait de la peine à se défendre en Allemagne, puisse faire la guerre à présent à Philippe-Auguste. Mais il était suivi du duc de Brabant, du duc de Limbourg, du duc de Lorraine, du comte de Hollande, de tous les seigneurs de ces pays, & du comte de Flandre, que le roi d'Angleterre avait gagnés. C'est toujours un problème, si les comtes de Flandre, qui alors faisaient toujours hommage à la France, étaient regardés comme vassaux de l'Empire malgré cet hommage.

Othon marche vers Valenciennes avec une armée

de plus de cent vingt mille combattans, tandis que Fréderic II, caché vers la Suiſſe, attendait l'iſſue de cette grande entrepriſe. Philippe-Auguſte était preſſé entre l'empereur & le roi d'Angleterre.

BATAILLE FAMEUSE DE BOUVINES.

L'empereur Othon la perdit. On tua, dit-on, trente mille Allemands, nombre probablement exagéré. L'uſage était alors de charger de chaînes les priſonniers. Le comte de Flandre & le comte de Boulogne furent menés à Paris, les fers aux pieds & aux mains. C'était une coutume barbare établie Le roi Richard d'Angleterre, cœur-de-lion, diſait lui-même qu'étant arrêté en Allemagne, contre le droit des gens, « on » l'avait chargé de fers auſſi peſans qu'il avait pu les » porter ».

Au reſte, on ne voit pas que le roi de France fît aucune conquête du côté de l'Allemagne après ſa victoire de Bouvines : mais il en eut bien plus d'autorité ſur ſes vaſſaux.

Philippe-Auguſte envoie à Fréderic en Suiſſe, où il était retiré, le char impérial qui portait l'aigle allemande ; c'était un trophée & un gage de l'Empire.

FRÉDERIC II,

VINGT-SIXIÈME EMPEREUR.

OTHON vaincu, abandonné de tout le monde, ſe retire à Brunſvick, où on le laiſſe en paix parce qu'il n'eſt plus à craindre. Il n'eſt pas dépoſſedé, mais il eſt oublié. On dit qu'il devint dévot ; reſſource des malheureux, & paſſion des eſprits faibles Sa pénitence était, à ce qu'on prétend, de ſe faire fouler aux pieds par

par ses valets de cuisine, comme si les coups de pied d'un marmiton expiaient les fautes des princes. Mais doit-on croire ces inepties écrites par des moines ?

Fréderic II, empereur par la victoire de Bouvines, 1215.
se fait par-tout reconnaître.

Pendant les troubles de l'Allemagne, on a vu que les Danois avaient conquis beaucoup de terres vers l'Elbe, au nord & à l'orient. Fréderic II commença par abandonner ces terres par un traité. Hambourg s'y trouvait comprise. Mais comme à la première occasion on revient contre un traité onéreux, il profite d'une petite guerre que le nouveau comte palatin du Rhin, frère d'Othon, faisait aux Danois; il reçoit Hambourg sous sa protection; il la rend ensuite : honteux commencement d'un règne illustre.

Second couronnement de l'empereur à Aix-la-chapelle. Il dépossède le comte palatin, & le palatinat retourne à la maison de Bavière-Vitelsbach.

Nouvelle croisade. L'empereur prend la croix : il fallait qu'il doutât encore de sa puissance, puisqu'il promet au pape Innocent III de ne point réunir Naples & Sicile à l'Empire, & de les donner à son fils dès qu'il aura été sacré à Rome.

Fréderic II reste en Allemagne avec sa croix, & a 1216.
plus de desseins sur l'Italie que sur la Palestine. Il disait hautement que la vraie terre de promission était Naples & Sicile, & non pas les déserts & les cavernes de Judée. La croisade est en vain prêchée à tous les rois. Il n'y a cette fois qu'André II, roi des Hongrois, qui parte. Ce peuple, qui à peine était chrétien, prend la croix contre les musulmans qu'on nomme infidèles.

Les Allemands croisés n'en partent pas moins, sous 1217.
divers chefs, par terre & par mer. La flotte des Pays-

Bas, arrêtée par les vents contraires, fournit encore aux croiſés l'occaſion d'employer utilement leurs armes vers l'Eſpagne. Ils ſe joignent aux Portugais, & battent les Maures. On pouvait pourſuivre cette victoire, & délivrer enfin l'Eſpagne entière : le pape Honorius III, ſucceſſeur d'Innocent, ne veut pas le permettre. Les papes commandaient aux croiſés comme aux milices de Dieu ; mais ils ne pouvaient que les envoyer en orient. On ne gouverne les hommes que ſuivant leurs préjugés ; & ces ſoldats des papes n'euſſent point obéi ailleurs.

1218. Fréderic II avait grande raiſon de n'être point du voyage. Les villes d'Italie, & ſur-tout Milan, refuſaient de reconnaître un ſouverain qui, maître de l'Allemagne & de Naples, pouvait aſſervir toute l'Italie. Elles tenaient encore le parti d'Othon IV, qui vivait obſcurément dans un coin de l'Allemagne. Le reconnaître pour empereur, c'était en effet être entièrement libres.

Othon meurt auprès de Brunſvick ; & la Lombardie n'a plus de prétexte.

1219. Grande diète à Francfort, où Fréderic II fait élire roi des Romains ſon fils Henri, âgé de neuf ans, né de Conſtance d'Arragon. Toutes ces diètes ſe tenaient en plein champ, comme aujourd'hui encore en Pologne.

L'empereur renonce au droit de la jouiſſance du mobilier des évêques défunts, & des revenus pendant la vacance. C'eſt ce qu'en France on appelle la régale. Il renonce au droit de juridiction dans les villes épiſcopales où l'empereur ſe trouvera, ſans y tenir ſa cour. Preſque tous les premiers actes de ce prince ſont des renonciations.

1220. Il va en Italie chercher cet Empire que Fréderic-

Barberousse n'avait pu saisir. Milan d'abord lui ferme ses portes comme à un petit-fils de Barberousse, dont les Milanais détestaient la mémoire. Il souffre cet affront, & va se faire couronner à Rome. Honorius III exige d'abord que l'empereur lui confirme la possession où il est de plusieurs terres de la comtesse Mathilde. Fréderic y ajoute encore le territoire de Fondi. Le pape veut qu'il renouvelle le serment d'aller à la Terre-Sainte, & l'empereur fait ce serment; après quoi il est couronné avec toutes les cérémonies humbles ou humiliantes de ses prédécesseurs. Il signale encore son couronnement par des édits sanglans contre les hérétiques. Ce n'est pas qu'on en connût alors en Allemagne, où régnait l'ignorance avec le courage & le trouble: mais l'inquisition venait d'être établie à l'occasion des Albigeois; & l'empereur, pour plaire au pape, fit ces édits cruels par lesquels les enfans des hérétiques sont exclus de la succession de leurs pères.

Ces lois, confirmées par le pape, étaient visiblement dictées pour justifier le ravissement des biens ôtés par l'église & par les armes à la maison de Toulouse dans la guerre des Albigeois. Les comtes de Toulouse avaient beaucoup de fiefs de l'Empire. Fréderic voulait donc absolument complaire au pape. De telles lois n'étaient ni de son âge, ni de son caractère. Auraient-elles été de son chancelier, Pierre-des-Vignes, tant accusé d'avoir fait le prétendu livre des *Trois imposteurs*, ou du moins d'avoir eu des sentimens que le titre du livre suppose?

Dans ces années, Fréderic II fait des choses plus 1221.
dignes de mémoire. Il embellit Naples, il l'agrandit, 1222.
il la fait la métropole du royaume, & elle devient 1223.
bientôt la ville la plus peuplée de l'Itale. Il y avait 1224.
encore beaucoup de Sarrazins en Sicile, & souvent

ils prenaient les armes ; il les transporte à Lucera dans la Pouille. C'est ce qui donna à cette ville le nom de *Lucera* ou *Nocera de pagani :* car on désignait du nom de païens les Sarrazins & les Turcs, soit excès d'ignorance, soit excès de haine ; & ces peuples, en voyant nos croix & nos images, nous appelaient idolâtres.

L'académie, ou l'université de Naples est établie & florissante. On y enseigne les lois ; & peu-à-peu les lois lombardes cédèrent au droit romain.

Il paraît que le dessein de Fréderic II était de rester dans l'Italie. On s'attache au pays où l'on est né, & qu'on embellit ; & ce pays était le plus beau de l'Europe. Il passe quinze ans sans aller en Allemagne. Pourquoi eût-il tant flatté les papes, tant ménagé les villes d'Italie, s'il n'avait conçu l'idée d'établir enfin à Rome le siége de l'Empire ? n'était-ce pas le seul moyen de sortir de cette situation équivoque où étaient les empereurs ; situation devenue encore plus embarrassante depuis que l'empereur était à la fois roi de Naples & vassal du saint-siége, & depuis qu'il avait promis de séparer Naples & Sicile de l'Empire ? tout ce chaos eût été enfin débrouillé, si l'empereur eût été le maître de l'Italie : mais la destinée en ordonna autrement.

Il paraît aussi que le grand dessein du pape était de se débarrasser de Fréderic, & de l'envoyer dans la Terre-sainte. Pour y réussir, il lui avait fait épouser, après la mort de Constance d'Arragon, une des héritières prétendues du royaume de Jérusalem, perdu depuis long-temps. Jean de Brienne, qui prenait ce vain titre de roi de Jérusalem, fondé sur la prétention de sa mère, donna sa fille Jolanda ou Violanta à Fréderic, avec Jérusalem pour dot, c'est-à-dire, avec presque rien : & Fréderic l'épousa, parce que le pape le vou-

lait, & qu'elle était belle. Les rois de Sicile ont toujours pris le titre de rois de Jérusalem depuis ce temps-là. Fréderic ne s'empressait pas d'aller conquérir la dot de sa femme, qui ne consistait que dans des prétentions sur un peu de terrain maritime, resté encore aux chrétiens dans la Syrie.

Pendant les années précédentes & dans les suivantes, 1225.
le jeune Henri, fils de l'empereur, est toujours en Allemagne. Une grande révolution arrive en Danemarck & dans toutes les provinces qui bordent la mer Baltique. Le roi danois, Valdemar, s'était emparé de ces provinces, où habitaient les Slaves occidentaux, les Vandales; de Hombourg à Dantzick, & de Dantzick à Revel, tout reconnaissait Valdemar.

Un comte de Shverin, dans le Melkelbourg, devenu vassal de ce roi, forme le dessein d'enlever Valdemar & le prince héréditaire son fils. Il l'exécute dans une partie de chasse, le 23 mai 1223.

Le roi de Danemarck, prisonnier, implore Honorius III. Ce pape ordonne au comte de Shverin, & aux autres seigneurs allemands, qui étaient de l'entreprise, de remettre en liberté le roi & son fils. Les papes prétendaient avoir donné la couronne de Danemarck, comme celles de Hongrie, de Pologne, de Bohême. Les empereurs prétendaient aussi les avoir données. Les papes & les Césars, qui n'étaient pas maîtres dans Rome, se disputaient toujours le droit de faire des rois au bout de l'Europe. On n'eût aucun égard aux ordres d'Honorius. Les chevaliers de l'ordre teutonique se joignent à l'évêque de Riga en Livonie, & se rendent maîtres d'une partie des côtes de la mer Baltique.

Lubeck, Hambourg reprennent leur liberté & leurs droits. Valdemar & son fils, dépouillés de pres-

que tout ce qu'ils avaient dans ces pays, ne sont mis en liberté qu'en payant une grosse rançon.

On voit ici une nouvelle puissance s'établir insensiblement : c'est cet ordre teutonique ; il a déjà un grand-maître ; il a des fiefs en Allemagne, & il conquiert des terres vers la mer Baltique.

1226. Ce grand-maître de l'ordre teutonique sollicite en Allemagne de nouveaux secours pour la Palestine. Le pape Honorius presse en Italie l'empereur d'en sortir au plus vîte, & d'aller accomplir son vœu en Syrie. Il faut observer qu'alors il y avait une trève de neuf ans entre le Sultan d'Egypte & les croisés. Fréderic II n'avait donc point de vœu à remplir. Il promet d'entretenir des chevaliers en Palestine, & n'est point excommunié. Il devait s'établir en Lombardie, & ensuite à Rome, plutôt qu'à Jérusalem. Les villes Lombardes avaient eu le temps de s'associer ; on leur donnait le titre de villes confédérées. Milan & Bologne étaient à la tête ; on ne les regardait plus comme sujettes, mais comme vassales de l'Empire. Fréderic II voulait au moins les attacher à lui ; & cela était difficile. Il indique une diète à Crémone, & y appelle tous les seigneurs italiens & allemands.

Le pape, qui craint que l'empereur ne prenne trop d'autorité dans cette diète, lui suscite des affaires à Naples. Il nomme à cinq évêchés vacans dans ce royaume, sans consulter Fréderic ; il empêche plusieurs villes, plusieurs seigneurs de venir à l'assemblée de Crémone ; il soutient les droits des villes associées, & se rend le défenseur de la liberté italique.

1227. Beau triomphe du pape Honorius III. L'empereur ayant mis Milan au ban de l'Empire, ayant transféré à Naples l'université de Bologne, prend le pape pour juge. Toutes les villes se soumettent à sa décision. Le

pape, arbitre entre l'empereur & l'Italie, donne son arrêt. « Nous ordonnons, dit-il, que l'empereur » oublie son ressentiment contre toutes les villes; » & nous ordonnons que les villes fournissent & en- » tretiennent quatre cents chevaliers pour le secours » de la Terre-sainte pendant deux ans ». C'était parler dignement à la fois en souverain & en pontife.

Ayant ainsi jugé l'Italie & l'empereur, il juge Valdemar, roi de Danemarck, qui avait fait serment de payer aux seigneurs allemands le reste de sa rançon & de ne jamais reprendre ce qu'il avait cédé. Le pape le relève d'un serment fait en prison, & par force; Valdemar rentre dans le Holstein, mais il est battu. Le seigneur de Lunebourg & de Brunsvick, son neveu, qui combat pour lui, est fait prisonnier. Il n'est élargi qu'en cédant quelques terres. Toutes ces expéditions sont toujours des guerres civiles. L'Allemagne alors est quelque temps tranquille.

Honorius III étant mort, & Grégoire IX, frère d'Innocent III, lui ayant succédé, la politique du pontificat fut la même; mais l'humeur du nouveau pontife fut plus altière: il presse la croisade & le départ tant promis de Fréderic II; il fallait envoyer ce prince à Jérusalem pour l'empêcher d'aller à Rome. L'esprit du temps faisait regarder le vœu de ce prince comme un devoir inviolable. Sur le premier délai de l'empereur, le pape l'excommunie. Fréderic dissimule encore son ressentiment; il s'excuse, il prépare sa flotte, & exige de chaque fief de Naples & de Sicile huit onces d'or pour son voyage. Les ecclésiastiques même lui fournissent de l'argent, malgré la défense du pape. Enfin il s'embarque à Brindisi, mais sans avoir fait lever son excommunication. 1228.

Que fait Grégoire IX pendant que l'empereur va 1229.

vers la Terre-ſainte ? il profite de la négligence de ce prince à ſe faire abſoudre, ou plutôt du mépris qu'il a fait de l'excommunication, & il ſe ligue avec les Milanais & les autres villes confédérées, pour lui ravir le royaume de Naples, dont on craignait tant l'incorporation avec l'Empire.

Renaud, duc de Spolète & vicaire du royaume, prend au pape la Marche d'Ancone. Alors le pape fait prêcher une croiſade en Italie contre ce même Fréderic II qu'il avait envoyé à la croiſade de la Terre-ſainte.

Il envoie un ordre au patriarche titulaire de Jéruſalem, qui réſidait à Ptolémaïs, de ne point reconnaître l'empereur.

Fréderic, diſſimulant encore, conclut avec le ſoudan d'Egypte, Melecſala, que nous appelons Mélédin, maître de la Syrie, un traité par lequel il paraît que l'objet de la croiſade eſt rempli. Le ſultan lui céde Jéruſalem, avec quelques petites villes maritimes dont les chrétiens étaient encore en poſſeſſion; mais c'eſt à condition qu'il ne réſidera pas à Jéruſalem; que les moſquées, bâties dans les ſaints lieux, ſubſiſteront; qu'il y aura toujours un émir dans la ville. Fréderic paſſa pour s'être entendu avec le ſoudan, afin de tromper le pape. Il va à Jéruſalem avec une très-petite eſcorte; il s'y couronne lui-même : aucun prélat ne voulut couronner un excommunié. Il retourne bientôt au royaume de Naples qui exigeait ſa préſence.

30. Il trouve dans le territoire de Capoue ſon beau-père, Jean de Brienne, à la tête de la croiſade papale.

Les croiſés du pape, qu'on appelait Guelfes, portaient le ſigne des deux clefs ſur l'épaule. Les croiſés de l'empereur, qu'on appelait Gibelins, portaient la croix. Les clefs s'enfuirent devant la croix.

Tout était en combuſtion en Italie. On avait beſoin de la paix ; on la fait le 23 juillet à San-Germano. L'empereur n'y gagne que l'abſolution. Il conſent que déſormais les bénéfices ſe donnent par élection en Sicile; qu'aucun clerc, dans ces deux royaumes, ne puiſſe être traduit devant un juge laïque ; que tous les biens eccléſiaſtiques ſoient exempts d'impôts ; & enfin il donne de l'argent au pape.

Il paraît juſqu'ici que ce Fréderic II, qu'on a peint comme le plus dangereux des hommes, était le plus patient ; mais on prétend que ſon fils était déjà prêt à ſe révolter en Allemagne : & c'eſt ce qui rendait le père ſi facile en Italie. 1231.

Il eſt clair que l'empereur ne reſtait ſi long-temps en Italie que dans le deſſein d'y fonder un véritable empire romain. Maître de Naples & de Sicile, s'il eût pris ſur la Lombardie l'autorité des Othons, il était le maître de Rome. C'eſt-là ſon véritable crime aux yeux des papes ; & ces papes qui le pourſuivirent d'une manière violente, étaient toujours regardés d'une partie de l'Italie, comme les ſoutiens de la nation. Le parti des Guelfes était celui de la liberté. Il eût fallu, dans ces circonſtances, à Fréderic des tréſors & une grande armée bien diſciplinée, & toujours ſur pied. C'eſt ce qu'il n'eut jamais. Othon IV, bien moins puiſſant que lui, avait eu contre le roi de France une armée de près de cent trente mille hommes; mais il ne la ſoudoya pas, & c'était un effort paſſager de vaſſaux & d'alliés réunis pour un moment. 1232. 1233. 1234.

Fréderic pouvait faire marcher ſes vaſſaux d'Allemagne en Italie. On prétend que le pape Grégoire IX prévint ce coup en ſoulevant le roi des Romains, Henri, contre ſon père, ainſi que Grégoire VII, Urbain II & Paſcal II, avaient armé les enfans de Henri IV.

Le roi des Romains met d'abord dans ſon parti pluſieurs villes le long du Rhin & du Danube. Le duc d'Autriche ſe déclare en ſa faveur. Milan, Bologne, & d'autres villes d'Italie, entrent dans ce parti contre l'empereur.

1235. Fréderic II retourne enfin en Allemagne après quinze ans d'abſence. Le marquis de Bade défait les révoltés. Le jeune Henri vient ſe jeter aux genoux de ſon père, à la grande diète de Maïence. C'eſt dans ces diètes célèbres, dans ces parlemens de princes, préſidés par les empereurs en perſonne, que ſe traitent toujours les plus importantes affaires de l'Europe avec la plus grande ſolennité. L'empereur, dans cette mémorable diète de Maïence, dépoſe ſon fils Henri, roi des Romains; & craignant le ſort du faible Louis, nommé *le débonnaire*, & du courageux & trop facile Henri IV, il condamne ſon fils rebelle à une priſon perpétuelle. Il aſſure dans cette diète le duché de Brunſvick à la maiſon Guelfe qui le poſsède encore. Il reçoit ſolennellement le droit canon publié par Grégoire IX, & il fait publier, pour la première fois, des décrets de l'Empire en langue allemande, quoiqu'il n'aimât pas cette langue, & qu'il cultivât la romance, à laquelle ſuccéda l'italienne.

1236. Il charge le roi de Bohême, le duc de Bavière & quelques évêques ennemis du duc d'Autriche, de faire la guerre à ce duc, comme vaſſaux de l'Empire qui en ſoutiennent les droits contre des rebelles.

Il repaſſe en Lombardie, mais avec peu de troupes, & par conſéquent n'y peut faire aucune expédition utile. Quelques villes, comme Vicence & Vérone, miſes au pillage, le rendent plus odieux aux Guelfes ſans le rendre plus puiſſant.

1237. Il vient dans l'Autriche défendue par les Hongrois.

Il la ſubjugue & fonde une univerſité à Vienne. Cependant les papes ont toujours prétendu qu'il n'appartenait qu'à eux d'ériger des univerſités, ſur quoi on leur a appliqué cet ancien mot d'une farce italienne, « Parce que tu ſais lire & écrire, tu te » crois plus ſavant que moi ».

Il confirme les priviléges de quelques villes impériales, comme de Ratisbonne & de Strasbourg; fait reconnaître ſon fils Conrad roi des Romains, à la place de Henri; & enfin, après ces ſuccès en Allemagne, il ſe croit aſſez fort pour remplir ſon grand projet de ſubjuguer l'Italie. Il y revole, prend Mantoue, défait l'armée des confédérés.

Le pape, qui le voyait alors marcher à grands pas à l'exécution de ſon grand deſſein, fait une diverſion par les affaires eccléſiaſtiques; & ſous prétexte que l'empereur faiſait juger par des cours laïques les crimes des clercs, il excite toute l'égliſe contre lui; l'égliſe excite les peuples.

Fréderic II avait un bâtard nommé Enzius, qu'il 1238.
avait fait roi de Sardaigne; autre prétexte pour le 1239.
pontife qui prétendait que la Sardaigne relevait du ſaint-ſiége.

Ce pape était toujours Grégoire IX. Les différens noms des papes ne changent jamais rien aux affaires; c'eſt toujours la même querelle & le même eſprit. Grégoire IX excommunie ſolennellement l'empereur deux fois pendant la ſemaine de la paſſion. Ils écrivent violemment l'un contre l'autre. Le pape accuſe l'empereur de ſoutenir que le monde a été trompé par trois impoſteurs, Moïſe, Jéſus-Chriſt & Mahomet. Fréderic appelle Grégoire Ante-Chriſt, Balaam & prince des ténèbres. Peut-être le pape accuſa fauſſement l'empereur qui, de ſon côté, calomnia le pape.

C'eſt de cette querelle que naquit ce préjugé qui dure encore, que Fréderic compoſa ou fit compoſer en latin le livre des *Trois impoſteurs* : on n'avait pas alors aſſez de ſcience & de critique pour faire un tel ouvrage. Nous avons depuis peu quelques mauvaiſes brochures ſur le même ſujet ; mais perſonne n'a été aſſez ſot pour les imputer à Fréderic II, ni à ſon chancelier Deſvignes.

La patience de l'empereur était enfin pouſſée à bout, & il ſe croyait puiſſant. Les dominicains & les franciſcains, milices ſpirituelles du pape, nouvellement établies, ſont chaſſés de Naples & de Sicile. Les bénédictins du Mont-Caſſin ſont chaſſés auſſi, & on n'en laiſſe que huit pour faire l'office. On défend, ſous peine de mort, dans les deux royaumes, de recevoir des lettres du pape.

Tout cela anime davantage les factions des Guelfes & des Gibelins. Veniſe & Gênes s'uniſſent aux villes de Lombardie. L'empereur marche contre elles. Il eſt défait par les Milanais. C'eſt la troiſième victoire ſignalée, dans laquelle les Milanais ſoutiennent leur liberté contre les empereurs.

1240. Il n'y a plus alors à négocier, comme l'empereur avait toujours fait. Il augmente ſes troupes, & marche à Rome, où il y avait un grand parti de Gibelins.

Grégoire IX fait expoſer les têtes de ſaint Pierre & de ſaint Paul. Où les avait-on priſes ? Il harangue le peuple en leur nom, échauffe tous les eſprits, & profite de ce moment d'enthouſiaſme pour faire une croiſade contre Fréderic.

Ce prince, ne pouvant entrer dans Rome, va ravager le Bénéventin. Tel était le pouvoir des papes dans l'Europe : & le ſeul nom de croiſade était devenu ſi ſacré, que le pape obtient le vingtième des revenus

eccléſiaſtiques en France, & le cinquième en Angleterre, pour ſa croiſade contre l'empereur.

Il offre par ſes légats la couronne impériale à Robert d'Artois, frère de ſaint Louis. Il eſt dit dans ſa lettre au roi & au baronnage de France : « Nous » avons condamné Fréderic ſoi-diſant empereur, & » lui avons ôté l'Empire. Nous avons élu en ſa place » le prince Robert, frère du roi : nous le ſoutien- » drons de toutes nos forces & par toutes ſortes de » moyens ».

Cette offre indiſcrète fut refuſée. Quelques hiſtoriens diſent, en citant mal Matthieu Pâris, que les barons de France répondirent qu'il ſuffiſait à Robert d'Artois d'être frère d'un roi qui était au-deſſus de l'empereur. Ils prétendent même que les ambaſſadeurs de ſaint Louis auprès de Fréderic, lui dirent la même choſe dans les mêmes termes. Il n'eſt nullement vraiſemblable qu'on ait répondu une groſſièreté ſi indécente, ſi peu fondée & ſi inutile.

La réponſe des barons de France, que Matthieu Pâris rapporte, n'a pas plus de vraiſemblance. Les premiers de ces barons étaient tous les évêques du royaume; or, il eſt bien difficile que tous les barons & tous les évêques du temps de ſaint Louis, aient répondu au pape : *Tantùm religionis in papâ non invenimus, qui eùm debuit promoviſſe, & DEO militantem protexiſſe, eum conatus eſt abſentem confundere & nequiter ſupplantare.* « Nous ne trouvons pas » tant de religion dans le pape que dans Fréderic II ; » dans ce pape qui devait ſecourir un empereur com- » battant pour DIEU, & qui profite de ſon abſence » pour l'opprimer & le ſupplanter méchamment ».

Pour peu qu'un lecteur ait de bon ſens, il verra bien qu'une nation en corps ne peut faire une réponſe

insultante au pape qui offre l'Empire à cette nation. Comment les évêques auraient-ils écrit au pape, que l'incrédule Fréderic II avait plus de religion que lui ? Que ce trait apprenne à se défier des historiens qui érigent leurs propres idées en monumens publics.

1241. Dans ce temps, les peuples de la grande Tartarie menaçaient le reste du monde. Ce vaste réservoir d'hommes grossiers & belliqueux avait vomi ses inondations sur presque tout notre hémisphère, dès le cinquième siècle de l'ère chrétienne. Une partie de ces conquérans venait d'enlever la Palestine au soudan d'Egypte & au peu de chrétiens qui restaient encore dans cette contrée. Des hordes plus considérables de Tartares sous Batou-kan, petit-fils de Gengiskan, avaient été jusqu'en Pologne & jusqu'en Hongrie.

Les Hongrois mêlés avec les Huns, anciens compatriotes de ces Tartares, venaient d'être vaincus par ces nouveaux brigands. Ce torrent s'était répandu en Dalmatie, & portait ainsi ses ravages de Pékin aux frontières de l'Allemagne. Etait-ce là le temps pour un pape d'excommunier l'empereur, & d'assembler un concile pour le déposer ?

Grégoire IX indique ce concile. On ne conçoit pas comment il peut proposer à l'empereur de faire une cession entière de l'Empire & de tous ses états au saint-siége pour tout concilier. Le pape fait pourtant cette proposition. Quel était l'esprit du siècle où l'on pouvait proposer de pareilles choses !

1242. L'orient de l'Allemagne est délivré des Tartares, qui s'en retournent comme des bêtes féroces après avoir saisi quelque proie.

Grégoire IX & son successeur Célestin IV étant morts presque dans la même année, & le saint-siége ayant vaqué long-temps, il est surprenant que l'em-

pereur presse les Romains de faire un pape, & même à main armée. Il paraît qu'il était de son intérêt que la chaire de ses ennemis ne fût pas remplie; mais le fond de la politique de ces temps-là est bien peu connu. Ce qui est certain, c'est qu'il fallait que Fréderic II fût un prince sage, puisque, dans ces temps de troubles, l'Allemagne & son royaume de Naples & Sicile étaient tranquilles.

Les cardinaux, assemblés à Agnani, élisent le cardinal Fiesque, Génois, de la maison des comtes de Lavagna, attaché à l'empereur. Ce prince dit, « Fiesque était mon ami, le pape sera mon ennemi ». 1243.

Fiesque connu sous le nom d'Innocent IV, ne va pas jusqu'à demander que Fréderic II lui cède l'Empire; mais il veut la restitution de toutes les villes de l'état ecclésiastique & de la comtesse Mathilde, & demande à l'empereur l'hommage de Naples & de Sicile. 1244.

Innocent IV, sur le refus de l'empereur, assemble à Lyon le concile indiqué par Grégoire IX; c'est le treizième des conciles généraux. 1245.

On peut demander pourquoi ce concile se tint dans une ville impériale? cette ville était protégée par la France; l'archevêque était prince, & l'empereur n'avait plus dans ces provinces que le vain titre de seigneur suzerain.

Il n'y eut à ce concile général que cent quarante-quatre évêques; mais il était décoré de la présence de plusieurs princes, & sur-tout de l'empereur de Constantinople, Baudouin de Courtenai, placé à la droite du pape. Ce monarque était venu demander des secours qu'il n'obtint point.

Frédéric ne négligea pas d'envoyer à ce concile, où il devait être accusé, des ambassadeurs pour se défendre. Innocent IV prononça contre lui deux longues

harangues dans les deux premières ſeſſions. Un moine de l'ordre de Cîteaux, évêque de Carinola, près du Garillan, chaſſé du royaume de Naples par Frédéric, l'accuſa dans les formes.

Il n'y a aujourd'hui aucun tribunal réglé, auquel les accuſations intentées par ce moine fuſſent admiſes. « L'empereur, dit-il, ne croit ni à Dieu ni aux ſaints »; mais qui l'avait dit à ce moine? « l'empereur a plu-» ſieurs épouſes à la fois »; mais quelles étaient ces épouſes? « il a des correſpondances avec le ſoudan de » Babylone »; mais pourquoi le roi titulaire de Jéruſalem ne pouvait-il traiter avec ſon voiſin? « Il penſe, » comme Averroès, que Jéſus-Chriſt & Mahomet » étaient des impoſteurs »; mais où Averroès a-t-il écrit cela? & comment prouver que l'empereur penſe comme Averroès? « Il eſt hérétique »; mais quelle eſt ſon héréſie, & comment peut-il être hérétique ſans être chrétien?

Thadée Seſſa, ambaſſadeur de Frédéric, répond au moine évêque qu'il en a menti; que ſon maître eſt un fort bon chrétien, & qu'il ne tolère point la ſimonie. Il accuſait aſſez par ces mots la cour de Rome.

L'ambaſſadeur d'Angleterre alla plus loin que celui de l'empereur. « Vous tirez, dit-il, par vos Italiens » plus de ſoixante mille marcs par an du royaume » d'Angleterre; vous taxez toutes nos égliſes; vous » excommuniez quiconque ſe plaint: nous ne ſouf-» frirons pas plus long-temps de telles vexations ».

Tout cela ne fit que hâter la ſentence du pape. « Je déclare, dit Innocent IV, Frédéric convaincu » de ſacrilége & d'héréſie, excommunié & déchu de » l'Empire. J'ordonne aux électeurs d'élire un autre » empereur, & je me réſerve la diſpoſition du royaume » de Sicile ».

Après

Après avoir prononcé cet arrêt, il entonne un *Te Deum*, comme on fait aujourd'hui après une victoire.

L'empereur était à Turin, qui appartenait alors au marquis de Suze. Il se fait donner la couronne impériale (les empereurs la portaient toujours avec eux), & la mettant sur sa tête : « Le pape, dit-il, ne me l'a » pas encore ravie ; & avant qu'on me l'ôte, il y aura » bien du sang répandu ». Il envoie à tous les princes chrétiens une lettre circulaire. « Je ne suis pas le pre» mier, dit-il, que le clergé ait aussi indignement » traité, & je ne ferai pas le dernier. Vous en êtes la » cause en obéissant à ces hypocrites dont vous con» naissez l'ambition effrénée. Combien ne découvri» riez-vous pas d'infamies à Rome qui font frémir la » nature ? » &c.

Le pape écrit au duc d'Autriche chassé de ses états, 1246.
aux ducs de Saxe, de Bavière & de Brabant, aux archevêques de Cologne, de Trèves & de Maïence, aux évêques de Strasbourg & de Spire, & leur ordonne d'élire pour empereur Henri, landgrave de Thuringe.

Les ducs refusent de se trouver à la diète indiquée à Vurtzbourg, & les évêques couronnent leur Thuringien qu'on appele *le roi des prêtres*.

Il y a ici deux choses importantes à remarquer ; la première, qu'il est évident que les électeurs n'étaient pas au nombre de sept ; la seconde, que Conrad, fils de l'empereur, roi des Romains, était compris dans l'excommunication de son père, & déchu de tous ses droits, comme un hérétique, selon la loi des papes & selon celle de son propre père, qu'il avait publiée, quand il voulait plaire aux papes.

Conrad soutient la cause de son père & la sienne. Il donne bataille au roi des prêtres près de Francfort : mais il a du désavantage.

Le landgrave de Thuringe, ou l'anti-empereur, meurt en assiégeant Ulm : mais le schisme impérial ne finit pas.

C'est apparemment cette année que Frédéric II, n'ayant que trop d'ennemis, se reconcilia avec le duc d'Autriche, & que, pour se l'attacher, il lui donna à lui & à ses descendans le titre de roi, par un diplome conservé à Vienne. Ce diplome est sans date. Il est bien étrange que les ducs d'Autriche n'en aient fait aucun usage. Il est vraisemblable que les princes de l'Empire s'opposèrent à ce nouveau titre, donné par un empereur excommunié, que la moitié de l'Allemagne commençait à ne plus reconnaître.

1247. Innocent IV offre l'Empire à plusieurs princes. Tous refusent une dignité si orageuse. Un Guillaume, comte de Hollande, l'accepte. C'était un jeune seigneur de vingt ans. La plus grande partie de l'Allemagne ne le reconnaît pas; c'est le légat du pape qui le nomme empereur dans Cologne, & qui le fait chevalier.

1248. Deux partis se forment en Allemagne aussi violens que les Guelfes & les Gibelins en Italie; l'un tient pour Frédéric & son fils Conrad, l'autre pour le nouveau roi Guillaume : c'était ce que les papes voulaient. Guillaume est couronné à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Cologne. Les fêtes de ce couronnement sont de tous côtés du sang repandu & des villes en cendre.

1249. L'empereur n'est plus en Italie que le chef d'un parti dans une guerre civile. Son fils Enzio, que nous nommons Enzius, est battu par les Polonais, tombe captif entre leurs mains; & son père ne peut pas même obtenir sa délivrance à prix d'argent.

Une autre aventure funeste trouble les derniers

jours de Frédéric II, si pourtant cette aventure est telle qu'on la raconte. Son fameux chancelier, Pierre Desvignes, ou plutôt de la Vigna, son conseil, son oracle, son ami depuis plus de trente années, le restaurateur des loix en Italie veut, dit-on, l'empoisonner, & par les mains de son médecin. Les historiens varient sur l'année de cet évènement, & cette variété peut causer quelque soupçon. Est-il croyable que le premier des magistrats de l'Europe, vieillard vénérable, ait tramé un aussi abominable complot? & pourquoi? pour plaire au pape son ennemi: où pouvait-il espérer une plus grande fortune? quel meilleur poste le médecin pouvait-il avoir que celui de médecin de l'empereur?

Il est certain que Pierre Desvignes eut les yeux crevés; ce n'est pas-là le supplice de l'empoisonneur de son maître. Plusieurs auteurs italiens prétendent qu'une intrigue de cour fut cause de sa disgrace, & porta Frédéric II à cette cruauté; ce qui est bien plus vraisemblable.

Cependant Frédéric fait encore un effort dans la Lombardie; il fait même passer les Alpes à quelques troupes, & donne l'alarme au pape, qui était toujours dans Lyon sous la protection de Saint-Louis; car ce roi de France, en blâmant les excès du pape, respectait sa personne & le concile. 1250.

Cette expédition est la dernière de Frédéric.

Il meurt le 17 décembre. Quelques-uns croient qu'il eut des remords du traitement qu'il avait fait à Pierre Desvignes; mais, par son testament, il paraît qu'il ne se repent de rien. Sa vie & sa mort sont une époque importante dans l'histoire. Ce fut de tous les empereurs celui qui chercha le plus à établir l'Empire en Italie, & qui y réussit le moins, ayant tout ce qu'il fallait pour y réussir. 1251.

Les papes, qui ne voulaient point de maîtres, & les villes de Lombardie, qui défendirent si souvent la liberté contre un maître, empêchèrent qu'il n'y eût en effet un empereur romain.

La Sicile, & sur-tout Naples, furent ses royaumes favoris. Il augmenta & embellit Naples & Capoue, bâtit Alitea, Monte-Leone, Flagelle, Dondona, Aquila, & plusieurs autres villes; fonda des universités, & cultiva les beaux arts dans ces climats où les fruits semblent venir d'eux-mêmes; c'était encore une raison qui lui rendait cette patrie plus chère; il en fut le législateur. Malgré son esprit, son courage, son application & ses travaux, il fut très-malheureux; & sa mort produisit de plus grands malheurs encore.

CONRAD IV,

VINGT-SEPTIÈME EMPEREUR.

On peut compter parmi les empereurs Conrad IV, fils de Frédéric II, à plus juste titre que ceux qu'on place entre les descendans de Charlemagne & les Othons. Il avait été couronné deux fois roi des Romains; il succédait à un père respectable: & Guillaume, comte de Hollande, son concurrent, qu'on appelait aussi *le roi des prêtres*, comme le landgrave de Thuringe, n'avait pour tout droit qu'un ordre du pape, & les suffrages de quelques évêques.

Conrad essuie d'abord une défaite auprès d'Oppenheim, mais il se soutient. Il force son compétiteur à quitter l'Allemagne. Il va à Lyon trouver le pape Innocent IV, qui le confirme roi des Romains, & qui lui promet de lui donner la couronne impériale à Rôme.

Il était devenu ordinaire de prêcher des croisades

contre les princes chrétiens. Le pape en fait prêcher une en Allemagne contre l'empereur Conrad, & une en Italie contre Manfredo ou Mainfroi, bâtard de Frédéric II, fidèle alors à son frère & aux dernières volontés de son père.

Ce Mainfroi, prince de Tarente, gouvernait Naples & Sicile au nom de Conrad. Le pape faisait révolter contre lui Naples & Capoue. Conrad y marche & semble abandonner l'Allemagne à son rival Guillaume, pour aller seconder son frère Mainfroi contre les croisés du pape.

Guillaume de Hollande s'établit pendant ce temps-là en Allemagne. On peut observer ici une aventure qui prouve combien tous les droits ont été long-temps incertains, & les limites confondues. Une comtesse de Flandre & du Hainaut a une guerre avec Jean Davennes son fils d'un premier lit, pour le droit de succession de ce fils même sur les Etats de sa mère. On prend Saint-Louis pour arbitre. Il adjuge le Hainaut à Davennes, & la Flandre au fils du second lit. Jean Davennes dit au roi Louis : « Vous me donnez » le Hainaut, qui ne dépend pas de vous; il relève de » l'évêque de Liége, & il est arrière-fief de l'Empire. » La Flandre dépend de vous, & vous ne me la don- » nez pas ». 1252.

Il n'était donc pas décidé de qui le Hainaut relevait. La Flandre était encore un autre problème. Tout le pays d'Alost était fief de l'Empire; tout ce qui était sur l'Escaut l'était aussi : mais le reste de la Flandre, depuis Gand, relevait des rois de France. Cependant Guillaume, en qualité de roi d'Allemagne, met la comtesse au ban de l'Empire, & confisque tout au profit de Jean Davennes en 1252. Cette affaire s'accommoda enfin; mais elle fait voir quels inconvéniens

la féodalité entraînait. C'était encore bien pis en Italie, & sur-tout pour les royaumes de Naples & de Sicile.

1253. Ces années qu'on appelle, ainsi que les suivantes,
1254. les années d'interrègne, de confusion & d'anarchie, sont pourtant très-dignes d'attention.

La maison de Maurienne & de Savoie, qui prend le parti de Guillaume de Hollande, & qui le reconnaît empereur, en reçoit l'investiture de Turin, de Montcalier, d'Ivrée, & de plusieurs fiefs qui en font une maison puissante.

En Allemagne, les villes de Francfort, Maïence, Cologne, Vorms, Spire, s'associent pour leur commerce, & pour se défendre des seigneurs de châteaux, qui étaient autant de brigands. Cette union des villes du Rhin est moins une imitation de la confédération des villes de Lombardie que des premières villes anséatiques, Lubeck, Hambourg, Brunsvick.

Bientôt la plupart des villes d'Allemagne & de Flandre entrent dans la hanse. Le principal objet est d'entretenir des vaisseaux & des barques à frais communs pour la sûreté du commerce. Un billet d'une de ces villes est payé sans difficulté dans les autres. La confiance du négoce s'établit. Des commerçans font, par cette alliance, plus de bien à la société, que n'en avaient fait tant d'empereurs & de papes.

La ville de Lubeck seule est déjà si puissante que, dans une guerre intestine qui survint au Danemarck, elle arme une flotte.

Tandis que des villes commerçantes procurent ces avantages temporels, les chevaliers de l'ordre teutonique veulent procurer celui du christianisme à ces restes de Vandales qui vivaient dans la Prusse & aux environs. Ottocare II, roi de Bohême, se croise avec eux. Le nom d'Ottocare était devenu celui des rois de

Bohême depuis qu'ils avaient pris le parti d'Othon IV. Ils battent les païens; les deux chefs des Pruſſiens reçoivent le baptême. Ottocare rebâtit Kœnigsberg.

D'autres ſcènes s'ouvrent en Italie. Le pape entretient toujours la guerre, & veut diſpoſer du royaume de Naples & de Sicile, mais il ne peut recouvrer ſon propre domaine ni celui de la comteſſe Mathilde. On voit toujours les papes puiſſans au-dehors par les excommunications qu'ils lancent, par les diviſions qu'ils fomentent; très-faibles chez eux, & ſur-tout dans Rome.

Les factions des Gibelins & des Guelfes partageaient & déſolaient l'Italie. Elles avaient commencé par les querelles des papes & des empereurs : ces noms avaient été par-tout un mot de ralliement du temps de Fréderic II. Ceux qui prétendaient acquérir des fiefs & des titres que les empereurs donnent, ſe déclaraient Gibelins. Les Guelfes paraiſſaient plus partiſans de la liberté italique. Le parti guelfe à Rome était, à la vérité, pour le pape quand il s'agiſſait de ſe réunir contre l'empereur; mais ce même parti s'oppoſait au pape quand le pontife, délivré d'un maître, voulait l'être à ſon tour. Ces factions ſe ſubdiviſaient encore en pluſieurs parties différentes, & ſervaient d'aliment aux diſcordes des villes & des familles. Quelques anciens capitaines de Fréderic II employaient ces noms de faction qui échauffent les eſprits, pour attirer du monde ſous leurs drapeaux, & autoriſaient leurs brigandages du prétexte de ſoutenir les droits de l'Empire. Des brigands oppoſés feignaient de ſervir le pape qui ne les en chargeait pas, & ravageaient l'Italie en ſon nom.

Parmi ces brigands, qui ſe rendirent illuſtres, il y eut ſur-tout un partiſan de Fréderic II, nommé

Ezzelino, qui fut sur le point de s'établir une grande domination, & de changer la face des affaires. Il est encore fameux par ses ravages ; d'abord il ramassa quelque butin à la tête d'une troupe de voleurs : avec ce butin il leva une petite armée. Si la fortune l'eût toujours secondé, il devenait un conquérant ; mais enfin il fut pris dans une embuscade : & Rome, qui le craignait, en fut delivrée. Les factions guelfe & gibeline ne s'éteignirent pas avec lui. Elles subsistèrent long-temps, & furent violentes, même pendant que l'Allemagne, sans empereur véritable dans l'interrègne qui suivit la mort de Conrad, ne pouvait plus servir de prétexte à ces troubles.

Un pape, dans ces circonstances, avait une place bien difficile à remplir. Obligé, par sa qualité d'évêque, de prêcher la paix au milieu de la guerre, se trouvant à la tête du gouvernement romain sans pouvoir parvenir à l'autorité absolue, ayant à se défendre des Gibelins, à ménager les Guelfes, craignant surtout une maison impériale qui possédait Naples & Sicile; tout était équivoque dans sa situation. Les papes, depuis Grégoire VII, eurent toujours avec les empereurs cette conformité, les titres de maîtres du monde, & la puissance la plus gênée. Et si on y fait attention, on verra que, dès le temps des premiers successeurs de Charlemagne, l'Empire & le sacerdoce sont deux problêmes difficiles à résoudre.

Conrad fait venir un de ses frères, à qui Fréderic II avait donné le duché d'Autriche. Ce jeune prince meurt, & on soupçonne Conrad de l'avoir empoisonné : car, dans ce temps, il fallait qu'un prince mourût de vieillesse pour qu'on n'imputât pas sa mort au poison.

Conrad IV meurt bientôt après, & on accuse

Mainfroi de l'avoir fait périr par le même crime.

L'empereur Conrad IV, mort à la fleur de ſon âge, laiſſait un enfant, ce malheureux Conradin dont Mainfroi prit la tutelle. Le pape Innocent IV pourſuit ſur cet enfant la mémoire de ſes pères. Ne pouvant s'emparer du royaume de Naples, il l'offre au roi d'Angleterre, il l'offre à un frère de St. Louis. Il meurt au milieu de ſes projets dans Naples même que ſon parti avait conquis. On croirait, à voir les dernières entrepriſes d'Innocent IV, que c'était un guerrier; non, il paſſait pour un profond théologien.

Après la mort de Conrad IV, ce dernier empereur, & non le dernier prince de la maiſon de Suabe, il était vraiſemblable que le jeune Guillaume de Hollande, qui commençait à régner ſans contradiction en Allemagne, ferait une nouvelle maiſon impériale. Ce droit féodal, qui a cauſé tant de diſputes & tant de guerres, le fait armer contre les Friſons. On prétendait qu'ils étaient vaſſaux des comtes de Hollande & arrière-vaſſaux de l'Empire; & les Friſons ne voulaient relever de perſonne. Il marche contre eux; il y eſt tué ſur la fin de l'année 1255 ou au commencement de l'autre : & c'eſt là l'époque de la grande anarchie d'Allemagne. 1255.

La même anarchie eſt dans Rome, dans la Lombardie, dans le royaume de Naples & de Sicile.

Les Guelfes venaient d'être chaſſés de Naples par Mainfroi. Le nouveau pape Alexandre IV, mal affermi dans Rome, veut, comme ſon prédéceſſeur, ôter Naples & Sicile à la maiſon excommuniée de Suabe, & dépouiller à la fois le jeune Conradin à qui ce royaume appartient, & Mainfroi qui en eſt le tuteur.

Qui pourrait croire qu'Alexandre IV fait prêcher en Angleterre une croiſade contre Conradin; & qu'en

offrant les états de cet enfant au roi d'Angleterre, Henri III, il emprunte, au nom de ce roi anglais, assez d'argent pour lever lui-même une armée ? Quelles démarches d'un pontife pour dépouiller un orphelin ! Un légat du pape commande cette armée qu'on prétend être de près de cinquante mille hommes. L'armée du pape est battue & dissipée.

Remarquons encore que le pape Alexandre IV, qui croyait pouvoir se rendre maître de deux royaumes aux portes de Rome, n'ose pas rentrer dans cette ville, & se retire dans Viterbe. Rome était toujours comme ces villes impériales qui disputent à leurs archevêques les droits régaliens ; comme Cologne, par exemple, dont le gouvernement municipal est indépendant de l'électeur. Rome resta dans cette situation équivoque jusqu'au temps d'Alexandre VI.

1256. On veut en Allemagne faire un empereur. Les
1257. princes allemands pensaient alors comme pensent au-
1258. jourd'hui les palatins de Pologne ; ils ne voulaient point un compatriote pour roi. Une faction choisit Alfonse X, roi de Castille ; une autre élit Richard, frère du roi d'Angleterre, Henri III. Les deux élus envoient également au pape pour faire confirmer leur élection : le pape n'en confirme aucune. Richard cependant va se faire couronner à Aix-la-chapelle le 17 mai 1257, sans être pour cela plus obéi en Allemagne.

Alfonse de Castille fait des actes de souverain d'Allemagne à Tolède. Fréderic III, duc de Lorraine, y va recevoir à genoux l'investiture de son duché, & la dignité de grand sénéchal de l'empereur sur les bords du Rhin, avec le droit de mettre le premier plat sur la table impériale dans les cours plénières.

Tous les historiens d'Allemagne, comme les plus

modernes, disent que Richard ne reparut plus dans l'Empire : mais c'est qu'ils n'avaient pas connaissance de la chronique d'Angleterre, de Thomas Wik. Cette chronique nous apprend que Richard repassa trois fois en Allemagne ; qu'il y exerça ses droits d'empereur dans plus d'une occasion ; qu'en 1263 il donna l'investiture de l'Autriche & de la Stirie à un Ottocare, roi de Bohême, & qu'il se maria, en 1269, à la fille d'un baron, nommée Falkemorit, avec laquelle il retourna à Londres. Ce long interrègne dont on parle tant, n'a donc pas véritablement subsisté ; mais on peut appeler ces années un temps d'interrègne, puisque Richard était rarement en Allemagne. On ne voit dans ces temps-là en Allemagne, que de petites guerres entre de petits souverains.

Le jeune Conradin était alors élevé en Bavière avec le duc titulaire d'Autriche, son cousin, de l'ancienne branche d'Autriche-Bavière, qui ne subsiste plus. Mainfroi, plus ambitieux que fidèle & lassé d'être régent, se fait déclarer roi de Sicile & de Naples. 1259.

C'était donner au pape un juste sujet de chercher à le perdre. Alexandre IV, comme pontife, avait le droit d'excommunier un parjure ; & comme seigneur suzerain de Naples, le droit de punir un usurpateur ; mais il ne pouvait, ni comme pape, ni comme seigneur, ôter au jeune & innocent Conradin son héritage.

Mainfroi, qui se croit affermi, insulte aux excommunications & aux entreprises du pape.

Tandis que l'Allemagne est ou désolée ou languissante dans son anarchie ; que l'Italie est partagée en factions ; que les guerres civiles troublent l'Angleterre ; que St. Louis, racheté de sa captivité en Egypte, médite encore une nouvelle croisade, qui fut plus Depuis 1260 jusqu'à 1266.

malheureuſe, s'il eſt poſſible, le ſaint-ſiége perſiſte toujours dans le deſſein d'arracher à Mainfroi Naples & Sicile, & de dépouiller à la fois le tuteur coupable & l'orphelin.

Quelque pape qui ſoit ſur la chaire de ſaint Pierre, c'eſt toujours le même génie, le même mélange de grandeur & de faibleſſe, de religion & de crimes. Les Romains ne veulent ni reconnaître l'autorité temporelle des papes, ni avoir d'empereurs. Les papes ſont à peine ſoufferts dans Rome, & ils ôtent ou donnent des royaumes. Rome éliſait alors un ſeul ſénateur, comme protecteur de ſa liberté. Mainfroy, Pierre d'Arragon ſon gendre, le duc d'Anjou Charles, frère de ſaint Louis, briguent tous trois cette dignité, qui était celle de patrice ſous un autre nom.

Urbain IV, nouveau pontife, offre à Charles d'Anjou Naples & Sicile, mais il ne veut pas qu'il ſoit ſénateur; ce ſerait trop de puiſſance.

Il propoſe à ſaint Louis d'armer le duc d'Anjou pour lui faire conquérir le royaume de Naples. Saint Louis héſite. C'était manifeſtement ravir à un pupille l'héritage de tant d'aïeux qui avaient conquis cet état ſur les muſulmans. Le pape calme ſes ſcrupules. Charles d'Anjou accepte la donation du pape, & ſe fait élire ſénateur de Rome malgré lui.

Urbain IV, trop engagé, fait promettre à Charles d'Anjou qu'il renoncera dans cinq ans au titre de ſénateur; & comme ce prince doit faire ſerment aux Romains pour toute ſa vie, le pape concilie ces deux ſermens, & l'abſout de l'un, pourvu qu'il lui faſſe l'autre.

Il l'oblige auſſi de jurer entre les mains de ſon légat, qu'il ne poſſédera jamais l'Empire avec la couronne de Sicile. C'était la loi des papes ſes prédéceſſeurs; &

cette loi montre combien on avait craint Fréderic II.

Le comte d'Anjou promet ſur-tout d'aider le ſaint-ſiége à ſe remettre en poſſeſſion du patrimoine uſurpé par beaucoup de ſeigneurs, & des terres de la comteſſe Mathilde. Il s'engage à payer par an huit mille onces d'or de tribut, conſentant d'être excommunié ſi jamais ce paiement eſt différé de deux mois : il jure d'abolir tous les droits que les conquérans français & les princes de la maiſon de Suabe avaient eu ſur les eccléſiaſtiques, & par-là il renonce à la prérogative ſingulière de Sicile.

A ces conditions & à beaucoup d'autres, il s'embarque à Marſeille avec trente galères, & va recevoir à Rome, en juin 1265, l'inveſtiture de Naples & de Sicile qu'on lui vend ſi cher.

Une bataille dans les plaines de Bénévent, le 26 février 1266, décide de tout. Mainfroy y périt; ſa femme, ſes enfans, ſes tréſors ſont livrés au vainqueur.

Le légat du pape, qui était dans l'armée, prive le corps de Mainfroy de la ſépulture des chrétiens; vengeance lâche & mal-adroite, qui ne ſert qu'à irriter les peuples.

Dès que Charles d'Anjou eſt ſur le trône de Sicile, 1267.
il eſt craint du pape & haï de ſes ſujets. Les conſpira- 1268.
tions ſe forment. Les Gibelins, qui partageaient l'Italie, envoient en Bavière ſolliciter le jeune Conradin de venir prendre l'héritage de ſes pères. Clement IV, ſucceſſeur d'Urbain, lui défend de paſſer en Italie, comme un ſouverain donne un ordre à ſon ſujet.

Conradin part à l'âge de ſeize ans avec le duc de Bavière ſon oncle, le comte de Tirol, dont il vient d'épouſer la fille, & ſur-tout avec le jeune duc d'Autriche ſon couſin, qui n'était pas plus maître de l'Autriche que Conradin ne l'était de Naples. Les excom-

munications ne leur manquèrent pas. Clément IV, pour leur mieux résister, nomme Charles d'Anjou vicaire impérial en Toscane : car les papes, osant prétendre qu'ils donnaient l'Empire, devaient à plus forte raison en donner le vicariat. La Toscane, cette province illustre, devenue libre par son esprit & par son courage, était partagée en Guelfes & en Gibelins ; & par-là les Guelfes y prennent toute l'autorité.

Charles d'Anjou, sénateur de Rome & chef de la Toscane, en devenait plus redoutable au pape ; mais Conradin l'eût été davantage.

Tous les cœurs étaient à Conradin ; & par une destinée singulière, les Romains & les Musulmans se déclarèrent en même-temps pour lui. D'un côté, l'infant Henri, frère d'Alfonse X roi de Castille, vrai chevalier errant, passe en Italie, & se fait déclarer sénateur de Rome pour y soutenir les droits de Conradin. De l'autre, un roi de Tunis leur prête de l'argent & des galères ; & tous les Sarrazins qui étaient restés dans le royaume de Naples, prennent les armes en sa faveur.

Conradin est reçu dans Rome au capitole comme un empereur. Ses galères abordent en Sicile, & presque toute la nation y reçoit ses troupes avec joie. Il marche de succès en succès jusqu'à Aquila dans l'Abruzze. Les chevaliers français aguerris défont entièrement, en bataille rangée, l'armée de Conradin, composée à la hâte de plusieurs nations.

Conradin, le duc d'Autriche & Henri de Castille sont faits prisonniers.

Les historiens Villani, Guadelfiero, Fazelli, assurent que le pape Clément IV demanda le supplice de Conradin à Charles d'Anjou. Ce fut sa dernière volonté. Ce pape mourut bientôt après. Charles fait

prononcer une ſentence de mort par ſon protonotaire, Robert de Bari, contre les deux princes. Il envoie priſonnier Henri de Caſtille en Provence; car la Provence lui appartenoit, du chef de ſa femme.

Le 26 octobre 1268, Conradin & Fréderic d'Autriche ſont exécutés dans le marché de Naples par la main du bourreau. C'eſt le premier exemple d'un pareil attentat contre des têtes couronnées. Conradin, avant de recevoir le coup, jeta ſon gant dans l'aſſemblée, en priant qu'il fût porté à Pierre d'Arragon ſon couſin, gendre de Mainfroi, qui vengera un jour ſa mort. Le gant fut ramaſſé par le chevalier Truchſés de Valbourg, qui exécuta en effet ſa volonté. Depuis ce temps la maiſon de Valbourg porte les armes de Conradin, qui ſont celles de Suabe. Le jeune duc d'Autriche eſt exécuté le premier. Conradin, qui l'aimait tendrement, ramaſſe ſa tête, & reçoit, en la baiſant, le coup de la mort.

On tranche la tête à pluſieurs ſeigneurs ſur le même échafaud. Quelque tems après Charles d'Anjou fait périr en priſon la veuve de Mainfroi avec le fils qui lui reſte. Ce qui ſurprend, c'eſt qu'on ne voit point que ſaint Louis, frère de Charles d'Anjou, ait jamais fait à ce barbare le moindre reproche de tant d'horreurs. Au contraire, ce fut en faveur de Charles qu'il entreprit en partie ſa dernière malheureuſe croiſade contre le roi de Tunis, protecteur de Conradin.

Les petites guerres continuaient toujours entre les 1269.
ſeigneurs d'Allemagne. Rodolphe, comte de Habs- 1270.
bourg en Suiſſe, ſe rendait déjà fameux dans ces 1271.
guerres, & ſur-tout dans celle qu'il fit à l'évêque de 1272.
Bâle, en faveur de l'abbé de Saint-Gall. C'eſt à ces temps que commencent les traités de confraternité héréditaire entre les maiſons allemandes. C'eſt une do-

nation réciproque de terres d'une maiſon à une autre, au dernier ſurvivant des mâles.

La première de ces confraternités avait été faite dans les dernières années de Frédéric II, entre les maiſons de Saxe & de Heſſe.

Les villes anſéatiques augmentent dans ces années leurs privilèges & leur puiſſance. Elles établiſſent des conſuls qui jugent toutes les affaires du commerce; car à quel tribunal aurait-on eu alors recours?

La même néceſſité qui fait inventer les conſuls aux villes marchandes, fait inventer les *auſtregues* aux autres villes & aux ſeigneurs, qui ne veulent pas toujours vider leurs différens par le fer. Ces auſtregues ſont, ou des ſeigneurs, ou des villes même, que l'on choiſit pour arbitres ſans frais de juſtice.

Ces deux établiſſemens, ſi heureux & ſi ſages, furent le fruit des malheurs des temps qui obligeaient d'y avoir recours.

L'Allemagne reſtait toujours ſans chef, mais voulait enfin en avoir un.

Richard d'Angleterre était mort. Alfonſe de Caſtille n'avait plus de parti. Ottocare III, roi de Bohême, duc d'Autriche & de Stirie, fut propoſé, & refuſa, dit-on, l'Empire. Il avait alors une guerre avec Béla, roi de Hongrie, qui lui diſputait la Stirie, la Carinthie & la Carniole. On pouvait lui conteſter la Stirie dépendante de l'Autriche, mais non la Carinthie & la Carniole, qu'il avait achetées.

La paix ſe fit. La Stirie & la Carinthie avec la Carniole reſtèrent à Ottocare. On ne conçoit pas comment, étant ſi puiſſant, il refuſa l'Empire, lui qui depuis refuſa l'hommage à l'empereur. Il eſt bien plus vraiſemblable qu'on ne voulut pas de lui, par cela même qu'il était trop puiſſant.

RODOLPHE PREMIER DE HABSBOURG,

Premier empereur de la maison d'Autriche.

VINGT-HUITIÈME EMPEREUR.

ENFIN on s'assemble à Francfort pour élire un empereur, & cela sur les lettres de Grégoire X, qui menace d'en nommer un. C'était une chose nouvelle que ce fût un pape qui voulût un empereur. 1273.

On ne propose dans cette assemblée aucun prince possesseur de grands états. Ils étaient trop jaloux les uns des autres. Le comte de Tirol, qui était du nombre des électeurs, indique trois sujets ; un comte de Goritz, seigneur d'un petit pays dans le Frioul, & absolument inconnu ; un Bernard, non moins inconnu encore, qui n'avait pour tout bien que des prétentions sur le duché de Carinthie ; & Rodolphe de Habsbourg, capitaine célèbre, & grand maréchal de la cour d'Ottocare, roi de Bohême.

Les électeurs, partagés entre ces trois concurrens, s'en rapportent à la décision du comte palatin, Louis-le-sévère, duc de Bavière, le même qui avait élevé & secouru en vain le malheureux Conradin & Frédéric d'Autriche. C'est-là le premier exemple d'un pareil arbitrage. Louis de Bavière nomme empereur Rodolphe de Habsbourg.

Le burgrave ou châtelain de Nuremberg en apporte la nouvelle à Rodolphe, qui, n'étant plus alors au service du roi de Bohême, s'occupait de ses petites guerres vers Bâle & vers Strasbourg.

Alphonse de Castille & le roi de Bohême protestent en vain contre l'élection. Cette protestation d'Otto-

care ne prouve pas assurément qu'il eût refusé la couronne impériale.

Rodolphe était fils d'Albert, comte de Habsbourg en Suisse. Sa mère était Ulrike de Kybourg, qui avait plusieurs seigneuries en Alsace. Il était marié depuis long-temps avec Anne de Hæneberg, dont il avait quatre enfans. Son âge était de cinquante-cinq ans & demi, quand il fut élevé à l'Empire. Il avait un frère colonel au service des Milanais, & un autre chanoine à Bâle. Ses deux frères moururent avant son élection.

Il est couronné à Aix-la-chapelle; on ignore par quel archevêque. Il est rapporté que le sceptre impérial, qu'on prétendait être celui de Charlemagne, ne se trouvant pas, ce défaut de formalité commençait à servir de prétexte à plusieurs seigneurs qui ne voulaient pas lui prêter serment. Il prit un crucifix: *Voilà mon sceptre*, dit-il, & tous lui rendirent hommage. Cette seule action de fermeté le rendit respectable, & le reste de sa conduite le montra digne de l'Empire.

Il marie son fils Albert à la fille du comte de Tirol, sœur utérine de Conradin. Par ce mariage, Albert semble acquérir des droits sur l'Alsace & sur la Suabe, héritage de la maison du fameux empereur Fréderic II. L'Alsace était alors partagée entre plusieurs petits seigneurs. Il fallut leur faire la guerre. Il obtint par sa prudence des troupes de l'Empire, & soumit tout par sa valeur. Un préfet est nommé pour gouverner l'Alsace. C'est ici une des plus importantes époques pour l'intérieur de l'Allemagne. Les possesseurs des terres dans la Suabe & dans l'Alsace relevaient de la maison impériale de Suabe; mais après l'extinction de cette maison dans la personne de l'infortuné Conradin, ils ne voulurent plus relever que de l'Empire. Voilà la véritable origine de la noblesse immédiate; & voilà pourquoi

l'on trouve plus de cette noblesse en Suabe que dans les autres provinces. L'empereur Rodolphe vint à bout de soumettre les gentilshommes d'Alsace, & créa un préfet dans cette province; mais après lui les barons d'Alsace redevinrent, pour la plupart, barons libres & immédiats, souverains dans leurs petites terres; comme les plus grands seigneurs allemands dans les leurs. C'était dans presque toute l'Europe l'objet de quiconque possédait un château.

Trois ambassadeurs de Rodolphe font serment, de sa part, au pape Grégoire X, dans le consistoire. Le pape écrit à Rodolphe : « De l'avis des cardinaux, » nous vous nommons roi des Romains. 1274.

Alfonse X, roi de Castille, renonce alors à l'Empire.

Rodolphe va trouver le pape à Lausanne. Il lui promet de lui faire rendre la Marche d'Ancone & les terres de Mathilde. Il promettait ce qu'il ne pouvait tenir. Tout cela était entre les mains des villes & des seigneurs, qui s'en étaient emparés aux dépens du pape & de l'Empire. L'Italie était partagée en vingt principautés ou républiques, comme l'ancienne Grèce, mais plus puissantes. Venise, Gênes & Pise avaient plus de vaisseaux que l'empereur ne pouvait entretenir d'enseignes. Florence devenait considérable, & déjà elle était le berceau des beaux-arts. 1275.

Rodolphe pense d'abord à l'Allemagne. Le puissant roi de Bohême, Ottocare III, duc d'Autriche, de Carinthie & de Carniole, lui refuse l'hommage. « Je » ne dois rien à Rodolphe, dit-il, je lui ai payé ses » gages ». Il se ligue avec la Bavière.

Rodolphe soutient la majesté de son rang. Il fait mettre au ban de l'Empire ce puissant Ottocare, & le duc de Bavière Henri qui est lié avec lui. On donne

à l'empereur des troupes, & il va venger les droits de l'Empire allemand.

1276. L'empereur Rodolphe bat l'un après l'autre tous ceux qui prennent le parti d'Ottocare, ou qui veulent profiter de cette division; le comte de Neubourg, le comte de Fribourg, le marquis de Bade, le comte de Virtemberg, & Henri, duc de Bavière. Il finit tout d'un coup cette guerre avec les Bavarois, en mariant une de ses filles au fils de ce prince, & en recevant quarante mille onces d'or, au lieu de donner une dot à sa fille.

De-là il marche contre Ottocare: il le force de venir à composition. Le roi de Bohême cède l'Autriche, la Stirie & la Carniole. Il consent de faire un hommage lige à l'empereur dans l'île de Camberg, au milieu du Danube, sous un pavillon dont les rideaux devaient être fermés, pour lui épargner une mortification publique.

Ottocare s'y rend couvert d'or & de pierreries. Rodolphe, par un faste supérieur, le reçoit avec l'habit le plus simple; & au milieu de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombent, & font voir aux yeux du peuple & des armées qui bordaient le Danube, le superbe Ottocare à genoux, tenant ses mains jointes entre les mains de son vainqueur, qu'il avait si souvent appelé son maître-d'hôtel, & dont il devenait le grand-échanson. Ce conte est accrédité, & il importe peu qu'il soit vrai.

1277. La femme d'Ottocare, princesse plus altière que son époux, lui fait tant de reproches de son hommage rendu, & de la cession de ses provinces, que le roi de Bohême recommence la guerre vers l'Autriche.

L'empereur remporte une victoire complète. Ottocare est tué dans la bataille, le 26 août. Le vainqueur

uſe de ſa victoire en légiſlateur. Il laiſſe la Bohême au fils du vaincu, le jeune Venceſlas, & la régence au marquis de Brandebourg.

Rodolphe fait ſon entrée à Vienne, & s'établit dans l'Autriche. Louis, duc de Bavière, qui avait plus d'un droit à ce duché, veut remuer pour ſoutenir ce droit. Rodolphe tombe ſur lui avec ſes troupes victorieuſes. Alors rien ne réſiſte; & on voit ce prince, que les électeurs avaient appelé à l'Empire pour régner ſans pouvoir, devenir en effet le conquérant de l'Allemagne. 1278.

Ce maître de l'Allemagne eſt bien loin de l'être en Italie. Le pape Nicolas III gagne avec lui, ſans peine, ce long procès que tant de pontifes ont ſoutenu contre tant d'empereurs. Rodolphe, par un diplome du 15 février 1279, cède au Saint-Siége les terres de la comteſſe Mathilde, renonce au droit de ſuzeraineté, déſavoue ſon chancelier qui a reçu l'hommage. Les électeurs approuvent, la même année, cette ceſſion de Rodolphe. Ce prince, en abandonnant des droits pour leſquels on avait ſi long-temps combattu, ne cédait en effet que le droit de recevoir un hommage de ſeigneurs qui voulaient à peine le rendre. C'etait tout ce qu'il pouvait alors obtenir en Italie, où l'Empire n'était plus rien. Il fallait que cette ceſſion fût bien peu de choſe, puiſque l'empereur n'eut en échange que le titre de ſénateur de Rome, & encore ne l'eut-il que pour un an. 1279.

Le pape vint à bout de faire ôter cette vaine dignité de ſénateur à Charles d'Anjou, roi de Sicile, parce que ce prince ne voulut pas marier ſon neveu avec la nièce de ce pontife, en diſant que « quoiqu'il s'appelât Orſini, & qu'il eût les pieds rouges, ſon ſang » n'était pas fait pour ſe mêler au ſang de France ».

Nicolas III ôte encore à Charles d'Anjou le vicariat de l'Empire en Toscane. Ce vicariat n'était plus qu'un nom, & ce nom même ne pouvait subsister depuis qu'il y avait un empereur.

La situation de Rodolphe en Italie était (à ce que dit Girolamo Briani) semblable à celle d'un négociant qui a fait faillite, & dont d'autres marchands partagent les effets.

1280. L'empereur Rodolphe se raccommode avec Charles de Sicile, par le mariage d'une de ses filles. Il donne cette princesse, nommée Clémence, à Charles-Martel, petit-fils de Charles. Les deux mariés étaient presque encore au berceau.

Charles, au moyen de ce mariage, obtient de l'empereur l'investiture des comtés de Provence & de Forcalquier.

Après la mort de Nicolas III, on élit un Français, nommé Brion, qui prend le nom de Martin IV. Ce Français fait rendre d'abord la dignité de sénateur au roi de Sicile, & veut lui faire rendre aussi le vicariat de l'Empire en Toscane. Rodolphe paraît ne guère s'en embarrasser; il est assez occupé en Bohême. Ce pays s'était révolté par la conduite violente du margrave de Brandebourg, qui en était régent; & d'ailleurs, Rodolphe avait plus besoin d'argent que de titres.

1281. Ces années sont mémorables par la fameuse cons-
1282. piration des vêpres siciliennes. Jean de Procida, gentilhomme de Salerne, riche, & qui, malgré son état, exerçait la profession de médecin & de jurisconsulte, fut l'auteur de cette conspiration, qui semblait si opposée à son genre de vie. C'était un gibelin passionnément attaché à la mémoire de Fréderic II & à la maison de Suabe. Il avait été plusieurs fois en Arragon auprès

de la reine Conſtance, fille de Mainfroi. Il brûlait de venger le ſang que Charles d'Anjou avait fait répandre; mais ne pouvant rien dans le royaume de Naples, que Charles contenait par ſa préſence & par la terreur, il trama ſon complot dans la Sicile, gouvernée par des Provençaux plus déteſtés que leur maître, & moins puiſſans.

Le projet de Charles d'Anjou était la conquête de Conſtantinople. Un des grands fruits des croiſades de l'occident avait été de prendre l'Empire des Grecs en 1204, & on l'avait perdu depuis, ainſi que les conquêtes ſur les Muſulmans. La fureur d'aller ſe battre en Paleſtine avait paſſé depuis les malheurs de ſaint Louis; mais la proie de Conſtantinople paraiſſait facile à ſaiſir; & Charles d'Anjou eſpérait détrôner Michel Paléologue, qui poſſédait alors le reſte de l'Empire d'orient.

Jean de Procida va déguiſé à Conſtantinople avertir Michel Paléologue; il l'excite à prévenir Charles: de là il court en Arragon voir en ſecret le roi Pierre. Il eut de l'argent de l'un & de l'autre; il gagne aiſément des conjurés. Pierre d'Arragon équipe une flotte; & feignant d'aller contre l'Afrique, il ſe tient prêt pour deſcendre en Sicile. Procida n'a pas de peine à diſpoſer les Siciliens.

Enfin le troiſième jour de pâques 1282, au ſon de la cloche des vêpres, tous les Provençaux ſont maſſacrés dans l'île, les uns dans les égliſes, les autres aux portes ou dans les places publiques, les autres dans leurs maiſons. On compte qu'il y eut huit mille perſonnes égorgées. Cent batailles ont fait périr le triple & le quadruple d'hommes, ſans qu'on y ait fait attention: mais ici ce ſecret gardé ſi long-temps par tout un peuple; des conquérans exterminés par la

nation conquiſe ; les femmes, les enfans maſſacrés ; des filles Siciliennes enceintes par des Provençaux, tuées par leurs propres pères ; des pénitentes égorgées par leurs confeſſeurs, rendent cette action à jamais fameuſe & exécrable. On dit toujours que ce furent des Français qui furent maſſacrés à ces vêpres ſiciliennes, parce que la Provence eſt aujourd'hui à la France ; mais elle était alors province de l'Empire ; & c'était réellement des Impériaux qu'on égorgeait.

Voilà comme on commença enfin la vengeance de Conradin & du duc d'Autriche : leur mort avait été le crime d'un ſeul homme, de Charles d'Anjou ; & huit mille innocens l'expièrent !

Pierre d'Arragon aborde alors en Sicile avec ſa femme Conſtance ; toute la nation ſe donne à lui, &, dès ce jour, la Sicile reſta à la maiſon d'Arragon ; mais le royaume de Naples demeure au prince de France.

L'empereur inveſtit ſes deux fils aînés, Albert & Rodolphe, à la fois, de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole, le 27 décembre 1282, dans une diète à Augsbourg, du conſentement de tous les ſeigneurs, & même de celui de Louis de Bavière, qui avait des droits ſur l'Autriche. Mais comment donner à la fois l'inveſtiture des mêmes états à ces deux princes ? n'en avaient-ils que le titre ? le puîné devait-il ſuccéder à l'aîné ? ou bien le puîné n'avait-il que le nom, tandis que l'autre avait la terre ? ou devaient-ils poſſéder ces états en commun ? c'eſt ce qui n'eſt pas expliqué. Ce qui eſt inconteſtable, c'eſt qu'on voit beaucoup de diplomes dans leſquels les deux frères ſont nommés conjointement ducs d'Autriche, de Stirie & de Carniole.

Il y a une ſeule vieille chronique anonyme, qui dit que l'empereur Rodolphe inveſtit ſon fils Rodolphe de la Suabe ; mais il n'y a aucun document, aucune

charte où l'on trouve que ce jeune Rodolphe ait eu la Suabe. Tous les diplomes l'appellent duc d'Autriche, de Stirie, de Carniole, comme ſon frère. Cependant un hiſtorien ayant adopté cette chronique, tous les autres l'ont ſuivie; & dans les tables généalogiques, on appelle toujours ce Rodolphe duc de Suabe : s'il l'avait été, comment ſa maiſon aurait-elle perdu ce duché?

Dans la même diète, l'empereur donne la Carinthie & la Marche Tréviſane au comte de Tirol ſon gendre. L'avantage qu'il tira de ſa dignité d'empereur fut de pourvoir toute ſa maiſon.

Rodolphe gouverne l'Empire auſſi bien que ſa maiſon. Il appaiſe les querelles de pluſieurs ſeigneurs & de pluſieurs villes. 1283. 1284.

Les hiſtoriens diſent que ſes travaux l'avaient fort affaibli, & qu'à l'âge de 65 ans paſſés, les médecins lui conſeillèrent de prendre une femme de 15 ans pour fortifier ſa ſanté. Ces hiſtoriens ne ſont pas phyſiciens. Il épouſe Agnès, fille d'un comte de Bourgogne.

Dans cette année 1284, le roi d'Arragon, Pierre, fait priſonnier le prince de Salerne, fils de Charles d'Anjou, mais ſans pouvoir ſe rendre maître de Naples. Les guerres de Naples ne regardent plus l'Empire juſqu'à Charles-Quint.

Les Cumins, reſte de Tartares, dévaſtent la Hongrie. 1285.

L'empereur inveſtit Jean Davennes du comté d'Aloſt, du pays de Vaſs, de la Zélande, du Hainaut. Le comté de Flandres n'eſt point ſpécifié dans l'inveſtiture; il était devenu inconteſtable qu'il relevait de la France.

Pour mettre le comble à la gloire de Rodolphe, il eût fallu s'établir en Italie, comme il l'était en Alle- 1286. 1287.

magne; mais le temps était passé. Il ne voulut pas même aller se faire couronner à Rome. Il se contenta de vendre la liberté aux villes d'Italie, qui voulurent bien l'acheter. Florence donna quarante mille ducats d'or; Lucques douze mille; Gênes, Bologne six mille. Presque toutes les autres ne donnèrent rien du tout, prétendant qu'elles ne devaient point reconnaître un empereur qui n'était pas couronné à Rome.

Mais en quoi consistait cette liberté ou donnée ou confirmée? était-ce dans une séparation absolue de l'Empire? il n'y a aucun acte de ces temps-là qui énonce de pareilles conventions. Cette liberté consistait dans le droit de nommer des magistrats, de se gouverner suivant leurs lois municipales, de battre monnaie, d'entretenir des troupes. Ce n'était qu'une confirmation, une extension des droits obtenus de Fréderic Barberousse. L'Italie fut alors indépendante & comme détachée de l'Empire, parce que l'empereur était éloigné & trop peu puissant. Le temps eût pu assurer à ce pays une liberté pleine & entière. Déjà les villes de Lombardie, celles de la Suisse même, ne prêtaient plus de serment, & rentraient insensiblement dans leurs droits naturels.

A l'égard des villes d'Allemagne, elles prêtaient toutes serment; mais les unes étaient réputées libres, comme Augsbourg, Aix-la-chapelle & Metz; les autres avaient le nom d'impériales, en fournissant des tributs; les autres sujettes, comme celles qui relevaient immédiatement des princes, & médiatement de l'Empire; les autres mixtes, qui, en relevant des princes, avaient pourtant quelques droits impériaux.

Les grandes villes impériales étaient toutes différemment gouvernées. Nuremberg était administrée par des nobles: les citoyens avaient, à Strasbourg, l'autorité.

Rodolphe fait ſervir toutes ſes filles à ſes intérêts. 1288.
Il marie encore une fille qu'il avait de ſa première 1289.
femme, au jeune Venceſlas, roi de Bohême, devenu 1290.
majeur, & lui fait jurer qu'il ne prétendra jamais rien aux duchés d'Autriche & de Stirie; mais auſſi en récompenſe il lui confirme la charge de grand échanſon.

Les ducs de Bavière prétendaient cette charge de la maiſon de l'empereur. Il ſemble que la qualité d'électeur fût inſéparable de celle de grand-officier de la couronne: non que les ſeigneurs des principaux fiefs ne prétendiſſent encore le droit d'élire; mais les grands officiers voulaient ce droit de préférence aux autres. C'eſt pourquoi les ducs de Bavière diſputaient la charge de grand-maître à la branche de Bavière palatine, quoiqu'aînée.

Grande diète à Erfort, dans laquelle on confirme le partage déjà fait de la Thuringe. L'orientale reſte à la maiſon de Miſnie, qui eſt aujourd'hui de Saxe, l'occidentale demeure à la maiſon de Brabant, héritière de la Miſnie par les femmes. C'eſt la maiſon de Heſſe.

Le roi de Hongrie, Ladiſlas III, ayant été tué par les Tartares cumins qui ravageaient toujours ce pays, l'empereur qui prétend que la Hongrie eſt un fief de l'Empire, veut donner ce fief à ſon fils Albert, auquel il avait donné déjà l'Autriche.

Le pape Nicolas IV, qui croit que tous les royaumes ſont des fiefs de Rome, donne la Hongrie à Charles-Martel, petit-fils de Charles d'Anjou, roi de Naples & de Sicile. Mais comme ce Charles-Martel ſe trouve gendre de l'empereur, & comme les Hongrois ne voulaient point du fils d'un empereur pour roi, de peur d'être aſſervis, Rodolphe conſent que Charles-

Martel son gendre tâche de s'emparer de cette couronne, qu'il ne peut lui ôter.

Voici encore un grand exemple qui prouve combien le droit féodal était incertain. Le comte de Bourgogne, c'est-à-dire, de la Franche-Comté, prétendait relever du royaume de France, & en cette qualité il avait prêté serment de fidélité à Philippe-le-Bel. Cependant jusques-là tout ce qui faisait partie de l'ancien royaume de Bourgogne relevait des empereurs.

Rodolphe lui fait la guerre : elle se termine bientôt par l'hommage que le comte de Bourgogne lui rend. Ainsi ce comte se trouve relever à la fois de l'Empire & de la France.

Rodolphe donne au duc de Saxe son gendre, Albert II, le titre de palatin de Saxe. Il faut bien distinguer cette maison de Saxe d'avec celle d'aujourd'hui, qui est, comme nous l'avons dit, celle de Misnie.

1291. L'empereur Rodolphe meurt à Germesheim le 15 juillet, à l'âge de 73 ans, après en avoir régné 18.

ADOLPHE DE NASSAU,

VINGT-NEUVIÈME EMPEREUR.

Après un interrègne de neuf mois.

1292. Les princes allemands, craignant de rendre héréditaire cet Empire d'Allemagne toujours nommé l'Empire romain, & ne pouvant s'accorder dans leur choix, font un second compromis, dont on avait vu l'exemple à la nomination de Rodolphe.

L'archevêque de Maïence, auquel on s'en rapporte, nomme Adolphe de Nassau, par le même principe qu'on avait choisi son prédécesseur. C'était le plus

illustre guerrier de ces temps-là, & le plus pauvre. Il paraissait capable de soutenir la gloire de l'Empire à la tête des armées allemandes, & trop peu puissant pour l'asservir. Il ne possédait que trois seigneuries dans le comté de Nassau.

Albert, duc d'Autriche, fâché de ne point succéder à son père, s'unit contre le nouvel empereur avec ce même comte de Bourgogne, qui ne veut plus être vassal de l'Allemagne, & tous deux obtiennent des secours du roi de France, Philippe-le-bel. La maison d'Autriche commence par appeler contre l'empereur ces mêmes Français que les princes de l'Empire ont depuis si souvent appelés contre elle. Albert d'Autrice, avec le secours de la France, fait d'abord la guerre en Suisse, dont sa maison réclame la souveraineté. Il prend Zurich avec des troupes françaises.

Albert d'Autriche soulève contre Adolphe Strasbourg & Colmar. L'empereur, à la tête de quelques troupes que les fiefs impériaux lui fournissent, appaise ces troubles. 1293

Un différent entre le comte de Flandre & les citoyens de Gand, est porté au parlement de Paris, & jugé en faveur des citoyens. Il était bien clairement reconnu que, depuis Gand jusqu'à Boulogne, Arras & Cambrai, la Flandre relevait uniquement du roi de France.

Adolphe s'unit avec Edouard, roi d'Angleterre, contre la France; mais comme il craint un aussi puissant vassal que le duc d'Autriche, il n'entreprend rien. On a vu depuis renouveler plus d'une fois cette alliance dans des circonstances pareilles. 1294.

Une injustice honteuse de l'empereur est la première origine de ses malheurs & de sa fin funeste: grand exemple pour les souverains. Albert de Misnie, landgrave de Thuringe, l'un des ancêtres de tous les princes 1295.

de Saxe, qui font une si grande figure en Allemagne ; gendre de l'empereur Fréderic II, avait trois enfans de la princesse sa femme. Il l'avait répudiée pour une maîtresse indigne de lui ; & c'est pour cela que les Allemands lui avaient donné, avec justice, le surnom de dépravé. Ayant un bâtard de cette concubine, il voulait déshériter pour lui ses trois enfans légitimes. Il met ses fiefs en vente malgré les lois ; & l'empereur, malgré les lois, les achète avec l'argent que le roi d'Angleterre lui avait donné pour faire la guerre à la France.

Les trois princes soutiennent hardiment leurs droits contre l'empereur. Il a beau prendre Dresde & plusieurs châteaux, il est chassé de la Misnie ; & toute l'Allemagne se déclare contre cet indigne procédé.

1296. La rupture contre l'empereur & le roi d'Angleterre d'un côté, & la France de l'autre, durait toujours.

Le pape Boniface VIII leur ordonne à tous trois une trève, sous peine d'excommunication.

1297. L'empereur avait plus besoin d'une trève avec les seigneurs de l'Empire. Sa conduite les révoltait tous. Venceslas, roi de Bohême, Albert, duc d'Autriche, le duc de Saxe, l'archevêque de Maïence s'assemblent à Prague. Il y avait deux marquis de Brandebourg ; non qu'ils possédassent tous deux la même marche ; mais étant frères, ils prenaient tous deux le même titre. C'est un usage qui commençait à s'établir. On accuse l'empereur dans les formes, & on indique une diète à Egra pour le déposer.

Albert d'Autriche envoie à Rome solliciter la déposition d'Adolphe. C'est un droit qu'on reconnaît toujours dans les papes quand on croit en profiter.

Le duc d'Autriche feint d'avoir reçu le consentement du pape, qu'il n'a pourtant pas. L'archevêque de

Maïence dépose solennellement l'empereur au nom de tous les princes. Voici comment il s'exprime: « On » nous a dit que nos envoyés avaient obtenu l'agrément du pape; d'autres assurent que le pape l'a » refusé: mais n'ayant égard qu'à l'autorité qui nous » a été confiée, nous déposons Adolphe de la dignité » impériale, & nous élisons pour roi des Romains » le seigneur Albert, duc d'Autriche ».

Boniface VIII défend aux électeurs, sous peine d'excommunication, de sacrer le nouveau roi des Romains. Ils lui répondent que ce n'est pas là une affaire de religion. 1298.

Cependant Adolphe, ayant dans son parti quelques évêques & quelques seigneurs, avait encore une armée. Il donne bataille le 2 juillet auprès de Spire à son rival; tous deux se joignent au fort de la mêlée. Albert d'Autrice lui porte un coup d'épée dans l'œil. Adolphe meurt en combattant, & laisse l'Empire à Albert.

ALBERT PREMIER D'AUTRICHE.

TRENTIÈME EMPEREUR.

Albert d'Autriche commence par remettre son droit aux électeurs, afin de le mieux assurer. Il se fait élire une seconde fois à Francfort, puis couronner à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Cologne. 1298.

Le pape Boniface VIII ne veut pas le reconnaître. Ce pape avait alors de violens démêlés avec le roi de France, Philippe-le-bel.

L'empereur Albert s'unit incontinent avec Philippe, & marie son fils aîné Rodolphe à Blanche, sœur du roi. Les articles de ce mariage sont remarquables. Il 1299.

s'engage de donner à ſon fils l'Autriche, la Stirie, la Carniole, l'Alſace, Fribourg en Briſgau, & aſſigne pour douaire à ſa belle-fille l'Alſace & Fribourg, s'en remettant, pour la dot de Blanche, à la volonté du roi de France.

Albert fait part de ce mariage au pape qui, pour toute réponſe, dit que l'empereur n'eſt qu'un uſurpateur, & qu'il n'y a d'autre Céſar que le ſouverain pontife des chrétiens.

1300. Les maiſons de France & d'Autriche ſemblaient
1301. alors étroitement unies par ce mariage, par leur haine commune contre Boniface VIII, par la néceſſité où elles étaient de ſe défendre contre leurs vaſſaux. Car dans le même temps la Hollande & la Zélande, vaſſales de l'Empire, faiſaient la guerre à Albert; & les Flamands, vaſſaux de la France, la faiſaient au roi Philippe-le-bel.

Boniface VIII, plus fier encore que Grégoire VII, & plus impétueux, prend ce temps pour braver à la fois l'empereur & le roi de France. D'un côté, il excite, contre Philippe-le-bel, ſon frère, Charles de Valois; de l'autre, il ſoulève des princes de l'Allemagne contre Albert.

Nul pape ne pouſſa plus loin la manie de donner des royaumes. Il fait venir en Italie ce Charles de Valois, & le nomme vicaire de l'Empire en Toſcane. Il marie ce prince à la fille de Baudoin II, empereur de Conſtantinople, dépoſſédé; & déclare hardiment Charles de Valois empereur des Grecs. Rien n'eſt plus grand que ces entrepriſes quand elles ſont bien conduites & heureuſes: rien de plus petit quand elles ſont ſans effet. Ce pape, en moins de trois ans, donna les Empires d'orient & d'occident, & mit en interdit le royaume de France.

Les

Les circonstances où se trouvait l'Allemagne le mirent sur le point de réussir contre Albert d'Autriche.

Il écrivit aux archevêques de Maïence, de Trèves & de Cologne : « Nous ordonnons qu'Albert compa-» raisse devant nous dans six mois, pour se justifier, » s'il peut, du crime de lèse-majesté commis contre » la personne de son souverain Adolphe. Nous dé-» fendons qu'on le reconnaisse pour roi des Ro-» mains, &c ».

Ces trois archevêques, qui n'aimaient pas Albert, conviennent, avec le comte palatin du Rhin, de procéder contre lui, comme ils avaient procedé contre son prédécesseur ; & ce qui montre bien qu'on a toujours deux poids & deux mesures, c'est qu'ils lui font un crime d'avoir vaincu & tué, en combattant, ce même Adolphe qu'ils avaient déposé, & contre lequel il avait été armé par eux-mêmes.

Le comte palatin fait en effet des informations contre l'empereur Albert. On sait que les comtes palatins étaient originairement juges dans le palais, & juges des causes civiles entre le prince & les sujets, comme cela se pratique dans tous les pays, sous des noms différens.

Les palatins se croyaient en droit de juger criminellement l'empereur même. C'est sur cette prétention qu'on verra un palatin, un ban de Croatie condamner une reine.

Albert, ayant pour lui les autres princes de l'Empire, répond aux procédures par la guerre.

Bientôt ses juges lui demandent grace, & l'électeur 1302.
palatin paie par une grosse somme d'argent ses procédures.

La Pologne, après beaucoup de troubles, élit pour son roi Venceslas, roi de Bohême. Venceslas

met quelque ordre dans un pays où il n'y en avait jamais eu. C'eſt lui qui inſtitua le ſénat. Ce Venceſlas donne ſon fils pour roi aux Hongrois, qui le demandaient eux-mêmes.

Boniface VIII ne manque pas de prétendre que c'eſt un attentat contre lui, & qu'il n'appartient qu'à lui ſeul de donner un roi à la Hongrie. Il nomme à ce royaume Carobert, deſcendant de Charles d'Anjou. Il ſemblerait que l'empereur n'eût pas dû accoutumer le pape à donner des royaumes; cependant c'eſt ce qui le raccommoda avec lui. Il craignait plus la puiſſance de Venceſlas que celle du pape. Il protège donc Carobert & déſole la Bohême avec une armée. Les auteurs diſent que cette armée fut empoiſonnée par les Bohémiens, qui infectèrent les eaux voiſines du camp; cela eſt aſſez difficile à croire.

1303. Ce qui achève de mettre l'empereur dans les intérêts de Boniface VIII, c'eſt la ſanglante querelle de ce pape avec Philippe-le-bel. Boniface très-maltraité par ce monarque, & qui méritait de l'être, reconnait enfin cet Albert, à qui il avait voulu faire le procès, pour roi légitime des Romains, & lui promet la couronne impériale, pourvu qu'il déclare la guerre au roi de France.

Albert paie la complaiſançe du pape par une complaiſance bien plus grande. Il reconnaît « que l'Em» pire a été transféré des Grecs aux Allemands par » le ſaint-ſiége; que les électeurs tiennent leur » droit du pape, & que les empereurs & les rois » reçoivent de lui le droit du glaive ». C'eſt contre une telle déclaration que le comte palatin aurait dû faire des procédures.

Ce n'était pas la peine de flatter ainſi Boniface VIII qui mourut le 12 octobre, échappé à peine de la

prison où le roi de France l'avait retenu, aux portes même de Rome.

Cependant le roi de France confisque la Flandre sur le comte Gui-Dampierre, & demeure, après une sanglante bataille, maître de Lille, de Douai, d'Orchies, de Béthune, & d'un très-grand pays, sans que l'empereur s'en mette en peine.

Il ne songe pas davantage à l'Italie, toujours partagée entre les Guelfes & les Gibelins.

Ladislas, ce fils du respectable Venceslas, roi de 1304.
Bohême & de la Pologne, est chassé de la Hongrie. 1305.
Son père en meurt, à ce qu'on prétend, de chagrin, si les rois peuvent mourir de cette maladie.

Le duc de Bavière, Othon, se fait élire roi de Hongrie, & se fait renvoyer dès la même année. Ladislas, retourné en Bohême, y est assassiné. Ainsi voilà trois royaumes électifs à donner à la fois, la Hongrie, la Bohême & la Pologne.

L'empereur Albert fait couronner son fils Rodolphe en Bohême à main armée. Carobert se propose toujours pour la Hongrie; & un seigneur polonais, nommé Uladislas Locticus, est élu, ou plutôt rétabli en Pologne; mais l'empereur n'y a aucune part.

Voici une injustice qui ne paraît pas d'un prince 1306.
habile. L'empereur Adolphe de Nassau avait perdu la couronne & la vie pour s'être attiré la haine des Allemands, & cette haine fut principalement fondée sur ce qu'il voulut dépouiller à prix d'argent les héritiers légitimes de la Misnie, & de la Thuringe.

Philippe de Nassau, frère de cet empereur, réclame ces pays si injustement achetés. Albert se déclare pour eux, dans l'espérance d'en obtenir sa part. Les princes de Thuringe se défendent. Ils sont mis sans formalité au ban de l'Empire. Cette proscription leur donne des

partisans & une armée. Ils taillent en pièces l'armée de l'empereur, qui est trop heureux de les laisser paisibles dans leurs états. On voit toujours en général dans les Allemands un grand fond d'attachement pour leurs droits ; & c'est ce qui a fait subsister si long-temps ce gouvernement mixte, édifice souvent prêt à écrouler, & cependant toujours ferme.

1307. Le pape Clément V envoie un légat en Hongrie, qui donne la couronne à Carobert, au nom du saint-siége. Autrefois les empereurs donnaient ce royaume : alors les papes en disposent ainsi que de celui de Naples. Les Hongrois aimaient mieux être vassaux des papes désarmés que des empereurs qui pouvaient les asservir. Il valait mieux n'être vassal de personne.

ORIGINE DE LA LIBERTÉ DES SUISSES.

La Suisse relevait de l'Empire, & une partie de ce pays était domaine de la maison d'Autriche, comme Fribourg, Lucerne, Zug, Glaris. Ces petites villes, quoique sujettes, avaient de grands priviléges, & étaient au rang des villes mixtes de l'Empire ; d'autres étaient impériales, & se gouvernaient par leurs citoyens, comme Zurich, Bâle & Schaffouse. Les cantons d'Uri, de Schvitz & d'Underval étaient sous le patronage de la maison d'Autriche, mais non sous sa domination.

L'empereur Albert voulut être despotique dans tout le pays. Les gouverneurs & les commissaires qu'il y envoya y exercèrent une tyrannie qui causa d'abord beaucoup de malheurs, & qui ensuite produisit le bonheur de la liberté.

Les fondateurs de cette liberté se nomment Melchtad, Stauffager & Valtherfurst. La difficulté de prononcer des noms si respectables nuit à leur célébrité.

Ces trois payſans, hommes de ſens & de réſolution, furent les premiers conjurés. Chacun d'eux en attira trois autres. Ces neuf gagnèrent les cantons d'Uri, Schvitz & Undervald.

Tous les hiſtoriens prétendent que, tandis que la conſpiration ſe tramait, un gouverneur d'Uri, nommé Griſler, s'aviſa d'un genre de tyrannie ridicule & horrible. Il fit mettre, dit-on, un de ſes bonnets au haut d'une perche dans la place, & ordonna qu'on ſaluât le bonnet ſous peine de la vie. Un des conjurés, nommé Guillaume Tell, ne ſalua point le bonnet. Le gouverneur le condamna à être pendu, & ne lui donna ſa grace qu'à condition que le coupable, qui paſſait pour archer adroit, abattrait, d'un coup de flèche, une pomme placée ſur la tête de ſon fils. Le père tremblant tira, & fut aſſez heureux pour abattre la pomme. Griſler, appercevant une ſeconde flèche ſous l'habit de Tell, demanda ce qu'il en prétendait faire. « Elle t'était deſtinée, dit le ſuiſſe, ſi j'avais » bleſſé mon fils ».

Avouons que toutes ces hiſtoires de pommes ſont bien ſuſpectes: celle-ci l'eſt d'autant plus qu'elle ſemble tirée d'une ancienne fable danoiſe. Mais enfin, on tient pour conſtant que Tell, ayant été mis aux fers, tua enſuite le gouverneur d'une flèche : que ce fut le ſignal des conjurés, que les peuples ſe ſaiſirent des forteresſes, & démolirent ces inſtrumens de leur eſclavage. Voyez l'*Eſſai ſur les mœurs & l'eſprit des Nations*.

Albert, près de commettre ſes forces contre ce courage que donne l'enthouſiaſme d'une liberté naiſſante, perd la vie d'une manière funeſte. Son propre neveu Jean, qu'on a appelé mal-à-propos duc de Suabe, qui ne pouvait obtenir de lui la jouiſſance de 1308.

ſon patrimoine, conſpire ſa mort avec quelques complices. Il lui porta lui-même le dernier coup en ſe promenant avec lui, auprès de Rheinsfeld, ſur le bord de la rivière de Rufs, dans le voiſinage de la Suiſſe. Peu de ſouverains ont péri d'une mort plus tragique, & nul n'a été moins regretté. Il eſt très-vraiſemblable que le don de l'Autriche, de la Stirie, de la Carniole, fait par l'empereur Rodolphe de Habsbourg à ſes deux enfans, fut la cauſe de cet aſſaſſinat. Jean, fils du prince Rodolphe, ayant en vain demandé à ſon oncle Albert ſa part qu'il retenait, voulut s'en mettre en poſſeſſion par un crime.

HENRI VII,

DE LA MAISON DE LUXEMBOURG,

TRENTE-UNIÈME EMPÉREUR.

1308. APRES l'aſſaſſinat d'Albert, le trône d'Allemagne demeure vacant ſept mois. On compte parmi les prétendans à ce trône, le roi de France Philippe-le-bel: mais il n'y a aucun monument de l'hiſtoire de France qui en faſſe la moindre mention.

Charles de Valois, frère de ce monarque, ſe met ſur les rangs. C'était un prince qui allait par-tout chercher des royaumes. Il avait reçu la couronne d'Arragon des mains du pape Martin IV, & lui avait prêté l'hommage & le ſerment de fidélité, que les papes exigeaient des rois d'Arragon : mais il n'avait plus qu'un vain titre. Boniface VIII lui avait promis de le faire roi des Romains, mais il n'avait pu tenir ſa parole.

Bertrand de Got, gaſcon, archevêque de Bordeaux,

élevé au pontificat de Rome, par la protection de Philippe-le-bel, promet cette fois la couronne impériale à ce prince. Les papes y pouvaient beaucoup alors, malgré toute leur faiblesse, parce que leur refus de reconnaître le roi des Romains élu en Allemagne, était souvent un prétexte de factions & de guerres civiles.

Ce pape Clément V fait tout le contraire de ce qu'il avait promis. Il fait presser sous main les électeurs de nommer Henri comte de Luxembourg.

Ce prince est le premier qui est nommé par six électeurs seulement, tous six grands officiers de la couronne; les archevêques de Maïence, Trèves & Cologne, chanceliers; le comte palatin de la maison de Bavière d'aujourd'hui, grand-maître de la maison; le duc de Saxe, de la maison d'Ascanie, grand-écuyer; le marquis de Brandebourg, de la même maison d'Ascanie, grand-chambellan.

Le roi de Bohême, grand-échanson, n'y assista pas, & personne même ne le représenta. Le royaume de Bohême était alors vacant, les Bohémiens ne voulant pas reconnaître le duc de Carinthie, qu'ils avaient élu, mais auquel ils faisaient la guerre comme à un tyran.

Ce fut le comte palatin qui nomma, au nom des six électeurs, Henri comte de Luxembourg, « roi des » Romains, futur empereur, protecteur de l'Eglise » romaine & universelle, & défenseur des veuves & » des orphelins ».

Henri VII commence par venger l'assassinat de l'empereur Albert. Il met l'assassin Jean, prétendu duc de Suabe, au ban de l'Empire. Frédéric & Léopold d'Autriche, ses cousins, descendans comme lui de Rodolphe de Habsbourg, exécutent la sentence, & reçoivent l'investiture de ses domaines. 1309.

Un des assassins, nommé Rodolphe de Varth, seigneur considérable, est pris; & c'est par lui que commence l'usage du supplice de la roue. Pour Jean, après avoir erré long-temps, il obtint l'absolution du pape, & se fit moine.

L'empereur donne à son fils de Luxembourg le titre de duc, sans ériger le Luxembourg en duché. Il y avait des ducs à brevet, comme on en voit aujourd'hui en France; mais c'étaient des princes. On a déjà vu que les empereurs faisaient des rois à brevet.

L'empereur songe à établir sa maison, & fait élire son fils, Jean de Luxembourg, roi de Bohême. Il fallut la conquérir sur le duc de Carinthie; & cela ne fut pas difficile, puisque le duc de Carinthie avait contre lui la nation.

Tous les juifs sont chassés d'Allemagne, & une grande partie est dépouillée de ses biens. Ce peuple, consacré à l'usure depuis qu'il est connu, ayant toujours exercé ce métier à Babylone, à Alexandrie, à Rome, & dans toute l'Europe, s'était rendu par-tout également nécessaire & exécrable. Il n'y avait guère de villes où l'on n'accusât les juifs d'immoler un enfant le vendredi saint, & de poignarder une hostie. On fait encore, dans plusieurs villes, des processions en mémoire des hosties qu'ils ont poignardées, & qui ont jeté du sang. Ces accusations ridicules servaient à les dépouiller de leurs richesses.

1310. L'ordre des templiers est traité plus cruellement que les juifs; c'est un des évènemens les plus incompréhensibles. Des chevaliers, qui faisaient vœu de combattre pour Jésus-Christ, sont accusés de le renier, d'adorer une tête de cuivre, & de n'avoir pour cérémonies secrètes de réception dans l'ordre, que les plus horribles débauches. Ils sont condamnés au feu en

France, en conséquence d'une bulle du pape Clément V, & de leurs grands biens. Le grand-maître de l'ordre, Jean de Molai, Gui, frère du dauphin d'Auvergne, & soixante & quatorze chevaliers jurèrent en vain que l'ordre était innocent. Philippe-le-bel, irrité contre eux, les fit trouver coupables. Le pape, dévoué au roi de France, les condamna; il y en eut cinquante-neuf de brûlés à Paris: on les poursuivit par-tout. Le pape abolit l'ordre deux ans après; mais en Allemagne on ne fit rien contre eux; peut-être parce qu'on les persécutait trop en France. Il y a grande apparence que les débauches de quelques jeunes chevaliers avaient donné occasion de calomnier l'ordre entier. Cette Saint-Barthélemi de tant de chevaliers armés pour la défense du christianisme, jugés en France, & condamnés par un pape & par des cardinaux, est la plus abominable cruauté qui ait été jamais exercée au nom de la justice. On ne trouve rien de pareil chez les peuples les plus sauvages: ils tuent dans la colère; mais les juges très-incompétens des templiers les livrèrent gravement aux plus affreux supplices, sans passion comme sans raison.

Henri VII veut rétablir l'Empire en Italie. Aucun empereur n'y avait été depuis Frédéric II.

Diète à Francfort pour établir Jean de Luxembourg roi de Bohême, vicaire de l'Empire, & pour fournir au voyage de l'empereur; ce voyage s'appelle, comme on sait, l'*expédition romaine*. Chaque état de l'Empire se cottise pour fournir des soldats, des cavaliers ou de l'argent.

Les commissaires de l'empereur qui le précèdent, font à Lausanne, le 11 octobre, le serment accoutumé aux commissaires du pape; serment regardé toujours par les papes comme un acte d'obéissance & un hommage; & par les empereurs comme une promesse

de protection ; mais les paroles en étaient favorables aux prétentions des papes.

1311. Les factions des Guelfes & des Gibelins partageaient toujours l'Italie : mais ces factions n'avaient
1312. plus le même objet qu'autrefois ; elles ne combattaient plus l'une pour l'empereur, l'autre pour le pape ; ce n'était plus qu'un mot de ralliement, auquel il n'y avait guère d'idée fixe attachée. C'est de quoi nous avons vu un exemple en Angleterre dans les factions des Whigs & des Toris.

Le pape Clément V fuyait Rome, où il n'avait aucun pouvoir ; il établissait sa cour à Lyon avec sa maîtresse, la comtesse de Périgord, & amassait ce qu'il pouvait de trésors.

Rome était dans l'anarchie d'un gouvernement populaire. Les Colonna, les Ursini, les barons romains partageaient la ville, & c'est la cause de ce long séjour des papes au bord du Rhône ; de sorte que Rome paraissait également perdue pour les papes & pour les empereurs.

La Sicile était restée à la maison d'Arragon. Carobert, roi de Hongrie, disputait le royaume de Naples à Robert son oncle, fils de Charles II, de la maison d'Anjou.

La maison d'Este s'était établie à Ferrare. Les Vénitiens voulaient s'emparer de ce pays.

L'ancienne ligue des villes d'Italie était bien loin de subsister ; elle n'avait été faite que contre les empereurs : mais depuis qu'ils ne venaient plus en Italie, ces villes ne pensaient qu'à s'agrandir aux dépens les unes des autres.

Les Florentins & les Génois faisaient la guerre à la république de Pise. Chaque ville d'ailleurs était partagée en factions ; Florence entre les noirs & les

blancs, Milan entre les Visconti & les Turriani.

C'est au milieu de ces troubles que Henri VII paraît enfin en Italie. Il se fait couronner roi de Lombardie à Milan. Les Guelfes cachent cette ancienne couronne de fer des rois lombards, comme si c'était à un petit cercle de fer que fût attaché le droit de régner. L'empereur fait faire une nouvelle couronne.

Les Turriani, le propre chancelier de l'empereur conspirent contre sa vie dans Milan. Il condamne son chancelier au feu. La plupart des villes de Lombardie, Crême, Crémone, Lodi, Brescia, lui refusent obéissance. Il les soumet par force, & il y a beaucoup de sang répandu.

Il marche à Rome. Robert, roi de Naples, de concert avec le pape, lui ferme les portes, en faisant marcher vers Rome Jean, prince de Morée, son frère, avec des gendarmes & de l'infanterie.

Plusieurs villes, comme Florence, Bologne, Lucques, se joignent secrettement à Robert. Cependant le pape écrit de Lyon à l'empereur qu'il ne souhaite rien tant que son gouvernement ; le roi de Naples l'assure des mêmes sentimens, & lui proteste que le prince de Morée n'est à Rome que pour y mettre l'ordre.

Henri VII se présente à la porte de la ville Léonine, qui renferme l'église de Saint-Pierre ; mais il faut qu'il l'assiége pour y entrer. Il est battu au lieu d'être couronné. Il négocie avec l'autre partie de la ville, & demande qu'on le couronne dans l'église de Saint-Jean de Latran. Les cardinaux s'y opposent, & disent que cela ne se peut sans la permission du pape.

Le peuple de ce quartier prend le parti de l'empereur. Il est couronné en tumulte par quelques

cardinaux. Alors il fait examiner par des jurisconsultes la question, « si le pape peut ordonner quelque chose » à l'empereur, & si le royaume de Naples relève » de l'Empire ou du saint-siége ». Ses jurisconsultes ne manquent pas de décider en sa faveur, & le pape a grand soin de faire décider le contraire par les siens.

1313. C'est, comme on a vu, la destinée des empereurs de manquer de forces pour dominer dans Rome. Henri VII est obligé d'en sortir. Il va assiéger inutilement Florence, & cite non moins inutilement Robert, roi de Naples, à comparaître devant lui. Il met aussi vainement ce roi au ban de l'Empire, comme coupable de lèse-majesté, « & le bannit à » perpétuité, sous peine de perdre la tête ». L'arrêt est du 25 avril.

Il rend des arrêts à-peu-près semblables contre Florence & Lucques; & permet par ces arrêts d'assassiner les habitans : Venceslas, en démence, n'aurait pas donné de tels rescrits.

Il fait lever des troupes en Allemagne par son frère, archevêque de Trèves. Il obtient des Génois & des Pisans cinquante galères. On conspire dans Naples en sa faveur. Il pense conquérir Naples & ensuite Rome; mais prêt à partir, il meurt auprès de la ville de Sienne. L'arrêt contre les Florentins était une invitation à l'empoisonner. Un dominicain, nommé Politien de Montepulciano, qui le communiait, mêla, dit-on, du poison dans le vin consacré. Il est difficile de prouver de tels crimes. Mais les dominicains n'obtinrent du fils de Henri VII, Jean, roi de Bohême, des lettres qui les déclarent innocens que trente ans après la mort de l'empereur. Il eût mieux valu avoir ces lettres dans le temps même qu'on commençait à les accuser de cet empoisonnement sacrilége.

INTERRÉGNE DE QUATORZE MOIS.

Dans les dernières années de la vie de Henri VII, l'ordre teutonique s'agrandissait, faisait des conquêtes sur les idolâtres & sur les chrétiens des bords de la mer Baltique. Ils se rendirent même maîtres de Dantzick, qu'ils cédèrent après. Ils achetèrent la contrée de Prusse, nommée Pomérélie, d'un margrave de Brandebourg qui la possédait.

Pendant que les chevaliers teutons devenaient des conquérans, les templiers furent détruits en Allemagne, comme ailleurs; & quoiqu'ils se soutinssent encore quelques années vers le Rhin, leur ordre fut enfin entièrement aboli.

Le pape Clément V condamne la mémoire de 1314.
Henri VII, déclare que le serment que cet empereur avait fait, à son couronnement dans Rome, était un serment de fidélité, & par conséquent d'un vassal qui rend hommage.

Il casse la sentence de Henri VII, portée contre le roi de Naples, « attendu, dit-il avec raison, que le » roi Robert est notre vassal ».

Mais le pape ajoute à cette raison des clauses bien étonnantes. « Nous avons, dit-il, la supériorité sur » l'Empire, & nous succédons à l'empereur pendant » la vacance, par le plein pouvoir que Jésus-Christ » nous a donné ». Il faut avouer que Jésus-Christ, comme homme, ne se doutait pas qu'un prêtre, qui se disait dans Rome successeur de Simon, fût de droit divin empereur pendant la vacance.

En vertu de cette prétention, le pape établit le roi de Naples, Robert, vicaire de l'Empire en Italie. Ainsi les papes, qui ne craignent rien tant qu'un empereur, aident eux-mêmes à perpétuer cette dignité,

en reconnaiſſant qu'il faut un vicaire dans l'interrègne; mais ils nomment ce vicaire pour ſe faire un droit de nommer un empereur.

Les électeurs en Allemagne ſont long-temps diviſés. Il était déjà établi dans l'opinion des hommes que le droit de ſuffrage n'appartenait qu'aux grands officiers de la maiſon, c'eſt-à-dire, aux trois chanceliers eccléſiaſtiques, & aux quatre princes ſéculiers. Ces officiers avaient long-temps eu la première influence. Ils déclaraient la nomination faite par la pluralité des ſuffrages : peu-à-peu ils attirèrent à eux ſeuls le droit d'élire.

Cela eſt ſi vrai que le duc de Carinthie, Henri, qui prenait le titre de roi de Bohême, diſputait, en cette ſeule qualité, le droit d'électeur à Jean de Luxembourg, fils de Henri VII, qui en effet était roi de Bohême.

Les ducs de Saxe, Jean & Rodolphe, qui avaient chacun une partie de la Saxe, prétendaient partager le droit d'élire, & être tous deux électeurs, parce qu'ils ſe diſaient tous deux grands maréchaux.

Le duc de Bavière Louis, le même qui fut empereur, chef de la branche bavaroiſe, voulait partager avec ſon frère aîné Rodolphe, comte palatin, le droit de ſuffrage.

Il y eut donc dix électeurs, qui repréſentaient ſept officiers, ſept charges principales de l'Empire. De ces dix électeurs, cinq nomment Louis, duc de Bavière, qui, ajoutant ſon ſuffrage, eſt ainſi élu par ſix voix.

Les quatre autres choiſiſſent Fréderic, duc d'Autriche, fils de l'empereur Albert; & ce duc d'Autriche ne compta point ſa propre voix; ce qui prouve évidemment que l'Autriche n'avait point droit de ſuffrage, ne fourniſſant point de grand officier.

LOUIS V ou LOUIS DE BAVIÈRE,

TRENTE-DEUXIÈME EMPEREUR.

ON ne compte pour empereur que Louis de Bavière, parce qu'il passe pour avoir été élu par le plus grand nombre, mais sur-tout parce que son rival Fréderic-le-beau fut malheureux. Fréderic est sacré à Cologne par l'archevêque du lieu ; Louis à Aix-la-chapelle par l'archevêque de Maïence ; & cet archevêque s'attribue ce privilége, malgré l'archevêque de Cologne, métropolitain d'Aix. 1315.

Ces deux sacres produisent nécessairement des guerres civiles ; & celui-ci d'autant plus, que Louis de Bavière était oncle de Fréderic son rival. Quelques cantons suisses, déjà ligués, prennent les armes pour Louis de Bavière. Ils défendaient par-là leur liberté contre l'Autriche.

Mémorable bataille de Mortgat. Si les Suisses avaient eu l'éloquence des Athéniens comme le courage, cette journée serait aussi célèbre que celle des Thermopiles. Seize cents Suisses des cantons d'Uri, de Schvitz & d'Undervald dissipent, au passage des montagnes, une armée formidable du duc d'Autriche. Le champ de bataille de Mortgat est le vrai berceau de leur liberté.

Jean XXII, pape à Avignon & à Lyon comme ses deux prédécesseurs, n'osant pas mettre le pied en Italie, & abandonnant Rome, déclare cependant que l'Empire dépend de l'église romaine, & cite à son tribunal les deux prétendans à l'Empire. Il y a eu de plus grandes révolutions sur la terre, mais il n'y en a pas eu une plus singulière dans l'esprit humain que 1316.

de voir les fucceffeurs des Céfars, créés fur les bords du Mein, foumettre les droits qu'ils n'ont point fur Rome, à un pontife de Rome créé dans Avignon; tandis que les rois d'Allemagne prétendent avoir le droit de donner les royaumes de l'Europe, que les papes prétendent nommer les empereurs & les rois, & que le peuple romain ne veut ni d'empereur ni de pape.

1317. Il faut fe repréfenter, dans ces temps-là, l'Italie auffi divifée que l'Allemagne. Les Guelfes & les Gibelins la déchirent toujours. Les Guelfes, à la tête defquels eft le roi de Naples, Robert, tiennent pour Fréderic d'Autriche. Louis a pour lui les Gibelins. Les principaux de cette faction font les Vifconti à Milan. Cette maifon établiffait fa puiffance fur le prétexte de foutenir celle des empereurs. La France voulait déjà fe mêler des affaires du Milanais, mais faiblement.

1318. Guerre entre Eric, roi de Danemarck, & Valdemar, margrave de Brandebourg. Ce margrave foutient feul cette guerre fans l'aide d'aucun prince de l'Empire. Quand un état faible tient tête à un plus fort, c'eft qu'il eft gouverné par un homme fupérieur.

Le duc de Lavembourg, dans cette courte querelle bientôt accommodée, eft prifonnier du margrave, & fe rachète pour feize mille marcs d'argent. On pourrait, par ces rançons, juger à-peu-près de la quantité d'efpèces qui roulaient alors dans ces pays, où les princes avaient tout, & les peuples prefque rien.

1319. Les deux empereurs confentent à décider leur querelle plus importante par trente champions: ufage des anciens temps que la chevalerie a renouvelé quelquefois.

Ce

Ce combat d'homme à homme, de quinze contre quinze, fut comme celui des héros grecs & troyens. Il ne décida rien, & ne fut que le prélude de la bataille que les deux armées se livrèrent, après avoir été spectatrices du combat des trente. Louis est vainqueur dans cette bataille, mais sa victoire n'est point décisive.

Philippe de Valois, neveu de Philippe-le-bel, roi 1320.
de France, accepte du pape Jean XXII la qualité de 1321.
lieutenant-général de l'église contre les Gibelins en Italie. Philippe de Valois y va, croyant tirer quelque parti de toutes ces divisions. Les Viscontis trouvent le secret de lui faire repasser les Alpes, tantôt en affamant sa petite armée, & tantôt en négociant.

L'Italie reste partagée en Guelfes & en Gibelins, sans prendre trop parti ni pour Frederic d'Autriche, ni pour Henri de Bavière.

Il se donne une bataille décisive entre les deux em- 1322.
pereurs, encore assez près de Muldorf, le 28 septembre : le duc d'Autriche est pris avec le duc Henri son frère, & Ferri, duc de Lorraine. Dès ce jour, il n'y eut plus qu'un empereur.

Léopold d'Autriche, frère des deux prisonniers, continue en vain la guerre.

Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fatigué des contradictions qu'il éprouve dans son pays, envoie son fils en France pour l'y faire élever à la cour du roi Charles-le-bel. Il fait un échange de sa couronne contre le palatinat du Rhin, avec l'empereur. Cela paraît incroyable. Le possesseur du palatinat du Rhin était Rodolphe de Bavière, propre frère de l'empereur. Ce Rodolphe s'était jeté dans le parti de Frederic d'Autriche contre son frère; & l'empereur Louis de

roi de France. Il eût été naturel qu'un pape eût fait nommer un empereur en Italie. C'était ainsi qu'on en avait usé envers Charlemagne; mais le long usage prévalait, & il fallait que l'Allemagne fît l'élection. On gagne en faveur du roi de France quelques princes d'Allemagne, qui donnèrent rendez-vous au roi à Bar-sur-Aube. Le roi de France s'y transporte, & n'y trouve que Léopold d'Autriche.

Le roi de France retourne chez lui, affligé de sa fausse démarche. Léopold d'Autriche, sans ressource, renvoie à Louis de Bavière la lance, l'épée & la couronne de Charlemagne. L'opinion publique attachait encore à ces symboles un droit qui confirmait celui de l'élection.

Louis de Bavière élargit enfin son prisonnier, & lui fait signer une renonciation à l'Empire pour le temps de la vie de Louis. On prétend que Frédéric d'Autriche conserva toujours le titre de roi des Romains.

1326. Léopold d'Autriche meurt. Il faut bien observer que, malgré les loix, l'usage constant était que les grands fiefs se partageassent encore entre les héritiers. Trente enfans auraient partagé le même état en trente parts, & auraient tous porté le même titre. Tous les agnats de Rodolphe de Habsbourg portaient le nom de ducs d'Autriche.

Léopold avait eu pour son partage l'Alsace, la Suisse, la Suabe & le Brisgau. Ses frères se disputent cet héritage; ils choisissent le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, pour austrègue, c'est-à-dire, pour arbitre.

1327. Louis de Bavière va enfin en Italie se mettre à la tête des Gibelins, & le pape anime de loin les Guelfes contre lui. L'ancienne querelle de l'Empire & du pontificat se renouvelle avec fureur.

Louis marche avec une petite armée à Milan; il eſt accompagné d'une foule de moines franciſcains. Ces moines étaient excommuniés par le pape Jean XXII, pour avoir ſoutenu que leur capuchon devait être plus pointu, & que leur boire & leur manger ne leur appartenaient pas en propre.

Ces mêmes franciſcains traitaient le pape d'hérétique & de damné, au ſujet de ſon opinion ſur la viſion béatifique.

L'empereur eſt couronné roi de Lombardie à Milan, non par l'archevêque, qui le refuſe, mais par l'évêque d'Arezzo.

Dès que ce prince ſe prépare à aller à Rome, la faction des Guelfes preſſe le pape d'y revenir. Le pape n'oſe y aller, tant il craint le parti Gibelin & l'empereur.

Les Piſans offrent à l'empereur ſoixante mille livres, pour qu'il ne paſſe point par leur ville dans ſon voyage à Rome. Louis de Bavière aſſiége Piſe, & ſe fait donner, au bout de trois jours, trente autres mille livres pour y ſéjourner deux mois. Les hiſtoriens diſent que ce ſont des livres d'or, mais cette ſomme ferait ſix millions d'écus d'Allemagne, ce qui eſt plus aiſé de coucher par écrit que de payer.

Nouvelle bulle de Jean XXII, à Avignon le 23 octobre. « Nous réprouvons ledit Louis comme » hérétique. Nous dépouillons ledit Louis de tous ſes » biens meubles & immeubles, du palatinat du Rhin, » de tout droit à l'Empire; défendons de fournir audit » Louis du blé, du linge, du vin, du bois, &c. »

L'héréſie de l'empereur était d'aller à Rome.

Louis de Bavière eſt couronné dans Rome ſans 1328.
prêter ſerment de fidélité. Le célèbre Caſtruccio Caſtracani, tyran de Lucques, créé d'abord par l'empe-

reur comte du palais de Latran, & gouverneur de Rome, le conduit à Saint-Pierre avec les quatre premiers barons romains, Colonna, Urſini, Savelli, Conti.

Louis eſt ſacré par un évêque de Veniſe, aſſiſté d'un évêque d'Aleria, tous deux excommuniés par le pape. Il y eut peu de troubles dans Rome à ce couronnement.

Le 18 avril, l'empereur tient une aſſemblée générale. Il y préſide revêtu du manteau impérial, la couronne en tête, & le ſceptre à la main. Un moine auguſtin, Nicolas Fabriano, y accuſe le pape, & demande « s'il y a quelqu'un qui veuille défendre le » prêtre de Cahors, qui ſe fait nommer le pape Jean ». L'ordre des auguſtins devait produire un jour un homme plus dangereux pour les papes.

On lut enſuite la ſentence par laquelle l'empereur dépoſait le pape. « Nous voulons, dit-il, ſuivre » l'exemple d'Othon I qui, avec le clergé & le peuple » de Rome, dépoſa le pape Jean XII, &c. Nous dé» poſons, de l'évêché de Rome, Jacques de Cahors, » convaincu d'héréſie & de lèſe-majeſté, &c. »

Le jeune Colonna, attaché en ſecret au pape, publie ſon oppoſition dans Rome, l'affiche à la porte de l'égliſe, & s'enfuit.

Enfin Louis prononce un arrêt de mort contre le pape, & même contre le roi de Naples, qui avait accepté du pape le vicariat de l'Empire en Italie. Il les condamne tous deux à être brûlés vifs : la colère outrée va quelquefois juſqu'au ridicule. Il crée pape, le 22 mai, de ſon autorité, Pierre Reinalucci, de la ville de Corbiero ou Corbario, dominicain, & le fait agréer par le peuple romain. Il l'inveſtit par l'anneau, au lieu de lui baiſer les pieds, & ſe fait de nouveau couronner par lui.

Ce qui était arrivé à tous les empereurs depuis les Othons, arrive à Louis de Bavière. Les Romains conſpirent contre lui. Le roi de Naples arrive avec des troupes aux portes de Rome. L'empereur & ſon pape ſont obligés de s'enfuir.

L'empereur, réfugié à Piſe, eſt forcé d'en ſortir. 1329.
Il retourne ſans armée en Bavière avec deux franciſcains qui écrivaient contre le pape, Michel de Céſène & Guillaume Okam. L'anti-pape Pierre de Corbiero ſe cache de ville en ville.

Le roi de Naples, Robert, fait rentrer ſous la domination, ou plutôt ſous la protection papale, Rome & pluſieurs villes d'Italie.

Les Viſcontis, toujours puiſſans dans Milan, & qui ne pouvaient plus être défendus par l'empereur, l'abandonnent. Ils ſe rangent du parti de Jean XXII qui, toujours réfugié dans Avignon, ſemble donner des lois à l'Europe, & en donne en effet, quand ces lois ſont exécutées par les forts contre les faibles.

Louis de Bavière, étant à Pavie, fait un traité mémorable avec ſon neveu Robert, fils de l'électeur palatin Rodolphe, mort en exil en Angleterre, & tige de toute la branche palatine. Par ce traité il partage avec ſon neveu les terres de la maiſon palatine ; il lui rend le palatinat du Rhin & le haut palatinat, & il garde pour lui la Bavière. Il règle qu'après l'extinction d'une des deux maiſons palatine & de Bavière, qui ont une ſouche commune, la ſurvivante entrera en poſſeſſion de toutes les terres & dignités de l'autre, & que cependant le ſuffrage dans les élections des empereurs appartiendra alternativement aux deux maiſons. Le droit de ſufftage accordé ainſi à la maiſon de Bavière, ne dura pas long-temps. La diviſion que cet accord mit entre les deux maiſons, fut plus longue.

1330. Le pape, frère Pierre de Corberio, caché dans un château d'Italie, entouré de ſoldats envoyés par l'archevêque de Piſe, demande grace à Jean XXII, qui lui promet la vie ſauve & trois mille florins d'or de penſion pour ſon entretien.

Ce pape frère Pierre va, la corde au col, ſe préſenter devant le pape, qui le fait enfermer dans une priſon, où il mourut au bout de trois ans. On ne ſait s'il avait ſtipulé ou non qu'il ne ſerait pas enfermé.

Chriſtophe, roi de Danemarck, eſt dépoſé par les états du pays. Il a recours à l'Empire. Les ducs de Saxe, de Meklembourg & de Poméranie ſont nommés par l'empereur pour juger entre le prince & les ſujets. C'était faire revivre les droits éteints de l'Empire ſur le Danemarck. Mais Gérard, comte de Holſtein, régent du royaume, ne voulut pas reconnaître cette commiſſion. Le roi Chriſtophe, avec les forces de ces princes & du margrave de Brandebourg, chaſſe le régent, & remonte ſur le trône.

Louis de Bavière veut ſe réconcilier avec le pape, & lui envoie une ambaſſade. Jean XXII, pour réponſe, mande au roi de Bohême qu'il ait à faire dépoſer l'empereur.

1331. Le roi de Bohême Jean, au lieu d'obéir au pape, ſe lie avec l'empereur, & marche en Italie avec une armée, en qualité de vicaire de l'Empire. Ayant réduit quelques villes, comme Crémone, Parme, Pavie, Modène, il eſt tenté de les garder pour lui, &, dans cette idée, il s'unit ſecrètement avec le pape. Les Guelfes & les Gibelins alarmés ſe réuniſſent contre Jean XXII & contre Jean de Bohême.

L'empereur, craignant un vicaire ſi dangereux, excite contre lui Othon d'Autriche, frère de ce même

Fréderic son rival pour l'Empire; tant les intérêts changent en peu de temps.

Il suscite le marquis de Misnie & Carobert roi de Hongrie, & jusqu'à la Pologne. Il est donc prouvé qu'alors il pouvait bien peu par lui-même. L'Empire fut rarement plus faible : mais l'Allemagne, dans tous ces troubles, est toujours respectée des étrangers, toujours hors d'atteinte.

Le roi de Bohême revenu en Allemagne, bat tous ses ennemis l'un après l'autre. Il laisse son fils Charles vicaire en Italie malgré Louis de Bavière, & pour lui il va jusqu'en Pologne. Ce roi de Bohême, Jean, était alors le véritable empereur par son pouvoir.

Les Guelfes & les Gibelins, malgré leur antipathie, se liguent contre le prince Charles de Bohême en Italie. Le roi, son père, vainqueur en Allemagne, passe les Alpes pour secourir son fils. Il arrive lorsque ce jeune prince vient de remporter une victoire signalée, le 25 novembre, vers le Tirol.

Il rentre avec son fils triomphant dans Prague, & lui donne la Marche, ou marquisat ou margraviat de Moravie, en lui faisant prêter un hommage-lige.

Le pape continue d'employer la religion dans l'intrigue. Othon, duc d'Autriche, gagné par lui, quitte le parti de l'empereur, & gagné par des moines, il soumet ses états au saint-siége. Il se déclare vassal de Rome. Quel temps, où une telle action ne fut ni abhorrée ni punie! Peu de gens savent que l'Autriche a été donnée aux papes, ainsi que l'Angleterre; c'est l'effet de la superstition & de la barbare stupidité dans laquelle l'Europe était plongée. 1332.

Ce temps était celui de l'anarchie. Le roi de Bohême se faisait craindre de l'empereur, & songeait à établir son crédit dans l'Allemagne. Lui & son fils avaient

gagné des batailles en Italie, mais des batailles inutiles. Toute l'Italie était armée alors, Gibelins contre Guelfes, les uns & les autres contre les Allemands; toutes les villes s'accordaient dans leur haine contre l'Allemagne, & toutes se faisaient la guerre, au lieu de s'entendre pour briser à jamais leurs chaînes.

Pendant ces troubles, l'ordre teutonique est toujours une milice de conquérans vers la Prusse. Les Polonais leur prennent quelques villes. Ce même Jean, roi de Bohême, marche à leur secours. Il va jusqu'à Cracovie. Il appaise des troubles en Silésie. Ce prince, maître de la Bohême, de la Silésie, de la Moravie, faisait alors tout trembler.

Strasbourg, Fribourg en Brisgau & Bâle s'unissent dans ces temps de trouble contre les tyrans voisins. Plusieurs villes entrent dans cette association. Le voisinage de quatre cantons suisses, devenus libres, inspire à ces peuples des sentimens de liberté.

Othon d'Autriche assiége Colmar. L'empereur soutient cette ville contre le duc d'Autriche. Le comte de Virtemberg fournit des troupes à l'empereur; le roi de Bohême lui en donne. On voit de part & d'autre des armées de trente mille hommes, mais ce n'est jamais que pour une campagne. L'empereur n'est alors que comme un autre prince d'Allemagne qui a ses amis comme ses ennemis. Qu'eût-ce été, si tout eût été réuni pour subjuguer en effet toute l'Italie?

Mais l'Allemagne n'est occupée que de ses querelles intestines. Le duc d'Autriche se raccommode avec l'empereur. La face des affaires change continuellement, & la misère des peuples continue.

1333. On a vu Jean, roi de Bohême, combattre en Italie pour l'empereur, maintenant le voici armé pour le pape. On a vu Robert, roi de Naples, défenseur du

pape; il eſt à préſent ſon ennemi. Ce même roi de Bohême, qui venait d'aſſiéger Cracovie, va en Italie, de concert avec le roi de France, pour y établir le pouvoir du pape. C'eſt ainſi que l'ambition promène les hommes.

Qu'arrive-t-il? il donne bataille près de Ferrare au roi Robert de Naples, aux Viſcontis, aux l'Eſcales, princes de Vérone, réunis. Il eſt défait deux fois. Il retourne en Allemagne après avoir perdu ſes troupes, ſon argent & ſa gloire.

Troubles & guerres en Brabant au ſujet de la propriété de Malines que le duc de Brabant & le comte de Flandre ſe diſputent. Le roi de Bohême s'en mêle encore. On s'accomode. Malines demeure à la Flandre.

Cependant l'empereur Louis de Bavière reſte tranquille dans Munich, & ſemble ne plus prendre part à rien. 1334.

Le pape Jean XXII, plus remuant, ſollicite toujours les princes allemands à ſe ſoulever contre Louis de Bavière; & les franciſcains du parti de Michel de Cesène, condamnés par le pape, preſſent l'empereur d'aſſembler un concile pour faire déclarer le pape hérétique, & pour le dépoſer.

La mort devait venger l'empereur plus promptement qu'un concile. Jean XXII meurt à quatre-vingt-dix ans, le 2 décembre, dans Avignon.

Villani prétend qu'on trouva dans ſon tréſor la valeur de vingt-cinq millions de florins d'or, dont dix-huit millions monnayés: « Je le ſais, dit Villani, de » mon frère Rommone qui était marchand du pape ». On peut dire hardiment à Villani que ſon frère le marchand était un grand exagérateur. Cela ferait environ deux cents millions d'écus d'Allemagne d'aujourd'hui. On eût alors, avec une pareille ſomme,

acheté toute l'Italie, & Jean XXII n'y mit jamais le pied. Il eut beau ajouter une troisième couronne à la tiare pontificale, il n'en fut pas plus puissant. Il est vrai qu'il vendait beaucoup de bénéfices, qu'il inventa les annates, les réserves, les expectatives, qu'il mit à prix les dispenses & les absolutions. Tout cela est une ressource plus faible qu'on ne pense, & a produit beaucoup plus de scandale que d'argent; les exacteurs de pareils tributs n'en font d'ordinaire aux maîtres qu'une part fort légère.

Ce qui est digne de remarque, c'est qu'il eut du scrupule, en mourant, sur la manière dont il avait dit qu'on voyait Dieu dans le ciel, & qu'il n'en eut point sur les trésors qu'il avait amassés sur la terre.

1335. Le vieux roi Jean de Luxembourg, épouse une jeune princesse de la maison de France, de la branche de Bourbon; & par son contrat de mariage, il donne le duché de Luxembourg au fils qui naîtra de cette alliance. La plupart des clauses de contrats sont des semences de guerre.

Voici un autre mariage qui produit une guerre dès qu'il est consommé. Le vieux roi de Bohême avait un second fils, Jean de Luxembourg, duc de Carinthie. Ce jeune prince prenait le titre de duc de Carinthie, parce que sa femme avait des prétentions sur ce duché. Cette princesse de Carinthie, qu'on appelait Marguerite la grande bouche, prétend que son mari Jean de Luxembourg est impuissant. Elle trouve un évêque de Freisingen qui casse son mariage sans formalités; elle se donne au marquis de Brandebourg.

L'intérêt a autant de part que l'amour dans cet adultère. Le margrave de Brandebourg était le fils de l'empereur Louis de Bavière. Marguerite la grande bouche apportait le Tirol en dot & des droits sur la Ca-

rinthie : ainſi l'empereur ne fit aucune difficulté d'ôter cette princeſſe au prince de Bohême, & de la donner à ſon fils de Brandebourg. Ce mariage excite une guerre qui dure toute l'année; &, après beaucoup de ſang répandu, on en vient à un accommodement ſingulier. C'eſt que le jeune Jean de Luxembourg avoue que ſa femme a raiſon de l'avoir quitté, & approuve ſon mariage avec le Brandebourgeois fils de l'empereur.

Petite guerre des Strasbourgeois contre les ſeigneurs des environs. Strasbourg agit en vraie république indépendante, à cela près que ſon évêque ſe mettait ſouvent à la tête des troupes, pour faire dépendre les citoyens de l'évêque.

On commence à négocier beaucoup en Allemagne 1336.
pour la fameuſe guerre que le roi d'Angleterre, 1337.
Edouard III, méditait contre Philippe de Valois. Il s'agiſſait de ſavoir à qui la France appartiendrait.

Il eſt vrai que ce pays, beaucoup plus reſſerré qu'il ne l'eſt aujourd'hui, affaibli par les diviſions du gouvernement féodal, & n'ayant point de grand commerce maritime, n'était pas le plus grand théâtre de l'Europe; mais c'était toujours un objet très-important.

Philippe de Valois, d'un côté, & Edouard, de l'autre, tâchent d'engager les princes d'Allemagne dans leur querelle : mais il paraît que l'Anglais fit mieux ſa partie que le Français. Philippe de Valois a pour lui le roi de Bohême, & Edouard a tous les princes voiſins de la France. Il a ſur-tout pour lui l'empereur; il n'en obtient à la vérité que des lettres-patentes, mais ces lettres-patentes ſont de vicaire de l'Empire. Le fier Edouard conſent volontiers à exercer ce vicariat pour tâcher de faire déclarer guerre de l'Empire la guerre contre la France. Ses proviſions portent qu'il pourra faire battre monnaie dans toutes les terres de l'Em-

pire : rien ne prouve mieux ce respect secret qu'on avait dans toute l'Europe pour la dignité impériale.

Pendant qu'Edouard s'appuie des forces temporelles de l'Allemagne, Philippe de Valois cherche à faire agir les forces spirituelles du pape : elles étaient alors bien peu de chose.

Le pape Benoît XI, encore dans Avignon comme ses prédécesseurs, était dépendant du roi de France.

Il faut savoir que l'empereur, n'ayant point été absous par le pape, demeurait toujours excommunié, & privé de ses droits dans l'opinion vulgaire de ces temps-là.

Philippe de Valois, qui peut tout sur un pape d'Avignon, force Benoît XI à différer l'absolution de l'empereur. Ainsi l'autorité d'un prince dirige souvent le ministère pontifical, & ce ministère à son tour suscite quelques princes. Il y a un Henri duc de Bavière, parent de Louis l'empereur, prenant toujours, selon l'usage, ce titre de duc sans avoir le duché, mais possédant une partie de la Bavière inférieure. Cet Henri demande pardon au pape par ses députés, d'avoir reconnu son parent empereur. Cette bassesse ne produit dans l'Empire aucune des révolutions qu'on en attendait.

1338. Le pape Benoît XI avoue que c'est Philippe de Valois, roi de France, qui l'empêche de réconcilier à l'église l'empereur Louis. Voilà comme presque tous les papes n'ont été que les instrumens d'une force étrangère. Ils ressemblaient souvent aux dieux des Indiens, à qui on demande de la pluie à genoux, & qu'on traîne dans la rivière quand on n'est pas exaucé.

Grande assemblée des princes de l'Empire à Rens sur le Rhin. On y déclare ce qui ne devrait pas avoir besoin d'être déclaré ; « que celui qui a été élu par

» le plus grand nombre eſt véritable empereur ; que » la confirmation du pape eſt abſolument inutile ; que » le pape a encore moins le droit de dépoſer l'empe- » reur ; & que l'opinion contraire eſt un crime de » lèze-majeſté ».

Cette déclaration paſſe en loi perpétuelle, le 8 août, à Francfort.

Albert d'Autriche, ſurnommé d'abord *le contrefait*, & qui enſuite changea ce ſurnom en celui de *ſage*, l'un des frères de ce Fréderic d'Autriche qui avait diſputé l'Empire, & le ſeul de tous ſes frères par qui la race autrichienne s'eſt perpétuée, attaque encore en vain les Suiſſes. Ces peuples, qui n'avaient de bien que leur liberté, la défendent toujours avec courage. Albert eſt malheureux dans ſon entrepriſe, & mérite le nom de *ſage* en l'abandonnant.

L'empereur Louis ne penſe plus qu'à reſter tran- 1339.
quille dans Munich, pendant qu'Edouard, roi d'Angleterre, ſon vicaire, traîne cinquante princes de l'Empire à la guerre contre Philippe de Valois, & va conquérir une partie de la France. Mais, avant la fin de la campagne, tous ces princes allemands ſe retirent chez eux ; & Edouard, aſſiſté des Flamands, pourſuit ſes vues ambitieuſes.

L'empereur Louis, qui s'était repenti d'avoir donné 1340.
le vicariat d'Italie à un roi de Bohême, guerrier & puiſſant, ſe repent d'avoir donné le vicariat d'Allemagne à un roi plus puiſſant & plus guerrier. L'empereur était le penſionnaire du vicaire ; & le fier Anglais ſe conduiſant en maître, & payant mal la penſion, l'empereur lui ôte ce vicariat, devenu un titre inutile.

L'empereur négocie avec Philippe de Valois. Pendant ce temps l'autorité impériale eſt abſolument anéantie en Italie, malgré la loi perpétuelle de Francfort.

Le pape, de son autorité privée, accorde aux deux frères Viscontis le gouvernement de Milan, qu'ils avaient sans lui, & les fait vicaires de l'église romaine; ils avaient été auparavant vicaires impériaux.

Le roi Jean de Bohême va à Montpellier pour se guérir par la salubrité de l'air, d'un mal qui attaquait ses yeux. Il n'en perd pas moins la vue, & il est connu depuis sous le nom de Jean l'aveugle. Il fait son testament, donne la Bohême & la Silésie à Charles, depuis empereur; à Jean, la Moravie; à Venceslas, né de Béatrix de Bourbon, le Luxembourg & les terres qu'il a en France, du chef de sa femme.

L'empereur cependant jouit de la gloire de décider en arbitre des querelles de la maison de Danemarck. Le duc de Slesvich-Holstein, par cet accommodement, renonce aux prétentions sur le royaume de Danemarck; il marie sa sœur au roi Valdemar III, & reste en possession du Jutland.

1341. Louis de Bavière semble ne plus penser à l'Italie,
1342. & donne des tournois dans Munich.

1343. Clément VI, nouveau pape, né Français, & résidant à Avignon, est sollicité de revenir enfin rétablir en Italie le pontificat, & d'y achever d'anéantir l'autorité impériale. Il suit les procédures de Jean XXII contre Louis. Il sollicite l'archevêque de Trèves de faire élire en Allemagne un nouvel empereur. Il soulève en secret contre lui ce roi de Bohême, Jean l'aveugle, toujours remuant, le duc de Saxe & Albert d'Autriche.

L'empereur Louis, qui a toujours à craindre qu'un défaut d'absolution n'arme contre lui les princes de l'Empire, flatte le pape qu'il déteste, & lui écrit « qu'il remet à la disposition de sa sainteté, sa personne, son état, sa liberté & ses titres ». Quelles expressions

expressions pour un empereur qui avait condamné Jean XXII à être brûlé vif !

Les princes assemblés à Francfort sont moins complaisans, & maintiennent les droits de l'Empire.

Jean l'aveugle semble plus ambitieux, depuis qu'il 1344.
a perdu la vue. D'un côté, il veut frayer le chemin 1345.
de l'Empire à son fils Charles; de l'autre, il fait la guerre à Casimir, roi de Pologne, pour la mouvance du duché de Schveidnitz dans la Silésie.

C'est l'effet ordinaire de l'établissement féodal. Le duc de Schveidnitz avait fait hommage au roi de Pologne : Jean de Bohême réclame l'hommage en qualité de duc de Silésie. L'empereur soutient en secret les intérêts du Polonais; & malgré l'empereur, la guerre finit heureusement pour la maison de Luxembourg. Le prince Charles de Luxembourg, marquis de Moravie, fils de Jean l'aveugle, devenu veuf, épouse la nièce du duc de Schveidnitz qui fait hommage à la Bohême; & c'est une nouvelle confirmation que la Silésie est une annexe de la couronne de Bohême.

L'impératrice Marguerite, femme de l'empereur Louis de Bavière, & sœur de Jean de Brabant, se trouve héritière de la Hollande, de la Zélande & de la Frise; elle recueille cette succession. L'empereur son mari devait en être beaucoup plus puissant : il ne l'est pourtant pas.

En ce temps Robert, comte palatin, fonde l'université de Heidelberg sur le modèle de celle de Paris.

Jean l'aveugle & son fils Charles font un grand 1346.
parti dans l'Empire, au nom du pape.

Les factions impériales & papales troublent enfin l'Allemagne, comme les Guelfes & les Gibelins avaient troublé l'Italie. Clément VI en profite. Il

publie contre Louis de Bavière une bulle le 13 avril : « Que la colère de Dieu, dit-il, & celle de saint » Pierre & saint Paul tombe sur lui dans ce monde-» ci & dans l'autre ; que la terre l'engloutisse tout » vivant ; que sa mémoire périsse ; que tous les élé-» mens lui soient contraires ; que ses enfans tombent » dans les mains de ses ennemis, aux yeux de leur » père » !

Il n'y avait point de protocole pour ces bulles ; elles dépendaient du caprice du dataire qui les expédiait. Le caprice en cette occasion est un peu violent. Il y avait alors deux archevêques de Maïence, l'un déposé en vain par le pape, l'autre élu, à l'instigation du pape, par une partie des chanoines. C'est à ce dernier que Clément VI adresse une autre bulle pour élire un empereur.

Le roi de Bohême Jean-l'aveugle & son fils Charles, marquis de Moravie, qui fut depuis l'empereur Charles IV, vont à Avignon marchander l'Empire avec le pape Clément VI. Charles s'engage à casser toutes les ordonnances de Louis de Bavière, à reconnaître que le comté d'Avignon appartenait de droit au saint-siége, ainsi que Ferrare & les autres terres (il entendait celles de la comtesse Mathilde) ; les royaumes de Sicile, de Sardaigne & de Corse, & sur-tout Rome ; que si l'empereur va à Rome se faire couronner, il en sortira le même jour, qu'il n'y reviendra jamais sans une permission expresse du pape, &c.

Après ces promesses, Clément VI recommande aux archevêques de Cologne & de Trèves, & au nouvel archevêque de Maïence, d'élire empereur le marquis de Moravie. Ces trois prélats avec Jean-l'aveugle s'assemblent à Rens près de Coblentz, le

premier juillet. Ils élisent Charles de Luxembourg, marquis de Moravie, qu'on connaît sous le nom de Charles IV.

Le jésuite Maimbourg assure positivement qu'il acheta le suffrage de l'archevêque de Cologne huit mille marcs d'argent; il ajoute que le duc de Saxe, comme plus riche, « fit meilleur marché de sa voix, » se contentant de deux mille marcs ».

1°. Ce que le jésuite Maimbourg assure n'est rapporté que sur un ouï-dire par Cuspinien.

2°. Comment peut-on être instruit de ces marchés secrets?

3°. Voilà un beau désintéressement dans le duc de Saxe, de ne se déshonorer que pour deux mille marcs, parce qu'il est riche! c'est précisément parce qu'on est riche, qu'on se vend plus cher, quand on fait tant que de se vendre.

4°. Le sens commun permet-il de croire que Charles IV ait acheté chèrement un droit très-incertain & une guerre civile certaine?

Quoique l'Allemagne fût partagée, le parti de Louis de Bavière est tellement le plus fort que le nouvel empereur & son vieux père, au lieu de soutenir leurs droits en Allemagne, vont se battre en France contre Edouard d'Angleterre, pour Philippe de Valois.

Le vieux roi Jean de Bohême est tué à la fameuse bataille de Créci, le 25 ou 26 août, gagnée par les Anglais. Charles s'en retourne en Bohême sans troupes & sans argent: il est le premier roi de Bohême qui se soit fait couronner par l'archevêque de Prague; & c'est pour ce couronnement que l'évêché de Prague, jusques-là suffragant de Maïence, fut érigé en archevêché.

Alors Louis de Bavière & l'anti-empereur Charles 1347.

se font la guerre. Charles de Luxembourg est battu par-tout.

Il se passait alors une scène singulière en Italie. Nicolas Rienzi, notaire à Rome, homme éloquent, hardi & persuasif, voyant Rome abandonnée des empereurs & des papes, qui n'osaient y retourner, s'était fait tribun du peuple. Il régna quelques mois d'une manière absolue, mais le peuple, qui avait élevé cette idole, la détruisit. Rome depuis long-temps ne semblait plus faite pour des tribuns : mais on voit toujours cet ancien amour de la liberté qui produit des secousses, & qui se débat dans ses chaînes. Rienzi s'intitulait, « Chevalier candidat du saint Esprit, » sévère & clément libérateur de Rome, zélateur de » l'Italie, amateur de l'univers, & tribun auguste ». Ces beaux titres prouvent qu'il était un enthousiaste, & que par conséquent il pouvait séduire la vile populace, mais qu'il était indigne de commander à des hommes d'esprit. Il voulait en vain imiter Gracchus, comme Crescence avait voulu vainement imiter Brutus.

Il est certain que Rome alors était une république, mais faible, n'ayant de l'ancienne république romaine que les factions. Son ancien nom faisait toute sa gloire.

Il est difficile de dire s'il y eut jamais un temps plus malheureux depuis les inondations des barbares au cinquième siècle. Les papes étaient chassés de Rome; la guerre civile désolait toute l'Allemagne; les Guelfes & les Gibelins déchiraient l'Italie; la reine de Naples, Jeanne, après avoir étranglé son mari, fut étranglée elle-même; Edouard III ruinait la France où il voulait régner; & enfin la peste, comme on le verra, fit périr une partie des hommes échappés au glaive & à la misère.

Louis de Bavière meurt d'apoplexie le 11 octobre, auprès d'Augsbourg. Des auteurs disent qu'il fut empoisonné par une duchesse d'Autriche. Le prêtre André & d'autres prétendent que cette duchesse d'Autriche est la même qu'on appelait la *grande bouche*; mais le prêtre André ne fait pas réflexion que Marguerite-la-grande-bouche est la même qui avait quitté son mari pour le fils de l'empereur. Il fallait que les historiens de ce temps-là eussent une grande haine pour les princes; ils les font presque tous empoisonner. Un Hocsemius s'exprime ainsi : « L'empereur bavarois, le damné, meurt d'un poison donné par la duchesse d'Ostrogothie, ou d'Autriche, femme du duc Albert ». Struvius dit qu'on prétend qu'il fut empoisonné par une duchesse d'Autriche nommée Anne. Voilà donc trois prétendues duchesses d'Autriche différentes, accusées de cette mort sans la moindre apparence. C'est ainsi qu'on écrivait autrefois l'histoire. On croirait, en lisant le père Barre, que Louis de Bavière fut empoisonné par une quatrième princesse, nommée Maultasch : mais c'est qu'en allemand *Maultasch* signifie *grande bouche* ou *bouche difforme*; & cette princesse est précisément cette Marguerite, bru de l'empereur. Il s'intitulait Louis IV, & non pas Louis V, parce qu'il ne comptait pas Louis IV, surnommé l'enfant, parmi les empereurs.

Ce fut lui qui donna lieu à l'invention de l'aigle à deux têtes; il y avait deux aigles dans ses sceaux; & les deux têtes d'aigle qu'on a presque toujours conservées depuis, supposent aussi deux corps, dont l'un est caché par l'autre. Le caprice des ouvriers a décidé de presque toutes les armoiries des souverains.

CHARLES IV,

TRENTE-TROISIÈME EMPEREUR.

1348. CHARLES de Luxembourg, roi de Bohême, va d'abord de ville en ville ſe faire reconnaître empereur. Louis, margrave de Brandebourg, lui diſpute la couronne.

L'ancien archevêque de Maïence l'excommunie ; le comte palatin Rupert, le duc de Saxe, s'aſſemblent, & ne veulent ni l'un ni l'autre des prétendans : ils caſſent l'élection de Charles de Bohême, & nomment Edouard III, roi d'Angleterre, qui n'y ſongeait pas.

L'Empire n'était donc alors qu'un titre onéreux, puiſque l'ambitieux Edouard III n'en voulut point : il ſe garda bien d'interrompre ſes conquêtes en France pour courir après un fantôme.

Au refus d'Edouard, les électeurs s'adreſſent au marquis de Miſnie, gendre du feu empereur ; il refuſe encore. Mutius dit qu'il aima mieux dix mille marcs d'argent de la main de Charles IV que la couronne impériale. C'était mettre l'Empire à bien bas prix ; mais il eſt fort douteux que Charles IV eût dix mille marcs à donner, lui qui, dans le même temps, fut arrêté à Vorms par ſon boucher, & qui ne put le ſatisfaire qu'en empruntant de l'argent de l'évêque.

Les électeurs refuſés de tous côtés, offrent efin cet Empire, dont perſonne ne veut, à Gunther de Schvartzbourg, noble Thuringien. Celui-ci qui était guerrier, & qui avait peu de choſe à perdre, accepta l'offre pour le ſoutenir à la pointe de l'épée.

1349. Les quatre électeurs éliſent Gunther de Schvartzbourg auprès de Francfort. Les doubles élections,

trop fréquentes, avaient introduit à Francfort une coutume singulière. Celui des compétiteurs qui se présentait le premier devant Francfort attendait six semaines & trois jours, au bout desquels il était reçu & reconnu, si son concurrent ne venait pas. Gunther attendit le temps prescrit, & fit enfin son entrée : on espérait beaucoup de lui. On prétend que son rival le fit empoisonner : le poison de ces temps-là en Allemagne était la table.

Il faut avouer qu'il y a un peu loin de cet Empire germanique à l'Empire d'Auguste, de Trajan, de Marc-Aurèle. Quel Allemand même se soucie de savoir aujourd'hui s'il y a eu un Gunther ? Ce Gunther tombe en apoplexie ; & devenu incapable du trône, il le vend pour une somme d'argent, que Charles ne lui paie point ; la somme était, dit-on, de vingt-deux mille marcs. Il meurt au bout de trois mois à Francfort.

A l'égard de Louis de Bavière, margrave de Brandebourg, il cède ses droits pour rien, n'étant pas assez fort pour les vendre à Charles, vainqueur, sans combat, de quatre concurrens, qui se fait couronner une seconde fois à Aix-la-chapelle, par l'archevêque de Cologne, pour mettre ses droits hors de compromis.

Le marquis de Juliers, à la cérémonie du couronnement, dispute le droit de porter le sceptre au marquis de Brandebourg. Des ancêtres du marquis de Juliers avaient fait cette fonction ; mais ce prince n'était pas alors au rang des électeurs, ni par conséquent dans celui des grands officiers. Le margrave de Brandebourg est conservé dans son droit.

Dans ce temps-là régnait en Europe le fléau d'une horrible peste, qui emporta presque par-tout la cinquième partie des hommes, & qui est la plus mé- 1350.

morable depuis celle qui déſola la terre du temps d'Hippocrate. Les peuples en Allemagne, auſſi furieux qu'ignorans, accuſent les juifs d'avoir empoiſonné les fontaines. On égorge & on brûle les juifs preſque dans toutes les villes.

Ce qui eſt rare, c'eſt que Charles IV protégea les juifs, qui lui donnaient de l'argent contre l'évêque & les bourgeois de Strasbourg contre l'abbé prince de Mourbac & d'autres ſeigneurs de fief. Il fut près de leur faire la guerre en faveur des juifs.

Secte des flagellans renouvelée en Suabe. Ce ſont des milliers d'hommes qui courent toute l'Allemagne en ſe fouettant avec des cordes armées de fer pour chaſſer la peſte. Les anciens Romains, en pareils cas, avaient inſtitué des comédies; ce remède eſt plus doux.

Un impoſteur paraît en Brandebourg, qui ſe dit l'ancien Valdemar revenu enfin de la Terre-ſainte, & qui prétend rentrer dans ſon état, donné injuſtement, pendant ſon abſence, par Louis de Bavière à ſon fils Louis.

Le duc de Meckelbourg ſoutient l'impoſteur. L'empereur Charles IV le favoriſe. On en vient à une petite guerre; le faux Valdemar eſt abandonné, & s'éclipſe. On a recueilli dans un volume les hiſtoires de ces impoſteurs fameux; mais tous ne s'y trouvent pas.

1351. Charles IV veut aller en Italie, où les papes & les empereurs étaient oubliés. Les Viſcontis dominent toujours dans Milan. Jean Viſconti, archevêque de cette ville, devenait un conquérant. Il s'emparait de Bologne; il faiſait la guerre aux Florentins & aux Piſans, & mépriſait également l'empereur & le pape. C'eſt lui qui fit la lettre du diable au pape, aux carcardinaux, qui commence ainſi: « Votre mère la ſuperbe vous ſalue avec vos ſœurs l'avarice & l'impudicité ».

Apparemment que le diable ménagea l'accommodement de Jean Visconti avec le pape Clément, qui lui vendit l'investiture de Milan pour douze ans, moyennant douze mille florins d'or par an.

La maison d'Autriche avait toujours des droits sur une grande partie de la Suisse. Le duc Albert veut soumettre Zurich, qui s'allie avec les autres cantons déjà confédérés. L'empereur secourt la maison d'Autriche dans cette guerre, mais il la secourt en homme qui ne veut pas qu'elle réussisse. Il envoie des troupes pour ne point combattre, ou du moins qui ne combattent pas. La ligue & la liberté des Suisses se fortifient. 1352.

Les villes impériales voulaient toutes établir le gouvernement populaire, à l'exemple de Strasbourg. Nuremberg chasse les nobles, mais Charles IV les rétablit. Il incorpora la Lusace à son royaume de Bohême; elle en a été détachée depuis.

L'empereur Charles IV, dans le temps qu'il avait été le jeune prince de Bohême, avait gagné des batailles, & même contre le parti des papes en Italie. Dès qu'il est empereur, il cherche des reliques, flatte les papes, & s'occupe des réglemens, & sur-tout du soin d'affermir sa maison. 1353.

Il s'accommode avec les enfans de Louis de Bavière, & les réconcilie avec le pape.

Albert, duc de Bavière, se voyait excommunié, parce que son père l'avait été. Ainsi, pour prévenir la piété des princes qui pourraient lui ravir son état en vertu de son excommunication, il demande très-humblement pardon au nouveau pape Innocent VI, du mal que les papes ses prédécesseurs ont fait à l'empereur son père; il signe un acte qui commence ainsi: « Moi Albert, duc de Bavière, fils de Louis de

» Bavière, soi-disant autrefois empereur, & réprouvé » par la sainte église romaine, ». &c.

Il ne paraît pas que ce prince fût forcé à cet excès d'avilissement; il fallait donc dans ces temps-là qu'il y eût bien peu d'honneur, & beaucoup de superstition.

1354. Il est remarquable que Charles IV, passant par Metz pour aller dans ses terres de Luxembourg, n'est point reçu comme empereur, parce qu'il n'avait pas encore été sacré.

Henri VII avait déjà donné à Venceslas, seigneur de Luxembourg, le titre de duc. Charles érige cette terre en duché; il érige Bar en margraviat; ce qui fait voir que Bar relevait alors évidemment de l'Empire. Pont-à-Mousson est aussi érigé en marquisat. Tout ce pays était donc réputé de l'Empire. Quel chaos!

1355. Charles IV va en Italie se faire couronner; il y marche plutôt en pélerin qu'en empereur.

Le Saint-Siége était toujours sédentaire à Avignon. Le pape Innocent VI n'avait nul crédit dans Rome, l'empereur encore moins. L'Empire n'était plus qu'un nom, & le couronnement qu'une vaine cérémonie. Il fallait aller à Rome comme Charlemagne & Othon-le-grand, ou n'y point aller.

Charles IV & Innocent VI n'aimaient que les cérémonies. Innocent VI envoie d'Avignon le détail de tout ce qu'on doit observer au couronnement de l'empereur. Il marque que le préfet de Rome doit porter le glaive devant lui; que ce n'est qu'un honneur, & non pas une marque de juridiction. Le pape doit être sur son trône, entouré de ses cardinaux, & l'empereur doit commencer par lui baiser les pieds; puis il lui présente de l'or; & le baise au visage, &c. Pendant la messe, l'empereur fait quelques fonctions dans le rang des diacres; on lui met la couronne im-

périale après la fin de la première épître. Après la messe, l'empereur, sans couronne & sans manteau, tient la bride du cheval du pape.

Aucunes de ces cérémonies n'avaient été pratiquées depuis que les papes demeuraient dans Avignon. L'empereur reconnut d'abord par écrit l'authenticité de ces usages. Mais le pape étant dans Avignon, & ne pouvant se faire baiser les pieds à Rome, ni se faire tenir l'étrier par l'empereur, déclara que ce prince ne baiserait point les pieds, ni ne conduirait la mule du cardinal qui représenterait sa sainteté.

Charles IV alla donc donner ce spectacle ridicule avec une grande suite, mais sans armée; il n'osa pas coucher dans Rome, selon la promesse qu'il en avait faite au saint père. Anne sa femme, fille du comte palatin, fut couronnée aussi; & en effet, ce vain appareil était plutôt une vanité de femme qu'un triomphe d'empereur. Charles IV, n'ayant ni argent ni armée, & n'étant venu à Rome que pour servir de diacre à un cardinal pendant la messe, reçut des affronts dans toutes les villes d'Italie où il passa.

Il y a une fameuse lettre de Pétrarque qui reproche à l'empereur sa faiblesse. Pétrarque était digne d'apprendre à Charles IV à penser noblement.

Charles IV prend tout le contrepied de ses prédé- 1356.
cesseurs; ils avaient favorisé les Gibelins, qui étaient en effet la faction de l'Empire: pour lui il favorise les Guelfes & fait marcher quelques troupes de Bohême contre les Gibelins: cette faiblesse & cette inconséquence augmentèrent les troubles & les malheurs de l'Italie, diminuèrent la puissance de Charles, & flétrirent sa réputation.

De retour en Allemagne, il s'applique à y faire régner l'ordre autant qu'il le peut, & à régler les rangs.

Le nombre des électorats était fixé, par l'usage plutôt que par les loix, depuis le temps de Henri VII; mais le nombre des électeurs ne l'était pas. Les ducs de Bavière sur-tout prétendaient avoir droit de suffrage aussi bien que les comtes palatins aînés de leur maison. Les cadets de Saxe se croyaient électeurs aussi bien que leurs aînés.

Diète de Nuremberg, dans laquelle Charles IV dépouille les ducs de Bavière du droit de suffrage, & déclare que le comte palatin est le seul électeur de cette maison.

BULLE D'OR.

Les vingt-trois premiers articles de la bulle d'or sont publiés à Nuremberg avec la plus grande solennité. Cette constitution de l'Empire, la seule que le public appelle bulle, à cause de la petite bulle ou boîte d'or dans laquelle le sceau est enfermé, est regardée comme une loi fondamentale.

Il ne peut s'établir par les hommes que des loix de convention. Celles qu'un long usage consacre sont appelées fondamentales. On a changé, selon les temps, beaucoup de choses à cette bulle d'or.

Ce fut le jurisconsulte Barthole qui la composa. Le génie du siècle y paraît par les vers latins qui en sont l'exorde : *Omnipotens æterne Deus, spes unica mundi*; & par l'apostrophe aux sept péchés mortels, & par la nécessité d'avoir sept électeurs, à cause des sept dons du saint Esprit, & du chandelier à sept branches.

L'empereur y parle d'abord en maître absolu, sans consulter personne.

« Nous déclarons & ordonnons par le présent édit, » qui durera éternellement, de notre certaine science, » pleine puissance & autorité impériale ».

On n'y établit point les ſept électeurs : on les ſuppoſe établis.

Il n'eſt queſtion, dans les deux premiers chapitres, que de la forme & de la ſûreté du voyage des ſept électeurs, qui doivent ne point ſortir de Francfort « avant d'avoir donné au monde ou au peuple chré- » tien un chef temporel, à ſavoir un roi des Romains » futur empereur ».

On ſuppoſe enſuite, n°. 8, article 2, que cette coutume a été toujours inviolablement obſervée, « & d'autant que tout ce qui eſt ci-deſſus écrit a » été obſervé inviolablement ». Charles IV & Barthole oubliaient qu'on avait élu les empereurs très-ſouvent d'une autre manière, à commencer par Charlemagne, & à finir par Charles IV lui-même.

Un des articles les plus importans eſt que le droit d'élire eſt indiviſible, & qu'il paſſe de mâle en mâle au fils aîné. Il fallait donc ſtatuer que les terres électorales laïques ne ſeraient plus diviſées, qu'elles appartiendroient uniquement à l'aîné. C'eſt ce qu'on oublia dans les vingt-trois fameux articles publiés à Nuremberg avec tant d'appareil, & que l'empereur fit lire, ayant un ſceptre dans une main & le globe de l'univers dans l'autre. Très-peu de cas ſont prévus dans cette bulle : nulle méthode n'y eſt obſervée, & on n'y traite point du gouvernement général de l'Empire.

Une choſe très-importante, c'eſt qu'il y eſt dit à l'article 7, n° 7, « que ſi une des principautés électo- » rales vient à vaquer au profit de l'Empire (il entend » ſans doute les principautés ſéculières), l'empereur » en pourra diſpoſer comme d'une choſe dévolue à » lui légitimement & à l'Empire ». Ces mots confus marquent que l'empereur pourrait prendre pour lui un électorat, dont la maiſon régnante ſerait éteinte

ou condamnée. Il eſt encore à remarquer combien la Bohême eſt favoriſée dans cette bulle; l'empereur était roi de Bohême. C'eſt le ſeul pays où les cauſes des procès ne doivent pas reſſortir à la chambre impériale. Ce droit de *non appellando* a été étendu depuis à beaucoup de princes, & les a rendus plus puiſſans.

Le lecteur peut conſulter la bulle d'or pour le reſte.

On met la dernière main à la bulle d'or dans Metz, aux fêtes de Noël: on y ajoute ſept chapitres. On y répare l'inadvertance qu'on avait eue d'oublier la ſucceſſion indiviſible des terres électorales. Ce qui eſt de plus clair & de plus expliqué dans les derniers articles, c'eſt ce qui regarde la pompe & la vanité; on voit que Charles IV ſe complait à ſe faire ſervir par les électeurs, dans les cours plénières.

La table de l'empereur plus haute de trois pieds que celle de l'impératrice, & celle de l'impératrice plus haute de trois pieds que celle des électeurs, un gros tas d'avoine devant la ſalle à manger, un duc de Saxe venant prendre à cheval un picotin d'avoine dans ce tas; enfin tout cet appareil ne reſſemblait pas à la majeſtueuſe ſimplicité des premiers Céſars de Rome.

Un auteur moderne dit qu'on n'a point dérogé au dernier article de la bulle d'or, parce que tous les princes parlent français. C'eſt préciſément en cela qu'on y a dérogé; car il eſt ordonné par le dernier article, que les électeurs apprendront le latin & l'eſclavon auſſi bien que l'italien: or peu d'électeurs aujourd'hui ſe piquent de parler eſclavon.

La bulle fut enfin publiée à Metz toute entière; il y eut une de ces cours plénières; tous les électeurs y ſervirent l'empereur & l'impératrice à table; chacun y fit ſa fonction. Ce n'était pas, en ces cas, des princes

qui devenaient officiers ; c'étaient originairement des officiers qui, avec le temps, étaient devenus grands princes.

Le dauphin de France Charles V, depuis roi, vint à cette cour plénière. C'était peu de mois après la funeste journée de Poitiers, où son père Jean avait été pris par le fameux prince noir. Le dauphin venait implorer le secours de Charles IV son oncle, qui ne pouvait donner que des fêtes. L'héritier de la couronne de France céda le pas au cardinal de Périgord dans cette diète. Pourquoi les annalistes français passent-ils ce cérémonial sous silence ? L'histoire est-elle un factum d'avocat où l'on amplifie les avantages, & où l'on tait les humiliations ?

On voit aisément, par l'exclusion donnée dans la bulle d'or aux ducs de Bavière & d'Autriche, que Charles IV n'était pas l'ami de ces deux maisons. Le premier fruit de ce réglement pacifique fut une petite guerre. Les ducs de Bavière & d'Autriche lèvent des troupes. Ils assiégent dans Danustauffen un commissaire de l'empereur. L'empereur y arrive, il rompt la ligue de l'Autriche & de la Bavière, mais en rendant Danustauffen à l'électeur de Bavière, au lieu du droit de suffrage qu'il demandait. 1357.

Il y a une grande querelle dans l'Empire au sujet des phalburgers, c'est-à-dire, des faux bourgeois ; querelle dans laquelle il est fort vraisemblable que les auteurs se sont mépris. La bulle d'or ordonne que les bourgeois qui appartiennent à un prince, ne se fassent pas recevoir bourgeois des villes impériales pour se soustraire à leurs princes, à moins de résider dans ces villes. Rien de plus juste, rien même de plus facile à exécuter ; car assurément un prince empêchera bien un citoyen de sa ville de lui désobéir, sous prétexte

qu'il eſt reçu bourgeois à Bâle ou à Conſtance.

Pourquoi donc y eut-il tant de troubles à Strasbourg pour ces faux-bourgeois ? pourquoi fut-on en armes ? Strasbourg pouvait-elle, par exemple, ſoutenir un ſujet de Vienne à qui elle aurait donné des lettres de bourgeoiſie, & qui s'en ſerait prévalu à Vienne ? non ſans doute. Il s'agiſſait donc de quelque choſe de plus important & de plus ſacré. Des ſeigneurs voulaient ravir à leurs ſujets le premier droit qu'ont les hommes de choiſir leur domicile. Ils craignaient qu'on ne les quittât pour aller dans les villes libres. Voilà pourquoi l'empereur ordonne que les Strasbourgeois ne donneront plus de droit de citoyen à des étrangers ; & que les Strasbourgeois veulent conſerver ce droit qui peuple une ville & qui l'enrichit.

1358. Charles IV, avec l'apparence de la grandeur, autrefois guerrier, à préſent légiſlateur, maître d'un beau pays & riche, a pourtant peu de crédit dans l'Empire. C'eſt qu'on ne voulait pas qu'il en eût. Quand il s'agit d'incorporer la Luſace à la Bohême, Albert d'Autriche, qui a des droits ſur la Luſace, fait tout d'un coup la guerre à l'empereur, dont perſonne ne prend le parti ; & l'empereur ne peut ſe tirer d'affaire que par un ſtratagême qu'on accuſe de baſſeſſe. On prétend qu'il trompa le duc d'Autriche par des eſpions, & qu'il paya enſuite ces eſpions en fauſſe monnaie : ce conte a l'air d'une fable ; mais cette fable eſt fondée ſur ſon caractère.

Il vendait des privilèges à toutes les villes ; il vendait au comte de Savoie le titre de vicaire de l'Empire ; il donne, pour des ſommes très-légères, le titre de villes impériales à Maïence, à Vorms, à Spire & même à Genève ; il confirmait la liberté de la ville de Florence à prix d'argent. Il en tirait de Veniſe pour la ſouveraineté

ſouveraineté de Vérone, de Padoue & de Vicence; mais ceux qui le payèrent le plus chèrement furent les Viſcontis, pour avoir la puiſſance héréditaire dans Milan, ſous le titre de gouverneur : on prétend qu'il vendait ainſi en détail l'Empire qu'il avait acheté en gros.

Les princes de l'Empire, excités par les univerſités d'Allemagne, repréſentent à Charles IV que, parmi les bulles de Clément VI, il y en a de déshonorantes pour lui & pour le corps germanique; entr'autres celle où il eſt dit « que les empereurs ſont les vaſſaux » du pape, & lui prêtent ſerment de fidélité ». Charles, qui avait aſſez vécu pour ſavoir que toutes ces formules ne méritent d'attention que quand elles ſont ſoutenues par les armes, ſe plaint au pape pour ne pas fâcher le corps germanique, mais modérément pour ne pas fâcher le pape. Innocent VI lui répond que cette propoſition eſt devenue une loi fondamentale de l'égliſe, enſeignée dans toutes les écoles de théologie; & pour appuyer ſa réponſe, il envoie d'Avignon en Allemagne, un évêque de Cavaillon demander, pour l'entretien du ſaint-père, le dixième de tous les revenus eccléſiaſtiques. 1359.

Le prélat de Cavaillon s'en retourna en Avignon après avoir reçu de fortes plaintes au lieu d'argent. Le clergé allemand éclata contre le pape; & c'eſt une des premières ſemences de la révolution dans l'Egliſe qu'on voit aujourd'hui.

Reſcrit de Charles IV en faveur des eccléſiaſtiques, pour les protéger contre les princes qui veulent les empêcher de recevoir des biens, & de contracter avec les laïques.

Charles IV, en faiſant des réglemens en Allemagne, abandonnait l'Italie. Les Viſcontis étaient toujours 1360.

maîtres de Milan. Barnabo veut conſerver Bologne, que ſon oncle, archevêque, guerrier & politique, avait achetée pour douze années. C'eſt la première & dérnière fois qu'on a vu faire un bail à ferme d'une principauté.

Un légat eſpagnol, nommé d'Albornos, entre dans cette ville au nom du pape qui eſt toujours à Avignon, & donne Bologne au pape.

Barnabo Viſconti aſſiège Bologne. Comment peut-on imprimer encore aujourd'hui que le ſaint-père, par un accommodement, promit de payer cent mille livres d'or annuellement, pendant cinq années, pour être maître de Bologne? Les hiſtoriens qui répètent ces exagérations, ſavent bien peu ce que c'eſt que cinq cent mille livres peſant d'or.

1361. Le ſiége de Bologne eſt levé ſans qu'il en coûte rien au pape. Un marquis de Malateſta, qui s'eſt jeté avec quelques troupes dans la ville, fait une ſortie, bat Barnabo & le renvoie chez lui. L'empereur ne ſe mêle de cette affaire que par un reſcrit inutile en faveur du pape.

Des guerres s'étant élevées entre le Danemarck, d'un côté, & le duc de Meckelbourg & les villes anſéatiques de l'autre, tout finit à l'ordinaire par un traité. Pluſieurs villes anſéatiques traitent de couronne à couronne avec le Danemarck dans la ville de Lubeck. C'eſt un beau monument de la liberté fondée ſur une induſtrie reſpectable. Lubeck, Roſtock, Stralſund, Hambourg, Viſmar, Brème & quelques autres villes, font une paix perpétuelle « avec le roi de Danemarck, » des Vandales & des Goths, les princes, négocians » & bourgeois de ſon pays »; ce ſont les termes du traité; termes qui prouvent que le Danemarck était libre, & que les villes anſéatiques l'étaient davantage.

L'impératrice Anne étant accouchée de Venceſlas,

l'empereur envoie le poids de l'enfant en or à une chapelle de la vierge dans Aix; usage qui commençait à s'établir, & qui a été poussé à l'excès pour Notre-Dame de Lorette. Ses richesses sont aussi grandes que son voyage par les airs, de Jérusalem à la Marche d'Ancone, est miraculeux.

L'évêque de Strasbourg achète plus cher le titre de landgrave de la basse Alsace. Les landgraves de l'Alsace, de la maison d'Oettingue s'y opposent, & l'évêque les appaise avec le même moyen dont il a eu son landgraviat, avec de l'argent.

Grande division entre les maisons de Bavière & 1362.
d'Autriche. Une femme en est la cause. Marguerite de Carinthie, veuve du duc de Bavière Henri le vieux, fils de l'empereur Louis, ennemie de la maison où elle était entrée, donne tous les droits sur le Tirol & ses dépendances à Rodolphe duc d'Autriche.

Etienne, duc de Bavière, s'allie avec plusieurs princes. L'Autrichien n'a dans son parti que l'archevêque de Saltzbourg. On fait une trève de trois ans; & l'inimitié secrète en est plus durable.

Charles IV, aussi sédentaire qu'il avait été actif 1363.
dans sa jeunesse, reste toujours dans Prague. L'Italie est absolument abandonnée; chaque seigneur y achète un titre de vicaire de l'Empire.

Barnabo Visconti en veut toujours à Bologne, & est maître de beaucoup de villes dans la Romagne.

Le pape (c'était alors Urbain V) obtient aisément de vains ordres de l'empereur aux vicaires d'Italie. On a écrit que Barnabo vendit encore ses places de la Romagne pour cinq cent mille florins d'or au pape; mais Urbain dans Avignon aurait-il aisément trouvé cette somme?

On écrit encore que Charles voulut faire passer le 1364.

Danube à Prague. Cela eſt encore plus incroyable que les cinq cent mille florins du pape. Pour tirer ſeulement un canal du Danube à la Moldau dans la Bohême, il eût fallu conduire l'eau ſur des montagnes, & dépendre encore de la maiſon de Bavière, maîtreſſe du cours du Danube. Le projet de Charlemagne, de joindre le Danube & le Rhin dans un pays plat, était bien plus praticable.

1365. Un fléau, formé en France, au milieu des guerres funeſtes d'Edouard III & de Philippe de Valois, ſe répand dans l'Allemagne. Ce ſont des brigands qui ont déſerté de ces armées indiſciplinées où on les payait mal, qui, joints à d'autres brigands, vont en Lorraine & en Alſace; & par-tout où ils trouvent les chemins ouverts, on les appelle « malandrins, tard venus, » grandes compagnies ». L'empereur eſt obligé de marcher contre eux, ſur le Rhin, avec les troupes de l'Empire. On les chaſſe; ils vont déſoler la Flandre & la Hollande, comme des ſauterelles qui ravagent les champs de contrées en contrées.

Charles IV va trouver le pape Urbain V à Avignon: il s'agiſſait d'une croiſade, non plus pour aller prendre Jéruſalem, mais pour empêcher les Turcs, qui avaient déjà pris Andrinople, d'accabler la chrétienté.

Un roi de Chypre, qui voyait le danger de plus près, ſollicite dans Avignon cette croiſade. On en avait fait pluſieurs dans le temps que les Muſulmans n'étaient point à craindre en Syrie; & maintenant que la chrétienté eſt envahie, on n'en fait plus.

Le pape, après avoir propoſé la croiſade par bienſéance, fait un traité ſérieux avec l'empereur, pour rendre au ſaint-ſiége ſon patrimoine uſurpé. Il accorde à l'empereur des décimes ſur le clergé d'Allemagne. Charles IV pouvait s'en ſervir pour aller reprendre en

Italie les propres domaines de l'empereur, & non pour ſervir le pape.

Les grandes compagnies reviennent encore ſur le Rhin, & de-là vont tout dévaſter juſqu'à Avignon. C'eſt une des cauſes qui enfin engagent Urbain V à ſe réfugier à Rome, après que les papes ont été réfugiés ſoixante & deux ans ſur les bords du Rhône. 1366.

Les Viſcontis, plus dangereux que les grandes compagnies, tenaient toutes les iſſues des Alpes; ils s'étaient emparés du Piémont, ils menaçaient la Provence. Urbain n'ayant que des paroles de l'empereur pour ſecours, s'embarque ſur une galère de la coupable & malheureuſe Jeanne, reine de Naples.

L'empereur s'excuſe de ſecourir le pape, pour être ſpectateur de la guerre que la maiſon d'Autriche & la maiſon de Bavière ſe font dans le Tirol: & le pape Urbain V, après avoir fait quelques ligues inutiles avec l'Autriche & la Hongrie, fait voir enfin un pape aux Romains le 16 d'octobre. Il n'y eſt reçu qu'en premier évêque de la chrétienté, & non en ſouverain. 1367.

La ville de Fribourg en Briſgau, qui avait voulu être libre, retombe au pouvoir de la maiſon d'Autriche par la ceſſion d'un comte Egon, qui en était l'avoué, c'eſt-à dire, le défenſeur, & qui ſe déſiſta de cette protection pour douze mille florins. 1368.

Le rétabliſſement des papes à Rome n'empêchait pas les Viſcontis de dominer dans la Lombardie, & on était près de voir renaître un royaume plus puiſſant & plus étendu que celui des anciens Lombards.

L'empereur va enfin en Italie au ſecours du pape, ou plutôt à celui de l'Empire. Il avait une armée formidable dans laquelle il y avait de l'artillerie.

Cette affreuſe invention commençait à s'établir; elle était encore inconnue aux Turcs; & ſi on s'en

était servi contre eux, on les eût aisément chassés de l'Europe. Les chrétiens ne s'en servaient encore que contre les chrétiens.

Le pape attirait à la fois en Italie, d'un côté, le duc d'Autriche; de l'autre, l'empereur, chacun avec une puissante armée; c'était de quoi exterminer à la fois la liberté de l'Italie, & celle même du pape. C'est la fatalité de ce beau & malheureux pays, que les papes y ont toujours appelé les étrangers, qu'ils auraient voulu éloigner.

L'empereur saccage Véronne, le duc d'Autriche, Vicence. Les Viscontis se hâtent de demander la paix pour attendre un meilleur temps; la guerre finit en donnant de l'argent à Charles, qui va se faire sacrer à Rome, selon les cérémonies usitées.

1369. Diète à Francfort. Edit sévère qui défend aux villes & aux seigneurs de se faire la guerre. A peine l'édit est-il émané, que l'évêque de Hildesheim & Magnus, duc de Brunsvick, ayant chacun plusieurs seigneurs dans leur parti, se font une guerre sanglante.

Cela ne pouvait guère être autrement dans un pays où le peu de bonnes lois qu'on avait, était sans force; & cette continuelle anarchie servait d'excuse à l'inactivité de l'empereur. Il fallait ou hasarder tout, pour être le maître, ou rester tranquille; & il prenait ce dernier parti.

Urbain V, ayant fait venir les Autrichiens & les Bohémiens en Italie, qui s'en étaient retournés chargés de dépouilles, y appelle les Hongrois contre les Viscontis; il n'y manquait que des Turcs.

L'empereur, pour prévenir ce coup fatal, réconcilie les Viscontis avec le saint-siége.

1370. Valdemar, roi de Danemarck, chassé de Copenhague, par le roi de Suède & par le comte de Hol-

ſtein, ſe réfugie en Poméranie. Il demande des ſecours à l'empereur, qui lui donne des lettres de recommandation. Il s'adreſſe au pape Grégoire XI. Le pape lui envoie des exhortations, & le menace de l'excommunier, lui écrivant d'ailleurs comme à ſon vaſſal; on prétend que Valdemar lui répondit: « Je tiens la » vie de Dieu, la couronne de mes ſujets, mon bien » de mes ancêtres, la foi ſeule de vos prédéceſſeurs; » ſi vous voulez vous en prévaloir, je vous la renvoie » par la préſente ». Cette lettre eſt apocryphe, c'eſt dommage.

Le roi Valdemar rentre dans ſes états ſans le ſecours de perſonne, par la déſunion de ſes ennemis.

L'Allemagne, dans ces temps encore agreſtes, polit 1371. pourtant la Pologne. Caſimir, roi de Pologne, qu'on a ſurnommé le grand, commence à faire bâtir quelques villes à la manière allemande, & introduit quelques lois du droit ſaxon dans un pays qui manquait de lois.

Guerre particulière entre Venceſlas, duc de Luxembourg & de Brabant, frère de l'empereur, & les ducs de Juliers & de Gueldres; tous les ſeigneurs des Pays-Bas y prennent parti.

Rien ne caractériſe plus la fatale anarchie de ces temps de brigandage. Le ſujet de cette guerre était une troupe de voleurs de grand chemin, protégés par le duc de Juliers: & malheureuſement un tel exemple n'était pas rare alors.

Venceſlas, vicaire de l'Empire, veut punir le duc de Juliers; mais il eſt défait & pris dans une bataille.

Le vainqueur, craignant le reſſentiment de l'empereur, court à Prague accompagné de pluſieurs princes, & ſur-tout de ſon priſonnier; « Voilà votre » frère que je vous rends, dit-il à l'empereur, par» donnez-moi tous deux ».

On voit beaucoup d'évènemens de ce temps-là ; mêlés ainsi de brigandage & de chevalerie.

1372. Les édits contre ces guerres ayant été inutiles, une nouvelle diète à Nuremberg ordonne que les seigneurs & les villes ne pourront dorenavant s'égorger que soixante jours après l'offense reçue. Cette loi s'appelait *la soixantaine de l'Empire*, & elle fut exécutée toutes les fois qu'il fallait plus de soixante jours pour aller assiéger son ennemi.

1373. Les affaires de Naples & de Sicile n'ont plus, depuis long-temps, aucune liaison avec celles de l'Empire. L'île de Sicile était toujours possédée par la maison d'Arragon, & Naples par la reine Jeanne ; tout était fief alors. La maison d'Arragon, depuis les vêpres siciliennes, s'était soumise par des traités à relever du royaume de Naples, qui relevait du saint-siége.

Le but de la maison d'Arragon, en faisant un vain hommage à la couronne de Naples, avait été d'être indépendante de la cour romaine : & elle y avait réussi quand les papes étaient à Avignon.

Grégoire IX ordonne que les rois de Sicile fassent désormais hommage au roi de Naples & au pape à la fois. Il renouvelle l'ancienne loi, ou plutôt l'ancienne protestation, que jamais un roi de Sicile ou de Naples ne pourra être empereur ; & il ajoute que ces royaumes seront incompatibles avec la Toscane & la Lombardie.

Charles abandonne toutes ces affaires de l'Italie, uniquement occupé de s'enrichir en Allemagne, & d'y établir sa maison. Il achète l'électorat de Brandebourg d'Othon de Bavière qui le possédait, pour se l'approprier à lui & à sa famille. Ce cas n'avait pas été spécifié dans la bulle d'or. Il donne d'abord cet électorat à son fils aîné Venceslas, puis au cadet Sigismond.

Le ſaint-ſiége était revenu à Avignon. Urbain V y était mort après s'être montré à Rome un moment. Grégoire XI ſe réſout enfin de rétablir le pontificat dans ſon lieu natal. 1374.

Les ſeigneurs & les villes qui ſe ſont emparés des biens de la comteſſe Mathilde, ſe liguent contre le pape, dès qu'il veut revenir en Italie. La plupart des villes mettaient alors ſur leurs étendards & ſur les portes ce beau mot *Libertas*, que l'on voit encore à Lucques.

Les Florentins commençaient à jouer dans l'Italie le rôle que les Athéniens avaient eu en Grèce. Tous les beaux arts, inconnus ailleurs, renaiſſaient à Florence. Les factions guelfes & gibelines, en troublant la Toſcane, avaient animé les eſprits & le courage; la liberté les avait élevés. Ce peuple était le plus conſidéré de l'Italie, le moins ſuperſtitieux, & celui qui voulait le moins obéir aux papes & aux empereurs. Le pape Grégoire les excommunie. Il était bien étrange que ces excommunications, auxquelles on était tant accoutumé, fiſſent encore quelque impreſſion. 1375.

Charles fait élire roi des Romains ſon fils Venceſlas à Rens ſur le Rhin, au même lieu où lui-même avait été élu. 1376.

Tous les électeurs s'y trouvèrent en perſonne. Son ſecond fils Sigiſmond y aſſiſtait, quoiqu'enfant, comme électeur de Brandebourg. Le père avait depuis peu transféré ce titre de Venceſlas à Sigiſmond. Pour lui, il avait ſa voix de Bohême. Il reſtait cinq électeurs à gagner. On dit qu'il leur promit à chacun cent mille florins d'or : pluſieurs hiſtoriens l'aſſurent. Il n'eſt guère vraiſemblable qu'on donne à chacun la même ſomme; ni que cinq princes aient la baſſeſſe de la recevoir; ni qu'ils aient l'indiſcrétion de le dire; ni qu'un empereur ſe vante d'avoir corrompu les ſuffrages.

Loin de donner de l'argent à l'électeur palatin, il lui vendait dans ce temps-là Guittembourg, Falkenbourg, & d'autres domaines. Il vendait à vil prix, à la vérité, des droits régaliens aux électeurs de Cologne & de Maïence. Il gagnait ainsi de l'argent, & dépouillait l'Empire en l'assurant à son fils.

1377. Charles IV, âgé de soixante-quatre ans, entreprend de faire le voyage de Paris, & on ajoute que c'était pour avoir la consolation de voir le roi de France, Charles V, qu'il aimait tendrement; & la raison de cette tendresse pour un roi qu'il n'avait jamais vu, était qu'il avait épousé autrefois une de ses tantes. Une autre raison qu'on allègue du voyage, est qu'il avait la goutte, & qu'il avait promis à M. Saint-Maur, saint d'auprès de Paris, de faire un pélerinage à cheval chez lui pour sa guérison. La raison véritable était le dégoût, l'inquiétude & la coutume établie alors que les princes se visitassent. Il va donc de Prague à Paris avec son fils Venceslas, roi des Romains. Il ne vit guère, depuis les frontières jusqu'à Paris, un plus beau pays que le sien. Paris ne méritait pas sa curiosité, L'ancien palais de Saint Louis qui subsiste encore, & le château du Louvre qui ne subsiste plus, ne valaient pas la peine du voyage. On ne se tirait de la barbarie qu'en Toscane, & encore n'y avait-on pas réformé l'architecture.

S'il y eut quelque chose de sérieux dans ce voyage, ce fut la charge de vicaire de l'Empire dans l'ancien royaume d'Arles, qu'il donna au dauphin. Ce fut long-temps une grande question entre les publicistes, si le Dauphiné devait toujours relever de l'Empire; mais depuis long-temps ce n'en est plus une entre les souverains. Il est vrai que le dernier dauphin Humbert, en donnant le Dauphiné au second fils de Philippe

de Valois, ne le donna qu'aux mêmes droits qu'il le possédait. Il est vrai encore qu'on a prétendu que Charles IV lui-même avait renoncé à tous ses droits; mais ils ne furent pas moins revendiqués par ses successeurs. Maximilien I reclama toujours la mouvance du Dauphiné; mais il fallait que ce droit fût devenu bien caduc, puisque Charles-Quint, en forçant François I son prisonnier, à lui céder la Bourgogne par le traité de Madrid, ne fit aucune mention de l'hommage du Dauphiné à l'Empire. Toute la suite de cette histoire fait voir combien le temps change les droits.

Un gentilhomme français, Enguerrant de Couci, 1378.
profite du voyage de l'empereur en France, pour lui demander une étrange permission; celle de faire la guerre à la maison d'Autriche: il était arrière-petit-fils de l'empereur Albert d'Autriche, par sa mère, fille de Léopold. Il demandait tous les biens de Léopold, comme n'étant point des fiefs masculins. L'empereur lui donne toute permission. Il ne s'attendait pas qu'un gentilhomme picard pût avoir une armée. Couci en eut pourtant une très-considérable, fournie par ses parens & par ses amis, par l'esprit de chevalerie, par une partie de son bien qu'il vendit, & par l'espoir du butin qui enrôle toujours beaucoup de monde dans les entreprises extraordinaires. Il marche vers les domaines d'Alsace & de Suisse, qui appartiennent à la maison d'Autriche; il n'y avait pas là de quoi payer ses troupes; quelques contributions de Strasbourg ne suffisent pas pour lui faire tenir long-temps la campagne. Son armée se dissipe bientôt, & le projet s'évanouit: mais il n'arriva à ce gentilhomme que ce qui arrivait alors à tous les grands princes qui levaient des armées à la hâte.

COMMENCEMENT DU GRAND SCHISME D'OCCIDENT.

Grégoire XI, après avoir vu enfin Rome en 1377, après y avoir reporté le siége pontifical, qui avait été dans Avignon 72 ans, était mort le 27 mars, au commencement de 1378.

Les cardinaux italiens prévalent enfin, & on choisit un pape italien : c'est Prigano, napolitain, qui prend le nom d'Urbain, homme impétueux & farouche. Prigano Urbain, dans son premier consistoire, déclare qu'il fera justice du roi de France Charles V, & d'Edouard III, roi d'Angleterre, qui troublent l'Europe. Le cardinal de la Grange, le menaçant de la main, lui répond *qu'il en a menti*. Ces trois mots plongent la chrétienté dans une guerre de plus de trente années.

La plupart des cardinaux, choqués de l'humeur violente & intolérable du pape, se retirent à Naples, déclarent l'élection de Prigano Urbain forcée & nulle, & choisissent Robert, fils d'Amédée III, comte de Genève, qui prend le nom de Clément, & va établir son siége anti-romain dans Avignon. L'Europe se partage. L'empereur, la Flandre son alliée, la Hongrie appartenante à l'empereur, reconnaissent Urbain.

La France, l'Ecosse, la Savoie, sont pour Clément. On juge aisément, par le parti que prend chaque puissance, quels étaient les intérêts politiques. Le nom d'un pape n'est là qu'un mot de ralliement.

La reine Jeanne de Naples est dans l'obédience de Clément, parce qu'alors elle était protégée par la France, & que cette reine infortunée appelait Louis d'Anjou, frère du roi Charles V, à son secours.

Les fraudes, les assassinats, tous les crimes qui signalèrent ce grand schisme, ne doivent étonner per-

ſonne. Ce qui doit étonner, c'eſt que chaque parti s'obſtinât à regarder comme des dieux en terre, des ſcélérats qui ſe diſputaient la papauté, c'eſt-à-dire, le droit de vendre, ſous cent noms différens, tous les bénéfices de l'Europe catholique.

Venceſlas, duc de Luxembourg, mourant ſans enfans, laiſſe tous ſes fiefs à ſon frère, & après lui à Venceſlas, roi des Romains.

L'empereur Charles IV meurt bientôt après, laiſſant la Bohême à Venceſlas avec l'Empire; le Brandebourg à Sigiſmond ſon ſecond fils; la Luſace & deux duchés dans la Siléſie à Jean, ſon troiſième.

Il réſulte que, malgré ſa bulle d'or, il fit encore plus de bien à ſa famille qu'à l'Allemagne.

VENCESLAS,

TRENTE-QUATRIÈME EMPEREUR.

Le règne de Charles IV, dont on ſe plaignit tant, 1379.
& qu'on accuſe encore, eſt un ſiècle d'or en comparaiſon 1380.
des temps de Venceſlas ſon fils. 1381.

Il commence par diſſiper les tréſors de ſon père dans 1382.
des débauches à Francfort & à Aix-la-chapelle, ſans ſe mettre en peine de la Bohême ſon patrimoine, ravagée par la contagion.

Tous les ſeigneurs bohémiens ſe révoltent contre lui au bout d'un an; & il ſe voit réduit tout d'un coup à n'oſer attendre aucun ſecours de l'Empire, & à faire venir contre ſes ſujets de Bohême ces reſtes de brigands qu'on appelait *grandes compagnies*, qui couraient alors l'Europe, cherchant des princes qui les employaſſent. Ils ravagèrent la Bohême pour leur ſolde. Dans le même temps, le ſchiſme des deux papes diviſe l'Eu-

rope. Ce funeste schisme coûte d'abord la vie à l'infortunée Jeanne de Naples.

On se faisait encore alors un point de religion, comme de politique, de prendre parti pour un pape quand il y en avait deux. Il eût été plus sage de n'en reconnaître aucun. Jeanne, reine de Naples, s'était déclarée malheureusement pour Clément, lorsqu'Urbain pouvait lui nuire. Elle était accusée d'avoir assassiné son premier mari, André de Hongrie, & vivait alors tranquille avec Othon de Brunsvick son dernier époux.

Urbain, puissant encore en Italie, suscite contre elle Charles de Durazzo, sous pretexte de venger ce premier mari.

Charles de Durazzo arrive de Hongrie pour servir la colère du pape, qui lui promet la couronne. Ce qu'il y a de plus affreux, c'est que ce Charles de Durazzo était adopté par la reine Jeanne, déjà avancée en âge. Il était déclaré son héritier. Il aima mieux ôter la couronne & la vie à celle qui lui avait servi de mère, que d'attendre la couronne de la nature & du temps.

Othon de Brunsvick, qui combat pour sa femme, est fait prisonnier avec elle. Charles de Durazzo la fait étrangler. Naples, depuis Charles d'Anjou, était devenu le théâtre des attentats contre les têtes couronnées.

1383. Le trône impérial est alors le théâtre de l'horreur
1384. & du mépris. Ce ne sont que des séditions en Bohême
1385. contre Venceslas. Toute la maison de Bavière se réunit
1386. pour lui déclarer la guerre. C'est un crime par les loix, mais il n'y a plus de loix.

L'empereur ne peut conjurer cet orage qu'en rendant au comte palatin de Bavière les villes du haut

Palatinat, dont Charles IV s'était ſaiſi quant cet électeur avait été malheureux.

Il cède d'autres villes au duc de Bavière, comme Mulberg & Bernau. Toutes les villes du Rhin, de Suabe & de Franconie ſe liguent entre elles. Les princes voiſins de la France en reçoivent des penſions. Il ne reſtait plus à Venceſlas que le titre d'empereur.

Tandis qu'un empereur ſe déshonore, une femme 1387.
rend ſon nom immortel. Marguerite de Valdemar, reine de Dannemarck & de Norvège, devient reine de Suède par des victoires & des ſuffrages. Cette grande révolution n'a de rapport avec l'Allemagne que parce que les princes de Meckelbourg, les comtes de Holſtein, les villes de Hambourg & de Lubeck s'opposèrent inutilement à cette héroïne.

L'alliance des cantons ſuiſſes ſe fortifie alors, & toujours par la guerre. Le canton de Berne était depuis quelques années entré dans l'union. Le duc Léopold d'Autriche veut encore dompter ces peuples. Il les attaque, & perd la bataille & la vie.

Les ligues des villes de Franconie, de Suabe & du 1388.
Rhin pouvaient former un peuple libre, comme celui des Suiſſes, ſur-tout ſous un règne anarchique tel que celui de Venceſlas; mais trop de ſeigneurs, trop d'intérêts particuliers, & la nature de leur pays ouvert de tous côtés, ne leur permirent pas, comme aux Suiſſes, de ſe ſéparer de l'Empire.

Sigiſmond, frère de Venceſlas, acquiert de la gloire 1389.
en Hongrie. Il n'y était que l'époux de la reine que les Hongrois appelaient le *roi Marie*, titre qu'ils ont renouvelé depuis peu pour Marie-Thérèſe, fille de Charles VI. Marie était jeune, & les états n'avaient point voulu que ſon mari gouvernât: ils avaient mieux aimé donner la régence à Eliſabeth de Boſnie, mère

de leur roi Marie : de ſorte que Sigiſmond ne ſe trouvait que l'époux d'une princeſſe en tutelle, à laquelle on donnait le titre de roi.

Les Etats de Hongrie ſont mécontens de la régence, & on ne ſonge pas ſeulement à ſe ſervir de Sigiſmond. On offre la couronne à ce Charles de Durazzo, accoutumé à faire étrangler des reines. Charles de Durazzo arrive, & eſt couronné.

La régente & ſa fille diſſimulent, prennent leur temps, & le font aſſaſſiner à leurs yeux. Le ban ou palatin de Croatie ſe conſtitue juge des deux reines, fait noyer la mer & enfermer la fille. C'eſt alors que Sigiſmond ſe montre digne de régner ; il lève des troupes dans ſon électorat de Brandebourg & dans les états de ſon frère. Il défait les Hongrois.

Le ban de Croatie vient lui ramener la reine ſa femme, à laquelle il avait fait promettre de le continuer dans ſon gouvernement. Sigiſmond, couronné roi de Hongrie, ne crut pas devoir tenir la parole de ſa femme, & fit écarteler le ban de Croatie dans la petite ville de Cinq-Egliſes.

1390. Pendant ces horreurs, le grand ſchiſme de l'Egliſe augmente ; il pouvait être éteint après la mort d'Urbain en reconnaiſſant Clément ; mais on élit à Rome un Pierre Thomaſſelli, que l'Allemagne ne reconnaît que parce que Clément eſt reconnu en France. Il exige des annates, c'eſt-à-dire, la première année du revenu des bénéfices ; l'Allemagne paie & murmure.

Il ſemble qu'on voulut ſe dédommager ſur les juifs de l'argent qu'on payait au pape. Preſque tout le commerce intérieur ſe faiſait toujours par eux, malgré les villes anſéatiques. On les croit ſi riches en Bohême, qu'on les y brûle & qu'on les égorge. On en fait autant dans pluſieurs villes, & ſur-tout dans Spire.

Venceſlas,

Venceslas, qui rendait rarement des édits, en fait un pour annuller tout ce que l'on doit aux juifs. Il crut par-là ramener à lui la noblesse & les peuples.

La ville de Strasbourg est si puissante qu'elle soutient la guerre contre l'électeur palatin & contre son évêque, au sujet de quelques fiefs. On la met au ban de l'Empire; elle en est quitte pour trente mille florins au profit de l'empereur. Depuis 1391 jusqu'à 139

Trois frères, tous trois ducs de Bavière, font un pacte de famille, par lequel un prince bavarois ne pourra désormais vendre ou aliéner un fief qu'à son plus proche parent; & pour le vendre à un étranger, il faudra le consentement de toute la maison : voilà une loi qu'on aurait pu insérer dans la bulle d'or, pour toutes les grandes maisons d'Allemagne.

Chaque ville, chaque prince pourvoit comme il peut à ses affaires.

Venceslas, renfermé dans Prague, ne commet que des actions de barbarie & de démence. Il y avait des temps où son esprit était entièrement aliéné. C'est un effet que les excès du vin, & même des alimens, font sur beaucoup plus d'hommes qu'on ne pense.

Charles VI, roi de France, dans ce temps-là même, était attaqué d'une maladie à-peu-près semblable. Elle lui ôtait souvent l'usage de la raison. Des anti-papes divisaient l'Eglise & l'Europe. Par qui le monde a-t-il été gouverné !

Venceslas, dans un de ses accès de fureur, avait jeté dans la Moldau & noyé le moine Jean Népomucène, parce qu'il n'avait pas voulu lui révéler la confession de la reine sa femme. On dit qu'il marchait quelquefois dans les rues, accompagné du bourreau, & qu'il faisait exécuter sur le champ ceux qui lui déplaisaient. C'était une bête féroce qu'il fallait en-

chaîner. Aussi les magistrats de Prague se saisissent de lui comme d'un malfaiteur ordinaire, & le mettent dans un cachot.

On lui permet des bains pour lui rendre la santé & la raison.

Un pêcheur lui fournit une corde avec laquelle il s'échappe, accompagné d'une servante dont il fait sa maîtresse. Dès qu'il est en liberté, un parti se forme dans Prague en sa faveur. Venceslas fait mourir ceux qui l'avaient mis en prison; il anoblit le pêcheur, dont la famille subsiste encore.

Cependant les magistrats de Prague, traitant toujours Venceslas d'insensé & de furieux, l'obligent de s'enfuir de la ville.

C'était une occasion pour Sigismond son frère, roi de Hongrie, de venir se faire reconnaître roi de Bohême; il ne la manque pas; mais il ne peut se faire déclarer que régent. Il fait enfermer son frère dans le château de Prague; de-là il l'envoie à Vienne en Autriche, chez le duc Albert, & retourne en Hongrie s'opposer aux Turcs, qui commençaient à étendre leurs conquêtes de ce côté.

Venceslas s'échappe encore de sa nouvelle prison; il retourne à Prague; &, ce qui est rare, il y trouve des partisans.

Ce qui est encore plus rare, c'est que l'Allemagne ne se mêle en aucune façon des affaires de son empereur, ni quand il est à Prague & à Vienne dans un cachot, ni quand il revient régner chez lui en Bohême.

1398. Qui croirait que ce même Venceslas, au milieu des scandales & des vicissitudes d'une telle vie, propose au roi de France, Charles VI, de l'aller trouver à Reims en Champagne, pour étouffer les scandales du schisme?

Les deux monarques ſe rendent en effet à Reims, dans un des intervalles de leur folie. On remarque que dans un feſtin que donnait le roi de France à l'empereur & au roi de Navarre, un patriarche d'Alexandrie, qui ſe trouva là, s'aſſit le premier à table. On remarque encore qu'un matin, qu'on alla chez Venceſlas pour conférer avec lui des affaires de l'Egliſe, on le trouva ivre.

Les univerſités alors avaient quelque crédit, parce qu'elles étaient nouvelles, & qu'il n'y avait plus d'autorité dans l'égliſe. Celle de Paris avait propoſé la première que les prétendans au pontificat ſe démiſſent, & qu'on élût un nouveau pape. Il s'agiſſait donc que le roi de France obtînt la démiſſion de ſon pape Clément, & que Venceſlas engageât auſſi le ſien à en faire autant.

Aucun des prétendans ne voulut abdiquer. C'étaient les ſucceſſeurs d'Urbain & de Clément. Le premier était ce Thomaſſelli qui, élu après la mort d'Urbain, avait pris le nom de Boniface; l'autre Pedro de Luna, Pierre de la Lune, arragonais, qui s'appelait Benoît.

Ce Benoît ſiégeait dans Avignon. La cour de France tint la parole donnée à l'empereur : on alla propoſer à Benoît d'abdiquer; &, ſur ſon refus, on le tint priſonnier cinq ans entiers dans ſon propre château d'Avignon.

Ainſi l'égliſe de France, en ne reconnaiſſant point de pape pendant ces cinq années, montrait que l'égliſe pouvait ſubſiſter ſans pape, de même que les égliſes grecque, arménienne, cophte, anglicane, ſuédoiſe, danoiſe, écoſſaiſe, augsbourgeoiſe, bernoiſe, zuricoiſe, génevoiſe, ſubſiſtent de nos jours.

Pour Venceſlas, on diſait qu'il aurait pu boire avec ſon pape, mais non négocier avec lui.

1399. Il trouve pourtant une épouse, Sophie de Bavière, après avoir fait mourir la première à force de mauvais traitemens. On ne voit point qu'après ce mariage il retombe dans ses fureurs; il ne s'occupe plus qu'à amasser de l'argent comme Charles IV son père : il vend tout. Il vend enfin à Galéas Visconti tous les droits de l'Empire sur la Lombardie, qu'il déclare, selon quelques auteurs, indépendante absolument de l'Empire, pour cent cinquante mille écus d'or. Aucune loi ne défendait aux empereurs de telles aliénations. S'il y en avait eu, Visconti n'aurait point hasardé une somme si considérable.

Les ministres de Venceslas, qui pillaient la Bohême, voulurent faire quelques exactions dans la Misnie. On s'en plaignit aux électeurs. Alors ces princes, qui n'avaient rien dit quand Venceslas était furieux, s'assemblent pour le déposer.

1400. Après quelques assemblées d'électeurs, de princes, de députés des villes, une diète solennelle se tient à Lanstein près de Maïence. Les trois électeurs ecclésiastiques avec le palatin, déposent juridiquement l'empereur en présence de plusieurs princes, qui assistent seulement comme témoins. Les électeurs, ayant seuls le droit d'élire, en tiraient la conclusion nécessaire qu'ils avaient seuls le droit de destituer. Ils révoquèrent ensuite les aliénations que l'empereur avait faites à prix d'argent : mais Galéas Visconti n'en dominait pas moins depuis le Piémont jusqu'aux portes de Venise.

L'acte de la déposition de Venceslas est du 20 août au matin. Les électeurs, quelques jours après, choisissent pour empereur Fréderic duc de Brunsvick, qui est assassiné par un comte de Valdeck, dans le temps qu'il se prépare à son couronnement.

ROBERT, COMTE PALATIN DU RHIN,

TRENTE-CINQUIÈME EMPEREUR.

ROBERT, comte palatin du Rhin, eſt élu à Rens 1400.
par les quatre mêmes électeurs. Son élection ne peut être du 22 août, comme on le dit, puiſque Venceſlas avait été dépoſé le 20, & qu'il avait fallu plus de deux jours pour choiſir le duc de Brunſvick, préparer ſon couronnement & l'aſſaſſiner.

Robert va ſe préſenter en armes devant Francfort ſuivant l'uſage, & y entre en triomphe au bout de ſix ſemaines & trois jours ; c'eſt le dernier exemple de cette coutume.

Quelques princes & quelques villes d'Allemagne 1401.
tiennent encore pour Venceſlas, comme quelques Romains regrettèrent Néron. Les magiſtrats de la ville libre d'Aix-la-chapelle ferment les portes à Robert quand il veut s'y faire couronner. Il l'eſt à Cologne par l'archevêque.

Pour gagner les Allemands, il veut rendre à l'Empire le Milanais que Venceſlas en avait détaché. Il fait une alliance avec les villes de Suiſſe & de Suabe, comme s'il n'était qu'un prince de l'Empire, & lève des troupes contre les Viſcontis. La circonſtance était favorable. Veniſe & Florence s'armaient contre la puiſſance redoutable du nouveau duc de Lombardie.

Etant dans le Tirol, il envoie un défi à Galéas : « A vous Jean Galéas, comte de Vérone », lequel lui répond : « A vous Robert de Bavière, nous duc de » Milan, par la grace de Dieu & de Venceſlas, &c. » : puis il lui promet de le battre. Il lui tient parole au débouché des gorges des montagnes.

Quelques princes qui avaient accompagné l'empereur, s'en retournent avec le peu de ſoldats qui leur reſtent; & Robert ſe retire enfin preſque ſeul.

1402. Jean Galéas reſte maître de toute la Lombardie, &
1403. protecteur de preſque toutes les autres villes, malgré elles.

Il meurt, laiſſant entr'autres enfans, une fille mariée au duc d'Orléans, ſource de tant de guerres malheureuſes.

A ſa mort, l'un des papes, Boniface, qui n'eſt ni affermi dans Rome, ni reconnu dans la moitié de l'Europe, profite heureuſement de la haine que les conquêtes de Jean Galéas avaient inſpirée, & ſe ſaiſit, par des intrigues, de Bologne, de Pérouſe, de Ferrare & de quelques villes de cet ancien héritage de la comteſſe Mathilde, que le ſaint-ſiége réclame toujours.

Venceſlas, éveillé de ſon ſommeil léthargique, veut enfin défendre ſa couronne impériale contre Robert.

Les deux concurrens acceptent la médiation du roi de France Charles VI, & les électeurs le prient de venir juger à Cologne Venceſlas & Robert, qui ſeraient préſens & s'en rapporteraient à lui.

Les électeurs demandaient vraiſemblablement le jugement du roi de France, parce qu'il n'était pas en état de le donner. Les accès de ſa maladie le rendaient incapable de gouverner ſes propres états; pouvait-il venir décider entre deux empereurs?

Venceſlas dépoſé comptait alors ſur ſon frère Sigiſmond, roi de Hongrie. Sigiſmond, par un ſort bizarre, eſt dépoſé lui-même & mis en priſon dans ſon propre royaume.

Les Hongrois choiſiſſent Ladiſlas, roi de Naples, pour leur roi; & Boniface, qui ne ſait pas encore s'il eſt pape, prétend que c'eſt lui qui donne la couronne

de Hongrie à Ladiſlas; mais à peine Ladiſlas eſt-il ſur les frontières de Hongrie, que Naples ſe révolte. Il y retourne pour éteindre la rébellion.

Qu'on ſe faſſe ici un tableau de l'Europe. On verra deux papes qui la partagent; deux empereurs qui déchirent l'Allemagne; la diſcorde en Italie après la mort de Viſconti; les Vénitiens s'emparant d'une partie de la Lombardie, Gênes d'une autre partie; Piſe aſſujettie par Florence; en France, des troubles affreux ſous un roi en démence; en Angleterre, des guerres civiles; les Maures tenant encore les plus belles provinces de l'Eſpagne; les Turcs avançant vers la Grèce; & l'empire de Conſtantinople touchant à ſa fin.

Robert acquiert du moins quelques petits terrains 1404.
qui arrondiſſent ſon palatinat. L'évêque de Strasbourg lui vend Offenbourg, Celle, & d'autres ſeigneuries. C'eſt preſque tout ce que lui vaut ſon Empire.

Le duc d'Orléans, frère de Charles VI, achète le duché de Luxembourg de Joſſe, marquis de Moravie, à qui Venceſlas l'a vendu. Sigiſmond avait vendu auſſi le droit d'hommage. Par-là le duché de Luxembourg & le duché du Milanais ſont regardés par leurs nouveaux poſſeſſeurs comme détachés de l'Empire.

Le nouveau duc de Luxembourg & le duc de Lor- 1405.
raine ſe font la guerre, ſans que l'Empire y prenne part. Si les choſes euſſent continué encore quelques années ſur ce pied, il n'y avait plus d'Empire ni de Corps germanique.

Le marquis de Bade & le comte de Virtemberg 1406.
font impunément une ligue avec Strasbourg & les villes de Suabe contre l'autorité impériale. Le traité porte que, « ſi l'empereur oſe toucher à un de leurs » priviléges, tous enſemble lui feront la guerre ».

Les Suiſſes ſe fortifient toujours. Les ſeuls Bâlois

ravagent les terres de la maiſon d'Autriche dans le Sundgau & dans l'Alſace.

1407. 1408. Pendant que l'autorité impériale s'affaiblit, le ſchiſme de l'égliſe continue. A peine un des anti-papes eſt mort, que ſon parti en fait un autre. Ces ſcandales euſſent fait ſecouer le joug de Rome à tous les peuples, ſi on eût été plus éclairé & plus animé, & ſi les princes n'avaient pas toujours eu en tête d'avoir un pape dans leur parti, pour avoir de quoi oppoſer les armes de la religion à leurs ennemis. C'eſt-là le nœud de tant de ligues qu'on a vues entre Rome & les rois; de tant de contradictions, de tant d'excommunications demandées en ſecret par les uns, & bravées par les autres.

Déjà l'égliſe pouvait craindre la ſcience, l'eſprit & les beaux arts; ils avaient paſſé de la cour du roi de Naples Robert à Florence, où ils établiſſaient leur empire. L'émulation des univerſités naiſſantes commençait à débrouiller quelques chaos. La moitié de l'Italie était ennemie des papes. Cependant les Italiens, plus inſtruits alors que les autres nations, n'établirent jamais de ſecte contre l'égliſe. Ils faiſaient ſouvent la guerre à la cour romaine, non à l'égliſe romaine. Les Albigeois & les Vaudois avaient commencé vers les frontières de la France. Wiclef s'éleva en Angleterre. Jean Hus, docteur de la nouvelle univerſité de Prague, & confeſſeur de la reine de Bohême, femme de Venceſlas, ayant lu les manuſcrits de Wiclef, prêchait à Prague les opinions de cet Anglais. Rome ne s'était pas attendue que les premiers coups que lui portrait l'érudition, viendraient d'un pays qu'elle appela ſi long-temps barbare. La doctrine de Jean Hus conſiſtait principalement à donner à l'égliſe les droits que le ſaint-ſiége prétendait pour lui ſeul.

Le temps était favorable. Il y avait déjà, depuis la naissance du schisme, une succession d'anti-papes des deux côtés; & il était assez difficile de savoir de quel côté était le Saint-Esprit.

Le trône de l'église étant ainsi partagé en deux, chaque moitié en est rompue & sanglante. Il arrive la même chose à trente chaires épiscopales. Un évêque, approuvé par un pape, conteste à main armée sa cathédrale à un autre évêque confirmé par un autre pape.

A Liége, par exemple, il y a deux évêques qui se font une guerre sanglante. Jean de Bavière, élu par une partie du chapitre, se bat contre un autre élu; & comme les papes opposés ne pouvaient donner que des bulles, l'évêque Jean de Bavière appelle à son secours Jean, duc de Bourgogne, avec une armée. Enfin, pour savoir à qui demeurera la cathédrale de Liége, la ville est saccagée & presque réduite en cendres.

Tant de maux, auxquels on ne remédie, pour l'ordinaire, que quand ils sont extrêmes, avaient produit un concile à Pise, où quelques cardinaux retirés appelaient le reste de l'église. Ce concile est depuis transféré à Constance.

S'il y avait une manière légale & canonique de finir le schisme qui déchirait l'Europe chrétienne, c'était l'autorité du concile de Pise. 1409.

Deux anti-papes, successeurs d'anti-papes, prêtent leur nom à cette guerre civile & sacrée. L'un est ce fier espagnol Pierre Luna; l'autre Corrario, vénitien.

Le concile de Pise les déclare tous deux indignes du trône pontifical. Vingt-quatre cardinaux, avec l'approbation du concile, élisent, le 17 juin 1409, Philargi, né en Candie. Philargi, pape légitime, meurt



au bout de dix mois. Tous les cardinaux qui se trouvaient alors à Rome, nomment d'un commun consentement Balthazard Cossa, qui prend le nom de Jean XXIII. Il avait été nourri à la fois dans l'église & dans les armes, s'étant fait corsaire dès qu'il fut diacre. Il s'était signalé dans des courses sur les côtes de Naples, en faveur d'Urbain. Il acheta depuis chèrement un chapeau de cardinal, & une maîtresse, nommée Catherine, qu'il enleva à son mari. Il avait, à la tête d'une petite armée, repris Bologne sur les Viscontis. C'était un soldat sans mœurs; mais enfin c'était un pape canoniquement élu.

Le schisme paraissait donc fini par les lois de l'église; mais la politique des princes le faisait durer; si on appelle politique cet esprit de jalousie, d'intrigue, de rapine, de crainte & d'espérance, qui brouille tout dans le monde.

Une diète était assemblée à Francfort en 1409. L'empereur Robert y présidait; les ambassadeurs des rois de France, d'Angleterre, de Pologne, y assistaient. Mais qu'arrive-t-il? L'empereur soutenait une faction d'anti-pape; la France une autre. L'empereur & l'Empire croyaient que c'était à eux d'assembler les conciles. La diète de Francfort traitait le concile de Pise, assemblé sans les ordres de l'Empire, de conciliabule; & on demandait un concile écuménique. Il était donc arrivé que le concile de Pise, en croyant tout terminer, avait laissé trois papes à l'Europe au lieu de deux.

Le pape canonique était Jean XXIII, nommé solennellement à Rome. Les deux autres étaient Corrario & Pierre Luna: Corrario errant de ville en ville, Pierre Luna enfermé dans Avignon par l'ordre de la cour de France, qui sans le reconnaître, conservait

toujours ce fantôme, pour l'opposer aux autres dans le besoin.

Tandis que tant de papes agitent l'Europe, il y a une guerre sanglante entre les chevaliers teutons, maîtres de la Prusse & de la Pologne, pour quelques bateaux de blé. 1410.

Ces chevaliers, institués d'abord pour servir des Allemands dans les hôpitaux, étaient devenus une milice, comme celle des mammelucs.

Les chevaliers sont battus, & perdent Thorn, Elbing, & plusieurs villes, qui restent à la Pologne.

L'empereur Robert meurt, le 10 mai, à Oppenheim. Venceslas se dit toujours empereur sans en faire aucune fonction.

JOSSE,

TRENTE-SIXIÈME EMPEREUR.

VENCESLAS n'était plus empereur qu'à Prague, pour ses domestiques. Sigismond son frère, roi de Hongrie, demande l'Empire. Josse, margrave de Brandebourg & de Moravie, son cousin, le demande aussi. 1410.

Non-seulement Josse dispute l'Empire à son cousin, mais il lui dispute aussi le Brandebourg.

L'électeur palatin, Louis, fils aîné du dernier empereur Robert, l'archevêque de Trèves, & les ambassadeurs de Sigismond, dont on compte la voix, en vertu du margraviat de Brandebourg, nomment Sigismond empereur à Francfort.

Maïence, Cologne, l'ambassadeur de Saxe, & un député de Brandebourg pour Josse, nomment ce Josse dans la même ville.

Venceslas proteste dans Prague contre ces deux élections. L'Allemagne a trois empereurs, comme l'église a trois papes, sans en avoir un.

SIGISMOND,

ROI DE BOHÊME ET DE HONGRIE, MARGRAVE DE BRANDEBOURG,

TRENTE-SEPTIÈME EMPEREUR.

1411. LA mort de Josse, trois mois après son élection, délivre l'Allemagne d'une guerre civile qu'il n'eût pu soutenir par lui-même, mais qu'on eût faite en son nom.

Sigismond reste empereur de nom & d'effet.

Tous les électeurs confirment son élection le 21 juillet.

Les villes n'avaient alors d'évêques que par le sort des armes; car, dans les brigues pour les élections, Jean XXIII approuvant un évêque, & Corrario un autre, la guerre civile s'ensuivait; & c'est ce qui arrive à Cologne comme à Liége. L'archevêque Théodoric, de la maison de Mœurs, ne prit possession de son siége qu'après une bataille sanglante, où il avait vaincu son compétiteur de la maison de Berg.

Les chevaliers teutoniques reprennent les armes contre la Pologne. Ils étaient si redoutables, que Sigismond se ligue secrètement avec la Pologne contre eux. La Pologne avait cédé la Prusse aux chevaliers, & le grand-maître devenait insensiblement un souverain considérable.

1412. Sigismond paraît s'embarrasser peu du grand schisme d'occident. Il se voyait roi de Hongrie, margrave de

Brandebourg & empereur. Il voulait assurer tout à sa postérité. Les Vénitiens, qui s'agrandissaient, avaient acquis une partie de la Dalmatie dans le temps des croisades ; il les défait dans le Frioul, & joint cette partie à la Hongrie.

D'un autre côté, Ladislas ou Lancelot, ce roi de Hongrie chassé par Sigismond, se rend maître de Rome & de tout le pays jusqu'à Florence. Le pape Jean XXIII l'avait appelé d'abord, à l'exemple de ses prédécesseurs, pour le défendre, & il s'était donné un maître dangereux, de crainte d'en trouver un dans Sigismond. C'est cette démarche forcée de Jean XXIII qui lui coûta bientôt le trône pontifical.

Jean transférait les restes du concile de Pise à Rome, 1413.
pour extirper le schisme & confirmer son élection. Il devait être le plus fort à Rome. L'empereur fait convoquer le concile à Constance, pour perdre le pape. On voit peu de papes italiens pris pour dupes. Celui-ci le fut à la fois par Sigismond & par le roi de Naples Ladislas ou Lancelot. Ce prince, maître de Rome, était devenu son ennemi, & l'empereur l'était encore davantage. L'empereur écrit aux deux anti-papes, à Pierre Luna, alors en Arragon, & à Corrario réfugié à Rimini ; mais ces deux papes fugitifs protestent contre son concile de Constance.

Lancelot meurt. Le pape, délivré d'un de ses maîtres, ne devait pas se mettre entre les mains de l'autre. Il va à Constance, espérant la protecton de Fréderic, duc d'Autriche, héritier de la haine de la maison d'Autriche contre la maison de Luxembourg. Ce prince, à son tour protégé par le pape, accepte de lui le titre *in partibus* de général des troupes de l'église, & même avec une pension de six mille florins d'or, aussi vaine que le généralat. Le pape s'unit

encore avec le marquis de Bade, & quelques autres princes. Il entre enfin en pompe dans Conſtance, le 28 octobre, accompagné de neuf cardinaux.

Cependant Sigiſmond eſt couronné à Aix-la-chapelle, & tous les électeurs font au feſtin royal les fonctions de leurs dignités.

1414. Sigiſmond arrive à Conſtance le jour de Noël, le duc de Saxe portant l'épée de l'Empire nue devant lui, le burgrave de Nuremberg, qu'il avait fait adminiſtrateur de Brandebourg, portant le ſceptre. Le globe d'or était porté par le comte de Cillei, ſon beau-père: ce n'eſt pas une fonction électorale. Le pape l'attendait dans la cathédrale. L'empereur y fait la fonction de diacre à la meſſe; il y lit l'évangile; mais point de pieds baiſés, point d'étrier tenu, point de mule menée par la bride. Le pape lui préſente une épée. Il y avait trois trônes dans l'égliſe, un pour l'empereur, un pour le pape, un pour l'impératrice; l'empereur était au milieu.

1415. Jean XXIII promet de céder le pontificat en cas que les anti-papes en faſſent autant, & « dans tous » les cas où ſa dépoſition ſera utile au bien de l'égliſe». Cette dernière clauſe le perdait. Ou il était forcé à cette déclaration, ou le metier de pirate ne l'avait pas rendu un pape habile. Sigiſmond baiſe les pieds de Jean, dès que Jean eût lu cette formule qui lui ôtait le pontificat.

Sigiſmond eſt aiſément le maître du concile en l'entourant de ſoldats. Il y paraiſſait dans toute ſa gloire. On y voyait les électeurs de Saxe, du Palatinat, de Maïence, l'adminiſtrateur de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche, de Siléſie, cent vingt-huit comtes, deux cents barons, qui étaient alors quelque choſe; vingt-ſept ambaſſadeurs y repréſen-

rèrent leurs ſouverains. On y diſputait de luxe, de magnificence : qu'on en juge par le nombre de cinquante orfèvres qui vinrent s'établir à Conſtance. On y compta cinq cents joueurs d'inſtrumens : & ce que les uſages de ces temps-là rendent très-croyable, il y eut ſept cents dix-huit courtiſanes ſous la protection du magiſtrat de la ville.

Le pape s'enfuit déguiſé en poſtillon ſur les terres de Jean d'Autriche, comte de Tirol. Ce prince eſt obligé de livrer le pape & de demander pardon à genoux à l'empereur.

Tandis que le pape eſt priſonnier dans un château de ce duc d'Autriche ſon protecteur, on inſtruit ſon procès. On l'accuſe de tous les crimes, on le dépoſe le 29 mai; & par la ſentence le concile ſe réſerve le droit de le punir.

Le 6 juillet de la même année 1415, Jean Hus, confeſſeur de la reine de Bohême, docteur en théologie, eſt brûlé vif par ſentence des pères du concile, malgré le ſauf-conduit très-formel que Sigiſmond lui avait donné. Cet empereur le remet aux mains de l'électeur palatin, qui le conduiſit au bûcher dans lequel il loua Dieu juſqu'à ce que la flamme étouffât ſa voix.

Voici les propoſitions principales pour leſquelles on le condamna à ce ſupplice horrible. « Qu'il n'y a » qu'une égliſe catholique qui renferme dans ſon ſein » tous les prédeſtinés; que les ſeigneurs temporels » doivent obliger les prêtres à obſerver la loi; qu'un » mauvais pape n'eſt pas vicaire de Jéſus-Chriſt.

» Croyez-vous l'univerſel *à parte rei ?* lui dit un » cardinal : Je crois l'univerſel *à parte mentis*, répondit Jean Hus : Vous ne croyez donc pas la pré» ſence réelle ? s'écria le cardinal ».

Il eſt manifeſte qu'on voulait que Jean fût brûlé ; & il le fut.

1416. Sigiſmond après la condamnation du pape & de Jean Hus, occupé de la gloire d'extirper le ſchiſme, obtient, à Narbonne, des rois de Caſtille, d'Arragon & de Navarre, leur renonciation à l'obédience de Pierre de la Lune, ou Luna.

Il va de là à Chamberi ériger la Savoie en duché, & en donne l'inveſtiture à Amédée VIII.

Il va à Paris, ſe met à la place du roi dans le parlement, & y fait un chevalier. On dit que c'était trop, & que le parlement fut blâmé de l'avoir ſouffert. Pourquoi ? ſi le roi lui avait donné ſa place, il devait trouver très-bon qu'il conférât un honneur qui n'eſt qu'un titre.

De Paris il va à Londres. Il trouve en abordant des ſeigneurs qui avancent vers lui dans l'eau l'épée à la main, pour lui faire honneur & pour l'avertir de ne pas agir en maître. C'était un aveu des droits que pouvait donner dans l'opinion des peuples ce grand nom de Céſar.

Il diſait qu'il était venu à Londres pour négocier la paix entre l'Angleterre & la France. C'était dans le temps le plus malheureux de la monarchie françaiſe, lorſque le roi anglais Henri V voulait avoir la France par conquête & par héritage.

L'empereur, au lieu de faire cette paix, s'unit avec l'Angleterre contre la France malheureuſe. Il l'eſt lui-même davantage en Hongrie. Les Turcs qui avaient renverſé l'Empire des califes & qui menaçaient Conſtantinople, ayant inondé la terre depuis l'Inde juſqu'à la Grèce, dévaſtaient la Hongrie & l'Autriche ; mais ce n'était encore que des incurſions de brigands. On envoie des troupes contre eux quand ils ſe retirent.

Tandis

Tandis que Sigiſmond voyage, le concile, après avoir brûlé Jean Hus, cherche une autre victime dans Jérôme de Prague. Hiéronime ou Jérôme de Prague, diſciple de Jean Hus, qui lui était très-ſupérieur en eſprit & en éloquence, fut brûlé quelque temps après ſon maître. Il harangua l'aſſemblée avec une éloquence d'autant plus touchante qu'elle était intrépide. Condamné, comme Socrate, par des ennemis fanatiques, il mourut avec la même grandeur d'ame.

Les papes avaient prétendu juger les princes & les dépouiller quand ils l'avaient pu; le concile ſans pape crut avoir les mêmes droits. Fréderic d'Autriche avait vers le Tirol, pris des villes que l'évêque de Trente reclamait, & il retenait l'évêque priſonnier. Le concile lui ordonne de rendre l'évêque & les villes, ſous peine d'être privé lui & ſes enfans de tous leurs fiefs de l'égliſe & de l'Empire.

Ce Fréderic d'Autriche, ſouverain du Tirol, s'enfuit de Conſtance. Son frère Erneſt lui prend le Tirol, & l'empereur met Fréderic au ban de l'Empire. Tout s'accommode ſur la fin de l'année. Fréderic reprend ſon Tirol, & Erneſt ſon frère s'en tient à la Stirie, qui était ſon apanage. Mais les Suiſſes, qui s'étaient ſaiſis de quelques villes de ce duc d'Autriche, les gardent & fortifient leur ligue.

L'empereur retourne à Conſtance; il y donne avec la plus grande pompe l'inveſtiture de Maïence, de la Saxe, de la Poméranie, de pluſieurs principautés: inveſtiture qu'il faut prendre à chaque mutation d'empereur ou de vaſſal. 1417.

Il vend ſon électorat de Brandebourg à Fréderic de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, pour la ſomme de quatre cent mille florins d'or, que le bur-

grave avait amassée ; somme très-considérable en ce temps-là. Quelques auteurs disent seulement cent mille, & sont plus croyables.

Sigismond se réserve, par le contrat, la faculté de racheter le Brandebourg pour la même somme, en cas qu'il ait des enfans.

Sentence de déposition prononcée dans le concile, en présence de l'empereur, contre le pape Pierre Luna, déclaré dans la sentence « parjure, perturbateur du » repos public, hérétique, rejeté de Dieu & opiniâ- » tre ». La qualité d'opiniâtre était la seule qu'il méritât bien.

L'empereur propose au concile de réformer l'église avant de créer un pape. Plusieurs prélats crient à l'hérétique, & on fait un pape sans réformer l'église.

Vingt-trois cardinaux & trente-trois prélats du concile, députés des nations, s'assemblent dans un conclave. C'est le seul exemple que d'autres prélats que des cardinaux aient eu droit de suffrage, depuis que le sacré collége s'était réservé à lui seul l'élection des papes ; car Grégoire VII fut élu par l'acclamation du peuple.

On élit, le 11 novembre, Othon Colonne, qui change ce beau nom contre celui de Martin ; c'est de tous les papes celui dont la consécration a été la plus auguste. Il fut conduit à l'église par l'empereur & l'électeur de Brandebourg qui tenaient les rênes de son cheval, suivis de cent princes, des ambassadeurs de tous les rois & d'un concile entier.

1418. Au milieu de ce vaste appareil d'un concile, & parmi tant de soins apparens de rendre la paix à l'église, & à l'empire sa dignité, quelle fut la principale occupation de Sigismond ? celle d'amasser de l'argent.

Non content de vendre son électorat de Brandebourg, il s'était hâté, pendant la tenue du concile,

de vendre à son profit quelques villes qu'il avait confisquées à Fréderic d'Autriche. L'accommodement fait, il fallait les restituer. Cet embarras & la disette continuelle d'argent où il était, mêlaient de l'avilissement à sa gloire.

Le nouveau pape Martin V déclare Sigismond roi des Romains, en suppléant aux défauts de formalité qui se trouvèrent dans son élection à Francfort.

Le pape, ayant promis de travailler à la réformation de l'église, publie quelques constitutions touchant les revenus de la chambre apostolique & les habits des clercs.

Il accorde à l'empereur le dixième de tous les biens ecclésiastiques d'Allemagne pendant un an, pour l'indemniser des frais du concile; & l'Allemagne en murmura.

Troubles appaisés cette année dans la Hollande, le Brabant & le Hainaut. Tout ce qui en résulte d'important pour l'histoire, c'est que Sigismond reconnaît que la province de Hainaut ne relève pas de l'Empire. Un autre empereur pouvait ensuite admettre le contraire. Le Hainaut avait autrefois, comme on a vu, relevé quelque temps d'un évêque de Liége.

Comme le droit féodal n'est point un droit naturel, que ce n'est point la possession d'une terre qu'on cultive, mais une prétention sur des terres cultivées par autrui; il a toujours été le sujet de mille disputes indécises.

De plus grands troubles s'élevaient en Bohême. Les 1419.
cendres de Jean Hus & de Jérôme de Prague excitaient un incendie.

Les partisans de ces deux infortunés voulurent soutenir leur doctrine & venger leur mort. Le célèbre Jean Ziska se met à la tête des hussites, & tâche de

profiter de la faibleſſe de Venceſlas, du fanatiſme des Bohémiens, & de la haine qu'on commence à porter au clergé, pour ſe faire un parti puiſſant & s'établir une domination.

Venceſlas meurt en Bohême, preſque ignoré. Sigiſmond a donc à la fois l'Empire, la Hongrie, la Bohême, la ſuzeraineté de la Siléſie; & s'il n'avait pas vendu ſon électorat de Brandebourg, il pouvait fonder la plus puiſſante maiſon d'Allemagne.

1420. C'eſt contre ce puiſſant empereur que Jean Ziska ſe ſoutient, & lui fait la guerre dans ſes états patrimoniaux. Les moines étaient le plus ſouvent les victimes de cette guerre; ils payaient de leur ſang la cruauté des pères de Conſtance.

Jean Ziska fait ſoulever toute la Bohême. Pendant ce temps, il y a de grands troubles en Danemark au ſujet du duché de Sleſvich. Le roi Eric s'empare de ce duché; mais la guerre des huſſites eſt bien plus importante & regarde de plus près l'Empire.

Sigiſmond aſſiége Prague; Jean Ziska le met en déroute & lui fait lever le ſiége; un prêtre marchait avec lui à la tête des huſſites, un calice à la main, pour marquer qu'ils voulaient communier ſous les deux eſpèces.

Un mois après, Jean Ziska bat encore l'empereur. Cette guerre dura ſeize années. Si l'empereur n'avait pas violé ſon ſauf-conduit, tant de malheurs ne ſeraient pas arrivés.

1421. Il y avait long-tems qu'on ne faiſait plus de croiſades que contre les chrétiens. Martin V en fait prêcher une en Allemagne contre les huſſites, au lieu de leur accorder la communion avec du vin.

Un évêque de Trèves marche à la tête d'une armée de croiſés contre Jean Ziska qui, n'ayant pas avec lui

plus de douze cents hommes, taille les croisés en pièces.

L'empereur marche encore vers Prague, & est encore battu.

Coribut, prince de Lithuanie, vient se joindre à Ziska, dans l'espérance d'être roi de Bohême. Ziska, qui méritait de l'être, menace d'abandonner Prague. 1422.

Le mot Ziska signifiait borgne en langue esclavonne, & on appelait ainsi ce guerrier, comme Horatius avait été nommé Coclès. Il méritait alors celui d'aveugle, ayant perdu les deux yeux; & ce Jean l'aveugle était bien un autre homme que l'autre Jean l'aveugle, père de Sigismond. Il croyait, malgré la perte de ses yeux, pouvoir régner, puisqu'il pouvait combattre & être chef de parti.

L'empereur, chassé de la Bohême par les vengeurs de Jean Hus, a recours à sa ressource ordinaire, celle de vendre des provinces. Il vend la Moravie à Albert duc d'Autriche; c'était vendre ce que les hussites possédaient alors. 1423.

Procope, surnommé le rasé, parce qu'il était prêtre, grand capitaine, devenu l'œil & le bras de Jean Ziska, défend la Moravie contre les Autrichiens.

Non-seulement Ziska l'aveugle se soutient malgré l'empereur, mais encore malgré Coribut son défenseur, devenu son rival. Il défait Coribut après avoir vaincu l'empereur. 1424.

Sigismond pouvait au moins profiter de cette guerre civile entre ses ennemis; mais, dans ce temps-là même, il est occupé à des nôces. Il assiste avec pompe dans Presbourg au mariage d'un roi de Pologne, tandis que Ziska chasse son rival Coribut, & entre dans Prague en triomphe.

Ziska meurt d'une maladie contagieuse au milieu

de son armée. Rien n'est plus connu que la disposition qu'on prétend qu'il fit de son corps en mourant. « Je veux qu'on me laisse en plein champ, dit-il ; » j'aime mieux être mangé des oiseaux que des vers ; » qu'on fasse un tambour de ma peau : on fera fuir » nos ennemis au son de ce tambour ».

Son parti ne meurt point. Ce n'était pas Ziska, mais le fanatisme qui l'avait formé. Procope le rasé succède à son gouvernement & à sa réputation.

1425. La Bohême est divisée en plusieurs factions, mais
1426. toutes réunies contre l'empereur, qui ne peut se ressaisir des ruines de sa patrie. Coribut revient & est déclaré roi. Procope fait la guerre à cet usurpateur & à Sigismond. Enfin, l'Empire fournit une armée de près de cent mille hommes à l'empereur, & cette armée est entièrement défaite. On dit que les soldats de Procope, qu'on appelait les Taborites, se servirent, dans cette grande bataille, de haches à deux tranchans, & que cette nouveauté leur donna la victoire.

1427. Pendant que l'empereur Sigismond est chassé de la Bohême, & que les étincelles, sorties des cendres de Jean Hus, embrasent ce pays, la Moravie & l'Autriche, les guerres entre le roi de Danemarck & le Holstein continuent. Lubeck, Hambourg, Vismar, Stralsund sont déclarées contre lui. Quelle était donc l'autorité de l'empereur Sigismond ? il prenait le parti du Danemarck ; il écrivait à ces villes pour leur faire mettre bas les armes, & elles ne l'écoutaient pas.

Il semble avoir perdu son crédit comme empereur, ainsi qu'en qualité de roi de Bohême.

Il fait marcher encore une armée dans son pays, & cette armée est encore battue par Procope. Coribut, qui se disait roi de Bohême, est mis dans un couvent par son propre parti, & l'empereur n'a plus de parti en Bohême.

On voit que Sigismond était très-mal-secouru de l'Empire, & qu'il ne pouvait armer les Hongrois. Il était chargé de titres & de malheurs. Il ouvre enfin dans Presbourg des conférences pour la paix avec ses sujets. Le parti nommé des orphelins, qui était le plus puissant à Prague, ne veut aucun accommodement, & répond « qu'un peuple libre n'a pas besoin » de roi ». 1428.

Procope le rasé, à la tête de son régiment de frères (semblable à celui que Cromwell forma depuis), suivi de ses orphelins, de ses taborites, de ses prêtres, qui portaient un calice, & qui conduisaient les calistins, continue à battre par-tout les Impériaux. La Misnie, la Lusace, la Siléfie, la Moravie, l'Autriche, le Brandebourg sont ravagés. Une grande révolution était à craindre. Procope se sert de retranchemens de bagages avec succès contre la cavalerie allemande. Ces retranchemens s'appellent des tabors. Il marche avec ces tabors; il pénètre aux confins de la Franconie. 1429. 1430.

Les princes de l'Empire ne peuvent s'opposer à ces irruptions; ils étaient en guerre les uns contre les autres. Que faisait donc l'empereur? il n'avait su que tenir un concile & laisser brûler deux prêtres.

Amurat II dévaste la Hongrie pendant ces troubles. L'empereur veut intéresser pour lui le duc de Lithuanie, & le créer roi; il ne peut en venir à bout : les Polonais l'en empêchent.

Il demande encore la paix aux hussites; il ne peut l'obtenir, & ses troupes sont encore battues deux fois. L'électeur de Brandebourg & le cardinal Julien, légat du pape, sont défaits la seconde fois à Risenberg d'une manière si complète, que Procope parut être le maître de l'Empire intimidé. 1431.

Enfin, les Hongrois, qu'Amurat II laisse respirer,

marchent contre le vainqueur, & ſauvent l'Allemagne qu'ils avaient autrefois dévaſtée.

Les huſſites, repouſſés dans un endroit, ſont formidables dans tous les autres. Le cardinal Julien, ne pouvant faire la guerre, veut un concile, & propoſe d'y admettre des prêtres huſſites.

Le concile s'ouvre à Bâle, le 23 mai.

1432. Les pères donnent aux huſſites des ſauf-conduits pour deux cents perſonnes.

Le concile de Bâle, tenu ſous Eugène IV, n'était qu'une prolongation de pluſieurs autres indiqués par le pape Martin V, tantôt à Pavie, tantôt à Sienne. Les pères commencent par déclarer que le pape n'a ni le droit de diſſoudre leur aſſemblée, ni même celui de la transférer, & qu'il leur doit être ſoumis ſous peine de punition. Les conciles ſe regardaient comme les états-généraux de l'Europe, juges des papes & des rois. On avait détrôné Jean XXIII à Conſtance, on voulait à Bâle faire rendre compte à Eugène IV.

Eugène, qui ſe croyait au-deſſus du concile, le diſſout, mais en vain. Il s'y voit cité pour y comparaître, plutôt que pour y préſider; & Sigiſmond prend ce temps pour s'aller faire inutilement couronner en Lombardie, & enſuite à Rome.

Il trouve l'Italie puiſſante & diviſée. Philippe Viſconti régnait ſur le Milanais & ſur Gênes, malheureuſe rivale de Veniſe, qui avait perdu ſa liberté, & qui ne cherchait plus que des maîtres. Le duc de Milan & les Vénitiens ſe diſputaient Vérone & quelques frontières. Les Florentins prenaient le parti de Veniſe. Lucques, Sienne étaient pour le duc de Milan. Sigiſmond eſt trop heureux d'être protégé par ce duc pour aller recevoir à Rome la vaine couronne d'empereur. Il prend enſuite le parti du concile contre

le pape, comme il avait fait à Conſtance. Les pères dèclarent ſa ſainteté contumáce, & lui donnent ſoixante jours pour ſe reconnaître, après quoi on le dépoſera.

Les pères de Bâles voulaient imiter ceux de Conſtance. Mais les exemples trompent. Eugène était puiſſant à Rome, & les temps n'étaient pas les mêmes.

Les députés de Bohême ſont admis au concile. 1433.
Jean Hus & Jérôme avaient été brûlés à Conſtance. Ses ſectateurs ſont reſpectés à Bâle : ils y obtiennent que leurs voix ſeront comptées. Les prêtres huſſites qui s'y rendent, n'y marchent qu'à la ſuite de ce Procope-le-raſé, qui vient avec trois cents gentilshommes armés ; & les pères diſaient : « Voilà le vainqueur de » de l'égliſe & de l'Empire ». Le concile leur accorde la permiſſion de boire en communiant, & on diſpute ſur le reſte. L'empereur arrive à Bâle ; il y voit tranquillement ſon vainqueur, & s'occupe du procès qu'on fait au pape.

Tandis qu'on argumente à Bâle, les huſſites de Bohême, joints aux Polonais, attaquent les chevaliers teutons : & chaque parti croit faire une guerre ſainte. Tous les ravages recommencent : les huſſites ſe font la guerre entre eux.

Procope quitte le concile qu'il intimidait, pour aller ſe battre en Bohême contre la faction oppoſée. Il eſt tué dans un combat près de Prague.

La faction victorieuſe fait ce que l'empereur n'aurait oſé faire ; elle condamne au feu un grand nombre de priſonniers. Ces hérétiques, armés ſi long-temps pour venger la cendre de leur apôtre, ſe livrent aux flammes les uns les autres.

Si les princes de l'Empire laiſſaient leur chef dans 1434.
l'impuiſſance de ſe venger, ils ne négligeaient pas

toujours le bien public. Louis de Bavière, duc d'Ingolstadt, ayant tyrannisé ses vassaux, abhorré de ses voisins, & n'étant pas assez puissant pour se défendre, est mis au ban de l'Empire ; & il obtient sa grace en donnant de l'argent à Sigismond.

L'empereur était alors si pauvre, qu'il accordait les plus grandes choses pour les plus petites sommes.

Le dernier de la branche électorale de Saxe, de l'ancienne maison d'Ascanie, meurt sans enfans. Plusieurs parens demandent la Saxe : & il n'en coûte que cent mille florins au marquis de Misnie, Fréderic-le-belliqueux, pour l'obtenir. C'est de ce marquis de Misnie, landgrave de Thuringe, que descend la maison de Saxe si étendue de nos jours.

1435. L'empereur, retiré en Hongrie, négocie avec ses sujets de Bohême. Les états lui fixent des conditions auxquelles il pourra être reconnu, & entre autres, ils demandent qu'il n'altère plus la monnaie. Cette clause fait sa honte, mais honte commune avec trop de princes de ces temps-là. Les peuples ne se sont soumis à des souverains ni pour être tyrannisés, ni pour être volés.

Enfin l'empereur ayant accepté les conditions, les Bohémiens se soumettent à lui & à l'église. Voilà un vrai contrat passé entre le roi & son peuple.

1436. Sigismond rentre dans Prague & y recoit un nouvel
1437. hommage, comme tenant nouvellement la couronne du choix de la nation. Après avoir appaisé le reste des troubles, il fait reconnaître en Bohême le duc Albert d'Autriche, son gendre, pour héritier du royaume. C'est le dernier évènement de sa vie, qui finit en décembre 1437.

ALBERT II D'AUTRICHE,

TRENTE-HUITIÈME EMPEREUR.

Il parut alors que la maison d'Autriche pouvait être déjà la plus puissante de l'Europe. Albert II, gendre de Sigismond, se vit roi de Bohême & de Hongrie, duc d'Autriche, souverain de beaucoup d'autres pays, & empereur. Il n'était roi de Hongrie & de Bohême que par élection : mais quand le père & l'aïeul ont été élus, le petit-fils se fait aisément un droit héréditaire. 1438.

Le parti des hussites, qu'on nommait les *Calistins*, élit pour roi Casimir, frère du roi de Pologne. Il faut combattre. L'armée de l'empereur commandée par Albert l'Achille, alors burgrave de Nuremberg, & depuis électeur de Brandebourg, assure par des victoires la couronne de Bohême à Albert II d'Autriche.

Dans une grande diète à Nuremberg, on réforme l'ancien tribunal des austrègues ; remède inventé, comme on a vu, pour prévenir l'effusion de sang dans les querelles des seigneurs. L'offensé doit nommer trois princes pour arbitres ; ils doivent être approuvés par les états de l'Empire, & juger dans l'année.

On divise l'Allemagne en quatre parties, nommées *cercles*, Bavière, Rhin, Suabe & Vestphalie. Les terres électorales ne sont pas comprises dans ces quatre cercles, chaque électeur croyant de sa dignité de gouverner son état sans l'assujettir à ce réglement. Chaque cercle a un directeur & un duc ou général, & chaque membre du cercle est taxé à un contingent en hommes ou en argent pour la sûreté publique.

On abolit dans cette diète cette ancienne loi vei-

mique qui ſubſiſtait encore en quelques endroits de la Veſtphalie ; loi qui n'en mérite pas le nom, puiſque c'était l'oppoſé de toutes les lois. Elle s'appelait le *jugement ſecret*, & conſiſtait à condamner un homme à mort, ſans qu'il en sût rien. Elle fut inſtituée, comme nous l'avons vu, par Charlemagne contre les Saxons.

Cette manière de juger, qui n'eſt qu'une manière d'aſſaſſiner, a été pratiquée dans pluſieurs états, & ſur-tout à Veniſe, lorſqu'un danger preſſant, ou qu'un intérêt d'état, ſupérieur aux lois, pouvait ſervir d'excuſe à cette barbarie. Mais le décret de la diète abolit en vain cette loi exécrable : le tribunal ſecret ſubſiſte toujours. Les juges ne ceſsèrent point de nommer leurs aſſeſſeurs. Ils osèrent même citer l'empereur Fréderic III. Il n'y a point d'excès à quoi ne puiſſe ſe porter une compagnie qui croit n'avoir point de compte à rendre. Cette cour infame ne fut pleinement détruite que par Maximilien I.

1439. D'un côté, le concile de Bâle continue à troubler l'occident : de l'autre, les Turcs & les Tartares, qui ſe diſputent l'orient, portent leurs dévaſtations aux frontières de la Hongrie.

L'empereur grec Jean Paléologue, auquel il ne reſtait guère plus que Conſtantinople, croit en vain pouvoir obtenir du ſecours des chrétiens. Il s'humilie juſqu'à venir dans Rome ſoumettre l'égliſe grecque au pape.

Ce fut dans le concile de Ferrare, oppoſé par Eugène IV au concile de Bâle, que Jean Paléologue & ſon patriarche furent d'abord reçus. L'empereur grec & ſon clergé, dans leur ſoumiſſion réelle, gardèrent en apparence la majeſté de leur Empire & la dignité de leur égliſe. Aucun de ces fugitifs ne baiſa les pieds

du pape ; ils avaient en horreur cette cérémonie, reçue par les empereurs d'occident, qui se disaient souverains du pape. Cependant on avait, dans les premiers siècles, baisé les pieds des évêques grecs.

Paléologue & ses prélats suivent le pape de Ferrare à Florence. Il y est solennellement décidé & convenu par les représentans des églises latine & grecque, « que le Saint-Esprit procède du Père & du Fils par » la production d'inspiration ; que le Père commu- » nique tout au Fils, excepté la paternité ; & que le » Fils a de toute éternité la vertu productive, par la- » quelle le Saint-Esprit procède du Fils comme du » Père ».

Le grand point intéressant & glorieux pour Rome, était l'aveu de sa primatie. Le pape fut solennellement reconnu, le 6 juillet, pour le chef de l'église universelle.

Cette union des Grecs & des Latins fut, à la vérité, désavouée bientôt après par toute l'église grecque. La victoire du pape Eugène fut aussi vaine que les subtilités métaphysiques sur lesquelles on disputait.

Dans le même temps qu'il rend ce service aux Latins, & qu'il finit, autant qu'il est en lui, le schisme de l'orient & de l'occident, le concile de Bâle le dépose du pontificat, le déclare « rebelle, simoniaque, » schismatique, hérétique & parjure ».

Il faut avouer que les pères de Bâles agirent quelquefois comme des factieux imprudens, & qu'Eugène se conduisit comme un homme habile. Mais c'était un grand exemple des inconséquences qui gouvernent le monde, que la religion chrétienne étant née & détruite en Judée, le chef de cette religion, souverain à Rome, fût jugé & condamné en Suisse.

On ne doit pas oublier que Paléologue, de retour

à Conſtantinople, fut ſi odieux à ſon égliſe, pour l'avoir ſoumiſe à Rome, que ſon propre fils lui refuſa la ſépulture.

Cependant les Turcs avancent juſqu'à Semendria en Hongrie. Au milieu de ces alarmes, Albert d'Autriche, dont on attendait beaucoup, meurt le 27 octobre, laiſſant l'Empire affaibli, comme il l'avait trouvé, & l'Europe malheureuſe.

FRÉDERIC D'AUTRICHE,

TROISIÈME DU NOM,

TRENTE-NEUVIÈME EMPEREUR.

1440. ON s'aſſemble à Francfort, ſelon la coutume, pour le choix d'un roi des Romains. Les états de Bohême, qui étaient ſans ſouverain, jouiſſent avec les autres électeurs du droit de ſuffrage; privilége qui n'a jamais été donné qu'à la Bohême.

Louis, landgrave de Heſſe, refuſe la couronne impériale. On en voit pluſieurs exemples dans l'hiſtoire. L'Empire paſſait depuis long-temps pour une épouſe ſans dot, qui avait beſoin d'un mari très-riche.

Fréderic d'Autriche, duc de Styrie, fils d'Erneſt, qui était bien moins puiſſant que le landgrave de Heſſe, n'eſt pas ſi difficile.

Dans la même année, Albert, duc de Bavière, refuſe la couronne de Bohême qu'on lui offre : mais ce nouveau refus vient d'un motif qui doit ſervir d'exemple aux princes. La veuve de l'empereur roi de Bohême & de Hongrie, duc d'Autriche, venait d'accoucher d'un poſthume nommé Ladiſlas. Albert de Bavière crut qu'on devait avoir égard au ſang de ce

pupille. Il regarda la Bohême comme l'héritage de cet enfant : il ne voulut pas le dépouiller. L'intérêt ne gouverne pas toujours les souverains ; il y a aussi de l'honneur parmi eux ; & ils devraient songer que cet honneur, quand il est assuré, vaut mieux qu'une province incertaine.

A l'exemple du Bavarois, l'empereur Fréderic III refuse aussi la couronne de Bohême. Voilà ce que fait l'exemple de la vertu. Fréderic III ne veut pas être moins généreux que le duc de Bavière. Il se charge de la tutelle de l'enfant Ladislas, qui devait, par le droit de naissance, posséder la haute Autriche, où est Vienne, & qui était appelé au trône de la Bohême & de la Hongrie par le choix des peuples, qui respectaient en lui le sang dont il sortait.

Concile de Freisingen, dans lequel on prive de la sépulture tous ceux qui seront morts en combattant dans un tournoi, ou qui ne se seront point confessés dans l'année. Ces décrets grossiers & ridicules n'ont jamais de force.

Grande diète à Maïence. L'anti-pape Amédée de 1441.
Savoie, Félix, créé par le concile de Bâle, envoie un légat *à latere* à cette diète ; on lui fait quitter sa croix & la pourpre qu'Amédée lui a donnée. Cet Amédée était un homme bizarre qui, ayant renoncé à son duché de Savoie pour la vie molle d'hermite, quittait sa retraite de Ripaille pour être pape. Les pères du concile de Bâle l'avaient élu quoiqu'il fût séculier. Ils avaient en cela violé tous les usages ; aussi ces pères n'étaient regardés à Rome que comme des séditieux. La diète de Maïence tient la balance entre les deux papes.

L'ordre teutonique gouverne si durement la Prusse, que les peuples se donnent à la Pologne.

L'empereur élève à ſa cour le jeune Ladiſlas, roi de Bohême, & le royaume eſt adminiſtré au nom de ce jeune prince, mais au milieu des contradictions & des troubles. Tous les électeurs, & beaucoup de princes, viennent aſſiſter au couronnement de l'empereur à Aix-la-chapelle. Chacun avait à ſa ſuite une petite armée. Ils mettaient alors leur gloire à paraître avec éclat dans ces jours de cérémonie; ils la mettent aujourd'hui à n'y plus paraître.

Grand exemple de la liberté des peuples du Nord, Eric, roi de Danemarck & de Suède, déſigne ſon neveu ſucceſſeur de ſon royaume. Les Etats s'y oppoſent, en diſant que, par les loix fondamentales, la couronne ne doit point être héréditaire. Leur loi fondamentale eſt bien différente aujourd'hui. Ils dépoſèrent leur vieux roi Eric, qui voulait être trop abſolu, & ils appelèrent à la couronne, ou plutôt à la première magiſtrature du royaume, Chriſtophe de Bavière.

1443. La politique, les loix, les uſages, n'avaient rien
1444. alors de ce qu'ils ont de nos jours. On voit dans ces années la France unie avec la maiſon d'Autriche contre les Suiſſes. Le dauphin, depuis Louis XI, marche contre les Suiſſes, dont la France devait défendre la liberté. Les auteurs parlent d'une grande victoire que le dauphin remporta près de Bâle; mais s'il avait gagné une ſi grande bataille, comment put-il n'obtenir qu'à peine la permiſſion d'entrer dans Bâle avec ſes domeſtiques? Ce qui eſt certain, c'eſt que les Suiſſes ne perdirent point la liberté pour laquelle ils combattaient, & que cette liberté ſe fortifia de jour en jour malgré leurs diſſentions.

Ce n'était pas contre les Suiſſes qu'il fallait marcher alors; c'était contre les Turcs. Amurat II, après avoir

avoit abdiqué l'Empire, l'avait repris à la prière des janissaires. Ce turc, qu'on peut compter parmi les philosophes, était compté parmi les héros. Il poussait ses conquêtes en Hongrie. Le roi de Pologne, Uladislas, le second des Jagellons, venait d'être élu par les Hongrois, au mépris du jeune Ladislas d'Autriche, élevé toujours chez l'empereur. Il venait de conclure, avec Amurat, la paix la plus solennelle.

Amurat & Uladislas la jurèrent tous deux solennellement, l'un sur l'alcoran, & l'autre sur l'évangile.

Le cardinal Julien Césarini, légat du pape en Allemagne, homme fameux par ses poursuites contre les partisans de Jean Hus, par le concile de Bâle, auquel il avait d'abord présidé, par la croisade qu'il prêchait contre les Turcs, crut que c'était une action sainte de violer un serment fait à des Turcs. Cette piété lui parut d'autant plus convenable, que le sultan était alors occupé à réprimer des séditions en Asie. Il était du devoir des catholiques de ne pas tenir la foi aux hérétiques; donc c'était une plus grande vertu d'être perfide envers les Musulmans qui ne croient qu'en Dieu. Le pape Eugène IV, pressé par le légat, ordonna au roi de Hongrie, Ladislas, d'être chrétiennement parjure.

Tous les chefs se laissèrent entraîner au torrent, & sur-tout Jean Corvin Huniade, ce fameux général des armées hongroises, qui combattit si souvent Amurat & Mahomet II. Ladislas, séduit par de fausses espérances & par une morale encore plus fausse, surprit les terres du sultan. Il le rencontra bientôt vers le Pont-Euxin, dans ce pays qu'on nomme aujourd'hui la Bulgarie, & qui était autrefois la Mœsie. La bataille se donna près de la ville de Varnes.

Amurat portait dans son sein le traité de paix qu'on

venait de conclure. Il le tira au milieu de la mêlée, dans un moment où ses troupes pliaient, & pria Dieu, qui punit les parjures, de venger cet outrage fait aux loix des Nations. Le roi Ladislas fut percé de coups. Sa tête, coupée par un janissaire, fut portée en triomphe de rang en rang dans l'armée turque, & ce spectacle acheva la déroute.

Quelques-uns disent que le cardinal Julien, qui avait assisté à la bataille, voulant, dans sa fuite, passer une rivière, y fut abymé par le poids de l'or qu'il portait; d'autres disent que les Hongrois même le tuèrent. Il est certain qu'il périt dans cette journée.

1445. L'Allemagne devait s'opposer au progrès des Ottomans : mais alors même Frédéric III, qui avait appelé les Français à son secours contre les Suisses, voyant que ces défenseurs inondent l'Alsace & le pays Messin, veut chasser ces alliés dangereux.

Charles VII réclamait le droit de protection dans la ville de Toul, quoique cette ville fût impériale. Il exige au même titre des présens de Metz & de Verdun. Ce droit de protection sur ces villes dans leurs besoins est l'origine de la souveraineté qu'enfin les rois de France en ont obtenue.

On fait sur ces frontières une courte guerre aux Français, au lieu d'en faire aux Turcs une longue, vive & bien conduite.

La guerre ecclésiastique entre le concile de Bâle & le pape Eugène IV dure toujours. Eugène s'avise de déposer les archevêques de Cologne & de Trèves, parce qu'ils étaient partisans du concile de Bâle. Il n'avait nul droit de les déposer comme archevêques, encore moins comme électeurs. Mais que fait-il ? il nomme à Cologne un neveu du duc de Bourgogne, il nomme à Trèves un frère naturel de ce prince; car

jamais pape ne put disposer des états qu'en armant un prince contre un autre.

Les autres électeurs, les princes prennent le parti des deux évêques vainement déposés. Le pape l'avait prévu; il propose un tempérament, rétablit les deux évêques, il flatte les Allemands: & enfin l'Allemagne, qui se tenait neutre entre l'anti-pape & lui, reconnaît Eugène pour seul pape légitime. Alors le concile de Bâle tombe dans le mépris, & bientôt après il se dissout insensiblement de lui-même. 1446.

Concordat germanique. Ce concile avait du moins établi des réglemens utiles, que le corps germanique adopta dès-lors, & qu'il soutient encore aujourd'hui. Les élections, dans les églises cathédrales & abbatiales sont rétablies. 1447.

Le pape ne nomme aux petits bénéfices que pendant six mois de l'année.

On ne paie rien à la chambre apostolique pour les petits bénéfices; plusieurs autres lois pareilles sont confirmées par le pape Nicolas V, qui, par-là, rend hommage à ce concile de Bâle, regardé à Rome comme un conciliabule.

Le sultan Amurat II défait encore les Hongrois commandés par le fameux Huniade. L'Allemagne, à ces funestes nouvelles, ne s'arme point encore. 1448.

L'Allemagne n'est occupée que de petites guerres. Albert l'Achille, électeur de Brandebourg, en a une contre la ville de Nuremberg, qu'il voulait subjuguer; presque toutes les villes impériales prennent la défense de Nuremberg, & l'empereur reste spectateur tranquille de ces querelles. Il ne veut point donner le jeune Ladislas à la Bohême qui le redemande, & laisse soupçonner qu'il veut garder le bien de son pupille. 1449.

Ce jeune Ladislas devait être à la fois roi de Bo-

hême, duc d'une partie de l'Autriche, de la Moravie, de la Siléſie. Ces biens auraient pu tenter enfin la vertu.

Amédée de Savoie cède enfin ſon pontificat, & redevient hermite à Ripaille.

1450. La Bohême, la Hongrie, la haute Autriche de-
1451 mandent à la fois le jeune Ladiſlas pour ſouverain.
1452. Un gentilhomme, nommé Eiſinger, fait ſoulever l'Autriche en faveur de Ladiſlas. Fréderic s'excuſe toujours ſur ce que Ladiſlas n'eſt point majeur. Il envoie Fréderic d'Autriche ſon frère contre les ſéditieux, & prend ce temps-là pour ſe faire couronner en Italie.

Alfonſe d'Arragon régnait alors à Naples, & prenait les intérêts de l'empereur, parce qu'il craignait les Vénitiens trop puiſſans. Ils étaient maîtres de Ravenne, de Bergame, de Breſcia, de Crême. Milan était au fils d'un payſan, devenu l'homme le plus conſidérable de l'Italie. C'était François Sforze, ſucceſſeur des Viſcontis. Florence était liguée avec le pape contre Sforze, le ſaint-ſiége avait recouvré Bologne. Tous les autres états appartenaient à divers ſeigneurs qui s'en étaient rendu maîtres. Les choſes demeurent en cet état pendant le voyage de Fréderic III en Italie. Ce voyage fut un des plus inutiles & des plus humilians qu'aucun empereur eût fait encore. Il fut attaqué par des voleurs ſur le chemin de Rome. On lui prit une partie de ſon bagage; il y courut riſque de la vie. Quelle manière de venir être couronné Céſar & chef du monde chrétien!

Il ſe fait à Rome une innovation unique juſqu'à ce jour. Fréderic III n'oſait aller à Milan propoſer qu'on lui donnât la couronne de Lombardie. Nicolas V la lui donne lui-même à Rome: & cela ſeul pouvait

servir de titre aux papes pour créer des rois lombards, comme ils créaient des rois de Naples.

Le pape confirme à Fréderic III cette tutelle du jeune Ladiflas, roi de Bohême, de Hongrie, duc d'Autriche ; tutelle qu'on voulait lui enlever ; & excommunie ceux qui la lui difputent.

Cette bulle eft tout ce que l'empereur remporte de Rome ; & avec cette bulle il eft affiégé à Neuftad en Autriche par ceux qu'il appelle rebelles, c'eft-à-dire, par ceux qui lui redemandent fon pupille Ladiflas.

Enfin il rend le jeune Ladiflas à fes peuples. On l'a beaucoup loué d'avoir été un tuteur fidèle, quoiqu'il n'eût rendu ce dépôt que forcé par les armes. Lui aurait-on fait une vertu de ne pas attenter à la vie de fon pupille ?

Cette année eft la mémorable époque de la prife de Conftantinople par Mahomet II. Certes, c'était alors qu'il eût fallu des croifades. Mais il n'eft pas étonnant que les puiffances chrétiennes qui, dans ces anciennes croifades même, avaient ravi Conftantinople à fes maîtres légitimes, la laiffaffent prendre enfin par les Ottomans. Les Vénitiens s'étaient dès long-temps emparés d'une partie de la Grèce. Les Turcs avaient tout le refte. Il ne reftait de l'ancien Empire que la feule ville impériale, affiégée par plus de deux cents mille hommes ; & dans cette ville on difputait encore fur la religion. On agitait s'il était permis de prier en latin ; fi la lumière du Thabor était créée ou éternelle ; fi l'on pouvait fe fervir de pain azyme. 1453.

Le dernier empereur Conftantin avait auprès de lui le cardinal Ifidore, dont la feule préfence irritait & décourageait les Grecs. « Nous aimons mieux, » difaient-ils, voir ici le turban qu'un chapeau de » cardinal ».

Tous les historiens, & même les plus modernes, répètent les anciens contes que firent alors les moines. Mahomet, selon eux, n'est qu'un barbare, qui met tout Constantinople à feu & à sang, & qui, amoureux d'une Irène, sa captive, lui coupe la tête pour complaire à ses janissaires. Tout cela est également faux. Mahomet II était mieux élevé, plus instruit, & savait plus de langues qu'aucun prince de la chrétienté. Il n'y eut qu'une partie de la ville prise d'assaut par les janissaires. Le vainqueur accorda généreusement une capitulation à l'autre partie, & l'observa fidèlement : & quant au meurtre de sa maîtresse, il faut être bien ignorant des usages des Turcs pour croire que les soldats se mêlent de ce qui se passe dans le lit d'un sultan.

On assemble une diète à Ratisbonne pour tâcher de s'opposer aux armes ottomanes : Philippe, duc de Bourgogne, vient à cette diète, & offre de marcher contre les Turcs si on le seconde. Fréderic ne se trouva pas seulement à Ratisbonne. C'est cette année, 1453, que l'Autriche est érigée en archiduché : le diplome en fait foi.

1454. Le cardinal Eneas Silvius, qui fut depuis le pape Pie II, légat alors en Allemagne, sollicite tous les princes à défendre la chrétienté; il s'adresse aux chevaliers teutoniques, & les fait souvenir de leurs vœux ; mais ils ne sont occupés qu'à combattre leurs sujets de la Poméranie & de la Prusse, qui secouent leur joug, & qui se donnent à la Pologne.

1455. Personne ne s'oppose donc aux conquêtes de Mahomet II; & par une fatalité cruelle, presque tous les princes de l'Empire s'épuisaient alors dans de petites guerres les uns contre les autres.

Le duché de Luxembourg était envahi par le duc

de Saxe, & défendu par le duc de Bourgogne, au sujet de vingt-deux mille florins.

Le jeune Ladislas, roi de Hongrie & de Bohême, réclame ce duché. Il ne paraît pas que l'empereur prenne part à aucune de ces querelles. Le duché de Luxembourg resta enfin à la maison de Bourgogne.

Ce Ladislas, qui pouvait être un très-grand prince, 1456.
meurt haï & méprisé. Il s'était enfui à Vienne, quand 1457.
les Turcs assiégeaient Belgrade. Il avait laissé au célèbre Huniade & au cordelier Jean Capistran la gloire de faire lever le siége.

L'empereur prend pour lui Vienne & la basse Autriche; le duc Albert son frère, la haute; & Sigismond leur cousin, la Carinthie.

Fréderic III veut en vain avoir la Hongrie; elle se 1458.
donne à Mathias, fils du grand Huniade son défenseur. Il tente aussi de régner en Bohême, & les états élisent George Podibrade qui avait combattu pour eux.

Fréderic III n'oppose au fils de Huniade & au 1459.
vaillant Podibrade que des artifices. Ces artifices font voir sa faiblesse; & cette faiblesse enhardit le duc de Bavière, le comte palatin, l'électeur de Maïence, plusieurs princes, & jusqu'à son propre frère, à lui déclarer la guerre en faveur du roi de Bohême.

Il est battu à Eins par Albert, son frère; il ne se tire d'affaire qu'en cédant quelques places de l'Autriche. Il était traité par toute l'Allemagne plutôt comme membre, que comme chef de l'Empire.

Le nouveau pape Eneas Silvius, Pie II, avait con- 1460.
voqué à Mantoue une assemblée de princes chrétiens pour former une croisade contre Mahomet II; mais les malheurs de ces anciens armemens, lorsqu'ils avaient été faits sans raison, empêchèrent toujours qu'on n'en fît de nouveaux, lorsqu'ils étaient raisonnables.

L'Allemagne eſt toujours déſunie. Un duc d'une partie de la Bavière, dont Landshut eſt la capitale, ſonge plutôt, par exemple, à ſoutenir d'anciens droits ſur Donavert qu'au bien général de l'Europe ; & au contraire, dans l'enthouſiaſme des anciennes croiſades, on eût vendu Donavert pour aller à Jéruſalem.

Ce duc de Bavière, Louis, ligué contre tous les princes de ſa maiſon avec Ulric, comte de Virtemberg, a une armée de vingt mille hommes.

L'empereur ſoutint les droits de Donavert, ville dès long-temps impériale, contre les prétentions du duc. Il ſe ſert du fameux Albert l'Achille, électeur de Brandebourg, pour reprimer le duc de Bavière & ſa ligue.

Autres troubles pour le comté de Holſtein. Le roi de Danemarck, Chriſtiern, s'en empare par droit de ſucceſſion, auſſi bien que de Sleſvich, en donnant quelque argent aux autres héritiers, & fait hommage du Holſtein à l'empereur.

1461. Autres troubles beaucoup plus grands par la que-
1462. relle de la Bavière qui déchire l'Allemagne ; autres
1463. encore par la diſcorde qui règne entre l'empereur & ſon frère Albert, duc de la haute Autriche. Il faut que l'empereur plie & qu'il cède, par accommodement, le gouvernement de ſon propre pays de l'Autriche viennoiſe ou baſſe Autriche. Mais, ſur le délai d'un paiement de quatorze mille ducats, la guerre recommence entre les deux frères. Ils en viennent à une bataille, & l'empereur eſt battu.

Son ami Albert l'Achille de Brandebourg eſt auſſi, malgré ſon ſurnom, battu par le duc de Bavière. Tous ces troubles inteſtins anéantiſſent la majeſté de l'Empire, & rendent l'Allemagne très-malheureuſe.

1464. Autre aviliſſement encore. Il régnait toujours dans

les nations un préjugé, que celui qui était possesseur d'un certain gage, d'un certain signe, avait de grands droits à un royaume. Dans le malheureux Empire grec, un habit & des souliers d'écarlate suffisaient quelquefois pour faire un empereur. La couronne de fer de Monza donnait des droits sur la Lombardie; la lance & l'épée de Charlemagne, quand des rivaux se disputaient l'Empire, attiraient un grand parti à celui qui s'était saisi de ces vieilles armes: en Hongrie, il fallait avoir une certaine couronne d'or. Cet ornement était dans le trésor de l'empereur Fréderic, qui ne l'avait jamais voulu rendre, en rendant aux Hongrois Ladislas, son pupille.

Mathias Huniade redemande sa couronne d'or à l'empereur, & lui déclare la guerre.

Fréderic III rend enfin ce palladium de la Hongrie.

On fait un traité qui ne ressemble à aucun traité. Mathias reconnaît Fréderic pour père, & Fréderic appelle Mathias son fils; & il est dit que, si ce prétendu fils meurt sans enfans & sans neveux, le prétendu père sera roi de Hongrie. Enfin le fils donne au père soixante mille écus.

C'était alors le temps des petitesses parmi les puissances chrétiennes. Il y avait toujours deux partis en Bohême, les catholiques & les hussites. Le roi George Podibrade, au lieu d'imiter les Scanderbeg & les Huniade, favorise les hussites contre les catholiques en Silésie; & le pape Paul II autorise la révolte des Silésiens par une bulle. Ensuite il excommunie Podibrade, il le prive du royaume. Ces indignes querelles privent la chrétienté d'un puissant secours. Mahomet II n'avait point de muphti qui l'excommuniât. 1465. 1466.

Les catholiques de Bohême offrent la couronne de Bohême à l'empereur; mais dans une diète à Nu- 1467.

temberg, la plupart des princes prennent le parti de Podibrade en présence du légat du pape; & le duc Louis de Bavière-Landshut dit qu'au lieu de donner la Bohême à Fréderic, il faut donner à Podibrade la couronne de l'Empire. La diète ordonne qu'on entretiendra un corps de vingt mille hommes pour défendre l'Allemagne contre les Turcs. L'Allemagne bien gouvernée eût pu en opposer trois cent mille.

Les chevaliers teutoniques, qui pouvaient imiter l'exemple de Scanderbeg, ne font la guerre que pour la Prusse: & enfin, par un traité solennel, ils se rendent feudataires de la Pologne. Le traité fut fait à Thorn, l'année précédente, & exécuté en 1467.

1468. Le pape donne la Bohême à Mathias Huniade, ou Corvin, roi de Hongrie: c'est-à-dire, que le pape, dont le grand intérêt était d'opposer une digue au progrès des Turcs, sur-tout après la mort du grand Scanderbeg, excite une guerre civile entre des chrétiens, & outrage l'empereur & l'Empire, en osant déposer un roi électeur: car le pape n'avait pas plus de droit de déposer un roi de Bohême que ce prince n'en avait de donner le siége de Rome.

Mathias Huniade perd du temps, des troupes & des négociations, pour s'emparer de la Bohême.

L'empereur fait avec mollesse le rôle de médiateur. Plusieurs princes d'Allemagne se font la guerre; d'autres font des trèves. La ville de Constance s'allie avec les cantons suisses.

Un abbé de Saint-Gal unit le Tockembourg à sa riche abbaye, & il ne lui en coûte que quatorze mille florins. Les Liégeois ont une guerre malheureuse avec le duc de Bourgogne. Chaque prince est en crainte de ses voisins, il n'y a plus de centre: l'empereur ne fait rien.

Mathias Huniade & Podibrade se disputent tou- 1469.
jours la Bohême. La mort subite de Podibrade n'éteint 1470.
point la guerre civile. Le parti hussite élit Ladislas, 1471.
roi de Pologne. Les catholiques tiennent pour Mathias 1472.
Huniade.

La maison d'Autriche, qui devait être puissante sous Fréderic III, perd long-temps beaucoup plus qu'elle ne gagne. Sigismond d'Autriche, dernier prince de la branche du Tirol, vend au duc de Bourgogne, Charles-le-téméraire, le Brisgau, le Sundgau, le comté de Ferrète, qui lui appartenaient, pour quatre-vingt mille écus d'or. Rien n'est plus commun dans les quatorze & quinzième siècles que des états vendus à vil prix. C'était démembrer l'Empire, c'était augmenter la puissance d'un prince de France, qui alors possédait tous les Pays-Bas. On ne pouvait prévoir qu'un jour l'héritage de la maison de Bourgogne reviendrait à la maison d'Autriche. Les lois de l'Empire défendent ces aliénations, il y faut au moins le consentement de l'empereur; & on néglige même de le demander.

Dans le même temps, le duc Charles de Bourgogne achète, environ pour le même prix, le duché de Gueldres & le comté de Zutphen.

Ce duc de Bourgogne était le plus puissant de tous les princes qui n'étaient pas rois, & peu de rois étaient aussi puissans que lui. Il se trouvait à la fois vassal de l'empereur & du roi de France, mais très-redoutable à l'un & à l'autre.

Ce duc de Bourgogne, aussi entreprenant que l'em- 1473.
pereur l'était peu, inquiète tous ses voisins, & presque 1474.
tous à la fois. On ne pouvait mieux mériter le nom
de téméraire.

Il veut envahir le palatinat. Il attaque la Lorraine

& les Suisses. C'est alors que les rois de France traitent avec les Suisses pour la première fois. Il n'y avait encore que huit cantons d'unis : Schvitz, Uri, Undervald, Lucerne, Zurich, Glaris, Zug & Berne.

Louis XI leur donne vingt mille francs par an, & quatre florins & demi par soldat tous les mois.

1475. C'est toujours la destinée des Turcs, que les chrétiens se déchirent entre eux, comme pour faciliter les conquêtes de l'empire ottoman. Mahomet, maître de l'Epire, du Péloponèse, du Négrepont, fait tout trembler. Louis XI ne songe qu'à sapper la grandeur du duc de Bourgogne dont il est jaloux ; les provinces d'Italie, qu'à se maintenir les unes contre les autres ; Mathias Huniade, qu'à disputer la Bohême au roi de Pologne ; & Fréderic III, qu'à amasser quelque argent dont il puisse un jour faire usage pour mieux établir sa puissance.

Mathias Huniade, après une bataille gagnée, se contente de la Silésie & de la Moravie ; il laisse la Bohême & la Lusace au roi de Pologne.

Charles-le-téméraire envahit la Lorraine ; il se trouve, par cette usurpation, maître d'un des plus beaux états de l'Europe, des portes de Lyon jusqu'à la mer de Hollande.

1476. Sa puissance ne le satisfait pas ; il veut renouveler l'ancien royaume de Bourgogne, & y enclaver les Suisses. Ces peuples se défendent contre lui, aussi-bien qu'ils ont fait contre les Autrichiens ; ils le défont entièrement à la bataille de Grandson ou de Morat. Leurs piques & leurs espadons triomphent de la grosse artillerie & de la brillante gendarmerie de Bourgogne. Les Suisses étaient alors les seuls dans l'Europe qui combattissent pour la liberté. Les princes, les républiques même, comme Venise, Florence, Gênes,

n'avaient presque été en guerre que pour leur agrandissement. Jamais peuple ne défendit mieux cette liberté précieuse que les Suisses. Il ne leur a manqué que des historiens.

C'est à cette bataille de Morat que Charles le téméraire perdit ce beau diamant, qui passa depuis au duc de Florence. Un Suisse, qui le trouva parmi les dépouilles, le vendit pour un écu.

Charles le téméraire périt enfin devant Nanci, 1477.
trahi par le napolitain Campo-Basso, & tué, en fuyant après la bataille, par Bausemont, gentilhomme lorrain.

Par sa mort, le duché de Bourgogne, l'Artois, le Charolais, Mâcon, Bar-sur-Seine, Lille, Douai, les villes sur la Somme, reviennent à Louis XI, roi de France, comme des fiefs de la couronne; mais la Flandre qu'on nomme impériale, avec tous les Pays-Bas & la Franche-Comté, appartenaient à la jeune princesse Marie, fille du dernier duc.

Ce que fit certainement de mieux Fréderic III, fut de marier son fils Maximilien avec cette riche héritière.

Maximilien épouse Marie, le 17 août, dans la ville de Gand, & Louis XI, qui avait pu la donner en mariage à son fils, lui fait la guerre.

Ce droit féodal, qui n'est, dans son principe, que le droit du plus fort, & dans ses conséquences, qu'une source éternelle de discordes, allumait cette guerre contre la princesse. Le Hainaut devait-il revenir à la France? était-ce une province impériale? la France avait-elle des droits sur Cambrai? en avait-elle sur l'Artois? la Franche-Comté devait-elle être encore réputée province de l'Empire? était-elle de la succession de Bourgogne, ou reversible à la couronne de France? Maximilien aurait bien voulu tout l'héritage. Louis XI voulait tout ce qui était à sa bienséance. C'est

donc ce mariage qui eſt la véritable origine de tant de guerres malheureuſes entre les maiſons de France & d'Autriche; c'eſt parce qu'il n'y avait point de loi reconnue, que tant de peuples ont été ſacrifiés.

Louis XI s'empare d'abord des deux Bourgognes, & vers les Pays-Bas, de tout ce qu'il peut prendre dans l'Artois & dans le Hainaut.

1478. Un prince d'Orange, de la maiſon de Châlons en Franche-Comté, tâche de conſerver cette province à Marie. Cette princeſſe ſe défend dans les Pays-Bas, ſans que ſon mari puiſſe lui fournir des ſecours d'Allemagne. Maximilien n'était encore que le mari indigent d'une héroïne ſouveraine. Il preſſe les princes allemands d'embraſſer ſa cauſe. Chacun ſongeait à la ſienne propre. Un landgrave de Heſſe enlevait un électeur de Cologne & le retenait en priſon. Les chevaliers teutons prenaient Riga en Livonie. Mathias Huniade était prêt à s'accommoder avec Mahomet II.

1479. Enfin Maximilien, aidé des ſeuls Liégeois, ſe met à la tête des armées de ſa femme; on les appelle les armées flamandes, quoique la Flandre proprement dite, c'eſt-à-dire, le pays depuis Lille juſqu'à Gand, fût en partie aux Français. La princeſſe Marie eut une armée plus forte que le roi de France.

1480. Maximilien défait les Français à la journée de Guinegaſte, au mois d'Août. Cette bataille n'eſt pas de celles qui décident du ſort de toute une guerre.

On négocie. Le pape Sixte IV envoie un légat en Flandre. On fait une trève de deux années. Où eſt, pendant tout ce temps, l'empereur Fréderic III? Il ne fait rien pour ſon fils ni pendant la guerre, ni pendant les négociations; mais il lui avait donné Marie de Bourgogne, & c'était beaucoup.

1481. Cependant les Turcs aſſiègent Rhodes; le fameux

grand-maître d'Aubuſſon, à la tête de ſes chevaliers, fait lever le ſiége au bout de trois mois.

Mais le bacha Acomat aborde dans le royaume de Naples avec cent cinquante galères. Il prend Otrante d'aſſaut. Tout le royaume eſt près d'être envahi. Rome tremble. L'indolence des princes chrétiens n'échappe à ce torrent que par la mort imprévue de Mahomet II. Et les Turcs abandonnent Otrante.

Accord bizarre de Jean, roi de Danemarck & de Suède, avec ſon frère Fréderic, duc de Holſtein. Le roi & le duc doivent gouverner le Holſtein, fief de l'Empire, & Sleſvich, fief du Danemarck, en commun. Tous les accords ont été des ſources de guerres, mais celui-ci ſur-tout.

Les cantons de Fribourg en Suiſſe & de Soleure ſe joignent aux huit autres. C'eſt un très-léger évènement par lui-même. Deux petites villes ne ſont rien dans l'hiſtoire du monde; mais devenues membres d'un corps toujours libre, cette liberté les met au-deſſus des plus grandes provinces qui ſervent.

Marie de Bourgogne meurt. Maximilien gouverne 1482.
ſes états au nom du jeune Philippe ſon fils. Les villes des Pays-Bas ont toutes des priviléges. Ces priviléges cauſent preſque toujours des diſſentions entre le peuple qui veut les ſoutenir, & le ſouverain qui veut les faire plier à ſes volontés. Maximilien réduit la Zélande, Leyde, Utrecht, Nimègue.

Preſque toutes les villes ſe ſoulèvent l'une après 1483.
l'autre, mais ſans concert, & ſont ſoumiſes l'une 1484.
après l'autre. Il reſte toujours un levain de mécon- 1485.
tentement.

On était ſi loin de s'unir contre les Turcs, que 1486.
Mathias Huniade, roi de Hongrie, au lieu de profiter de la mort de Mahomet II pour les attaquer, atta-

que l'empereur. Quelle eſt la cauſe de cette guerre du prétendu fils contre le prétendu père ? il eſt difficile de la dire. Il veut s'emparer de l'Autriche. Quel droit y avait-il ? ſes troupes battent les Impériaux, il prend Vienne : voilà ſon ſeul droit. L'empereur paraît inſenſible à la perte de la Baſſe-Autriche ; il voyage pendant ce temps-là dans les Pays-Bas, & de là il va à Francfort faire élire, par tous les électeurs, ſon fils Maximilien roi des Romains. On ne peut avoir moins de gloire perſonnelle, ni mieux préparer la grandeur de ſa maiſon.

Maximilien eſt couronné à Aix-la-chapelle, le 9 avril, par l'archevêque de Cologne ; le pape Innocent VIII y donne ſon conſentement, que les papes veulent toujours qu'on croie néceſſaire.

L'empereur, qui a eu, dans la diète de Francfort, le crédit de faire ſon fils roi des Romains, n'a pas celui d'obtenir cinquante mille florins par mois pour recouvrer l'Autriche. C'eſt une de ces contradictions qu'on rencontre ſouvent dans l'hiſtoire.

Ligue de Suabe pour prévenir les guerres particulières qui déchirent l'Allemagne & qui l'affaibliſſent.

Ce fut d'abord un réglement de tous les princes à la diète de Francfort, une loi comminatoire qui met au ban de l'Empire tous ceux qui attaqueront leurs voiſins. Enſuite tous les gentilshommes de Suabe s'aſſocièrent pour venger les torts. Ce fut une vraie chevalerie. Ils allaient par troupes démolir des châteaux de brigands ; ils obligèrent même le duc George de Bavière à ne plus perſécuter ſes voiſins. C'était la milice du bien public : elle ne dura pas.

1487. L'empereur fait avec Mathias Huniade un traité qu'un vaincu ſeul peut faire. Il lui laiſſe la Baſſe-Autriche juſqu'à ce qu'il paie au vainqueur tous les frais

frais de la guerre; mais faisant toujours valoir son titre de père, & se réservant le droit de succéder à son fils adoptif dans le royaume de Hongrie.

Le roi des Romains, Maximilien, se trouve dans 1488.
les Pays Bas attaqué à la fois par les Français & par ses sujets. Les habitans de Bruges, sur lesquels il voulait établir quelques impôts, contre les loix du pays, s'avisent tout d'un coup de le mettre en prison, & l'y tiennent quatre mois; ils ne lui rendirent sa liberté qu'à condition qu'il ferait sortir le peu de troupes allemandes qu'il avait avec lui, & qu'il ferait la paix avec la France.

Comment se peut-il faire que le ministère du jeune Charles VIII, roi de France, ne profitât pas d'une si heureuse conjoncture! Le ministère alors était faible.

Maximilien épouse secrètement en secondes noces, 1489.
par procureur, la duchesse Anne de Bretagne. S'il l'eût épousée en effet, & qu'il eût eu des enfans, la maison d'Autriche pressait la France par les deux bouts. Elle l'entourait à la fois par la Franche-Comté, l'Alsace, la Bretagne & les Pays-Bas.

Mathias Corvin Huniade étant mort, il faut voir si 1490.
l'empereur Frédéric, son père adoptif, lui succédera en vertu des traités. Frédéric donne son droit à Maximilien son fils.

Mais Béatrix, veuve du dernier roi, fait jurer aux Etats qu'ils reconnaîtront celui qu'elle épousera; elle se remarie aussi-tôt à Ladislas Jagellon, roi de Bohême; & les Hongrois le couronnent.

Maximilien reprend du moins sa Basse-Autriche, & porte la guerre en Hongrie.

On renouvelle, entre Ladislas Jagellon & Maxi- 1491.
milien, ce même traité que Frédéric III avait fait avec Mathias. Maximilien est reconnu héritier présomptif

de Ladiflas Jagellon, en Hongrie & en Bohême.

La deftinée préparait ainfi de loin la Hongrie à obéir à la maifon d'Autriche.

L'empereur, dans ce temps de profpérité, fait un acte de vigueur; il met au ban de l'Empire Albert de Bavière duc de Munich, fon gendre. C'eft une chofe étonnante que le nombre des princes de cette maifon auxquels on a fait ce traitement. De quoi s'agiffait-il? d'une donation du Tirol, faite folennellement à ce duc de Bavière par Sigifmond d'Autriche; & cette donation ou vente fecrète était regardée comme la dot de fa femme Cunégonde, propre fille de l'empereur Frédéric III.

L'empereur prétendait que le Tirol ne pouvait pas s'aliéner: tout l'Empire était partagé fur cette queftion, preuve indubitable qu'il n'y avait point de lois claires; & c'eft en effet ce qui manque le plus aux hommes.

Le ban de l'Empire, dans un tel cas, n'eft qu'une déclaration de guerre; mais on s'accommoda bientôt. Le Tirol refta à la maifon d'Autriche: on fait quelques compenfations à la Bavière, & le duc de Bavière rend Ratisbonne, dont il s'était emparé depuis peu.

Ratisbonne était une ville impériale. Le duc de Bavière, fondé fur fes anciens droits, l'avait mife au rang de fes Etats; elle eft de nouveau déclarée ville impériale; il refta feulement aux ducs de Bavière la moitié des droits de péages.

1492. Le roi des Romains, Maximilien, qui comptait établir paifiblement la grandeur de fa maifon en mariant fa fille Marguerite d'Autriche à Charles VIII, roi de France, chez qui elle était élevée, & en époufant bientôt Anne de Bretagne, époufée déjà en fon nom par procureur, apprend que fa femme eft mariée

en effet à Charles VIII, le 6 décembre 1491, & qu'on va lui renvoyer sa fille Marguerite. Les femmes ne sont plus des sujets de guerre entre les princes, mais les provinces le sont.

L'héritage de Marie de Bourgogne fomentait une discorde éternelle, comme l'héritage de Mathilde avait si long-temps troublé l'Italie.

Maximilien surprend Arras; il conclut ensuite une paix avantageuse, par laquelle le roi de France lui cède la Franche-Comté en pure souveraineté, & l'Artois, le Charolais & Nogent, à condition d'hommage.

Ce n'est pas à Maximilien proprement qu'on cède ces pays, c'est à Philippe, son fils, comme représentant Marie de Bourgogne, sa mère.

Il faut avouer que nul roi des Romains ne commença sa carrière plus glorieusement que Maximilien. La victoire de Guinegaste sur les Français, l'Autriche reconquise, Arras prise & l'Artois gagné d'un coup de plume, le couvraient de gloire.

Frédéric III meurt le 19 août, âgé de soixante- 1493.
dix-huit ans; il en régna cinquante-trois. Nul règne d'empereur ne fut plus long; mais ce ne fut pas le plus glorieux.

MAXIMILIEN,

QUARANTIÈME EMPEREUR.

VERS le temps de l'avénement de Maximilien à l'Empire, l'Europe commençait à prendre une face nouvelle. Les Turcs y possèdent déjà un vaste terrain: les Vénitiens, qui leur opposent à peine une barrière, conservaient encore Chypre, Candie, une partie de

la Grèce, de la Dalmatie. Ils s'étendaient en Italie; & la ville de Venise seule valait mieux que tous ses domaines. L'or des nations coulait chez elle par tous les canaux du commerce.

Les papes étaient redevenus souverains de Rome, mais souverains très-gênés dans cette capitale; & la plupart des terres qu'on leur avait données, & qui avaient toujours été contestées, étaient perdues pour eux.

La maison de Gonzague était en possession de Mantoue, ville de la comtesse Mathilde; & jamais le saint-siége n'a possédé ce fief de l'Empire. Parme & Plaisance, qui ne leur avaient pas appartenu davantage, étaient entre les mains des Sforzes, ducs de Milan. La maison d'Este régnait à Ferrare & à Modène. Les Bentivoglio avaient Bologne; les Bailloni, Pérouse; les Polentini, Ravenne; les Manfredi, Faenza; les Rimario, Imola & Forli : presque tout ce qu'on appelle la Romagne & le patrimoine de Saint Pierre était possédé par des seigneurs particuliers, dont la plupart avaient obtenu aisément des diplomes de vicaires de l'Empire.

Les Sforzes depuis cinquante ans n'avaient pas même daigné prendre ce titre. Florence en avait un plus beau, celui de *libre*, sous l'administration, non sous la puissance des Médicis.

L'Etat de Savoie encore très-resserré, manquant d'argent & de commerce, était alors bien moins considéré que les Suisses.

Si des Alpes on jette la vue sur la France, on la voit commencer à renaître. Ses membres, long-temps séparés, se réunissent & font un corps puissant.

Le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII achève de fortifier ce royaume, accru sous Louis XI

de la Bourgogne & de la Provence. Elle n'avait influé en rien dans l'Europe depuis la décadence de la race de Charlemagne.

L'Efpagne, encore plus malheureufe qu'elle pendant fept cents années, reprenait en même temps une vie nouvelle. Ifabelle & Ferdinand venaient d'arracher aux Maures le royaume de Grenade, & portaient leurs vues fur Naples & Sicile.

Le Portugal a été occupé d'une entreprife & d'une gloire inouie jufqu'alors. Il commençait à ouvrir une nouvelle route au commerce du monde, en apprenant aux hommes à pénétrer aux Indes par l'Océan. Voilà les fources de tous les grands évènemens qui ont depuis agité l'Europe entière.

Les Turcs, fous Bajazet II, moins terribles que 1494.
fous Mahomet, ne laiffent pas de l'être encore. Ils font des incurfions en Hongrie & fur les terres de la maifon d'Autriche; mais ce ne font que quelques vagues qui battent les rivages après une grande tempête. Maximilien va raffurer la Croatie & la Carniole.

Il époufe à Infpruck la nièce de Ludovic Sforze, ou Louis le Maure, ufurpateur de Milan, empoifonneur de fon pupille, héritier naturel. Ce n'était pas d'ailleurs une maifon où la nobleffe du fang pût illuftrer les crimes. L'argent feul fit le mariage. Maximilien prit à la fois Blanche de Sforze, & donna l'inveftiture du Milanais à Louis le maure. L'Allemagne en fut indignée.

Dans le même temps, ce Louis le maure appelle auffi Charles VIII en Italie, & lui donne encore de l'argent. Un duc de Milan foudoyer à la fois un empereur & un roi de France!

Il les trompe tous deux. Il croit qu'il pourra partager avec Charles VIII la conquête de Naples, & il

veut que pendant que Charles VIII ſera en Italie, l'empereur tombe ſur la France. Ce commencement du ſeizième ſiècle eſt fameux par les intrigues les plus profondes, par les perfidies les plus noires. C'était un temps de criſe pour l'Europe, & ſur-tout pour l'Italie, où pluſieurs petits princes voulaient regagner par le crime ce qui leur manquait en pouvoir.

1495. Nouvelle chambre impériale établie à Francfort. Le comte de Hohenzollern, aîné de la maiſon de Brandebourg, en eſt le premier préſident. C'eſt cette même chambre qui fut depuis transférée à Vorms, à Nuremberg, à Augsbourg, à Ratisbonne, à Spire & enfin à Vetzlar, où elle a des procès à juger qui durent depuis ſa fondation.

Virtemberg érigé en duché.

Grande diſpute pour ſavoir ſi le duché de Lorraine eſt un fief de l'Empire. Le duc René fait hommage & ſerment de fidélité comme duc de Lorraine & de Bar, en proteſtant qu'il ne relève que pour quelques fiefs. Qui doit avoir plus de poids, ou l'hommage ou la proteſtation ?

Pendant que Charles VIII, appelé en Italie par Louis le maure & par le pape Alexandre IV, traverſe rapidement toute l'Italie en conquérant, & ſe rend maître du royaume de Naples ſur un bâtard de la maiſon d'Arragon, ce même Louis le maure, ce même pape Alexandre IV, s'uniſſent avec Maximilien & les Vénitiens pour l'en chaſſer. Charles VIII devait s'y attendre : il paraiſſait trop redoutable & ne l'était pas aſſez.

1496. Maximilien va en Italie dès que Charles VIII en eſt chaſſé. Il y trouve ce qu'on y a toujours vu, la haine contre les Français & contre les Allemands, la défiance & la diviſion entre les puiſſances. Mais ce qui

eſt à remarquer, c'eſt qu'il y arrive le plus faible. Il n'a que mille chevaux & quatre ou cinq mille landſkenets : il paraiſſait le penſionnaire de Louis le maure. Il écrit au duc de Savoie, au marquis de Saluces, au duc de Modène, feudataires de l'Empire, de venir le trouver & d'aſſiſter à ſon couronnement à Pavie. Tous ces ſeigneurs le refuſent; tous lui font ſentir qu'il eſt venu trop mal accompagné, & que l'Italie ſe croit indépendante.

Etait-ce la faute des empereurs, s'ils avaient en Italie ſi peu de crédit? il paraît que non. Les princes, les diètes d'Allemagne ne leur fourniſſaient preſque point de ſubſides. Ils tiraient peu de choſe de leurs domaines. Les Pays-Bas n'appartenaient pas à Maximilien, mais à ſon fils. Le voyage d'Italie était ruineux.

Le droit féodal cauſe toujours des troubles. Une 1497. diète de Vorms ayant ordonné une taxe légère pour les beſoins de l'Empire, la Friſe ne veut point payer cette taxe. Elle prétend toujours n'être point fief de l'Empire. Maximilien y envoie le duc de Saxe en qualité de gouverneur, pour réduire les Friſons, peuple pauvre & amoureux de ſa liberté, reſte (du moins en partie) des anciens Saxons qui avaient combattu Charlemagne. Ils ſe défendirent, mais non pas ſi heureuſement que les Suiſſes.

Charles VIII venait de mourir; & malgré les trè- 1498. ves, malgré les traités, Maximilien fait une irruption du côté de la Bourgogne; irruption inutile, après laquelle on fait encore de nouvelles trèves. Maximilien perſiſtait toujours à réclamer pour ſon fils, Philippe le beau, toute la ſucceſſion de Marie de Bourgogne.

Louis XII rend pluſieurs places à ce jeune prince, qui prête hommage-lige au chancelier de France dans Arras, pour le Charolais, l'Artois & la Flandre; &

l'on convient, de part & d'autre, qu'on se rapportera, pour le duché de Bourgogne, à la décision du parlement de Paris.

Maximilien négocie avec les Suisses, qu'on regardait comme invincibles chez eux.

Les dix cantons alliés font une ligue avec les Grisons. Maximilien espère les regagner par la douceur. Il leur écrit une lettre flatteuse. Les Suisses, dans leur assemblée de Zurich, s'écrient : « point de confiance » en Maximilien.

1499. Les Autrichiens attaquent les Grisons. Les Suisses défont les Autrichiens, & soutiennent non-seulement leur liberté, mais celle de leurs alliés. Les Autrichiens sont encore défaits dans trois combats.

L'empereur fait enfin la paix avec les dix cantons, comme avec un peuple libre.

1500. La ville impériale de Bâle, Schaffouse, Appenzel, entrent dans l'union suisse, laquelle est composée de treize cantons.

Conseil aulique projeté par Maximilien. C'est une image de l'ancien tribunal qui accompagnait autrefois les empereurs. Cette chambre est approuvée des états de l'Empire dans la diète d'Augsbourg. Il est libre d'y porter les causes, ainsi qu'à la chambre impériale : mais le conseil aulique ayant plus de pouvoir, fait mieux exécuter des arrêts, & devient un des grands soutiens de la puissance impériale. Cette chambre ne prit sa forme qu'en 1512.

L'Empire est divisé en dix cercles. Les terres électorales y sont comprises, ainsi que tout le reste de l'Empire. Et ce réglement n'eut encore force de loi que douze ans après, à la diète de Cologne.

Les directeurs de ces dix cercles sont d'abord nommés par l'empereur. Le cercle de Bourgogne, qui com-

prenait toutes les terres & même toutes les prétentions de Philippe d'Autriche, eſt dans les commencemens un cercle électif comme les neuf autres.

Naiſſance de Charles-Quint, dans la ville de Gand, le 24 février, jour de ſaint Mathias, ce qu'on a remarqué parce que ce jour lui fut toujours depuis favorable. Il eut d'abord le nom de duc de Luxembourg.

Dans la même année, la fortune de cet enfant ſe déclare. Dom Michel infant d'Eſpagne meurt, & l'infante Jeanne, mère du jeune prince, devient l'héritière préſomptive de la monarchie.

C'eſt dans ce temps qu'on découvrait un nouveau monde, dont Charles-Quint devait un jour recueillir les fruits.

Maximilien avait été vaſſal de la France pour une 1501.
partie de la ſucceſſion de Bourgogne. Louis XII demande d'être le ſien pour le Milanais. Il venait de conquérir cette province ſur Louis le maure, oncle & feudataire de l'empereur, ſans que Maximilien eût paru s'inquiéter de la deſtinée d'un pays ſi cher à tous ſes prédéceſſeurs.

Louis XII avait auſſi conquis & partagé le royaume de Naples avec Ferdinand roi d'Arragon, ſans que Maximilien s'en fût inquiété davantage.

Maximilien promet l'inveſtiture de Milan, à condition que madame Claude, fille de Louis XII & d'Anne de Bretagne, épouſera le jeune Charles de Luxembourg. Il veut déclarer le Milanais fief féminin : il n'y a certainement ni fief féminin ni fief maſculin par leur nature. Tout cela dépend de l'uſage inſenſiblement établi, qu'une fille hérite ou n'hérite pas.

Louis XII devait bien regarder en effet le Milanais comme un fief féminin, puiſqu'il n'y avait prétendu que par le droit de ſon aïeule Valentine Viſconti.

Maximilien voulait qu'un jour le Milanais & la Bretagne dussent passer à son petit-fils : en ce cas, Louis XII n'eût vaincu & ne se fût marié que pour la maison d'Autriche.

L'archiduc Philippe & sa femme Jeanne, fille de Ferdinand & d'Isabelle, vont se faire reconnaître héritiers du royaume d'Espagne. Philippe y prend le titre de prince des Asturies.

Maximilien ne voit que des grandeurs réelles pour sa postérité, & n'a guère que des titres pour lui-même ; car il n'a qu'une ombre de pouvoir en Italie, & la préséance en Allemagne. Ce n'est qu'à force de politique qu'il peut exécuter ses moindres desseins.

1503. Il tente de faire un électorat de l'Autriche : il n'en peut venir à bout.

Les électeurs conviennent de s'assembler tous les deux ans pour maintenir leurs privilèges.

L'extinction des grands fiefs en France, réveillait en Allemagne l'attention des princes.

Les papes commençaient à former une puissance temporelle, & Maximilien les laissait agir.

Urbin, Camérino & quelques autres territoires, venaient d'être ravis à leurs nouveaux maîtres par un des bâtards du pape Alexandre VI. C'est ce fameux César Borgia, diacre, archevêque, prince séculier; il employa, pour envahir sept ou huit petites villes, plus d'art que les Alexandre, les Gengis & les Tamerlan n'en mirent à conquérir l'Asie. Son père le pape & lui réussirent par l'empoisonnement & le meurtre ; & le bon roi Louis XII avait été long-temps lié avec ces deux hommes sanguinaires, parce qu'il avait besoin d'eux. Pour l'empereur, il semblait alors perdre de vue toute l'Italie.

La ville de Lubeck déclare la guerre au Danemarck.

Il ſemblait que Lubeck voulût alors être dans le Nord ce que Veniſe était dans la mer adriatique. Comme il y avait beaucoup de troubles en Suède & en Danemarck, Lubeck ne fut pas écraſée.

Les querelles du Danemarck & de la Suède n'appartiennent pas à l'hiſtoire de l'Empire; mais il ne faut pas oublier que les Suédois ayant élu un adminiſtrateur, & que le roi de Danemarck, Jean, ne le trouvant pas bon, & ayant condamné les ſénateurs de Suède comme rebelles & parjures, envoya ſa ſentence à l'empereur pour la faire confirmer. 1504.

Ce roi Jean avait été élu roi de Danemarck, de Suède & de Norvège; & cependant il a beſoin qu'un empereur, qui n'était pas puiſſant, approuve & confirme ſa ſentence. C'eſt que le roi Jean, avec ſes trois couronnes, n'était pas puiſſant lui-même, & ſurtout en Suède dont il avait été chaſſé. Mais ces déférences, dont on voit de temps en temps des exemples, marquent le reſpect qu'on avait toujours pour l'Empire. On s'adreſſait à lui quand on croyait en avoir beſoin; comme on s'adreſſa ſouvent au ſaint-ſiége pour fortifier des droits incertains. Maximilien ne manqua pas de faire valoir, au moins par des reſcrits, l'autorité qu'on lui attribuait. Il manda aux états de Suède qu'ils euſſent à obéir, qu'autrement il procéderait contre eux ſelon les droits de l'Empire.

Cette année vit naître une guerre civile entre la branche palatine & celle qui poſsède la Bavière. La branche palatine eſt condamnée d'abord dans une diète à Augsbourg. Cependant on n'en fait pas moins la guerre: triſte conſtitution d'un état, quand les lois ſont ſans force. La branche palatine perd dans cette guerre plus d'un territoire.

On conclut à Blois un traité ſingulier entre les am-

baſſadeurs de Maximilien & ſon fils Philippe d'une part, & le cardinal d'Amboiſe de l'autre, au nom de Louis XII.

Ce traité confirme l'alliance avec la maiſon d'Autriche ; alliance par laquelle Louis XII devait à la vérité être inveſti du duché de Milan, mais par laquelle, ſi Louis XII rompait le mariage de madame Claude avec l'archiduc Charles de Luxembourg, le prince aurait en dédommagement le duché de Bourgogne, le Milanais & le comté d'Aſti ; comme auſſi, en cas que la rupture vînt de la part de Maximilien ou de Philippe, prince d'Eſpagne, père du jeune archiduc, la maiſon d'Autriche céderait non-ſeulement ſes prétentions ſur le duché de Bourgogne, mais auſſi l'Artois & le Charolais, & d'autres domaines. On a peine à croire qu'un tel traité fût ſérieux. Si Louis XII mariait la princeſſe, il perdait la Bretagne ; s'il rompait le mariage, il perdait la Bourgogne. On ne pouvait excuſer de telles promeſſes que par le deſſein de ne les pas tenir. C'était ſauver une imprudence par une honte.

1505. La reine de Caſtille, Iſabelle, meurt. Son teſtament déshérite ſon gendre Philippe, père de Charles de Luxembourg, & Charles ne doit régner qu'à l'âge de vingt ans ; c'était pour conſerver à Ferdinand d'Arragon, ſon mari, le royaume de Caſtille.

La mère de Charles de Luxembourg, Jeanne, fille d'Iſabelle, héritière de la Caſtille, fut, comme on ſait, ſurnommée Jeanne-la-folle. Elle mérita dès-lors ce titre. Un ambaſſadeur d'Arragon vint à Bruxelles, & l'engagea à ſigner le teſtament de ſa mère.

1506. Accord entre Ferdinand d'Arragon & Philippe. Celui-ci conſent à régner en commun avec ſa femme & Ferdinand ; on mettra le nom de Ferdinand le pre-

mier dans les actes publics, ensuite le nom de Jeanne, & puis celui de Philippe ; manière sûre de brouiller bientôt trois personnes, aussi le furent-elles.

Les états de la France, d'intelligence avec Louis XII & avec le cardinal d'Amboise, s'opposent au traité qui donnait madame Claude & la Bretagne à la maison d'Autriche. On fait épouser cette princesse à l'héritier présomptif de la couronne, le comte d'Angoulême, depuis François I. Charles VIII avait eu la femme de Maximilien ; François I eut celle de Charles-Quint.

Pendant qu'on fait tant de traités en-deçà des Alpes, que Philippe & Jeanne vont en Espagne, que Maximilien se ménage par-tout, & épie toujours l'héritage de la Hongrie, les papes poursuivent leur nouveau dessein de se faire une grande souveraineté par la force des armes. Les excommunications étaient des armes trop usées. Le pape Alexandre VI avait commencé ; Jules II achève : il prend Bologne sur les Bentivoglio ; & c'est Louis XII, ou plutôt le cardinal d'Amboise qui l'assiste dans cette entreprise. Il avait déjà réuni au domaine du saint-siége ce que César Borgia avait pris pour lui. Alexandre VI n'avait en effet agi que pour son fils ; mais Jules II conquérait pour Rome.

Le roi titulaire d'Espagne, Philippe, meurt à Burgos. Il nomme en mourant Louis XII tuteur de son fils Charles. Ce testament n'est fondé que sur la haine qu'il avait pour Ferdinand, son beau-père ; & malgré la rupture du mariage de madame Claude, il croyait Louis XII beaucoup plus honnête homme que son beau-père, Ferdinand-le-catholique, monarque très-religieux, mais très-perfide, qui avait trompé tout le monde, sur-tout ses parens, & particulièrement son gendre.

1507. Chose étrange ! les Pays Bas, dans cette minorité de Charles, ne veulent point reconnaître l'empereur Maximilien pour régent. Ils disent que Charles est français, parce qu'il est né à Gand, capitale de la Flandre, dont son père a fait hommage au roi de France. Sur ce prétexte, les dix-sept provinces se gouvernent elles-mêmes pendant dix-huit mois, sans que Maximilien puisse empêcher cet affront. Il n'y avait point alors de pays plus libre sous des maîtres que les Pays-Bas. Il s'en fallait beaucoup que l'Angleterre fût parvenue à ce degré de liberté.

1508. Une guerre contre la maison de Gueldre, chassée depuis long-temps de ses états, & qui en ayant recouvré une partie, combattait toujours pour l'autre, engage enfin les états à déférer la régence à Maximilien; & Marguerite d'Autriche, fille chérie de Maximilien, en est déclarée gouvernante.

Maximilien veut enfin essayer si en se faisant couronner à Rome, il pourra reprendre quelque crédit en Italie. L'entreprise était difficile. Les Vénitiens, devenus plus puissans que jamais, lui déclarent hautement qu'ils l'empêcheront de pénétrer en Italie, s'il y arrive avec une escorte trop grande. Le gouverneur de Milan, pour Louis XII, se joint aux Vénitiens. Le pape Jules II lui fait dire qu'il lui accorde le titre d'empereur, mais qu'il ne lui conseille pas d'aller à Rome.

Il s'avance jusqu'à Véronne, malgré les Vénitiens qui n'avaient pas assez tôt gardé les passages. Ils lui tiennent parole, & le forcent à rebrousser à Inspruck.

Le fameux Alviano, général des Vénitiens, défait entièrement la petite armée de l'empereur vers le Trentin. Les Vénitiens s'emparent de presque toute cette province; & leur flotte prend Trieste, Capo-

d'Istria & d'autres villes. L'Alviano rentre en triomphe dans Venise.

Maximilien alors, pour toute ressource, enjoint par une lettre circulaire à tous les états de l'Empire de lui donner le titre d'empereur romain élu, titre que ses successeurs ont toujours pris depuis à leur avénement. L'usage auparavant n'accordait le nom d'empereur qu'à ceux qui avaient été couronnés à Rome.

Il s'en fallait bien alors que l'Empire existât dans 1509.
l'Italie. Il n'y avait plus que deux grandes puissances avec beaucoup de petites. Louis XII, d'un côté, maître du Milanais, & de Gênes, & ayant une communication libre par la Provence, menaçait le royaume de Naples, imprudemment partagé auparavant avec Ferdinand d'Arragon, qui prit tout pour lui avec la perfidie qu'on nomme politique. L'autre puissance nouvelle était Venise, rempart de la chrétienté contre les infidèles; rempart à la vérité éboulé en cent endroits, mais résistant encore par les villes qui lui restaient en Grèce, par les îles de Candie, de Chypre, par la Dalmatie. D'ailleurs elle n'était pas toujours en guerre avec l'Empire ottoman; & elle gagnait beaucoup plus avec les Turcs par son commerce, qu'elle n'avait perdu dans ses possessions.

Son domaine en terre-ferme commençait à être quelque chose. Les Vénitiens s'étaient emparés, après la mort d'Alexandre VI, de Faenza, de Rimini, de Cesène, de quelques territoires du Ferrarois & du duché d'Urbin. Ils avaient Ravenne; ils justifiaient la plupart de ces acquisitions, parce qu'ayant aidé les maisons dépossédées par Alexandre VI à reprendre leurs domaines, ils en avaient eu ces territoires pour récompense.

Ces républicains possédaient depuis long-temps

Padoue, Véronne, Vicence, la marche Trévisane, le Frioul. Ils avaient vers le Milanais Bresse & Bergame. François Sforze leur avait donné Crème : Louis XII leur avait cédé Crémone & la Guiara d'Adda.

Tout cela ne composait pas dans l'Italie un état si formidable, que l'Europe dût y craindre les Vénitiens comme des conquérans. La vraie puissance de Venise était dans le trésor de Saint-Marc. Il y avait alors de quoi soudoyer l'empereur & le roi de France.

Au mois d'avril 1509, Louis XII marche contre les Vénitiens ses anciens alliés, à la tête d'une gendarmerie qui allait à quinze mille chevaux, douze mille hommes d'infanterie française, & huit mille suisses. L'empereur avance contre eux du côté de l'Istrie & du Frioul. Jules II, premier pape guerrier, entre à la tête de dix mille hommes dans les villes de la Romagne.

Ferdinand d'Arragon, comme roi de Naples, se déclare aussi contre les Vénitiens, parce qu'ils avaient quelques ports dans le royaume de Naples pour sûreté de l'argent qu'ils avaient prêté autrefois.

Le roi de Hongrie se déclarait aussi, espérant avoir la Dalmatie. Le duc de Savoie mettait la main à cette entreprise, à cause de ses prétentions sur le royaume de Chypre. Le duc de Ferrare, vassal du saint-siége, en était aussi. Enfin, hors le grand Turc, tout le continent de l'Europe veut accabler à la fois les Vénitiens.

Le pape Jules II avait été le premier moteur de cette singulière ligue des forts contre les faibles, si connue par le nom de ligue de Cambrai : & lui, qui aurait voulu fermer pour jamais l'Italie aux étrangers, en inondait ce pays.

Louis XII a le malheur de battre les Vénitiens à la journée

journée de Guiara d'Adda d'une manière complette. Cela n'était pas bien difficile. Les armées mercenaires de Venise pouvaient bien tenir contre les autres Condottieri d'Italie, mais non pas contre la gendarmerie française.

Le malheur de Louis XII en battant les Vénitiens, était de travailler pour l'empereur. Maître de Gênes & de Milan, il ne tenait qu'à lui de donner la main aux Vénitiens pour fermer à jamais l'entrée de l'Italie aux Allemands.

La crainte de la puissance de Venise était mal fondée. Venise n'était que riche; & il fallait fermer les yeux pour ne pas voir que les nouvelles routes de commerce par le cap de Bonne-Espérance & par les mers de l'Amérique, allaient tarir les sources de la puissance vénitienne.

Louis XII, pour surcroît, avait encore donné cent mille écus d'or à Maximilien, sans lesquels cet empereur n'aurait pu marcher de son côté vers les Alpes.

Le 14 juin 1509, l'empereur donne dans la ville de Trente l'investiture du Milanais, que le cardinal d'Amboise reçoit pour Louis XII. Non-seulement l'empereur donne ce duché au roi: mais au défaut de ses héritiers il le donne au comte d'Angoulême, François I. C'était le prix de la ruine de Venise.

Maximilien pour ce parchemin avait reçu cent soixante mille écus d'or. Tout se vendait ainsi depuis près de trois siècles. Louis XII eût pu employer cet argent à s'établir en Italie: il s'en retourne en France après avoir réduit Venise presque dans ses seules lagunes.

L'empereur s'avance alors du côté du Frioul, & retire tout le fruit de la victoire des Français. Mais Venise, pendant l'absence de Louis XII, reprend

courage : son argent lui donne de nouvelles armées. Elle fait lever à l'empereur le siége de Padoue : elle se raccommode avec Jules II, le promoteur de la ligue, en lui cédant tout ce qu'il demande.

Le grand dessein de Jules II était *di cacciare i barbari d'Italia*; de défaire une bonne fois l'Italie des Français & des Allemands. Les papes autrefois avaient appelé ces nations pour s'appuyer tantôt de l'une, tantôt de l'autre; Jules voulait un nom immortel en reparant les fautes de ses prédécesseurs, en s'affermissant par lui-même, en délivrant l'Italie. Maximilien aurait voulu aider Jules à chasser les Français.

1510. Jules II se sert d'abord des Suisses, qu'il anime contre Louis XII. Il excite le vieux Ferdinand, roi d'Arragon & de Naples. Il veut ménager la paix entre l'empereur & Venise; & pendant ce temps-là il songe à s'emparer de Ferrare, de Bologne, de Ravenne, de Parme, de Plaisance.

Au milieu de tant d'intérêts divers, une grande diète se tient à Augsbourg. On y agite si Maximilien accordera la paix à Venise.

On y assure la liberté de la ville de Hambourg, long-temps contestée par la maison de Danemarck.

Maximilien & Louis XII sont encore unis; c'est-à-dire que Louis XII aide l'empereur à poursuivre les Vénitiens, & que l'empereur n'aide point Louis XII à conserver le Milanais & Gênes, dont le pape le veut chasser.

Jules II accorde enfin au roi d'Arragon, Ferdinand, l'investiture de Naples qu'il avait promise à Louis XII. Ferdinand, maître affermi dans Naples, n'avait pas besoin de cette cérémonie : aussi ne lui en coûta-t-il que sept mille écus de redevance, au lieu de quarante-huit mille qu'on payait auparavant au saint-siége.

Jules II déclare la guerre au roi de France. Ce roi commençait donc à être bien peu puissant en Italie. 1511.

Le pape guerrier veut conquérir Ferrare, qui appartient à Alfonce d'Este, allié de la France. Il prend la Mirandole & Concordia chemin faisant, & les rend à la maison de Mirandole, mais comme fiefs du saint-siége. Ce sont de petites guerres : mais Jules II avait certainement plus de ressources dans l'esprit que ses prédécesseurs, puisqu'il trouvait de quoi faire ces guerres ; & toutes les victoires des Français avaient bien peu servi, puisqu'elles ne servaient pas à mettre un frein aux entreprises du pape.

Jules II cède à l'empereur, Modène dont il s'était emparé, & ne le cède que dans la crainte que les troupes qui restent au roi de France, dans le Milanais, n'en fassent le siége.

Enfin, le pape réussit à faire signer secrètement à Maximilien une ligue avec lui & le roi Ferdinand, contre la France. Voilà quel fruit Louis XII retire de sa ligue de Cambrai, & de tant d'argent donné à l'empereur. 1512.

Jules II, qui voulait *cacciare i barbari d'Italia*, y introduit donc à la fois des Arragonois, des Suisses, des Allemands.

Gaston de Foix, neveu de Louis XII, gouverneur de Milan, jeune prince qui acquit la plus grande réputation, parce qu'il se soutenait avec très-peu de forces, défait tous les alliés à la bataille de Ravenne, mais il est tué dans sa victoire, & le fruit de la victoire est perdu ; ce qui arrive presque toujours aux Français en Italie. Ils perdent le Milanais après cette célèbre journée de Ravenne qui, en d'autres temps, eût donné l'empire de l'Italie. Pavie est presque la seule place qui leur reste.

Les Suisses qui, excités par le pape, avaient servi à cette révolution, reçoivent de lui, au lieu d'argent, le titre de défenseurs du saint-siége.

Maximilien continue cependant la guerre contre les Vénitiens; mais ces riches républicains se défendent & réparent chaque jour leurs premières pertes.

Le pape & l'empereur négocient sans cesse. C'est cette année que Maximilien fait proposer à Jules II de l'accepter pour son coadjuteur dans le pontificat. Il ne voyait plus d'autre manière de rétablir l'autorité impériale en Italie. C'est dans cette vue qu'il prenait quelquefois le titte de *Pontifex maximus*, à l'exemple des empereurs romains. Sa qualité laïque n'était point une exclusion au pontificat. L'exemple récent d'Amédée de Savoie le justifiait. Le pape s'étant moqué de la proposition de la coadjutorerie, Maximilien songe à lui succéder : il gagne quelques cardinaux : il veut emprunter de l'argent pour acheter le reste des voix à la mort de Jules qu'il croit prochaine. Sa fameuse lettre à l'archiduchesse Marguerite, sa fille, en est un témoignage subsistant encore en original.

L'investiture du duché de Milan, qui trois ans auparavant avait coûté cent soixante mille écus d'or à Louis XII, est donnée à Maximilien Sforze à plus bas prix : au fils de ce Louis-le-maure que Louis XII avait retenu dans une prison si rude, mais si juste. Les mêmes Suisses qui avaient trahi Louis-le-maure pour Louis XII, ramènent le fils en triomphe dans Milan.

Jules II meurt après avoir fondé la véritable grandeur des papes, la temporelle; car pour l'autre, elle diminuait tous les jours. Cette grandeur temporelle pouvait faire l'équilibre de l'Italie, & ne l'a pas fait. La faiblesse d'un gouvernement sacerdotal & le népotisme en ont été la cause.

Guerre entre le Danemarck & les villes anséatiques, 1513.
Lubeck, Dantzick, Vismar, Riga. En voilà plus d'un exemple; on n'en verrait pas aujourd'hui. Les villes ont perdu, les princes ont gagné dans presque toute l'Europe: tant la vraie liberté est difficile à conserver.

Léon X, moins guerrier que Jules II, non moins entreprenant & plus artificieux sans être plus habile, forme une ligue contre Louis XII avec l'empereur, le roi d'Angleterre, Henri VIII, & le vieux Ferdinand d'Arragon. Cette ligue est conclue à Malines le 5 avril, par les soins de cette même Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, qui avait fait la ligue de Cambrai.

L'empereur doit s'emparer de la Bourgogne; le pape, de la Provence; le roi d'Angleterre, de la Normandie; le roi d'Arragon, de la Guienne. Il venait d'usurper la Navarre sur Jean d'Albret avec une bulle du pape, secondée d'une armée. Ainsi les papes, toujours faibles, donnaient les royaumes au plus fort: ainsi, la rapacité se servit toujours des mains de la religion.

Alors Louis XII s'unit à ces mêmes Vénitiens qu'il avait perdus avec tant d'imprudence. La ligue du pape se dissipe presque aussi-tôt que formée. Maximilien tire seulement de l'argent de Henri VIII: c'était tout ce qu'il voulait. Que de faiblesses, que de tromperies, que de cruautés, que d'inconstance, que de rapacité dans presque toutes ces grandes affaires!

Louis XII fait une vaine tentative pour reprendre le Milanais. La Trimouille y marche avec peu de forces. Il est défait à Novarre, par les Suisses. On craignait alors que les Suisses ne prissent le Milanais pour eux-mêmes. Milan, Gênes, sont perdues pour la France, aussi bien que Naples.

Les Vénitiens, qui avaient eu dans Louis XII un ennemi si mal avisé & si terrible, n'ont plus en lui qu'un allié inutile. Les Espagnols de Naples se déclarent contre eux. Ils battent leur fameux général l'Alviano, comme Louis XII l'avait battu.

De tous les princes qui ont signé la ligue de Malines contre la France, Henri VIII d'Angleterre est le seul qui tienne sa parole. Il s'embarque avec les préparatifs & l'espérance des Edouard III & des Henri V. Maximilien, qui avait promis une armée, suit le roi d'Angleterre en volontaire, & Henri VIII donne une solde de cent écus par jour au successeur des Césars, qui avait voulu être pape. Il assiste à une victoire que remporte Henri à la nouvelle journée de Guinegaste, nommée *la journée des éperons*, dans le même lieu où lui-même avait gagné une bataille dans sa jeunesse.

Maximilien se fait donner ensuite une somme plus considérable : il reçoit deux cent mille écus pour faire en effet la guerre.

La France ainsi attaquée par un jeune roi riche & puissant, était en grand danger après la perte de ses trésors & de ses hommes en Italie.

Maximilien emploie du moins une partie de l'argent de Henri à faire attaquer la Bourgogne par les Suisses. Ulric, duc de Virtemberg, y amène de la cavalerie allemande. Dijon est assiégé. Louis XII allait encore perdre la Bourgogne après le Milanais, & toujours par la main des Suisses, que la Trimouille ne put éloigner qu'en leur promettant quatre cent mille écus au nom du roi son maître. Quelles sont donc les vicissitudes du monde, & que ne doit-on pas espérer & craindre, puisqu'on voit les Suisses, encore fumans de tant de sang répandu pour soutenir leur liberté contre la maison d'Autriche, s'armer en faveur de

cette maiſon, & qu'on verra les Hollandais agir de même !

Maximilien, ſecondé des Eſpagnols, entretient toujours un reſte de guerre contre les Vénitiens. C'eſt tout ce qui reſte alors de la ligue de Cambrai : elle avait changé de principe & d'objet ; les Français avaient été d'abord les héros de cette ligue, & en furent enfin les victimes. 1514.

Louis XII, chaſſé d'Italie, menacé par Ferdinand d'Arragon, battu & rançonné par les Suiſſes, vaincu par Henri VIII d'Angleterre qui faiſait revivre les droits de ſes ancêtres ſur la France, n'a d'autre reſſource que d'accepter Marie, ſœur de Henri VIII, pour ſa ſeconde femme.

Cette Marie avait été promiſe à Charles de Luxembourg. C'était le ſort de la maiſon de France d'enlever toutes les femmes promiſes à la maiſon d'Autriche.

Le grand but de Maximilien eſt toujours d'établir ſa maiſon. Il conclut le mariage de Louis, prince de Hongrie & de Bohême, avec ſa petite-fille Marie d'Autriche ; & celui de la princeſſe Anne de Hongrie, avec l'un de ſes deux petits-fils, Charles ou Ferdinand, qui furent depuis empereurs l'un après l'autre. 1515.

C'eſt le premier contrat par lequel une fille ait été promiſe à un mari ou à un autre au choix des parens. Maximilien n'oublie pas dans ce contrat que ſa maiſon doit hériter de la Hongrie, ſelon les anciennes conventions avec la maiſon de Hongrie & de Bohême. Cependant ces deux royaumes étaient toujours électifs ; ce qui ne s'accorde avec ces conventions que parce qu'on eſpère que les ſuffrages de la nation ſeconderont la puiſſance autrichienne.

Charles, déclaré majeur à l'âge de quinze ans com-

mencés, rend hommage au roi de France François I, pour la Flandre, l'Artois & le Charolois. Henri de Nassau prête serment au nom de Charles.

Nouveau mariage proposé encore à l'archiduc Charles. François I lui promet madame René sa belle-sœur. Mais cette apparence d'union couvrait une éternelle discorde.

Le duché de Milan est encore l'objet de l'ambition de François I, comme de Louis XII. Il commence, ainsi que son prédécesseur, par une alliance avec les Vénitiens, & par des victoires.

Il prend, après la bataille de Marignan, tout le Milanais en une seule campagne. Maximilien Sforze va vivre obscurément en France avec une pension de trente mille écus. François I force le pape Léon X à lui céder Parme & Plaisance : il lui fait promettre de rendre Modène, Reggio, au duc de Ferrare : il fait la paix avec les Suisses qu'il a vaincus ; & devient ainsi, en une seule campagne, l'arbitre de toute l'Italie. C'est ainsi que les Français commencent toujours.

Ferdinand-le-catholique, roi d'Arragon, grand-père de Charles-Quint, meurt le 23 janvier, après avoir préparé la grandeur de son petit-fils qu'il n'aimait pas.

Les succès de François I raniment Maximilien. Il lève des troupes dans l'Allemagne avec l'argent que Ferdinand d'Arragon lui a envoyé avant de mourir ; car jamais les états de l'Empire ne lui en fournissent pour ces querelles d'Italie. Alors Léon X rompt les traités qu'il a faits par force avec François I, ne tient aucune de ses paroles, ne rend à ce roi ni Modène, ni Reggio, ni Parme, ni Plaisance ; tant les papes avaient toujours à cœur ce grand dessein d'éloigner les étrangers de l'Italie, de les détruire tous les uns par les autres, & d'acquérir par-là un droit sur la liberté

italique dont ils auraient été les vengeurs : grand deſſein digne de l'ancienne Rome, que la nouvelle ne pouvait accomplir.

L'empereur Maximilien deſcend par le Trentin, aſſiége Milan avec quinze mille Suiſſes : mais ce prince qui prenait toujours de l'argent & qui en manquait toujours, n'en ayant pas pour payer les Suiſſes, ils ſe mutinent. L'empereur craint d'être arrêté par eux, & s'enfuit. Voilà donc à quoi aboutit la fameuſe ligue de Cambrai, à dépouiller Louis XII, & à faire enfuir l'empereur, de crainte d'être mis en priſon par ſes mercenaires.

Il propoſe au roi d'Angleterre Henri VIII de lui céder l'Empire & le duché de Milan, dans le deſſein ſeulement d'en obtenir quelque argent. On ne pourrait croire une telle démarche, ſi le fait n'était atteſté par une lettre de Henri VIII.

Autre mariage encore ſtipulé avec l'archiduc Charles, devenu roi d'Eſpagne. Jamais prince ne fut promis à tant de femmes avant d'en avoir une. François I lui donne ſa fille madame Louiſe, âgée d'un an.

Ce mariage, qui ne réuſſit pas mieux que les autres, eſt ſtipulé dans le traité de Noyon. Ce traité portait que Charles rendrait juſtice à la maiſon de Navarre, dépouillée par Ferdinand-le-catholique, & qu'il engagerait l'empereur ſon grand-père à faire la paix avec les Vénitiens. Ce traité n'eut pas plus d'exécution que le mariage, quoiqu'il dût en revenir à l'empereur deux cent mille ducats que les Vénitiens devaient lui compter. François I devait auſſi donner à Charles cent mille écus par an, juſqu'à ce qu'il fût en pleine poſſeſſion du royaume d'Eſpagne. Rien n'eſt plus petit ni plus bizarre. Il ſemble qu'on voie des joueurs qui cherchent à ſe tromper.

Immédiatement après ce traité, l'empereur en fait un autre avec Charles son petit-fils, & le roi d'Angleterre, contre la France.

1517. Charles passe en Espagne. Il est reconnu roi de Castille conjointement avec Jeanne sa mère.

1518. Le pape Léon X avait deux grands projets; celui d'armer les princes chrétiens contre les Turcs, devenus plus formidables que jamais sous le sultan Sélim II, vainqueur de l'Egypte; l'autre était d'embellir Rome, & d'achever cette basilique de Saint-Pierre commencée par Jules II, & devenue en effet le plus beau monument d'architecture qu'aient jamais élevé les hommes.

Il crut qu'il lui serait permis de tirer de l'argent de la chrétienté par la vente des indulgences. Ces indulgences étaient originairement des exemptions d'impôts, accordées par les empereurs ou par les gouverneurs aux campagnes maltraitées.

Les papes & quelques évêques même avaient appliqué aux choses divines ces indulgences temporelles, mais d'une manière toute contraire. Les indulgences des empereurs étaient des libéralités au peuple, & celles des papes étaient un impôt sur le peuple; sur-tout depuis que la créance du purgatoire était généralement établie, & que le vulgaire, qui fait en tout pays au moins dix-huit parties sur vingt, croyait qu'on pouvait racheter des siècles de supplices avec un morceau de papier acheté à vil prix. Une pareille vente publique est aujourd'hui un de ces ridicules qui ne tomberaient pas dans la tête la moins sensée; mais alors on n'en était pas plus surpris qu'on ne l'est dans l'orient de voir des bonzes & des talapoins vendre pour une obole la rémission de tous les péchés.

Il y eut par-tout des bureaux d'indulgences: on les

affermait comme des droits d'entrée & de ſortie. La plupart de ces comptoirs ſe tenaient dans des cabarets. Le prédicateur, le fermier, le diſtributeur, chacun y gagnait. Juſques-là tout fut paiſible en Allemagne. Les auguſtins, qui avaient été long-temps en poſſeſſion de prendre cette marotte à ferme, furent jaloux des dominicains auxquels elle fut donnée : & voici la première étincelle qui embraſa l'Europe.

Le fils d'un forgeron né à Iſlèbe, fut celui par qui commença la révolution. C'était Martin Luther, moine auguſtin, que ſes ſupérieurs chargèrent de prêcher contre la marchandiſe qu'ils n'avaient pu vendre. La querelle fut d'abord entre les auguſtins & les dominicains; mais bientôt Luther, après avoir décrié les indulgences, examina le pouvoir de celui qui les donnait aux chrétiens. Un coin du voile fut levé; les peuples animés voulurent juger ce qu'ils avaient adoré. Le vieux Fréderic, électeur de Saxe, ſurnommé *le ſage*, celui-là même qui, après la mort de Maximilien, eut le courage de refuſer l'Empire, protégea Luther ouvertement.

Ce moine n'avait pas encore de doctrine ferme & arrêtée. Mais qui jamais en a eu ? Il ſe contenta dans ces commencemens de dire « qu'il fallait communier » avec du pain ordinaire & du vin : que le péché » demeurait dans un enfant après le baptême : que » la confeſſion auriculaire était aſſez inutile : que les » papes & les conciles ne peuvent faire des articles » de foi : qu'on ne peut prouver le purgatoire par » les livres canoniques : que les vœux monaſtiques » étaient un abus : qu'enfin tous les princes devaient » ſe réunir pour abolir les moines mendians ».

Fréderic, duc & électeur de Saxe, était, comme on l'a dit, le protecteur de Luther & de ſa doctrine.

Ce prince avait, dit-on, assez de religion pour être chrétien, assez de raison pour voir les abus, beaucoup d'envie de les réformer, & beaucoup plus peut-être encore d'entrer en partage des biens immenses que le clergé possédait dans la Saxe. Il ne se doutait pas alors qu'il travaillait pour ses ennemis, & que le riche archevêché de Magdebourg serait le partage de la maison de Brandebourg, déjà sa rivale.

1519. Pendant que Luther, cité à la diète d'Augsbourg, se retire après y avoir comparu; qu'il en appelle au futur concile, & qu'il prépare, sans le savoir, la plus grande révolution qui se soit faite en Europe dans la religion depuis l'extinction du paganisme, l'empereur Maximilien, déjà oublié, meurt d'un excès de melon, à Inspruck, le 12 janvier.

INTERRÈGNE JUSQU'AU 1er OCTOBRE 1520.

Les électeurs de Saxe & du palatinat gouvernent conjointement l'Empire jusqu'au jour où le futur élu sera couronné.

Le roi de France, François I, & le roi d'Espagne, Charles d'Autriche, briguent la couronne impériale. L'un & l'autre pouvaient faire revivre quelque ombre de l'Empire romain. Le voisinage des Turcs, devenu si redoutable, mettait les électeurs dans la nécessité dangereuse de choisir un empereur puissant. Il importait à la chrétienté que François ou Charles fût élu; mais il importait au pape Léon X que ni l'un ni l'autre ne fût à portée d'être son maître. Le pape avait à craindre également dans ce temps-là Charles, François, le grand-turc & Luther.

Léon X traverse, autant qu'il le peut, les deux concurrens. Sept grands princes doivent donner cette

première place de l'Europe dans le temps le plus critique ; & cependant on achète des voix.

Parmi ces intrigues & dans cet interrègne, les lois de l'Allemagne, anciennes & nouvelles, ne ſont pas ſans vigueur. Les Allemands donnent une grande leçon aux princes de ne pas abuſer de leur pouvoir. La ligue de Suabe ſe rend recommandable en faiſant la guerre au duc Ulric de Virtemberg, qui maltraitait ſes vaſſaux.

Cette ligue de Suabe eſt la véritable ligue du bien public. Elle réduit le duc à s'enfuir de ſon état ; mais enſuite elle vend cet état à vil prix à Charles d'Autriche. Tout ſe fait donc pour de l'argent ! Comment Charles, près de parvenir à l'Empire, dépouillait-il ainſi une maiſon & achetait-il pour très-peu de choſe le bien d'un autre ?

Léon X veut gouverner deſpotiquement la Toſcane.

Les électeurs s'aſſemblent à Francfort. Eſt-il bien vrai qu'ils offrirent la couronne impériale à Fréderic ſurnommé le ſage, électeur de Saxe, ce grand protecteur de Luther ? fut-il ſolennellement élu ? non. En quoi conſiſte donc ſon refus ? en ce que ſa réputation le faiſait nommer par la voix publique, qu'il donna ſa voix à Charles, & que ſa recommandation entraîna enfin les ſuffrages.

Charles-Quint eſt élu d'une commune voix, le 28 juin 1519.

CHARLES-QUINT,

QUARANTE-UNIÈME EMPEREUR.

Cette année eſt celle de la première capitulation dreſſée pour les empereurs. On ſe contentait auparavant du ſerment qu'ils faiſaient à leur ſacre. Un

ferment vague d'être jufte ouvre la porte à l'injuftice. Il fallait une digue plus forte contre l'abus de l'autorité d'un prince fi puiffant par lui-même.

Par ce contrat véritable du chef avec les membres, l'empereur promet que s'il a quelque domaine qu'il ne pofsède pas à bon titre, il le reftituera à la première fommation des électeurs. C'eft promettre beaucoup.

Des auteurs confidérables prétendent qu'on lui fit jurer auffi de réfider toujours dans l'Allemagne; mais la capitulation porte expreffément « qu'il y réfidera » autant qu'il fera poffible » : exiger une chofe injufte eût fourni un trop beau prétexte de ne pas exécuter ce qui était jufte.

Le jour de l'élection de Charles-Quint eft marqué par un combat entre un évêque de Hildesheim & un duc de Brunfvick, dans le duché de Lunebourg. Ils fe difputaient un fief; & malgré l'établiffement des auftrègues, de la chambre impériale & du confeil aulique, malgré l'autorité des deux vicaires de l'Empire, on voyait tous les jours princes, évêques, barons, donner des combats fanglans pour le moindre procès. Il y avait quelques lois; mais le pouvoir coactif, qui eft la première des lois, manquait à l'Allemagne.

L'électeur palatin porte en Efpagne, à Charles, la nouvelle de fon élection. Les grands d'Efpagne fe difaient alors égaux aux électeurs : les pairs de France à plus forte raifon; & les cardinaux prenaient le pas fur eux tous.

L'Efpagne craint d'être province de l'Empire. Charles eft obligé de déclarer l'Efpagne indépendante. Il va en Allemagne, mais il paffe auparavant en Angleterre pour fe lier déjà avec Henri VIII contre François I. Il eft couronné à Aix-la-chapelle, le 23 octobre 1520.

Au temps de cet avénement de Charles-Quint à l'Empire, l'Europe prend insensiblement une nouvelle face. La puissance ottomane s'affermit sur des fondemens inébranlables dans Constantinople. 1520.

L'empereur, roi des deux Siciles & d'Espagne, paraît fait pour opposer une digue aux Turcs. Les Vénitiens craignaient à la fois le sultan & l'empereur.

Le pape Léon X est maître d'un petit état & sent déjà que la moitié de l'Europe va échapper à son autorité spirituelle. Car dès l'an 1520, depuis le fond du nord jusqu'à la France, les esprits étaient soulevés & contre les abus de l'église romaine & contre ses lois.

François I, roi de France, plus brave chevalier que grand prince, avait plutôt l'envie que le pouvoir d'abaisser Charles-Quint. Comment eût-il pu, à armes & à prudence égales, l'emporter sur un empereur roi d'Espagne & de Naples, souverain des Pays-Bas, dont les frontières allaient jusqu'aux portes d'Amiens, & qui commençait à recevoir déjà dans ses ports d'Espagne les trésors d'un nouveau monde ?

Henri VIII, roi d'Angleterre, prétendait d'abord tenir la balance entre Charles-Quint & François I. Grand exemple de ce que pouvait le courage anglais, soutenu déjà des richesses du commerce.

On peut observer dans ce tableau de l'Europe que Henri VIII, l'un des principaux personnages, était un des plus grands fléaux qu'ait éprouvé la terre; despotique avec brutalité, furieux dans sa colère, barbare dans ses amours, meurtrier de ses femmes, tyran capricieux dans l'état & dans la religion. Cependant il mourut dans son lit; & Marie Stuart qui n'avait eu qu'une faiblesse criminelle, & Charles I qui n'eut à se reprocher que sa bonté, sont morts sur l'échafaud.

Un roi plus méchant encore que Henri VIII, c'eſt Chriſtiern II, naguère réuniſſant ſous ſon pouvoir le Danemarck, la Norvége & la Suède, monſtre toujours ſouillé de ſang, ſurnommé le Néron du nord, puni à la fin de tous ſes crimes, quoique beau-frère de Charles-Quint, détrôné & mort en priſon dans une vieilleſſe abhorrée & mépriſée.

Voilà à peu-près les principaux princes chrétiens qui figuraient en Europe quand Charles-Quint prit les rênes de l'Empire.

L'Italie fut plus brillante alors par les beaux arts qu'elle ne l'a jamais été; mais jamais on ne la vit plus loin du grand but que s'était propoſé Jules II, *di cacciare i barbari d'Italia.*

Les puiſſances de l'Europe étaient preſque toujours en guerre: mais heureuſement pour les peuples les petites armées qu'on levait pour un temps retournaient enſuite cultiver les campagnes; & au milieu des guerres les plus acharnées il n'y avait pas dans l'Europe la cinquième partie des ſoldats qu'on voit aujourd'hui dans la plus profonde paix. On ne connaiſſait point cet effort continuel & funeſte qui conſume toute la ſubſtance d'un gouvernement dans l'entretien de ces armées nombreuſes toujours ſubſiſtantes, qui, en temps de paix, ne peuvent être employées que contre les peuples, & qui un jour pourront être funeſtes à leurs maîtres.

La gendarmerie faiſait toujours la principale force des armées chrétiennes: les fantaſſins étaient mépriſés; c'eſt pourquoi les Allemands les appelaient *Lands-Knechte*, valets de terre. La milice des janiſſaires était la ſeule infanterie redoutable.

Les rois de France ſe ſervaient preſque toujours d'une infanterie étrangère; les Suiſſes ne faiſaient encore

encore uſage de leur liberté que pour vendre leur ſang, & d'ordinaire celui qui avait le plus de Suiſſes dans ſon armée ſe croyait sûr de la victoire. Ils eurent au moins cette réputation juſqu'à la bataille de Marignan, que François I gagna contre eux avec ſa gendarmerie, quand il voulut pour la première fois deſcendre en Italie.

L'art de la guerre fut plus approfondi ſous Charles-Quint qu'il ne l'avait été encore. Ses grands ſuccès, le progrès des beaux arts en Italie, le changement de religion dans la moitié de l'Europe, le commerce des grandes Indes par l'Océan, la conquête du Mexique & du Pérou, rendent ce ſiécle éternellement mémorable.

Diète de Vorms, fameuſe par le rétabliſſement de la chambre impériale, qui ne ſubſiſtait plus que de nom. 1521.

Charles-Quint établit deux vicaires, non pas de l'Empire, mais de l'empereur. Les vicaires nés de l'Empire ſont Saxe & Palatin; & leurs arrêts ſont irrévocables. Les vicaires de l'empereur ſont des régens qui rendent compte au ſouverain. Ces régens furent ſon frère Ferdinand, auquel il avait cédé ſes états d'Autriche, le comte palatin, & vingt-deux aſſeſſeurs.

Cette diète ordonne que les ducs de Brunſvick & de Lunebourg d'un côté, & les évêques d'Hildesheim & de Minden de l'autre, qui ſe faiſaient la guerre, comparaîtront; ils mépriſent cet arrêt: on les met au ban de l'Empire; & ils mépriſent ce ban. La guerre continue entre eux. La puiſſance de Charles-Quint n'eſt pas encore aſſez grande pour donner de la force aux loix. Deux évêques armés & rebelles n'indiſpoſent

pas médiocrement les esprits contre l'église & contre les biens de l'église.

Luther vient à cette diète avec un sauf-conduit de l'empereur ; il ne craignait pas le sort de Jean Hus : les prêtres n'étaient pas les plus forts à la diète. On confère avec lui sans trop s'entendre ; on ne convient de rien ; on le laisse paisiblement retourner en Saxe détruire la religion romaine. Le 6 mai, l'empereur donne un édit contre Luther absent, & ordonne, sous peine de désobéissance, à tout prince & état de l'Empire d'emprisonner Luther & ses adhérens. Cet ordre était contre le duc de Saxe. On savait bien qu'il n'obéirait pas : mais l'empereur, qui s'unissait avec le pape Léon X, contre François I, voulait paraître catholique.

Il veut, dans cette diète, faire conclure une alliance entre l'Empire & le roi de Danemarck Christiern II, son beau frère, & lui assurer des secours. Il règne toujours dans les grandes assemblées un sentiment d'horreur pour la tyrannie ; le cri de la nature s'y fait entendre, & l'enthousiasme de la vertu se communique. Toute la diète s'éleva contre un scélérat, teint du sang de quatre-vingt-quatorze sénateurs massacrés à ses yeux, par des bourreaux, dans Stockholm livrée au pillage. On prétend que Charles-Quint voulait s'assurer les trois couronnes du Nord en secourant son indigne beau-frère.

La même année, le pape Léon X, plus intrigant, peut-être que politique, & qui, se trouvant entre François I & Charles-Quint, ne pouvait guère être qu'intrigant, fait presque à la fois un traité avec l'un & avec l'autre ; le premier, en 1520, avec François I, auquel il promet le royaume de Naples en se réservant Gayette, & cela en vertu de cette loi chimérique que

jamais un roi de Naples ne peut être empereur; le second, en 1521, avec Charles-Quint, pour chasser les Français de l'Italie, & pour donner le Milanais à François Sforze, fils puîné de Louis-le-maure, & sur-tout pour donner au saint-siége Ferrare qu'on voulait toujours ôter à la maison d'Este.

Première hostilité qui met aux mains l'Empire & la France. Le duc de Bouillon-la-Marck, souverain du château de Bouillon, déclare solennellement la guerre par un héraut à Charles-Quint, & ravage le Luxembourg. On sent bien qu'il agissait pour François I, qui le désavouait en public.

Charles, uni avec Henri VIII & Léon X, fait la guerre à François I, du côté de la Picardie & vers le Milanais; elle avait déjà commencé en Espagne, dès 1520; mais l'Espagne n'est qu'un accessoire à ces annales de l'Empire.

Lautrec, gouverneur du Milanais pour le roi de France, général malheureux, parce qu'il était fier & imprudent, est chassé de Milan, de Pavie, de Lodi, de Parme & de Plaisance, par Prosper Colonne.

Léon X meurt le 2 décembre. Georges, marquis de Malaspina, attaché à la France, soupçonné d'avoir empoisonné le pape, est arrêté, & se justifie d'un crime qu'il est difficile de prouver.

Ce pape avait douze mille Suisses à son service.

Le cardinal Volsey, tyran de Henri VIII, qui était le tyran de l'Angleterre, veut être pape. Charles-Quint le joue, & manifeste son pouvoir en faisant pape son précepteur Adrien Florent, natif d'Utrecht, alors régent en Espagne.

Adrien est élu le 9 janvier. Il garde son nom, malgré la coutume établie dès l'onzième siècle. L'empereur gouverne absolument le pontificat.

L'ancienne ligue des villes de Suabe est confirmée à Ulm pour onze ans. L'empereur pouvait la craindre; mais il voulait plaire aux Allemands.

1522. Charles va encore en Angleterre, reçoit à Windsor l'ordre de la Jarretière; il promet d'épouser sa cousine Marie, fille de sa tante Catherine d'Arragon & de Henri VIII, que son fils Philippe épousa depuis. Il se soumet par une clause étonnante à payer cinq cent mille écus s'il n'épouse pas cette princesse. C'est la cinquième fois qu'il est promis sans être marié. Il partage la France en idée avec Henri VIII, qui compte alors faire revivre les prétentions de ses ayeux sur ce royaume.

L'empereur emprunte de l'argent du roi d'Angleterre. Voilà l'explication de cette énigme du dédit de cinq cent mille écus. Cet argent prêté aurait servi un jour de dot; & ce dédit singulier est exigé de Henri VIII, comme une espèce de caution.

L'empereur donne au cardinal-ministre, Volsey, des pensions qui ne le dédommagent pas de la tiare.

Pourquoi le plus puissant empereur qu'on ait vu depuis Charlemagne est-il obligé d'aller demander de l'argent à Henri VIII, comme Maximilien? Il faisait la guerre vers les Pyrénées, vers la Picardie, en Italie tout à la fois; l'Allemagne ne lui fournissait rien; l'Espagne peu de chose: les mines du Mexique ne faisaient pas encore un produit réglé; les dépenses de son couronnement & des premiers établissemens en tout genre furent immenses.

Charles-Quint est heureux par-tout. Il ne reste à François I, dans le Milanais, que Crémone & Lodi. Gênes, qu'il tenait encore, lui est enlevée par les Impériaux. L'empereur permet que François Sforze, dernier prince de cette race, entre dans Milan.

Mais pendant ce temps-là même, la puissance ottomane menace l'Allemagne. Les Turcs sont en Hongrie. Soliman, aussi redoutable que Sélim & Mahomet II, prend Belgrade; & de-là il va au siége de Rhodes, qui capitule après un siége de trois mois.

Cette année est féconde en grands évènemens. Les états du Danemarck déposent solennellement le tyran Christiern, comme on juge un coupable; & en se bornant à le déposer, on lui fait grace.

Gustave Vasa proscrit en Suède la religion catholique. Tout le Nord, jusqu'au Veser, est prêt à suivre cét exemple.

Pendant que la guerre de controverse menace l'Allemagne d'une révolution, & que Soliman menace l'Europe chrétienne, les querelles de Charles-Quint & de François I font les malheurs de l'Italie & de la France. 1523.

Charles & Henri VIII, pour accabler François I, gagnent le connétable de Bourbon qui, plus rempli d'ambition & de vengeance que d'amour pour la patrie, s'engage à attaquer le milieu de la France, tandis que ses ennemis pénétreront par ses frontières. On lui promet Eléonore, sœur de Charles-Quint, veuve du roi de Portugal, & ce qui est plus essentiel, la Provence avec d'autres terres qu'on érigera en royaume.

Pour porter le dernier coup à la France, l'empereur se ligue encore avec les Vénitiens, le pape Adrien & les Florentins. Le duc François Sforze reste possesseur du Milanais, dont François I est dépouillé: mais l'empereur ne reconnaît point encore Sforze pour duc de Milan, & il diffère à se décider sur cette province, dont il sera toujours maître quand les Français n'y seront plus.

Les troupes impériales entrent dans la Champagne:

le connétable de Bourbon, dont les desseins sont découverts, fuit & va commander pour l'empereur en Italie.

Au milieu de ces grands troubles, une petite guerre s'élève entre l'électeur de Trèves & la noblesse d'Alsace, comme un petit tourbillon qui s'agite dans un grand. Charles-Quint est trop occupé de ses vastes desseins & de la multitude de ses intérêts, pour penser à pacifier ces querelles passagères.

Clément VII succède à Adrien, le 29 Novembre; il était de la maison de Médicis. Son pontificat est éternellement remarquable par ses malheureuses intrigues & par sa faiblesse, qui causèrent depuis le pillage de Rome que saccagea l'armée de Charles-Quint, par la perte de la liberté des Florentins, & par l'irrévocable défection de l'Angleterre arrachée à l'église romaine.

1524. Clément VII commence par envoyer à la diète de Nuremberg un légat pour armer l'Allemagne contre Soliman, & pour répondre à un écrit intitulé : « Les » cent griefs contre la cour de Rome ». Il ne réussit ni à l'un ni à l'autre.

Il n'était pas extraordinaire qu'Adrien, précepteur & depuis ministre de Charles-Quint, né avec le génie d'un subalterne, fût entré dans la ligue qui devait rendre l'empereur maître absolu de l'Italie & bientôt de l'Europe. Clément VII eut d'abord le courage de se détacher de cette ligue, espérant tenir la balance égale.

Il y avait alors un homme de sa famille qui était véritablement un grand homme; c'est Jean de Médicis, général de Charles-Quint. Il commandait pour l'empereur en Italie avec le connétable de Bourbon; c'est lui qui acheva de chasser, cette année, les Français de la petite partie du Milanais qu'ils occupaient

encore, qui battit Bonnivet, à Biagrasse, où fut tué le chevalier Bayard, très-renommé en France.

Le marquis de Pescara, que les Français appellent Pescaire, digne émule de ce Jean de Médicis, marche en Provence avec le duc de Bourbon. Celui-ci veut assiéger Marseille malgré Pescara, & l'entreprise échoue : mais la Provence est ravagée.

François I a le temps d'assembler une armée; il poursuit les Impériaux qui se retirent; il passe les Alpes. Il rentre pour son malheur dans ce duché de Milan pris & perdu tant de fois. La maison de Savoie n'était pas encore assez puissante pour fermer le passage aux armées de France.

Alors l'ancienne politique des papes se déploie, & la crainte qu'inspire un empereur trop puissant, lie Clément VII avec François I : il veut lui donner le royaume de Naples. François y fait marcher un gros détachement de son armée. Par-là il s'affaiblit en divisant ses forces, & prépare ses malheurs & ceux de Rome.

Le roi de France assiége Pavie. Le comte de Lanoy, 1525.
vice-roi de Naples, Pescara & Bourbon veulent faire lever le siége, en s'ouvrant un passage par le parc de Mirabel, où François I était posté. La seule artillerie française met les Impériaux en déroute. Le roi de France n'avait qu'à ne rien faire, & ils étaient vaincus. Il veut les poursuivre, & il est battu entièrement. Les Suisses, qui faisaient la force de son infanterie, s'enfuient & l'abandonnent; & il ne reconnaît la faute de n'avoir eu qu'une infanterie mercenaire & d'avoir trop écouté son courage, que lorsqu'il tombe captif entre les mains des Impériaux & de ce Bourbon qu'il avait outragé, & qu'il avait forcé à être rebelle.

Charles-Quint, qui était alors à Madrid, apprend

l'excès de ſon bonheur, & diſſimule celui de ſa joie. On lui envoie ſon priſonnier. Il ſemblait alors le maître de l'Europe. Il l'eût été en effet ſi, au lieu de reſter à Madrid, il eût ſuivi ſa fortune à la tête de cinquante mille hommes : mais ſes ſuccès lui firent des ennemis d'autant plus aiſément que lui, qui paſſait pour le plus actif des princes, ne profita pas de ces ſuccès.

Le cardinal Volſey, mécontent de l'empereur, au lieu de porter Henri VIII, qu'il gouvernait, à entrer dans la France abandonnée, & à la conquérir, porte ſon maître à ſe déclarer contre Charles-Quint, & à tenir cette balance qui échappait aux faibles mains de Clément VII.

Bourbon, que Charles flattait de l'eſpérance d'un royaume compoſé de la Provence, du Dauphiné & des terres de ce connétable, n'eſt que gouverneur du Milanais.

Il faut croire que Charles-Quint avait de grandes affaires ſecrètes en Eſpagne, puiſque, dans ce moment critique, il ne venait ni vers la France où il pouvait entrer, ni dans l'Italie qu'il pouvait ſubjuguer, ni dans l'Allemagne que les nouveaux dogmes & l'amour de l'indépendance rempliſſaient de troubles.

Les différens ſectaires ſavaient bien ce qu'ils ne voulaient pas croire; mais ils ne ſavaient pas ce qu'ils voulaient croire. Tous s'accordaient à s'élever contre les abus de la cour & de l'égliſe romaine : tous introduiſaient d'autres abus. Mélanćton s'oppoſe à Luther, ſur quelques articles.

Storck, né en Siléſie, va plus loin que Luther. Il eſt le fondateur de la ſecte des anabaptiſtes; Muncer en eſt l'apôtre; tous deux prêchent les armes à la main. Luther avait commencé par mettre dans ſon

parti les princes; Muncer met dans le ſien les habitans de la campagne. Il les flatte & les anime par cette idée d'égalité, loi primitive de la nature, que la force & les conventions ont détruite. Les premières fureurs des payſans éclatent dans la Suabe, où ils étaient plus eſclaves qu'ailleurs. Muncer paſſe en Thuringe. Il s'y rend maître de Mulhauſen, en prêchant l'égalité; & fait porter à ſes pieds l'argent des habitans, en prêchant le déſintéreſſement. Tous les payſans ſe ſoulèvent en Suabe, en Franconie, dans une partie de la Thuringe, dans le palatinat, dans l'Alſace.

A la vérité, ces eſpèces de ſauvages firent un manifeſte que Licurgue aurait ſigné. Ils demandaient « qu'on » ne levât ſur eux que les dixmes des blés, & qu'elles » fuſſent employées à ſoulager les pauvres; que la » chaſſe & la pêche leur fuſſent permiſes; qu'ils euſ- » ſent du bois pour ſe bâtir des cabanes & pour ſe » garantir du froid; qu'on modérât leurs corvées ». Ils réclamaient les droits du genre-humain; mais ils les ſoutinrent en bêtes féroces. Ils maſſacrent les gentilshommes qu'ils rencontrent. Une fille naturelle de l'empereur Maximilien eſt égorgée.

Ce qui eſt très-remarquable, c'eſt qu'à l'exemple de ces anciens eſclaves révoltés qui, ſe ſentant incapables de gouverner, choiſirent, dit-on, autrefois pour leur roi le ſeul maître qui avait échappé au carnage; ces payſans mirent à leur tête un gentilhomme. Ils s'emparent de Heilbron, de Spire, de Vurtzbourg, de tous les pays entre ces villes.

Muncer & Storck conduiſent l'armée en qualité de prophètes. Le vieux Fréderic, électeur de Saxe, leur livre une ſanglante bataille, près de Franchuſen dans le comté de Mansfeld. En vain les deux prophètes entonnent des cantiques au nom du Seigneur. Ces

fanatiques ſont entièrement défaits. Muncer, pris après la bataille, eſt condamné à perdre la tête. Il abjura ſa ſecte avant de mourir. Il n'avait point été enthouſiaſte; il avait conduit ceux qui l'étaient; mais ſon diſciple Fiffer, condamné comme lui, mourut perſuadé. Storck retourne prêcher en Siléſie, & envoie des diſciples en Pologne. L'empereur cependant négociait tranquillement avec le roi de France, ſon priſonnier à Madrid.

1526. Principaux articles du traité dont Charles-Quint impoſe les lois à François I.

Le roi de France cède à l'empereur le duché de Bourgogne & le comté de Charolais; il renonce au droit de ſouveraineté ſur l'Artois & ſur la Flandre. Il lui laiſſe Arras, Tournai, Mortagne, Saint-Amand, Lille, Douai, Orchies, Heſdin. Il ſe déſiſte de tous ſes droits ſur les deux Siciles, ſur le Milanais, ſur le comté d'Aſti, ſur Gênes. Il promet de ne jamais protéger ni le duc de Gueldre, qui ſe ſoutenait toujours contre cet empereur ſi puiſſant, ni le duc de Virtemberg, qui revendiquait ſon duché vendu à la maiſon d'Autriche; il promet de faire renoncer les héritiers de la Navarre à leur droit ſur ce royaume; il ſigne une ligue défenſive & même offenſive avec ſon vainqueur qui lui ravit tant d'états; il s'engage à épouſer Eléonore ſa ſœur.

Il eſt forcé à recevoir le duc de Bourbon en grace, à lui rendre tous ſes biens, à le dédommager lui & tous ceux qui ont pris ſon parti.

Ce n'était pas tout. Les deux fils aînés du roi doivent être livrés en otage juſqu'à l'accompliſſement du traité; il eſt ſigné le 14 janvier.

Pendant que le roi de France fait venir ſes deux enfans pour être captifs à ſa place, Lannoy, vice-roi

de Naples, entre dans sa chambre, en bottes, & vient lui faire signer le contrat de mariage avec Eléonore, qui était à quatre lieues de là, & qu'il ne vit point : étrange façon de se marier !

On assure que François I fit une protestation pardevant notaire contre ses promesses, avant de les signer. Il est difficile de croire qu'un notaire de Madrid ait voulu & pu venir signer un tel acte dans la prison du roi.

Le dauphin & le duc d'Orléans sont amenés en Espagne, échangés avec leur père, au milieu de la rivière d'Andaye, & menés en otage.

Charles aurait pu avoir la Bourgogne, s'il se l'était fait céder avant de relâcher son prisonnier. Le roi de France exposa ses deux enfans au courroux de l'empereur, en ne tenant pas sa parole. Il y a eu des temps où cette infraction aurait coûté la vie à ces deux princes.

François I se fait représenter par les états de Bourgogne qu'il n'a pu céder cette grande province de la France. Il ne fallait donc pas la promettre. Ce roi était dans un état où tous les partis étaient tristes pour lui.

Le 22 mai, François I, à qui ses malheurs & ses ressources ont donné des amis, signe, à Cognac, une ligue avec le pape Clément VII, le roi d'Angleterre, les Vénitiens, les Florentins, les Suisses, contre l'empereur. Cette ligue est appelée *sainte*, parce que le pape en est le chef. Le roi stipule de mettre en possession du Milanais ce même duc François Sforze qu'il avait voulu dépouiller. Il finit par combattre pour ses anciens ennemis. L'empereur voit tout d'un coup la France, l'Angleterre, l'Italie armées contre sa puissance, parce que cette puissance même n'a pas été assez grande pour empêcher cette révolution, &

parce qu'il eſt reſté oiſif à Madrid au lieu d'aller profiter de la victoire de ſes généraux.

Dans ce chaos d'intrigues & de guerres, les Impériaux étaient maîtres de Milan & de preſque toute la province. François Sforze avait le ſeul château de Milan.

Mais dès que la ligue eſt ſignée, le Milanais ſe ſoulève; il prend le parti de ſon duc. Les Vénitiens marchent & enlèvent Lodi à l'empereur. Le duc d'Urbin, à la tête de l'armée du pape, eſt dans le Milanais. Malgré tant d'ennemis, le bonheur de Charles-Quint lui conſerve l'Italie. Il devait la perdre en reſtant à Madrid; le vieil Antoine de Lève & ſes autres généraux la lui conſervent. François I ne peut aſſez tôt faire partir des troupes de ſon royaume épuiſé. L'armée du pape ſe conduit lâchement, celle de Veniſe mollement. François Sforze eſt obligé de rendre ſon château de Milan. Un très-petit nombre d'Eſpagnols & d'Allemands, bien commandés & accoutumés à la victoire, vaut à Charles-Quint tous ces avantages, dans le même temps de ſa vie où il fit le moins de choſes par lui-même. Il reſte toujours à Madrid. Il s'applique à régler les rangs & à former l'étiquette; il ſe marie avec Iſabelle, fille d'Emmanuel le grand, roi de Portugal, pendant que le nouvel électeur de Saxe, Jean-le-conſtant, fait profeſſion de la religion nouvelle, & abolit la romaine en Saxe; pendant que le landgrave de Heſſe, Philippe, en fait autant dans ſes états; que Francfort établit un ſénat luthérien, & qu'enfin un aſſez grand nombre de chevaliers teutons, deſtinés à défendre l'égliſe, l'abandonnent pour ſe marier & approprier à leurs familles les commanderies de l'ordre.

On avait brûlé autrefois cinquante chevaliers du

temple & aboli l'ordre, parce qu'il n'était que riche ; celui-ci était puissant. Albert de Brandebourg, son grand-maître, partage la Prusse avec les Polonais, & reste souverain de la partie qu'on appelle la Prusse ducale, en rendant hommage & payant tribut au roi de Pologne. On place d'ordinaire en 1525 cette révolution.

Dans ces circonstances, les luthériens demandent hautement l'établissement de leur religion dans l'Allemagne à la diète de Spire. Ferdinand, qui tient cette diète, demande du secours contre Soliman qui revenait attaquer la Hongrie. La diète n'accorde ni la liberté de religion ni des secours aux chrétiens contre les Ottomans.

Le jeune Louis, roi de Hongrie & de Bohême, croit pouvoir soutenir seul l'effort de l'Empire turc. Il ose livrer bataille à Soliman. Cette journée appelée de Mohats, du nom du champ de bataille, non loin de Bude, est aussi funeste aux chrétiens que la journée de Varnes. Presque toute la noblesse de Hongrie y périt. L'armée est taillée en pièces ; le roi est noyé dans un marais, en fuyant. Les écrivains du temps disent que Soliman fit décapiter quinze cents nobles hongrois prisonniers, après la bataille, & qu'il pleura en voyant le portrait du malheureux roi Louis. Il n'est guère croyable qu'un homme, qui fait couper de sang froid quinze cents têtes nobles, en pleure une : & ces deux faits sont également douteux.

Soliman prend Bude, & menace tous les environs. Ce malheur de la chrétienté fait la grandeur de la maison d'Autriche. L'archiduc Ferdinand, frère de Charles-Quint, demande la Hongrie & la Bohême, comme des états qui doivent lui revenir par les pactes de famille, comme un héritage. On concilie ce droit

d'héritage avec le droit d'élection qu'avaient les peuples, en soutenant l'un par l'autre. Les états de Hongrie l'élisent le 26 octobre.

Pendant ce temps-là même un autre parti venait de déclarer roi, dans Albe-royale, Jean Zapoli, comte de Scepus, vaivode de Transilvanie. Il n'y eut guère depuis ce temps-là de royaume plus malheureux que la Hongrie. Il fut presque toujours partagé en deux factions, & inondé par les Turcs. Cependant Ferdinand est assez heureux pour chasser en peu de jours son rival, & pour être couronné dans Bude, d'où les Turcs s'étaient retirés.

1527. Le 24 février, Ferdinand est élu roi de Bohême sans concurrent; & il reconnaît qu'il tient ce royaume *ex liberâ & bonâ voluntate*, de la libre & bonne volonté de ceux qui l'ont choisi.

Charles-Quint est toujours en Espagne pendant que sa maison acquiert deux royaumes, & que sa fortune va en Italie plus loin que ses projets.

Il payait mal ses troupes commandées par le duc de Bourbon & par Philibert de Châlons, prince d'Orange; mais elles subsistaient par des rapines, qu'on appelle contributions. La sainte ligue était fort dérangée. Le roi de France avait négligé une vengeance qu'il cherchait, & n'avait point encore envoyé d'armée de-là les Alpes. Les Vénitiens agissaient peu, le pape encore moins, & il s'était épuisé à lever de mauvaises troupes. Bourbon mène ses soldats droit à Rome. Il monte à l'assaut le 27; il est tué en appuyant une échelle à la muraille : mais le prince d'Orange entre dans la ville. Le pape se réfugie au château Saint-Ange, où il devient prisonnier. La ville est pillée & saccagée, comme elle le fut autrefois par Alaric & par les autres barbares.

On dit que le pillage monta à quinze millions d'écus. Charles, en exigeant la moitié seulement de cette somme pour la rançon de la ville, eût pu dominer dans Rome. Mais après que ses troupes y eurent vécu près de neuf mois à discrétion, il ne put la garder. Il lui arriva ce qu'éprouvèrent tous ceux qui avaient saccagé cette capitale.

Il y eut dans ce désastre trop de sang répandu; mais beaucoup de soldats enrichis s'habituèrent dans le pays, & on compta à Rome & aux environs, au bout de quelques mois, quatre mille sept cents filles enceintes. Rome fut peuplée d'Espagnols & d'Allemands, après l'avoir été autrefois de Goths, d'Hérules, de Vandales. Le sang des Romains s'était mêlé, sous les Césars, à celui d'une foule d'étrangers. Il ne reste pas aujourd'hui dans Rome une seule famille qui puisse se dire romaine. Il n'y a que le nom & les ruines de la maîtresse du monde qui subsistent.

Pendant la prison du pape, le duc de Ferrare, Alfonse I, à qui Jules II avait enlevé Modène & Reggio, reprend cet état, quand Clément VII capitule dans le château Saint-Ange. Les Malatesta se ressaisissent de Rimini. Les Vénitiens, alliés du pape, lui prennent Ravenne, mais pour le lui garder, disent-ils, contre l'empereur. Les Florentins secouent le joug des Médicis, & se remettent en liberté.

François I & Henri VIII, au lieu d'envoyer des troupes en Italie, envoient des ambassadeurs à l'empereur. Il était alors à Valladolid. La fortune, en moins de deux ans, avait mis entre ses mains Rome, le Milanais, un roi de France & un pape; & il n'en profitait pas. Assez fort pour piller Rome, il ne le fut pas assez pour la garder; & ce vieux droit des empereurs, cette prétention sur le domaine de Rome demeura toujours derrière un nuage.

Enfin François I envoie une armée dans le Milanais ſous ce même Lautrec qui l'avait perdu, laiſſant toujours ſes deux enfans en otage. Cette armée reprend encore le Milanais, dont on ſe ſaiſiſſait & qu'on perdait en ſi peu de temps. Cette diverſion & la peſte qui ravagent à la fois Rome & l'armée de ſes vainqueurs, préparent la délivrance du pape. D'un côté, Charles-Quint fait chanter des pſeaumes & faire des proceſſions en Eſpagne, pour cette délivrance du ſaint-père qu'il retient captif; de l'autre, il lui vend ſa liberté quatre cent mille ducats. Clément VII en paie comptant près de cent mille, & s'évade avant d'avoir payé le reſte.

Pendant que Rome eſt ſaccagée, & le pape rançonné au nom de Charles-Quint, qui ſoutient la religion catholique, les ſectes ennemies de cette religion font de nouveaux progrès. Le ſaccagement de Rome & la captivité du pape enhardiſſaient les luthériens.

La meſſe eſt abolie à Strasbourg juridiquement, après une diſpute publique. Ulm, Augsbourg, beaucoup d'autres villes impériales ſe déclarent luthériennes. Le conſeil de Berne fait plaider devant lui la cauſe du catholiciſme, celle des ſacramentaires, diſciples de Zuingle. Ces ſectaires différaient des luthériens, principalement au ſujet de l'euchariſtie: les zuingliens diſant que Dieu n'eſt dans le pain que par la foi, & les luthériens affirmant que Dieu était avec le pain, dans le pain & ſur le pain; mais tous s'accordant à croire que le pain exiſte. Genève, Conſtance ſuivent l'exemple de Berne. Ces zuingliens ſont les pères des calviniſtes. Des peuples qui n'avaient qu'un bon ſens ſimple & auſtère, les Bohêmes, les Allemands, les Suiſſes, ſont ceux qui ont ravi la moitié de l'Europe au ſiége de Rome.

Les

Les anabaptistes renouvellent leurs fureurs au nom du Seigneur, depuis le palatinat jusqu'à Vurtzbourg; l'électeur palatin, aidé des généraux Truchses & Fronsberg, les dissipe.

Les anabaptistes reparaissent dans Utrecht, & ils 1528.
sont cause que l'évêque de cette ville, qui en était seigneur, la vend à Charles-Quint, de peur que le duc de Gueldre ne s'en rende le maître.

Ce duc, toujours protégé en secret par la France, résistait à Charles-Quint, à qui rien n'avait résisté ailleurs. Charles s'accommode enfin avec lui, à condition que le duché de Gueldre & le comté de Zutphen reviendront à la maison d'Autriche, si le duc meurt sans enfans mâles.

Les querelles de la religion semblaient exiger la présence de Charles en Allemagne, & la guerre l'appelait en Italie.

Deux hérauts, Guienne & Clarence, l'un de la part de la France, l'autre de l'Angleterre, viennent lui déclarer la guerre à Madrid. François I n'avait pas besoin de la déclarer, puisqu'il la faisait déjà dans le Milanais, & Henri VIII encore moins, puisqu'il ne la lui fit point.

C'est une bien vaine idée de penser que les princes n'agissent & ne parlent qu'en politiques: ils agissent & parlent en hommes. L'empereur reprocha aigrement au roi d'Angleterre le divorce que ce roi méditait avec Catherine d'Arragon, dont Charles était le neveu. Il chargea le héraut Clarence de dire que le cardinal Volsey, pour se venger de n'avoir pas été pape, avait conseillé ce divorce & la guerre.

Quant à François I, il lui reprocha d'avoir manqué à sa parole, & dit qu'il le lui soutiendrait seul à seul. Il était très-vrai que François I avait manqué à sa

parole; il n'est pas moins vrai qu'elle était très-difficile à tenir.

François I lui répondit ces propres mots: « Vous » avez menti par la gorge, & autant de fois que vous » le direz, vous mentirez, &c. Assurez-nous le » camp, & nous vous porterons les armes ».

L'empereur envoie un héraut au roi de France, chargé de signifier le lieu du combat. Le roi, avec le plus grand appareil, le reçoit, le 10 septembre, dans la grande salle de l'ancien palais où l'on rend la justice. Le héraut voulut parler avant de montrer la lettre de son maître qui assurait le camp. Le roi lui impose silence, & veut voir seulement la lettre; elle ne fut point montrée. Deux grands rois s'en tinrent à se donner des démentis par des hérauts-d'armes. Il y a dans ces procédés un air de chevalerie & de ridicule, bien éloigné de nos mœurs.

Pendant toutes ces rodomontades, Charles-Quint perdait tout le fruit de la bataille de Pavie, de la prise du roi de France & de celle du pape. Il allait même perdre le royaume de Naples. Lautrec avait déjà pris toute l'Abruzze. Les Vénitiens s'étaient emparés de plusieurs villes maritimes du royaume. Le célèbre André Doria, qui alors servait la France, avait, avec les galères de Gênes, battu la flotte impériale. L'empereur qui, six mois auparavant, était maître de l'Italie, allait en être chassé: mais il fallait que les Français perdissent toujours en Italie ce qu'ils avaient gagné.

La contagion se met dans leur armée: Lautrec meurt. Le royaume de Naples est évacué. Henri duc de Brunsvick, avec une nouvelle armée, vient défendre le Milanais contre les Français & contre Sforze.

Doria qui avait tant contribué aux succès de la France, justement mécontent de François I, & crai-

gnant même d'être arrêté, l'abandonne & passe au service de l'empereur avec ses galères.

La guerre se continue dans le Milanais. Le pape Clément VII, en attendant l'évènement, négocie. Ce n'est plus le temps d'excommunier un empereur, de transférer son sceptre dans d'autres mains par l'ordre de Dieu. On en eût agi ainsi autrefois pour le seul refus de mener la mule du pape par la bride; mais le pape après sa prison, après le saccagement de Rome, inefficacement secouru par les Français, craignant même les Vénitiens ses alliés, voulant établir sa maison à Florence, voyant enfin la Suède, le Danemarck, la moitié de l'Allemagne renoncer à l'Eglise romaine; le pape, dis-je, en ces extrémites ménageait & redoutait Charles-Quint, au point que, loin d'oser casser le mariage de Henri VIII avec Catherine, tante de Charles, il était prêt à excommunier cet Henri VIII, son allié, dès que Charles l'exigerait.

Le roi d'Angleterre, livré à ses passions, ne songe 1529. plus qu'à se séparer de sa femme, Catherine d'Arragon, femme vertueuse dont il a une fille depuis tant d'années, & à épouser sa maîtresse Anne de Bolein, ou Bollen, ou Bowlen.

François I laisse toujours ses deux enfans prisonniers auprès de Charles-Quint en Espagne, & lui fait la guerre dans le Milanais. Le duc François Sforze est toujours ligué avec ce roi, & demande grace à l'empereur, voulant avoir son duché des mains du plus fort, & craignant de le perdre par l'un ou par l'autre. Les catholiques & les protestans déchirent l'Allemagne: le sultan Soliman se prépare à l'attaquer; & Charles-Quint est à Valladolid.

Le vieil Antoine de Lève, l'un de ses plus grands généraux, à l'âge de soixante & treize ans, malade de

la goutte & porté ſur un brancard, défait les Français dans le Milanais, aux environs de Pavie : ce qui en reſte ſe diſſipe, & ils diſparaiſſent de cette terre qui leur a été ſi funeſte.

Le pape négociait toujours, & avait heureuſement conclu ſon traité avant que les Français reçuſſent ce dernier coup. L'empereur traita généreuſement le pape; premièrement pour réparer aux yeux des catholiques, dont il avait beſoin, le ſcandale de Rome ſaccagée; ſecondement, pour engager le pontife à oppoſer les armes de la religion à l'autre ſcandale qu'on allait donner à Londres, en caſſant le mariage de ſa tante, & en déclarant bâtarde ſa couſine Marie, cette même Marie qu'il avait dû épouſer; troiſièmement, parce que les Français n'étaient pas encore exterminés en Italie quand le traité fut conclu.

L'empereur accorde donc à Clément VII Ravenne, Cervia, Modène, Reggio, le laiſſe en liberté de pourſuivre ſes prétentions ſur Ferrare, lui promet de donner la Toſcane à Alexandre de Médicis. Ce traité ſi avantageux pour le pape eſt ratifié à Barcelone.

Immédiatement après, il s'accommode auſſi avec François I; il en coûte deux millions d'écus d'or à ce roi pour racheter ſes enfans, cinq cent mille écus que François doit encore payer à Henri VIII, pour le dédit auquel Charles-Quint s'était ſoumis en n'épouſant pas ſa couſine Marie.

Ce n'était certainement pas à François I à payer les dédits de Charles-Quint : mais il était vaincu; il fallait racheter ſes enfans. Deux millions cinq cent mille écus d'or appauvriſſaient à la vérité la France, mais ne valaient pas la Bourgogne que le roi gardait : d'ailleurs on s'accommoda avec le roi d'Angleterre, qui n'eut jamais l'argent du dédit.

Alors la France appauvrie ne paraît point à craindre; l'Italie attend les ordres de l'empereur; les Vénitiens temporisent; l'Allemagne craint les Turcs, & dispute sur la religion.

Ferdinand assemble la diète de Spire, où les luthériens prennent le nom de protestans; parce que la Saxe, la Hesse, le Lunebourg, Anhalt, quatorze villes impériales protestent contre l'édit de Ferdinand, & appellent au futur concile.

Ferdinand laisse croire & faire aux protestans tout ce qu'ils veulent; il le fallait bien. Soliman, qui n'avait point de disputes de religion à appaiser, voulait toujours donner la couronne de Hongrie à ce Jean Zapoli, vaivode de Transilvanie, concurrent de Ferdinand; & ce royaume devait être tributaire des Turcs.

Soliman subjugue toute la Hongrie, pénètre dans l'Autriche, emporte Altembourg d'assaut, met le siége devant Vienne, le 26 septembre; mais Vienne est toujours l'écueil des Turcs. C'est le sort de la maison de Bavière de défendre dans ses périls la maison d'Autriche. Vienne fut défendue par Philippe le belliqueux, frère de l'électeur palatin, dernier électeur de la première branche palatine. Soliman, au bout de trente jours, lève le siége; mais il donne l'investiture de la Hongrie à Jean Zapoli, & y reste le maître.

Enfin Charles quittait alors l'Espagne, & était arrivé à Gênes qui n'est plus aux Français, & qui attend son sort de lui; il déclare Gênes libre & fief de l'Empire; il va en triomphe de ville en ville pendant que les Turcs assiégeaient Vienne. Le pape Clément VII l'attend à Bologne. Charles vient d'abord recevoir à genoux la bénédiction de celui qu'il avait retenu captif, & dont il avait désolé l'état; après avoir été aux pieds du pape en catholique, il reçoit en empe-

reur François Sforze, qui vient ſe mettre aux ſiens, & lui demander pardon. Il lui donne l'inveſtiture du Milanais pour cent mille ducats d'or comptant, & cinq cent mille payables en dix années; il lui fait épouſer ſa nièce, fille du tyran Chriſtiern; enſuite il ſe fait couronner dans Bologne par le pape; il reçoit de lui trois couronnes, celle d'Allemagne, celle de Lombardie & l'impériale, à l'exemple de Frederic III.

Le pape, en lui donnant le ſceptre, lui dit : « Em-» pereur notre fils, prenez ce ſceptre pour régner ſur » les peuples de l'Empire, auxquels nous & les élec-» teurs nous vous avons jugé digne de commander ». Il lui dit en lui donnant le globe : « Ce globe repré-» ſente le monde que vous devez gouverner avec » vertu, religion & fermeté ». La cérémonie du globe rappelait l'image de l'ancien empire romain, maître de la meilleure partie du monde connu, & convenait en quelque ſorte à Charles-Quint, ſouverain de l'Eſpagne, de l'Italie, de l'Allemagne & de l'Amérique.

Charles baiſe les pieds du pape pendant la meſſe; mais il n'y eut point de mule à conduire. L'empereur & le pape mangent dans la même ſalle, chacun ſeul à ſa table.

Il promet ſa bâtarde Marguerite à Alexandre de Médicis, neveu du pape, avec la Toſcane pour dot.

Par ces arrangemens & par ces conceſſions, il eſt évident que Charles-Quint n'aſpirait point à être roi du continent chrétien, comme le fut Charlemagne: il aſpirait à en être le principal perſonnage, à y avoir la première influence, à retenir le droit de ſuzeraineté ſur l'Italie. S'il eût voulu tout avoir pour lui ſeul, il aurait épuiſé ſon royaume d'Eſpagne d'hommes & d'argent pour venir s'établir dans Rome, & gouverner la Lombardie comme une de ſes provinces : il ne le

fit pas; car voulant trop avoir pour lui, il aurait eu trop à craindre.

Les Toſcans, voyant leur liberté ſacrifiée à l'union 1530.
de l'empereur & du pape, ont le courage de la défendre contre l'un & l'autre; mais leur courage eſt inutile contre la force. Florence aſſiégée ſe rend à compoſition.

Alexandre de Médicis eſt reconnu ſouverain, & il ſe reconnaît vaſſal de l'Empire.

Charles-Quint diſpoſe des principautés en juge & en maître; il rend Modène & Reggio au duc de Ferrare, malgré les prières du pape; il érige Mantoue en duché. C'eſt dans ce temps qu'il donne Malthe aux chevaliers de Saint-Jean qui avaient perdu Rhodes: la donation eſt du 24 mars. Il leur fit ce préſent comme roi d'Eſpagne, & non comme empereur. Il ſe vengeait autant qu'il le pouvait des Turcs, en leur oppoſant ce boulevard qu'ils n'ont jamais pu détruire.

Après avoir ainſi donné des états, il va eſſayer de donner la paix à l'Allemagne; mais les querelles de religion furent plus difficiles à concilier que les intérêts des princes.

Confeſſion d'Augsbourg, qui a ſervi de règle aux proteſtans, & de ralliement à leur parti. Cette diète d'Augsbourg commence le 20 juin. Les proteſtans préſentent leur confeſſion de foi en latin & en allemand, le 26.

Strasbourg, Memmingen, Lindau & Conſtance, préſentent la leur ſéparément, & on la nomme *la confeſſion des quatre villes*; elles étaient luthériennes comme les autres, & différaient ſeulement en quelques points.

Zuingle envoie auſſi ſa confeſſion, quoique ni lui ni le canton de Berne ne fuſſent ni luthériens ni impériaux.

On dispute beaucoup. L'empereur donne un décret, le 22 septembre, par lequel il enjoint aux protestans de ne plus rien innover, de laisser une pleine liberté dans leurs états à la religion catholique, & de se préparer à présenter leurs griefs au concile qu'il compte convoquer dans six mois.

Les quatre villes s'allient avec les trois cantons, Berne, Zurich & Bâle, qui doivent leur fournir des troupes en cas qu'on veuille gêner leur liberté.

La diète fait le procès au grand-maître de l'ordre teutonique, Albert de Brandebourg, qui, devenu luthérien, comme on l'a vu, s'était emparé de la Prusse ducale, & en avait chassé les chevaliers catholiques. Il est mis au ban de l'Empire, & n'en garde pas moins la Prusse.

La diète fixe la chambre impériale dans la ville de Spire : c'est par-là qu'elle finit ; & l'empereur en indique une autre à Cologne pour y faire élire son frère Ferdinand roi des Romains.

Ferdinand est élu, le 5 janvier, par tous les électeurs, excepté par celui de Saxe, Jean-le-constant, qui s'y oppose inutilement.

Alors les princes protestans & les députés des villes luthériennes s'unissent dans Smalcade, ville du pays de Hesse. La ligue est signée au mois de mars, pour leur défense commune. Le zèle pour leur religion, & sur-tout la crainte de voir l'Empire électif devenir une monarchie héréditaire, furent les motifs de cette ligue entre Jean, duc de Saxe, Philippe, landgrave de Hesse, le duc de Virtemberg, le prince d'Anhalt, le comte de Mansfeld, & les villes de leur communion.

1531. François I, qui faisait brûler les luthériens chez lui, s'unit avec ceux d'Allemagne, & s'engage à leur

donner de prompts ſecours. L'empereur alors négocie avec eux ; on ne pourſuit que les anabaptiſtes qui s'étaient établis dans la Moravie. Leur nouvel apôtre Hutter, qui allait faire par-tout des proſélytes, eſt pris dans le Tirol, & brûlé dans Inſpruck.

Ce Hutter ne prêchait point la ſédition & le carnage, comme la plupart de ſes prédéceſſeurs ; c'était un homme entêté de la ſimplicité des premiers temps ; il ne voulait pas même que ſes diſciples portaſſent des armes : il prêchait la réforme & l'égalité, & c'eſt pourquoi il fut brûlé.

Philippe, landgrave de Heſſe, prince qui méritait plus de puiſſance & plus de fortune, entreprend le premier de réunir les ſectes ſéparées de la communion romaine ; projet qu'on a tenté depuis inutilement, & qui eût pu épargner beaucoup de ſang à l'Europe. Martin Bucer fut chargé, au nom des ſacramentaires, de ſe concilier avec les luthériens. Mais Luther & Mélanchton furent inflexibles, & montrèrent en cela bien plus d'opiniâtreté que de politique.

Les princes & les villes avaient deux objets, leur religion, & la réduction de la puiſſance impériale dans des bornes étroites : ſans ce dernier article, il n'y eût point eu de guerre civile. Les proteſtans s'obſtinaient à ne vouloir point reconnaître Ferdinand pour roi des Romains.

L'empereur, inquiété par les proteſtans & menacé 1532.
par les Turcs, étouffe pour quelque temps les troubles naiſſans, en accordant dans la diète de Nuremberg, au mois de juin, tout ce que les proteſtans demandent, abolition de toutes procédures contre eux, liberté entière juſqu'à la tenue d'un concile ; il laiſſe même le droit de Ferdinand ſon frère indécis.

On ne pouvait ſe relâcher davantage. C'était aux

Turcs que les luthériens devaient cette indulgence.

La condeſcendance de Charles anima les proteſtans à faire au-delà de leur devoir. Ils lui fourniſſent une armée contre Soliman ; ils donnent cent cinquante mille florins par-delà les ſubſides ordinaires. Le pape, de ſon côté, fait un effort ; il fournit ſix mille hommes & quatre cent mille écus. Charles fait venir des troupes de Flandre & de Naples. On voit une armée compoſée de plus de cent mille hommes, de nations différentes dans leurs mœurs, dans leur langage, dans leur culte, animées du même eſprit, marcher contre l'ennemi commun. Le comte palatin, Philippe, détruit un corps de Turcs qui s'était avancé juſqu'à Gratz en Stirie. On coupe les vivres à la grande armée de Soliman, qui eſt obligée de retourner à Conſtantinople. Soliman, malgré ſa grande réputation, parut avoir mal conduit cette campagne. Il fit, à la vérité, beaucoup de mal, il emmena près de deux cent mille eſclaves : mais c'était faire la guerre en tartare, & non en grand capitaine.

L'empereur & ſon frère, après le départ des Turcs, congédient leur armée. La plus grande partie était auxiliaire, & ſeulement pour le danger préſent. Il ne reſta que peu de troupes ſous le drapeau. Tout ſe faiſait alors par ſecouſſes ; point de fonds aſſurés pour entretenir long-temps de grandes forces, peu de deſſeins long-temps ſuivis. Tout conſiſtait à profiter du moment. Charles-Quint alors fit la guerre, qu'on faiſait pour lui depuis ſi long-temps, car il n'avait juſque-là vu que le ſiége de la petite ville de Mouzon, en 1521 ; & n'ayant eu depuis que du bonheur, il voulut y joindre la gloire.

1533. Il retourne en Eſpagne par l'Italie, laiſſant au roi des Romains ſon frère le ſoin de contenir les proteſtans.

A peine eſt-il en Eſpagne, que ſa tante Catherine d'Arragon eſt répudiée par le roi d'Angleterre, & ſon mariage déclaré nul par l'archevêque de Cantorbéry, Crammer. Clément VII, qui craignait toujours Charles-Quint, ne peut ſe diſpenſer d'excommunier Henri VIII.

Le Milanais tenait toujours au cœur de François I. Ce prince, voyant que Charles eſt paiſible, qu'il n'a preſque plus de troupes dans la Lombardie, que François Sforze, duc de Milan, eſt ſans enfans, eſſaye de le détacher de l'empereur. Il lui envoie un miniſtre ſecret, milanais de nation, nommé Maraviglia, avec ordre de ne point prendre de caractère, quoiqu'il ait des lettres de créance.

Le ſujet de la commiſſion de cet homme eſt pénétré. Sforze, pour ſe diſculper auprès de l'empereur, ſuſcite une querelle à Maraviglia. Un homme eſt tué dans le tumulte, & Sforze fait trancher la tête au miniſtre du roi de France qui ne peut s'en venger.

Tout ce que peut faire François I, pour ſe reſſentir de tant d'humiliations & de ſanglans outrages, c'eſt d'aider en ſecret le duc de Virtemberg, Ulric, à rentrer dans ſon duché & à ſecouer le joug de la maiſon d'Autriche. Ce prince proteſtant attendait ſon rétabliſſement de la ligue de Smalcade & du ſecours de la France.

Les princes de la ligue eurent aſſez d'autorité pour faire décider, dans une diète à Nuremberg, que Ferdinand, roi des Romains, rendrait le duché de Virtemberg dont il s'était emparé. La diète, en cela, ſe conformait aux lois. Le duc avait un fils, qui du moins ne devait point être puni des fautes de ſon père; Ulric n'avait point été coupable de trahiſon envers l'Empire, & par conſéquent ſes états ne devaient point être enlevés à ſa poſtérité.

Ferdinand promit de se conformer au recès de l'Empire, & n'en fit rien. Philippe, landgrave de Hesse, surnommé alors à bon droit *le magnanime*, prend les intérêts du duc de Virtemberg ; il va en France emprunter du roi cent mille écus d'or, lève une armée de quinze mille hommes, & rend le Virtemberg à son prince.

Ferdinand y envoie des troupes commandées par ce même comte palatin, Philippe-le-belliqueux, vainqueur des Turcs.

Philippe de Hesse, le magnanime, bat Philippe-le-belliqueux. Alors le roi des Romains entre en composition.

Le duc Ulric fut rétabli, mais le duché de Virtemberg fut déclaré fief masculin de l'archiduché d'Autriche ; & comme tel, il doit retourner, au défaut d'héritiers mâles, à la maison archiducale.

C'est dans cette année que Henri VIII se soustrait à la communion romaine, & se déclare chef de l'église anglicane. Cette révolution se fit sans le moindre trouble. Il n'en était pas de même en Allemagne. La religion y faisait répandre du sang dans la Vestphalie.

Les sacramentaires sont d'abord les plus forts à Munster, & en chassent l'évêque Valdec ; les anabaptistes succèdent aux sacramentaires, & s'emparent de la ville. Cette secte s'étendait alors dans la Frise & dans la Hollande. Un tailleur de Leyde, nommé Jean, va au secours de ses frères avec une troupe de prophètes & d'assassins ; il se fait proclamer roi, & couronner solennellement à Munster, le 24 juin.

L'évêque Valdec assiége la ville, aidé des troupes de Cologne & de Clèves : les anabaptistes le comparent à Holoferne, & se croient le peuple de Dieu. Une femme veut imiter Judith, & sort de la ville dans la même intention ; mais au lieu de rentrer dans

ſa Béthulie avec la tête de l'évêque, elle eſt pendue dans le camp.

Charles en Eſpagne ſe mêlait peu alors des affaires du corps germanique, qui n'était pour lui qu'une ſource continuelle d'inquiétude ſans aucun avantage; il cherche la gloire d'un autre côté. Trop peu fort en Allemagne pour aller porter la guerre à Soliman, il veut ſe venger des Turcs ſur le fameux amiral Cheredin Barberouſſe, qui venait de s'emparer de Tunis, & d'en chaſſer le roi Mulei-Aſſem. L'Africain détrôné était venu lui propoſer de ſe rendre ſon tributaire. Il paſſe en Afrique, au mois d'avril, avec environ vingt-cinq mille hommes, deux cents vaiſſeaux de tranſport & cent quinze galères. Le pape Paul III lui avait accordé le dixième des revenus eccléſiaſtiques dans tous les états de la maiſon d'Autriche, & c'était beaucoup. Il avait joint neuf galères à la flotte eſpagnole. Charles en perſonne va combattre l'armée de Cheredin, très-ſupérieure à la ſienne en nombre, mais mal diſciplinée. 1535.

Pluſieurs hiſtoriens rapportent que Charles, avant la bataille, dit à ſes généraux: « Les nèfles mûriſſent » avec la paille; mais la paille de notre lenteur fait » pourrir & non pas mûrir les nèfles de la valeur de » nos ſoldats ». Les princes ne s'expriment point ainſi. Il faut les faire parler dignement, ou plutôt il ne faut jamais leur faire dire ce qu'ils n'ont point dit. Preſque toutes les harangues ſont des fictions mêlées à l'hiſtoire.

Charles remporte une victoire complète, & rétablit Mulei-Aſſem qui lui cède la Goulette avec dix milles d'étendue à la ronde, & ſe déclare, lui & ſes ſucceſſeurs, vaſſal des rois d'Eſpagne, ſe ſoumettant à payer un tribut de vingt mille écus tous les ans.

Charles retourne vainqueur en Sicile & à Naples, menant avec lui tous les esclaves chrétiens qu'il a délivrés. Il leur donne à tous libéralement de quoi retourner dans leur patrie. Ce furent autant de bouches qui publièrent par-tout ses louanges; jamais il ne jouit d'un si beau triomphe.

Dans ce haut degré de gloire, ayant repoussé Soliman, donné un roi à Tunis, réduit François I à n'oser paraître en Italie, il presse Paul III d'assembler un concile. Les plaies faites à l'Eglise romaine augmentaient tous les jours.

Calvin commençait à dominer dans Genève : la secte à laquelle il eut le crédit de donner son nom, se répandait en France, & il était à craindre pour l'église romaine qu'il ne lui restât que les états de la maison d'Autriche & la Pologne.

Cependant le duc de Milan, François Sforze, meurt sans enfans. Charles-Quint s'empare du duché, comme d'un fief qui lui est dévolu. Sa puissance, ses richesses en augmentent; ses volontés sont des loix dans toute l'Italie : il y est bien plus maître qu'en Allemagne.

Il célèbre dans Naples le mariage de sa fille naturelle, Marguerite, avec Alexandre de Médicis, le crée duc de Toscane; ces cérémonies se font au milieu des plus brillantes fêtes, qui augmentent encore l'affection des peuples.

1536. François I ne perd point de vue le Milanais, ce tombeau des Français. Il en demande l'investiture au moins pour son second fils Henri. L'empereur ne donne que des paroles vagues. Il pouvait refuser nettement.

La maison de Savoie, long-temps attachée à la maison de France, ne l'était plus; tout était à l'empereur : il n'y a point de prince dans l'Europe qui

n'ait des prétentions à la charge de ses voisins; le roi de France en avait sur le comté de Nice & sur le marquisat de Saluces. Le roi y envoie une armée, qui s'empare de presque tous les états du duc de Savoie, dès qu'elle se montre : ils n'étaient pas alors ce qu'ils sont aujourd'hui.

Le vrai moyen pour avoir & pour garder le Milanais, eût été de garder le Piémont, de le fortifier. La France, maîtresse des Alpes, l'eût été tôt ou tard de la Lombardie.

Le duc de Savoie va à Naples implorer la protection de l'empereur. Ce prince si puissant n'avait point alors une grande armée en Italie. Ce n'était alors l'usage d'en avoir que pour le besoin présent; mais il met d'abord les Vénitiens dans son parti; il y met jusqu'aux Suisses, qui rappellent leurs troupes de l'armée française; il augmente bientôt ses forces; il va à Rome en grand appareil. Il y entre en triomphe, mais non pas en maître, ainsi qu'il eût pu y entrer auparavant. Il va au consistoire, & y prend place sur un siége plus bas que celui du saint-père. On est étonné d'y entendre un empereur romain victorieux plaider sa cause devant le pape; il y prononce une harangue contre François I, comme Cicéron en prononçait contre Antoine. Mais, ce que Cicéron ne faisait pas, il propose de se battre en duel avec le roi de France. Il y avait dans tout cela un mélange des mœurs de l'antiquité avec l'esprit romanesque. Après avoir parlé du duel, il parle du concile.

Le pape Paul III publie la bulle de convocation.

Le roi de France avait envoyé assez de troupes pour s'emparer des états du duc de Savoie, alors presque sans défense, mais non assez pour résister à l'armée formidable que l'empereur eut bientôt, & qu'il con-

duisait avec une foule de grands-hommes formés par des victoires en Italie, en Hongrie, en Flandre, en Afrique.

Charles reprend tout le Piémont, excepté Turin. Il entre en Provence avec une armée de cinquante mille hommes. Une flotte de cent quarante vaisseaux, commandée par Doria, borde les côtes. Toute la Provence, excepté Marseille, est conquise & ravagée; il pouvait alors faire valoir les anciens droits de l'Empire sur la Provence, sur le Dauphiné, sur l'ancien royaume d'Arles. Il presse la France, à l'autre bout en Picardie, par une armée d'Allemands qui, sous le comte de Neux, prend Guise & s'avance encore plus loin.

François I, au milieu de ces désastres, perd son dauphin François, qui meurt à Lyon d'une pleurésie. Vingt auteurs prétendent que l'empereur le fit empoisonner. Il n'y a guère de calomnie plus absurde & plus méprisable. L'empereur craignait-il ce jeune prince qui n'avait jamais combattu? que gagnait-il à sa mort? quel crime bas & honteux avait-il commis, qui pût le faire soupçonner? On prétend qu'on trouva des poisons dans la cassette de Montécuculi, domestique du dauphin, venu en France avec Catherine de Médicis. Ces poisons prétendus étaient des distillations chimiques.

Montécuculi fut écartelé, sous prétexte qu'il était chimiste, & que le dauphin était mort. On lui demanda à la question s'il avait jamais entretenu l'empereur. Il répondit que lui ayant été présenté une fois par Antoine de Lève, ce prince lui avait demandé quel ordre le roi de France tenait dans ses repas. Etait-ce-là une raison pour soupçonner Charles-Quint d'un crime si abominable & si inutile? Le supplice de Montécuculi

Montécuculi, ou plutôt Montécuculo, eſt au rang des condamnations injuſtes qui ont déshonoré la France. Il faut la mettre avec celles d'Enguerrant de Marigni, de Samblançai, d'Anne du Bourg, d'Auguſtin de Thou, du maréchal de Marillac, de la maréchale d'Ancre, & de tant d'autres qui rempliraient un volume. L'hiſtoire doit au moins ſervir à rendre les juges plus circonſpects & plus humains.

L'invaſion de la Provence eſt funeſte aux Français, ſans être fructueuſe pour l'empereur; il ne peut prendre Marſeille. Les maladies detruiſent une partie de ſon armée. Il s'en retourne à Gênes ſur ſa flotte. Son autre armée eſt obligée d'évacuer la Picardie. La France, toujours près d'être accablée, réſiſte toujours. Les mêmes cauſes qui avaient fait perdre le royaume de Naples à François I, font perdre la Provence à Charles-Quint. Des entrepriſes lointaines réuſſiſſent rarement.

L'empereur retourne en Eſpagne, laiſſant l'Italie ſoumiſe, la France affaiblie, & l'Allemagne toujours dans le trouble.

Les anabaptiſtes continuent leurs ravages dans la Friſe, dans la Hollande, dans la Veſtphalie. Cela s'appelait combattre les combats du Seigneur. Ils vont au ſecours de leur prophète-roi, Jean de Leyde; ils ſont défaits par George Shenk, gouverneur de Friſe. La ville de Munſter eſt priſe. Jean de Leyde & ſes principaux complices ſont promenés dans une cage. On les brûle après les avoir déchirés avec des tenailles ardentes. Le parti des luthériens ſe fortifie; les animoſités s'augmentent; la ligue de Smalcade ne produit point encore de guerre civile.

Charles en Eſpagne n'eſt pas tranquille; il faut ſou- 1537.

tenir cette guerre légèrement commencée par François I, & que ce prince rejetait ſur l'empereur.

Le parlement de Paris fait ajourner l'empereur, le déclare vaſſal rebelle, & privé des comtés de Flandre, d'Artois, & de Charolais. Cet arrêt eût été bon après avoir conquis ces provinces : il n'eſt que ridicule après toutes les défaites & toutes les pertes de François I. Les troupes impériales, malgré cet arrêt, avancent en Picardie. François I va en perſonne aſſiéger Heſdin, dans l'Artois, mais il eſt repris ; on donne de petits combats dont le ſuccès eſt indécis.

François I voulait frapper un plus grand coup. Il haſardait la chétienté pour ſe venger de l'empereur. Il s'était engagé avec Soliman à deſcendre dans le Milanais avec une grande armée, tandis que les Turcs tomberaient ſur le royaume de Naples & ſur l'Autriche.

Soliman tint ſa parole, mais François I ne fut pas aſſez fort pour tenir la ſienne. Le fameux capitan pacha Cheredin deſcend avec une partie de ſes galères dans la Pouille, l'autre aborde vers Otrante : il ravage ces pays, & fait ſeize mille eſclaves chrétiens. Ce Cheredin, vice-roi d'Alger, eſt le même que les auteurs nomment Barberouſſe. Ce ſobriquet avait été donné à ſon frère, conquérant d'une partie des côtes de la Barbarie, mort en 1519.

Soliman s'avance en Hongrie. Le roi des Romains, Ferdinand, marche au-devant des Turcs, entre Bude & Belgrade. Une ſanglante bataille ſe donne, dans laquelle Ferdinand prend la fuite, après avoir perdu vingt-quatre mille hommes. On croirait l'Italie & l'Autriche au pouvoir des Ottomans, & François I maître de la Lombardie ; mais non. Barberouſſe, qui ne voit point venir François I dans le Milanais, s'en

retourne à Constantinople avec son butin & ses esclaves. L'Autriche est mise en sûrete. L'empereur avait retiré ses troupes de l'Artois & de la Picardie. Ses deux sœurs, l'une Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, l'autre, Eléonore de Portugal, femme de François I, ayant ménagé une trève sur ces frontières, l'empereur avait consenti à cette trève pour avoir de nouvelles troupes à opposer aux Turcs, & François I, afin de pouvoir passer en liberté en Italie.

Déjà le dauphin Henri était dans le Piemont, les Français étaient les maîtres de presque toutes les villes; le marquis del Vasto, que les Français appellent Duguast, défendait le reste. Alors on conclut une trève de quelques mois dans ce pays. C'était ne pas faire la guerre sérieusement, après de si grands & de si dangereux projets. Celui qui perdit le plus à cette paix & à cette trève fut le duc de Savoie, dépouillé par ses ennémis & par ses amis; car les Impériaux & les Français retinrent presque toutes ses places.

La trève se prolonge pour dix années entre Charles-Quint & François I, & aux dépens du duc de Savoie. 1538.

Soliman mécontent de son allié, ne poursuit point sa victoire. Tout se fait à demi dans cette guerre.

Charles, ayant passé en Italie pour conclure la trève, marie sa bâtarde Marguerite, veuve d'Alexandre de Médicis, à Octavio Farnèse, fils d'un bâtard de Paul III, duc de Parme, de Plaisance & de Castro. Ces duchés étaient un ancien héritage de la comtesse Mathilde; elle les avait donnés à l'église, & non pas aux bâtards des papes. On a vu qu'ils avaient été annexés depuis au duché de Milan. Le pape Jules II les incorpora à l'état ecclésiastique; Paul III les en détacha, & en revêtit son fils. L'empereur en prétendait bien la suzeraineté, mais il aima mieux favoriser le

pape que de se brouiller avec lui. C'était hasarder beaucoup pour un pape, de faire son bâtard souverain, à la face de l'Europe indignée, dont la moitié avait déjà quitté la religion romaine avec horreur ; mais les princes insultent toujours à l'opinion publique, jusqu'à ce que cette opinion publique les accable.

Après toutes ces grandes levées de boucliers, François I, qui était sur les frontières du Piémont, s'en retourne. Charles-Quint fait voile pour l'Espagne, & voit François I à Aigues-mortes avec la même familiarité que si ce prince n'eût été jamais son prisonnier ; qu'ils ne se fussent jamais donné de démentis, point appelés en duel ; que le roi de France n'eût point fait venir les Turcs, & qu'il n'eût point souffert que Charles-Quint eût été traité d'empoisonneur.

1539. Charles-Quint apprend en Espagne que la ville de Gand, lieu de sa naissance, soutient ses privilèges jusqu'à la révolte. Chaque ville des Pays-Bas avait des droits ; on n'a jamais rien tiré de ce florissant pays par des impositions arbitraires : les états fournissaient aux souverains des dons gratuits dans le besoin : & la ville de Gand avait, de temps immémorial, la prérogative d'imposer elle-même sa contribution. Les états de Flandre, ayant accordé douze cent mille florins à la gouvernante des Pays-Bas, en repartirent quatre cent mille sur les Gantois ; ils s'y opposèrent, ils montrèrent leurs priviléges. La gouvernante fait arrêter les principaux bourgeois : la ville se soulève, prend les armes ; c'était une des plus riches & des plus grandes de l'Europe : elle veut se donner au roi de France comme à son seigneur suzerain ; mais le roi, qui se flattait toujours de l'espérance d'obtenir de l'empereur l'investiture du Milanais pour un de ses fils, se fait un mérite auprès de lui de refuser les Gan-

tois. Qu'arriva-t-il ? François I n'eut ni Gand ni Milan ; il fut toujours dupe de Charles-Quint, & son inférieur en tout, excepté en valeur.

L'empereur prend alors le parti de demander passage par la France pour aller punir la révolte de Gand. Le dauphin & le duc d'Orléans vont le recevoir à Baïonne ; François I va au-devant de lui à Chatelleraut : il entre dans Paris le premier janvier ; le parlement & tous les corps, viennent le complimenter hors de la ville ; on lui porte les clefs, les prisonniers sont délivrés en son nom ; il préside au parlement, & il fait un chevalier. On avait trouvé mauvais, dit-on, cet acte d'autorité dans Sigismond : on le trouva bon dans Charles-Quint. Créer un chevalier alors, c'était seulement déclarer un homme noble, ou ajouter à sa noblesse un titre honorable & inutile.

La chevalerie avait été en grand honneur dans l'Europe ; mais elle n'avait jamais été qu'un nom qu'on avait donné insensiblement aux seigneurs de fiefs distingués par les armes. Peu à peu ces seigneurs de fief avaient fait de la chevalerie une espèce d'ordre imaginaire, composé de cérémonies religieuses, d'actes de vertu & de débauche ; mais jamais ce titre de chevalier n'entra dans la constitution d'aucun état : on ne connut jamais que les lois féodales. Un seigneur de fief, reçu chevalier, pouvait être plus considéré qu'un autre, dans quelques châteaux, mais ce n'était pas comme chevalier qu'il entrait aux diètes de l'Empire, aux états de France, aux cortes d'Espagne, au parlement d'Angleterre : c'était comme baron, comte, marquis ou duc. Les seigneurs bannerets, dans les armées, avaient été appelés chevaliers ; mais ce n'était pas en qualité de chevaliers qu'ils avaient des bannières ; de même qu'ils n'avaient point des châteaux

& des terres en qualité de preux : mais on les appelait preux, parce qu'ils étaient ſuppoſés faire des prouesses.

En général, ce qu'on a appelé la chevalerie, appartient beaucoup plus au roman qu'à l'hiſtoire, & ce n'était guère qu'une momerie honorable. Charles-Quint n'aurait pas pu créer en France un bailli de village, parce que c'eſt un emploi réel. Il donna le vain titre de chevalier, & l'effet le plus réel de cette cérémonie fut de déclarer noble un homme qui ne l'était pas. Cette nobleſſe ne fut reconnue en France que par courtoiſie, par reſpect pour l'empereur ; mais ce qui eſt de la plus grande vraiſemblance, c'eſt que Charles-Quint voulut faire croire que les empereurs avaient ce droit dans tous les états. Sigiſmond avait fait un chevalier en France ; Charles voulut en faire un auſſi. On ne pouvait refuſer cette prérogative à un empereur à qui on donnait celle de délivrer les priſonniers.

Ceux qui ont imaginé qu'on délibéra ſi on retiendrait Charles priſonnier, l'ont dit ſans aucune preuve. François I ſe ſerait couvert d'opprobre s'il eût retenu, par une baſſe perfidie, celui dont il avait été le captif par le ſort des armes. Il y a des crimes d'état que l'uſage autoriſe ; il y en a d'autres que l'uſage, & ſurtout la chevalerie de ce temps-là n'autoriſait pas. On tient que le roi lui fit ſeulement promettre de donner le Milanais au duc d'Orléans, frère du dauphin Henri, & qu'il ſe contenta d'une parole vague ; il ſe piqua, dans cette occaſion, d'avoir plus de généroſité que de politique.

Charles entre dans Gand avec deux mille cavaliers & ſix mille fantaſſins qu'il avait fait venir. Les Gantois pouvaient mettre, dit-on, quatre-vingt mille hommes en armes, & ne ſe défendirent pas.

Le 12 mai, on fait pendre vingt-quatre bourgeois 1540.
de Gand; on ôte à la ville ses privileges; on jette les fondemens d'une citadelle, & les citoyens sont condamnés à payer trois cent mille ducats pour la bâtir, & neuf mille par an pour l'entretien de la garnison. Jamais on ne fit mieux valoir la loi du plus fort; la ville de Gand avait été impunie quand elle versa le sang des ministres de Marie de Bourgogne, aux yeux de cette princesse : elle fut accablée quand elle voulut soutenir de véritables droits.

François I envoie à Bruxelles sa femme Eléonore solliciter l'investiture du Milanais; & pour la faciliter, non-seulement il renonce à l'alliance des Turcs, mais il fait une ligue offensive contre eux avec le pape. Le dessein de l'empereur était de lui faire perdre son allié, & de ne lui point donner le Milanais.

En Allemagne, la religion luthérienne & la ligue de Smalcade prennent de nouvelles forces par la mort de George de Saxe, puissant prince souverain de la Misnie & de la Thuringe; c'était un catholique très-zélé, & son frère Henri, qui continua sa branche, était un luthérien déterminé. George, par son testament, déshérite son frère & ses neveux, en cas qu'ils ne retournent point à la religion de leurs pères, & donne ses états à la maison d'Autriche; c'était un cas tout nouveau. Il n'y avait point de loi dans l'Empire qui privât un prince de ses états pour cause de religion. L'électeur de Saxe, Jean Frederic, & le magnanime landgrave de Hesse, gendre de George, conservent la succession à l'héritier naturel, en lui fournissant des troupes contre ses sujets catholiques. Luther vient les prêcher, & tout le pays est bientôt aussi luthérien que la Saxe & la Hesse.

Le luthéranisme se signale en permettant la poly-

gamie. La femme du landgrave, fille de George, indulgente pour ſon mari, à qui elle ne pouvait plaire, lui permit d'en avoir une ſeconde. Le landgrave, amoureux de Marguerite de Saal, fille d'un gentilhomme de Saxe, demande à Luther, à Mélanchton & à Bucer s'il peut, en conſcience, avoir deux femmes, & ſi la loi de la nature peut s'accorder avec la loi chrétienne; les trois apôtres embarraſſés lui en donnent ſecrètement la permiſſion par écrit. Tous les maris pouvaient en faire autant, puiſqu'en fait de conſcience il n'y a pas plus de privilége pour un landgrave que pour un autre homme; mais cet exemple n'a pas été ſuivi : la difficulté d'avoir deux femmes chez ſoi étant plus grande que le dégoût d'en avoir une ſeule.

L'empereur fait ſes efforts pour diſſiper la ligue de Smalcade; il ne peut en détacher qu'Albert de Brandebourg, ſurnommé l'Alcibiade. On tient des aſſemblées & des conférences entre les catholiques & les proteſtans, dont l'effet ordinaire eſt de ne pouvoir s'accorder.

1541. Le 8 Juillet, l'empereur publie à Ratisbonne ce qu'on appelle un *interim*, un *inhalt*; c'eſt un édit par lequel chacun reſtera dans ſa croyance en attendant mieux, ſans troubler perſonne.

Cet *interim* était néceſſaire pour lever des troupes contre les Turcs. On a déjà remarqué qu'alors on ne formait de grandes armées que dans le beſoin. On a vu que Soliman avait été le protecteur de Jean Zapoli, qui avait toujours diſputé la couronne de Hongrie à Ferdinand; cette protection avait été le prétexte des invaſions des Turcs. Jean était mort, & Soliman ſervait de tuteur à ſon fils.

L'armée impériale aſſiége le jeune pupille de Soli-

man dans Bude ; mais les Turcs viennent à ſon ſecours & défont ſans reſſource l'armée chrétienne.

Le ſultan, laſſé enfin de ſe battre & de vaincre tant de fois pour des chrétiens, prend la Hongrie pour prix de ſes victoires, & laiſſe la Tranſilvanie au jeune prince qui, ſelon lui, ne pouvait avoir par droit d'héritage un royaume électif comme la Hongrie.

Le roi des Romains, Ferdinand, offre alors de ſe rendre tributaire de Soliman, s'il veut lui rendre ce royaume : le ſultan lui répond qu'il faut qu'il renonce à la Hongrie, & qu'il lui faſſe hommage de l'Autriche.

Les choſes reſtent en cet état ; & tandis que Soliman, dont l'armée eſt diminuée par la contagion, retourne à Conſtantinople, Charles va en Italie : il s'y prépare à aller attaquer Alger, au lieu d'aller enlever la Hongrie aux Turcs : c'était être plus ſoigneux de la gloire de l'Eſpagne que de celle de l'Empire. Maître de Tunis & d'Alger, il eût rangé toute la Barbarie ſous la domination eſpagnole, & l'Allemagne ſe ſerait défendue contre Soliman comme elle aurait pu. Il débarque ſur la côte d'Alger, le 23 octobre, avec autant de monde à-peu-près qu'il en avait quand il prit Tunis ; mais une tempête furieuſe ayant ſubmergé quinze galères & quatre-vingt-ſix vaiſſeaux, & ſes troupes ſur terre étant aſſaillies par les orages & par les Maures, Charles eſt obligé de ſe rembarquer ſur les bâtimens qui reſtaient, & arrive à Carthagène, au mois de novembre, avec les débris de ſa flotte & de ſes troupes : ſa réputation en ſouffrit. On accuſa ſon entrepriſe de témérité ; mais s'il eût réuſſi, comme à Tunis, on l'eût appelé le vengeur de l'Europe. Le fameux Fernand Cortez, triomphateur de tant d'états en Amérique, avait aſſiſté en ſoldat volontaire à l'entrepriſe d'Alger ; il y vit quelle eſt la différence d'un



petit nombre d'hommes qui ſait ſe défendre, & des multitudes qui ſe laiſſent égorger.

On ne voit pas pourquoi Soliman demeure oiſif après ſes conquêtes; mais on voit pourquoi l'Allemagne les lui laiſſe. C'eſt que les princes catholiques s'uniſſent contre les princes proteſtans; c'eſt que la ligue de Smalcade fait la guerre au duc de Brunſvick catholique; qu'elle le chaſſe de ſon pays & rançonne tous les eccléſiaſtiques; c'eſt enfin que le roi de France, fatigué des refus de l'inveſtiture du Milanais, préparait contre l'empereur les plus fortes ligues & les plus grands armemens.

L'Empire & la vie de Charles-Quint ne ſont qu'un continuel orage. Le ſultan, le pape, Veniſe, la moitié de l'Allemagne, la France lui ſont preſque toujours oppoſés, & ſouvent à la fois: l'Angleterre tantôt le ſeconde, tantôt le traverſe. Jamais empereur ne fut plus craint & n'eut plus à craindre.

François I envoyait un ambaſſadeur à Conſtantinople & un autre à Veniſe en même temps. Celui qui allait vers Soliman était un navarrois nommé Rinçone; l'autre était Frégoſe, génois. Tous deux embarqués ſur le Pô ſont aſſaſſinés par ordre du gouverneur de Milan. Ce meurtre reſſemble parfaitement à celui du colonel Saint Clair, aſſaſſiné de nos jours en revenant de Conſtantinople en Suède; ces deux évènemens furent les cauſes ou les prétextes de guerres ſanglantes. Charles-Quint déſavoua l'aſſaſſinat des deux ambaſſadeurs du roi de France. Il les regardait, à la vérité, comme des hommes nés ſes ſujets & devenus infidèles; mais il eſt bien mieux prouvé que tout homme eſt né avec le droit naturel de ſe choiſir une patrie, qu'il n'eſt prouvé qu'un prince a le droit d'aſſaſſiner ſes ſujets. Si c'était une des prérogatives de la royauté,

elle lui ſerait trop funeſte. Charles, en déſavouant l'attentat commis en ſon nom, avouait en effet que ce n'était qu'un crime honteux.

La politique & la vengeance preſſaient également les armemens de François I.

Il envoie le dauphin dans le Rouſſillon avec une armée de trente mille hommes, & ſon autre fils, le duc d'Orléans, avec un pareil nombre dans le Luxembourg.

Le duc de Clèves, héritier de la Gueldre envahie par Charles-Quint, était avec le comte de Mansfeld dans l'armée du duc d'Orléans.

Le roi de France avait encore une armée dans le Piémont.

L'empereur eſt étonné de trouver tant de reſſources & de forces dans la France, à laquelle il avait porté de ſi grands coups. La guerre ſe fait à armes égales & ſans avantage décidé de part ni d'autre. C'eſt au milieu de cette guerre qu'on aſſemble le concile de Trente. Les Impériaux y arrivent le 28 janvier. Les proteſtans refuſent de s'y rendre, & le concile eſt ſuſpendu.

Tranſaction du duc de Lorraine avec le corps germanique dans la diète de Nuremberg; le 26 auguſte. 1543.
Son duché eſt reconnu ſouveraineté libre & indépendante, à la charge de payer à la chambre impériale les deux tiers de la taxe d'un électeur.

Cependant on publie la nouvelle ligue conclue entre Charles-Quint & Henri VIII contre François I; c'eſt ainſi que les princes ſe brouillent & ſe réuniſſent. Ce même Henri VIII, que Charles avait fait excommunier pour avoir répudié ſa tante, s'allie avec celui qu'on croyait ſon ennemi irréconciliable. Charles va d'abord attaquer la Gueldre, & s'empare de tout ce pays appartenant au duc de Clèves, allié de François I. Le duc de Clèves vient lui demander pardon à genoux.

L'empereur le fait renoncer à la souveraineté de Gueldre, & lui donne l'investiture de Clèves & de Juliers.

Il prend Cambrai alors libre, que l'Empire & la France se disputaient. Tandis que Charles se ligue avec le roi d'Angleterre pour accabler la France, François I appelle les Turcs une seconde fois. Chéredin, cet amiral des Turcs, vient à Marseille avec ses galères; il va assiéger Nice avec le comte d'Enghien; ils prennent la ville, mais le château est secouru par les Impériaux, & Chéredin se retire à Toulon. La descente des Turcs ne fut mémorable que parce qu'ils étaient armés au nom du roi très-chrétien.

Dans le temps que Charles-Quint fait la guerre à la France, en Picardie, en Piémont & dans le Roussillon, qu'il négocie avec le pape & avec les protestans, qu'il presse l'Allemagne de se mettre en sûreté contre les invasions des Turcs, il a encore une guerre avec le Danemarck.

Christiern II, retenu en prison par ceux qui avaient été autrefois ses sujets, avait fait Charles-Quint héritier de ses trois royaumes qu'il n'avait point, & qui étaient électifs. Gustave Vasa régnait paisiblement en Suède. Le duc de Holstein avait été élu roi de Danemarck, en 1536. C'est ce roi de Danemarck Christiern III qui attaquait l'empereur en Hollande avec une flotte de quarante vaisseaux; mais la paix est bientôt faite. Ce Christiern III renouvelle avec ses frères, Jean & Adolphe, l'ancien traité qui regardait les duchés de Holstein & de Slesvich. Jean & Adolphe & leurs descendans devaient posséder ces duchés en commun avec le roi de Danemarck.

Alors Charles assemble une grande diète à Spire, où se trouvent Ferdinand son frère, tous les électeurs, tous les princes catholiques & protestans. Charles-

Quint & Ferdinand y demandent du ſecours contre les Turcs & contre le roi de France. On y donne à François I les noms de renégat, de barbare & d'ennemi de Dieu.

Le roi de France veut envoyer des ambaſſadeurs à cette grande diète. Il dépèche un héraut-d'armes pour demander un paſſe-port. On met ſon héraut en priſon.

La diète donne des ſubſides & des troupes; mais ces ſubſides ne ſont que pour ſix mois, & les troupes ne ſe montent qu'à quatre mille gendarmes, & vingt mille hommes de pied; faible ſecours pour un prince qui n'aurait pas eu de grands états héréditaires.

L'empereur ne put obtenir ce ſecours qu'en ſe relâchant beaucoup en faveur des luthériens. Ils gagnent un point bien important, en obtenant dans cette diète que la chambre impériale de Spire ſera compoſée moitié de luthériens & moitié de catholiques. Le pape s'en plaignit beaucoup, mais inutilement (*).

(*) Le père Bar, auteur d'une grande hiſtoire de l'Allemagne, met dans la bouche de Charles-Quint ces paroles : « Le pape eſt bien heureux que les princes de la » ligue de Smalcade ne m'aient pas propoſé de me faire » proteſtant; car s'ils l'avaient voulu, je ne ſais pas ce » que j'aurais fait ». On ſait que c'eſt la réponſe de l'empereur Joſeph I, quand le pape Clément XI ſe plaignit à lui de ſes condeſcendances pour Charles XII. Le P. Barre ne s'eſt pas contenté d'imputer à Charles-Quint ce diſcours qu'il ne tint jamais; mais il a, dans ſon hiſtoire, inſéré un très-grand nombre de faits & de diſcours pris mot pour mot de l'Hiſtoire de Charles XII. Il en a copié plus de deux cents pages. Il n'eſt pas impoſſible, à la rigueur, qu'on ait dit & fait, dans les douzième, treizième & quatorzième ſiècles, préciſément les mêmes choſes que dans le dix-huitième; mais cela n'eſt pas bien vraiſemblable.

communion romaine. C'était alors l'intérêt de tous les princes d'Allemagne de ſecouer le joug de l'égliſe romaine. Ils rentraient dans les biens prodigués par leurs ancêtres au clergé & aux moines. Luther meurt bientôt après à Iſlèbe, le 18 février 1545, à compter ſelon l'ancien calendrier. Il avait eu la ſatisfaction de ſouſtraire la moitié de l'Europe à l'égliſe romaine; & il mettait cette gloire au-deſſus de celle des conquérans.

1546. La mort du duc d'Orléans, qui devait épouſer une fille de l'empereur, & avoir les Pays-Bas ou le Milanais, tire Charles-Quint d'un grand embarras. Il en avait aſſez d'autres : les princes proteſtans de la ligue de Smalcade avaient en effet diviſé l'Allemagne en deux parties. Dans l'une, il n'avait guère que le nom d'empereur; dans l'autre, on ne combattait pas ouvertement ſon autorité, mais on ne la reſpectait pas autant qu'on eût fait, ſi elle n'eût pas été preſque anéantie chez les princes proteſtans.

Ces princes ſignalent leur crédit en ménageant la paix entre les rois de France & d'Angleterre. Ils envoient des ambaſſadeurs dans ces deux royaumes; cette paix ſe conclut; & Henri VIII favoriſe la ligue de Smalcade.

Le luthéraniſme avait fait tant de progrès, que l'électeur de Cologne, Herman de Neuvid, tout archevêque qu'il était, l'introduiſait dans ſes états, & n'attendait que le moment de pouvoir ſe ſéculariſer lui & ſon électorat. Paul III l'excommunie & le prive de ſon archevêché. Un pape peut excommunier qui il veut; mais il n'eſt pas ſi aiſé de dépouiller un prince de l'Empire : il faut que l'Allemagne y conſente. Le pape ordonne en vain qu'on ne reconnaiſſe plus qu'Adolphe de Schavembourg, coadjuteur de l'archevêque, mais non coadjuteur de l'électeur. Charles-

Quint

Quint reconnaît toujours l'électeur Herman de Neuvid, & le menace, afin qu'il ne donne point de secours aux princes de la ligue de Smalcade; mais l'année suivante, Herman fut enfin déposé, & Schavembourg eut son électorat.

La guerre civile avait déjà commencé par l'aventure de Henri de Brunsvick, prisonnier chez le landgrave de Hesse. Albert de Brandebourg, margrave de Culembach, se joint à Jean de Brunsvick, neveu du prisonnier, pour le délivrer & le venger. L'empereur les encourage & les aide sous main. Ce n'est point là le grand empereur Charles-Quint; ce n'est qu'un prince faible qui se plie aux conjonctures.

Alors les princes & les villes de la ligue mettent leurs troupes en campagne. Charles, ne pouvant plus dissimuler, commence par obtenir de Paul III environ dix mille hommes d'infanterie & cinq cents chevau-légers pour six mois, avec deux cent mille écus romains, & une bulle pour lever la moitié des revenus d'une année des bénéfices d'Espagne, & pour aliéner les biens des monastères jusqu'à la somme de cinq cent mille écus. Il n'osait demander les mêmes concessions sur les églises d'Allemagne. Les luthériens étaient trop voisins, & quelques églises eussent mieux aimé se séculariser que de payer.

Les protestans sont déjà maîtres des passages du Tirol; ils s'étendent de là jusqu'au Danube. L'électeur de Saxe, Jean-Fréderic-Philippe, landgrave de Hesse, marche par la Franconie. Philippe, prince de la maison de Brunsvick, & ses quatre fils, trois princes d'Anhalt, George de Virtemberg, frère du duc Ulric, sont dans cette armée; on y voit les comtes d'Oldenbourg, de Mansfeld, d'Oettingen, de Henneberg, de Furstemberg, beaucoup d'autres seigneurs

immédiats à la tête de leurs ſoldats. Les villes d'Ulm, de Strasbourg, de Norlingue, d'Augsbourg, y ont envoyé leurs troupes. Il y a huit régimens des cantons proteſtans ſuiſſes. L'armée était de plus de ſoixante mille hommes de pied, & de quinze mille chevaux.

L'empereur, qui n'avait que peu de troupes, agit cependant en maître, en mettant l'électeur de Saxe au ban de l'Empire, le 18 juillet, dans Ratisbonne. Bientôt il a une armée capable de ſoutenir cet arrêt. Les dix mille Italiens envoyés par le pape arrivent. Six mille Eſpagnols de ſes vieux régimens du Milanais & de Naples, ſe joignent à ſes Allemands. Mais il fallait qu'il armât trois nations, & il n'avait pas encore une armée égale à celle de la ligue, qui venait d'être renforcée par la gendarmerie de l'électeur palatin.

Les deſtinées des princes & des états ſont tellement le jouet de ce qu'on appelle la fortune, que le ſalut de l'empereur vint d'un prince proteſtant. Le prince Maurice de Saxe, marquis de Miſnie & de Thuringe, couſin de l'électeur de Saxe, gendre du landgrave de Heſſe, le même à qui ce landgrave & l'électeur de Saxe avaient conſervé ſes états, & dont l'électeur avait été le tuteur, oublia ce qu'il devait à ſes proches, & ſe rangea du parti de l'empereur. Ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il était, comme eux, proteſtant très-zélé; mais il diſait que la religion n'a rien de commun avec la politique.

Ce Maurice aſſembla dix mille fantaſſins & trois mille chevaux, fit une diverſion dans la Saxe, défit les troupes que l'électeur Jean-Fréderic-Henri y envoya, & fut la première cauſe du malheur des alliés. Le roi de France leur envoya deux cent mille écus: c'était aſſez pour entretenir la diſcorde, & non aſſez pour rendre leur parti vainqueur.

L'empereur gagne du terrain de jour en jour. La plupart des villes de Franconie se rendent, & payent de grosses taxes.

L'électeur palatin, l'un des princes de la ligue, vient demander pardon à Charles, & se jette à ses genoux. Presque tout le pays jusqu'à Hesse-Cassel est soumis.

Le pape Paul III retire alors ses troupes qui n'avaient dû servir que six mois. Il craint de trop secourir l'empereur, même contre des protestans. Charles n'est que médiocrement affaibli par cette perte. La mort du roi d'Angleterre, Henri VIII, arrivée le 18 janvier, & la maladie qui conduisait dans le même temps François I à sa fin, le délivraient des deux protecteurs de la ligue de Smalcade.

Charles réussit aisément à détacher le vieux duc de 1547.
Virtemberg de la ligue. Il était alors si irrité contre les révoltes dont la religion est la cause ou le prétexte, qu'il voulut établir à Naples l'inquisition, dès long-temps reçue en Espagne; mais il y eut une si violente sédition, que ce tribunal fut aboli aussi tôt qu'établi. L'empereur aima mieux tirer quelque argent des Napolitains, pour l'aider à dompter la ligue de Smalcade, que de s'obstiner à faire recevoir l'inquisition dont il ne tirait rien.

La ligue semblait presque détruite par la soumission du Palatinat & du Virtemberg; mais elle prend de nouvelles forces par la jonction des citoyens de Prague & de plusieurs cantons de la Bohême, qui se révoltent contre Ferdinand leur souverain, & qui vont secourir les confédérés. Le margrave de Culembach, Albert de Brandebourg, surnommé l'*Alcibiade*, dont on a déjà parlé, est à la vérité pour l'empereur; mais ses troupes sont défaites, & il est pris par l'électeur de Saxe.

Pour compenser cette perte, l'électeur de Brandebourg, Jean-le-sévère, tout luthérien qu'il est, prend les armes en faveur du chef de l'Empire, & donne du secours à Ferdinand contre les Bohémiens.

Tout était en confusion vers l'Elbe, & on n'entendait parler que de combats & de pillages. Enfin, l'empereur passe l'Elbe, avec une forte armée, vers Mulberg. Son frère l'accompagnait avec ses enfans, Maximilien & Ferdinand, & le duc d'Albe était son principal général.

On attaque l'armée de Jean-Frédéric-Henri, duc-électeur de Saxe, si célèbre par son malheur. Cette bataille de Mulberg, près l'Elbe, fut décisive. On dit qu'il n'y eut que quarante hommes de tués du côté de l'empereur : ce qui est bien difficile à croire. L'électeur de Saxe blessé est prisonnier avec le jeune prince Ernest de Brunsvick. Charles fait condamner, le 12 mai, l'électeur de Saxe, par le conseil de guerre, à perdre la tête. Le sévère duc d'Albe présidait à ce tribunal. Le secrétaire du conseil signifia le même jour la sentence à l'électeur, qui se mit à jouer aux échecs avec le prince Ernest de Brunsvick.

Le duc Maurice, qui devait avoir son électorat, voulut encore avoir la gloire aisée de demander sa grace. Charles accorde la vie à l'électeur, à condition qu'il renoncera, pour lui & ses enfans, à la dignité électorale, en faveur de Maurice. On lui laissa la ville de Gotha & ses dépendances; mais on en démolit la forteresse. C'est de lui que descendent les ducs de Gotha & de Veimar. Le duc Maurice s'engagea à lui faire une pension de cinquante mille écus d'or, & à lui en donner cent mille une fois payés, pour acquiter ses dettes. Tous les prisonniers qu'il avait faits, & sur-tout Albert de Brandebourg & Henri de Brunsvick furent relâchés;

mais l'électeur n'en demeura pas moins prisonnier de Charles.

Sa femme Sibille, sœur du duc de Clèves, vint inutilement se jeter aux pieds de l'empereur & lui demander en larmes la liberté de son mari.

Les alliés de l'électeur se dissipèrent bientôt. Le landgrave de Hesse ne pensa plus qu'à se soumettre. On lui imposa pour condition de venir embrasser les genoux de l'empereur, de raser toutes ses forteresses, à la réserve de Cassel ou de Ziegenheim, en payant cent cinquante mille écus d'or.

Le nouvel électeur, Maurice de Saxe, & l'électeur de Brandebourg promirent par écrit au landgrave qu'on ne ferait aucune entreprise sur sa liberté. Ils s'en rendirent caution, & consentirent d'être appelés en justice par lui ou par ses enfans, & à souffrir eux-mêmes le traitement que l'empereur lui ferait contre la foi promise.

Le landgrave, sur ces assurances, consentit à tout. Granvelle, évêque d'Arras, depuis cardinal, rédigea les conditions que Philippe signa. On a toujours assuré que le prélat trompa ce malheureux prince, lequel avait expressément stipulé qu'en venant demander grace à l'empereur, il ne resterait pas en prison. Granvelle écrivit qu'il ne resterait pas toujours en prison. Il ne fallait qu'un *v* à la place d'une *n* pour faire cette étrange différence en langue allemande. Le traité devait porter *nicht mit einiger gefœngnifs*, & Granvelle écrivit *eviger*.

Le landgrave n'y prit pas garde en relisant l'acte. Il crut voir ce qui devait y être; & dans cette confiance, il alla se jeter aux genoux de Charles-Quint. En effet, il paraît indubitable qu'il ne serait pas sorti de chez lui pour aller recevoir sa grace, s'il avait cru qu'on le met-

trait en prison. Il fut arrêté quand il croyait s'en retourner en sûreté, & conduit long-temps à la suite de l'empereur.

Le vainqueur se saisit de toute l'artillerie de l'électeur de Saxe, Jean Fréderic, du landgrave de Hesse, & même du duc de Virtemberg. Il confisqua les biens de plusieurs chefs du parti; il imposa des taxes sur ceux qu'il avait vaincus, & n'en exempta pas les villes qui l'avaient servi. On prétend qu'il en retira seize cent mille écus d'or.

Le roi des Romains, Ferdinand, punit de son côté les Bohémiens. On ôta aux citoyens de Prague leurs priviléges & leurs armes. Plusieurs furent condamnés à mort, d'autres à une prison perpétuelle. Les taxes & les confiscations furent immenses. Elles entrent toujours dans la vengeance des souverains.

Le concile de Trente s'était dispersé pendant ces troubles. Le pape voulait le transférer à Bologne.

L'empereur avait vaincu la ligue, mais non pas la religion protestante. Ceux de cette communion demandent, dans la diète d'Augsbourg, que les théologiens protestans aient voix délibérative dans le concile.

L'empereur était plus mécontent du pape que des théologiens protestans. Il ne lui pardonnait pas d'avoir rappelé les troupes de l'église dans le plus fort de la guerre de Smalcade. Il lui fit sentir son indignation au sujet de Parme & de Plaisance. Il avait souffert que le saint-père en donnât l'investiture à son bâtard, dans le temps qu'il le voulait ménager; mais, quand il en fut mécontent, il se ressouvint que Parme & Plaisance avaient été une dépendance du Milanais, que c'était à l'empereur seul à en donner l'investiture. Paul III, de son côté, alarmé de la puissance de Charles-Quint, négociait contre lui avec Henri II & les Vénitiens.

Dans ces circonſtances, le fils du pape, odieux à toute l'Italie par ſes crimes, eſt aſſaſſiné par des conjurés. L'empereur alors s'empare de Plaiſance, qu'il ôte à ſon propre gendre, malgré ſa tendreſſe de père pour Marguerite ſa fille.

L'empereur, brouillé avec le pape, en ménageait davantage les proteſtans. Ils avaient toujours voulu que le concile ſe tînt dans une ville d'Allemagne. Paul III venait de le transférer à Bologne. C'était encore un nouveau ſujet de querelle, qui envenimait celle de Plaiſance. D'un côté, le pape menaça l'empereur de l'excommunication, s'il ne reſtituait cette ville; & par-là, il donnait trop de priſe ſur lui aux proteſtans qui relevaient, comme il faut, le ridicule de ſes armes ſpirituelles, employées par un pape en faveur de ſes fils; de l'autre côté, Charles-Quint ſe faiſait, en quelque manière, chef de la religion en Allemagne. 1548.

Il publie dans la diète d'Augsbourg, le 15 mai, le grand *interim*. C'eſt un formulaire de foi & de diſcipline. Les dogmes en étaient catholiques; on y permettait ſeulement la communion ſous les deux eſpèces aux laïques, & le mariage aux prêtres. Pluſieurs cérémonies indifférentes y étaient ſacrifiées aux luthériens, pour les engager à recevoir des choſes qu'on diſait plus eſſentielles.

Ce tempérament était raiſonnable; c'eſt pourquoi il ne contenta perſonne. Les eſprits étaient trop aigris: l'égliſe romaine & les luthériens ſe plaignirent; & Charles-Quint vit qu'il eſt plus aiſé de gagner des batailles que de gouverner les opinions. Maurice, le nouvel électeur de Saxe, voulut en vain, pour lui complaire, faire recevoir le nouveau formulaire dans ſes états; les miniſtres proteſtans furent plus forts que lui.

L'électeur de Brandebourg; l'électeur palatin acceptent l'*interim*. Le landgrave de Hesse s'y soumet pour obtenir sa liberté, qu'il n'obtient pourtant pas.

L'ancien électeur de Saxe, Jean Fréderic, tout prisonnier qu'il est, refuse de le signer. Quelques autres princes & plusieurs villes protestantes suivent son exemple. Et par-tout le cri des théologiens s'élève contre la paix que l'*interim* leur présentait.

L'empereur se contente de menacer; &, comme il en veut alors plus au pape qu'aux luthériens, il fait décréter par la diète que le concile reviendra à Trente, & se charge du soin de l'y faire transférer.

On met, dans cette diète, les Pays-Bas sous la protection du corps germanique. On les déclare exempts des taxes que les états doivent à l'Empire, & de la juridiction de la chambre impériale, tout compris qu'ils étaient dans le dixième cercle. Ils ne sont obligés à rendre aucun service à l'Empire, excepté dans les guerres contre les Turcs; alors ils doivent contribuer autant que trois électeurs. Ce réglement est souscrit par Charles-Quint, le 26 juin.

Les habitans du Valais sont mis au ban de l'Empire pour n'avoir pas payé les taxes; ils en sont exempts aujourd'hui qu'ils ont su devenir libres.

La ville de Constance ne reçoit l'*interim* qu'après avoir été mise au ban de l'Empire.

La ville de Strasbourg obtient que l'*interim* ne soit que pour les églises catholiques de son district, & que le luthéranisme y soit professé en liberté.

Christiern III, roi de Danemarck, reçoit par ses ambassadeurs l'investiture du duché de Holstein, en commun avec ses frères Jean & Adolphe.

Maximilien, fils de Ferdinand, épouse Marie, sa cousine, fille de l'empereur. Le mariage se fait à Val-

ladolid, les derniers jours de ſeptembre; & Maximilien & Marie ſont conjointement régens d'Eſpagne; mais c'eſt toujours le conſeil d'Eſpagne, nommé par Charles-Quint, qui gouverne.

L'empereur, retiré dans Bruxelles, fait prêter hommage à ſon fils aîné, Philippe, par les provinces de Flandre, de Hainaut & d'Artois. 1549.

Le concile de Trente reſtait toujours diviſé. Quelques prélats attachés à l'empereur étaient à Trente. Le pape en avait aſſemblé d'autres à Bologne. On craignait un ſchiſme. Le pape craignait encore plus que la maiſon de Bentivoglio, dépoſſédée de Bologne par Jules II, n'y rentrât avec la protection de l'empereur. Il diſſout ſon concile de Bologne.

Octavio Farnèſe, gendre de Charles-Quint & petit-fils de Paul III, a également à ſe plaindre de ſon beau-père & de ſon grand-père. Le beau-père lui retenait Plaiſance, parce qu'il était brouillé avec le pape; & ſon grand-père lui retenait Parme, parce qu'il était brouillé avec l'empereur. Il veut ſe ſaiſir au moins de Parme, & n'y réuſſit pas. On prétend que le pape mourut des chagrins que lui cauſaient ſa famille & l'empereur; mais on devait ajouter qu'il avait plus de quatre-vingt & un an.

Les Turcs n'inquiètent point l'Empire; Soliman était vers l'Euphrate. Les Perſans ſauvaient l'Autriche; mais les Turcs reſtaient toujours maîtres de la plus grande partie de la Hongrie. 1550.

Henri II, roi de France, paraiſſait tranquille. Le nouveau pape, Jules III, était embarraſſé ſur l'affaire du concile & ſur celle de Plaiſance. L'empereur l'était davantage de ſon *interim*, qui cauſait toujours des troubles en Allemagne. Quand on voit des hommes auſſi peu ſcrupuleux que Paul III, Jules III & Char-

les-Quint, décider de la religion, que peuvent penser les peuples?

La ville de Magdebourg, très-puissante, était en guerre contre le duc de Meckelbourg, & était liguée avec la ville de Brême. L'empereur condamne les deux villes, & charge le nouvel électeur de Saxe, Maurice, de réduire Magdebourg; mais il l'irritait en lui marquant cette confiance. Maurice justifiait son ambition qui avait dépouillé son tuteur & son parent de l'électorat de Saxe, par les lois qui l'avaient attaché au chef de l'Empire; mais il croyait son honneur perdu par la prison du landgrave de Hesse, son beau-père, retenu toujours captif, malgré sa garantie & malgré celle de l'électeur de Brandebourg. Ces deux princes pressaient continuellement l'empereur de dégager leur parole. Charles prend le singulier parti d'annuller leur promesse. Le landgrave tente de s'évader. Il en coûte la tête à quelques-uns de ses domestiques.

L'électeur Maurice, indigné contre Charles-Quint, n'est pas fort empressé à combattre pour un empereur dont la puissance se fait sentir si despotiquement à tous les princes : il ne fait nul effort contre Magdebourg. Il laissa tranquillement les assiégeans battre le duc de Meckelbourg, & le prendre prisonnier; & l'empereur se repentit de lui avoir donné l'électorat. Il n'avait que trop de raison de se repentir. Maurice songeait à se faire chef du parti protestant, à mettre non-seulement Magdebourg dans ses intérêts, mais aussi les autres villes, & à se servir de son nouveau pouvoir pour balancer celui de l'empereur. Déjà il négociait sur ces principes avec Henri II, & un nouvel orage se préparait dans l'Empire.

1551. Charles-Quint, qu'on croyait au comble de la puissance, était dans le plus grand embarras. Le parti

proteſtant ne pouvait ni lui être attaché, ni être détruit. L'affaire de Parme & de Plaiſance, dont le roi de France commençait à ſe mêler, lui faiſait enviſager une guerre prochaine. Les Turcs étaient toujours en Hongrie. Tous les eſprits étaient révoltés, dans la Bohême, contre ſon frère Ferdinand.

Charles imagine de donner un nouveau poids à ſon autorité, en engageant ſon frère à céder à ſon fils, Philippe, le titre de roi des Romains & la ſucceſſion à l'Empire. La tendreſſe paternelle pouvait ſuggérer ce deſſein; mais il eſt sûr que l'autorité impériale avait beſoin d'un chef qui, maître de l'Eſpagne & du nouveau monde, aurait aſſez de puiſſance pour contenir à la fois les ennemis & les princes de l'Empire. Il eſt sûr auſſi que les princes auraient vu par-là leurs prérogatives bien haſardées, & qu'ils ſe feraient difficilement prêtés aux vues de l'empereur. Elles ne ſervirent qu'à indigner Ferdinand & à brouiller les deux frères.

Charles rompt ouvertement avec Ferdinand, demande ſa dépoſition aux électeurs, & leurs ſuffrages en faveur de ſon fils. Il ne recueille de toute cette entrepriſe que le chagrin d'un refus, & de voir les électeurs du palatinat, de Saxe & de Brandebourg s'oppoſer ouvertement à ſes deſſeins plus dangereux que ſages.

L'électeur Maurice entre enfin dans Magdebourg par capitulation; mais il ſoumet cette ville pour lui-même, quoiqu'il la prenne au nom de l'empereur. La même ambition qui l'avait porté à recevoir l'électorat de Saxe des mains de Charles-Quint, le porte à s'unir contre lui, avec Joachim, électeur de Brandebourg; Fréderic, comte palatin; Chriſtophe, duc de Virtemberg; Erneſte, marquis de Bade-Dourlach, & pluſieurs autres princes.

Cette ligue fut plus dangereuſe que celle de Smalcade. Le roi de France, Henri II, jeune & entreprenant, s'unit avec tous ces princes. Il devait fournir deux cent quarante mille écus pour les trois premiers mois de la guerre, & ſoixante mille pour chaque mois ſuivant. Il ſe rend maître de Cambrai, Metz, Toul & Verdun, pour les garder comme vicaire du Saint-Empire; titre ſingulier qu'il prenait alors comme un prétexte, comme ſi c'en était un.

Le roi de France s'était déjà ſervi du prétexte de Parme pour porter la guerre en Italie. Il ne paraiſſait pas dans l'ordre des choſes que ce fût lui qui dût protéger Octave Farnèſe contre l'empereur ſon beau-père; mais il était naturel que Henri II tâchât, par toutes ſortes de voies, de rentrer dans le duché de Milan, l'objet des prétentions de ſes prédéceſſeurs.

Henri s'uniſſait auſſi avec les Turcs, ſelon le plan de François I; & l'amiral Dragut, non moins redoutable que ce Chéredin, ſurnommé Barberouſſe, avait fait une deſcente en Sicile, où il avait pillé la ville d'Agoſta.

L'armée de Soliman s'avançait en même-temps par la Hongrie. Charles-Quint alors n'avait plus pour lui que le pape Jules III, & il s'uniſſait avec lui contre Octave Farnèſe, ſon gendre, quoique, dans le fond, l'empereur & le pape euſſent des droits & des intérêts différens, l'un & l'autre prétendant être ſuzerains de Parme & de Plaiſance.

Les Français portaient auſſi la guerre en Piémont & dans le Montferrat. Il s'agiſſait donc de réſiſter, à la fois, à une armée formidable de Turcs, en Hongrie, à la moitié de l'Allemagne liguée & déjà en armes, & à un roi de France, jeune, riche & bien ſervi, impatient de ſe ſignaler & de réparer les malheurs de ſon prédéceſſeur.

L'intérêt & le danger raccommodèrent alors Charles & Ferdinand. On a d'abord, en Hongrie, quelques ſuccès contre les Turcs.

Ferdinand fut aſſez heureux dans ce temps-là même pour acquérir la Tranſilvanie. La veuve de Jean Zapoli, reine de Hongrie, qui n'avait plus que le nom de reine, gouvernait la Tranſilvanie, au nom de ſon fils, Etienne Sigiſmond, ſous la protection des Turcs; protection tyrannique dont elle était laſſe. Martinuſius, évêque de Varadin, depuis cardinal, porta la reine à céder la Tranſilvanie à Ferdinand pour quelques terres en Siléſie, comme Oppelen & Ratibor. Jamais reine ne fit un ſi mauvais marché. Martinuſius eſt déclaré par Ferdinand, vaivode de Tranſilvanie. Ce cardinal la gouverne, au nom de ce prince, avec autorité & avec courage. Il ſe met lui-même à la tête des Tranſilvains, contre les Turcs. Il aide les Impériaux à les repouſſer; mais Ferdinand, étant entré en défiance de lui, le fait aſſaſſiner par Pallavicini, dans le château de Vintz.

Le pape, lié alors avec l'empereur, n'oſe pas d'abord demander raiſon de cet aſſaſſinat; mais il excommunia Ferdinand l'année ſuivante. L'excommunication ne fit ni bruit ni effet. C'eſt ce qu'on a ſouvent appelé *brutum fulmen*. C'était pourtant une occaſion où les hommes qui parlent au nom de la Divinité ſemblent en droit de s'élever, en ſon nom, contre les ſouverains qui abuſent à cet excès de leur pouvoir: mais il faut que ceux qui jugent les rois ſoient irrépréhenſibles.

L'électeur Maurice de Saxe lève le maſque, & publie par un manifeſte qu'il s'eſt allié avec le roi de France pour la liberté de ce même Jean Fréderic, ci-devant électeur, que lui-même avait dépoſſédé, 1552.

pour celle du landgrave de Hesse, & pour le soutien de la religion.

L'électeur de Brandebourg, Joachim, se joint à lui. Guillaume, fils du landgrave de Hesse, prisonnier; Henri Othon, électeur palatin; Albert de Meckelbourg, sont en armes avant que l'empereur ait assemblé des troupes.

Maurice & les confédérés marchent vers les défilés du Tirol, & chassent le peu d'Impériaux qui les gardaient. L'empereur & son frère Ferdinand, sur le point d'être pris, sont obligés de fuir en désordre. Charles menait toujours avec lui son prisonnier, l'ancien électeur de Saxe. Il lui offre sa liberté. Il est difficile de rendre raison pourquoi ce prince ne voulut pas l'accepter. La véritable raison peut-être, c'est que l'empereur ne la lui offrit pas.

Cependant le roi de France s'était saisi de Toul, de Verdun & de Metz, dès le commencement du mois d'avril. Il prend Haguenau & Vissembourg. De là il tourne vers le pays de Luxembourg, & s'empare de plusieurs villes.

L'empereur, pour comble de disgraces, apprend dans sa fuite que le pape l'a abandonné, & s'est déclaré neutre entre lui & la France. C'est alors que son frère Ferdinand fut excommunié pour avoir fait assassiner le cardinal Martinusius. Il eût été plus beau au pape de ne pas attendre que ces censures ne parussent que l'effet de sa politique.

Au milieu de tous ces troubles, les pères du concile se retirent de Trente, & le concile est encore suspendu.

Dans ce temps funeste toute l'Allemagne est en proie aux ravages. Albert de Brandebourg pille toutes les commanderies de l'ordre teutonique, les terres de Bamberg, de Nuremberg, de Vurtzbourg & plusieurs,

villes de Suabe. Les confédérés mettent à feu & à ſang les états de l'électeur de Maïence, Vorms, Spire, & aſſiégent Francfort.

Cependant l'empereur, retiré dans Paſſau, & ayant raſſemblé une armée, après tant de diſgraces, amène les confédérés à un traité. La paix eſt conclue, le 12 août. Il accorde par cette paix célèbre de Paſſau une amniſtie générale à tous ceux qui ont porté les armes contre lui, depuis l'année 1546. Non-ſeulement les proteſtans obtiennent le libre exercice de la religion; mais ils ſont admis dans la chambre impériale, dont on les avait exclus après la victoire de Mulberg. Il y a ſujet de s'étonner qu'on ne rende pas une liberté entière au landgrave de Heſſe par ce traité, qu'il ſoit confiné dans le fort de Rheinfeld juſqu'à ce qu'il donne des aſſurances de ſa fidélité; & qu'il ne ſoit rien ſtipulé pour Jean Fréderic, l'ancien électeur de Saxe.

L'empereur cependant rendit, bientôt après, la liberté à ce malheureux prince, & le renvoya dans les états de Thuringe qui lui reſtaient.

L'heureux Maurice de Saxe, ayant fait triompher ſa religion, & ayant humilié l'empereur, jouit encore de la gloire de le défendre. Il conduit ſeize mille hommes en Hongrie; mais Ferdinand, malgré ce ſecours, ne peut reſter en poſſeſſion de la haute Hongrie, qu'en ſouffrant que les états ſe ſoumettent à payer un tribut annuel de vingt mille écus d'or à Soliman.

Cette année eſt funeſte à Charles-Quint. Les troupes de France ſont dans le Piémont, dans le Montferrat, dans Parme. Il était à craindre que de plus grandes forces n'entraſſent dans le Milanais ou dans le royaume de Naples. Dragut infeſtait les côtes.

de l'Italie ; & l'Europe voyait toujours les troupes du roi très-chrétien jointes avec les Turcs, contre les chrétiens, tandis qu'on ne cessait de brûler les protestans en France, par arrêt des tribunaux nommés parlemens.

Les finances de Charles étaient épuisées, malgré les taxes imposées en Allemagne, après sa victoire de Mulberg, & malgré les trésors du Mexique. La vaste étendue de ses états, ses voyages, ses guerres absorbaient tout : il emprunte deux cent mille écus d'or au duc de Florence, Cosme de Médicis, & lui donne la souveraineté de Piombino & de l'île d'Elbe : aidé de ce secours, il se soutient du moins en Italie, & il va assiéger Metz avec une puissante armée.

Albert de Brandebourg, le seul des princes protestans qui était encore en armes contre lui, abandonne la France dont il a reçu de l'argent, & sert sous Charles-Quint, au siége de Metz. Le fameux François, duc de Guise, qui défendait Metz avec l'élite de la noblesse française, l'oblige de lever le siége le 26 décembre, au bout de soixante-cinq jours : Charles y perdit plus du tiers de son armée.

1553. Charles se venge du malheur qu'il a essuyé devant Metz, en envoyant les comtes de Lalain & Reux assiéger Térouanne : la ville est prise & rasée.

Philibert Emmanuel, prince de Piémont, depuis duc de Savoie, qui devient bientôt un des plus grands généraux de ce siècle, est mis à la tête de l'armée de l'empereur ; il prend Hesdin, qui est rasé comme Térouanne. Mais le duc d'Arscot, qui commandait un corps considérable, se laisse battre, & la fortune de Charles est encore arrêtée.

Les affaires en Italie restent dans la même situation ; l'Allemagne n'est pas tranquille. L'inquiet Albert de Brandebourg,

Brandebourg, qu'on nommait l'Alcibiade, toujours à la tête d'un corps de troupes, les fait ſubſiſter de pillage; il ravage les terres de Henri de Brunſvick, & même de l'électeur Maurice de Saxe.

L'électeur Maurice lui livre bataille auprès de Hildesheim, au mois de juillet; il la gagne, mais il y eſt tué. Ce prince n'avait que trente-deux ans, mais il avait acquis la réputation d'un grand capitaine & d'un grand politique : ſon frère Auguſte lui ſuccède.

Albert-l'Alcibiade fait encore la guerre civile; la chambre impériale lui fait ſon procès; il n'en continue pas moins ſes ravages : mais enfin, manquant d'argent & de troupes, il ſe réfugie en France. L'empereur, pour mieux ſoutenir cette grande puiſſance, qui avait reçu tant d'accroiſſement & tant de diminution, arrête le mariage de ſon fils Philippe avec Marie, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII & de Catherine d'Arragon.

Quoique le parlement d'Angleterre ajoutât aux clauſes du contrat de mariage, que l'alliance entre les Français & les Anglais ſubſiſterait, Charles n'en eſpérait pas moins, & avec raiſon, que cette alliance ſerait bientôt rompue. C'était en effet armer l'Angleterre contre la France que de lui donner ſon fils pour roi; & ſi Marie avait eu des enfans, la maiſon d'Autriche voyait ſous ſes lois tous les états de l'Europe, depuis la mer Baltique, excepté la France.

Charles cède à ſon fils Philippe, le royaume de 1554.
Naples & de Sicile, avant que ce prince s'embarque pour l'Angleterre, où il arrive au mois de juillet, & eſt couronné roi conjointement avec Marie ſon épouſe, comme, depuis, le roi Guillaume l'a été avec une autre Marie, mais non pas avec le pouvoir qu'a eu Guillaume.

Cependant la guerre dure toujours entre Charles-Quint & Henri II, ſur les frontières de la France & en Italie, avec des ſuccès divers & toujours balancés.

Les troupes de France étaient toujours dans le Piémont & dans le Montferrat, mais en petit nombre. L'empereur n'avait pas de grandes forces dans le Milanais; il ſemblait qu'on fût épuiſe des deux côtés.

Le duc de Florence, Coſme, armait pour l'empereur. Sienne qui craignait de tomber un jour au pouvoir des Florentins, comme il lui eſt arrivé, était protégée par les Français. Medequino, marquis de Marignan, général de l'armée du duc de Florence, remporte une victoire ſur quelques troupes de France & ſur leurs alliés, le 2 août; c'eſt en mémoire de cette victoire que Coſme inſtitua l'ordre de Saint-Etienne, parce que c'était le jour de Saint-Etienne que la bataille avait été gagnée.

1555. Erneſt, comte de Mansfeld, gouverneur de Luxembourg, eſt près de reprendre, par les artifices d'un cordelier, la ville de Metz, que l'empereur n'avait pu réduire avec cinquante mille hommes. Ce cordelier, nommé Léonard, gardien du couvent, qui avait été confeſſeur du duc de Guiſe, & qu'on reſpectait dans la ville, faiſait entrer tous les jours de vieux ſoldats, allemands, eſpagnols & italiens déguiſés en cordeliers, ſous prétexte d'un chapitre général qui devait ſe tenir.

Un chartreux découvre le complot; on arrête le père Léonard, qu'on trouva mort le lendemain; ſon corps fut porté au gibet, & on ſe contenta de faire aſſiſter dix-huit cordeliers à la potence. Tant d'exemples du danger d'avoir des moines n'ont pu encore les faire abolir.

L'ancienne politique des papes ſe renouvelle ſous

Paul IV, de la maison de Caraffe; cette politique est, comme on a vu dans le cours de cet ouvrage, d'empêcher l'empereur d'être trop puissant en Italie.

Paul IV ne songe point au concile de Trente, mais à faire la guerre dans le royame de Naples & dans le Milanais, avec le secours de la France, pour donner, s'il le peut, des principautés à ses neveux. Il s'engage à joindre dix mille hommes aux nouvelles troupes que Henri II doit envoyer.

La guerre allait donc devenir plus vive que jamais. Charles voyait qu'il n'aurait pas un moment de repos dans sa vie; la goutte le tourmentait; le fardeau de tant d'affaires devenait pesant; il avait joué long-temps le plus grand rôle dans l'Europe: il voulut finir par une action plus singulière que tout ce qu'il avait fait dans sa vie, par abdiquer toutes ses couronnes & l'Empire.

Tandis qu'il se préparait à renoncer à tant d'états pour s'ensevelir dans un monastère, il assurait la liberté des protestans dans la diète d'Augsbourg; il leur abandonnait les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés; on changeait en leur faveur la formule du serment des conseillers de la chambre impériale; on ne devait plus jurer par les saints, mais seulement par les évangiles. Le vainqueur de Mulberg cédait ainsi à la nécessité; & près d'aller vivre en moine, il agissait en philosophe.

Le 24 novembre, il assemble les états à Bruxelles, & remet les Pays-Bas à son fils Philippe: le 10 janvier suivant, il lui cède l'Espagne, le nouveau monde, & toutes ses provinces héréditaires.

Il pardonne à Octave Farnèse, son gendre; il lui rend Plaisance & le Novarois, & se prépare à céder l'Empire à son frère, le roi des Romains.

1556. Tout le dégoûtait. Les Turcs étaient toujours maîtres de la Hongrie jusqu'à Bude, & inquiétaient le reste; les Transilvains souffraient impatiemment le joug; le protestantisme pénétrait dans les états autrichiens; & l'empereur avait résolu, depuis long-temps, de dérober à tant de soins une vieillesse prématurée & infirme, & un esprit détrompé de toutes les illusions; il ne voulait pas montrer sur le trône sa décadence.

Ne pouvant donc céder l'Empire à son fils, il le cède à son frère; il demande préalablement l'agrément du saint-siege, lui qui n'avait pas certainement demandé cet agrément pour être élu empereur.

Paul IV abuse de la soumission de Charles-Quint, & le refuse; ce pontife était à la fois très-satisfait de le voir quitter l'Empire, & de le chagriner.

Charles-Quint, sans consulter le pape davantage, envoie de Bruxelles son abdication, le 17 septembre 1556, la trente-sixième année de son empire.

Le prince d'Orange porte la couronne & le sceptre impérial à Ferdinand. Charles s'embarque aussi-tôt pour l'Espagne, & va se retirer dans l'Estramadure, au monastère de Saint-Just, de l'ordre des hiéronimites. La commune opinion est qu'il se repentit; opinion fondée seulement sur la faiblesse humaine, qui croit impossible de quitter sans regret ce que tout le monde envie avec fureur. Charles oublia absolument le théâtre où il avait joué un si grand personnage, & le monde qu'il avait troublé, parce qu'il sentait bien dans son affaiblissement qu'il ne pouvait le troubler davantage.

Paul IV engage les électeurs ecclésiastiques à ne point admettre la démission de Charles-Quint, & à ne point reconnaître Ferdinand. Son intérêt était de

mettre la division dans l'Empire, pour avoir plus de pouvoir en Italie; en effet, tous les actes dans l'Empire furent promulgués au nom de Charles Quint, jusqu'à l'année de sa mort; fait aussi important que véritable, & qu'aucun historien n'a rapporté.

FERDINAND PREMIER,

QUARANTE-DEUXIÈME EMPEREUR.

L'ABDICATION de Charles-Quint laisse la puissance des princes d'Allemagne affermie. La maison d'Autriche divisée en deux branches, est ce qu'il y a de plus considérable dans l'Europe : mais la branche espagnole, très-supérieure à l'autre, toute occupée d'intérêts séparés de l'Empire, ne fait plus servir les troupes espagnoles, italiennes, flamandes, à la grandeur impériale. 1557.

Ferdinand I a de grands états en Allemagne; mais la haute Hongrie, qu'il possède, ne lui rapporte pas, à beaucoup près, de quoi entretenir assez de troupes pour faire tête aux Turcs. La Bohême semble porter le joug à regret, & Ferdinand ne peut être puissant que quand l'Empire se joint à lui.

La première année de son règne est remarquable par la diète de Ratisbonne, qui confirme la paix de la religion, par l'accommodement de la maison de Hesse & de celle de Nassau.

L'électeur palatin, celui de Saxe, & le duc de Clèves, choisis pour austrègues, adjugent le comté de Darmstadt à Philippe, landgrave de Hesse; & le comté de Dietz, à Guillaume de Nassau.

Cette année est encore marquée par une petite guerre, qu'un archevêque de Brême, de la maison

de Brunſvick, fait à la Friſe. On vit alors de quelle utilité pouvait être la ſage inſtitution des cercles & des directeurs des cercles, par Fréderic III & Maximilien. L'aſſemblée du cercle de la baſſe Saxe rétablit la paix.

Enfin, le 28 février, les électeurs confirment, à Francfort, l'abdication de Charles & le règne de ſon frère. On envoie une ambaſſade au pape qui ne veut pas la recevoir, & qui prétend toujours que Ferdinand n'eſt pas empereur. Les ambaſſadeurs font leur proteſtation, & ſe retirent de Rome. Ferdinand n'en eſt pas moins reconnu en Allemagne. Quelle étrange idée dans un prêtre élu évêque de Rome, de prétendre qu'on ne peut être empereur ſans ſa permiſſion!

Le duché de Sleſvick eſt encore reconnu indépendant de l'Empire.

1558. Le plus grand évènement de cette année, eſt la mort de Charles-Quint, le 21 ſeptembre. On ſait que, par une dévotion bizarre, il avait fait célébrer ſes obſèques avant ſa dernière maladie, qu'il y avait aſſiſté lui-même en habit de deuil, & s'était mis dans la bière au milieu de l'égliſe de Saint-Juſt, tandis qu'on lui chantait un *de profundis*. Il ſembla, dans les dernières actions de ſa vie, tenir un peu de Jeanne, ſa mère, lui qui n'avait ſur le trône agi qu'en politique, en héros & en homme ſenſible aux plaiſirs. Son eſprit raſſemblait tant de contraſtes, qu'avec cette dévotion plus que monacale, il fut ſoupçonné de mourir attaché à plus d'un dogme de Luther. Juſqu'où va la faibleſſe & la bizarrerie humaine! Maximilien voulut être pape: Charles-Quint meurt moine, & meurt ſoupçonné d'héréſie.

Depuis les funérailles d'Alexandre, rien de plus ſuperbe que les obſèques de Charles-Quint, dans toutes les principales villes de ſes états. Il en coûta ſoixante

& dix mille ducats à Bruxelles, dépenses nobles qui, en illustrant la mémoire d'un grand-homme, emploient & encouragent les arts. Il vaudrait mieux encore élever des monumens durables. Une ostentation passagère est trop peu de chose. Il faut, autant qu'on le peut, agir pour l'immortalité.

Ferdinand tient une diète à Augsbourg, dans laquelle les ambassadeurs du roi de France, Henri II, sont introduits. La France venait de faire la paix avec Philippe II, roi d'Espagne, à Cateau-Cambresis. Les Français, par cette paix, ne gardaient plus, dans l'Italie, que Turin & quelques villes qu'ils rendirent ensuite; mais ils gardaient Metz, Toul & Verdun, que l'Empire pouvait redemander. A peine en parla-t-on à la diète. On dit seulement aux ambassadeurs qu'il sera difficile que la bonne intelligence subsiste entre la France & l'Allemagne, tant que ces trois villes resteront à la France. 1559.

Le nouveau pape Pie IV, n'est pas si difficile que Paul IV, & reconnaît sans difficulté Ferdinand pour empereur.

Le concile de Trente, si long-temps suspendu, est enfin rétabli par une bulle de Pie IV, du 29 novembre. Il indique la tenue du concile à tous les princes; il la signifie même aux princes protestans d'Allemagne: mais, comme l'adresse des lettres portait, *à notre très-cher fils*, ces princes, qui ne veulent point être enfans du pape, renvoient la lettre sans l'ouvrir. 1560.

La Livonie, qui avait jusques-là appartenu à l'Empire, en est détachée. Elle se donne à la Pologne. Les chevaliers de Livonie, branche des chevaliers teutoniques, s'étaient depuis long-temps emparés de cette province, sous la protection de l'Empire: mais ces chevaliers ne pouvant point résister aux Russes, 1561.

& n'étant point ſecourus des Allemands, cèdent cette province à la Pologne. Le roi des Polonais, Sigiſmond, donne le duché de Courlande à Godard Ketler, & le fait vice-roi de la Livonie.

On recommence à tenir des ſéances à Trente.

1562. L'ambaſſadeur de Bavière conteſte, dans le concile, la préſéance à l'ambaſſadeur de Veniſe. Les Vénitiens ſont maintenus dans la poſſeſſion de leur rang. Une des premières choſes qu'on diſcute dans le concile, eſt la communion ſous les deux eſpèces. Le concile ne la permet ni ne la défend aux ſéculiers. Son décret porte ſeulement que l'égliſe a eu de juſtes cauſes de la prohiber; & les pères s'en rapportèrent, pour la déciſion, au jugement ſeul du pape.

Le 24 novembre, les électeurs, à Francfort, déclarent unanimement Maximilien, fils de Ferdinand, roi des Romains. Tous les électeurs font en perſonne, à cette cérémonie, les fonctions de leurs charges, ſelon la teneur de la bulle d'or. Un ambaſſadeur de Soliman aſſiſte à cette ſolennité, & la rend plus glorieuſe, en ſignant, entre les deux Empires, une paix par laquelle les limites de la Hongrie autrichienne & de la Hongrie ottomane étaient réglées. Soliman vieilliſſait & n'était plus ſi terrible. Cependant cette paix ne fut pas de longue durée; mais le corps de l'Empire fut alors tranquille.

1563. Cette année eſt mémorable par la clôture du concile de Trente. Ce concile ſi long, le dernier des œcuméniques, ne ſervit ni à ramener les ennemis de l'égliſe romaine, ni à les ſubjuguer. Il fit des décrets ſur la diſcipline, qui ne furent admis chez preſque aucune nation catholique, & il ne produiſit nul grand évènement. Celui de Bâle avait déchiré l'égliſe, & fait un anti-pape. Celui de Conſtance alluma à la lueur des

bûchers, l'incendie de trente ans de guerre. Celui de Lyon déposa un empereur, & attira ses vengeances. Celui de Latran dépouilla le comte Raimond de ses états de Toulouse. Grégoire VII mit tout en feu, au huitième concile de Rome, en excommuniant l'empereur Henri IV. Le quatrième de Constantinople, contre Photius, du temps de Charles-le-chauve, fut le champ des divisions. Le second de Nicée, sous Irène, fut encore plus tumultueux, & plus troublé pour la querelle des images. Les disputes des monothélites furent sur le point d'ensanglanter le troisième de Constantinople. On sait quels orages agitèrent les conciles tenus au sujet d'Arius. Le concile de Trente fut presque le seul tranquille.

Ferdinand meurt le 25 juillet. Un testament qu'il 1564.
avait fait vingt ans auparavant, en 1543, & auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta de loin la semence de la guerre qui a troublé l'Europe deux cents ans après.

Ce fameux testament de 1543 ordonnait qu'en cas que la postérité mâle de Ferdinand & de Charles-Quint s'éteignît, les états autrichiens reviendraient à sa fille Anne, seconde fille de Ferdinand, épouse d'Albert, second duc de Bavière, & à ses enfans. L'évènement prévu est arrivé de nos jours, & a ébranlé l'Europe. Si le testament de Ferdinand, aussi bien que le contrat de mariage de sa fille, avaient été énoncés en termes plus clairs, il eût prévenu des évènemens funestes.

On peut remarquer que cette duchesse de Bavière, Anne, avait pris, ainsi que toutes ses sœurs, le titre de reine de Hongrie dans son contrat de mariage. On peut en effet s'intituler reine sans l'être, comme on se nomme archiduchesse sans posséder l'archiduché : mais cet usage n'a pas été suivi.

Au reste, Ferdinand laissa par son testament à Maximilien, son fils, roi des Romains, la Hongrie, la Bohême, la haute & basse Autriche :

A son second fils Ferdinand, le Tirol & l'Autriche antérieure :

A Charles, la Stirie, la Carinthie, la Carniole, & ce qu'il possédait en Istrie.

Alors tous les domaines autrichiens furent divisés : mais l'Empire, qui resta toujours dans la maison, fut l'étendard auquel se réunissaient tous les princes de cette race.

Ferdinand ne fut couronné ni à Rome ni en Lombardie. On s'appercevait enfin de l'inutilité de ces cérémonies, & il était bien plus essentiel que les deux branches principales de la maison impériale, c'est-à-dire, l'espagnole & l'autrichienne, fussent toujours d'intelligence. C'était-là ce qui rendait l'Italie soumise, & mettait le saint-siége dans la dépendance de cette maison.

MAXIMILIEN II,

QUARANTE-TROISIÈME EMPEREUR.

1564. L'EMPIRE, comme on le voit, était devenu héréditaire sans cesser d'être électif. Les empereurs, depuis Charles-Quint, ne passaient plus les Alpes pour aller chercher une couronne de fer & une couronne d'or. La puissance prépondérante en Italie était Philippe II, qui, vassal à la fois de l'Empire & du saint-siége, dominait dans l'Italie & dans Rome par sa politique, & par les richesses du nouveau monde, dont son père n'avait eu que les prémices, & dont il recueillait la moisson.

L'empire, ſous Maximilien II, comme ſous Ferdinand I, était donc en effet l'Allemagne ſuzeraine de la Lombardie; mais cette Lombardie, étant entre les mains de Philippe II, appartenait plutôt à un allié qu'à un vaſſal. La Hongrie devenait le domaine de la maiſon d'Autriche, domaine qu'elle diſputait ſans ceſſe contre les Turcs, & qui était l'avant-mur de l'Allemagne.

Maximilien, dès la première année de ſon règne, eſt obligé, comme ſon père & ſon aïeul, de ſoutenir la guerre contre les armées de Soliman.

Ce ſultan, qui avait laſſé les généraux de Charles-Quint & de Ferdinand, fait encore la guerre par ſes lieutenans, dans les dernières années de ſa vie. La Tranſilvanie en était le prétexte; il y voulait toujours nommer un vaivode tributaire: & Jean Sigiſmond, fils de cette reine de Hongrie qui avait cédé ſes droits pour quelques villes en Siléſie, était revenu mettre ſon héritage ſous la protection du ſultan, aimant mieux être ſouverain tributaire des Turcs, que ſimple ſeigneur. La guerre ſe faiſait donc en Hongrie. Les généraux de Maximilien prennent Tokay au mois de janvier. L'électeur de Saxe, Auguſte, était le ſeul prince qui ſecourût l'empereur dans cette guerre. Les princes catholiques & proteſtans ſongeaient tous à s'affermir. La religion occupait plus alors les peuples qu'elle ne les diviſait. La plupart des catholiques, en Bavière, en Autriche, en Hongrie, en Bohême, en acceptant le concile de Trente, voulaient ſeulement qu'on leur permît de communier avec du pain & du vin. Les prêtres, à qui l'uſage avait permis de ſe marier avant la clôture du concile de Trente, demandaient à garder leurs femmes. Maximilien II demande au pape ces deux points;

Pie IV, à qui le concile avait abandonné la décision du calice, le permet aux laïques allemands & refuse les femmes aux prêtres ; mais ensuite on a ôté le calice aux séculiers.

1565. On fait une trève avec les Turcs, qui restent toujours maîtres de Bude : & le prince de Transilvanie demeure sous leur protection.

Soliman envoie le bacha Mustapha assiéger Malthe. Rien n'est plus connu que ce siége où la fortune de Soliman échoua.

1566. Malgré l'affaiblissement du pouvoir impérial depuis le traité de Passau, l'autorité législative résidait toujours dans l'empereur, & cette autorité était en vigueur quand il n'avait pas à faire à des princes trop puissans.

Maximilien II déploie cette autorité contre le duc de Meckelbourg, Jean Albert, & son frère Ulric. Ils prétendaient tous deux les mêmes droits sur la ville de Rostock. Les habitans prouvaient qu'ils étaient exempts de ces droits. Les deux frères se faisaient la guerre entre eux, & s'accordaient seulement à dépouiller les citoyens.

L'empereur a le crédit de terminer cette petite guerre civile par une commission impériale qui achève de ruiner la ville.

La flotte de Soliman prend la ville de Chio sur les Vénitiens. Maximilien en prend occasion de demander, dans la diète d'Ausbourg, plus de secours qu'on n'en avait accordés à Charles-Quint, lorsque Soliman était devant Vienne. La diète ordonne une levée de soldats, & accorde des mois romains pour trois ans, ce qu'on n'avait point fait encore.

Soliman, qui touchait à sa fin, n'en faisait pas moins la guerre. Il se fait porter à la tête de cent mille

hommes, & vient aſſiéger la ville de Zigeth. Il meurt devant cette place; ſes janiſſaires y entrent le ſabre à la main, deux jours après ſa mort.

Ce comte de Serin, qui commandait dans Zigeth, eſt tué en ſe défendant, après avoir mis lui-même la ville en flammes. Le grand-viſir envoie la tête de Serin à Maximilien, & lui fait dire que lui-même aurait dû haſarder la ſienne pour venir défendre ſa ville, puiſqu'il était à la tête de près de cent vingt mille hommes.

L'armée de Maximilien, la mort de Soliman, & l'approche de l'hiver ſervent au moins à arrêter les progrès des Turcs.

Les états de l'Autriche & de la Bohême profitent du mauvais ſuccès de la campagne de l'empereur, pour lui demander le libre exercice de la confeſſion d'Augsbourg.

Les troubles des Pays-Bas commençaient en même temps, & tout était déjà en feu en France, au ſujet du calviniſme: mais Maximilien fut plus heureux que Philippe II & que le roi de France. Il refuſa la liberté de conſcience à ſes ſujets; & ſon armée, qui avait peu ſervi contre les Turcs, mit chez lui la tranquillité.

Cette année fut le comble des malheurs pour l'ancienne branche de la maiſon électorale de Saxe, dépouillée de ſon électorat par Charles-Quint. 1567.

L'électorat donné, comme on a vu, à la branche cadette, devait être l'objet des regrets de l'aînée. Un gentilhomme nommé Groumbach, proſcrit avec pluſieurs de ſes complices pour quelques crimes, s'était retiré à Gotha, chez Jean-Fréderic, fils de ce Jean-Fréderic, à qui la bataille de Mulberg avait fait perdre le duché & l'électorat de Saxe.

Groumbach avait principalement en vue de ſe venger de l'électeur de Saxe, Auguſte, chargé de faire

exécuter contre lui l'arrêt de sa proscription. Il était associé avec plusieurs brigands qui avaient vécu avec lui de rapines & de pillage. Il forme avec eux une conspiration pour assassiner l'électeur. Un des conjurés, pris à Dresde, avoua le complot. L'électeur Auguste, avec une commission de l'empereur, fait marcher ses troupes à Gotha. Groumbach, que le duc de Gotha soutenait, était dans la ville avec plusieurs soldats déterminés, attachés à sa fortune. Les troupes du duc & les bourgeois défendirent la ville; mais enfin il fallut se rendre. Le duc Jean-Fréderic, aussi malheureux que son père, est arrêté, conduit à Vienne dans une charrette, avec un bonnet de paille attaché sur sa tête, ensuite à Naples; & ses états sont donnés à Jean-Guillaume, son frère. Pour Groumbach & ses complices, ils furent tous exécutés à mort.

1568. Les troubles des Pays-Bas augmentaient. Le prince d'Orange, Guillaume le taciturne, déjà chef de parti, qui fonda la république des Provinces-Unies, s'adresse à l'empereur, comme au premier souverain des Pays-Bas, toujours regardés comme appartenans à l'Empire: & en effet l'empereur envoie en Espagne son frère, Charles d'Autriche, archiduc de Gratz, pour adoucir l'esprit de Philippe II: mais il ne put ni fléchir le roi d'Espagne, ni empêcher que la plupart des princes protestans d'Allemagne n'envoyassent du secours au prince d'Orange.

Le duc d'Albe, gouverneur sanguinaire des Pays-Bas, presse l'empereur de lui livrer le prince d'Orange, qui alors levait des troupes en Allemagne. Maximilien répond que l'Empire ayant la juridiction suprême sur les Pays-Bas, c'est à la diète impériale qu'il faut s'adresser. Une telle réponse montre assez que le prince d'Orange n'était pas un homme qu'on pût arrêter.

L'empereur laiſſe le prince d'Orange faire la guerre dans les Pays-Bas, à la tête des troupes allemandes contre d'autres troupes allemandes, ſans ſe mêler de la querelle. Il était pourtant naturel qu'il aſſiſtât Philippe II, ſon couſin, dans cette affaire importante; d'autant plus que cette année-là même il fit la paix avec Selim II, ſucceſſeur du grand Soliman. Délivré du Turc, il ſemblait que ſon intérêt fût d'affermir la religion catholique : mais apparemment qu'après cette paix on ne lui payait plus de moins romains.

Loin d'aider le roi d'Eſpagne à ſoumettre ſes ſujets des Pays-Bas, qui demandaient la liberté de conſcience, il parut déſapprouver la conduite de Philippe, en accordant bientôt dans l'Autriche la permiſſion de ſuivre la confeſſion d'Augsbourg. Il promit après au pape de révoquer cette permiſſion. Tout cela découvre un gouvernement gêné, faible, inconſtant. On eût dit que Maximilien craignait la puiſſance des ennemis de ſa communion, & en effet toute la maiſon de Brandebourg était proteſtante. Un fils de l'électeur Jean-George, élu archevêque de Magdebourg, profeſſait publiquement le proteſtantiſme; un évêque de Verdun en faiſait autant; le duc de Brunſvick, Jules, embraſſait cette religion qui était déjà celle de ſes ſujets; l'électeur palatin & preſque tout ſon pays étaient calviniſtes. Le catholiciſme ne ſubſiſtait plus guère en Allemagne que chez les électeurs eccléſiaſtiques, dans les états des évêques & des abbés, dans quelques commanderies de l'ordre teutonique, dans les domaines héréditaires de la maiſon d'Autriche & dans la Bavière, & encore y avait-il beaucoup de proteſtans dans tous ces pays; ils faiſaient même en Bohême le plus grand nombre. Tout cela autoriſait la liberté que Maximilien donnait en Autriche à la religion proteſ-

tante; mais une autre raiſon plus forte s'y joignait; c'eſt que les états d'Autriche avaient promis à ce prix des ſubſides conſidérables. Tout ſe faiſait pour de l'argent dans l'Empire, qui, dans ce temps-là, n'en avait guère.

1569. Au milieu de tant de guerres de religion & de politique, voici une diſpute de vanité. Le duc de Florence, Coſme II, & le duc de Ferrare, Alfonſe, ſe diſputaient la préſéance. Les rangs étaient réglés dans les diètes, en Allemagne : mais en Italie il n'y avait point de diète; & ces querelles de rang étaient indéciſes. Les deux ducs tenaient tous deux à l'empereur. François, prince héréditaire de Florence, & le duc de Ferrare, avaient épouſé les ſœurs de Maximilien. Les ducs remettent leur différent à ſon arbitrage. Mais le pape Pie V, qui regardait le duc de Ferrare comme ſon feudataire, le duc de Florence comme ſon allié, & toutes les dignités de ce monde comme des conceſſions du ſaint-ſiége, ſe hâte de donner un titre nouveau à Coſme; il lui confère la dignité de grand duc, avec beaucoup de cérémonie; comme ſi le mot de *grand* ajoutait quelque choſe à la puiſſance. Maximilien eſt irrité que le pape s'arroge le droit de donner des titres aux feudataires de l'Empire, & de prévenir ſon jugement. Le duc de Florence prétend qu'il n'eſt point feudataire. Le pape ſoutient qu'il a non-ſeulement la prérogative de faire des grands-ducs, mais des rois. La diſpute s'aigrit; mais enfin le grand-duc, qui était très-riche, fut reconnu par l'empereur.

1570. Diète de Spire, dans laquelle on rend preſque tous les états de la branche aînée de la maiſon de Saxe à un frère du malheureux duc de Gotha qui reſte confiné à

1571. Naples. On y conclut une paix entre l'empereur & Jean-Sigiſmond, prince de Tranſilvanie, qui eſt reconnu

reconnu souverain de cette province, & renonce au titre de roi de Hongrie, titre d'ailleurs très-vain, puisque l'empereur avait une partie de ce royaume & les Turcs l'autre.

On y termine de très-grands différens qui avaient long-temps troublé le Nord, au sujet de la Livonie. La Suède, le Danemarck, la Pologne, la Russie s'étaient disputé cette province que l'on regardait encore en Allemagne comme province de l'Empire. Le roi de Suède, Sigismond, cède à Maximilien ce qu'il a dans la Livonie. Le reste est mis sous la protection du Danemarck; on convient d'empêcher que les Moscovites ne s'en emparent. La ville de Lubeck est comprise dans cette paix, comme partie principale. Tous les priviléges de son commerce sont confirmés avec la Suède & le Danemarck. Elle était encore puissante.

Les Vénitiens, à qui les Turcs enlevaient toujours quelque possession, avaient fait une ligue avec le pape & le roi d'Espagne. L'empereur refusait d'y entrer, dans la crainte d'attirer encore en Hongrie les forces de l'Empire ottoman. Philippe II n'y entrait que pour la forme.

Le gouverneur du Milanais leva des troupes; mais ce fut pour envahir le marquisat de Final, appartenant à la maison de Caretto. Les Génois avaient des vues sur ce coin de terre, & inquiétaient le possesseur. La France pouvait les aider. Le marquis de Caretto était à Vienne où il demandait justice en qualité de vassal de l'Empire; & pendant ce temps-là Philippe II s'emparait de son pays, & trouvait aisément le moyen d'avoir raison dans le conseil de l'empereur.

Après la mort de Sigismond II, roi de Pologne, 1572.
dernier roi de la race des Jagellons, Maximilien brigue

ſous main ce trône, & ſe flatte que la république de Pologne le lui offrira par une ambaſſade.

La république croit que ſon trône vaut bien la peine d'être demandé; elle n'envoie point d'ambaſſade; & les brigues ſecrètes de Maximilien ſont inutiles.

1573. Le duc d'Anjou, l'un de ſes compétiteurs, eſt élu, le 1 mai, au grand mécontentement des princes proteſtans d'Allemagne, qui virent paſſer chez eux avec horreur ce prince teint du ſang répandu à la journée de la Saint-Barthélemi.

1574. Le prince d'Orange, qui ſe ſoutenait dans les Pays-Bas, par ſa valeur & par ſon crédit, contre toute la puiſſance de Philippe II, tient à Dordrecht une aſſemblée de tous les ſeigneurs & de tous les députés des villes de ſon parti. Maximilien y envoie un commiſſaire impérial pour ſoutenir en apparence la majeſté de l'Empire, & pour ménager un accommodement entre Philippe & les confédérés.

1575. Maximilien II fait élire ſon fils aîné Rodolphe roi des Romains, dans la diète de Ratisbonne. La poſſeſſion du trône impérial dans la maiſon d'Autriche devenait néceſſaire par le long uſage, par la crainte des Turcs, & par la convenance d'avoir un chef capable de ſoutenir par lui-même la dignité impériale.

Les princes de l'Empire n'en jouiſſaient pas moins de leurs droits. L'électeur palatin fourniſſait des troupes aux calviniſtes de France, & d'autres princes en fourniſſaient toujours aux calviniſtes des Pays-Bas.

Le duc d'Anjou, roi de Pologne, devenu roi de France par la mort de Charles IX, ayant quitté la Pologne, comme on ſe ſauve d'une priſon, & le trône ayant été déclaré vacant, Maximilien a enfin le crédit de ſe faire élire roi de Pologne, le 15 décembre.

Mais une faction opposée fait un sanglant affront à Maximilien. Elle proclame Etienne Battori, vaivode de Transilvanie, vassal du sultan, & qui n'était regardé à la cour de Vienne que comme un rebelle & un usurpateur. Les Polonais lui font épouser la sœur de Sigismond-Auguste, reste du sang des Jagellons.

Le czar, ou tzar de Russie, Jean, offre d'appuyer le parti de Maximilien, espérant qu'il pourra regagner la Livonie. La cour de Moscou, toute grossière qu'elle était alors, avait déjà les mêmes vues qui se sont manifestées de nos jours avec tant d'éclat.

La Porte ottomane de son côté menaçait de prendre le parti d'Etienne Battori contre l'empereur. C'était encore la même politique qu'aujourd'hui.

Maximilien essayait d'engager tout l'Empire dans sa querelle; mais les protestans, au lieu de l'aider à devenir plus puissant, se contentèrent de demander la libre profession de la confession d'Augsbourg pour la noblesse protestante qui habitait les pays ecclésiastiques.

Maximilien, très-incertain de pouvoir soutenir son 1576.
élection à la couronne de Pologne, meurt à l'âge de quarante-neuf ans, le 12 d'octobre.

RODOLPHE II,

QUARANTE-QUATRIÈME EMPEREUR.

RODOLPHE, couronné roi des Romains du vivant 1577.
de son père, prend les rênes de l'Empire qu'il tient d'une main faible. Il n'y avait point d'autre capitulation que celle de Charles-Quint. Tout se faisait à l'ordinaire dans les diètes; même forme de gouvernement, mêmes intérêts, mêmes mœurs. Rodolphe

promet ſeulement à la première diète tenue à Francfort de ſe conformer aux réglemens des diètes précédentes. Il eſt remarquable que les princes d'Allemagne propoſent dans cette diète d'appaiſer les troubles des Pays-Bas en diminuant l'autorité, ainſi que la ſévérité de Philippe II; par-là ils faiſaient ſentir que les intérêts des princes & des ſeigneurs flamands leur étaient chers, & qu'ils ne voulaient point que la branche aînée de la maiſon autrichienne, en écraſant ſes vaſſaux, apprît à la branche cadette à abaiſſer les ſiens.

Tel était l'eſprit du corps germanique; & il parut bien que l'empereur Rodolphe n'était pas plus abſolu que Maximilien, puiſqu'il ne put empêcher ſon frère l'archiduc Mathias d'accepter le gouvernement des Pays-Bas de la part des confédérés qui étaient en armes contre Philippe II; de ſorte qu'on voyait d'un côté dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, gouverneur au nom de Philippe II en Flandre; & de l'autre, ſon neveu Mathias à la tête des rebelles, l'empereur neutre, & l'Allemagne vendant des ſoldats aux deux partis.

Rodolphe ne ſe remuait pas davantage pour l'irruption que les Ruſſes faiſaient alors en Livonie.

1578. Les Pays-Bas devenaient le théâtre de la confuſion, de la guerre, de la politique; & Philippe II n'ayant point pris le parti de venir de bonne heure y remettre l'ordre, comme avait fait Charles-Quint, jamais cette faute ne fut réparée. L'archiduc Mathias, ne contribuant que de ſon nom à la cauſe des confédérés, avait moins de pouvoir que le prince d'Orange; & le prince d'Orange n'en avait pas aſſez pour ſe paſſer de ſecours. Le prince palatin Caſimir, tuteur du jeune électeur Fréderic IV, qui avait marché en France

avec une petite armée au secours des protestans, venait avec les débris de cette armée & de nouvelles troupes soutenir la cause des protestans & des mécontens dans les Pays-Bas. Le frère du roi de France Henri III, qui portait le titre de duc d'Anjou, était aussi déjà appelé par les confédérés, tout catholique qu'il était. Il y avait ainsi quatre puissances qui cherchaient à profiter de ces troubles, l'archiduc, le prince Casimir, le duc d'Anjou & le prince d'Orange, tous quatre désunis; dom Juan d'Autriche, célèbre par la bataille de Lépante, seul contre eux. On prétendait que ce même dom Juan aspirait aussi à se faire souverain. Tant de troubles étaient la suite de l'abus que Philippe II avait fait de son autorité, & de ce qu'il n'avait pas soutenu cet abus par sa présence.

Dom Juan d'Autriche meurt, le 1 octobre, & on accuse Philippe II son frère de sa mort, sans autre preuve que l'envie de le rendre odieux.

Pendant que la désolation est dans les Pays-Bas, 1579.
& que le grand capitaine Alexandre Farnèse, prince de Parme, successeur de dom Juan, soutient la cause de Philippe II & de la religion catholique par les armes; Rodolphe fait l'office de médiateur, ainsi que son père. La reine d'Angleterre Elisabeth & la France secouraient les confédérés d'hommes & d'argent, & l'empereur ne donne à Philippe II que de bons offices qui furent inutiles. Rodolphe était peu agissant par son caractère, & peu puissant par la forme que l'Empire avait prise. Sa médiation est éludée par les deux partis. L'inflexible Philippe II ne voulait point accorder la liberté de conscience, & le prince d'Orange ne voulait point d'une paix qui l'eût réduit à l'état d'un homme privé. Il établit la liberté des Provinces-Unies, à Utrecht, dans cette année mémorable.

1580. Le prince d'Orange avait trouvé le ſecret de réſiſter aux ſuccès de Farnèſe, & de ſe débarraſſer de l'archiduc Mathias : cet archiduc ſe démit de ſon gouvernement équivoque, & demanda aux états une penſion, qu'on lui aſſigna ſur les revenus de l'évêché d'Utrecht.

1581. Mathias ſe retire des Pays-Bas, n'y ayant rien fait que de ſtipuler ſa penſion, dont on lui retranche la moitié, comme à un officier inutile. Les Etats Généraux ſe ſouſtraient juridiquement par un édit, le 26 juillet, à la domination du roi d'Eſpagne; mais ils ne renoncent point à être état de l'Empire. Leur ſituation avec l'Allemagne reſte indéciſe; & le duc d'Anjou, qu'on venait d'élire duc de Brabant, ayant depuis voulu aſſervir la nation qu'il venait défendre, fut obligé de s'en retourner, en 1583, & d'y laiſſer le prince d'Orange plus puiſſant que jamais.

1582. Grégoire XIII ayant ſignalé ſon pontificat par la réforme du calendrier, les proteſtans d'Allemagne, ainſi que tous les autres de l'Europe, s'oppoſent à la réception de cette reforme néceſſaire. Ils n'avaient d'autre raiſon, ſinon que c'était un ſervice que Rome rendait aux nations. Ils craignaient que cette cour ne parût trop faire pour inſtruire, & que les peuples, en recevant des lois dans l'aſtronomie, n'en reçuſſent dans la religion. L'empereur, dans une diète à Augsbourg, eſt obligé d'ordonner que la chambre impériale conſervera l'ancien ſtyle de Jules-Céſar, qui était bon du temps de Céſar, mais que le temps avait rendu mauvais.

Un évènement tout nouveau inquiète, cette année, l'Empire. Gebhard de Truchsès, archevêque de Cologne, qui n'était pas prêtre, avait embraſſé la confeſſion d'Augsbourg, & s'était marié ſecrètement,

dans Bonn, avec Agnès de Mansfeld, religieuse du monastère de Guerichen. Ce n'était pas une chose bien extraordinaire qu'un évêque marié; mais cet évêque était électeur: il voulait épouser sa femme publiquement, & garder son électorat. Un électorat est incontestablement une dignité séculière. Les archevêques de Maïence, de Trèves & de Cologne ne furent point originairement électeurs parce qu'ils étaient prêtres, mais parce qu'ils étaient chanceliers. Il pouvait arriver très-aisément que l'électorat de Cologne fût séparé de l'archevêché, ou que le prélat fût à la fois évêque luthérien & électeur. Alors il n'y aurait eu d'électeurs catholiques que le roi de Bohême & les archevêques de Maïence & de Trèves. L'Empire serait bientôt tombé dans les mains d'un protestant, & cela seul pouvait donner à l'Europe une face nouvelle.

Gebhard de Truchsès essayait de rendre Cologne luthérienne. Il n'y réussit pas. Le chapitre & le sénat étaient d'autant plus attachés à la religion catholique, qu'ils partageaient en beaucoup de choses la souveraineté avec l'électeur, & qu'ils craignaient de la perdre. En effet, l'électeur, quoique souverain, était bien loin d'être absolu. Cologne est une ville libre impériale, qui se gouverne par ses magistrats. On leva des soldats de part & d'autre, & l'archevêque fit d'abord la guerre avec succès pour sa maîtresse.

Les princes protestans prirent le parti de l'électeur 1583.
de Cologne. L'électeur palatin, ceux de Saxe & de Brandebourg écrivirent en sa faveur à l'empereur, au chapitre, au sénat de Cologne; mais ils s'en tinrent là; & comme ils n'avaient point un intérêt personnel & présent à faire la guerre pour le mariage d'une religieuse, ils ne la firent point.

Truchsès ne fut secouru que par des princes peu

puissans. L'archevêque de Brème, marié comme lui, amena de la cavalerie à son secours. Le comte de Solms & quelques gentilshommes luthériens de Vestphalie donnèrent des troupes dans la première chaleur de l'évènement. Le prince de Parme, d'un autre côté, en envoyait au chapitre. Un chanoine de l'ancienne maison de Saxe, qui est la même que celle de Brunsvick, commandait l'armée du chapitre, & prétendait que c'était une guerre sainte.

L'électeur de Cologne, n'ayant plus rien à ménager, célébra publiquement son mariage à Rosendal, au milieu de cette petite guerre.

L'empereur Rodolphe ne s'en mêle qu'en exhortant l'archevêque à quitter son église & son électorat, s'il veut garder sa nouvelle religion & sa religieuse.

Le pape Grégoire XIII l'excommunie comme un membre pourri, & ordonne qu'on élise un nouvel archevêque. Cette bulle du pape révolte les princes protestans; mais ils ne font que des instances. Ernest de Bavière, évêque de Liége, de Freisingen & d'Hildesheim, est élu électeur de Cologne, & soutient son droit par la voie des armes. Il n'y eut alors que le prince palatin, Casimir, qui secourut l'électeur dépossédé, mais ce fut pour très-peu de temps. Il ne resta bientôt plus à Truchsès que la ville de Bonn. Les troupes envoyées par le duc de Parme, jointes à celles de son compétiteur, en firent le siége, & Bonn se rendit bientôt.

1584. L'ancien électeur luttait encore contre sa mauvaise fortune. Il lui restait quelques troupes qui furent défaites; & enfin, n'ayant pu être ni assez habile ni assez heureux pour armer de grands princes en sa faveur, il n'eut d'autre ressource que d'aller vivre à la Haie avec sa femme, dans un état au-dessous de la mé-

diocrité, ſous la protection du prince d'Orange.

L'intérieur de l'Empire reſta paiſible. Le nouveau calendrier romain fut reçu par les catholiques. La trève avec les Turcs fut prolongée. C'était, à la vérité, à la charge d'un tribut, & Rodolphe ſe croyait encore trop heureux d'acheter la paix d'Amurat III.

L'exemple de Gebhard de Truchsès engage deux évêques à quitter leurs évêchés. L'un eſt un fils de Guillaume duc de Clèves, qui renonce à l'évêché de Munſter pour ſe marier; l'autre eſt un évêque de Minden, de la maiſon de Brunſvick. 1585.

Le fanatiſme délivre Philippe II du prince d'Orange, ce que dix ans de guerre n'avaient pu faire. Cet illuſtre fondateur de la liberté des Provinces-Unies, eſt aſſaſſiné par Balthaſard Gerard, franc-comtois : il l'avait déjà été auparavant par un nommé Jaurigni, biſcayen; mais il était guéri de ſa bleſſure. Salcède avait conſpiré contre ſa vie, & on obſerva que Jaurigni & Gerard avaient communié pour ſe préparer à cette action. Philippe II anoblit tous les deſcendans de la famille de l'aſſaſſin : ſingulière nobleſſe! L'intendant de la Franche-Comté, M. de Vanolles, les a remis à la taille. 1586.

Maurice, ſon ſecond fils, ſuccède, à l'âge de dix-huit ans, à Guillaume-le-taciturne. C'eſt lui qui devint le plus célèbre général de l'Europe. Les princes proteſtans d'Allemagne ne le ſecoururent pas, quoique ce fût l'intérêt de leur religion; mais ils envoyèrent des troupes en France, au roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. C'eſt que le parti des calviniſtes de France était aſſez riche pour ſoudoyer ſes troupes, & que Maurice ne l'était pas.

Le prince Maurice continue toujours la guerre, dans les Pays-Bas, contre Alexandre Farnèſe. Il fait 1587.

quelques levées, aux dépens des états, chez les proteſtans d'Allemagne : c'eſt tout le ſecours qu'il en tire.

Un nouveau trône s'offrit alors à la maiſon d'Autriche, mais cet honneur ne devint qu'une nouvelle preuve du peu de crédit de Rodolphe.

Le roi de Pologne, Etienne Battori, vaivode de Tranſilvanie, étant mort le 13 décembre 1586, le czar de Ruſſie, Fœdor, ſe met ſur les rangs, mais il eſt unanimement refuſé. Une faction élit Sigiſmond, roi de Suède, fils de Jean III, & d'une princeſſe du ſang des Jagellons. Une autre faction proclame Maximilien, frère de l'empereur. Tous deux ſe rendent en Pologne, à la tête de quelques troupes. Maximilien eſt défait; il ſe retire en Sicile, & ſon compétiteur eſt couronné.

1588. Maximilien eſt vaincu une ſeconde fois par le général de la Pologne, Zamoski. Il eſt enfermé dans un château auprès de Lublin; & tout ce que fait en ſa faveur l'empereur Rodolphe, ſon frère, c'eſt de prier Philippe II d'engager le pape Sixte V, à écrire en faveur du priſonnier.

1589. Maximilien eſt enfin élargi, après avoir renoncé au royaume de Pologne. Il voit le roi Sigiſmond avant de partir. On remarque qu'il ne lui donna point le titre de *majeſté*, parce qu'en Allemagne on ne le donnait qu'à l'empereur.

1590. Le ſeul évènement qui peut regarder l'Empire, c'eſt la guerre des Pays-Bas, qui déſole les frontières du côté du Rhin & de la Veſtphalie. Les cercles de ces provinces ſe contentent de s'en plaindre aux deux partis. L'Allemagne était alors dans une langueur que le chef avait communiquée aux membres.

1591. Henri IV, qui avait ſon royaume de France à conquérir, envoie le vicomte de Turenne en Allemagne,

négocier des troupes avec les princes proteſtans : l'empereur s'y oppoſe en vain ; l'électeur de Saxe, Chriſtiern, excité par le vicomte de Turenne, prêta de l'argent & des troupes, mais il mourut lorſque cette armée était en chemin, & il n'en arriva en France qu'une petite partie. C'eſt tout ce qui ſe paſſait alors de conſidérable en Allemagne.

La nomination à l'évêché de Strasbourg cauſe une guerre civile, comme à Cologne, mais pour un autre ſujet. La ville de Strasbourg était proteſtante. L'évêque catholique, réſidant à Saverne, était mort. Les proteſtans éliſent Jean George de Brandebourg, luthérien ; les catholiques nomment le cardinal de Lorraine. L'empereur Rodolphe donne en vain l'adminiſtration à l'archiduc Ferdinand, l'un de ſes frères, avec une commiſſion pour appaiſer ce différent. Ni les catholiques ni les proteſtans ne le reçoivent. Le cardinal de Lorraine ſoutient ſon droit avec dix mille hommes. Les cantons de Berne, de Zurich & de Bâle, donnent des troupes à l'évêque proteſtant ; elles ſont jointes par un prince d'Anhalt, qui revenait de France, où il avait ſervi inutilement Henri IV. Ce prince d'Anhalt défait le cardinal de Lorraine. Cette affaire eſt miſe en arbitrage l'année ſuivante ; & il fut enfin convenu, en 1603, que le cardinal de Lorraine reſterait évêque de Strasbourg, mais en payant cent trente mille écus d'or au prince de Brandebourg, Jean-George. On ne peut guère acheter un évêché plus cher. 1592.

Une affaire plus conſidérable réveillait l'indifférence de Rodolphe. Amurat III rompait la trève, & les Turcs ravageaient déjà la haute Hongrie. Il n'y eut que le duc de Bavière, & l'archevêque de Saltzbourg, qui fournirent d'abord des ſecours. Ils joignirent leurs troupes à celles des états héréditaires de l'empereur. 1593.

Ferdinand, frère de Rodolphe, avait un fils nommé Charles d'Autriche, qu'il avait eu d'un premier mariage avec la fille d'un sénateur d'Augsbourg. Ce fils n'était point reconnu prince, mais il méritait de l'être. Il commandait un corps considérable. Un comte Montecuculi en commandait un autre ; ceux qui ont porté ce nom ont été destinés à combattre heureusement pour la maison d'Autriche. Les Serin, les Nadasti, les Palfi, étaient à la tête des milices hongroises. Les Turcs furent vaincus dans plusieurs combats; la haute Hongrie fut en sûreté, mais Bude resta toujours aux Ottomans.

1594. Les Turcs étaient en campagne, & Rodolphe tenait une diète à Augsbourg, au mois de juin, pour s'opposer à eux. Croirait-on qu'il fut ordonné de mettre un tronc à la porte de toutes les églises d'Allemagne, pour recevoir des contributions volontaires? C'est la première fois qu'on a demandé l'aumône pour faire la guerre. Cependant les troupes impériales & hongroises, quoique mal payées, combattirent toujours avec courage. L'archiduc Mathias voulut commander l'armée, & la commanda. L'archiduc Maximilien, qui gouvernait la Carinthie & la Croatie au nom de l'empereur son frère, se joint à lui; mais ils ne peuvent empêcher les Turcs de prendre la ville de Javarin.

1595. Par bonheur pour les Impériaux, Sigismond Battori, vaivode de Transilvanie, secoue le joug des Ottomans pour prendre celui de Vienne. On voit souvent ces princes passer, tour à tour, d'un parti à l'autre; destinée des faibles, obligés de choisir entre deux protecteurs trop puissans. Battori s'engage à prêter foi & hommage à l'empereur pour la Transilvanie, & pour quelques places de Hongrie dont il était en possession.

Il stipule que, s'il meurt sans enfans mâles, l'empereur, comme roi de Hongrie, se mettra en possession de son état, & on lui promet, en récompense, Christine, fille de l'archiduc Charles, le titre d'*illustrissimus*, & l'ordre de la toison d'or.

La campagne fut heureuse, mais les troncs, établis à la porte des églises pour payer l'armée, n'étaient pas assez remplis; les troupes impériales se révoltèrent, & pillèrent une partie du pays qu'elles étaient venues défendre.

L'archiduc Maximilien commande cette année contre les Turcs. Mahomet III, nouveau sultan, vient en personne dans la Hongrie. Il assiége Agria qui se rend à composition; mais la garnison est massacrée en sortant de la ville. Mahomet, indigné contre l'aga des janissaires, qui avait permis cette perfidie, lui fait trancher la tête. 1596.

Mahomet défait Maximilien, dans une bataille, le 26 octobre.

Pendant que l'empereur Rodolphe reste dans Vienne, s'occupe à distiller, à tourner, à chercher la pierre philosophale., que Maximilien, son frère, est battu par les Turcs, que Mathias songe déjà à profiter de l'inaction de Rodolphe pour s'élever, Albert, l'un de ses frères., qui était cardinal, & dont on n'avait point entendu parler encore, était depuis peu gouverneur de la partie des Pays-Bas restée à Philippe II. Il avait succédé, dans ce gouvernement, à un autre de ses frères, l'archiduc Ernest, qui venait de mourir après l'avoir possédé deux années, sans avoir rien fait de mémorable. Il n'en fut pas de même du cardinal Albert d'Autriche. Il faisait la guerre à Henri IV, que Philippe II avait toujours inquiété depuis la mort de Henri III. Il prit Calais & Ardres,

Henri IV, à peine vainqueur de la ligue, demande du ſecours aux princes proteſtans; il n'en obtient pas, & ſe défend lui-même.

1597. Les Turcs ſont toujours dans la Hongrie. Les payſans de l'Autriche, foulés par les troupes impériales, ſe ſoulèvent, & mettent eux-mêmes le comble à la déſolation de ce pays. On eſt obligé d'envoyer contre eux une partie de l'armée. C'était une bien favorable occaſion pour les Turcs; mais, par une fatalité ſingulière, la haute Hongrie a preſque toujours été le terme de leurs progrès, & cette année, les révoltes des janiſſaires firent le ſalut de l'armée impériale.

1598. Le comté de Simeren retombe, par la mort du dernier comte, à l'électeur palatin.

Le roi d'Eſpagne, Philippe II, meurt à 72 ans, après quarante-deux de règne. Il avait troublé une partie de l'Europe, ſans que jamais, ni ſon oncle Ferdinand, ni ſon couſin Maximilien, ni ſon neveu Rodolphe, euſſent ſervi à ſes deſſeins, ni qu'il eût contribué à leur grandeur. Il avait donné, avant ſa mort, les Pays-Bas à l'infante Iſabelle, ſa fille; ce fut ſa dot en épouſant le cardinal archiduc Albert. C'était priver ſon fils Philippe III, & la couronne d'Eſpagne d'une belle province; mais les troubles qui la déchiraient la rendaient onéreuſe à l'Eſpagne; & ce pays devait revenir à la couronne eſpagnole, en cas que l'archiduc Albert n'eût point d'enfans mâles, ce qui arriva en effet.

Il s'agiſſait de chaſſer les Turcs de la haute Hongrie. La diète accorde vingt mois romains, pendant trois ans, pour cette guerre.

Le même Sigiſmond Battori, qui avait quitté les Turcs, & fait hommage de la Tranſilvanie à l'empereur, ſe repent de ces deux démarches. On lui avait

donné, en échange de sa souveraineté & de la Valachie, les mêmes terres qu'à la reine, mère d'Etienne-Jean Sigismond, c'est-à-dire, Opelen & Ratibor en Silésie. Il ne fut pas plus content de son marché que cette reine. Il quitte la Silésie, il rentre dans ses états: mais, toujours inconstant & faible, il les cède à un cardinal, son cousin. Ce cardinal, André Battori, se met aussi-tôt sous la protection des Turcs, reçoit du sultan une veste, comme un gage de la faveur qu'il demande. Semblable à Martinusius, il se met, comme lui, à la tête d'une armée, mais il est tué en combattant contre les Impériaux.

Par la mort du cardinal Battori, & par la fuite de Sigismond, la Transilvanie reste à l'empereur; mais la Hongrie ne cesse d'être dévastée par les Turcs. Ceux qui s'étonnent aujourd'hui que ce pays si fertile soit si dépeuplé, en trouveront aisément la raison dans le nombre d'esclaves des deux sexes que les Turcs ont si souvent enlevés. 1599.

L'empereur, dans cette année, se résolut à affranchir enfin le Virtemberg de l'inféodation de l'Autriche. Le Virtemberg ne releva plus que de l'Empire; mais il doit toujours revenir à la maison d'Autriche, au défaut d'heritiers.

Les Turcs s'avancent jusqu'à Canise sur la Drave, vers la Stirie. Le Duc de Mercœur, célèbre prince de la maison de Lorraine, ne put empêcher la prise de cette forte place. Alors les peuples de Transilvanie & de Valachie refusent de reconnaître l'empereur. 1600.

La fortune de Sigismond Battori est aussi inconstante que lui-même: il rentre en Transilvanie, mais il y est défait par le parti des Impériaux. Ce ne sont que des révolutions continuelles dans ces provinces. Heureusement ce même duc de Mercœur, qui n'avait pu ni 1601.

défendre ni reprendre Canise, prend sur les Turcs Albe-Royale.

1602. Enfin, l'archiduc Mathias, plus agissant que son frère, & secondé du duc de Mercœur, pénètre jusqu'à Bude, mais il l'assiége inutilement. Tout cela ne fait qu'une guerre ruineuse, à charge à l'empereur & à l'Empire.

Sigismond Battori, beaucoup plus malheureux, & méprisé par les Turcs qui ne le secouraient pas, va se rendre enfin aux troupes impériales sans aucune condition; & ce prince, qui devait épouser une archiduchesse, est alors trop heureux d'être baron en Bohême avec une pension très-modique.

1603. Il y a toujours une fatalité qui arrête les conquêtes des Turcs. Mahomet III, qui menaçait de venir commander, en personne, une armée formidable, meurt à la fleur de son âge. Il laisse sur le trône des Ottomans son fils Achmet, âgé de treize ans. Les factions troublent le sérail, & la guerre de Hongrie languit.

La diète de Ratisbonne promet cette fois quatre-vingts mois romains. Jamais l'Empire n'avait encore donné un si puissant secours, mais il ne fut guère fourni qu'en paroles.

Dans cette année, Lubeck, Dantzick, Cologne, Hambourg & Brême, villes de l'ancienne anse d'Allemagne, obtiennent en France des priviléges que ces villes prétendaient avoir eus, & que le temps avait abolis. Les négocians de ces villes furent exemptés du droit d'aubaine, & le sont encore. Ce ne sont pas-là des évènemens d'éclat, mais ils contribuent au bien public; & presque tous ceux qu'on a vus le détruisent.

1604. L'empereur est sur le point de perdre la partie de la haute Hongrie qui lui restait. Les exactions d'un gouverneur

gouverneur de Caſſovie en ſont cauſe. Ce gouverneur ayant exigé de l'argent d'un ſeigneur hongrois, nommé Sotskai, ce Hongrois ſe ſoulève, fait revolter une partie de l'armée, & ſe déclare ſeigneur de la haute Hongrie, ſans oſer prendre le titre de roi.

Il ne reſte à l'empereur, en Hongrie, que Presbourg. Les Turcs & le révolté Sotskai avaient le reſte. L'archiduc Mathias était dans Presbourg avec une armée; mais le grand-viſir était dans la ville de Peſt. Sotskai ſe fait proclamer prince de Tranſilvanie, & reçoit ſolennellement, dans Peſt, la couronne de Hongrie, par les mains du grand-viſir. L'archiduc Mathias eſt obligé de s'accommoder avec les ſeigneurs hongrois, pour conſerver ce qui reſte de ce pays. Il fut ſtipulé que dans la ſuite les états de Hongrie, qui avaient toujours élu leur roi, éliraient eux-mêmes leur gouverneur, au nom de leur roi. La nomination aux évêchés était un droit de la couronne, mais les états exigèrent qu'on ne nommerait jamais que des Hongrois, & que les évêques, nommés par l'empereur, n'auraient point de part au gouvernement du royaume. Moyennant ces conceſſions & quelques autres, l'archiduc Mathias obtint que Sotskai céderait la Tranſilvanie, & qu'il ne garderait de la Hongrie que la couronne d'or qu'il avait reçue du grand-viſir. Les Hongrois ſtipulèrent expreſſément que les religions luthérienne & calviniſte ſeraient autoriſées. 1605.

Sous ce gouvernement faible de Rodolphe, l'Allemagne n'était pourtant pas troublée. Il n'y avait alors que de très-petites guerres inteſtines, comme celle du duc de Brunſvick, qui voulait ſoumettre la ville de Brunſvick; & du duc de Bavière, qui voulait ſubjuguer Donavert. Le duc de Bavière, riche & puiſſant, vint à bout de Donavert, mais le duc de Brunſ-

vick ne put prévaloir contre Brunſvick, qui reſta long-temps encore libre & impériale. Elle était ſoutenue par la hanſe teutonique. Les grandes villes commerçantes pouvaient alors ſe défendre aiſément contre les princes. On ne levait, comme on ſait, des troupes qu'en cas de guerre. Ces milices nouvelles des princes & des villes étaient également mauvaiſes : mais depuis que les princes ſe ſont appliqués à tenir en tout temps des troupes diſciplinées, les choſes ont bien changé.

L'Allemagne d'ailleurs fut tranquille, malgré trois religions oppoſées l'une à l'autre, malgré les guerres des Pays-Bas, qui inquiétaient ſans ceſſe les frontières, malgré les troubles de la Hongrie & de la Tranſilvanie. La faibleſſe de Rodolphe, en Allemagne, n'eut pas le même ſort que celle de Henri III, en France. Tous les ſeigneurs, ſous Henri III, voulurent devenir indépendans & puiſſans ; ils troublèrent tout : mais les ſeigneurs allemands étaient ce que les ſeigneurs français voulaient être.

1606. L'archiduc Mathias traite avec les Turcs, mais ſans effet. Tant de traités avec les Turcs, avec les Hongrois, avec les Tranſilvains, ne ſont que de nouvelles ſemences de troubles. Les Tranſilvains, après la mort de Sotskai, éliſent Sigiſmond Ragotski pour vaivode, malgré les traités faits avec l'empereur ; & l'empereur le ſouffre.

1607. Rodolphe, qui achetait ſi chèrement la paix chez
1608. lui, négocie pour l'établir enfin dans les Pays-Bas ; on ne pouvait l'avoir qu'aux dépens de la branche d'Autriche eſpagnole, comme il l'avait à ſes dépens en Hongrie. La fameuſe union d'Utrecht, de 1579, était trop puiſſante pour céder. Il fallait reconnaître les états-généraux des ſept Provinces-Unies, libres & dépendans. C'était principalement de l'Eſpagne que

les sept provinces exigeaient cette reconnaissance authentique. Rodolphe leur écrit : « Vous êtes des états » mouvans de l'Empire ; votre constitution ne peut » changer sans le consentement de l'empereur, votre » chef ». Les états-généraux ne firent pas seulement de répónse à cette lettre. Ils continuent à traiter avec l'Espagne, qui reconnut enfin, en 1609, leur indépendance.

Cependant cette philosophie tranquille & indifférente de Rodolphe, plus convenable à un homme privé qu'à un empereur, enhardit enfin l'ambition de l'archiduc Mathias, son frère ; il songe à ne lui laisser que le titre d'empereur, & à se faire souverain de la Hongrie, de l'Autriche, de la Bohême, dont Rodolphe négligeait le gouvernement. La Hongrie était envahie presque toute entière par les Turcs, & déchirée par ses factions ; l'Autriche exposée, la Bohême mécontente. L'inconstant Battori, par une nouvelle vicissitude de sa fortune, venait encore d'être rétabli en Transilvanie par les suffrages de la nation, & par la protection du sultan. Mathias négociait avec Battori, avec les Turcs, avec les mécontens de la Hongrie. Les états d'Autriche lui avaient fourni beaucoup d'argent. Il était à la tête d'une armée ; il prenait sur lui tous les soins, & voulait en recueillir le fruit.

L'empereur, retiré dans Prague, apprend les desseins de son frère ; il craint pour sa sûreté. Il ordonne quelques levées à la hâte. Mathias, son frère, lève le masque ; il marche vers Prague. Les protestans de la Bohême prennent ce temps de crise pour demander de nouveaux privilèges à Rodolphe qu'ils menacent d'abandonner. Ils obtiennent que le clergé catholique ne se mêlera plus des affaires civiles, qu'il ne sera aucune acquisition de terres sans le consentement

des états, que les proteſtans ſeront admis à toutes les charges. Cette condeſcendance de l'empereur irrite les catholiques; il ſe voit réduit à recevoir la loi de ſon frère.

Il lui cède, le 11 mai, la Hongrie, l'Autriche, la Moravie, & il ſe réſerve ſeulement, dans ce triſte accord, l'uſufruit de la Bohême & la ſuzeraineté de la Siléſie. Il ſe dépouillait de ce qu'il avait gouverné avec faibleſſe, & qu'il ne pouvait plus garder. Son frère n'acquérait d'abord en effet que de nouveaux embarras. Il avait à ſe concilier les proteſtans de l'Autriche, qui demandaient, les armes à la main, à leur nouveau maître l'exercice libre de leur religion, & auxquels il fallut l'accorder, du moins hors des villes. Il avait à ménager les Hongrois, qui ne voulaient pas qu'aucun allemand eût chez eux de charge publique. Mathias fut obligé d'ôter aux Allemands leurs emplois en Hongrie. Voilà comme il tâchait de s'affermir pour être en état de réſiſter enfin à la puiſſance ottomane.

1609. Plus la religion proteſtante gagnait de terrain dans les domaines autrichiens, plus elle devenait puiſſante en Allemagne. La ſucceſſion de Clèves & de Juliers mit aux mains les deux partis, qui s'étaient long-temps ménagés depuis la paix de Paſſau. Elle fit renaître une ligue proteſtante plus dangereuſe que celle de Smalcade, & produiſit une ligue catholique. Ces deux factions furent prêtes de ruiner l'Empire.

Les maiſons de Brandebourg, de Neubourg, de Deux-Ponts, de Saxe, & enfin Charles d'Autriche, marquis de Burgau, ſe diſputaient l'héritage de Jean-Guillaume, dernier duc de Clèves, Berg & Juliers, mort ſans enfans.

L'empereur crut mettre la paix entre les prétendans, en ſéqueſtrant les états que l'on diſputait. Il

envoie l'archiduc Léopold, son cousin, prendre possession du duché de Clèves; mais d'abord l'électeur de Brandebourg, Jean-Sigismond, s'accorde avec le duc de Neubourg, son compétiteur, pour s'y opposer. L'affaire devient bientôt une querelle de princes protestans avec la maison d'Autriche. Les princes de Brandebourg, déjà en possession & unis par le danger en attendant que l'intérêt les divisât, soutenus de l'électeur palatin Fréderic IV, implorent le secours de Henri IV, roi de France.

Alors se formèrent les deux ligues opposées; la protestante qui soutenait les maisons de Brandebourg & de Neubourg; la catholique qui prenait le parti de la maison d'Autriche. L'électeur palatin, Fréderic IV, quoique calviniste, était à la tête de tous les confédérés de la confession d'Augsbourg; c'était le duc de Virtemberg, le landgrave de Hesse-Cassel, le margrave d'Anspach, la margrave de Bade-Dourlach, le prince d'Anhalt, plusieurs villes impériales. Ce parti prit le nom d'*Union évangélique*.

Les chefs de la ligue catholique opposée, étaient Maximilien, duc de Bavière, les électeurs catholiques & tous les princes de cette communion. L'électeur de Saxe même se mit dans ce parti, tout luthérien qu'il était, dans l'espérance de l'investiture des duchés de Clèves & de Juliers. Le landgrave de Hesse-Darmstadt, protestant, était aussi de la ligue catholique. Il n'y avait aucune raison qui pût faire de cette querelle une querelle de religion : mais les deux partis se servaient de ce nom pour animer les peuples. La ligue catholique mit le pape Paul V & le roi d'Espagne, Philippe III, dans son parti. L'union évangélique mit Henri IV dans le sien. Mais le pape & le roi d'Espagne ne donnaient que leur nom; & Henri IV allait

marcher en Allemagne à la tête d'une armée disciplinée & victorieuse, avec laquelle il avait déjà détruit une ligue catholique.

1610. Ces mots de ralliement *catholique*, *évangélique*, ce nom du pape dans une querelle toute profane, furent la véritable & unique cause de l'assassinat du grand Henri IV, tué, comme on sait, le 14 mai, au milieu de Paris, par un fanatique imbécille & furieux. On ne peut en douter; l'interrogatoire de Ravaillac, ci-devant moine, porte qu'il assassina Henri IV, parce qu'on disait par-tout « qu'il allait faire la guerre au » pape, & que c'était la faire à Dieu ».

Les grands desseins de Henri IV périrent avec lui. Cependant il resta encore quelque ressort de cette grande machine qu'il avait mise en mouvement. La ligue protestante ne fut pas détruite. Quelques troupes françaises, sous le commandement du maréchal de la Châtre, soutinrent le parti de Brandebourg & de Neubourg.

En vain l'empereur adjuge Clèves & Juliers, par provision, à l'électeur de Saxe, à condition qu'il prouvera son droit. Le maréchal de la Châtre n'en prend pas moins Juliers, & n'en chasse pas moins les troupes de l'archiduc Léopold. Juliers reste en commun, pour quelque temps, à Brandebourg & à Neubourg.

1611. L'extrême confusion où était alors l'Allemagne montre ce que Henri IV aurait fait s'il eût vécu. Rodolphe philosophait & s'occupait, dans Prague, à fixer le mercure. L'archiduc Léopold, chassé de Juliers avec son armée mal payée, va en Bohême la faire subsister de pillage. Il y usurpe toute l'autorité de l'empereur, qui se voit dépouillé de tous côtés par les princes de son sang. Mathias, qui avait déjà forcé son frère à lui céder tant d'états, ne veut pas qu'un

autre que lui dépouille le chef de sa maison. Il vient à Prague avec des troupes, & y force son frère à prier les états de le couronner « par excès d'affection fra- » ternelle ».

Mathias est sacré roi de Bohême le 21 mai; il ne reste à Rodolphe que le titre de roi, aussi vain pour lui que celui d'empereur.

Rodolphe meurt, le 20 janvier, à compter selon 1612.
le nouveau calendrier. Il n'avait jamais voulu se marier. Sa maison, dont on avait tant craint la vaste puissance, n'eut presque aucune considération, de son temps, en Europe, depuis le commencement du dix-septième siècle. Sa nonchalance & la faiblesse de Philippe III, en Espagne, en furent la cause. Rodolphe avait perdu ses états, & conservé de l'argent comptant. On prétend qu'on trouva dans son épargne quatorze millions d'écus. Cela découvre une ame petite. Avec ces quatorze millions & du courage, il eût pu reprendre Bude sur les Turcs, & rendre l'Empire respectable; mais son caractère le fit vivre en homme privé sur le trône; il fut plus heureux que ceux qui le dépouillèrent & le méprisèrent.

MATHIAS,

QUARANTE-CINQUIÈME EMPEREUR.

MATHIAS, frère de Rodolphe, est élu unanimement, 1612.
& cette unanimité surprend l'Europe. Mais les trésors de son frère l'avaient enrichi, & le voisinage des Turcs rendait nécessaire l'élection d'un prince de la maison d'Autriche, roi de Hongrie.

La capitulation de Charles-Quint n'avait point jusques-là été augmentée. Elle le fut de quelques arti-

cles pour Mathias, dont l'ambition s'était assez manifestée.

La Hongrie & la Transilvanie étaient toujours dans le même état. L'empereur avait peu de terrain par-delà Presbourg; & le nouveau prince de Transilvanie, Gabriel Battori, était vassal du sultan.

1613. Ces deux grandes ligues, la protestante & la catholique, qui avaient menacé l'Allemagne d'une guerre civile, s'étaient comme dissipées elles mêmes, après la mort de Henri IV. Les protestans se contentaient seulement de refuser de l'argent à l'empereur dans les diètes. La querelle sur la succession de Juliers, qu'on croyait devoir embraser l'Europe, ne devint plus qu'une de ces petites guerres particulières qui ont troublé, de tous temps, quelques cantons d'Allemagne, sans dissoudre le corps germanique.

Le duc de Neubourg & l'électeur de Brandebourg, s'étant mis en possession de Cleves & de Juliers, devaient être nécessairement brouillés pour le partage. Un soufflet, donné par l'électeur de Brandebourg au duc de Neubourg, ne pacifia pas le différent. Les deux princes se firent la guerre. Le duc de Neubourg se fit catholique pour avoir la protection de l'empereur & du roi d'Espagne. L'électeur de Brandebourg introduisit le calvinisme dans le pays, pour animer la ligue protestante en sa faveur.

Cependant les autres princes demeuraient dans l'inaction; & l'électeur de Saxe lui-même, malgré le jugement impérial rendu en sa faveur, ne remuait pas. Les Pays-Bas espagnols & hollandais se mêlaient de la querelle. Deux grands généraux, le marquis de Spinola, de la part de l'Espagne, secourait Neubourg; le comte Maurice, de la part des états-généraux, était armé pour Brandebourg. C'est une suite

de la conſtitution de l'Allemagne, que des puiſſances étrangères puſſent prendre plus de part à ces querelles inteſtines que l'Allemagne même. L'intérieur du corps germanique n'en était point ébranlé. Cette paix intérieure était ſouvent troublée par les fréquens démêlés d'une ville avec une autre, des princes avec les villes, des princes avec les princes : mais le corps germanique ſubſiſtait par ces diviſions même, qui mettaient une balance à peu-près égale entre ſes membres.

Il n'en était pas de même en Hongrie & en Tranſilvanie. L'empereur Mathias, ſe préparait contre le Turc. Le vaivode de Tranſilvanie, Gabriel Battori, ſe ménageait entre l'empereur chrétien, & l'empereur muſulman. Les Turcs pourſuivent Battori : il eſt abandonné de ſes ſujets; l'empereur ne peut le ſecourir. Battori ſe fait donner la mort par un de ſes ſoldats. Exemple unique parmi les princes modernes. 1614.

Un bacha inveſtit Betlem-Gabor de la Tranſilvanie. Cette province ſemblait à jamais perdue pour la maiſon d'Autriche. Le nouveau ſultan Achmet, maître d'une ſi grande partie de la Hongrie, jeune & ambitieux, faiſait craindre que Presbourg ou Vienne ne devînt les limites des deux Empires. On avait été toujours dans ces alarmes ſur la fin du règne de Rodolphe; mais la vaſte étendue de l'Empire ottoman, qui depuis ſi long-temps inquiétait les chrétiens, fut ce qui les ſauva. Les Turcs étaient ſouvent en guerre avec les Perſans. Leurs frontières, du côté de la mer Noire, ſouffraient beaucoup des révoltes des Géorgiens & des Mingréliens. On contenait difficilement les Arabes ; & il arrivait ſouvent que dans le temps même qu'on craignait en Hongrie & en Italie une nouvelle inondation de Turcs, ils étaient obligés de faire une paix même déſavantageuſe pour la défenſe de leur propre pays.

1615. L'empereur Mathias a le bonheur de conclure avec le sultan Achmet, un traité plus favorable que la guerre n'eût pu l'être. Il stipule, sans tirer l'épée, la restitution d'Agria, de Canise, d'Albe-Royale, de Pest, & même de Bude : ainsi il est en possession de presque toute la Hongrie, en laissant toujours la Transilvanie & Betlem-Gabor sous la protection des Ottomans. Ce traité augmente la puissance de Mathias. L'affaire de la succession de Juliers est presque la seule chose qui inquiète l'intérieur de l'Empire : mais Mathias ménage les princes protestans, en laissant toujours ce pays partagé entre la maison palatine de Neubourg & celle de Brandebourg. Il avait besoin de ces ménagemens pour perpétuer l'Empire dans la maison d'Autriche.

1616. Cette année & les suivantes sont remplies de négociations & d'intrigues. Mathias était sans enfans, & avait perdu sa santé & son activité. Il fallait, pour assurer l'Empire à sa maison, commencer par lui assurer la Bohême & la Hongrie. Les conjonctures étaient délicates, les états de ces deux royaumes étaient jaloux du droit d'élection ; l'esprit de parti y régnait, & l'esprit d'indépendance encore plus : la différence des religions y nourrissait la discorde : mais les protestans & les catholiques aimaient également leurs priviléges. Les princes d'Allemagne paraissaient encore moins disposés à choisir un empereur autrichien ; & l'union évangélique, toujours subsistante, laissait peu d'espérance à cette maison.

Il lui faut donc commencer par assurer la succession de la Bohême & de la Hongrie. Il avait ravi ces états à son frère ; il n'en fait point passer l'héritage aux frères qui lui restent, Maximilien & Albert. Il n'y a guère d'apparence qu'ils y aient tous deux renoncé de

bon gré. Albert ſur-tout, à qui le roi d'Eſpagne avait laiſſé les Pays-Bas, aurait été plus qu'un autre en état de ſoutenir la dignité impériale, s'il eût régné ſur la Hongrie & ſur la Bohême. C'eſt ſur un couſin, ſur Ferdinand de Gratz, duc de Stirie, que Mathias veut faire tomber ces couronnes. Le droit du ſang fut donc peu conſulté.

Ferdinand eſt élu & reconnu ſucceſſeur au royaume 1617.
de Bohême par les états, & couronné en cette qualité 1618.
le 29 juin. L'union évangélique commence à s'effaroucher de voir ces premiers pas de Ferdinand de Gratz vers l'Empire. Mathias & Ferdinand ménagent plus que jamais l'électeur de Saxe, qui n'eſt point de l'union évangélique, & qui, dans l'eſpérance d'avoir Clèves, Berg & Juliers, embraſſe toujours le parti de la maiſon d'Autriche. La maiſon palatine, ayant des intérêts tout contraires, eſt toujours à la tête des proteſtans : & c'eſt-là l'origine de la funeſte guerre entre Ferdinand & la maiſon palatine ; c'eſt celle de la guerre de trente ans, qui déſola tant de provinces, qui fit venir les Suédois au milieu de l'Allemagne, & qui produiſit enfin le traité de Veſtphalie, & donna une nouvelle face à l'Empire.

Mathias engage la branche d'Autriche eſpagnole à céder les prétentions qu'elle peut avoir ſur la Hongrie & ſur la Bohême. Philippe III, roi d'Eſpagne, abandonne ſes droits ſur ces royaumes à Ferdinand, à condition qu'au défaut de la poſtérité mâle de Ferdinand, la Hongrie & la Bohême appartiendront aux fils de Philippe III, ou à ſes filles, & aux enfans de ſes filles, ſelon l'ordre de la primogéniture. Par ce pacte de famille, ces états pouvaient aiſément tomber à la maiſon de France ; car ſi une fille, héritière de Philippe III, épouſait un roi de France, le fils-aîné de ce

roi acquérait un droit à la Hongrie & à la Bohême.

Ce pacte de famille était évidemment contraire au testament de l'empereur Ferdinand I. Les dispositions des hommes, pour établir la paix dans l'avenir, préparent presque toujours la division. Enfin ce nouveau traité révoltait les Hongrois & les Bohémiens, qui voyaient qu'on disposait d'eux sans les consulter. Les protestans de Bohême commencent par se confédérer, à l'exemple de l'union évangélique; bientôt ils entraînent les catholiques dans leur parti, parce qu'il s'agit des droits de l'état & non de la religion. La Silésie, ce grand fief de la Bohême, se joint à elle : la guerre civile est allumée. Un comte de Turm, ou de la Tour, homme de génie, est à la tête des confédérés; il fait la guerre régulièrement & avec avantage; ses partis vont jusqu'aux portes de Vienne.

1619. L'empereur Mathias meurt, au mois de mars, au milieu de cette révolution subite, sans pouvoir prévoir quel sera le destin de sa maison.

Son cousin, Ferdinand de Gratz, est assez heureux d'abord pour ne point éprouver de grandes contradictions en Hongrie, dont il avait chassé les Turcs par un traité qui le rendait agréable au royaume; mais il voit la Bohême, la Silésie, la Moravie, la Lusace, liguées contre lui, les protestans de l'Autriche prêts à éclater, & ceux de l'Allemagne peu disposés à l'élever à l'Empire. La maison d'Autriche n'avait point encore eu de moment plus critique; d'un côté, quatre électeurs offrent la couronne impériale à Maximilien, duc de Bavière; de l'autre, la Bohême offre sa souveraineté, d'abord au duc de Savoie, trop éloigné pour l'accepter; & ensuite à l'électeur palatin, Fréderic V, qui l'obtint pour son malheur : cependant on s'assemble à Francfort, pour élire un roi des Romains, un roi

d'Allemagne, un empereur. Presque toutes les cours de l'Europe sont en mouvement pour cette grande affaire; les états de la Bohême députent à Francfort, pour faire exclure Ferdinand du droit de suffrage : ils ne le reconnaissaient pas pour roi; & conséquemment ils ne voulaient pas qu'il eût de voix : non-seulement il était menacé de n'être pas empereur, mais même de n'être pas electeur; il fut l'un & l'autre. Il se donna sa voix pour l'Empire, il eut celle des catholiques & même des protestans. Chaque électeur fut tellement ménagé, que chacun crut voir son intérêt particulier dans l'élévation de Ferdinand de Gratz. L'électeur palatin lui-même, à qui la Bohême déférait la couronne, fut obligé de donner sa voix, dont le refus aurait été inutile. Cette élection fut faite le 19 août 1619; il est couronné à Aix-la-chapelle le 9 septembre; il signe auparavant une capitulation un peu plus étendue que celle de ses prédécesseurs.

FERDINAND II,

QUARANTE-SIXIÈME EMPEREUR.

DANS le temps même que Ferdinand II est couronné empereur, les états de Bohême nomment pour roi l'électeur palatin. Cet honneur était devenu plus dangereux qu'auparavant par la nomination de Ferdinand à l'Empire; c'était le temps d'une grande crise pour le parti protestant. Si Fréderic eût été secouru par son beau-père Jacques, roi d'Angleterre, le succès paraissait assuré; mais Jacques ne lui donna que des conseils, & ces conseils furent de refuser; il ne le crut pas, & s'abandonna à la fortune. 1619.

Il est solennellement couronné dans Prague, le 4

novembre, avec l'électrice princesse d'Angleterre; mais il est couronné par l'administrateur des Hussites, non par l'archevêque de Prague.

Cela seul annonçait une guerre de religion, aussi-bien que de politique; tous les princes protestans, hors l'électeur de Saxe, étaient pour lui: il avait dans son armée quelques troupes anglaises, que des seigneurs d'Angleterre lui avaient amenées par amitié pour lui, par haine pour la religion catholique, & par la gloire de faire ce que son beau-père, Jacques I, ne faisait pas. Il était secondé par le vaivode de Transilvanie, Betlem-Gabor, qui attaquait le même ennemi en Hongrie. Gabor pénétra même jusqu'aux portes de Vienne, & de-là il retourna sur ses pas prendre Presbourg. La Silésie était toute soulevée contre l'empereur; le comte de Mansfeld soutenait en Bohême le parti du palatin; les protestans même de l'Autriche inquiétaient l'empereur. Si la maison bavaroise avait été réunie, comme celle d'Autriche le fut toujours, le parti du nouveau roi de Bohême aurait été le plus fort: mais le duc de Bavière, riche & puissant, était loin de contribuer à la grandeur de la branche aînée de sa maison. La jalousie, l'ambition, la religion le jetèrent dans le parti de l'empereur; de sorte qu'il arriva à la maison bavaroise, sous Ferdinand de Gratz, ce qui était arrivé à la maison de Saxe, sous Charles-Quint.

La ligue protestante & la ligue catholique étaient à-peu-près également puissantes dans l'Allemagne; mais l'Espagne & l'Italie appuyaient Ferdinand: elles lui fournissaient de l'argent levé sur le clergé, & des troupes. La France, qui n'était pas encore gouvernée par le cardinal de Richelieu, oubliait ses anciens intérêts. La cour de Louis XIII, faible & orageuse,

semblait avoir des vues (supposé qu'elle en eût) toutes contraires aux desseins du grand Henri IV.

Louis XIII envoie en Allemagne le duc d'Angoulême, à la tête d'une ambassade solennelle, pour offrir ses bons offices, au lieu d'y marcher avec une armée. Les princes assemblés à Ulm écoutent le duc d'Angoulême, & ne concluent rien; la guerre en Bohême continue. Betlem-Gabor se fait reconnaître roi en Hongrie, comme le palatin, Frédéric V, en Bohême. Un ambassadeur de la Porte & un de Venise, favorisent cette révolution des états de Hongrie dans la ville de Neuhausel. On n'était pas accoutumé à voir ainsi les Turcs & les Vénitiens réunis; mais Venise avait tant de démêlés avec la branche d'Autriche espagnole, qu'elle déclarait ouvertement ses sentimens contre toute la maison. 1620.

Toute l'Europe était partagée dans cette querelle, mais plutôt par des vœux que par des effets : & l'empereur était bien mieux secondé en Allemagne que l'électeur palatin.

D'un côté, l'électeur de Saxe, déclaré pour l'empereur, entre dans la Lusace; de l'autre, le duc de Bavière pénètre en Bohême avec une puissance armée, tandis que les armes de l'empereur résistent, au moins en Hongrie, contre Betlem-Gabor.

Le palatin est attaqué à la fois, & dans son nouveau royaume de Bohême, & dans son électorat. Henri-Frédéric de Nassau, frère, & depuis successeur de Maurice, le stathouder des Provinces-Unies, y combattait pour lui. Il y avait encore des Anglais; mais contre lui était le célèbre Spinola, avec l'élite des troupes des Pays-Bas espagnols. Le Palatinat est ravagé. Une bataille décide en Bohême du sort de la maison d'Autriche & de la maison palatine.

Frédéric eſt entièrement défait, le 19 novembre, auprès de Prague, par ſon parent Maximilien de Bavière. Il fuit d'abord en Siléſie avec ſa femme & deux de ſes enfans, & perd en un jour les états de ſes aïeux & ceux qu'il avait acquis.

1621. Le roi d'Angleterre, Jacques, négocie en faveur de ſon malheureux gendre auſſi infructueuſement qu'il s'était conduit faiblement.

L'empereur met l'électeur palatin au ban de l'Empire, par un arrêt de ſon conſeil aulique, le 20 janvier. Il proſcrit le duc de Jagendorff, en Siléſie, le prince d'Anhalt, les comtes de Hoenlo, de Mansfeld, de la Tour, tous ceux qui ont pris les armes pour Frédéric.

Ce prince vaincu n'a pour lui que des interceſſeurs & point de vengeur. Le roi de Danemarck preſſe l'empereur d'uſer de clémence. Ferdinand n'en fait pas moins paſſer par la main du bourreau un grand nombre de gentilshommes Bohémiens.

Un de ſes généraux, le comte de Buquoy, achève de ſoumettre ce qui reſte de rebelles en Bohême, & de-là il court aſſurer la haute Hongrie contre Betlem-Gabor. Buquoy eſt tué dans cette campagne; & Ferdinand s'accommode bientôt avec le Tranſilvain, auquel il cède un grand terrein, pour être plus sûr du reſte.

Cependant l'électeur palatin ſe réfugie de Siléſie en Danemarck, & de Danemarck en Hollande. Le duc de Bavière s'empare du haut Palatinat; tandis que le marquis de Spinola répand dans le Palatinat les troupes eſpagnoles, fournies par l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas.

Le palatin n'avait pu obtenir de ſon beau-père le roi Jacques, & du roi de Danemarck, que de bons offices & des ambaſſades inutiles à Vienne. Il n'obtenait rien

rien de la France, dont l'intérêt était de prendre son parti. Ses seules ressources étaient alors dans deux hommes qui devaient naturellement l'abandonner. C'était le duc de Jagendorff, en Silésie, & le comte de Mansfeld, dans le Palatinat, tous deux proscrits par l'empereur, & pouvant mériter leur grace en quittant le parti du Palatin. Ils firent pour lui des efforts incroyables. Mansfeld, sur-tout, fut toujours à la tête d'une petite armée, qu'il conserva malgré la puissance autrichienne. Elle n'avait pour toute solde que l'art de Mansfeld, de faire la guerre en partisan habile; art assez en usage alors, dans un temps où l'on ne connaissait pas ces grandes armées toujours subsistantes, & où un chef résolu pouvait se maintenir quelque temps à la faveur des troubles. Mansfeld réveillait & encourageait les princes protestans voisins.

Christiern, sur-tout, prince de Brunsvick, administrateur, ce qui au fond ne veut dire qu'usurpateur, de l'évêché d'Halberstadt, se joignit à Mansfeld. Ce Christiern s'intitulait, *ami de Dieu & ennemi des prêtres*; il n'était pas moins ennemi des peuples dont il ravageait le territoire. Mansfeld & lui firent beaucoup de mal au pays, sans faire du bien à l'électeur palatin.

Les princes d'Orange & les Provinces-Unies, qui faisaient la guerre contre les Espagnols, au Pays-Bas, étaient obligés d'y employer toutes leurs forces, & n'étaient pas en état de donner au Palatin des secours efficaces. Son parti était accablé; mais il ne laissait pas de donner de temps en temps de violentes secousses: & à la moindre occasion, il se trouvait quelque prince protestant qui armait en sa faveur. Le landgrave de Hesse-Cassel disputait quelques terres au landgrave de Darmstadt. Piqué contre l'empereur, qui favori-

ſait ſon compétiteur, il ſoutenait, autant qu'il le pouvait, le parti de l'électeur palatin. Le margrave de Bade-Dourlach s'uniſſait avec Mansfeld; &, en général, tous les princes proteſtans, craignant de ſe voir bientôt forcés de reſtituer les biens eccléſiaſtiques, paraiſſaient diſpoſés à prendre les armes, dès qu'ils ſeraient ſecondés de quelques puiſſances.

1622. C'eſt toujours le duc de Bavière qui fait le bonheur de Ferdinand. Ce ſont ſes généraux & ſes troupes qui achèvent de ruiner le Parti du palatin, ſon parent. Tilli, général bavarois, qui depuis fut un des plus grands généraux de l'empereur, défait entièrement, auprès d'Aſchafenbourg, ce prince de Brunſvick, ſurnommé à bon droit l'*ennemi des prêtres*, puiſqu'il venait de piller l'abbaye de Fulde, & toutes les terres eccléſiaſtiques de cette partie de l'Allemagne.

Il ne reſtait plus que Mansfeld qui pût défendre encore le Palatinat, & il en était capable, étant à la tête d'une petite armée qui, avec les débris de celle de Brunſvick, allait juſqu'à dix mille hommes. Mansfeld était un homme extraordinaire, bâtard d'un comte de ce nom, n'ayant de fortune que ſon courage & ſon habileté; ſecouru en ſecret des princes d'Orange & des autres proteſtans, il ſe trouvait général d'une armée qui n'appartenait qu'à lui.

Le malheureux Frédéric fut aſſez mal conſeillé pour renoncer à ce ſecours, dans l'eſpérance qu'il obtiendrait de l'empereur des conditions favorables qu'il ne pouvait obtenir que par la force. Il preſſa lui-même Brunſvick & Mansfeld de l'abandonner. Ces deux chefs errans paſſent en Lorraine & en Alſace, & cherchent de nouveaux pays à ravager.

Alors Ferdinand II, pour tout accommodement avec l'électeur palatin, envoie Tilli victorieux, pren-

dre Heidelberg, Manheim & le reste du pays; tout ce qui appartenait à l'électeur fut regardé comme le bien d'un proscrit. Il avait la plus nombreuse & la plus belle bibliothèque d'Allemagne, sur-tout en manuscrits; elle fut transportée chez le duc de Bavière, qui l'envoya par eau à Rome. Plus du tiers fut perdu par un naufrage, & le reste est conservé encore dans le Vatican.

La religion & l'amour de la liberté excitent toujours quelques troubles en Bohême; mais ce ne sont plus que des séditions qui finissent par des supplices. L'empereur fait sortir de Prague tous les ministres luthériens, & fait fermer leurs temples. Il donne aux jésuites l'administration de l'université de Prague. Il n'y avait plus alors que la Hongrie qui pût inquiéter la prospérité de l'empereur. Il achève de s'assurer la paix avec Betlem-Gabor, en le reconnaissant souverain de la Transilvanie, & en lui cédant, sur les frontières de son état, sept comtés qui composent cinquante lieues de pays. Le reste de la Hongrie, théâtre éternel de la guerre, ravagé depuis long-temps sans interruption, n'était encore à la maison d'Autriche d'aucune ressource, mais c'était toujours un boulevard des états autrichiens.

L'empereur, affermi en Allemagne, assemble une diète à Ratisbonne, dans laquelle il déclare « que 1623.
» l'électeur palatin s'étant rendu criminel de lèse-
» majesté, ses états, ses biens & ses dignités sont
» dévolus au domaine impérial; mais que, ne vou-
» lant pas diminuer le nombre des électeurs, il veut,
» commande & ordonne que Maximilien, duc de
» Bavière, soit investi dans cette diète de l'électorat
» palatin ». C'était parler en maître. Les princes catholiques accédèrent tous à la volonté de l'empereur.

Les protestans firent quelques remontrances publiques. L'électeur de Brandebourg, les ducs de Brunſvick, de Holſtein, de Meckelbourg, les villes de Brême, de Hambourg, de Lubeck & d'autres, renouvelèrent la ligue évangélique. Le roi de Danemarck ſe joignit à eux; mais cette ligue, n'étant que défenſive, laiſſa l'empereur en pleine liberté d'agir.

Le 25 février, Ferdinand, ſur ſon trône, inveſtit le duc de Bavière de l'électorat palatin. Le vice chancelier dit expreſſément que « l'empereur lui confère » cette dignité de ſa pleine puiſſance ».

On ne donna point, par cette inveſtiture, les terres du Palatinat au duc de Bavière; c'était un article important qui faiſait encore de grandes difficultés.

Jean-George de Hohenzollern, l'aîné, de la maiſon de Brandebourg, eſt fait prince de l'Empire à cette diète.

Brunſvick, l'ennemi des prêtres, & le fameux général Mansfeld, toujours ſecrètement appuyés par les princes proteſtans, reparaiſſent dans l'Allemagne. Brunſvick s'établit d'abord dans la Baſſe-Saxe, & enſuite dans la Veſtphalie. Le comte de Tilli défait ſon armée & la diſperſe. Mansfeld demeure toujours inébranlable & invincible. C'était le ſeul appui qu'eût alors le Palatin; & cet appui ne ſuffiſait pas pour lui faire rendre ſes domaines.

1624. La ligue proteſtante couvait toujours un feu prêt à éclater contre l'empereur. Le roi d'Angleterre, Jacques I, n'ayant pu rien obtenir en faveur du Palatin, ſon gendre, par les négociations, s'unit enfin avec la ligue de la Baſſe-Saxe; & le roi de Danemarck, Chriſtiern IV, eſt déclaré chef de la ligue; mais ce n'était pas encore-là le chef qu'il faillait pour tenir tête à la fortune de Ferdinand II.

Le roi d'Angleterre fournit de l'argent; le roi de

Danemarck, Christiern IV, amène des troupes; le fameux Mansfeld grossit sa petite armée, & on se prépare à la guerre.

A peine le roi d'Angleterre a-t-il pris enfin la résolution de secourir efficacement son gendre, & de se déclarer contre la maison d'Autriche, qu'il meurt, au mois de mars, & laisse les confédérés privés de leur plus puissant secours. 1625.

Ce n'était qu'une partie de l'union évangélique qui avait levé l'étendard. La Basse-Saxe était le théâtre de la guerre.

Les deux grands généraux de l'empereur, Tilli & Valstein, arrêtent les progrès du roi de Danemarck & des confédérés. Tilli défait le roi de Danemarck en bataille rangée, près de Northeim, dans le pays de Brunsvick. Cette victoire paraît laisser le Palatin sans ressources. Mansfeld, qui ne perdait jamais courage, transporte ailleurs le théâtre de la guerre, & va par le Brandebourg, la Silésie, la Moravie, attaquer en Hongrie l'empereur. Betlem-Gabor, avec qui l'empereur n'avait pas tenu tous ses engagemens, reprend les armes, se joint à Mansfeld, & lui amène dix mille hommes. Il arme les Turcs qui étaient toujours maîtres de Bude; mais ce projet si grand & si hardi avorte sans qu'il en coûte de peine à Ferdinand. Les maladies détruisent l'armée de Mansfeld. Il meurt de la contagion, à la fleur de son âge, en exhortant ce qui lui reste de soldats à sacrifier leur vie pour la liberté germanique. 1626.

Le prince de Brunsvick, cet autre soutien de l'électeur palatin, était mort quelque temps auparavant. La fortune ôtait au Palatin tous les secours, & favorisait en tout Ferdinand : cet empereur venait de faire élire son fils Ferdinand-Ernest, roi de Hongrie. Bet-

lem-Gabor veut en vain ſoutenir ſes droits ſur ce royaume; les Turcs, dans la minorité du ſultan Amurat IV, ne peuvent le ſecourir; il déſole à la vérité la Stirie; mais Valſtein le repouſſe comme il a repouſſé les Danois; enfin l'empereur, heureux par ſes miniſtres comme par ſes généraux, contient Betlem-Gabor par un traité qui, en lui laiſſant la Tranſilvanie & les ſept comtés adjacens, aſſure le tout à l'Autriche après la mort de Gabor.

1627. Tout réuſſit à Ferdinand ſans qu'il ait d'autre ſoin que de ſouhaiter & d'ordonner. Le comte de Tilli pourſuit le roi de Danemarck & les confédérés. Ce roi ſe retire dans ſes états. Les ducs de Holſtein & de Brunſvick déſarment preſqu'auſſitôt qu'ils ont armé. L'électeur de Brandebourg, qui avait ſeulement permis que ſes ſujets s'enrôlaſſent au ſervice du Danemarck, les rappelle & rompt toute aſſociation. Le comte de Tilli & Valſtein, devenu duc de Friedland, font vivre par-tout à diſcrétion leurs troupes victorieuſes.

Ferdinand, joignant les intérêts de la religion à ceux de ſa politique, veut retirer l'évêché de Halberſtadt des mains de la maiſon de Brunſvick, & les archevêchés de Magdebourg & de Brême des mains de la maiſon de Saxe, pour les donner à un de ſes fils, avec pluſieurs abbayes.

Il avait fait élire ſon fils, Ferdinand-Erneſt, roi de Hongrie : il le fait couronner roi de Bohême ſans élection; car les Hongrois, voiſins des Turcs & de Betlem-Gabor, devaient être ménagés : mais la Bohême était regardée comme aſſervie.

1628. Ferdinand jouit alors de l'autorité abſolue.

Les princes proteſtans & le roi de Danemarck, Chriſtiern IV, s'adreſſent ſecrètement au miniſtère

de France, que le cardinal de Richelieu commençait à rendre respectable dans l'Europe. Ils se flattaient avec raison que ce cardinal, qui voulait écraser les protestans de France, soutiendrait ceux d'Allemagne. Le cardinal de Richelieu fait donner de l'argent au roi de Danemarck, & encourage les princes protestans. Les Danois marchent vers l'Elbe : mais la ligue protestante effrayée n'ose se déclarer ouvertement pour lui, & le bonheur de l'empereur n'est point encore interrompu. Il proscrit le duc de Meckelbourg, que les Danois avoient forcé à se déclarer pour eux. Il donne son duché à Valstein.

Le roi de Danemarck, toujours malheureux, est obligé de faire sa paix avec l'empereur, au mois de juin. Jamais Ferdinand n'eut plus de puissance & ne la fit plus valoir. 1629.

Christiern IV, qui avait des démêlés avec le duc de Holstein, ravageait le duché de Slesvich avec ses troupes qui ne servaient plus contre Ferdinand. La cour de Vienne lui envoie des lettres monitoriales, comme à un membre de l'Empire, & lui enjoint d'évacuer les terres de Slesvich. Le roi de Danemarck répond que jamais ce duché n'a été un fief impérial comme celui de Holstein. La cour de Vienne réplique que le royaume de Danemarck lui-même est un fief de l'Empire. Le roi est enfin obligé de se conformer à la volonté de l'empereur. On ne pouvait guère soutenir les prétentions de l'Empire, du côté du nord, avec plus de grandeur.

Jusques-là l'Empire avait paru comme entièrement détaché de l'Italie depuis Charles-Quint. La mort d'un duc de Mantoue, marquis de Montferrat, fit revivre ces anciens droits qu'on avait été hors de portée d'exercer. Ce duc de Mantoue, Vincent II, était

mort sans enfans. Son gendre, Charles de Gonzague, duc de Nevers, prétendait la succession en vertu de ses conventions matrimoniales. Son parent, César Gonzague, duc de Guastalle, avait reçu de l'empereur l'investiture éventuelle.

Le duc de Savoie, troisième prétendant, voulait exclure les deux autres, & le roi d'Espagne voulait les exclure tous trois. Le duc de Nevers avait déjà pris possession & se faisait reconnaître duc de Mantoue; mais le roi d'Espagne & le duc de Savoie s'unissent ensemble pour s'emparer, dans le Montferrat, de ce qui peut leur convenir.

L'empereur exerce alors, pour la première fois, son autorité en Italie; il envoie le comte de Nassau, en qualité de commissaire impérial, pour mettre en séquestre le Mantouan & le Monferrat, jusqu'à ce que le procès soit jugé à Vienne.

Ces procédures étaient inouies en Italie depuis soixante ans. Il était visible que l'empereur voulait à la fois soutenir les anciens droits de l'Empire, & enrichir la branche d'Autriche espagnole de ces dépouilles.

Le ministère de France, qui épiait toutes les occasions de mettre une digue à la puissance autrichienne, secourt le duc de Mantoue; elle s'était déjà mêlée des affaires de la Valteline; elle avait empêché la branche d'Autriche espagnole de s'emparer de ce pays, qui eût ouvert une communication du Milanais au Tirol, & qui eût rejoint les deux branches d'Autriche par les Alpes, comme elles l'étaient par le Rhin, par les Pays-Bas. Le cardinal de Richelieu prend donc, dans cet esprit, le parti du duc de Mantoue.

Les Vénitiens, plus voisins & plus exposés, envoient dans le Mantouan une armée de quinze mille

hommes. L'empereur déclare rebelles tous les vassaux de l'Empire, en Italie, qui prendront parti pour le duc. Le pape Urbain VIII est obligé de favoriser ces décrets.

Le pontificat alors était dépendant de la maison d'Autriche; & Ferdinand, qui se voyait à la tête de cette maison par sa dignité impériale, était regardé comme le plus puissant prince de l'Europe.

Les troupes allemandes, avec quelques régimens espagnols, prennent Mantoue d'assaut, & la ville est livrée au pillage.

Ferdinand, heureux par-tout, croit enfin que le temps est venu de rendre la puissance impériale despotique & la religion catholique entièrement dominante. Par un édit de son conseil, il ordonne que les protestans restituent tous les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés depuis le traité de Passau, signé par Charles-Quint. C'était porter le plus grand coup au parti protestant; il fallait rendre les archevêchés de Magdebourg & de Brême, les évêchés de Brandebourg, de Lebus, de Camin, d'Havelberg, de Lubeck, de Misnie, de Naumbourg, de Mersebourg, de Schverin, de Minden, de Verden, de Halberstadt, une foule de bénéfices. Il n'y avait point de prince soit luthérien, soit calviniste, qui n'eût des biens de l'église.

Alors les protestans n'ont plus de mesures à garder. L'électeur de Saxe, que l'espérance d'avoir Clèves & Juliers avait long-temps retenu, éclate enfin : cette espérance s'affaiblit d'autant plus que l'électeur de Brandebourg & le duc de Neubourg s'étaient accordés : le premier jouissait de Clèves paisiblement, & le second de Juliers, sans que l'empereur les inquiétât. Ainsi, le duc de Saxe voyait ces provinces lui échapper,

& allait perdre Magdebourg & le revenu de plusieurs évêchés.

L'empereur alors avait près de cent cinquante mille hommes en armes ; la ligue catholique en avait environ trente mille. Les deux maisons d'Autriche étaient intimement unies. Le pape & toutes les églises catholiques encourageaient l'empereur dans son projet : la France ne pouvait encore s'y opposer ouvertement ; & il ne paraissait pas qu'aucune puissance de l'Europe fût en état de le traverser. Le duc de Valstein, à la tête d'une puissante armée, commença par faire exécuter l'édit de l'empereur, dans la Suabe & dans le duché de Virtemberg ; mais les églises catholiques gagnaient peu à ces restitutions : on prenait beaucoup aux protestans ; les officiers de Valstein s'enrichissaient, & ses troupes vivaient aux dépens des deux partis qui se plaignirent également.

1630. Ferdinand se voyait précisément dans le cas de Charles-Quint, au temps de la ligue de Smalcade. Il fallait, ou que tous les princes de l'Empire fussent entièrement soumis, ou qu'il succombât ; c'était la lutte du pouvoir impérial despotique contre le gouvernement féodal ; & les peuples, pressés par ces deux colosses, étaient écrasés. L'électeur de Saxe se repentait alors d'avoir aidé à accabler le Palatin ; & ce fut lui qui, de concert avec les autres princes protestans, engagea secrètement Gustave-Adolphe, roi de Suède, à venir en Allemagne, au lieu du roi de Danemarck, dont le secours avait été si inutile.

L'électeur de Bavière n'était guère plus attaché alors à l'empereur ; il aurait voulu toujours commander les armées de l'Empire, & par-là tenir Ferdinand lui-même dans la dépendance : enfin, il aspirait à se faire élire un jour roi des Romains, & négociait en secret

avec la France, tandis que les proteſtans appelaient le roi de Suède.

Ferdinand aſſemble une diète à Ratisbonne; ſon deſſein était de faire élire roi des Romains Ferdinand-Erneſt, ſon fils; il voulait engager l'Empire à le ſeconder contre Guſtave-Adolphe, ſi ce roi venait en Allemagne; & contre la France, en cas qu'elle continuât à protéger contre lui le duc de Mantoue: mais, malgré ſa puiſſance, il trouve ſi peu de bonne volonté dans l'eſprit des électeurs, qu'il n'oſe pas même propoſer l'élection de ſon fils.

Les électeurs de Saxe & de Brandebourg, n'étant point venus à cette aſſemblée, y expoſent leurs griefs par des députés. L'électeur de Bavière même eſt le premier à dire, « qu'on ne peut délibérer librement » dans les diètes, tant que l'empereur aura cent cin» quante mille hommes ». Les électeurs eccléſiaſtiques, & les évêques qui ſont à la diète, preſſent la reſtitution des biens de l'Egliſe : ce projet ne peut ſe conſommer qu'en conſervant l'armée; & l'armée ne peut ſe conſerver qu'aux dépens de l'Empire qui eſt eſt en alarmes. L'électeur de Bavière, qui veut la commander, exige de Ferdinand la dépoſition du duc de Valſtein. Ferdinand pouvait commander lui-même, & ôter ainſi tout prétexte à l'électeur de Bavière; il ne prit point ce parti glorieux : il ôta le commandement à Valſtein, & le donna à Tilli : par-là il acheva d'aliéner le Bavarois : il eut des ſoldats & n'eut plus d'amis.

La puiſſance de Ferdinand II, qui faiſait craindre aux états d'Allemagne leur perte prochaine, inquiétait en même temps la France, Veniſe, & juſqu'au pape. Le cardinal de Richelieu négociait alors avec l'empereur, au ſujet de Mantoue; mais il rompit le traité dès

qu'il apprend que Gustave-Adolphe se prépare à entrer en Allemagne. Il traite alors avec ce monarque. L'Angleterre & les Provinces-Unies en font autant. L'électeur palatin, qui était, un moment auparavant, abandonné de tout le monde, se trouve tout d'un coup prêt d'être secouru par toutes ces puissances. Le roi de Danemarck, affaibli par ses pertes précédentes, & jaloux du roi de Suède, reste dans l'inaction.

Gustave part enfin de Suède, le 23 juin, s'embarque avec treize mille hommes, & aborde en Poméranie. Il prétendait déjà cette province en tout ou en partie pour le fruit de ses expéditions. Le dernier duc de Poméranie qui régnait alors n'avait point d'enfans. Ses états, par des actes de confraternité, devaient revenir à l'électeur de Brandebourg. Gustave stipula qu'au cas de la mort du dernier duc, il garderait la Poméranie en séquestre, jusqu'au remboursement des frais de la guerre. Or séquestrer une province & l'usurper, c'est à-peu-près la même chose.

1631. Le cardinal de Richelieu ne consomme l'alliance de la France avec Gustave, que lorsque ce roi est en Poméranie. Il n'en coûta à la France que trois cent mille livres une fois payées, & neuf cent mille par an. Ce traité est un des plus habiles qu'on ait jamais faits. On y stipule la neutralité pour l'électeur de Bavière, qui pouvait être le plus grand support de l'empereur. On y stipule celle de tous les états de la ligue catholique, qui n'aideront pas l'empereur contre les Suédois ; on a soin de faire promettre en même temps à Gustave de conserver tous les droits de l'église romaine dans tous les lieux où elle subsiste. Par-là on évite de faire de cette guerre une guerre de religion ; & on donne un prétexte spécieux aux catholiques même d'Allemagne de ne pas secourir l'empereur. Cette ligue

eſt ſignée, le 23 janvier, dans le Brandebourg. Ce traité eſt regardé comme le triomphe de la politique du cardinal de Richelieu & du grand Guſtave.

Les états proteſtans encouragés s'aſſemblent à Leipſick. Ils y réſolvent de faire de très-humbles remontrances à Ferdinand, & d'appuyer leur requête de quarante mille hommes pour rétablir la paix dans l'Empire. Guſtave avance en augmentant toujours ſon armée. Il eſt à Francfort-ſur-l'Oder : il ne peut de là empêcher le général Tilli de prendre Magdebourg d'aſſaut, le 20 mai. La ville eſt réduite en cendres. Les habitans périſſent par le fer & par les flammes : évènement horrible, mais confondu aujourd'hui dans la foule des calamités de ce temps-là. Tilli, maître de l'Elbe, comptait empêcher le roi de Suède de pénétrer plus avant.

L'empereur, après s'être accommodé avec la France au ſujet du duc de Mantoue, rappelait toutes ſes troupes d'Italie. La ſupériorité était encore toute entière de ſon côté. L'électeur de Saxe, qui le premier avait appelé Guſtave-Adolphe, eſt alors très-embarraſſé ; & l'électeur de Brandebourg, ſe trouvant préciſément entre les armées impériale & ſuédoiſe, eſt très-irréſolu.

Dans cette criſe, Guſtave force, les armes à la main, l'électeur de Brandebourg à ſe joindre à lui. L'électeur George-Guillaume lui livre la forteresse de Spandau pour tout le temps de la guerre, lui aſſure tous les paſſages, le laiſſant recruter dans le Brandebourg, & ſe ménageant auprès de l'empereur la reſſource de s'excuſer ſur la contrainte.

L'électeur de Saxe donne à Guſtave ſes propres troupes à commander. Le roi de Suède s'avance à Leipſick. Tilli marche au-devant de lui & de l'élec-

teur de Saxe, à une lieue de la ville. Les deux armées étaient chacune d'environ trente mille combattans. Les troupes de Saxe nouvellement levées ne font aucune résistance, & l'électeur de Saxe est entraîné dans leur fuite. La discipline suédoise répara ce malheur. Gustave commençait à faire de la guerre un art nouveau. Il avait accoutumé son armée à un ordre & à des manœuvres qui n'étaient point connus ailleurs; & quoique Tilli fût regardé comme un des meilleurs généraux de l'Europe, il fut vaincu d'une manière complète; cette bataille se donna le 17 septembre.

Le vainqueur poursuit les Impériaux dans la Franconie; tout se soumet à lui depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. Toutes les places lui ouvrent leurs portes, pendant que l'électeur de Saxe va jusque dans la Bohême & dans la Silésie. Gustave rétablit tout d'un coup le duc de Meckelbourg dans ses états, à un bout de l'Allemagne; & il est déjà à l'autre bout, dans le Palatinat, après avoir pris Maïence.

L'électeur palatin dépossédé vient l'y trouver, pour combattre avec son protecteur. Les Suédois vont jusqu'en Alsace. L'électeur de Saxe, de son côté, se rend maître de la capitale de la Bohême, & fait la conquête de la Lusace. Tout le parti protestant est en armes dans l'Allemagne, & profite des victoires de Gustave. Le comte de Tilli fuyait dans la Vestphalie avec les débris de son armée, renforcée des troupes que le duc de Lorraine lui amenait; mais il ne faisait aucun mouvement pour s'opposer à tant de progrès rapides.

L'empereur, tombé en moins d'une année de ce haut degré de grandeur qui avait paru si redoutable, eut enfin recours à ce duc de Valstein, qu'il avait privé du généralat, & lui remit le commandement de ses

troupes, avec le pouvoir le plus absolu qu'on ait jamais donné à un général. Valstein accepta le commandement, & on ne laissa à Tilli que quelques troupes, pour se tenir au moins sur la défensive. La protection que le roi de Suède donnait à l'électeur palatin rendait, à la vérité, l'électeur de Bavière à l'empereur; mais le Bavarois ne se rapprocha de Ferdinand, dans ces premiers temps critiques, que comme un prince qui le ménageait, & non comme un ami qui le défendait.

L'empereur n'avait plus de quoi entretenir ses nombreuses armées, qui l'avaient rendu si formidable; elles avaient subsisté aux dépens des états catholiques & protestans, avant la bataille de Leipsick; mais depuis ce temps il n'avait plus les mêmes ressources. C'était à Valstein à former, à recruter & à conserver son armée comme il pouvait.

Ferdinand fut réduit alors à demander au pape Urbain VIII de l'argent & des troupes. On lui refusa l'un & l'autre. Il voulut engager la cour de Rome à publier une croisade contre Gustave; le saint-père promit un jubilé au lieu de croisade.

Cependant le roi de Suède repasse les bords du Rhin 1632.
vers la Franconie. Nuremberg lui ouvre ses portes. Il marche à Donavert, vers le Danube; il rend à la ville son ancienne liberté, & la soustrait au domaine du duc de Bavière. Il met à contribution dans la Suabe tout ce qui appartient aux maisons d'Autriche & de Bavière. Il force le passage du Leck, malgré Tilli, qui est blessé à mort dans la retraite. Il entre dans Augsbourg en vainqueur, & y rétablit la religion protestante. On ne peut guère pousser plus loin les droits de la victoire. Les magistrats d'Augsbourg lui prêtèrent serment de fidélité. Le duc de Bavière, qui alors

était comme neutre, & qui n'était armé, ni pour l'empereur, ni pour lui-même, est obligé de quitter Munich qui se rend au conquérant le 7 mai, & qui lui paie trois cent mille rixdalers pour se racheter du pillage. Le Palatin eut du moins la consolation d'entrer avec Gustave dans le palais de celui qui l'avait dépossédé.

Les affaires de l'empereur & de l'Allemagne semblaient désespérées. Tilli, grand général, qui n'avait été malheureux que contre Gustave, était mort. Le duc de Bavière, mécontent de l'empereur, était sa victime, & se voyait chassé de sa capitale. Valstein, créé duc de Friedland, plus mécontent encore du duc électeur de Bavière, Maximilien, son rival déclaré, avait refusé de marcher à son secours : & l'empereur Ferdinand, qui n'avait jamais voulu paraître en campagne, attendait sa destinée de ce Valstein, qu'il n'aimait pas, & dont il était en défiance. Valstein s'occupait alors à reprendre la Bohême sur l'électeur de Saxe, & il avait autant d'avantage sur les Saxons que Gustave en avait sur les Impériaux.

Enfin l'electeur de Bavière obtient avec peine que Valstein se joigne à lui. L'armée bavaroise, levée en partie aux dépens de l'électeur, & en partie aux dépens de la ligue catholique, était d'environ vingt-cinq mille hommes. Celle de Valstein était de près de trente mille vieux soldats. Le roi de Suède n'en avait pas vingt mille; mais on lui amène des renforts de tous côtés. Le landgrave de Hesse-Cassel, Guillaume & Bernard de Saxe-Veimar, le prince palatin de Birckenfeld se joignent à lui. Son général Bannier lui amène de nouvelles troupes. Il marche, auprès de Nuremberg, avec plus de cinquante mille combattans, au camp retranché des ducs de Bavière & de Valstein. Ils

Ils donnent une bataille qui n'eſt point déciſive. Guſtave reporte la guerre dans la Bavière : Valſtein la reporte dans la Saxe, & tous ces différens mouvemens achèvent le ravage de ces provinces.

Guſtave revole vers la Saxe en laiſſant douze mille hommes dans la Bavière. Il arrive près de Leipſick par des marches précipitées, & ſe trouve devant Valſtein qui ne s'y attendait pas. A peine eſt-il arrivé qu'il ſe prépare à donner bataille.

Il la donne dans la grande plaine de Lutzen, le 15 novembre. La victoire eſt long-temps diſputée. Les Suédois la remportent ; mais ils perdent leur roi, dont le corps fut trouvé parmi les morts, percé de deux balles & de deux coups d'épée. Le duc Bernard de Saxe-Veimar acheva la victoire que Guſtave avait commencée avant d'être tué. Que n'a-t-on pas écrit ſur la mort de ce grand-homme ? On accuſa un prince de l'Empire, qui ſervait dans ſon armée, de l'avoir aſſaſſiné : on imputa ſa mort au cardinal de Richelieu qui avait beſoin de ſa vie. N'eſt-il donc pas naturel qu'un roi qui s'expoſait en ſoldat, ſoit mort en ſoldat ?

Cette perte fut fatale au Palatin qui attendait de Guſtave ſon rétabliſſement. Il était malade alors à Maïence. Cette nouvelle augmenta ſa maladie, dont il mourut le 19 novembre.

Valſtein, après la journée de Lutzen, ſe retire dans la Bohême. On s'attendait dans l'Europe que les Suédois, n'ayant plus Guſtave à leur tête, ſortiraient bientôt de l'Allemagne ; mais le général Bannier les conduiſit en Bohême. Il faiſait porter au milieu d'eux le corps de leur roi, pour les exciter à le venger.

Guſtave laiſſait ſur le trône de Suède une fille âgée 1633.
de ſix ans, & par conſéquent des diviſions dans le gouvernement. La même diviſion ſe trouvait dans la

ligue protestante, par la mort de celui qui en avait été le chef & le soutien. Tout le fruit de tant de victoires devait être perdu, & ne le fut pourtant pas. La véritable raison peut-être d'un évènement si extraordinaire, c'est que l'empereur n'agissait que de son cabinet, dans le temps qu'il eût dû faire les derniers efforts à la tête de ses armées. Le sénat de Suède chargea le chacelier Oxenstiern de suivre en Allemagne les vues du grand Gustave, & lui donna un pouvoir absolu. Oxenstiern alors joua le plus beau rôle que jamais particulier ait eu en Europe. Il se trouva à la tête de tous les princes protestans d'Allemagne.

Ces princes s'assemblent à Heilbron le 19 mars. Les ambassadeurs de France, d'Angleterre, des Etats-Généraux se rendent à l'assemblée. Oxenstiern en fait l'ouverture dans sa maison, & il se signale d'abord en faisant restituer le haut & le bas palatinat à Charles-Louis, fils du Palatin dépossédé. Ce prince, Charles-Louis, parut comme électeur dans une des assemblées; mais cette cérémonie ne lui rendait pas ses états.

Oxenstiern renouvelle avec le cardinal de Richelieu le traité de Gustave-Adolphe; mais on ne lui donne qu'un million de subsides par an, au lieu de douze cent mille livres qu'on avait continué de donner à son maître. Il semble petit & honteux que le cardinal de Richelieu marchande & dispute sur le prix de la destinée de l'Empire: mais la France n'était pas riche; & il fallait soudoyer le nord.

Ferdinand négocie avec chaque prince protestant. Il veut les diviser, il ne réussit pas. La guerre continue toujours avec des succès balancés dans l'Allemagne désolée. L'Autriche est le seul pays qui n'en fut pas le théâtre, soit du temps de Gustave, soit après lui. La branche d'Autriche-espagnole n'avait

encore ſecouru que faiblement la branche impériale : elle fait enfin un effort ; elle envoie le duc de Féria d'Italie en Allemagne, avec environ vingt mille hommes ; mais il perd une grande partie de ſon armée dans ſes marches & dans ſes manœuvres.

L'électeur de Trèves, évêque de Spire, avait bâti & fortifié Philipsbourg. Les troupes impériales s'en étaient emparées malgré lui. Oxenſtiern la fait rendre à l'électeur par les armes des Suédois, malgré le duc de Féria, qui veut en vain faire lever le ſiége. Cette ſage politique tendait à faire voir à l'Europe que ce n'était pas à la religion catholique qu'on en voulait, & que la Suède, toujours victorieuſe, même après la mort de ſon roi, protégeait également les proteſtans & les catholiques ; conduite qui mettait encore plus le pape en droit de refuſer à l'empereur des troupes, de l'argent & une croiſade.

La France n'était encore qu'une partie ſecrète dans ce grand démêlé : il ne lui en coûtait qu'un ſubſide médiocre pour voir le trône de Ferdinand ébranlé par les armes ſuédoiſes : mais le cardinal de Richelieu ſongeait déjà à profiter de leurs conquêtes. Il avait voulu en vain avoir Philipsbourg en ſéqueſtre ; mais à chaque occaſion qui ſe préſentait, la France ſe rendait maîtreſſe de quelques villes en Alſace, comme de Haguenau, de Saverne, qu'elle force le comte de Salms, adminiſtrateur de Strasbourg, à lui céder par un traité. Louis XIII, qui ne déclarait point la guerre à la maiſon d'Autriche, la déclarait au duc de Lorraine, Charles, parce qu'il était partiſan de cette maiſon. Le miniſtère de France n'oſait pas encore attaquer ouvertement l'empereur & l'Eſpagne, qui pouvaient ſe défendre, & tombait ſur la faible Lorraine. Le duc dépoſſédé était Charles IV, prince célèbre par ſes 1634.

bizarreries, ſes amours, ſes mariages & ſes infortunes.

Les Français avaient une armée dans la Lorraine & des troupes dans l'Alſace, prêtes d'agir ouvertement contre l'empereur, & de ſe joindre aux Suédois à la première occaſion qui pourrait juſtifier cette conduite.

Le duc de Féria, pourſuivi par les Suédois juſqu'en Bavière, était mort après la diſperſion preſque entière de ſon armée.

Le duc de Valſtein, au milieu de ces troubles & de ces malheurs, s'occupait du projet de faire ſervir l'armée qu'il commandait dans la Bohême à ſa propre grandeur, & à ſe rendre indépendant d'un empereur qui ſemblait ne ſe pas aſſez ſecourir lui-même, & qui était toujours en défiance avec ſes généraux. On prétend que Valſtein négociait avec les princes proteſtans, & même avec la Suède & la France: mais ces intrigues dont on l'accuſa ne furent jamais manifeſtées. La conſpiration de Valſtein eſt au rang des hiſtoires reçues; & on ignore abſolument quelle était cette conſpiration. On devinait ſes projets. Son véritable crime était d'attacher ſon armée à ſa perſonne, & de vouloir s'en rendre le maître abſolu. Le temps & les occaſions euſſent fait le reſte. Il ſe fit prêter ſerment par les principaux officiers de cette armée qui lui étaient les plus dévoués. Ce ſerment conſiſtait à promettre « de dé» fendre ſa perſonne, & de s'attacher à ſa fortune ». Quoique cette démarche pût ſe juſtifier par les amples pouvoirs que l'empereur avait donnés à Valſtein, elle devait alarmer le conſeil de Vienne. Valſtein avait contre lui, dans cette cour, le parti d'Eſpagne & le parti bavarois. Ferdinand prend la réſolution de faire aſſaſſiner Valſtein & ſes principaux amis. On charge de cet aſſaſſinat Butler, irlandais, à qui Valſtein avait

donné un régiment de dragons ; un Ecossais, nommé Lescy, qui était capitaine de ses gardes, & un autre Ecossais nommé Gordon. Ces trois étrangers ayant reçu leur commission dans Egra, où Valstein se trouvait pour lors, font égorger d'abord, dans un souper, quatre officiers qui étaient les principaux amis du duc, & vont ensuite l'assassiner lui-même dans le château, le 15 février. Si Ferdinand II fut obligé d'en venir à cette extrémité odieuse, il faut la compter pour un de ses plus grands malheurs.

Tout le fruit de cet assassinat fut d'aigrir tous les esprits en Bohême & en Silésie. La Bohême ne remua pas, parce qu'on sut la contenir par l'armée ; mais les Siléfiens se révoltèrent & s'unirent aux Suédois.

Les armées de Suède tenaient toute l'Allemagne en échec, comme du temps de leur roi : le général Bannier dominait sur tout le cours de l'Oder ; le maréchal de Horn, vers le Rhin ; le duc Bernard de Veimar, vers le Danube ; l'électeur de Saxe, dans la Bohême & dans la Lusace. L'empereur restait toujours dans Vienne. Son bonheur voulut que les Turcs ne l'attaquassent pas dans ces funestes conjonctures. Amurat IV était occupé contre les Persans, & Bethlem-Gabor était mort.

Ferdinand, assuré de ce côté, tirait toujours des secours de l'Autriche, de la Carinthie, de la Carniole, du Tirol. Le roi d'Espagne lui fournissait quelque argent ; la ligue catholique quelques troupes ; & enfin l'électeur de Bavière, à qui les Suédois ôtaient le Palatinat, était dans la nécessité de prendre le parti du chef de l'Empire. Les Autrichiens, les Bavarois réunis, soutenaient la fortune de l'Allemagne vers le Danube. Ferdinand-Ernest, roi de Hongrie, fils de l'empereur, ranimait les Autrichiens en se mettant à

pour déclarer la guerre. Si elle l'eût faite dans le temps que Gustave-Adolphe débarquait en Allemagne, les troupes françaises entraient alors sans résistance dans un pays mécontent & effarouché de la domination de Ferdinand; mais, après la mort de Gustave, après Norlingue, elles venaient dans un temps où l'Allemagne était lasse des dévastations des Suédois, & où le parti impérial reprenait la supériorité.

Dans le temps même que la France se déclarait, l'empereur ne manquait pas de faire, avec la plupart des princes protestans, un accommodement nécessaire. L'électeur de Saxe, celui-là même qui avait appelé le premier les Suédois, fut le premier à les abandonner par ce traité, qui s'appelle la paix de Prague. Peu de traités font mieux voir combien la religion sert de prétexte aux politiques, comme on s'en joue, & comme on la sacrifie dans le besoin.

L'empereur avait mis l'Allemagne en feu pour la restitution des bénéfices; &, dans la paix de Prague, il commence par abandonner l'archevêché de Magdebourg & tous les biens ecclésiastiques à l'électeur de Saxe, luthérien, moyennant une pension qu'on payera sur ces mêmes bénéfices à l'électeur de Brandebourg, calviniste. Les intérêts de la maison palatine, qui avaient allumé cette longue guerre, furent le moindre objet de ce traité. L'électeur de Bavière devait seulement donner une subsistance à la veuve de celui qui avait été roi de Bohême, & au Palatin son fils, quand il serait soumis à l'autorité impériale.

L'empereur s'engageait d'ailleurs à rendre tout ce qu'il avait pris sur les confédérés de la ligue protestante qui accéderaient à ce traité; & ceux-ci devaient rendre tout ce qu'ils avaient pris sur la maison d'Autriche; ce qui était peu de chose, puisque les terres

de la maison impériale, excepté l'Autriche antérieure, n'avaient jamais été exposées dans cette guerre.

Une partie de la maison de Brunsvick, le duc de Meckélbourg, la maison d'Anhalt, la branche de Saxe, établie à Gotha, & le propre frère du duc Bernard de Saxe-Veimar, signent le traité, ainsi que plusieurs villes impériales; les autres négocient encore, & attendent les plus grands avantages.

Le fardeau de la guerre, que les Français avaient laissé porter tout entier à Gustave-Adolphe, retomba donc sur eux en 1635; & cette guerre, qui s'était faite des bords de la mer Baltique jusqu'au fond de la Suabe, fut portée en Alsace, en Lorraine, en Franche-Comté, sur les frontières de la France. Louis XIII, qui n'avait payé que douze cent mille francs de subsides à Gustave-Adolphe, donnait quatre millions à Bernard de Veimar pour entretenir les troupes veimariennes: & encore le ministère français cède-t-il à ce duc toutes ses pretentions sur l'Alsace, & on lui promet qu'à la paix on le fera déclarer landgrave de cette province.

Il faut avouer que si ce n'était pas le cardinal de Richelieu qui eût fait ce traité, on le trouverait bien étrange. Comment donnait-il à un jeune prince allemand, qui pouvait avoir des enfans, cette province d'Alsace qui était si fort à la bienséance de la France, & dont elle possédait déjà quelques villes? Il est bien probable que le cardinal de Richelieu n'avait point compté d'abord garder l'Alsace. Il n'espérait pas non plus annexer à la France la Lorraine, sur laquelle on n'avait aucun droit, & qu'il fallait bien rendre à la paix. La conquête de la Franche-Comté paraissait plus naturelle; mais on ne fit de ce côté que de faibles efforts. L'espérance de partager les Pays-Bas avec les

Hollandais, était le principal objet du cardinal de Richelieu; & c'était-là ce qu'il avait tellement à cœur, qu'il avait résolu, si sa santé & les affaires le lui eussent permis, d'y aller commander en personne. Cependant l'objet des Pays-Bas fut celui dans lequel il fut le plus malheureux; & l'Alsace, qu'il donnait si libéralement à Bernard de Veimar fut, après la mort de ce cardinal, le partage de la France. Voilà comme les évènemens trompent presque toujours les politiques; à moins qu'on ne dise que l'intention du ministère de France était de garder l'Alsace, sous le nom du duc de Veimar, comme elle avait une armée sous le nom de ce grand capitaine.

1636. L'Italie entrait encore dans cette grande querelle, mais non pas comme du temps des maisons impériales de Saxe & de Suabe, pour défendre sa liberté contre les armes allemandes. C'était à la branche autrichienne d'Espagne, dominante dans l'Italie, qu'on voulait disputer, en-delà des Alpes, cette même supériorité qu'on disputait à l'autre branche, en-delà du Rhin. Le ministère de France avait alors pour lui la Savoie; il venait de chasser les Espagnols de la Valteline : on attaquait de tous côtés ces deux vastes corps autrichiens.

La France seule envoyait à la fois cinq armées, & attaquait ou se soutenait vers le Piémont, vers le Rhin, sur les frontières de Flandre, sur celles de la Franche-Comté & sur celles d'Espagne. François I avait fait autrefois un pareil effort; & la France n'avait jamais montré depuis tant de ressources.

Au milieu de tous ces orages, dans cette confusion de puissances qui se choquent de tous les côtés; tandis que l'électeur de Saxe, après avoir appelé les Suédois en Allemagne, mène contre eux les troupes impé-

riales, & qu'il eſt défait dans la Veſtphalie par le général Bannier, que tout eſt ravagé dans la Heſſe, dans la Saxe, & dans cette Veſtphalie; Ferdinand, toujours uniquement occupé de ſa politique, fait enfin déclarer ſon fils Ferdinand-Erneſt roi des Romains, dans la diète de Ratisbonne, le 12 décembre. Ce prince eſt couronné le 20. Tous les ennemis de l'Autriche crient que cette élection eſt nulle. L'électeur de Trèves, diſent-ils, était priſonnier : Charles-Louis, fils du Palatin, roi de Bohême, Fréderic, n'eſt point rentré dans les droits de ſon palatinat : les électeurs de Maïence & de Cologne ſont penſionnaires de l'empereur : tout cela, diſait-on, eſt contre la bulle d'or. Il eſt pourtant vrai que la bulle d'or n'avait ſpécifié aucun de ces cas, & que l'élection de Ferdinand III, faite à la pluralité des voix, était auſſi légitime qu'aucune autre élection d'un roi des Romains, faite du vivant d'un empereur, eſpèce dont la bulle d'or ne parle point du tout.

Ferdinand II meurt, le 15 février, à cinquante-neuf ans, après dix-huit ans d'un règne toujours troublé par des guerres inteſtines & étrangères, n'ayant jamais combattu que de ſon cabinet. Il fut très-malheureux, puiſque, dans ſes ſuccès, il ſe crut obligé d'être ſanguinaire, & qu'il fallut ſoutenir enſuite de grands revers. L'Allemagne était plus malheureuſe que lui; ravagée tour à tour par elle-même, par les Suédois & par les Français, éprouvant la famine, la diſette, & plongée dans la barbarie, ſuite inévitable d'une guerre ſi longue & ſi malheureuſe. 1637.

dépendre de son allié. Le maréchal de Guébriant achète le serment de ces troupes ; & Louis XIII est le maître de cette armée veimarienne, de l'Alsace & du Brisgau, à peu de chose près.

Les traités & l'argent faisaient tout pour lui ; il disposait de la Hesse entière, province qui fournit de bons soldats. La célèbre Amélie de Hanau, landgrave douairière, l'héroïne de son temps, entretenait, à l'aide de quelques subsides de la France, une armée de dix mille hommes dans ce pays ruiné qu'elle avait rétabli ; jouissant à la fois de cette considération que donnent toutes les vertus de son sexe, & de la gloire d'être un chef de parti redoutable.

La Hollande, à la vérité, était neutre dans la querelle de l'empereur ; mais elle occupait toujours l'Espagne dans les Pays-Bas, & par-là opérait une diversion considérable.

Le général Bannier était vainqueur dans tous les combats qu'il donnait ; il soumettait la Thuringe & la Saxe, après s'être assuré de toute la Poméranie.

Mais le principal objet de tant de troubles, le rétablissement de la maison palatine, était ce qu'il y avait de plus négligé ; &, par une fatalité singulière, le prince palatin fut mis en prison par les Français même qui, depuis si long-temps, semblaient vouloir le placer sur le siége électoral. Le comte palatin, à la mort du duc de Veimar, avait conçu un dessein très-beau & très-raisonnable ; c'était de rentrer dans ses états avec l'armée veimarienne, qu'il voulait acheter avec l'argent de l'Angleterre. Il passa en effet à Londres ; il y obtint de l'argent ; il retourna par la France : mais le cardinal de Richelieu, qui voulait bien le protéger, & non le voir indépendant, le fit arrêter ; & ne le relâcha que quand Brisac & les troupes veima-

l'avait été pour Ferdinand II. Il donne deux batailles en quinze jours, auprès de Rheinfeld, l'une des quatre villes foreſtières dont il ſe rend maître ; & à la ſeconde bataille, il détruit toute l'armée de Jean de Vert, célèbre général de l'empereur ; il le fait priſonnier avec tous les officiers généraux. Jean de Vert eſt envoyé à Paris. Veimar aſſiége Briſac ; il gagne une troiſième bataille, aidé du maréchal de Guébriant & du vicomte de Turenne, contre le général Gœuts ; il en gagne une quatrième contre le duc de Lorraine, Charles IV, qui, comme Veimar, n'avait pour tout état que ſon armée.

Après avoir remporté quatre victoires en moins de quatre mois, il prend, le 18 décembre, la forteresſe de Briſac, regardée alors comme la clef de l'Alſace.

Le comte palatin, Charles-Louis, qui avait enfin raſſemblé quelques troupes, & qui brûlait de devoir ſon rétabliſſement à ſon épée, n'eſt pas ſi heureux en Veſtphalie, où les Impériaux défont ſa faible armée ; mais les Suédois, ſous le général Bannier, font de nouvelles conquêtes en Poméranie. La première année du règne de Ferdinand III n'eſt preſque célèbre que par des diſgraces.

La fortune de la maiſon d'Autriche la délivre de Bernard de Veimar, comme elle l'avait délivrée de Guſtave-Adolphe. Il meurt de maladie, à la fleur de ſon âge, le 18 juillet ; il n'était âgé que de trente-cinq ans. 1639.

Il laiſſait pour héritage ſon armée & ſes conquêtes ; cette armée était, à la vérité, ſoudoyée ſecrètement par la France ; mais elle appartenait à Veimar : elle n'avait fait ſerment qu'à lui. Il faut négocier avec cette armée, pour qu'elle paſſe au ſervice de la France & non à celui de la Suède ; la laiſſer aux Suédois, c'était

On négociait toujours ; le cardinal de Richelieu pouvait donner la paix, & ne le voulait pas : il sentait trop les avantages de la France ; & il voulait se rendre nécessaire pendant la vie & après la mort de Louis XIII, dont il prévoyait la fin prochaine ; il ne prévoyait pas que lui-même mourrait avant le roi. Il conclut donc avec la reine de Suède, Christine, un nouveau traité d'alliance offensive pour préliminaires de cette paix, dont on flattait les peuples oppressés ; & il augmenta le subside de la Suède de deux cent mille livres.

Le comte de Torstenson succède au général Bannier dans le commandement de l'armée suédoise, qui était en effet une armée d'Allemands. Presque tous les Suédois qui avaient combattu sous Gustave & sous Bannier étaient morts ; & c'était sous le nom de la Suède que les Allemands combattaient contre leur patrie. Torstenson, élève du grand Gustave, se montre d'abord digne d'un tel maître. Le maréchal de Guébriant & lui défont encore les Impériaux, près de Volffenbutel.

Cependant, malgré tant de victoires, l'Autriche n'est jamais entamée ; l'empereur résiste toujours. L'Allemagne, depuis le Mein jusqu'à la mer Baltique, était toute ruinée ; on ne porta jamais la guerre dans l'Autriche. On n'avait donc pas assez de forces : ces victoires tant vantées n'étaient donc pas entièrement décisives : on ne pouvait donc poursuivre à la fois tant d'entreprises, & attaquer puissamment un côté, sans dégarnir l'autre.

1642. Le nouvel électeur de Brandebourg, Fréderic-Guillaume, traite avec la France & avec la Suède, dans l'espérance d'obtenir le duché de Jagendorff en Silésie ; duché donné autrefois par Ferdinand I à

un prince de la maiſon de Brandebourg, qui avait été ſon gouverneur, confiſqué depuis par Ferdinand II, après la victoire de Prague & après le malheur de la maiſon palatine. L'électeur de Brandebourg eſpérait de rentrer dans cette terre, dont ſon grand-oncle avait été privé.

Le duc de Lorraine implore auſſi la faveur de la France pour rentrer dans ſes états; on les lui rend, en retenant les villes de guerre; c'eſt encore un appui qu'on enlève à l'empereur.

Malgré tant de pertes, Ferdinand III réſiſte toujours : la Saxe, la Bavière ſont toujours dans ſon parti; les provinces héréditaires lui fourniſſent des ſoldats. Torſtenſon défait encore en Siléſie ſes troupes commandées par l'archiduc Léopold, par le duc de Saxe-Lavembourg & Picolomini; mais cette victoire n'a point de ſuite; il repaſſe l'Elbe; il rentre en Saxe, il aſſiége Leipſick : il gagne encore une bataille ſignalée dans ce pays où les Suédois avaient toujours été vainqueurs. Léopold eſt vaincu dans les plaines de Breitenfelt le 2 novembre. Torſtenſon entre dans Leipſick le 15 décembre. Tout cela eſt funeſte, à la vérité, pour la Saxe, pour les provinces de l'Allemagne; mais on ne pénètre jamais juſqu'au centre, juſqu'à l'empereur; & après plus de vingt défaites il ſe ſoutient.

Le cardinal de Richelieu meurt le 4 décembre; ſa mort donne des eſpérances à la maiſon d'Autriche.

Les Suédois, dans le cours de cette guerre, étaient 1643.
pluſieurs fois entrés en Bohême, en Siléſie, en Moravie, & en étaient ſortis pour ſe rejeter vers les provinces de l'occident. Torſtenſon veut entrer en Bohême, & n'en peut venir à bout, malgré toutes ſes victoires.

On négocie toujours très-lentement à Hambourg pendant qu'on fait la guerre vivement. Louis XIII meurt le 14 mai. L'empereur en est plus éloigné d'une paix générale ; il se flatte de détacher les Suédois de la France dans les troubles d'une minorité : mais dans cette minorité de Louis XIV, quoique très-orageuse, il arriva la même chose que dans celle de Christine : la guerre continua aux dépens de l'Allemagne.

D'abord le parti de l'empereur se fortifie du duc de Lorraine, qui revient à lui après la mort de Louis XIII.

C'est encore une ressource pour Ferdinand que la mort du maréchal de Guébriant, qui est tué en assiégeant Rothuel : c'est le quatrième grand général qui périt au milieu de ses victoires contre les Impériaux. Le bonheur de l'empereur veut encore que le maréchal de Rantzau, successeur de Guébriant, soit défait à Dutlinge, en Suabe, par le général Mercy.

Ces vicissitudes de la guerre retardent les conférences de la paix à Munster & à Osnabruch, où le congrès était enfin fixé.

Ce qui contribue encore à faire respirer Ferdinand III, c'est que la Suède & le Danemarck se font la guerre pour quelques vaisseaux que les Danois avaient saisis aux Suédois. Cet accident pouvait rendre la supériorité à l'empereur. Il montra quelles étaient ses ressources, en faisant marcher Galas, à la tête d'un petit corps d'armée, au secours du Danemarck. Mais cette diversion ne sert qu'à ruiner le Holstein, théâtre de cette guerre passagère ; & c'est dans l'Allemagne une province de plus ravagée. Les hostilités entre la Suède & le Danemarck surprirent d'autant plus l'Europe, que le Danemarck s'était porté pour médiateur de la paix générale. Il fut exclus, & dès-

lors Rome & Venise ont seules la médiation de cette paix encore très-éloignée.

Le premier pas que fait le comte d'Avaux, plénipotentiaire à Munster, pour cette paix, y met d'abord le plus grand obstacle. Il écrit aux princes, aux états de l'Empire assemblés à Ratisbonne, pour les engager à soutenir leurs prérogatives, à partager avec l'empereur & les électeurs le droit de la paix & de la guerre. C'était un droit toujours contesté entre les électeurs & les autres états impériaux. Ces états insistaient à la diète sur leur droit d'être reçus aux conférences de la paix, comme parties contractantes : ils avaient en cela prévenu les ministres de France. Mais ces ministres se servirent dans leur lettre de termes injurieux à Ferdinand. Ils révoltèrent à la fois l'empereur & les électeurs ; ils les mirent en droit de se plaindre, & de faire retomber sur la France le reproche de la continuation des troubles de l'Europe.

Heureusement pour les plénipotentiaires de France, on apprend dans le même temps que le duc d'Enghien, le grand Condé, vient de remporter à Rocroi, sur l'armée d'Autriche-espagnole, la plus mémorable victoire ; & qu'il a détruit, dans cette journée, la célèbre infanterie castillane & vallonne, qui avait tant de réputation. Des plénipotentiaires, soutenus par de telles victoires, peuvent écrire ce qu'ils veulent.

L'empereur pouvait au moins se flatter d'avoir le 1644.
Danemarck déclaré pour lui. On lui ôte encore cette ressource. Le cardinal Mazarin, successeur de Richelieu, se hâte de réunir le Danemarck à la Suède. Ce n'est pas tout. Le roi de Danemarck s'engage encore à ne secourir aucun des ennemis de la France.

Les négociations & la guerre sont également malheureuses pour les Autrichiens. Le duc d'Enghien,

qui avait vaincu les Eſpagnols l'année précédente, donne vers Fribourg trois combats de ſuite en quatre jours, du cinq au neuvième août, contre le général Mercy; & vaiqueur toutes les trois fois, il ſe rend maître de tout le pays, de Maïence juſqu'à Landau, pays dont Mercy s'était emparé.

Le cardinal Mazarin & le chancelier Oxenſtiern, pour ſe rendre plus maîtres des négociations, ſuſcitent encore un nouvel ennemi à Ferdinand III. Ils encouragent Ragotski, ſouverain de Tranſilvanie, depuis 1626, à lever enfin l'étendard contre Ferdinand. Ils lui ménagent la protection de la Porte. Ragotski ne manquait pas de prétextes ni même de raiſons. Les proteſtans hongrois perſécutés, les priviléges des peuples mépriſés, quelques infractions aux anciens traités, forment le manifeſte de Ragotski, & l'argent de la France lui met les armes à la main.

Pendant ce temps-là même Torſtenſon pourſuit les Impériaux dans la Franconie : le général Galas fuit par-tout devant lui & devant le comte de Konigſmarck, qui marchait déjà ſur les traces des grands capitaines ſuédois.

1645. Ferdinand & l'archiduc Léopold, ſon parent, étaient dans Prague. Torſtenſon, victorieux, entre dans la Bohême. L'empereur & l'archiduc ſe réfugient à Vienne.

Torſtenſon pourſuit l'armée impériale à Tabor. Cette armée était commandée par le général Gœuts & par ce même Jean de Vert, racheté de priſon. Gœuts eſt tué, Jean de Vert fuit. C'eſt une défaite complète.

Le vainqueur marche à Brinn, l'aſſiége, & Vienne enfin eſt menacée.

Il y a toujours, dans cette longue ſuite de déſaſtres,

quelque circonstance qui sauve l'empereur. Le siége de Brinn traîne en longueur ; &, au lieu que les Français devaient alors marcher en vainqueurs vers le Danube, & aller donner la main aux Suédois, le vicomte de Turenne, au commencement de sa route, est battu par le général Mercy, à Mariendal, & se retire dans la Hesse.

Le grand Condé accourt contre Mercy, & il a la gloire de réparer la défaite de Turenne, par une victoire signalée, dans la même plaine de Norlingue, où les Suédois avaient été vaincus après la mort de Gustave. Turenne contribua autant que Condé au gain de cette bataille meurtrière. Mais plus elle est sanglante des deux côtés, moins elle est décisive. L'empereur retire en hâte ses troupes de la Hongrie, & traite avec Ragotski, pour empêcher les Français d'aller à Vienne par la Bavière, tandis que les Suédois menaçaient d'y aller par la Moravie.

Il est à croire que dans ce torrent de prospérités des armes françaises & suédoises, il y eut toujours un vice radical qui empêcha de recueillir tout le fruit de tant de progrès. La crainte mutuelle qu'un des deux alliés ne prît trop de supériorité sur l'autre, le manque d'argent, le défaut de recrues, tout cela mettait un terme à chaque succès.

Après la célèbre bataille de Norlingue, on ne s'attendait pas que les Autrichiens & les Bavarois regagneraient tout d'un coup le pays perdu par cette bataille, & qu'ils poursuivraient jusqu'au Necker l'armée victorieuse, où Condé n'était plus, mais où était Turenne. De telles vicissitudes ont été fréquentes dans cette guerre.

Cependant l'empereur, fatigué de tant de secousses, pense sérieusement à la paix. Il rend la liberté enfin

à l'électeur de Trèves, dont la prison avait servi de prétexte à la déclaration de guerre de la France; mais ce sont les Français qui rétablissent cet électeur dans sa capitale. Turenne en chasse la garnison impériale : & l'électeur de Trèves s'unit à la France, comme à sa bienfaitrice. L'électeur palatin eût pu lui avoir les mêmes obligations; mais la France ne faisait encore rien pour lui de décisif.

Ce qui avait fait principalement le salut de l'empereur, c'était la Saxe & la Bavière, sur qui le fardeau de la guerre avait presque toujours porté. Mais enfin l'électeur de Saxe épuisé fait une trève avec les Suédois.

Ferdinand n'a donc plus pour lui que la Bavière. Les Turcs menaçaient de venir en Hongrie; tout eût été perdu. Il s'empresse de satisfaire Ragotski, pour ne se pas attirer les armes ottomanes. Il le reconnait prince souverain de Transilvanie, prince de l'Empire, & lui rend tout ce qu'il avait donné à son prédécesseur, Betlem-Gabor. Il perd ainsi à tous les traités, & presse la conclusion de la paix de Vestphalie, où il doit perdre davantage.

1646. Le pape Innocent X était le premier médiateur de cette paix, dans laquelle les catholiques devaient faire de si grandes pertes. La république de Venise était la seconde médiatrice. Le cardinal Chigi, depuis le pape Alexandre VII, présidait dans Munster au nom du pape; Contarini, au nom de Venise. Chaque puissance intéressée faisait des propositions selon ses espérances & ses craintes : mais ce sont les victoires qui font les traités.

Pendant ces premières négociations, le maréchal de Turenne, par une marche imprévue & hardie, se joint à l'armée suédoise vers le Necker, à la vue de l'archiduc Léopold. Il s'avance jusqu'à Munich, &

augmente les alarmes de l'Autriche. Un autre corps de Suédois va encore ravager la Siléſie; mais toutes ces expéditions ne ſont que des courſes. Si la guerre s'était faite pied à pied, ſous un ſeul chef qui eût ſuivi toujours opiniâtrément le même deſſein, l'empereur n'eût pas été en état, dans ce temps-là même, de faire couronner ſon fils aîné, Ferdinand, à Prague, au mois d'août, & enſuite à Presbourg. Ce jeune roi mourut enſuite ſans jouir de ſes états. D'ailleurs ſon père ne pouvait donner alors que des trônes bien chancelans.

L'empereur, en voulant aſſurer des royaumes à ſon fils, paraît plus que jamais prêt de tout perdre. L'électeur de Saxe avait été forcé par les malheurs de la guerre de l'abandonner. L'électeur Maximilien de Bavière, ſon beau-frère, eſt enfin obligé d'en faire autant. L'électeur de Cologne ſuit cet exemple. Ils ſignent un traité de neutralité avec la France. Le maréchal de Turenne met auſſi l'électeur de Maïence dans la néceſſité de prendre ce parti. Le landgrave de Heſſe-Darmſtadt fait le même traité par la même crainte. L'empereur reſte ſeul, & aucun prince n'oſe prendre ſa querelle. Exemple unique juſques-là dans une guerre de l'Empire. 1647.

Alors un nouveau général ſuédois, Vrangel, qui avait ſuccédé à Torſtenſon, prend Egra. La Bohême tant de fois ſaccagée l'eſt encore. Le danger parut ſi grand que l'électeur de Bavière, malgré ſon grand âge & le péril où il mettait ſes états, ne put laiſſer le chef de l'Empire ſans ſecours, & rompit ſon traité avec la France. La guerre ſe faiſait toujours dans pluſieurs endroits à la fois, ſelon qu'on y pouvait ſubſiſter. Au moindre avantage qu'avait l'empereur, ſes miniſtres au congrès demandaient des conditions favorables; mais au moindre échec, ils eſſuyaient des propoſitions plus dures.

1648. Le retour du duc de Bavière à la maison d'Autriche n'est pas heureux. Turenne & Vrangel battent ses troupes & les autrichiennes, à Summerhausen & à Lavingen, près du Danube; malgré la résistance d'un prince de Virtemberg & de ce Montecuculi, qui était déjà digne d'être opposé à Turenne. Le vainqueur s'empare de la Bavière; l'électeur se réfugie à Saltzbourg.

En même temps le comte de Konigsmarck, à la tête des Suédois, surprend, en Bohême, la ville de Prague: ce fut le coup décisif. Il était temps enfin de faire la paix: il fallait en recevoir les conditions, ou risquer l'Empire. Les Français & les Suédois n'avaient plus dans l'Allemagne d'autre ennemi que l'empereur. Tout le reste était allié ou soumis, & on attendait les lois que l'assemblée de Munster & d'Osnabruck donnerait à l'Empire.

PAIX DE VESTPHALIE.

Cette paix de Vestphalie, signée enfin à Munster & à Osnabruck, le 14 octobre 1648, fut convenue, donnée & reçue *comme une loi fondamentale & perpétuelle*, ce sont les propres termes du traité. Elle doit servir de base aux capitulations impériales. C'est une loi aussi reçue, aussi sacrée jusqu'à présent que la bulle d'or, & bien supérieure à cette bulle par le détail de tous les intérêts divers que ce traité embrasse, de tous les droits qu'il assure, & des changemens faits dans l'état civil & dans la religion.

On travaillait dans Munster & dans Osnabruck, depuis six ans, presque sans relâche à cet ouvrage. On avait d'abord perdu beaucoup de temps dans les disputes du cérémonial. L'empereur ne voulait point donner le titre de *majesté* aux rois ses vainqueurs. Son

ministre Lutzau; dans le premier acte de 1641, qui établissait les sauf-conduits & les conférences, parle des préliminaires « entre sa sacrée majesté césarienne, & le » sérénissime roi très-chrétien ». Le roi de France, de son côté, refusait de reconnaître Ferdinand pour empereur; & la cour de France avait eu de la peine à donner le titre de *majesté* au grand Gustave, qui croyait tous les rois égaux, & qui n'admettait de supériorité que celle de la victoire. Les ministres suédois au congrès de Vestphalie affectaient l'égalité avec ceux de France. Les plénipotentiaires d'Espagne avaient voulu en vain qu'on nommât leur roi immédiatement après l'empereur. Le nouvel état des Provinces-Unies demandait à être traité comme les rois. Le terme d'*excellence* commençait à être en usage. Les ministres se l'attribuaient; & il fallait de longues négociations pour savoir à qui on le donnerait.

Dans le fameux traité de Munster, on nomme sa sacrée majesté impériale, sa sacrée majesté très-chrétienne, & sa sacrée majesté royale de Suède.

Le titre d'excellence ne fut donné dans le cours des conférences à aucun plénipotentiaire des électeurs. Les ambassadeurs de France ne cédaient pas même le pas aux électeurs chez ces princes; & le comte d'Avaux écrivait à l'électeur de Brandebourg: « Monsieur, j'ai » fait ce que j'ai pu pour vous servir ». On qualifiait d'ordinaire les Etats-Généraux des Provinces-Unies, *les sieurs états*, quand c'était le roi de France qui parlait; & même quand le comte d'Avaux alla de Munster en Hollande, en 1644, il ne les appela jamais que *messieurs*. Ils ne purent obtenir que leurs plénipotentiaires eussent le titre d'excellence. Le comte d'Avaux avait refusé même ce nouveau titre à un ambassadeur de Venise, & ne le donna à Contarini que parce qu'il

était médiateur. Les affaires furent retardées par ces prétentions & ces refus que les Romains nommaient *gloriole*, que tout le monde condamne quand on est sans caractère, & sur lesquels on insiste dès qu'on en a un.

Ces usages, ces titres, ces cérémonies, les dessus des lettres, les suscriptions, les formules, ont varié dans tous les temps. Souvent la négligence d'un secrétaire suffit pour fonder un titre. Les langues dans lesquelles on écrit établissent des formules qui passent ensuite dans d'autres langues, où elles prennent un air étranger. Les empereurs, qui envoyaient, avant Rodolphe I, tous leurs mandats en latin, tutoyaient tous les princes dans cette langue qui admet cette grammaire. Ils ont continué à tutoyer les comtes de l'Empire dans la langue allemande, qui réprouve ces expressions. On trouve par-tout de tels exemples, & ils ne tirent plus aujourd'hui à conséquence.

Les ministres médiateurs furent plutôt témoins qu'arbitres, sur-tout le nonce Chigi, qui ne fut là que pour voir l'église sacrifiée. Il vit donner à la Suède luthérienne les diocèses de Brême & de Verden ; ceux de Magdebourg, d'Halberstadt, de Minden, de Camin, à l'électeur de Brandebourg.

Les évêchés de Ratzbourg & de Schverin ne furent plus que des fiefs du duc de Meckelbourg.

Les évêchés d'Osnabruck & de Lubeck ne furent pas, à la vérité, sécularisés, mais alternativement destinés à un évêque luthérien & à un évêque catholique ; réglement délicat qui n'aurait jamais pu avoir lieu dans les premiers troubles de religion, mais qui ne s'est pas démenti chez une nation naturellement tranquille, dans laquelle la fureur du fanatisme était éteinte.

La liberté de conſcience fut établie dans toute l'Allemagne. Les ſujets luthériens de l'empereur, en Siléſie, eurent le droit de faire bâtir de nouvelles égliſes; & l'empereur fut obligé d'admettre des proteſtans dans ſon conſeil aulique.

Les commanderies de Malthe, les abbayes, les bénéfices dans les pays proteſtans furent donnés aux princes, aux ſeigneurs, qu'il fallait indemniſer des frais de la guerre.

Ces conceſſions étaient bien différentes de l'édit de Ferdinand II, qui avait ordonné la reſtitution des biens eccléſiaſtiques dans le temps de ſes proſpérités. La néceſſité, le repos de l'Empire, lui firent la loi. Le nonce proteſta, fulmina. On n'avait jamais vu encore de médiateur condamner le traité auquel il avait préſidé; mais il ne lui ſeyait pas de faire une autre démarche. Le pape, par ſa bulle, « caſſe de ſa » pleine puiſſance, annulle tous les articles de la paix » de Veſtphalie concernant la religion »; mais s'il avait été à la place de Ferdinand III, il eût ratifié le traité qui ſubſiſta malgré les bulles du pape: bulles autrefois ſi révérées, & aujourd'hui ſi mépriſées!

Cette révolution pacifique dans la religion était accompagnée d'une autre dans l'état. La Suède devenait membre de l'Empire. Elle eut toute la Poméranie citérieure, & la plus belle, la plus utile partie de l'autre, la principauté de Rugen, la ville de Viſmar, beaucoup de bailliages voiſins, le duché de Brême & de Verden. Le duc de Holſtein y gagna auſſi quelques terres.

L'électeur de Brandebourg perdait, à la vérité, beaucoup dans la Poméranie citérieure, mais il acquérait le fertile pays de Magdebourg, qui valait mieux que ſon margraviat. Il avait Camin, Halberſtadt, la principauté de Minden.

Le duc de Meckelbourg perdait Vismar, mais il gagnait le territoire de Ratzbourg & de Schverin.

Enfin, on donnait aux Suédois cinq millions d'écus d'Allemagne, que sept cercles devaient payer. On donnait à la princesse landgrave de Hesse six cent mille écus; & c'était sur les biens des archevêchés de Maïence, de Cologne, de Paderborn, de Munster & de l'abbaye de Fulde, que cette somme devait être payée. L'Allemagne, s'appauvrissant par cette paix, comme par la guerre, ne pouvait guère payer plus cher ses protecteurs.

Ces plaies étaient adoucies par les réglemens utiles qu'on fit pour le commerce & pour la justice; par les soins qu'on prit de remédier aux griefs de toutes les villes, de tous les gentilshommes qui présentèrent leurs droits au congrès, comme à une cour suprême qui réglait le sort de tout le monde. Le détail en fut prodigieux.

La France s'assura pour toujours la possession des Trois-Evêchés, & l'acquisition de l'Alsace, excepté Strasbourg: mais au lieu de recevoir de l'argent, comme la Suède, elle en donna: les archiducs de la branche du Tirol eurent trois millions de livres pour la cession de leurs droits sur l'Alsace, & sur le Sundgau. La France paya la guerre & la paix, mais elle n'acheta pas cher une si belle province; elle eut encore l'ancien Brisac & ses dépendances, & le droit de mettre garnison dans Philipsbourg. Ces deux avantages ont été perdus depuis; mais l'Alsace est demeurée; & Strasbourg, en se donnant à la France, a achevé d'incorporer l'Alsace à ce royaume.

Il y a peu de publicistes qui ne condamnent l'énoncé de cette cession de l'Alsace, dans ce fameux traité de Munster; ils en trouvent les expressions équivoques:

en effet, céder « toute forte de juridictions & de fouve-
» rainetés », & ceder « la préfecture de dix villes libres
» impériales », font deux chofes différentes. Il y a grande apparence que les plénipotentiaires virent cette difficulté, & ne voulurent pas l'approfondir, fachant bien qu'il y a des chofes qu'il faut laiffer derrière un voile que le temps & la puiffance font tomber.

La maifon palatine fut enfin rétablie dans tous fes droits, excepté dans le haut Palatinat qui demeura à la branche de Bavière. On créa un huitième électorat en faveur du Palatin. On entra avec tant d'attention dans tous les droits, & dans tous les griefs, qu'on alla jufqu'à ftipuler vingt mille écus que l'empereur devait donner à la mère du comte palatin, Charles-Louis, & dix mille à chacune de fes fœurs. Le moindre gentilhomme fut bien reçu à demander la reftitution de quelques arpens de terre; tout fut difcuté & réglé; il y eut cent quarante reftitutions ordonnées. On remit à un arbitrage la reftitution de la Lorraine, & l'affaire de Juliers. L'Allemagne eut la paix après trente ans de guerre, mais la France ne l'eut pas.

Les troubles de Paris, vers l'an 1647, enhardirent l'Efpagne à s'en prévaloir; elle ne voulut plus entrer dans les négociations générales. Les Etats-Généraux, qui devaient, ainfi que l'Efpagne, traiter à Munfter, firent une paix particulière avec l'Efpagne, malgré toutes les obligations qu'ils avaient à la France, malgré les traités qui les liaient, & malgré les intérêts qui femblaient les attacher encore à leurs anciens protecteurs. Le miniftère efpagnol fe fervit d'une rufe fingulière pour engager les Etats à ce manque de foi; il leur perfuada qu'il était prêt de donner l'infante à Louis XIV, avec les Pays-Bas en dot. Les Etats tremblèrent & fe hâtèrent de figner; cette rufe n'était qu'un

menſonge ; mais la politique eſt-elle autre choſe que l'art de mentir à propos ? Louis XI n'avait-il pas raiſon, quand ſon ambaſſadeur ſe plaignant que les miniſtres du duc de Bourgogne mentaient toujours, il lui répondait : « Eh ! bête, que ne mens-tu plus qu'eux » ?

Dans cet important traité de Veſtphalie, il ne fut preſque point queſtion de l'Empire romain. La Suède n'avait d'intérêt à démêler qu'avec le roi d'Allemagne, & non avec le ſuzerain de l'Italie ; mais la France eut quelques points à régler, ſur leſquels Ferdinand ne pouvait tranſiger que comme empereur. Il s'agiſſait de Pignerol, de la ſucceſſion de Mantoue, & du Montferrat ; ce ſont des fiefs de l'Empire. Il fut réglé que le roi de France payerait encore ſix cent mille livres « à monſieur le duc de Mantoue, à la décharge de » monſieur le duc de Savoie », moyennant quoi il garderait Pignerol & Caſal en pleine ſouveraineté indépendante de l'Empire. Ces poſſeſſions ont été perdues depuis pour la France, comme Brème, Verden, & une partie de la Poméranie ont été enlevés à la Suède. Mais le traité de Veſtphalie, en ce qui concerne la légiſlation de l'Allemagne, a toujours été réputé, & eſt toujours demeuré inviolable.

TABLEAU DE L'ALLEMAGNE, DEPUIS LA PAIX DE VESTPHALIE, JUSQU'À LA MORT DE FERDINAND III.

Ce chaos du gouvernement allemand ne fut donc bien débrouillé qu'après ſept cents ans, à compter du règne de Henri-l'oiſeleur ; & avant le temps de Henri il n'avait pas été un gouvernement. Les prérogatives des rois d'Allemagne ne furent reſtreintes dans des bornes connues, la plupart des droits des électeurs, des princes, de la nobleſſe immédiate & des villes, ne furent fixés & inconteſtables, que par les traités de

Vestphalie. L'Allemagne fut une grande *aristocratie*, à la tête de laquelle était un roi, à-peu-près comme en Angleterre, en Suède, en Pologne, & comme anciennement tous les états fondés par les peuples venus du nord & de l'orient furent gouvernés. La diète tenait lieu de parlement. Les villes impériales y eurent droit de suffrage pour résoudre la paix & la guerre.

Ces villes impériales jouissent de tous les droits régaliens comme les princes d'Allemagne : elles sont états de l'Empire, & non de l'empereur ; elles ne paient pas la moindre imposition, & ne contribuent aux besoins de l'Empire que dans les cas urgens ; leur taxe est réglée par la matricule générale. Si elles avaient le droit de juger en dernier ressort, qu'on appelle *de non appellando*, elles seraient des états absolument souverains ; cependant avec tant de droits elles ont très-peu de puissance, parce qu'elles sont entourées de princes qui en ont beaucoup. Les inconvéniens attachés à un gouvernement si mixte & si compliqué, dans une si grande étendue de pays, ont subsisté ; mais l'état aussi. La multiplicité des souverainetés sert à tenir la balance, jusqu'à ce qu'il se forme, dans le sein de l'Allemagne, une puissance assez grande pour engloutir les autres.

Ce vaste pays, après la paix de Vestphalie, répara insensiblement ses pertes : les campagnes furent cultivées, les villes rebâties ; ce furent-là les plus grands évènemens des années suivantes, dans un corps percé & déchiré de toutes parts, qui se rétablissait des blessures que lui-même s'était faites pendant trente années.

Quand on dit que l'Allemagne fut libre alors, il faut l'entendre des princes & des villes impériales ; car pour les villes médiates, elles sont sujettes des grands vassaux auxquels elles appartiennent : & les habitans

des campagnes forment un état mitoyen entre l'esclave & le sujet, mais plus approchant de l'esclave, surtout en Suabe & en Bohême.

La Hongrie était comme l'Allemagne, respirant à peine après ses guerres intestines & les invasions si fréquentes des Turcs, ayant besoin d'être défendue, repeuplée, policée, mais toujours jalouse de son droit d'élire son souverain, & de conserver sous lui ses priviléges. Quand Ferdinand III fit élire, en 1654, son fils Léopold, âgé de dix-sept ans, roi de Hongrie, on fit signer à sa sérénité (car le mot de majesté n'était pas donné par les Hongrois à qui n'était pas empereur ou roi des Romains), on lui fit signer, dis-je, une capitulation aussi restreignante que celle des empereurs : mais les seigneurs hongrois n'étaient pas aussi puissans que les princes d'Allemagne. Ils n'avaient point les Français & les Suédois pour garants de leurs priviléges; ils étaient plutôt opprimés que soutenus par les Ottomans : c'est pourquoi la Hongrie a été enfin entièrement soumise de nos jours, après de nouvelles guerres intestines.

L'empereur, après la paix de Vestphalie, se trouva paisible possesseur de la Bohême, devenue son patrimoine, de la Hongrie, qu'il regardait aussi comme un héritage, mais que les Hongrois regardaient comme un royaume électif, & de toutes ses provinces jusqu'à l'extrémité du Tirol. Il ne possédait aucun terrain en Italie.

Le nom de saint Empire romain subsista toujours. Il était difficile de définir ce que c'était que l'Allemagne, & ce que c'était que cet Empire. Charles-Quint avait bien prévu que si son fils Philippe II n'était pas sur le trône impérial, si la même tête ne portait pas les couronnes d'Espagne, d'Allemagne,

de Naples, de Milan, il ne resterait guère que ce nom d'Empire. En effet, quand le grand fief de Milan fut, aussi-bien que Naples, entre les mains de la branche espagnole, cette branche se trouva à la fois vassale titulaire de l'Empire & du pape, en protégeant l'un, & en donnant des lois à l'autre. La Toscane, les principales villes d'Italie, s'affermirent dans leur ancienne indépendance des empereurs. Un César qui n'avait pas en Italie un seul domaine, & qui n'était en Allemagne que le chef d'une république de princes & de villes, ne pouvait pas ordonner comme un Charlemagne & un Othon.

On voit, dans tout le cours de cette histoire, deux grands desseins soutenus pendant huit cents années, celui des papes d'empêcher les empereurs de régner dans Rome, & celui des seigneurs allemands de conserver & d'augmenter leurs privilèges.

Ce fut dans cet état que Ferdinand III laissa l'Empire, à sa mort, en 1657, pendant que la maison d'Autriche-espagnole soutenait encore contre la France cette longue guerre qui finit par le traité des Pyrénées, & par le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec Louis XIV.

Tous ces évènemens sont si récens, si connus, écrits par tant d'historiens, qu'on ne répétera pas ici ce qu'on trouve par-tout ailleurs. On finira par se retracer une idée générale de l'Empire depuis ce temps jusqu'à nos jours.

ÉTAT DE L'EMPIRE SOUS LÉOPOLD,

QUARANTE-HUITIÈME EMPEREUR.

On peut d'abord considérer qu'après la mort de Ferdinand III, l'Empire fut prêt de sortir de la maison d'Autriche, mais que les électeurs se crurent enfin obligés de choisir, en 1658, Léopold-Ignace, fils de Ferdinand III. Il n'avait que dix-huit ans : mais le bien de l'état, le voisinage des Turcs, les jalousies particulières, contribuèrent à l'élection d'un prince dont la maison était assez puissante pour soutenir l'Allemagne, & pas assez pour l'asservir. On avait autrefois élu Rodolphe de Habsbourg, parce qu'il n'avait presque point de domaine : l'Empire était continué à sa race, parce qu'elle en avait beaucoup.

Les Turcs, toujours maîtres de Bude, les Français possesseurs de l'Alsace, les Suédois de la Poméranie & de Brême, rendaient nécessaire cette élection; tant l'idée de l'équilibre est naturelle chez les hommes. Dix empereurs de suite dans la maison de Léopold, étaient encore, en sa faveur, autant de sollicitations qui sont toujours écoutées quand on ne croit point la liberté publique en danger.

C'est ainsi que le trône, toujours électif en Pologne, fut toujours héréditaire dans la race des Jagellons.

L'Italie ne pouvait être un objet pour le ministère de Léopold; il n'était plus question de demander une couronne à Rome, encore moins de faire sentir ses droits de suzerains à la branche d'Autriche qui avait Naples & Milan. Mais la France, la Suède, la Turquie, occupèrent toujours les Allemands sous ce règne: ces trois puissances furent l'une après l'autre, ou con-

tenues, ou repoussées, ou vaincues, sans que Léopold tirât l'épée.

Ce prince, le moins guerrier de son temps, attaqua toujours Louis XIV dans les temps les plus florissans de la France ; d'abord après l'invasion de la Hollande, lorsqu'il donna aux Provinces-Unies un secours qu'il n'avait pas donné à sa propre maison dans l'invasion de la Flandre ; ensuite quelques années après la paix de Nimègue, lorsqu'il fit cette fameuse ligue d'Augsbourg contre Louis XIV ; enfin à l'avènement étonnant du petit-fils du roi de France au trône d'Espagne.

Léopold sut dans toutes ces guerres intéresser le corps de l'Allemagne, & les faire déclarer ce qu'on appelle guerres de l'Empire. La première fut assez malheureuse, & l'empereur reçut la loi à la paix de Nimègue. L'intérieur de l'Allemagne ne fut pas saccagé par ces guerres, comme il l'avait été dans celle de trente ans : mais les frontières du côté du Rhin furent maltraitées. Louis XIV eut toujours la supériorité ; cela ne pouvait arriver autrement : des ministres habiles, de très-grands généraux, un royaume dont toutes les parties étaient réunies & toutes les places fortifiées, des armées disciplinées, une artillerie formidable, d'excellens ingénieurs, devaient nécessairement l'emporter sur un pays à qui tout cela manquait. Il est même surprenant que la France ne remportât pas de plus grands avantages contre des armées levées à la hâte, souvent mal payées & mal pourvues, & surtout contre des corps de troupes commandés par des princes qui s'accordaient peu, & qui avaient des intérêts différens. La France, dans cette guerre terminée par la paix de Nimègue, triompha, par la supériorité de son gouvernement, de l'Allemagne, de l'Espagne, de la Hollande réunies, mais mal réunies.

La fortune fut moins inégale dans la seconde guerre, produite par la ligue d'Augsbourg. Louis XIV eut alors contre lui l'Angleterre jointe à l'Allemagne & à l'Espagne. Le duc de Savoie entra dans la ligue. La Suède, si long temps alliée de la France, l'abandonna, & fournit même des troupes contre elle, en qualité de membre de l'Empire. Cependant tout ce que tant d'alliés purent faire, ce fut de se défendre. On ne put même, à la paix de Ryswick, arracher Strasbourg à Louis XIV.

La troisième guerre fut la plus heureuse pour Léopold & pour l'Allemagne, quand le roi de France était plus puissant que jamais, quand il gouvernait l'Espagne sous le nom de son petit-fils, qu'il avait pour lui tous les Pays-Bas Espagnols & la Bavière, que ses armées étaient au milieu de l'Italie & de l'Allemagne. La mémorable bataille d'Hochstet changea tout. Léopold mourut l'année suivante, en 1705, avec l'idée que la France serait bientôt accablée, & que l'Alsace serait réunie à l'Allemagne.

Ce qui servit le mieux Léopold dans tout le cours de son règne, ce fut la grandeur même de Louis XIV.

Cette grandeur se produisit avec tant de faste, avec tant de fierté, qu'elle irrita tous ses voisins, sur-tout les Anglais, plus qu'elle ne les intimida.

On lui imputait l'idée de la monarchie universelle: mais si Léopold avait eu la succession de l'Autriche espagnole, comme il fut long-tems vraisemblable qu'il l'aurait, alors c'était cet empereur qui, maître absolu de la Hongrie dont les bornes étaient reculées, devenu presque tout-puissant en Allemagne, possédant l'Espagne, le domaine direct de la moitié de l'Italie, souverain de la moitié du nouveau monde, & en état de faire valoir les droits ou les prétentions de

l'Empire, ſe ſerait vu en effet aſſez près de cette monarchie univerſelle. On affecta de la craindre dans Louis XIV, lorſqu'il voulut, après la paix de Nimègue, faire dépendre des Trois-Evêchés quelques terres qui relevaient de l'Empire; & on ne la craignit ni dans Léopold ni dans ſes enfans, lorſqu'ils furent près de dominer ſur l'Allemagne, l'Eſpagne & l'Italie. Louis XIV, en effarouchant trop ſes voiſins, fit plus de bien à la maiſon d'Autriche qu'il ne lui avait fait de mal par ſa puiſſance.

DE LA HONGRIE ET DES TURCS, DU TEMPS DE LÉOPOLD.

DANS les guerres que Léopold fit de ſon cabinet à Louis XIV, il ne riſqua jamais rien. L'Allemagne & ſes alliés portaient tout le fardeau, & défendaient ſes pays héréditaires. Mais du côté de la Hongrie & des Turcs, il n'y eut que du trouble & du danger. Les Hongrois étaient les reſtes d'une nation nombreuſe; échappés aux guerres civiles & au ſabre des Ottomans, ils labouraient, les armes à la main, des campagnes arroſées du ſang de leurs pères. Les ſeigneurs de ces cantons malheureux voulaient à la fois défendre leurs privilèges contre l'autorité de leur roi, & leur liberté contre le Turc, qui protégeait la Hongrie & la dévaſtait. Le Turc faiſait préciſément en Hongrie ce que les Suédois & les Français avaient fait en Allemagne; mais il fut plus dangereux, & les Hongrois furent plus malheureux que les Allemands.

Cent mille Turcs marchent juſqu'à Neuhauſel, en 1663. Il eſt vrai qu'ils ſont vaincus, l'année d'après, à Saint-Gothard ſur le Raab, par le fameux Montecuculi. On vante beaucoup cette victoire; mais certainement elle ne fut pas déciſive. Quel fruit d'une

victoire qu'une trève honteuse par laquelle on cède au sultan la Transilvanie, avec tout le terrain de Neuhausel, & on rase jusqu'aux fondemens les citadelles voisines !

Le Turc donna ou plutôt confirma la Transilvanie à Abassi, & dévasta toujours la Hongrie, malgré la trève.

Léopold n'avait alors d'enfans que l'archiduchesse, qui fut depuis électrice de Bavière. Les seigneurs hongrois songent à se donner un roi de leur nation, en cas que Léopold meure.

Leurs projets, leur fermeté à soutenir leurs droits, & enfin leurs complots, coûtent la tête à Serini, à Frangipani, à Nadasti, à Tattenback. Les Impériaux s'emparent des châteaux de tous les amis de ces infortunés. On supprime les dignités de palatin de Hongrie, de juge du royaume, de ban de Croatie ; & le pillage est exercé avec les formes de la justice. Cet excès de sévérité produit d'abord la consternation, & ensuite le désespoir. Emerick Tekeli se met à la tête des mécontens : tout est en combustion dans la haute Hongrie.

Tekeli traite avec la Porte. Alors la cour de Vienne ménage les esprits irrités. Elle rétablit la charge de palatin ; elle confirme tous les privilèges pour lesquels on combattait ; elle promet de rendre les biens confisqués ; mais cette condescendance, qui vient après tant de duretés, ne paraît qu'un piége. Tekeli croit plus gagner à la cour ottomane qu'à celle de Vienne. Il est fait prince de Hongrie par les Turcs, moyennant un tribut de quarante mille sequins. Déjà en 1682, Tekeli, aidé des troupes du bacha de Bude, ravageait la Silésie ; & ce bacha prenait Tokai & Eperies, tandis que le sultan, Mahomet IV, préparait l'armement

le plus formidable que jamais l'empire ottoman ait destiné contre les chrétiens.

Si les Turcs eussent pris ce parti avant la paix de Nimègue, on ne voit pas ce que l'empereur eût pu leur opposer; car après la paix de Nimègue même il opposait peu de forces.

Le grand-visir, Kara Mustapha, traverse la Hongrie avec deux cent cinquante mille hommes d'infanterie, trente mille spahis, une artillerie, un bagage proportionné à cette multitude. Il pousse le duc de Lorraine, Charles V, devant lui. Il met le siége sans résistance devant Vienne.

SIÉGE DE VIENNE, EN 1683, ET SES SUITES.

Ce siége de Vienne doit fixer les regards de la postérité. La ville était devenue, sous dix empereurs consécutifs de la maison d'Autriche, la capitale de l'empire romain en quelque sorte; mais elle n'était ni forte ni grande. Cette capitale prise, il n'y avait jusqu'au Rhin aucune place capable de résistance.

Vienne & ses faubourgs contenaient environ cent mille citoyens, dont les deux tiers habitaient ces faubourgs sans défense. Kara Mustapha s'avançait sur la droite du Danube, suivi de trois cent trente mille hommes, en comptant tout ce qui servait à cet armement formidable. On a prétendu que le dessein de ce grand visir était de prendre Vienne pour lui-même, & d'en faire la capitale d'un nouveau royaume indépendant de son maître. Tekeli, avec ses mécontens de Hongrie, était vers l'autre rive du Danube. Toute la Hongrie était perdue, & Vienne menacée de tous côtés. Le duc Charles de Lorraine n'avait qu'environ vingt-quatre mille combattans à opposer aux Turcs qui précipitaient leur marche. Un petit combat à

Petronel, non loin de Vienne, venait encore de diminuer la faible armée de ce prince.

Le 7 juillet, l'empereur Léopold, l'impératrice sa belle-mère, l'impératrice sa femme, les archiducs, les archiducheſſes, toute leur maiſon, abandonnent Vienne & ſe retirent à Leintz. Les deux tiers des habitans ſuivent la cour en déſordre. On ne voit que des fugitifs, des équipages, des charriots chargés de meubles; & les derniers tombèrent entre les mains des Tartares. La retraite de l'empereur ne porte à Lintz que la terreur & la déſolation. La cour ne s'y croit pas en sûreté. On ſe réfugie de Lintz à Paſſau. La conſternation en augmente dans Vienne; il faut brûler les faubourgs, les maiſons de plaiſance, fortifier en hâte le corps de la place, y faire entrer des munitions de guerre & de bouche. On ne s'était préparé à rien, & les Turcs allaient ouvrir la tranchée. Elle fut en effet ouverte le 16 juillet, au faubourg Saint-Ulric, à cinquante pas de la contreſcarpe.

Le comte de Staremberg, gouverneur de la ville, avait une garniſon dont le fonds était de ſeize mille hommes, mais qui n'en compoſait pas en effet plus de huit mille. On arma les bourgeois qui étaient reſtés dans Vienne: on arma juſqu'à l'univerſité. Les profeſſeurs, les écoliers, montèrent la garde, & ils eurent un médecin pour major.

Pour comble de diſgrace, l'argent manquait, & on eut de la peine à ramaſſer cent mille rixdalers.

Le duc de Lorraine avait en vain tenté de conſerver une communication de ſa petite armée avec la ville; mais il n'avait pu que protéger la retraite de l'empereur. Forcé enfin de ſe retirer par les ponts qu'il avait jetés ſur le Danube, il était loin au ſeptentrion de la ville, tandis que les Turcs, qui l'environnaient,

avançaient leurs tranchées au midi. Il faisait tête aux Hongrois de Tekeli, & défendait la Moravie; mais la Moravie allait tomber avec Vienne au pouvoir des Ottomans. L'empereur pressait les secours de Bavière, de Saxe & des cercles, & sur-tout celui du roi de Pologne, Jean Sobieski, prince long-temps la terreur des Turcs, tandis qu'il avait été général de la couronne, & qu'il devait son trône à ses victoires; mais ces secours ne pouvaient arriver que lentement.

On était déjà au mois de septembre, & il y avait enfin une brèche de six toises au corps de la place. La ville paraissait absolument sans ressource. Elle devait tomber sous les Turcs plus aisément que Constantinople; mais ce n'était pas un Mahomet II qui l'assiégeait. Le mépris brutal du grand-visir pour les chrétiens, son inactivité, sa mollesse, firent languir le siége.

Son parc, c'est-à-dire l'enclos de ses tentes, était aussi grand que la ville assiégée. Il y avait des bains, des jardins, des fontaines; on y voyait par-tout l'excès du luxe, avant-coureur de la ruine.

Enfin, Jean Sobieski, ayant passé le Danube, quelques lieues au-dessus de Vienne; les troupes de Saxe, de Bavière & des cercles étant arrivées, on fit, du haut de la montagne de Calemberg, des signaux aux assiégés. Tout commençait à leur manquer, & il ne leur restait plus que leur courage.

Les armées impériale & polonaise descendirent du haut de cette montagne de Calemberg, dont le grand-visir avait négligé de s'emparer; elles s'y étendirent en formant un vaste amphithéâtre. Le roi de Pologne occupait la droite, à la tête d'environ douze mille gens-d'armes, & de trois à quatre mille hommes de pied. Le prince Alexandre son fils, était auprès de lui. L'infanterie de l'empereur & de l'électeur de Saxe

marchait à la gauche. Le duc Charles de Lorraine commandait les Impériaux. Les troupes de Bavière montaient à dix mille hommes ; celles de Saxe à-peu-près au même nombre.

Jamais on ne vit plus de grands princes que dans cette journée. L'électeur de Saxe, Jean George III, était à la tête de ses Saxons. Les Bavarois n'étaient point conduits par l'électeur Marie-Emmanuel, leur duc. Ce jeune prince voulut servir comme volontaire auprès du duc de Lorraine. Il avait reçu de l'empereur une épée enrichie de diamans ; & lorsque Léopold revint dans Vienne, après sa délivrance, le jeune électeur, le saluant avec cette même épée, lui fit voir à quel usage il employait ses présens. C'est le même électeur qui fut mis depuis au ban de l'Empire.

Le prince de Saxe-Lavembourg, de l'ancienne & malheureuse maison d'Ascanie, menait la cavalerie impériale ; le prince Herman de Bâle, l'infanterie ; les troupes de Franconie, au nombre d'environ sept mille, marchaient sous le prince de Valdeck.

On distinguait, parmi les volontaires, trois princes de la maison d'Anhalt, deux de Hanovre, trois de la maison de Saxe, deux de Neubourg, deux de Virtemberg, tandis qu'un troisième se signalait dans la ville, deux de Holstein, un prince de Hesse-Cassel, un prince de Hohenzollern : il n'y manquait que l'empereur.

Cette armé montait à soixante & quatre mille combattans. Celle du grand-visir était supérieure de plus du double ; ainsi cette bataille peut être comptée parmi celles qui font voir que le petit nombre l'a presque toujours emporté sur le grand, peut-être parce qu'il y a trop de confusion dans les armées immenses, & plus d'ordre dans les autres.

Ce fut le 12 ſeptembre que ſe donna cette bataille, ſi c'en eſt une, & que Vienne fut délivrée. Le grand-viſir laiſſa vingt mille hommes dans les tranchées, & fit donner un aſſaut à la place, dans le temps même qu'il marchait contre l'armée chrétienne. Ce dernier aſſaut pouvait réuſſir contre des aſſiégés qui commençaient à manquer de poudre, & dont les canons étaient démontés, mais la vue du ſecours ranima leurs forces. Cependant le roi de Pologne, ayant harangué ſes troupes de rang en rang, marchait d'un côté contre l'armée ottomane, & le duc de Lorraine de l'autre. Jamais journée ne fut moins meurtrière & plus déciſive. Deux poſtes pris ſur les Turcs décidèrent de la victoire. Les chrétiens ne perdirent pas plus de deux cents hommes. Les Ottomans en perdirent à peine mille : c'était ſur la fin du jour. La terreur ſe mit pendant la nuit dans le camp du viſir. Il ſe retira précipitamment avec toute ſon armée. Cet aveuglement, qui ſuccédait à une longue ſécurité, fut ſi prodigieux qu'ils abandonnèrent leurs tentes, leurs bagages, & juſqu'au grand étendard de Mahomet. Il n'y eut, dans cette grande journée, de faute comparable à celle du viſir, que celle de ne le point pourſuivre.

Le roi de Pologne envoya l'étendard de Mahomet au pape. Les Allemands & les Polonais s'enrichirent des dépouilles des Turcs. Le roi de Pologne écrivit à la reine ſa femme, qui était une françaiſe, fille du marquis d'Arquien, que le grand-viſir l'avait fait ſon héritier, & qu'il avait trouvé dans ſes tentes la valeur de pluſieurs millions de ducats. On connaît aſſez cette lettre, dans laquelle il lui dit : « Vous ne direz pas » de moi ce que diſent les femmes tartares, quand » elles voient rentrer leurs maris les mains vides : » Vous n'êtes pas un homme, puiſque vous revenez » ſans butin ».

Le lendemain, 13 ſeptembre, le roi, Jean Sobieski, fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, & l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut ſuivie d'un ſermon, dont le prédicateur prit pour texte : « Il fut un homme » envoyé de Dieu, nommé Jean ».

Toute la ville s'empreſſait de venir rendre grace à ce roi, & de baiſer les mains de ſon libérateur, comme il le raconte lui-même. L'empereur arriva le 14 au milieu des acclamations qui n'étaient pas pour lui. Il vit le roi de Pologne hors des murs, & il y eut de la difficulté pour le cérémonial, dans un temps où la reconnaiſſance devait l'emporter ſur les formalités.

Cette gloire & ce bonheur de Jean Sobieski furent bientôt ſur le point d'être éclipſés par un déſaſtre qu'on ne devait pas attendre après une victoire ſi facile. Il s'agiſſait de ſoumettre la Hongrie & de marcher à Gran, qui eſt la même ville que Strigonie. Pour aller à Gran, il fallait paſſer par Barcam, où un bacha avait un corps de troupes conſidérable. Le roi de Pologne s'avançait de ce côté avec ſes gens-d'armes, & ne voulut point attendre le duc de Lorraine qui le ſuivait. Les Turcs tombent, auprès de Barcam, ſur les troupes polonaiſes, les chargent en flanc, leur tuent deux mille hommes ; le vainqueur des Ottomans eſt obligé de fuir ; il eſt pourſuivi, il échappe à peine en laiſſant ſon manteau à un turc qui l'avait déjà joint. Le duc Charles arriva enfin au ſecours des Polonais ; & après avoir eu la gloire de ſeconder Jean Sobieski dans la délivrance de Vienne, il eut celle de le délivrer lui-même.

Bientôt la Hongrie, des deux côtés du Danube juſqu'à Strigonie, retombe ſous le pouvoir de l'empereur. On prend Strigonie : elle avait appartenu aux Turcs près de cent cinquante années ; enfin on tente

deux fois le siége de Bude, & on le prend d'assaut en 1686 : ce ne fut depuis qu'un enchaînement de victoires. Le duc de Lorraine défait, avec l'électeur de Bavière, les Ottomans dans les mêmes plaines de Mohatz, où Louis II, roi de Hongrie, avait péri, lorsqu'en 1526, Soliman II, vainqueur des chrétiens, couvrit ces plaines de vingt-cinq mille morts.

Les divisions, les séditions de Constantinople, les révoltes des armées ottomanes combattaient encore pour l'heureux & tranquille Léopold. Le soulèvement des janissaires, la déposition de Mahomet IV, l'imbécille Soliman III, placé sur le trône après une prison de quarante années, les troupes ottomanes mal payées, découragées, fuyant devant un petit nombre d'Allemands, tout favorisa Léopold. Un empereur guerrier, secondé des Polonais victorieux, eût pu aller assiéger Constantinople, après avoir été sur le point de perdre Vienne.

Léopold jugea plus à propos de se venger sur les Hongrois de la crainte que les Turcs lui avaient donnée. Ses ministres prétendaient qu'on ne pouvait contenir la puissance ottomane, si la Hongrie n'était pas réunie sous un pouvoir absolu. Cependant on avait chassé les Turcs devant Vienne, avec les troupes de Saxe, de Bavière, de Lorraine, & des autres princes allemands qui n'étaient pas sous un joug despotique; on avait sur-tout vaincu avec les secours des Polonais alliés. Les Hongrois auraient donc pu servir l'empereur comme les Allemands le servaient, en demeurant libres comme les Allemands; mais il y avait trop de factions en Hongrie; les Turcs n'étaient pas hommes à faire des traités de Vestphalie en faveur de ce royaume, & n'étaient alors en état ni d'opprimer les Hongrois, ni de les secourir.

Il n'y eut d'autre congrès entre les mécontens de Hongrie & l'empereur, qu'un échafaud ; on l'éleva dans la place publique d'Eperies, au mois de mars 1687, & il y resta jusqu'à la fin de l'année.

Les bourreaux furent lassés à immoler les victimes qu'on leur abandonnait sans beaucoup de choix, si l'on en croit plusieurs historiens contemporains. Il n'y a point d'exemple dans l'antiquité d'un massacre si long & si terrible : il y a eu des sévérités égales, mais aucune n'a duré si long-temps. L'humanité ne frémit pas du nombre d'hommes qui périssent dans tant de batailles : on y est accoutumé ; ils meurent les armes à la main & vengés ; mais voir pendant neuf mois ses compatriotes traînés juridiquement à une boucherie toujours ouverte, c'était un spectacle qui soulevait la nature, & dont l'atrocité remplit encore aujourd'hui les esprits d'horreur.

Ce qu'il y a de plus affreux pour les peuples, c'est que quelquefois ces cruautés réussissent ; & le succès encourage à traiter les hommes comme des bêtes farouches.

La Hongrie fut soumise, le Turc deux fois repoussé, la Transilvanie conquise, occupée par les Impériaux. Enfin, tandis que l'échafaud d'Eperies subsistait encore, on convoqua les principaux de la noblesse de Hongrie à Vienne, qui déclarèrent au nom de la nation la couronne héréditaire ; ensuite les états assemblés à Presbourg en portèrent le décret, & on couronna Joseph, à l'âge de neuf ans, roi héréditaire de Hongrie.

Léopold alors fut le plus puissant empereur depuis Charles-Quint ; un concours de circonstances heureuses le met en état de soutenir à la fois la guerre contre la France jusqu'à la paix de Ryswick, & contre

la Turquie jufqu'à la paix de Carlovitz, conclue en 1699. Ces deux paix lui furent avantageufes; il négocia avec Louis XIV, à Ryfvick, fur un pied d'égalité qu'on n'attendait pas après la paix de Nimègue; & il traita avec le Turc en vainqueur. Ces fuccès donnèrent à Léopold, dans les diètes d'Allemagne, une fupériorité qui n'ôta pas la liberté des fuffrages, mais qui les rendit toujours dépendans de l'empereur.

DE L'EMPIRE ROMAIN SOUS LÉOPOLD.

Ce fut encore fous ce règne que l'Allemagne renoua la chaîne dont elle tenait autrefois l'Italie : car dans la guerre terminée à Ryfvick, lorfque Léopold ligué avec le duc de Savoie, ainfi qu'avec tant de princes contre la France, envoya des troupes vers le Pô, il exigea des contributions de tout ce qui n'appartenait pas à l'Efpagne. Les états de Tofcane, de Venife en terre ferme, de Gênes, du pape même, payèrent plus de trois cent mille piftoles. Quand il fallut, au commencement du fiècle, difputer les provinces de la monarchie d'Efpagne au petit-fils de Louis XIV, Léopold exerça l'autorité impériale, en profcrivant le duc de Mantoue, en donnant le Montferrat mantouan au duc de Savoie. Ce fut encore en qualité d'empereur romain qu'il donna le titre de roi à l'électeur de Brandebourg : car les nations ne font pas convenues que le roi d'Allemagne faffe des rois; mais un ancien ufage a voulu que des princes reçuffent le titre de roi de celui que ce même ufage appelait le fucceffeur des Céfars.

Ainfi le chef de l'Allemagne, ayant ce nom, donnait des noms; & Léopold fit un roi fans confulter les trois colléges. Mais quand il créa un neuvième électorat en faveur du duc de Hanovre, il créa cette

dignité allemande avec le suffrage de quatre électeurs, en qualité de chef de l'Allemagne ; encore ne put-il le faire admettre dans le collége des électeurs, où le duc de Hanovre n'obtint séance qu'après la mort de Léopold.

Il est vrai que dans toutes les capitulations on appelle l'Allemagne l'*Empire ;* mais c'est un abus des mots autorisé dès long-temps. Les empereurs jurent dans leurs capitulations « de ne faire entrer aucunes » troupes dans l'Empire sans le consentement des » électeurs, princes & états » : mais il est clair qu'ils entendent alors par ce mot Empire, l'Allemagne & non Milan & Mantoue ; car l'empereur envoie des troupes à Milan sans consulter personne. L'Allemagne est appelée l'Empire, comme siége de l'Empire romain : étrange révolution dont Auguste ne se doutait pas. Un seigneur italien s'adresse sans difficulté à la diète de Ratisbonne : il s'adresse aux électeurs de Saxe, de Bavière & du Palatinat pendant la vacance du trône ; il en obtient des titres & des terres quand personne ne s'y oppose. Le pape, à la vérité, ne demande point à la diète la confirmation de son élection, mais le duc de Mantoue lui présenta requête quand Léopold l'eut mis au ban de l'Empire, en 1700. Cet Empire est donc le droit du plus fort, le droit de l'opinion, fondé sur les heureuses incursions que Charlemagne & Othon-le-grand firent dans l'Italie.

La diète de Ratisbonne est devenue perpétuelle sous ce même Léopold, depuis 1664 : il semble qu'elle devrait en avoir plus de puissance, mais c'est précisément ce qui l'a énervée. Les princes, qui composaient autrefois ces célèbres assemblées, n'y viennent pas plus que les électeurs n'assistent au sacre. Ils ont à la diète des députés ; & tel député agit pour deux ou

trois

trois princes. Les grandes affaires ou ne s'y traitent plus, ou languiſſent : & l'Allemagne eſt en ſecret diviſée ſous l'apparence de l'union.

DE L'ALLEMAGNE DU TEMPS DE JOSEPH I ET DE CHARLES VI.

L'EMPEREUR Joſeph I avait été élu roi des Romains, à l'âge de douze ans, par tous les électeurs, en 1690; preuve évidente de l'autorité de Léopold ſon père; preuve de la ſécurité où les électeurs étaient ſur tous leurs droits, qu'ils n'auraient pas voulu ſacrifier; preuve du concert de tous les états d'Allemagne avec ſon chef, que la puiſſance de Louis XIV réuniſſait plus que jamais.

Il ſigna dans ſa capitulation qu'il obſerverait les traités de Veſtphalie, « excepté dans ce qui concer» nait l'avantage de la France ».

Le règne de Joſeph I fut encore plus heureux que celui de Léopold; l'argent des Anglais & des Hollandais, les victoires du prince Eugène & du duc de Marlborough le rendirent par-tout victorieux, & ce bonheur le rendit preſque abſolu. Il commença, en 1706, par mettre, de ſon autorité, au ban de l'Empire les électeurs de Bavière & de Cologne, partiſans de la France, & s'empara de leurs états. Voici la ſentence que porta la chambre impériale de Vienne au nom de l'empereur, malgré les lois de l'Empire.

« Nous déclarons que Maximilien, juſqu'à préſent
» électeur & duc de Bavière... a encouru de fait le
» ban & le reban de nous & du ſaint Empire romain,
» ainſi que toutes les peines qui ſont attachées de droit
» & par l'uſage à de ſemblables déclarations & pu-
» blications, ou qui en ſont la conſéquence : Nous le
» dépoſons, le déclarons & dénonçons dépoſé, privé

» & déchu des graces, priviléges, droits régaliens, » dignités, titres, ſcels, propriétés, expectatives, » états, poſſeſſions, vaſſaux & ſujets, tels qu'ils ſoient, » qu'il tient de nous & de l'Empire : Nous abandon- » nons auſſi le corps dudit Maximilien, ci-devant » électeur de Bavière, à tous & à un chacun, de ma- » nière qu'étant privé, de notre part & de celle de » l'Empire, de toute paix & de toute protection, & » ayant été mis, ou plutôt s'étant mis par ſon propre » fait, dans un état où il ne devait avoir ni paix ni » sûreté, un chacun pourra tout entreprendre contre » lui, impunément & ſans forfaire.... Défendons » auſſi à tous & à un chacun, dans l'Empire, d'avoir » avec lui aucun commerce, de lui donner l'hoſpita- » lité ni prêter ſecours ou protection, &c. ».

Les électeurs réclamèrent contre cet acte de deſpotiſme; on les appaiſa en leur promettant de le faire ratifier à la diète de Ratisbonne; & leur haine contre Louis XIV l'emporta ſur la conſidération de leurs propres intérêts. Joſeph I donna le haut Palatinat à la branche palatine qui l'avait perdu ſous Ferdinand II, & qui le rendit enſuite à la branche de Bavière, à la paix de Raſtadt & de Bade.

Il agit véritablement en empereur romain dans l'Italie; il confiſqua tout le Mantouan à ſon profit, prit d'abord pour lui le Milanais, qu'il donna enſuite à ſon frère l'archiduc, mais dont il garda les places & les revenus, en démembrant de ce pays Alexandrie, Valenza, la Lomeline, en faveur du duc de Savoie, auquel il donna encore l'inveſtiture du Montferrat pour le retenir dans ſes intérêts. Il dépouilla le duc de la Mirandole, & fit préſent de ſon état au duc de Modène; Charles-Quint n'avait pas été plus ſouverain en Italie. Le pape Clément XI fut auſſi alarmé

que l'avait été Clément VII. Joſeph I allait lui ôter le duché de Ferrare, pour le rendre à la maiſon de Modène, que les papes en avaient privée.

Ses armées, maîtreſſes de Naples au nom de l'archiduc ſon frère, & maîtreſſes en ſon propre nom du Bolonais, du Ferrarois, d'une partie de la Romagne, menaçaient déjà Rome. C'était l'intérêt du pape qu'il y eût une balance en Italie; mais la victoire avait briſé cette balance. On faiſait ſommer tous les princes, tous les poſſeſſeurs des fiefs de produire leurs titres.

On ne donna que quinze jours au duc de Parme, qui relevait alors du ſaint-ſiége, pour faire hommage à l'empereur. On diſtribuait dans Rome un manifeſte qui attaquait la puiſſance temporelle du pape, & qui annullait toutes les donations des empereurs, faites ſans l'intervention de l'Empire. Il eſt vrai que, ſi par ce manifeſte on ſoumettait le pape à l'empereur, on y faiſait dépendre auſſi les décrets impériaux du corps germanique: mais on ſe ſert dans un temps des armes qu'on rejette dans un autre: & il ne s'agiſſait que de dominer en Italie à quelque titre & à quelque prix que ce fût.

Tous les princes étaient conſternés. On ne ſe ſerait pas attendu que trente-quatre cardinaux euſſent eu alors la hardieſſe & la généroſité de faire ce que ni Veniſe, ni Florence, ni Gênes, ni Parme, n'oſaient entreprendre. Ils levèrent une petite armée à leurs dépens; l'un donna cent mille écus, l'autre quatre-vingt mille; celui-ci cent chevaux, cet autre cinquante fantaſſins; les payſans furent armés: mais tout le fruit de cette entrepriſe fut de ſe ſoumettre, les armes à la main, aux conditions que preſcrivit Joſeph. Le pape fut obligé de congédier ſon armée, de ne conſerver que cinq mille hommes dans tout l'état eccléſ-

ſiaſtique, de nourrir les troupes impériales, de leur abandonner Comachio, & de reconnaître l'archiduc Charles pour roi d'Eſpagne. Amis & ennemis, tout reſſentit le pouvoir de Joſeph ; il ôte, en 1709, le Vigevanaſc & les fiefs de Langhes au duc de Savoie ; & cependant ce prince n'oſe quitter ſon parti.

Joſeph I meurt à trente-trois ans, en 1711, dans le cours de ſes proſpérités.

Charles VI, ſon frère, ſe trouve maître de preſque toute la Hongrie ſoumiſe, des états héréditaires d'Allemagne floriſſans, du Milanais, du Mantouan, de Naples & Sicile, de neuf provinces des Pays-Bas ; & ſi on avait écouté, en 1709, les propoſitions de la France alors accablée, ce même Charles VI aurait eu encore l'Eſpagne & le nouveau monde. C'était alors qu'il n'y aurait point eu de balance en Europe. Les Anglais, qui avaient combattu uniquement pour cette balance, murmurèrent contre la reine Anne, qui la rétablit par la paix d'Utrecht ; tant la haine contre Louis XIV prévalait ſur les intérêts réels. Charles VI reſta encore le plus puiſſant prince de l'Europe, après ſa paix particulière de Bade & de Raſtadt.

Mais quelque puiſſant qu'il fût quand il prit poſſeſſion de l'Empire, le corps germanique ſoutint plus que jamais ſes droits, il les augmenta même. La capitulation de Charles VI porte qu'aucun prince, aucun état de l'Allemagne ne pourra être mis au ban de l'Empire que par un jugement des trois collèges, &c. On rappele encore dans cette capitulation les traités de Veſtphalie, regardés toujours comme une loi fondamentale.

L'Allemagne fut tranquille & floriſſante ſous ce dernier empereur de la maiſon d'Autriche : car la guerre de 1716 contre les Turcs, ne ſe fit que ſur les

frontières de l'empire ottoman, & rien ne fut plus glorieux.

Le prince Eugène y accrut encore cette grande réputation qu'il s'était acquise en Italie, en Flandre, en Allemagne. La victoire de Petervaradin, la prise de Temeswar, signalèrent la campagne de 1716, & la suivante eut des succès encore plus étonnans : car le prince Eugène, en assiégeant Belgrade, se trouva lui-même assiégé dans son camp par cent cinquante mille Turcs. Il était dans la même situation où fut César, au siége d'Alexie, & où le czar Pierre s'était trouvé, au bord du Pruth. Il n'imita point l'empereur russe, qui mendia la paix. Il fit comme César; il battit ses nombreux ennemis, & prit la ville. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où l'on parlait de lui faire son procès, pour avoir hasardé l'état qu'il avait sauvé, & dont il avait reculé les bornes. Une paix avantageuse fut le fruit de ces victoires. Le système de l'Allemagne ne fut dérangé ni par cette guerre, ni par cette paix, qui augmentaient les états de l'empereur : au contraire, la constitution germanique s'affermissait. Les disgraces du roi de Suède, Charles XII, acrurent les domaines des électeurs de Brandebourg & de Hanovre. Le corps de l'Allemagne en devenait plus considérable.

Les traités de Vestphalie reçurent, à la vérité, une atteinte dans ces acquisitions; mais on conserva tous les droits acquis aux états d'Allemagne par ces traités, en enlevant les provinces aux Suédois, à qui on devait en partie ces droits même dont on jouissait. Les trois religions établies dans l'Allemagne s'y maintinrent paisiblement à l'ombre de leurs priviléges, & les petits différens inévitables n'y causèrent point de troubles civils.

Il faut sur-tout observer que l'Allemagne changea

entièrement de face du temps de Léopold, de Joſeph I & de Charles VI. Les mœurs auparavant étaient rudes, la vie dure, les beaux arts preſque ignorés, la magnificence commode inconnue, preſque pas une ville agréablement bâtie, aucune maiſon d'une architecture régulière & noble, point de jardins, point de manufactures de choſes précieuſes & de goût. Les provinces du nord étaient entièrement agreſtes. La guerre de trente ans les avait ruinées. L'Allemagne en ſoixante années de temps a été plus différente d'elle-même, qu'elle ne le fut depuis Othon juſqu'à Léopold.

Charles VI fut conſtamment heureux juſqu'en 1734.

Les célèbres victoires du prince Eugène ſur les Turcs, à Temeſvar & à Belgrade, avaient reculé les frontières de la Hongrie. L'empereur dominait dans l'Italie. Il y poſſédait le domaine direct de Naples & Sicile, du Milanais, du Mantouan. Le domaine impérial & ſuprême de la Toſcane, de Parme & Plaiſance, ſi long-temps conteſté, lui était confirmé par l'inveſtiture même qu'il donna de ces états à dom Carlos, fils de Philippe V, qui par-là devenait ſon vaſſal. Les droits de l'Empire exercés en Italie par Léopold & par Joſeph I, étaient donc encore en vigueur; & certainement, ſi un empereur avait conſervé en Italie tant d'états, tant de droits avec tant de prétentions, ce combat de ſept cent années de la liberté italique contre la domination allemande pouvait aiſément finir par l'aſſerviſſement.

Ces proſpérités eurent un terme par l'exercice même que Charles VI fit de ſon crédit dans l'Europe, en procurant, conjointement avec la Ruſſie, le trône de Pologne à Auguſte III, électeur de Saxe.

Ce fut une ſingulière révolution que celle qui lui

fit perdre pour jamais Naples & Sicile, & qui enrichit encore le roi de Sardaigne à ses dépens, pour avoir contribué à donner un roi aux Polonais. Rien ne montre mieux quelle fatalité enchaîne tous les évènemens, & se joue de la prévoyance des hommes. Son bonheur l'avait deux fois rendu victorieux de cent cinquante mille Turcs; & Naples & Sicile lui furent enlevés par dix mille Espagnols, en une seule campagne. Aurait-on imaginé, en 1700, que Stanislas, palatin de Posnanie, serait fait roi de Pologne par Charles XII; qu'ayant perdu la Pologne il deviendrait duc de Lorraine, & que, pour cette raison là même, la maison de Lorraine aurait la Toscane? Si on réfléchit à tous les évènemens qui ont troublé & changé les états, on trouvera que presque rien n'est arrivé de ce que les peuples attendaient, & de ce que les politiques avaient préparé.

Les dernières années de Charles VI furent encore plus malheureuses; il crut que le prince Eugène ayant défait les Turcs avec des armées allemandes inférieures, il les vaincrait à plus forte raison quand l'empire ottoman serait attaqué à la fois par les Allemands & par les Russes: mais il n'avait plus le prince Eugène; & tandis que les armées de la czarine Anne prenaient la Crimée, entraient dans la Valachie, & se proposaient de pénétrer à Andrinople, les Allemands furent vaincus. Une paix dommageable suivit leur défaite. Belgrade, Temesvar, Orsova, tout le pays entre le Danube & la Save demeura aux Ottomans; le fruit des conquêtes du prince Eugène fut perdu, & l'empereur n'eut que la ressource cruelle de mettre en prison les généraux malheureux, de faire couper la tête à des officiers qui avaient rendu des villes, & de punir ceux qui se hâtèrent de faire, suivant ses ordres, une paix nécessaire.

Il mourut bientôt après. Les révolutions qui suivirent la mort sont du ressort d'une autre histoire; & ces plaies qui saignent encore, sont trop récentes pour les découvrir.

Un lecteur philosophe, après avoir parcouru cette longue suite d'empereurs, pourra faire réflexion qu'il n'y a eu que Fréderic III qui ait passé soixante & quinze ans; comme parmi les rois de France, il n'y a eu que le seul Louis XIV. On voit, au contraire, un très-grand nombre de papes dont la carrière a été au-delà de quatre-vingts années. Ce n'est pas qu'en général, les lois de la nature accordent une vie plus longue en Italie qu'en Allemagne & en France; mais c'est qu'en général, les pontifes ont mené une vie plus sobre que les rois, qu'ils commencent plus tard à régner, & qu'il y a plus de papes que d'empereurs & de rois de France.

La durée des règnes de tous les empereurs qui ont passé en revue sert à confirmer la règle qu'a donné Newton, pour réformer l'ancienne chronologie. Il veut que les générations des anciens souverains se comptent à vingt & un ans environ, l'une portant l'autre. En effet les cinquante empereurs, depuis Charlemagne jusqu'à Charles VI, composent une période de près de mille années; ce qui donne à chacun d'eux vingt ans de règne. On peut même réduire encore beaucoup cette règle de Newton, dans les états sujets à des révolutions fréquentes. Sans remonter plus haut que l'empire romain, on trouvera environ quatre-vingt-dix règnes, depuis César jusqu'à Augustule, dans l'espace de cinq cents années.

Une autre réflexion importante qui se présente, c'est que de tous ces empereurs on n'en voit presque pas un, depuis Charlemagne, dont on puisse dire

qu'il a été heureux. Charles-Quint eſt celui dont l'éclat fait diſparaître tous les autres devant lui; mais, laſſé des ſecouſſes continuelles de ſa vie, & fatigué des tourmens d'une adminiſtration ſi épineuſe, plus encore que détrompé du néant des grandeurs, il alla cacher dans une retraite une vieilleſſe prématurée.

Nous avons vu depuis peu un empereur, plein de qualités reſpectables, eſſuyer les plus violens revers de la fortune, tandis que la nature le conduiſait au tombeau par des maladies cruelles, au milieu de ſa carrière.

Cette hiſtoire n'eſt donc preſque autre choſe qu'une vaſte ſcène de faibleſſes, de fautes, de crimes, d'infortunes, parmi leſquels on voit quelques vertus & quelques ſuccès, comme on voit des vallées fertiles dans une longue chaîne de rochers & de précipices; & il en eſt ainſi des autres hiſtoires.

ROIS DE BOHÊME,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIÈME SIÈCLE.

OTTOCARE, fils du roi Venceslas-le-borgne, tué en 1280, dans la bataille contre l'empereur Rodolphe.

VENCESLAS-LE-VIEUX, est mis, après la mort de son père, sous la tutelle d'Othon de Brandebourg; mort en 1305.

VENCESLAS-LE-JEUNE, mort de débauche, un an après la mort de son père.

HENRI, duc de Carinthie, comte de Tirol, beau-frère de Venceslas-le-jeune, dépouillé deux fois de son royaume; la première, par Rodolphe d'Autriche, fils d'Albert I; la seconde, par Jean de Luxembourg, fils de l'empereur Henri VII.

JEAN de Luxembourg, maître de la Bohême, de la Silésie & de la Lusace; tué en France, à la bataille de Créci, en 1346.

L'empereur CHARLES IV.

L'empereur VENCESLAS.

L'empereur SIGISMOND.

L'empereur ALBERT d'Autriche.

LADISLAS-LE-POSTHUME, fils de l'empereur Albert d'Autriche; mort en 1457, dans le temps que Magdelène, fille du roi de France Charles VII, passait en Allemagne pour l'épouser.

GEORGE PODIBRAD, vaincu par Mathias de Hongrie; mort en 1471.

LADISLAS de Pologne, roi de Bohême & de Hongrie; mort en 1516.

LOUIS, fils de Ladislas, aussi roi de Bohême & de Hongrie, tué à l'âge de vingt ans, en combattant contre les Turcs.

L'empereur FERDINAND I, & depuis lui, les empereurs de la maison d'Autriche.

ÉLECTEURS.

ÉLECTEURS DE MAYENCE,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIÈME SIÈCLE.

VERNIER, comte de Falkenſtein, celui qui ſoutint le plus ſes prétentions ſur la ville d'Erfort; mort en 1284.

HENRI KENODERER, moine franciſcain, confeſſeur de l'empereur Rodolphe; mort en 1288.

GERARD, baron d'Eppenſtein, qui combattit à la bataille où Adolphe de Naſſau fut tué; mort en 1305.

PIERRE AICHSPALT, bourgeois de Trèves, médecin de Henri de Luxembourg, & qui guérit le pape Clément V d'une maladie jugée mortelle; mort en 1320.

MATHIAS, comte de Burgeck; mort en 1328.

BAUDOUIN, frère de l'empereur Henri de Luxembourg, eut Trèves & Maïence pendant trois ans; c'eſt un exemple unique.

HENRI, comte de Virnebourg, excommunié par Clément V, ſe ſoutient par la guerre; mort en 1353.

GERLACH de Naſſau; mort en 1371.

JEAN de Luxembourg, comte de Saint-Paul; mort en 1373.

ADOLPHE de Naſſau, à qui Charles IV donna la petite ville d'Hœhſt; mort en 1390.

CONRAD de Vinsberg; il fit brûler des Vaudois; mort en 1396.

JEAN de Naſſau; c'eſt celui qui dépoſa l'empereur Venceſlas: mort en 1419.

CONRAD, comte de Rens, battu par le landgrave de Heſſe; mort en 1431.

THÉODORE d'Urback: il aurait dû contribuer à protéger l'imprimerie inventée de ſon temps, à Maïence; mort en 1459.

DITRICH, comte d'Iſembourg, & un ADOLPHE de Naſſau, ſe diſputent long-temps l'archevêché à main armée. Iſembourg cède l'électorat à ſon compétiteur Naſſau, en 1463.

ADOLPHE de Naſſau ; mort en 1475.

DITRICH remonte ſur le ſiége électoral, bâtit le château de Maïence ; mort en 1482.

ALBERT de Saxe ; mort en 1484.

BERTOLD de Hanneberg, principal auteur de la ligue de Suabe, grand réformateur des couvens de religieuſes ; mort en 1504. Gualtiéri prétend fauſſement qu'il mourut d'une maladie peu convenable à un archevêque.

JACQUES de Libenſtein ; mort en 1508.

URIEL de Gueminguen ; mort en 1514.

ALBERT de Brandebourg, fils de l'électeur Jean, archevêque de Maïence, de Magdebourg & d'Halberſtad à la fois, voulut bien encore être cardinal ; mort en 1545.

SÉBASTIEN de Hauenſtein, docteur ès lois. De ſon temps, un prince de Brandebourg brûla Maïence ; mort en 1555.

DANIEL BRENDEL de Hombourg ; il laiſſa de lui une mémoire chère & reſpectée ; mort en 1582.

VOLFGANG de Dalbourg : il ſe priva de gibier, parce que la chaſſe faiſait tort aux campagnes de ſes ſujets ; mort en 1601.

JEAN-ADAM de Bicken ; il aſſiſta en France à la diſpute du cardinal du Perron & de Mornai : mort en 1604.

JEAN SCHVEIGHARD de Cronberg, long-temps perſécuté par le prince de Brunſvick, *l'ami de Dieu, & l'ennemi des prêtres ;* délivré par les armes de Tilli ; mort en 1626.

GEORGE-FRÉDERIC de Greiffenclau, principal auteur du fameux édit de la reſtitution des bénéfices, qui cauſa la guerre de trente ans ; mort en 1629.

ANSELME-CASIMIR VAMBOLD d'Umſtad, chaſſé par les Suédois ; mort en 1647.

JEAN-PHILIPPE de Schœnborn, remit la ville d'Erfort ſous ſa puiſſance, par le ſecours des armes françaiſes & des diplomes de l'empereur Léopold ; mort en 1673.

LOTHAIRE-FRÉDERIC de Metternich, obligé de céder des terres à l'électeur palatin ; mort en 1675.

DAMIEN HARTARD von der Leyen ; il fit bâtir le palais de Maïence : mort en 1678.

CHARLES-HENRI de Metternich ; mort en 1689.

ANSELME-FRANÇOIS d'Ingelheim. Les Français s'emparèrent de sa ville ; mort en 1695.

LOTHAIRE-FRANÇOIS de Schœnborn, coadjuteur en 1694, estimé de tous ses contemporains ; mort en 1729.

FRANÇOIS-LOUIS, comte palatin ; mort en 1732.

PHILIPPE-CHARLES d'Eltz ; mort en 1743.

JEAN-FRÉDERIC-CHARLES, comte d'Ostein.

ÉLECTEURS DE COLOGNE.

ENGELBERG, comte de Falckenstein, bon soldat & malheureux archevêque, pris en guerre par les habitans de Cologne ; mort vers l'an 1274.

SIFROI, comte de Vesterbuch, non moins soldat & plus malheureux que son prédécesseur, prisonnier de guerre pendant sept ans ; mort en 1298.

VICKBOLD de Holt, autre guerrier, mais plus heureux ; mort en 1305.

HENRI, comte de Vinnanbuch, dispute l'électorat contre deux compétiteurs, & l'emporte ; mort en 1338.

VALRAME, comte de Juliers, prince pacifique ; mort en 1352.

GUILL de Geneppe, qui amassa & laissa de grands trésors ; mort en 1362.

JEAN de Virnenbourg, força le chapitre à l'élire, & dissipa tout l'argent de son prédécesseur ; mort en 1363.

ADOLPHE, comte de la Marche, résigne l'archevêché en 1364, se fait comte de Clèves, & a des enfans.

ENGHELBERG, comte de la Marche.

CONON de Falckenstein, coadjuteur du précédent, & en même temps archevêque de Trèves, gouverne Cologne pendant trois ans, & est obligé de résigner Cologne en 1370. On apporta à Cologne, sous son gouvernement, le corps tout frais d'un des petits innocens qu'Hérode avait autrefois fait massacrer, comme on sait ; ce qui donna un nouveau relief aux reliques conservées dans la ville.

FRÉDERIC, comte de Sarverde, prince paisible; mort en 1414.

THÉODORE, comte de Mœurs, dispute l'archevêché à Guillaume de Ravensberg, évêque de Paderborn; mais cet évêque de Paderborn s'étant marié, le comte de Mœurs eut les deux diocèses; il eut encore Halberstad: mort en 1457.

ROBERT de Bavière se servait de Charles-le-téméraire, duc de Bourgogne, pour assujettir Cologne, obligé ensuite de s'enfuir; mort en 1480.

HERMAN, landgrave de Hesse, qui gouverna quelques années, du temps de Robert de Bavière; mort en 1508.

PHILIPPE, comte d'Oberstein; mort en 1515.

HERMAN de Veda ou Neuvid, après trente-deux ans d'épiscopat, embrassa la religion luthérienne; mort, en 1552, dans la retraite.

ADOLPHE de Schaumbourg, un des plus savans hommes de son temps, coadjuteur du précédent archevêque luthérien, & ensuite son successeur; mort en 1556.

ANTOINE, frère d'Adolphe, évêque de Liége & d'Utrecht; mort en 1558.

JEAN, comte de Mansfeld, né luthérien; mort en 1562.

FRÉDERIC de Veda abdique, en 1568, se réserve une pension de trois mille florins d'or qu'on ne lui paie point, & meurt de misère.

SALENTIN, comte d'Isembourg, après avoir gouverné dix ans, assemble le chapitre & la noblesse, leur reproche les soins qu'il s'est donnés pour eux, & l'ingratitude dont il a été payé, abdique l'archevêché, & se marie à une comtesse de la Marche.

GHEBHARD TRUCHSÈS de Valbourg, quitta son archevêché ponr la belle Agnès de Mansfeld, que le père Kolbs appelle *sa sacrilège épouse;* ce père Kolbs n'est pas poli; mort en 1583.

ERNEST de Bavière, au lieu d'une femme, eut les évêchés de Liége, Hildeshein & Freisingen; il fit long-temps la guerre & agrandit Cologne; mort en 1612.

FERDINAND; ses états furent désolés par le grand Gustave: mort en 1650.

MAXIMILIEN-HENRI ; il recueillit le cardinal Mazarin dans sa retraite : mort en 1688.

JOSEPH-CLÉMENT, qui l'emporta sur le cardinal de Furstemberg ; mort en 1723.

AUGUSTE-CLÉMENT.

ÉLECTEURS DE TRÈVES.

HENRI de Vestigen subjugue Coblentz ; mort en 1286.

BOEMOND de Vansberg, détruit des châteaux de barons voleurs ; mort en 1299.

DITRICH de Nassau, cité à Rome pour répondre aux plaintes de son clergé qui lui refusa la sépulture ; mort en 1307.

BAUDOUIN de Luxembourg, qui prit le parti de Philippe de Valois contre Edouard III ; mort en 1354.

BOHÉMOND de Sarbruck, qui eut, dans sa vieillesse, de grands démêlés avec le Palatinat ; mort en 1368.

CONRAD de Falckenstein ; il fit de grandes fondations & résigna l'électorat à son neveu, malgré les chanoines, en 1388.

VERNIER de Kœnigsten, neveu du précédent, réduisit Vésel avec de l'artillerie, & fit presque toujours la guerre ; mort en 1418.

OTHON de Ziegenheym, battu par les hussites, & mort dans cette expédition, en 1430.

RABAN de Helmstadt, en guerre avec ses voisins, engagea tout ce qu'il possédait, & mourut insolvable, en 1439.

JACQUES de Sirck. L'électorat de Trèves, ruiné, ne suffisait pas pour sa subsistance ; il eut l'évêché de Metz : mort en 1501.

JEAN de Bade ; ce fut lui qui conclut le mariage de Maximilien & de Marie de Bourgogne : mort en 1501.

JACQUES de Bade, arbitre entre Cologne & l'archevêque ; mort en 1511.

RICHARD de Volfrat, qui tint long-temps le parti de François I, dans la concurrence de ce roi & de Charles-Quint pour l'Empire ; mort en 1531.

JEAN de Metzenhausen, fit fleurir les arts, & cultiva les vertus de son état; mort en 1540.

JEAN-LOUIS de Hagen, ou de la Haye; mort en 1547.

JEAN d'Isembourg; sous lui Trèves souffrit beaucoup des armes luthériennes : mort en 1556.

JEAN de Leyen; il assiégea Trèves : mort en 1567.

JACQUES d'Els; il soumit Trèves : mort en 1581.

JEAN de Schœnberg; on trouve, de son temps, à Trèves, la robe de Jésus-Christ, mais on ne sait pas précisément d'où cette robe est venue : mort en 1599.

LOTHAIRE de Metternich; il entra vivement dans la ligue catholique : mort en 1623.

PHILIPPE CHRISTOPHE de Sotern; il fut pris par les Espagnols, & ce fut le prétexte pour lequel Louis XIII déclara la guerre à l'Espagne; rétabli dans son siége par les victoires de Condé, de Turenne; mort à quatre-vingt-sept ans, en 1652.

CHARLES-GASPARD de Leyden, chassé de sa ville par les armes de la France, y rentra par la défaite du maréchal de Créqui; mort en 1676.

JEAN-HUGUES d'Orsbeck; il vit Trèves presque détruite par les Français. La guerre lui fut toujours funeste : mort en 1711.

CHARLES-JOSEPH de Lorraine, coadjuteur, en 1710, eut encore beaucoup à souffrir de la guerre; mort en 1715.

FRANÇOIS-LOUIS, comte palatin, évêque de Breslau, Vorms, & grand-maître de l'ordre teutonique; mort en 1729.

FRANÇOIS-GEORGE de Schœnborn.

ÉLECTEURS PALATINS,

DEPUIS LA FIN DU TREIZIÈME SIÈCLE.

LOUIS, mort en 1285; son père Othon fut le premier cômte palatin de sa maison.

RODOLPHE, fils de Louis & frère de l'empereur Louis de Bavière; mort en Angleterre, en 1319.

ADOLPHE

ADOLPHE-LE-SIMPLE ; mort en 1327.

RODOLPHE II, frère d'Adolphe-le-simple, & fils de Rodolphe I, beau-père de l'empereur Charles IV ; mort en 1353.

ROBERT-LE-ROUX ; mort en 1390.

ROBERT-LE-DUR ; mort en 1398.

ROBERT l'empereur.

LOUIS-LE-BARBU & *le pieux* ; mort en 1436.

LOUIS-LE-VERTUEUX ; mort en 1449.

FRÉDERIC-LE-BELLIQUEUX, tuteur de Philippe & électeur, quoique son pupille vécût ; mort en 1476.

PHILIPPE, fils de Louis le-vertueux ; mort en 1508.

LOUIS, fils de Philippe ; mort en 1544.

FRÉDERIC-LE-SAGE, frère de Louis ; mort en 1556.

OTHON-HENRI, petit-fils de Philippe ; mort en 1559.

FRÉDERIC III, de la branche de Limmeren ; mort en 1576.

LOUIS VI, fils de Fréderic ; mort en 1583.

FRÉDERIC IV du nom, petit-fils de Louis ; mort en 1610.

FRÉDERIC V du nom, fils de Fréderic IV, gendre du roi d'Angleterre Jacques I, élu roi de Bohême, & dépossédé de ses états ; mort en 1632.

CHARLES-LOUIS, rétabli dans le Palatinat ; mort en 1680.

CHARLES, fils du précédent ; mort en 1685, sans enfans.

PHILIPPE-GUILLAUME, de la branche de Neubourg, beau-père de l'empereur Léopold, du roi d'Espagne, du roi de Portugal, &c. ; mort en 1690.

JEAN-GUILLAUME, né en 1658, fils de Charles-Philippe. Son pays fut ruiné dans la guerre de 1689 ; & à la paix de Ryswick, les terres que la maison d'Orléans lui disputait furent adjugées à cet électeur, par la sentence arbitrale du pape : mort en 1716.

CHARLES-PHILIPPE, dernier électeur de la branche de Neubourg ; mort en 1742.

CHRÉTIEN-PHILIPPE-THÉODORE de Sultzbach.

ÉLECTEURS DE SAXE.

ALBERT II, arrière-petit-fils d'Albert-l'ours, de la maison d'Anhalt, succède à ses ancêtres, en 1260, & gouverne la Saxe trente-sept ans; mort en 1297.

RODOLPHE I, fils de cet Albert; mort en 1356.

RODOLPHE II, fils de Rodolphe I; mort en 1370.

VENCESLAS, frère puîné de Rodolphe II; mort en 1388.

RODOLPHE III, fils de Venceslas; mort en 1419.

ALBERT III, frère de Rodolphe III, dernier des électeurs de la maison d'Anhalt, qui avait possédé la Saxe deux cent vingt-sept ans; mort en 1422.

FRÉDERIC I, de la maison de Misnie, surnommé *le belliqueux*; mort en 1428.

FRÉDERIC-L'AFFABLE; mort en 1464.

ERNEST-FRÉDERIC-LE-RELIGIEUX; mort en 1486.

FRÉDERIC-LE-SAGE; mort en 1525. C'est lui qu'on dit avoir refusé l'Empire.

JEAN, surnommé *le constant*, frère du *sage*; mort en 1532.

JEAN-FRÉDERIC-LE-MAGNANIME; mort en 1554, dépossédé de son électorat par Charles-Quint. Les branches de Gotha & de Veimar descendent de lui.

MAURICE, cousin au cinquième degré de Jean-Fréderic, revêtu de l'électorat par Charles-Quint; mort en 1553.

AUGUSTE-LE-PIEUX, frère de Maurice; mort en 1586.

CHRISTIAN, fils d'Auguste-le-pieux; mort en 1591.

FRÉDERIC-GUILLAUME, administrateur pendant dix ans; mort en 1602.

CHRISTIAN II, fils de Christian I; mort en 1611.

JEAN-GEORGE, frère de Christian; mort en 1656.

JEAN-GEORGE II; mort en 1680.

JEAN-GEORGE III; mort en 1691.

JEAN-GEORGE IV; mort en 1694.

AUGUSTE, roi de Pologne, à qui les succès de Charles XII ôtèrent le royaume que les malheurs du même Charles XII lui rendirent; mort en 1733.

FRÉDERIC-AUGUSTE II, électeur & roi de Pologne.

ÉLECTEURS DE BRANDEBOURG,

APRÈS PLUSIEURS ÉLECTEURS DES MAISONS D'ASCANIE, DE BAVIÈRE ET DE LUXEMBOURG.

FRÉDERIC de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, achète cent mille florins d'or, de l'empereur Sigiſmond, le marquiſat de Brandebourg, rachetable par le même empereur; mort en 1440.

JEAN I, fils de Fréderic, abdique en faveur de ſon frère, en 1464. Il n'eſt pas compté dans les mémoires de Brandebourg, ainſi on peut ne le pas regarder comme électeur.

FRÉDERIC-AUX-DENTS-DE-FER, frère du précédent; mort en 1471.

ALBERT-L'ACHILLE, frère des précédens. On prétend qu'il abdiqua en 1476, & qu'il mourut en 1486.

JEAN, ſurnommé *le Cicéron*, fils d'Albert-l'Achille; mort en 1499.

JOACHIM I, Neſtor, fils de Jean; mort en 1535.

JOACHIM II, Hector, fils de Joachim I; mort en 1571.

JEAN-GEORGE, fils de Joachim II; mort en 1598.

JOACHIM-FRÉDERIC, fils de Jean-George, adminiſtrateur de Magdebourg; mort en 1608.

JEAN-SIGISMOND, fils de Joachim-Fréderic; il partagea la ſucceſſion de Clèves & de Juliers avec la maiſon de Neubourg: mort en 1619.

GEORGE-GUILLAUME, dont le pays fut dévaſté dans la guerre de trente ans; mort en 1640.

FRÉDERIC-GUILLAUME, qui rétablit ſon pays; mort en 1688.

FRÉDERIC, qui fit ériger en royaume la partie de la province de Pruſſe dont il était duc, & qui relevait auparavant de la Pologne; mort en 1713.

FRÉDERIC-GUILLAUME II, roi de Pruſſe, qui repeupla la Pruſſe entièrement dévaſtée; mort en 1740.

FRÉDERIC III, roi de Pruſſe.

ÉLECTEURS DE BAVIÈRE.

MAXIMILIEN, créé en 1623, & devenu alors le premier des électeurs après le roi de Bohême; mort en 1651.

FERDINAND-MARIE, son fils; mort en 1679.

MAXIMILIEN-MARIE, qui servit beaucoup à délivrer Vienne des Turcs, se signala aux siéges de Bude & de Belgrade; mis au ban de l'Empire par l'empereur Joseph, en 1706, rétabli à la paix de Bade: mort en 1726.

CHARLES-ALBERT, son fils, empereur; mort en 1745.

CHARLES-MAXIMILIEN-JOSEPH, fils de Charles-Albert.

ÉLECTEURS DE HANOVRE.

ERNEST-AUGUSTE, duc de Brunsvick, de Hanovre, &c. créé, en 1692, par l'empereur Léopold, à condition de fournir six mille hommes contre les Turcs, & trois mille contre la France; mort en 1698.

GEORGE-LOUIS, fils du précédent, admis dans le collége électoral à Ratisbonne, en 1708, avec le titre d'archi-trésorier de l'Empire, roi d'Angleterre en 1714; mort en 1727.

GEORGE, son fils, aussi roi d'Angleterre.

Cette liste des électeurs ne s'étend que jusqu'à l'époque où la nouvelle maison d'Autriche est montée sur le trône impérial.

DOUTES

SUR QUELQUES POINTS DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE.

1753.

Tradidit mundum disputationi eorum.
Dieu abandonna la terre à leurs querelles.

I.

N'EST-CE pas-là l'origine de toutes les dominations & de toutes les lois? Quel était le droit de Pepin sur la France? quel était celui de Charlemagne sur les Saxons & sur la Lombardie? celui du plus fort.

On demande si Pepin donna l'exarchat de Ravenne aux papes? Qu'importe aujourd'hui qu'ils tiennent ces terres de Pepin ou d'un autre, ou de leur habileté, ou de la conjoncture des temps? Quel droit avaient des ultramontains d'aller prendre & donner des couronnes dans l'Italie? Il est très-vraisemblable que la donation de Pepin est une fable, comme la donation de Constantin.

Le pape Etienne III mande à Charlemagne, dans une de ses lettres, que le roi lombard, Didier, qu'il avait auparavant appelé un *abominable & un lépreux*, lui a restitué les justices de Saint-Pierre, & qu'il est un très-excellent prince: or les justices de Saint-Pierre ne sont point l'exarchat de Ravenne. Et comment cet infidèle lépreux ou cet excellent prince aurait-il donné cette belle province, quand il n'y avait point d'armée en Italie qui le forçât à restituer au pape ce que ses pères avaient ravi aux empereurs?

La donation de Charlemagne n'est guère moins suspecte, puisque ni Andelme, ni Aimoin, ni même Eginhard, secrétaire de ce monarque, n'en parlent pas. Eginhard fait un détail très-circonstancié des legs pieux que laissa Charlemagne, par son testament, à toutes les églises de son

royaume. « On ſait, dit-il, qu'il y a vingt & une villes » métropolitaines dans les états de l'empereur ». Il met Rome la première, & Ravenne la ſeconde. N'eſt-il pas certain, par cet énoncé, que Rome & Ravenne n'appartenaient point aux papes?

I I.

Quel fut préciſément le pouvoir de Charlemagne dans Rome? C'eſt ſur quoi on a tant écrit, qu'on l'ignore. Y laiſſa-t-il un gouverneur? impoſait-il des tributs? gouvernait-il Rome comme l'impératrice-reine de Hongrie gouverne Milan & Bruxelles. C'eſt de quoi il ne reſte aucun veſtige.

I I I.

Je regarde Rome, depuis le temps de l'empereur Léon l'Iſaurien, comme une ville libre, protégée par les Francs, enſuite par les Germains; qui ſe gouverna, tant qu'elle put, en république, plutôt ſous le patronage que ſous la puiſſance des empereurs; dans laquelle le ſouverain pontife eut toujours le premier crédit, & qui enfin a été entièrement ſoumiſe aux papes.

I V.

Les prêtres ne ſe mariaient pas dans ce temps-là: je le veux croire. Tous les canons leur défendent le mariage. On craignit que les gros bénéfices ne devinſſent héréditaires. Et les curés (ſur-tout les curés de campagne) qui conſument leurs jours dans les travaux pénibles, furent privés de cette conſolation.

L'état y perdit de bons citoyens: on ne voit guère de meilleure éducation que celle des enfans des paſteurs en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Danemarck, en Hollande. Des vues ſupérieures ont aſtreint l'égliſe romaine à des lois plus auſtères. Mais d'où vient qu'il eſt dit que le chantre de Saint-Jean de Latran & ſon fils étaient dans Rome à la tête d'un parti, du temps du pape Etienne III? d'où vient que le pape Formoſe était fils d'un prêtre? d'où

vient qu'Etienne VI, Jean XV, étaient fils d'un prêtre? Rien ne nous apprend que leurs pères avaient quitté ou perdu leurs femmes avant d'entrer dans les ordres.

V.

On regarde le dixième siècle comme un temps affreux: on l'appelle le siècle de fer. En quoi donc était-il plus horrible que le siècle du grand schisme d'occident, & que celui d'Alexandre VI?

Théodora & Marozie gouvernèrent Rome: on installa des papes de douze ans, de dix-huit ans: Marozie donna le saint-siége au jeune Jean XI, qu'elle avait eu de son adultère avec le pape Sergius III. Mais je ne vois pas pourquoi tant d'historiens se sont déchaînés contre cet infortuné Jean XI. Il fut l'instrument de l'ambition de sa mère, & la victime de son frère. Il vécut, il mourut en prison. Il me paraît bien plus à plaindre que condamnable.

VI.

Il est bien peu important que ce soit ce Jean XI, fils de Marozie, ou son petit-fils Jean XII qui, le premier, ait changé de nom à son avènement au pontificat; mais j'oserai disculper un peu la mémoire de ce Jean XII, contre ceux qui l'ont tant diffamé pour s'être opposé à Othon-le-grand. Il n'a certainement entrepris que ce qu'ont tenté tous les pontifes de Rome, quand ils l'ont pu, de soustraire Rome à une puissance étrangère.

Je paraîtrai hardi en disant qu'il avait plus de droit sur Rome que l'empereur Othon. Ce duc de Saxe n'était point du sang de Charlemagne. Jean XII était patrice. S'il avait pu chasser à la fois les Bérenger & les Othon, on lui eût érigé des statues dans sa patrie. On l'accuse d'avoir eu des maîtresses: étrange crime pour un jeune prince! La plupart des autres chefs d'accusation, intentés contre lui devant l'empereur & le peuple romain, sont dignes de la superstitieuse ignorance de ces temps-là. On lui fait son procès pour avoir bu à la santé du diable: cette accusation

ressemble à celles dont Grégoire IX & Innocent IV chargèrent Fréderic II.

VII.

Doit-on compter parmi les empereurs, ceux qui régnèrent depuis Arnould, bâtard de la maison de Charlemagne, jusqu'à Othon I ? Ils ne furent que rois de Germanie. Il semble que les historiens ne les aient mis au catalogue des empereurs, que pour avoir une suite complète.

VIII.

Louis IV, surnommé *l'enfant*, était-il bâtard comme son père ? On convient que ses frères n'étaient pas légitimes. Hubner le met au même rang que ses frères, sans aucune distinction. Il est dit dans les Annales de Fulde, que la femme d'Arnould vécut mal avec son mari ; qu'elle fut accusée d'adultère. Il est rapporté que dans l'assemblée de Forkeim, les seigneurs statuèrent qu'un de ces frères de Louis-l'enfant serait roi, s'il ne se trouvait point d'héritier né d'un mariage légitime.

Ces mêmes seigneurs, à la mort d'Arnould, produisirent Louis, âgé de sept ans. Il faut donc le regarder comme légitime ; il faut donc dire dans les vers techniques : *Louis, le fils d'Arnould*, & non pas : *Louis, bâtard d'Arnould*.

IX.

L'histoire moderne, & sur-tout celle du moyen âge, est devenue une mer immense pleine d'écueils, où les plus habiles se brisent. Le très-savant auteur (*) de la méthode pour étudier l'histoire, répète encore la fable de l'adultère & du supplice de Marie d'Arragon, & du miracle opéré par une comtesse de Modène ; tandis que cette fable est traitée d'absurde par Struvius, & qu'elle est si bien réfutée par Muratori.

(*) L'abbé Lenglet du Fresnoy.

Est-il possible qu'on trouve encore dans ses Tablettes chronologiques, un archevêque de Maïence mangé par des rats ! Mais ce ne sont pas-là aujourd'hui les plus dangereux écueils de l'histoire.

Les Grecs & les Romains écrivaient tout ce qu'ils voulaient ; on n'a aucun document qui les justifie, aucun qui les réfute. On les croit sur leur parole. Mais il faut à présent s'appuyer toujours sur des pièces originales. Il est plus difficile aujourd'hui d'écrire l'histoire d'une province, que de compiler toute l'histoire ancienne.

X.

C'est dans le choix de ces monumens que consiste le plus grand travail. Il n'y a que trop de matériaux à examiner, à employer, à rejeter.

Combien de fois nous a-t-on répété que le concile de Francfort, sous Charlemagne, avait mal interprété l'adoration des images ordonnée par le second concile de Nicée. Cependant ce concile de Francfort condamne, au chapitre II, non-seulement l'adoration, qui est un terme équivoque, mais *servitium*, le *service*, le *culte*, ce qui est la chose du monde la plus claire.

Que ce concile de Francfort ait été réformé depuis ; qu'on ait introduit dans le nord de l'empire de Charlemagne une discipline différente, des usages plus conformes à la piété éclairée ; ce n'est pas ce dont il s'agit. Il n'est question que de faire voir ici que c'est un point de fait, une vérité constante, que le concile de Francfort rejeta le culte des images.

X I.

Je trouve un diplôme d'Othon III, de l'an 998, dans lequel il condamne « comme un mensonge, la donation » de Constantin & celle de Charles-le-chauve », sans daigner dire seulement un mot des donations de Pepin, de Charlemagne & de Louis I. Que doit-on en conclure ?

XII.

Je vois dans le Golſtad une conſtitution de Fréderic Barberouſſe, en faveur d'Aix-la-chapelle : cette conſtitution rapporte tout au long une charte de Charlemagne.

Charlemagne s'y exprime ainſi : « Vous ſavez que chaſſant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes & le palais que Granus, frère de Néron & d'Agrippa, avait autrefois bâtis ». Voilà, dit-on, pourquoi Aix eſt appelée *aquis grana*.

Ce diplôme de Charlemagne reſſemble au diſcours de Trimalcion, dans Pétrone, ſur la guerre de Troye.

Le diplôme eſt-il faux ? ou doit-on ſeulement accuſer celui qui fit parler Charlemagne ?

Combien d'anciennes pièces non moins fauſſes ! combien de ſuſpectes ! & qu'il eſt pardonnable de ſe tromper !

LETTRE

A Mme LA DUCHESSE DE SAXE-GOTHA.

A Colmar, 8 mars 1754.

MADAME,

Votre auguste nom a orné le commencement de ces Annales : permettez qu'il en couronne la fin; ce petit abrégé fut commencé dans votre palais avec le secours de l'ancien manuscrit de mon Essai sur l'histoire universelle, qu'elle possède depuis long-temps : & quoique ce manuscrit ne soit qu'un amas très-informe de matériaux, je ne laissai pas de m'en servir. J'avais déjà fait imprimer tout le premier volume des Annales de l'Empire, lorsque j'appris que quelques cahiers de cet ancien manuscrit étaient tombés dans les mains d'un libraire de la Haie.

Ces cahiers, sans ordre, sans suite, transcrits, sans doute, par une main ignorante, défigurés & falsifiés, ont été, à mon grand regret, réimprimés plusieurs fois à Paris & ailleurs.

Votre altesse sérénissime m'en a marqué son indignation dans ses lettres; elle sait à quel point le véritable manuscrit, qui est en sa possession, diffère des fragmens qu'on a rendu publics. Je devais réprouver & condamner hautement un tel abus; je m'acquittai de ce devoir, il y a quatre mois, dans la lettre à un professeur d'histoire, & je réitère aujourd'hui, sous vos auspices, Madame, cette juste protestation.

A l'égard de ce petit abrégé des Annales de l'Empire, entrepris par les ordres de votre altesse sérénissime, ces ordres même, & l'envie de vous plaire, m'auraient rendu la vérité encore plus chère & plus sacrée, si elle ne devait l'être uniquement par elle-même.

Cette vérité, à laquelle sacrifia notre illustre de Thou, qui lui attira tant de chagrins, & qui rend sa mémoire si précieuse, pourrait-elle me nuire dans un siècle beaucoup plus éclairé que le sien ?

Quel fanatique imbécille pourrait me reprocher d'avoir respecté les trois religions autorisées dans l'Empire? quel insensé voudrait que j'eusse fait le controversiste, au lieu d'écrire en historien? Je me suis borné aux faits; ces faits sont avérés, sont authentiques; mille plumes les ont écrits; aucun homme juste ne peut s'en plaindre. Une grande reine disait à propos d'un historien: « En nous parlant des fautes de nos prédécesseurs, il nous montre nos devoirs. Ceux qui nous entourent, nous cachent la vérité; les seuls historiens nous la disent ».

Il y a eu des empereurs injustes & cruels, des papes & des évêques indignes de l'être: qui en doute? la consolation du genre-humain est d'avoir des annales fidelles qui, en exposant les crimes, excitent à la vertu. Qu'importe au sage empereur qui règne de nos jours, que Henri V & Henri VI aient été cruels? qu'importe au pontife éclairé, juste, modéré, qui occupe aujourd'hui le trône de Rome, qu'Alexandre VI ait laissé une mémoire odieuse? Les horreurs des siècles passés font l'éloge du siècle présent. Malheur à ceux qui, chargés de l'éducation des princes, leur cachent les antiques vérités! ils les accoutument, dès leur enfance, à ne rien voir que de faux, & ils préparent, dans les berceaux des maîtres du monde, le poison du mensonge dont ils doivent être abreuvés toute leur vie.

Vous, Madame, qui aimez la vérité, & qui avez voulu que je la dise, recevez ce nouvel hommage que je rends à vous & à elle.

Je suis avec le plus profond respect, & l'attachement le plus inviolable,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur.

V.

FIN DU VOLUME DES ANNALES DE L'EMPIRE.

TABLE.

Fin de la Table.



